

DICTIONNAIRE

POUR L'INTELLIGENCE

DES AUTEURS CLASSIQUES,

GRECS ET LATINS,

TANT SACRÉS QUE PROFANES.

TOME VINGT-HUITIEME.

DICTIONNAIRE

POUR L'INTELLIGENCE

DES AUTEURS CLASSIQUES,

GRECS ET LATINS,

TANT SACRÉS QUE PROFANES,

CONTENANT

LA GÉOGRAPHIE, L'HISTOIRE, LA FABLE, ET LES ANTIQUITÉS.

DÉDIÉ

A MONSEIGNEUR

LE DUC DE CHOISEUL,

Par M. SABBATHIER, Professeur Émérite au College de Châlons-sur-Marne, Secrétaire perpétuel de l'Académie de la même Ville, Associé de l'Académie Étrusque de Cortone, de l'Académie Royale de Prusse, &c.

TOME VINGT-HUITIEME.



A PARIS,

Chez DELALAIN l'Aîné, Libraire, Rue Saint Jacques.

M. DCC. LXXX.

Avec Approbation & Privilege du Roi.

AUTRES OUVRAGES

DU MÊME AUTEUR,

Qui se trouvent chez le même Libraire.

1.° Essai Historique-Critique sur l'Origine de la Puissance temporelle des Papes; Ouvrage qui a remporté le Prix de l'Académie Royale de Prusse. Nouvelle édition.

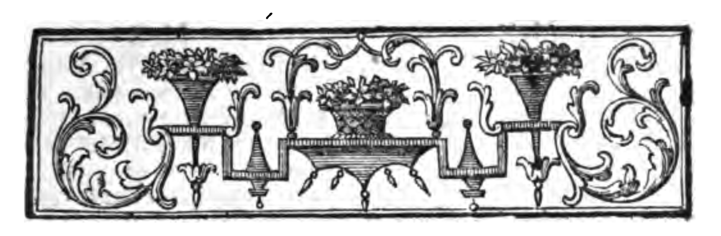
2.° Le Manuel des Enfans, ou les Maximes des Vies des Hommes Illustres de Plutarque. 1. *Vol. in-12.*

3.° Recueil de Dissertations sur divers sujets de l'Histoire de France. 1. *Vol. in-12.*

4.° Les Mœurs, Coûtumes & Usages des anciens Peuples. 3. *Vol. in-12.* & 1. *Vol. in-4.°*

5.° Les Exercices du Corps chez les Anciens. 2. *Vol. in-12.* & 2. *Vol. in-8.°*

6.° Recueil de Planches pour l'Intelligence de ce Dictionnaire. 1.e, 2.e, 3.e, 4.e, 5.e, 6.e, 7.e & 8.e Livraison.



DICTIONNAIRE POUR L'INTELLIGENCE DES AUTEURS CLASSIQUES, GRECS ET LATINS, TANT SACRÉS QUE PROFANES,

CONTENANT LA GÉOGRAPHIE, L'HISTOIRE, LA FABLE ET LES ANTIQUITÉS.



MÉANDRE, *Mæander*, Μαίανδρος, (*a*) fleuve de l'Asie mineure, fameux par la quantité de tours & de détours qu'il fait, avant que d'arriver à son embouchure. Il est étroit, mais profond.

Tite-Live dit : » Le Méandre sort de la haute forteresse » de Célenes, traverse la ville » par le milieu, coule d'abord » dans la Carie, puis dans l'Ionie, & se perd dans un golfe » entre Priene & Milet. » Pline parle ainsi de ce fleuve : » Le » Méandre sort d'un lac situé » sur la montagne d'Aulocrene, baigne quantité de villes, » se charge de beaucoup d'autres rivieres, & fait tant de » détours dans sa course, qu'il » semble remonter vers le païs » d'où il vient. Il circule pre-

(*a*) Tit. Liv. L. XXXVII. c. 45, 56. L. XXXVIII. c. 13. Plin. Tom. I. p. 114, 275. *& seq*. Ovid. Metam. L. II. c. 6. L. VIII. c. 3. Strab. p. 554, 577. *& seq*. Ptolem. L. V. c. 2. Pomp. Mel. p. 77. Homer. Iliad. L. II. v. 376. Diod. Sicul. p. 26. Herod. L. II. c. 29. L. III. c. 122. L. V. c. 118. L. VII. c. 26. Pauf. pag. 93, 521.

» mierement dans l'Apamée, » dans l'Euménitique, puis dans » les champs Bargylétiques, enfin entre paisiblement dans » la Carie ; &, arrosant toutes » ces campagnes d'un limon » qui y porte la fertilité, il » se jette dans la mer à dix » stades de Milet. »

Ovide donne une description ingénieuse du Méandre, dans le huitieme livre des Métamorphoses, au sujet du labyrinthe de Crete fait par Dédale, à la priere de Minos, roi de Crete.

Non secùs ac liquidis Phrygius Mæander in undis
Ludit, & ambiguo lapsu refluitque fluitque,
Occurensque sibi venturas aspicit undas ;
Et nunc ad fontes, nunc ad mare versus apertum
Incertas exercet aquas ; ita Dædalus implet
Innumeras errore vias, &c.

Perrault, dans son Poëme intitulé, *le siecle de Louis le Grand*, dit à l'occasion de la circulation du sang :

L'homme de mille erreurs autrefois prévenu,
Et, malgré son sçavoir, à lui-même inconnu,
Ignoroit en repos jusqu'aux routes certaines
Du Méandre vivant qui coule dans ses veines.

Plutarque, dans son livre des rivieres, dit que le Méandre s'appelloit anciennement Anabænon, c'est-à-dire, qui retourne sur ses pas. C'est le seul de tous les fleuves, dit-il, qui de sa source, revient vers le lieu d'où il est parti. Il a été ainsi nommé, poursuit cet Auteur, à cause de Méandre, fils de Cercaphus & d'Anaxibie, qui, durant une guerre contre la ville de Pessinunte, promit à la mere des Dieux que, s'il remportoit la victoire, il lui sacrifieroit la premiere personne qui viendroit le féliciter. Le hazard voulut qu'à son retour les premieres personnes qui se présenterent à lui, furent Archélaüs son fils, sa sœur & sa mere. Malgré les liens du sang, il voulut les faire immoler, & ensuite agité de troubles & accablé de douleur, il se précipita lui-même dans l'Anabænon, qui fut ensuite appellé Méandre à cause de lui. C'est ainsi que Timolaüs raconte le fait au dixieme livre des affaires de Phrygie. Agathocle le Samien en parle aussi dans sa République de Pessinunte. Mais, Démostrate d'Apamée dit que Méandre, ayant été choisi de nouveau Général, dans la guerre contre la ville de Pessinunte, & ayant vaincu contre son attente, partagea aux soldats les offrandes consacrées à la mere des Dieux. La Déesse permit qu'il perdît l'esprit, & que dans un accès de sa manie, il tuât sa femme & son fils. Étant revenu en son bon sens,

il se jetta dans la riviere qui en prit son nom.

Nous remarquerons 1°. Qu'il n'est pas vrai que le Méandre soit le seul fleuve qui ait des sinuosités dans son cours. Tournefort dit qu'il s'en faut bien que les contours du Méandre approchent de ceux que la Seine fait au dessous de Paris.

2°. Que le vœu imprudent de Jephté a servi de modele à un grand nombre d'évenemens qui lui ressemblent. Le même fait est attribué à Idoménée & à bien d'autres, à quelques circonstances près.

3°. Que la maniere simple dont Démostrate d'Apamée raconte le fait, est plus vraisemblable. Sans attribuer aucune Divinité à la mere des Dieux, on peut dire que le préjugé, où étoient Méandre & tout le peuple à cet égard, suffisoit pour le jetter dans de violens remords, après une action qui étoit un véritable sacrilege dans un Païen.

MÉANDRE [la campagne du], *Mæandrius*, *Mæandri campus*, (*a*) Μαιανδριον, Μαιάνδρου πεδίον, campagne de l'Asie mineure, qui étoit située aux environs du Méandre, d'où elle avoit pris son nom. Elle étoit sur les confins de la Lydie & de la Carie.

MÉANDRE, *Mæander*, Μαίανδρος, fils de Cercaphus & d'Anaxibie. *Voyez* ci-dessus l'article du fleuve Méandre.

MÉANDRIUS, *Mæandrius*, Μαιάνδριος, (*b*) fils d'un autre Méandrius, fut d'abord secrétaire de Polycrate, tyran de Samos. Ce Prince, se disposant à aller trouver Orœte, l'un des Généraux des Perses, confia le Gouvernement de Samos à Méandrius. Mais, il fut arrêté par Orœte, qui le fit attacher à une croix.

Lorsque Méandrius eut appris la mort de Polycrate, il voulut se montrer véritablement juste & équitable. Néanmoins, sa fortune le tenta, & il lui fut impossible de demeurer homme de bien auprès d'une couronne qui s'offroit à lui. Aussitôt qu'on lui eut apporté la nouvelle de la mort de Polycrate, il fit dresser un autel à Jupiter Libérateur, & désigna à l'entour un Temple qu'on voyoit encore du tems d'Hérodote dans les fauxbourgs. Après qu'il eut achevé cette entreprise, il fit assembler les citoyens, à qui il tint ce discours : » Vous sçavez que le » sceptre & la puissance de Po» lycrate m'ont été mis entre » les mains, & qu'il dépend de » moi de me conserver aujour» d'hui la domination souve» raine. Mais, autant qu'il me » sera possible, je ne ferai ja» mais ce que j'ai condamné » en autrui ; & pour vous dire

(*a*) Herod. L. I. c. 18, 161. L. II. c. 10. Strab. p. 577. Thucyd. p. 183.

(*b*) Herod. L. III. c. 123, 142. *& seq.* Lucian. T. I. p. 313, 336.

» ce que je je pense, n'ai jamais » approuvé que Polycrate fût le » maître de ses égaux, & je n'ap- » prouverai jamais qu'un autre » entreprenne la même chose. » Mais enfin, Polycrate est » mort, & a accompli sa des- » tinée. Pour moi, qui me dé- » pouille devant vous de la » puissance & du commande- » ment, je vous conseille de » vivre dans l'égalité, & vous » demande seulement que vous » trouviez bon qu'on me don- » ne particuliérement six talens » de l'argent de Polycrate, & » que comme j'ai bâti le tem- » ple de Jupiter Libérateur, » le Sacerdoce en demeure » perpétuellement & à moi & » mes successeurs, comme pour » la récompense de vous avoir » rendu la liberté. » Voilà les demandes que Méandrius fit aux Samiens; mais, en même-tems, quelqu'un de l'assemblée se leva, & lui parla de la sorte : » Vous ne méritez pas, lui » dit-il, de commander aux » Samiens, vous qui avez tou- » jours été un méchant & un » scélérat; mais, vous méritez » plutôt qu'on vous fasse ren- » dre compte des finances, dont » vous avez eu l'administration, » & que vous avez détour- » nées. » Celui qui lui parla de la sorte étoit un homme sans reproche, & en grande estime parmi tous les citoyens, & s'appelloit Téléséarque. Méandrius fit réflexion sur cette aventure; & jugeant que s'il abandonnoit la puissance, une autre s'y établiroit en sa place, il résolut enfin de ne point quitter la domination. Ainsi, il se retira dans le château, où il manda les citoyens les uns après les autres, comme s'il eût voulu leur rendre compte de son administration des finances, & aussitôt il s'en saisit & les fit mettre dans ses prisons.

Cependant, les Perses étant arrivés à Samos, Méandrius laissa à un de ses freres la défense de l'isle. Comme il avoit fait creuser sous terre un chemin qui conduisoit du château à la mer, il sortit de Samos par cette voie. Étant venu à Lacédémone avec tous les trésors & toutes les richesses qu'il avoit emportées, il commanda à ses valets de tirer de ses coffres sa vaisselle d'or & d'argent; & comme ils étoient occupés à exécuter ses ordres, il amena insensiblement en sa maison Cléomene, qui étoit fils d'Anaxandride, & qui regnoit alors à Sparte. Ce Prince s'étonna à l'aspect de tant de richesses, dont Méandrius le pria de choisir ce qui lui plairoit le plus, & de le faire emporter en son Palais. Mais, quoique Méandrius lui eût dit plusieurs fois la même chose & qu'il le pressât d'accepter ce qu'il lui offroit, néanmoins Cléomene demeura ferme, & jugea qu'il n'étoit pas juste de prendre les choses qu'on lui présentoit. Depuis ayant été averti que Méandrius en faisoit des présens à quelques-uns des citoyens, il crut qu'il devoit empêcher cette li-

béralité, qui pouvoit nuire à la ville. Il alla donc trouver les Ephores, & leur représenta qu'il seroit avantageux pour Sparte de faire sortir du Péloponnèse ce Samien, de peur qu'il ne fût cause de quelque malheur. Les Ephores suivirent l'avis de Cléomene, & firent sortir Méandrius de leur païs.

MÉANDRIUS, *Meandrius*, (a) dont Cicéron fait mention dans son oraison pour L. Flaccus.

MÉATES, *Mæatæ*, Μαιάται, (b) peuple de la Grande-Bretagne. Zonare & Dion Cassius en font mention. Selon le dernier, les Méates & les Calédoniens étoient les deux principaux peuples du païs, & avoient les mêmes mœurs. *Voyez* Calédoniens.

Les Méates habitoient le mur qui coupoit l'isle en deux parties. Lloyd croit que leur païs est aujourd'hui la Lothiane en Ecosse, ce qui n'est gueres vraisemblable. Cambden dit que c'est le Northumberland.

MÉCENE [C. CILNIUS], *C. Cilnius Mæcenas*, (c) Ministre & favori d'Auguste, naquit dans l'ordre des Chevaliers. Horace nous apprend le mois & le jour de sa naissance. Pour l'année & le lieu, ce sont deux circonstances que nous ignorons. On sçait seulement qu'Auguste appelloit son favori *Laser Aretinum*; mais, on ne doit pas en conclure qu'Arétium, aujourd'hui Arezzo, lui ait donné la naissance. Pour nommer ainsi Mécene, il suffisoit que les Cilniens ses ancêtres eussent habité cette ville de l'Etrurie. Or, il est indubitable que les Cilniens étoient sortis d'Arétium. Cette famille avoit porté autrefois le Diadême; d'où vient qu'Horace dit:

Mæcenas atavis edite Regibus.

Le goût que Mécene conserva toujours pour les lettres, les bienfaits dont il combla ceux qui les cultivoient, les ouvrages qu'il composa, tout prouve d'une maniere incontestable, qu'il avoit reçu une éducation digne de sa naissance. L'usage où étoient les Romains, d'aller en Grece pour y apprendre principalement une langue qui leur offroit tant de modeles, & la grande connoissance que Mécene avoit de cette langue, ne permettent pas de douter qu'il n'ait aussi passé, dans la même vue, quelques années parmi les Grecs. Est-ce à l'école d'Apollonie qu'il donna la préférence? Est-ce encore dans ce même lieu qu'il fut connu d'Octavien? Voilà ce qu'on croit d'ordinaire, & ce que nous n'oserions pourtant déci-

(a) Cicer. Orat. pro L. Flacc. c. 41. & seq.

(b) Dio. Cass. pag. 866. Crév. Hist. des Emp. Tom. V. p. 120, 121.

(c) Vell. Paterc. L. II. c. 88. Plut. T. I. p. 887, 931. Tacit. Annal. L. I. c. 54. L. III. c. 30. L. VI. c. 11. L. XIV. c. 53, 55. L. XV. c. 38. Dio. Cass. p. 444. & seq. Crév. Hist. Rom. Tom. VIII. p. 315. & suiv. Hist. des Emp. T. I. p. IV. & suiv. Mém. de l'Acad. des Inscript. & Bell. Lett. Tom. I. pag. 321, 326. Tom. III. pag. 250, 251. Tom. V. p. 235. & suiv. T. XIII. p. 81. & suiv.

der, parce que l'histoire garde sur ces premieres années un profond silence. Pour Méibomius, il soutient que l'école d'Apollonie étant alors célebre, puisque Jules César y avoit envoyé Octavien, Mécene y vint aussi, & que des exercices communs furent l'occasion de la tendre amitié qui regna toujours entr'eux.

D'un autre côté, leur âge devant être différent, comme on le verra bientôt, & les grandes espérances dans lesquelles Jules César élevoit Octavien, attirant tous les jours de nouveaux courtisans en Macédoine, [car Palmérius a démontré que c'est d'Apollonie en Macédoine qu'il s'agit ici, & non pas d'Apollonie en Mygdonie.] il est bien plus vraisemblable que le même motif y conduisit Mécene. Quoi qu'il en soit de la premiere occasion qui les unit, Octavien goûta tellement Mécene, qu'il lui donna sa confiance; & Mécene conçut pour Octavien une si parfaite amitié, qu'il n'eut plus, ni durant la guerre, ni pendant la paix, d'autre objet que de le servir.

Octavien étoit encore en Macédoine, lorsqu'il apprit que Jules César venoit d'être assassiné, & l'adoptoit par son testament. Il n'avoit pas encore dix-neuf ans; & sans le secours de Mécene, qui, pour le diriger par ses conseils, devoit avoir un âge plus mûr, peut-être eût-il mal soutenu les droits de son adoption. Mécene étoit un de ces génies que la nature sembloit avoir formés pour le Gouvernement. Il avoit une pénétration vive qui lui découvroit le fond des caracteres; un discernement juste, qui, dans les conjonctures les plus délicates, le fixoit au meilleur parti; des manieres douces & insinuantes qui lui gagnoient les cœurs. Et si, pour la science de la guerre, il étoit inférieur à Agrippa, il ne le cédoit à personne pour la valeur.

Lorsqu'Octavien, ou plutôt Auguste, eut quitté la Macédoine, & qu'après avoir fait déclarer M. Antoine ennemi de la patrie, il le contraignit de lever le siege de Modene, Mécene fut présent à l'action, & partagea l'honneur de cette journée. Les champs de Philippe, au rapport de Pédon admirerent aussi sa valeur; &, suivant le même Poëte, il n'y parut pas moins terrible, qu'il se montroit affable à Rome. Properce lui rend un témoignage qui n'est pas moins glorieux. » Si j'avois reçu, lui » dit-il, un génie propre à chan- » ter les combats, j'aurois chan- » té Modene, Philippes, Ac- » tium; j'aurois célébré tous » les exploits de César, & ma » Muse vous eût toujours asso- » cié à ces mêmes exploits. »

Lorsqu'Auguste marcha contre Lucius Antonius, frere du Triumvir, & qu'il l'assiéga dans Pérouse, où il s'étoit renfermé avec Fulvie, Mécene, si nous en croyons le même Properce

que nous venons de citer, eut quelque part à la gloire qui suivit cette expédition. Mais, il se distingua principalement en Sicile à la journée du Pélore. Il y fit le devoir de Capitaine & de soldat, & contribua infiniment à la victoire, en brûlant les vaisseaux du jeune Pompée. C'est sur la foi de Pédon que nous rapportons ce dernier fait, nous en convenons; mais, quelque flatteurs qu'on suppose les Poëtes en général, Pédon n'aura point imaginé de pareilles circonstances, dans un tems où, quand il auroit pu compter sur la vanité de Mécene, dont il n'étoit pas même connu, il avoit toujours à craindre les justes reproches de son siecle, qui eût démenti la flatterie.

Nous appliquons ce même raisonnement à la bataille d'Actium. Déjà Mécene gouvernoit depuis quelques années Rome & l'Italie, qui demandoient sa présence. Cependant, l'occasion étoit trop importante; une seule journée alloit décider de l'Empire du monde en faveur de M. Antoine ou d'Auguste. Il part, & vient prendre le commandement des Liburnes. Les Liburnes étoient des vaisseaux légers, ainsi appellés du nom de ces peuples d'Illyrie, qui n'avoient que de simples barques, & ne laissoient pas d'infester la mer Ionienne. Horace nous prépare à cette circonstance particuliere. » Quoi! » Mon illustre ami, dit-il à » Mécene, vous irez sur des » Liburnes attaquer ces vaisseaux de haut bord, qui semblent des bastions flottans, » prêt à parer, aux dépens de » votre vie, les coups qui por» teroient sur César. » Pédon représente Mécene dans l'action même, & poursuivant Cléopatre qui regagnoit les sources du Nil. Et Properce, en parlant des vaisseaux dont les éperons furent suspendus à l'autel de Jules César, loue Mécene, comme un des chefs qui avoient le plus contribué à la prise de ces mêmes vaisseaux. Tant de témoignages réunis se fortifient mutuellement.

En vain on suppose que pendant les guerres civiles Mécene gouverna l'Italie, & qu'au tems de la bataille dont nous parlons, il étouffoit à Rome la conspiration du jeune Lépidus, qui devoit immoler Auguste au milieu de son triomphe. Ces deux faits, suivant le P. Sanadon, tout contradictoires qu'ils semblent d'abord, peuvent aisément se concilier. Mécene étoit à la bataille d'Actium; il poursuivit avec ses Liburnes M. Antoine & Cléopatre; mais, ne pouvant les atteindre, il rejoignit aussitôt la flotte, vint à Rome quelques jours après, s'assura de Lépidus chef des conjurés, & l'envoya vers Auguste, avant qu'Auguste fût parti d'Actium. Dans la guerre de Sicile, Mécene avoit donné l'exemple d'une pareille activité. Après s'être trouvé à la bataille de Taormine, il se rendit à Rome

pour appaiser quelque tumulte; il l'appaisa, revint en Sicile, & se distingua, comme nous l'avons dit, à la journée du Pélore. Ces deux traits sont dans le caractere que lui donne un célebre Historien. Mais, si Mécene étoit homme de guerre, il fut aussi homme d'État.

Gouverneur de Rome & de l'Italie dans l'absence d'Auguste, dépositaire de son cachet, maître d'ouvrir & de réformer les lettres qu'il adressoit au Sénat, Mécene sçut ménager les différens ordres qui ne respiroient que la liberté, prévenir ou étouffer dans leur naissance toutes les conspirations, & réconcilier Auguste, selon que les conjonctures le demandoient, tantôt avec M. Antoine, tantôt avec le jeune Pompée. Pompée avoit battu la flotte d'Auguste, déjà maltraitée par les vents; & les esprits étant tournés à la révolte, il étoit à craindre que le bruit de ces revers n'encourageât les séditieux. Mécene est envoyé à Rome, il arrive, & calme les esprits. Ce n'est plus ni Properce, ni Pédon que nous citons pour nos garans, c'est Appien.

Le même Pompée s'étant ligué avec M. Antoine, Auguste à qui la réunion de leurs forces inspiroit de justes allarmes, écrivit à Mécene de négocier son mariage avec Scribonia, sœur de Libon. Libon étoit beau-pere de Pompée, & cette alliance, si elle devenoit commune, le mettoit à portée de servir Auguste. Mécene réussit encore en cette négociation; & ce fut Libon qui, quelques années après, engagea Pompée à conclure un traité dans les circonstances les plus critiques. Auguste n'avoit ni vaisseaux, ni le tems d'en construire. Pompée, maître de tous les ports, tenoit l'Italie comme assiégée, parce qu'il occupoit le détroit de Sicile, & qu'il couroit en même-tems les mers de Sardaigne; & Rome, par cette raison, ne pouvant recevoir de vivres, ni du côté de l'Asie, ni du côté de l'Afrique, le peuple menaçoit d'en venir aux dernieres extrêmités.

M. Antoine, après s'être emparé de Brundusium, qu'Auguste venoit de lui enlever, se préparoit à passer de Grece en Italie, avec une flotte de trois cens voiles. Auguste, allarmé de nouveau, envoie à Brundusium Mécene & Cocceius, qui, suivant l'expression d'Horace, avoient plus d'une fois réuni les amis divisés. Ils arrêterent, de concert avec Capiton, les principaux articles. Le mariage d'Octavie, sœur d'Auguste, avec M. Antoine, fut le gage de cette réconciliation, vraie ou apparente; & cinq ans après, Mécene, aidé de la même Octavie & d'Agrippa, conclut à Tarente un traité aussi avantageux, qu'il étoit devenu nécessaire.

Mais, où se montre davantage l'habileté de Mécene, c'est dans ce discours admirable que

Dion Caſſius nous a conſervé. Auguſte, maître de l'Empire, ſongeoit à le quitter ; ſoit appréhenſion d'un nouveau Brutus, ſoit feinte concertée entre Agrippa & Mécene, il prit leur conſeil ſur une affaire auſſi délicate. Agrippa ſoutint qu'une généreuſe abdication étoit un parti ſûr & glorieux tout enſemble. Mécene, & ſon avis l'emporta, prétendit qu'Auguſte ne pouvoit renoncer à l'Empire ſans expoſer ſa gloire & ſes jours. Il fit plus, il lui traça un plan de gouvernement, qui embraſſoit toutes les parties de l'État, & qui fait encore aujourd'hui l'admiration des politiques, mais dont nous ne pouvons donner ici que des idées très-imparfaites.

Auguſte devoit commencer par la réforme du Sénat, & ſubſtituer aux citoyens indignes, que le malheur des tems y avoit introduits, des hommes dont le mérite fût reconnu; partager les divers emplois entre les Sénateurs & les Chevaliers, mais avec proportion, pour les attacher également à ſa perſonne; obſerver dans la diſtribution de ces mêmes emplois, l'âge, les ſervices, le rang, la capacité ; pourvoir à la tranquillité de Rome par l'abolition des aſſemblées populaires, à ſa magnificence par des édifices ſomptueux, à ſes amuſemens par la pompe des ſpectacles ; protéger les arts, rendre utiles à l'État les jeunes Patriciens, qui ſont toujours ou la honte & le malheur, ou le bonheur & la gloire du Prince, en établiſſant pour eux des Ecoles publiques & des Académies, où il feroit veiller à leur éducation ; défendre qu'on lui élevât ni temples, ni ſtatues d'or ou d'argent, quand il pouvoit s'ériger à lui-même dans le cœur de ſes ſujets, des monumens plus durables & plus flatteurs ; les gouverner enfin ſes ſujets, comme il auroit voulu être gouverné s'il étoit né pour obéir.

Mécene pratiqua ſes propres regles, & pouvant tout, il ne voulut jamais rien qui ne fût conforme au bien public. Il tourna même vers cet objet ſes dépenſes les plus conſidérables. Les Eſquilies étoient un lieu mal ſain, à cauſe des tombeaux qui les couvroient; il les convertit en jardins magnifiques, & par ce moyen il corrigea l'infection. Il fit auſſi creuſer dans Rome un de ces grands réſervoirs, où le peuple venoit ſelon Feſtus, prendre les bains & nager ; &, ce qu'on n'avoit point encore vu, c'étoient des eaux chaudes qui couloient dans la Piſcine, ou le réſervoir de Mécene.

Par le même principe, il épargnoit le ſang, lors même qu'il pouvoit le répandre ſans injuſtice. Et dans toutes les occaſions il portoit à la clémence, Auguſte qui écoutoit quelquefois les tranſports de ſa colere, ou donnoit trop à la ſévérité dans ſes jugemens. Un trait que l'hiſtoire a relevé avec éloge,

confirmera ce que nous venons d'avancer. Auguste alloit condamner à mort plusieurs citoyens ; Mécene pressentit la disposition du Prince, & ne pouvant percer jusqu'à son tribunal, il lui envoya ses tablettes, où, pour le rappeller à la douceur, il avoit écrit ces mots pleins d'une généreuse liberté : *Surge verò tandem, carnifex.* Tant d'humanité dans Mécene lui gagna tous les cœurs; & lorsqu'après une maladie dangereuse, il reçut au théatre de Pompée ces applaudissemens, dont Horace a conservé le souvenir, il connut par lui-même combien il étoit aimé.

A des marques d'estime si flatteuses, le Cenni ajoute en vain, sur la foi de Meibomius, une médaille frappée par ordre du Sénat. Agrippa, suivant les Antiquaires, est le seul, qui, sans avoir la qualité d'Auguste ou de César, ait reçu de son vivant un pareil honneur ; encore Agrippa étoit-il devenu gendre d'Auguste, & son Collegue dans la puissance souveraine, sous le titre de Tribun ; au lieu que Mécene ne quitta point l'ordre des Chevaliers, ou par modération, ou pour faire sa cour à l'Empereur, dont les ancêtres n'avoient point eu de plus haute dignité.

Un nouveau trait qui caractérise dans Mécene l'homme d'État, c'est la protection qu'il accordoit aux lettres. En effet, si en les protégeant il consulta l'intérêt de sa propre gloire, il sentit en même tems qu'il servoit Auguste. Les Poëtes, les Orateurs, les Historiens qu'il combla de bienfaits, en chantant les louanges du Ministre, chantoient aussi celles du Prince ; & ces louanges, répandues ensuite dans le peuple, adoucissoient les esprits, & leur ôtoient le souvenir de la liberté.

Avant qu'Auguste fût maître de l'Empire, Mécene avoit déjà fait éclater sa bienveillance pour les Poëtes. C'étoit par lui que Virgile étoit rentré dans le petit domaine qu'il possédoit près de Mantoue, & qu'Horace avoit obtenu son pardon, quoiqu'il eût paru à la bataille de Philippes dans l'armée des conjurés. Mais, quand aux guerres civiles ou étrangeres eut enfin succédé une paix universelle, ce fut alors que Mécene s'occupa sérieusement des lettres. Il anima ceux qui les cultivoient avec succès ; il les attira, ou à Rome dans le palais qu'il avoit joint à ses magnifiques jardins, ou dans sa belle maison de Tibur. Mais il les éprouvoit avant que de les admettre à sa familiarité ; & la faveur étoit au palais des Esquilies, non le fruit de l'intrigue, mais le prix de la vertu. Là on ne songeoit point à se nuire mutuellement, il n'y regnoit d'autre jalousie, si nous pouvons nous exprimer ainsi, que celle qui alloit à justifier le choix & le jugement du maître. Les Poëtes n'effaçoient point les

Critiques, les Critiques ne détruisoient ni les Orateurs ni les Poëtes ; & les rivaux mêmes étoient d'intelligence. Quel spectacle de voir assemblés dans ce même palais, un Virgile, un Horace, un Varius, un Properce, un Marsus, un Pollion, un Mélissus, un Tucca, un Valgius, c'est-à-dire, des Poëtes excellens dans tous les genres ; & d'y voir encore avec ces Poëtes inimitables, un Philosophe tel qu'Areius, un Critique tel qu'Aristius, un Rhéteur tel qu'Héliodore, & des Orateurs semblables à Publicola & à Corvinus !

Auguste aimoit aussi les lettres, & ne dédaignoit pas de les cultiver ; mais, sans un Mécene, à quoi sert un Auguste ? C'étoit Mécene qui présentoit au Prince les Sçavans qu'il jugeoit dignes de sa protection, & le Prince ajoutoit aux faveurs du Ministre, des bienfaits que sa main rendoit encore plus précieux. Le Grammairien Mélissus fut affranchi, & placé dans un emploi important. Virgile reçut des richesses qui passoient ses espérances. Horace eut des terres considérables, & tous eurent des récompenses magnifiques.

Les Sçavans, à leur tour, consacrerent à Mécene le fruit de leurs veilles. Sabinus lui présenta son ouvrage sur la culture des jardins. Virgile lui offrit ses Géorgiques. Horace & Properce lui dédierent plusieurs de leurs ouvrages. Pédon recueillit ses dernieres paroles, & pleura sa mort dans une élégie qui nous est restée. Et pour comble d'honneur, Auguste, en publiant ses propres Commentaires, les lui avoit adressés. C'est ainsi que le nom de Mécene est devenu un titre glorieux pour les Souverains mêmes qui sentent le mérite des lettres, & qui sçavent les encourager.

Après avoir peint dans Mécene l'homme de guerre, l'homme d'état & le protecteur des lettres, il nous reste à le représenter comme homme de lettres lui-même.

Mécene étoit né avec un génie heureux pour l'éloquence, il plaida même quelques causes avec succès. Mais, entraîné par des charmes plus puissans, il donna la préférence à la poësie. On cite de lui, outre un recueil de vers qui comprenoit au moins dix livres, deux tragédies, Octavie & Prométhée. Il paroît encore par un témoignage de Pline, qu'il avoit écrit sur l'histoire naturelle ; & par un témoignage de Servius, qu'il avoit composé des mémoires pour servir à la vie d'Auguste. Tous ces Ouvrages ont péri, nous n'en avons que des fragmens, si on en excepte un morceau assez délicat sur la mort d'Horace, avec d'autres vers que nous rapporterons bientôt, & qui déterminent à croire qu'il avoit em-

braſſé la ſecte d'Epicure, la plus accréditée qui fût alors.

Parmi ces fragmens, Séneque nous en a conſervé qu'il ne juge pas indignes de ſes louanges. Tels ſont principalement ces deux vers :

Nil tumulum curo ; ſepelit natura relictos.

» Je ne m'embarraſſe point
» des honneurs du tombeau. La
» nature prend ſoin d'enſevelir
» ceux qui reſtent ſans ſépul-
» ture. »

Ipſa altitudo attonat ſumma.

» L'élévation ſeule attire la
» foudre par ſa hauteur. «

Si Mécene, qui d'ailleurs fut regardé comme le plus bel eſprit de l'Empire, s'étoit toujours exprimé de la ſorte, il auroit certainement pu ſervir de modele à ſon ſiecle. Mais, pourquoi diſſimuler les défauts qu'Auguſte même lui a reprochés ? Tandis qu'il honoroit d'une protection particulière & plus marquée, Horace & Virgile, deux Poëtes qui ont ſi bien imité la nature, il s'en éloignoit lui-même; il donnoit dans l'affectation, il s'amuſoit à créer de nouveaux mots, il recherchoit juſques dans les ſujets ſérieux, une cadence molle & des nombres languiſſans. Malheureux de s'être laiſſé gâter par la proſpérité, & quand il jugeoit des productions d'autrui comme la poſtérité en a jugé, de n'avoir pas ſçu tranſporter le même goût dans ſes propres Ouvrages !

A ces défauts que nous ſommes bien éloignés d'approuver, Séneque en ajoute qui ſont beaucoup plus eſſentiels, parce qu'ils regardent les devoirs & les bienſéances, ou ce qu'on appelle les mœurs. Il reproche à Mécene qu'il ſe plongeoit dans les délices; qu'il ſe montroit en public la tête couverte; que ſa démarche étoit lente & mal aſſurée ; que pour ſe procurer le ſommeil, il lui falloit employer ou la ſymphonie des inſtrumens, ou le bruit d'une caſcade artificielle ; qu'il aimoit paſſionnément les ſpectacles, les parfums, les pierreries, & que répudiant ſans ceſſe Térentia & la reprenant toujours, il s'étoit marié mille fois ſans avoir eu jamais qu'une femme.

Notre deſſein n'eſt pas d'ériger des foibleſſes en vertus. Qu'il nous ſoit permis ſeulement d'examiner ſi ces reproches ont un fondement bien légitime. Mécene aimoit les plaiſirs, nous l'avouons ; mais, au témoignage de Pédon, bien loin d'en être poſſédé, il ſçut également les quitter & les reprendre; & ſi dans le calme des affaires, il jouit des proſpérités de l'Empire & de la fortune de ſon maître, il n'en fut, ſelon l'Hiſtoire même, ni moins actif, ni moins vigilant, lorſque les affaires demandoient de la vigilance & de l'activité. Il paroiſſoit en public la tête couverte, & ſa démarche étoit mal aſſurée, mais il avoit une ſanté

foible ; & nous apprenons de Pline que durant tout le cours de sa vie, il ne fut jamais un instant sans fievre.

Pour se procurer le sommeil, il employa mille artifices, mais Pline nous apprend encore que pendant trois ans il fut affligé de la plus cruelle insomnie ; & n'étoit-il pas naturel que pour s'en délivrer, il eût recours à des remedes si innocens ?

Il avoit du goût pour les pierreries, il en convient lui-même, lorsqu'en pleurant Horace, il dit que depuis sa mort, il ne trouve plus d'attraits, ni dans les Bérylles, ni dans les Emeraudes ;

Lugens te, mea vita, nec Smaragdos,
Beryllos quoque, flacce, nec nitentes,
Nec præcandida Margarita quæro.

Pour les spectacles, Auguste les aimoit aussi, ou feignoit de les aimer, persuadé qu'en y assistant il se concilioit l'affection des peuples

Il ne pouvoit vivre avec Térentia, ni sans elle ; mais Térentia, s'il faut s'en rapporter à l'Histoire, n'avoit pas moins d'humeur que de beauté.

Enfin, & c'est ici que triomphe Séneque, Mécene a marqué le plus honteux attachement à la vie, dans ces vers, qu'au jugement d'un autre Écrivain, la mollesse elle-même lui dicta :

Debilem facito manu ; pede, coxa
Tuber astrue gibberum. Lubricos quate dentes.
Vita dum superest, bene est. Hanc mihi, vel acuta
Si sedeam cruce, sustine.

C'est-à-dire, » Qu'il soit » difforme, il n'importe, Qu'il » soit estropié, il se consolera en vivant. Qu'il ait à » souffrir des maladies aigues, » il sera encore heureux, pourvu qu'elles ne soient pas » mortelles. Et quand vous » l'aurez condamné à la plus » cruelle des morts, il ne se » résoudra point à quitter la » vie, s'il peut la conserver » dans les tourmens. »

On n'accusera pas l'Auteur de qui nous empruntons cette paraphrase, d'avoir affoibli le sens de l'original ; mais, quelle induction tirer de ces vers, si pourtant il ne faut pas les regarder comme un de ces jeux d'imagination, dont on ne peut tirer aucune induction sérieuse ? Mécene, après tout, n'a fait qu'exprimer un amour naturel, qui est l'amour de la vie, ou plutôt il a ramené au sentiment un principe de la secte qu'il avoit embrassée. En effet, le sage d'Epicure ne désire la mort dans aucune situation ; & condamné à l'aveuglement, à la surdité, aux douleurs mêmes, il possede au moins dans ces différens états, toute la félicité qui leur est propre, parce qu'il

sçait jouir des biens qui lui restent, & rendre plus légers par la patience, les maux qu'il ne peut éviter.

Pour nous, l'induction que nous tirerions, & qui nous semble plus juste, c'est que Mécene conserva toujours, même au milieu des plaisirs, une fermeté d'ame que rien ne pouvoit ébranler. Et s'il se plaignit quelquefois, comme Horace l'insinue dans cette ode si touchante, où il lui jure qu'un même jour éclairera leurs funérailles, ces plaintes furent, pour nous exprimer avec le P. Sanadon, la tendre expression du regret qu'il avoit de quitter une vie, que la faveur du Prince, l'amour des peuples, & le commerce des Sçavans, lui rendoient d'ailleurs si agréable.

L'Histoire ne dit rien de ses dernières années; elle nous apprend seulement qu'il mourut dans un âge avancé, pleurant encore tant d'illustres citoyens qu'il avoit vus périr, par les proscriptions; qu'il fut inhumé dans ses jardins à côté d'Horace; qu'il emporta les regrets d'Auguste, & que par son testament il rendit à ce Prince tous les biens qu'il avoit reçus de sa libéralité. On place la mort de Mécene sous l'an de Jesus-Christ 8.

MÉCÉNAS, *Mæcenas*, (*a*) ancien Préteur, caractère vif & entreprenant, donna lieu à une sédition furieuse dans Rome, du tems de Maxime & de Balbin. *Voyez* Gallicanus.

MECES, *Meci*, Μέκοι, (*b*) peuple d'Asie, selon Hérodote. Les Meces étoient compris dans la même Satrapie que les Sagartiens, les Sarangéens, les Thamanéens, les Utiens & ceux qui habitoient les isles de la mer Rouge. Tous ces peuples payoient ensemble six cens talens de tribut au roi des Perses.

On croit que les Meces sont les mêmes que d'autres nomment Myces; & Hérodote luimême les appelle ainsi dans son septième livre.

MÉCHANEUS, *Mechaneus*, surnom de Jupiter. Il signifie celui qui bénit les entreprises des hommes, de μηχανέυομαι, *machinor*, je machine, j'entreprends. Il y avoit à Argos, au milieu de la ville, un cippe de bronze d'une grandeur médiocre, qui soutenoit la statue de Jupiter Méchanéus. Ce fut devant cette statue que les Argiens, avant que d'aller au siege de Troie, s'engagerent tous par serment à périr plutôt que d'abandonner leur entreprise.

MÉCHÉRATH, *Mecherath*, (*c*) lieu d'où étoit Hépher, un des braves de l'armée de David.

MÉCHIR, *Mechir*, (*d*)

(*a*) Crév. Hist. des Emp. Tom. V. pag. 336.
(*b*) Herod. L. III. c. 93. L. VII. c. 68.
(*c*) Paral. L. I. c. 11. v. 36.
(*d*) Mém. de l'Acad. des Inscript. & Bell. Lett. Tom. XIV. pag. 336. Tom. XVI. pag. 201.

nom du sixième mois de l'année Égyptienne. Il répondoit au mois Sébat des Juifs, & au mois Péritius des Macédoniens.

MECHMAS, *Mechmas*, ville appellée aussi Machmas. *Voyez* Machmas.

MÉCHNÉDÉBAI, *Mechnedebai*, Μαχαδναβοὺ, (a) un des Prêtres, qui, au retour de la captivité de Babylone, se séparerent des femmes étrangeres, qu'ils avoient épousées contre la loi du Seigneur.

MÉCIA, *Mæcia*, nom d'une tribu Romaine. Cette tribu étoit la vingt-huitième. Tite-Live dit que ce fut l'an de Rome 421, sous le Consulat d'Aulus Cornélius Cossus Arvina & de Cn. Domitius Calvinus, que la tribu Mécia fut ajoutée avec la tribu Scaptia, en faveur des habitans de Lanuvium, desAriciniens, des Nomantains & des Pédains, à qui on avoit un peu auparavant donné le droit de bourgeoisie. On lui donna le nom de Mécia, d'un château qui étoit près de Lanuvium, & qui s'appelloit Mécium. Ceux qui écrivent Métia, écrivent mal. *Voyez* Tribu.

MÉCIANUS, *Mæcianus*, (b) fils d'Avidius Cassius, s'engagea dans la rébellion de son pere, qui l'envoya en Égypte, pour s'assurer l'obéissance de cette province. Mais, Avidius Cassius ayant été tué après un règne de quelques mois, Mécianus eut le même sort que son pere. On lui ôta la vie à Alexandrie.

MÉCILIUS [Sp.], (c) *Sp. Macilius*, étoit Tribun du peuple, l'an de Rome 339, & 413 avant Jesus-Christ. Il avoit été élevé à cette Magistrature en son absence, & c'étoit la quatrième fois qu'on l'y élevoit.

De concert avec Sp. Métilius son Collegue, il publia cette année une loi qui ordonnoit que les terres qu'on avoit prises sur les ennemis, seroient partagées également entre les citoyens. Ce décret ruinoit de fond en comble la plupart des Nobles. Car, Rome ayant été bâtie dans une terre étrangere, elle ne possédoit rien qui n'eût été conquis par les armes; & les Grands s'étoient emparés de tous ces biens, excepté quelques portions qui avoient été vendues ou assignées aux Plébeiens par autorité publique. Ainsi, le partage qu'on proposoit alloit exciter une affreuse discorde entre le Sénat & le peuple; & les Tribuns militaires, ni dans les assemblées publiques du Sénat, ni dans celles qu'ils tenoient en particulier des principaux Patriciens, ne trouvoient aucun moyen de se tirer de cet embarras, lorsqu'Appius Claudius, petit-fils du Décemvir, le plus

(a) Esdr. L. I. c. 10. v. 40.
(b) Crév. Hist. des Emp. Tom. IV. pag. 429, 434.
(c) Tit. Liv. L. IV. c. 48.

jeune des Sénateurs, prit la parole, & leur proposa un expédient que son bisayeul Appius Claudius avoit autrefois enseigné & fait pratiquer aux Sénateurs, & qui étoit le seul moyen de rendre inutile toute la puissance, & d'éluder tous les desseins des Tribuns du peuple. C'étoit d'engager quelqu'un de ces Magistrats à s'opposer à ses Collegues. Tout le monde approuva cet avis.

On chargea donc les Sénateurs qui avoient quelque liaison avec les Tribuns, de leur parler, & de les engager à s'opposer à leurs confreres. Les plus considérables commencerent, aussitôt que le Sénat eut été congédié, à aborder ces Magistrats avec beaucoup de civilité & de témoignages de bienveillance; & à force de les presser par de bonnes raisons, & de les flatter par l'espoir des récompenses, en leur faisant entendre qu'ils obligeroient chaque Sénateur en particulier, & tout l'ordre en général, ils persuaderent à six d'entr'eux de s'opposer à la loi que proposoient leurs Collegues. Et le lendemain, lorsque de concert avec eux, on eut parlé à l'assemblée de la sédition, que les deux Tribuns vouloient exciter parmi le peuple, par l'appas trompeur d'une largesse qui ne pouvoit avoir que des suites pernicieuses, les premiers de l'ordre déclarerent qu'ils ne voyoient point d'autre remede au mal présent, que celui que les Tribuns eux-mêmes y pourroient apporter; que la République près de succomber avoit recours à leur puissance, comme feroit un particulier sans protection & sans appui; qu'il seroit glorieux pour ces Magistrats, de faire servir leur crédit & leur autorité, non à maltraiter le Sénat & à semer la discorde entre les différens ordres de la République, mais à s'opposer aux prétentions injustes de leurs Collegues. Ces remontrances furent suivies du murmure de tous les Sénateurs, qui de leurs places imploroient d'un consentement unanime le secours des Tribuns. Alors, on fit faire silence, & ceux que le crédit des Grands avoit gagnés, déclarerent qu'ils étoient prêts à s'opposer à la loi que leurs Collegues avoient proposée, & qu'ils jugeoient pernicieuse au salut de la République. Le Sénat remercia les opposans; & les partisans de la loi, après les avoir traités dans l'assemblée du peuple de traîtres & d'esclaves des Consuls & des Patriciens, & les avoir accablés d'autres injures aussi atroces, se désisterent de leur entreprise.

MÉCISTÉE, *Mecisteus*, (a) Μηκιστεὺς, l'un des compagnons d'Ajax, etoit fils d'Échius. Il fut tué par Polydamas au siege de Troie.

(a) Homer. Iliad. L. VIII. v. 333. L. XV. v. 339.

MÉCISTÉE,

MÉCISTÉE, *Mecisteus*, (a) Μηκιστεύς. fut pere d'Euryale, un des Capitaines Grecs qui allerent au siege de Troie.

MÉCIUS, *Mæcius*, (b) Poëte Grec, qui a été inconnu à Vossius.

MÉCULONIUS, *Meculonius*, (c) dont Cicéron fait mention dans son Oraison pour L. Flaccus.

MECYBERNÆUS SINUS. *Voyez* Mécyberne.

MÉCYBERNE, *Mecyberna*, Μηκύβερνα, (d) ville de Macédoine selon les uns, & de Thrace selon d'autres. Elle étoit à vingt stades d'Olynthe sur le golfe qui en prenoit le nom de *Mecybernæus sinus*. Pline nomme ainsi ce golfe, que l'on appella aussi *Toronæus sinus*, à cause de Torone, ville située dans son enceinte. C'est présentement le Golfe d'Aiomama.

L'Épitome de Strabon porte Mécyperne ; & Diodore de Sicile lit Mécyberne. Les Olynthiens, suivant ce dernier en son douzieme livre, entreprirent le siege de cette ville, l'an 419 avant Jesus-Christ. Ils en chasserent les Athéniens qui y étoient en garnison, & se mirent en leur place. Diodore de Sicile parle encore de la même ville au seizième livre, où il nous apprend qu'elle tomba au pouvoir de Philippe, pere d'Alexandre le Grand, par la trahison de quelques-uns de ses habitans.

MÉCYBERNÉENS, *Mecybernæi*, Μηκυβερναῖοι, les habitans de Mécyberne. *Voyez* Mécyberne.

MÉCYPERNE, *Mecyperna*, Μηκύπερνα *Voyez* Mécyberne.

MÉDABA, *Medaba*, (e) Μήδαβα, ville située au delà du Jourdain, dans la Tribu de Ruben, dans la partie méridionale du partage de cette Tribu. Eusebe dit qu'elle n'étoit pas loin d'Hésébon, ou de Chesbon. Isaïe l'attribue à Moab, parce que les Moabites la prirent sur les Israëlites. Josephe & quelques autres l'attribuent aux Arabes, parce qu'en effet les Arabes s'en rendirent maîtres sur la fin de la Monarchie des Juifs. Les habitans de Médaba ayant tué Jean surnommé Gaddis, frere de Judas Maccabée, comme il alloit au païs des Nabathéens, bientôt après Simon & Jonathas ses freres vengerent sa mort sur les fils de Jambri, qui menoient une fille de Médaba en la maison d'un homme de qualité du païs, qui l'avoit épousée. Alexandre Jannée, roi des Juifs, la prit sur les Arabes. Eusebe & Saint Jé-

(a) Homer. Iliad. L. VI. v. 28.
(b) Mém. de l'Acad. des Inscript. & Bell. Lett. Tom. II. p. 2[illegible].
(c) Cicer. Orat. pro L. Flacc. c. 36.
(d) Plin. Tom. I. pag. 202. Herod. L. VII. c. 122. Strab. pag. 330. Diod. Sicul. p. 325, 538. Pomp. Mel. p. 107. Thucyd. pag. 356, 371.
(e) Josu. c. 13. v. 9, 16. Reg. L. II. c. 10. v. 4. & seq. Paral. L. I. c. 19. v. 4. & seq. Isaï. c. 15. v. 2. Maccab. L. I. c. 9. v. 36. Joseph. de Antiq. Judaïc. p. 428, 469.

rôme mettent Cariathaïm à dix mille de Médaba, vers l'occident de cette ville. Ptolémée place cette ville de Médaba à peu près à distance égale de Pétra & de Bozra.

Après l'insulte qu'Hanon, roi des Ammonites, avoit faite aux Ambassadeurs de David, il comprit bien que ce Prince ne manqueroit pas de tirer vengeance d'un tel outrage, & qu'ainsi il devoit se préparer à la guerre. Il envoya donc mille talens pour lever des troupes chez ses voisins; il tira vingt mille hommes de Rohob & de Soba, mille hommes de Maaca, & douze mille d'Istob; il fit aussi venir de la Mésopotamie un grand nombre de chariots de guerre. Les Paralipomenes en mettent trente-deux mille; mais, ce nombre est si excessif, qu'il est visible qu'il y a faute en cet endroit.

David, informé de ces préparatifs, envoya contre eux Joab à la tête de toutes ses meilleures troupes. Les Ammonites ne jugerent pas à propos de se laisser assiéger, ni aussi de s'exposer en rase campagne; ils rangerent leurs troupes en bataille sous les murs de la ville de Médaba; & les troupes auxiliaires camperent séparément dans la plaine. Joab sépara son armée en deux; il en donna la moitié à commander à Abisaï son frere, pour combattre les Ammonites; & il se mit à la tête de l'autre moitié pour attaquer les Syriens & les autres troupes étrangeres. Il dit à son frere: » Si les Syriens ont de » l'avantage sur moi, vous vien» drez à mon secours; & si les » Ammonites en ont sur vous, » j'irai vous secourir. « Joab commença l'attaque, & tomba sur les Syriens avec tant de vigueur, qu'il les rompit & les mit en fuite. Les Ammonites, voyant la déroute des Syriens, prirent aussi la fuite, & rentrerent en désordre dans Médaba.

MÉDAD, *Medad*, Μωδάδ. *Voyez* Éldad.

MÉDAILLES, *Numismata*, (a) piece de métal où sont représentés les têtes ou portraits des Princes & des personnes illustres d'un côté, & quelques figures ou emblêmes de l'autre côté, qu'on nomme le revers. Les Médaillons sont de grandes Médailles.

Ceux qui sont curieux de l'Antiquité, ont toujours fait grande estime de ces pieces, qui nous apprennent plusieurs choses, dont on ne peut avoir aucune connoissance par les livres. Parmi les Romains, Varron avoit recherché les portraits de tous les hommes illustres, qui s'étoient signalés depuis la fondation de Rome. Cicéron recherchoit aussi les Médailles avec empressement; & Jules César, qui avoit autant d'inclination pour les sciences, que pour les armes, se plaisoit à

(a) Antiq. expliq. par D. Bern. de Montf. Tom. III. pag. 163. *& suiv.*

voir les portraits des grands hommes, gravés ſur ces ſortes de monumens. Enfin, les Médailles ne ſervent pas ſeulement à ſatisfaire la curioſité, mais apprennent encore des points importans de l'Hiſtoire, dont elles ſont des monumens authentiques & irréprochables.

I. Le goût pour les Médailles antiques prit faveur en Europe à la renaiſſance des beaux arts. Pétrarque, qui a tant contribué à retirer les lettres de la barbarie où elles étoient plongées, rechercha les Médailles avec un grand empreſſement; & s'en étant procuré quelques-unes, il crut les devoir offrir à l'Empereur Charles IV, comme un préſent digne d'un grand Prince.

Dans le ſiecle ſuivant, Alphonſe, roi de Naples & d'Arragon, plus célebre encore par ſon amour pour les lettres que par ſes victoires, fit une ſuite de Médailles aſſez conſidérable pour ce tems-là. A l'exemple de ce Monarque, Antoine, Cardinal de Saint Marc, eut la curioſité de former à Rome un cabinet de Médailles Impériales.

Coſme de Médicis commençoit dans le même-tems à Florence cet immenſe recueil de manuſcrits, de ſtatues, de bas-reliefs, de marbres, de pierres gravées & de Médailles antiques, qui fut enſuite continué avec la même ardeur par Pierre de Médicis ſon fils, & par Laurent ſon petit-fils. Les encouragemens & les ſecours, que les Sçavans reçurent de la maiſon de Médicis, contribuerent infiniment aux progrès rapides, que les lettres firent en Italie. Depuis la fin du XVe ſiecle, le goût de l'Antique & l'étude des Médailles s'y ſont perpétués, & les cabinets s'y ſont multipliés & perfectionnés.

L'Allemagne connut les Médailles dans le ſeizieme ſiecle; Maximilien I en raſſembla beaucoup, & inſpira par ſon exemple aux Allemands l'amour pour ces précieux reſtes d'Antiquité. Nous trouvons les eſſais de leur goût pour ces monumens, dans le livre de Jean Xuttichius, ſur la vie des Empereurs & des Céſars, enrichie de leurs portraits tirés des Médailles antiques. Ce livre fut publié en 1525, réimprimé en 1534, & augmenté trois ans après de 42 Médailles Conſulaires gravées en bois.

Budé fut le premier en France, qui né pour l'étude de l'Antiquité, fit une petite collection de Médailles d'or & d'argent, avant même que d'écrire ſur les monnoies des Anciens. Il fut imité par Jean Grollier, Guillaume du Choul & quelques autres. Les progrès, que cette ſcience a faits enſuite dans ce royaume, ſont trop connus pour qu'il ſoit néceſſaire de nous y arrêter.

Le goût des Médailles prit la plus grande faveur dans les païs bas, lorſque Goltzius vint

s'y réfugier ; & ce goût passa bientôt la mer, pour jetter dans la grande-Bretagne des racines aussi vives que profondes.

A l'égard de l'Espagne, Antonio Augustini, mort Archevêque de Tarragone en 1586, est le premier & paroît être presque le seul qui se soit appliqué à connoître & à rassembler des Médailles. Ce Sçavant homme, l'un des plus célebres antiquaires de son tems, essaya de répandre parmi ses compatriotes la passion qu'il avoit pour les monumens antiques; mais, ses tentatives furent infructueuses, personne ne marcha sur ses traces.

Il n'en a pas été de même dans les autres païs que nous avons nommés. Dès l'an 1555 on avoit vu paroître en Italie le discours d'Énée Vico, pour introduire les amateurs dans l'intime connoissance des Médailles. L'Auteur y traita de la plupart des choses qu'on peut y observer en général, des métaux sur lesquels on les a frappées, des têtes des Princes qu'elles représentent, des types gravés sur les revers, des légendes ou inscriptions qui se lisent sur les deux côtés de la Médaille, des Médaillons & des Contorniates; des Médailles fausses ou falsifiées; enfin, des faits Historiques dont on peut ou établir la vérité, ou fixer la date par le moyen des Médailles; de la forme des édifices publics qu'on y remarque; des noms des personnages qu'on lit sur ces monumens, & des différentes magistratures dont il y est fait mention.

En 1576, Goltzius publia dans les païs bas ses Médailles des villes de Sicile & de la grande Grece; l'année suivante, Ursini mit au jour les monumens Numismatiques des familles Romaines jusqu'au regne d'Auguste; entreprise continuée dans le même siecle par Adolphe Occo, jusqu'à la chûte de l'Empire.

A la foule des beaux Ouvrages qui parurent dans le siecle suivant sur les Médailles en général, les Antiquaires joignirent les explications de toutes celles de leurs propres cabinets & des cabinets étrangers; alors, on fut en état, par la comparaison de tant de monumens, soit entr'eux, soit en les confrontant avec les Auteurs Grecs & Latins, de former des systêmes étendus sur l'art Numismatique.

Plusieurs Sçavans n'oublierent pas d'étaler, peut-être avec excès, les avantages que l'Histoire & la Géographie peuvent tirer des Médailles & des inscriptions; il est vrai cependant que ces monumens précieux, réunis ensemble, forment presque une Histoire suivie d'anciens peuples, de Princes, & de grandes villes; & leur autorité est d'autant plus respectable, qu'ils n'ont pu être altérés. Ce sont des témoins contemporains des choses qu'ils at-

teftent, revêtus de l'autorité publique, qui femble n'avoir furvécu à une longue fuite de fiecles & aux diverfes révolutions des États, que pour tranfmettre à la poftérité des faits plus ou moins importans, dont elle ne pourroit d'ailleurs avoir aucune connoiffance. On n'ignore pas que M. Spanheim a réduit à des points généraux l'objet des Médailles en particulier, pour en juftifier l'utilité; & M. Vaillant, rempli des mêmes vues, a diftribué par regnes toutes les Médailles des villes Grecques fous l'Empire Romain.

D'autres Auteurs, fe tournant d'un autre côté, ont envifagé les Médailles comme monnoie, & en ont comparé le poids & la valeur avec ceux des monnoies modernes; l'examen de ce feul point à déjà produit plufieurs volumes.

Enfin, les Ouvrages Numifmatiques fe font tellement multipliés, qu'on avoit befoin d'une notice des Sçavans qui ont écrit fur cette matiere; c'eft ce qu'a exécuté complétement le P. Banduri, dans fa *Bibliotheca Nummaria*, imprimée à la tête de fon grand Ouvrage des Médailles, depuis Trajan Dece, jufqu'à Conftantin Paléologue.

Mais, ce fiecle ayant trouvé quantité de nouvelles Médailles, dont on a publié des catalogues exacts, c'eft aujourd'hui qu'on eft en état de rendre par ce moyen l'Hiftoire des peuples plus détaillée & plus intéreffante qu'on ne pouvoit la donner dans le fiecle précédent.

Voilà comment la fcience des Médailles s'étant infenfiblement perfectionnée, eft devenue, parmi les monumens antiques, celle qui fe trouve la plus propre à illuftrer ceux qui la cultivent. Il ne faut pas s'étonner du goût qu'on a pris pour elle; fon étude brillante n'eft point hériffée des épines qui rendent les autres fciences triftes & fâcheufes; tout ce qui entre dans la compofition d'une Médaille contribue à rendre cette étude agréable; les figures amufent les yeux; les légendes, les infcriptions, les fymboles toujours variés, réveillent l'efprit & quelquefois l'étonnent. On y peut faire tous les jours d'heureufes découvertes; fon étendue n'a point de bornes; les objets de toutes les fciences & de tous les arts font de fon reffort, fur tout l'Hiftoire, la Mythologie, la Chronologie, & l'ancienne Géographie.

II. Les Médailles font d'or; d'argent, de cuivre jaune & rouge, de cuivre qu'on appelle de Corinthe, de bronze, & de plomb; quelques-unes de celles d'argent font fourrées; c'eft-à-dire, qu'elles n'ont qu'une petite feuille d'argent fur le cuivre; quelques autres ne font que de cuivre argenté. Le prix des Médailles ne fe prend pas de la nature du métal dont elles font compofées, puifqu'il y en a de bronze qui

font beaucoup plus cheres & plus rares que celles d'or. Les Médailles d'Othon qui font d'or, valent beaucoup moins que celles de cet Empereur en bronze. Il faut cependant avouer que les véritables Médailles d'or font fort rares, celles d'argent font plus communes, & ne paffent gueres trois pouces de diametre.

A l'égard des Médailles des Empereurs Romains, on doit choifir les Latines, c'eft-à-dire, celles qui ont été gravées en Italie, particuliérement à Rome; car, celles qui étoient faites dans les Gaules, dans l'Efpagne, ou dans la Grece, ne reffemblent pas fi bien. Les connoiffeurs difcernent facilement les unes des autres; car, outre que les Médailles Grecques & celles des provinces ont ordinairement quelque nom ou quelque Hiéroglyfique, qui fait connoître le païs où elles ont été frappées, elles font auffi prefque toujours d'une fabrique différente. Ainfi, on reconnoît aifément les Médailles Égyptiennes, à leurs bords particuliers; les Syriennes, à leur épaiffeur; & les Efpagnoles, à leur peu de relief. De plus, les étrangers n'avoient pas la permiffion de battre des Médailles d'or de l'Empereur; de façon que celles d'or font d'Italie, ainfi que la plupart de celles d'argent ou de grand bronze, qui ont les deux lettres S. C. c'eft-à-dire, *Senatûs Confulto*, par ordre du Sénat.

On ne peut rien établir de certain pour la reffemblance fur les Médailles des Confuls Romains ou des Héros de l'Antiquité; parce que, comme les Confuls n'avoient pas la permiffion de repréfenter leur tête fur la monnoie, celles que l'on voit d'eux, n'ont été faites que par leurs defcendans; & les héros n'ont auffi été repréfentés fur les Médailles, qu'après leur mort, & quelquefois plufieurs années après; c'eft pourquoi, on n'eft pas fûr de voir leurs traits au naturel.

A l'égard des Médailles de bronze, on les partage en trois claffes; le grand, le moyen & le petit bronze. Le grand bronze ne paffe point les Pofthumes; le moyen va jufqu'à la décadence de l'Empire en Occident, & même jufqu'aux Paléologues pour l'Orient. Mais, il y a de grandes interruptions; en forte qu'il eft difficile d'en former une fuite depuis Jules Céfar jufqu'aux Paléologues pour l'Orient. Le petit bronze a auffi de grandes interruptions, & on auroit bien de la peine à en trouver depuis Jules Céfar jufqu'aux Pofthumes, & cela feroit abfolument impoffible depuis Théodofe jufqu'aux Paléologues.

On peut encore divifer les Médailles en cinq claffes différentes, par rapport à ce qu'elles repréfentent, 1°. celles des Rois; 2°. celles des villes Grecques ou Latines; 3°. celles des familles Romaines que l'on ap-

pelle Conſulaires ; 4°. les impériales, & celles qui y ont rapport ; 5°. les divinités.

Les Médailles, que l'on appelle Conſulaires, ne ſont pas ainſi nommées, parce qu'elles ont été battues pour les Conſuls, mais parce qu'elles ont été frappées dans le temps que la République étoit gouvernée par les Conſuls.

Ordinairement les inſcriptions ſont en Latin ou en Grec. Il y en a auſſi en Hébreu, en langue Punique & en Arabe. Les Médailles Hébraïques ne ſont pas plus anciennes que les Maccabées, peut-être même n'ont-elles pas cette antiquité. On croit que c'eſt la monnoie que les Juifs appelloient ſicles. A l'égard des Médailles Puniques, elles paroiſſent avoir été battues en Eſpagne par les Sarrazins. Pour les Médailles Arabes, elles ſont modernes, peu curieuſes & d'une mauvaiſe fabrique.

MÉDAILLONS. *Voyez* Médailles.

MÉDARES, *Medari*, (*a*) peuple de Thrace. *Voyez* Alexandropole.

MÉDAS, *Medas*, Μήδας, (*b*) nom d'un chien de chaſſe, ſelon Xénophon.

MEDDIN, *Meddin*, (*c*) ville de Paleſtine, à l'Orient de la tribu de Juda.

MÉDECINE, *Medicina*, Ἰατρική, l'art d'appliquer des remedes, dont l'effet conſerve la vie ſaine, & redonne la ſanté aux malades. Ainſi, la vie, la ſanté, les maladies, la mort de l'homme, les cauſes qui les produiſent, les moyens qui les dirigent, ſont l'objet de la Médecine.

Les injures & les viciſſitudes d'un air auſſi néceſſaire qu'inévitable, la nature des alimens ſolides & liquides, l'impreſſion vive des corps extérieurs, les actions de la vie, la ſtructure du corps humain, ont produit des maladies, dès qu'il y a eu des hommes qui ont vécu comme nous vivons.

Lorſque notre corps eſt affligé de quelque mal, il eſt machinalement déterminé à chercher les moyens d'y remédier, ſans cependant les connoître. Cela ſe remarque dans les animaux, comme dans l'homme, quoique la raiſon ne puiſſe point comprendre comment cela ſe fait ; car, tout ce qu'on ſçait, c'eſt que telles ſont les loix de l'Auteur de la nature, deſquelles dépendent toutes les premieres cauſes.

La perception déſagréable ou fâcheuſe d'un mouvement empêché dans certains membres, la douleur que produit la léſion d'une partie quelconque. Les maux dont l'ame eſt accablée à l'occaſion de ceux du corps, ont engagé l'homme à chercher & à appliquer les remedes

(*a*) Freinſ. Suppl. in Q. Curt. L. 1. c.

(*b*) Xenoph. p. 987.

(*c*) Joſu. c. 15. v. 61.

propres à dissiper ces maux, & cela par un désir spontané, ou à la faveur d'une expérience vague. Telle est la premiere origine de la Médecine, qui prise pour l'art de guérir, a été pratiquée dans tous les tems & dans tous les lieux.

Les Historiens & les Fables de l'Antiquité nous apprennent que les Assyriens, les Chaldéens & les Mages, sont les premiers qui aient cultivé cet art, & qui aient tâché de guérir ou de prévenir les maladies; que delà la Médecine passa en Egypte, dans la Libye Cyrénaïque, à Crotone, dans la Grece où elle fleurit, principalement à Cnide, à Rhodes, à Cos, & en Epidaure.

Les premiers fondemens de cet art sont dûs 1°. au hasard, 2° à l'instinct naturel, 3°. aux évenemens imprévus. Voilà ce qui fit naître d'abord la Médecine simplement empyrique.

L'art s'accrut ensuite & fit des progrès, 1°. par le souvenir des expériences que ces choses offrirent; 2°. par la description des maladies, des remedes, & de leur succès, qu'on gravoit sur les colomnes, sur les tables, & sur les murailles des temples: 3°. par les malades qu'on exposa dans les carrefours & les places publiques, pour engager les passans à voir leurs maux, à indiquer les remedes s'ils en connoissoient, & à en faire l'application. On observa donc fort exactement & attentivement ce qui se présentoit. La Médecine empyrique se perfectionna par ces moyens, sans cependant que ces connoissances s'étendissent plus loin que le passé & le présent. 4°. On raisonna dans la suite analogiquement, c'est-à-dire, en comparant ce qu'on avoit observé avec les choses présentes & futures.

L'art se perfectionna encore davantage, 1°. par les Médecins qu'on établit pour guérir toutes sortes de maladies, ou quelques-unes en particulier; 2°. par les maladies dont on fit une énumération exacte; 3°. par l'observation & la description des remedes, & de la maniere de s'en servir. Alors, la Médecine devint bientôt propre & héréditaire à certaines familles & aux Prêtres qui en retiroient l'honneur & le profit. Cependant, cela même ne laissa pas de retarder beaucoup ses progrès.

L'inspection des entrailles des victimes, la coutume d'embaumer les cadavres, le traitement des plaies, ont aidé à connoître la fabrique du corps sain, & les causes prochaines ou cachées, tant de la santé & de la maladie, que de la mort même.

Enfin, les animaux vivans qu'on ouvroit pour les sacrifices, l'inspection attentive des cadavres de ceux dont on avoit traité les maladies, l'histoire des maladies, de leurs causes, de leur naissance, de leur accroissement, de leur vigueur, de leur diminution, de leur issue,

de leur changement, de leurs événemens; la connoissance, le choix, la préparation, l'application des médicamens, leur action & leurs effets bien connus & bien observés, semblerent avoir presqu'entiérement formé l'art de la Médecine.

Hippocrate, contemporain de Démocrite, fort au fait de toutes ces choses, & de plus riche d'un excellent fonds d'observations qui lui étoient propres, fit un recueil de tout ce qu'il trouva d'utile, en composa un corps de Médecine, & mérita le premier le nom de vrai Médecin, parce qu'en effet outre la Médecine empyrique & analogique qu'il sçavoit, il étoit éclairé d'une saine philosophie, & devint le premier fondateur de la Médecine dogmatique.

Après que cette Médecine eut été long-tems cultivée dans la famille d'Asclépiade, Arétée de Cappadoce en fit un corps mieux digéré & plus méthodique; & cet art se perfectionna par les différens succès des tems, des lieux, des choses; de sorte qu'après avoir brillé, sur tout dans l'école d'Alexandrie, il subsista dans cet état jusqu'au tems de Claude Galien.

Celui-ci ramassa ce qui étoit fort épars, & sçut éclaircir les choses embrouillées. Mais, comme il étoit honteusement asservi à la philosophie des Péripatéticiens, il expliqua tout suivant leurs principes; & par conséquent s'il contribua beaucoup aux progrès de l'art, il n'y fit pas moins de dommage, en ce qu'il eut recours aux élémens, aux qualités cardinales, à leurs degrés, & à quatre humeurs par lesquelles il prétendoit avec plus de subtilité que de vérité, qu'on pouvoit expliquer toute la Médecine.

Au commencement du VIIe. siecle, on perdit en Europe presque jusqu'au souvenir des arts. Ils furent détruits par des nations barbares qui vinrent du fond du nord, & qui abolirent avec les sciences tous les moyens de les acquérir, qui sont les livres.

Depuis le IXe. jusqu'au XIIIe. siecle, la Médecine fut cultivée avec beaucoup de subtilité par les Arabes, dans l'Asie, l'Afrique & l'Espagne. Ils augmenterent & corrigerent la matiere médicale, ses préparations, & la chirurgie. A la vérité ils infecterent l'art plus que jamais des vices galéniques, & presque tous ceux qui les ont suivis, ont été leurs partisans. En effet, les amateurs des sciences étoient alors obligés d'aller en Espagne, chez les Sarrasins, d'où revenant plus habiles, on les appelloit Mages. Or, on n'expliquoit dans les Académies publiques que les écrits des Arabes; ceux des Grecs furent presque inconnus, ou du moins on n'en faisoit aucun cas.

Cette anarchie Médicinale dura jusqu'au tems d'Emmanuel Chrysoloras, de Théodore Gaza, d'Argyropyle, de Lascaris, de Démétrius Chalcondyle, de

George de Trébisonde, de Marius Mysurus, qui les premiers interpréterent à Venise & ailleurs, des manuscrits Grecs, tirés de Byzance, firent revivre la langue Grecque, & mirent en vogue les auteurs Grecs vers l'an 1460. Comme l'imprimerie vint alors à se découvrir, Alde eut l'honneur de publier avec succès les Œuvres des Médecins Grecs. C'est sous ces heureux auspices que la doctrine d'Hippocrate fut ressuscitée & suivie par les François. Arnauld de Villeneuve, Raymond Lulle, Basile Valentin, Paracelse, introduisirent ensuite la chymie dans la Médecine. Les Anatomistes ajouterent leurs expériences à celles des Chymistes. Ceux d'Italie s'y dévouerent à l'exemple de Jacques Carpi, qui se distingua le premier dans l'art anatomique.

Tel fut l'état de la Médecine jusqu'à l'immortel Harvey, qui renversa par ses démonstrations la fausse théorie de ceux qui l'avoient précédé, éleva sur ses débris une doctrine nouvelle & certaine, & jetta glorieusement la base fondamentale de l'art de guérir.

MÉDÉE, *Medea*, (a) ville d'Asie, dont Justin attribue la fondation à Médius ou Médus, fils de Médée.

MÉDÉE, *Medea*, Μήδεια (b) fille d'Æétès & d'Hécate, étoit sœur, ou, selon d'autres, tante de Circé.

On est accoutumé à regarder Médée comme la plus méchante de toutes les femmes, & comme une célebre magicienne, qui faisoit servir à sa vengeance & à ses autres passions, ce que cet art funeste a de plus puissant. Dans Euripide, elle fait périr Glaucé sa rivale, & Créon, roi de Corinthe, par le moyen d'une robe empoisonnée. Séneque ajoute que le palais de ce Prince fut réduit en cendre. Ovide, dans ses Métamorphoses, en fait le portrait le plus affreux, & dans la tragédie qu'il avoit composée sur son sujet, il ne la traitoit pas mieux, comme il paroît par le seul vers qui nous en reste, & que Quintilien nous a conservé, où elle dit en parlant de Jason :

Servare potui, perdere an possim, rogas !

Les Auteurs des Argonautiques, Orphée, ou plutôt Onomacrite, Apollonius de Rhodes, & Valérius Flaccus, la chargent encore de nouveaux crimes, du meurtre de son frere Absyrte, & de la mort de Pélias oncle de son mari. Séneque a renfermé tous ces crimes de

(a) Just. L. XLII. c. 3.

(b) Horat. de Art. Poët. v. 185. Ovid. Metam. L. VII. c. 1. *& seq.* Pauf. p. 90. *& seq* Diod. Sicul. pag. 173. *& seq.* Just. L. II. c. 6. L. XLII. c. 2, 3. Plut. Tom. I. p. 5, 686. Myth. par M. l'Abb. Ban. Tom. I. pag. 102. Tom. VI. p. 414. *& suiv.* Mém. de l'Acad. des Inscript. & Bell. Lett. Tom. I. pag. 42, 43. Tom. V. pag. 37 *& suiv.* Tom. VIII. pag. 243. *& suiv.* Tom. IX. pag. 13. Tom. XII. p. 119. *& suiv.* Tom. XIV. pag. 41. *& suiv.*

Médée dans ces beaux vers :

. . . . . *Nil exul tuli,*

Nisi fratris artus ; hos quoque impendi tibi.

Tibi patria cessit, tibi pater, frater, pudor.

Hac dote nupsi.

De sorte que son caractere est si marqué dans tous les Poëtes, qu'Horace a fait un précepte de la représenter telle que nous venons de la dépeindre. *Sit Medea ferox.*

Encore si ce n'étoit que les Poëtes qui nous en eussent donné cette idée, on pourroit croire qu'ils ont eu moins d'égard à la vérité, qu'au grand mouvement que pouvoit produire un tel caractere ; mais, les Mythologues, Apollodore, Hygin, & parmi les Historiens, Diodore de Sicile, Strabon, Plutarque & quelques autres encore, l'ont représentée comme eux, cruelle, emportée & coupable des plus grands forfaits.

Telle est Médée dans les Poëtes, dans les Mythologues, & dans quelques Historiens ; mais, parmi ces derniers, on en trouve qui lui sont plus favorables, & qui nous la représentent comme une personne née vertueuse & bienfaisante, qui n'eut d'autre crime à se reprocher, que d'avoir suivi un époux infidele ; comme une Princesse abandonnée, persécutée, qui, après avoir eu inutilement recours aux garans des promesses que lui avoit faites Jason, de ne jamais se séparer d'elle, est enfin obligée de passer les mers pour chercher un asyle, que la Grece lui refusoit. La plupart de ceux même qui l'ont chargée des plus grands forfaits, sont obligés de reconnoître qu'elle n'y avoit été entraînée que par je ne sçais quelle fatalité, & par le courroux de Vénus qui persécutoit toute la race du Soleil, de qui Médée tiroit son origine, parce que ce Dieu avoit découvert son intrigue avec Mars. De-là ce beau vers d'Ovide :

. . . . *Video meliora, proboque ;*

Deteriora sequor.

paroles que notre poëte Lyrique a ainsi rendues :

Le destin de Médée est d'être criminelle ;

Mais, son cœur étoit fait pour aimer la vertu.

Défions-nous d'abord des Poëtes tragiques, qui ont moins consulté la vérité que le besoin qu'ils croyoient avoir de personnages cruels & emportés, qui, par l'opposition qu'ils avoient avec d'autres personnages doux & vertueux, excitoient tour à tour la terreur & la pitié, ces deux grands mobiles de la Tragédie. Si Euripide, Séneque & ceux qui les ont suivis, avoient représenté Médée telle qu'elle a peut-être été en effet, ils auroient manqué ces grands coups de théâtre tant vantés par les maîtres de

l'art, & ces pensées brillantes qui ravissent l'admiration. Corneille n'auroit pu placer dans sa Tragédie ce *Moi* si sublime, dans l'endroit où la suivante dit à sa Maîtresse :

Forcez l'aveuglement dont vous êtes séduite,
Pour voir en quel état le Ciel vous a réduite ;
Votre païs vous hait, votre époux est sans foi,
Dans un si grand revers, que vous reste-t-il! Moi.

Séneque y auroit perdu ces sentimens outrés, & tous ces raffinemens de vengeance qui causent plus d'horreur que d'admiration. » J'ai perdu, fait-» il dire à Médée, la moitié » de ma vengeance, Jason n'a-» yant pas été présent au meur-» tre de mon fils. Tout ce que » je viens de faire, ajoute-t-» elle, après avoir massacré son » second fils, n'est que le prélu-» de de ma fureur. Cet horrible » spectacle, dit-elle encore, est » pour moi celui d'un nouvel » Hyménéé. »

Voyons si l'autorité de quelques Auteurs, bien instruits de ce qui regarde Médée, ne doit pas l'emporter sur la foule des Poëtes & des Mythologues qui ont cherché à la noircir.

D'abord, nous n'aurons pas beaucoup de peine à détruire ce qu'on a publié de sa magie ; accusation frivole en elle-même, mais qui n'a que trop souvent servi de prétexte à la calomnie & à la vengeance. Quelques connoissances supérieures à celles du vulgaire, des secrets particuliers, quelques remedes dont on ignoroit la composition, ont suffi pour faire regarder comme des Magiciens ceux qui les possédoient, sur-tout lorsqu'ils en faisoient un mauvais usage, aussi pernicieux en cela à la société, que s'ils avoient été de véritables Magiciens.

Médée avoit été instruite dans la connoissance des simples & de leurs vertus ; & cette science même étoit en quelque façon particuliere à sa famille, qui se vantoit de tirer son origine du Soleil. En fallut-il davantage pour la faire regarder comme une Magicienne ? Cependant, suivant quelques Anciens, elle ne faisoit qu'un bon usage de ses lumieres ; & Diodore de Sicile, dont le témoignage doit avoir ici d'autant plus de poids, qu'il n'est nullement favorable à Médée, parlant d'elle & de Circé sa tante, dit que celle-ci ne faisoit servir ses connoissances qu'à ses passions, & que l'autre ne les employoit que pour soulager ceux qui venoient la consulter.

On raconte de Médée, dit-il, que sa mere & sa sœur lui apprirent la vertu de tous les poisons, mais qu'elle n'en fit aucun usage ; qu'au contraire elle ne s'occupoit qu'à sauver la vie aux étrangers qui abordoient sur cette côte, tantôt en demandant instamment à son

pere la grace de ceux qu'il alloit faire mourir, tantôt en faisant sortir de prison ces malheureux, & pourvoyant à leur sûreté. Car, Æétès, excité tant par son naturel féroce, que par les sollicitations de sa femme, avoit approuvé la coutume de tuer les étrangers. Médée résistant donc toujours aux volontés de son pere & de sa mere, Æétès soupçonna sa fille de lui dresser des embûches, & la fit garder à vue.

Ce fut précisément dans ces circonstances que Jason avec l'élite de la Grece arriva à Colchos pour demander à Æétès qui en étoit Roi, les biens qu'avoit laissés Phryxus son parent, mort dans cette ville, & qu'il refusoit de rendre. C'est ici que commencent les malheurs de Médée; elle voit dans Jason un jeune homme aimable & bienfait, son parent, exposé avec ses compagnons aux plus grands dangers; car, son pere avoit résolu de faire périr tous les Argonautes, plutôt que de rendre un bien qu'il avoit usurpé. L'amour d'ailleurs se mêla à la pitié, & dès-là Médée forma le dessein de sauver son amant & ceux qui l'accompagnoient, & de se saisir en même-tems des biens de Phryxus. Mais, avant que de se livrer à son vainqueur, quelles précautions ne prit-elle pas pour sauver sa vertu? Et combien de combats n'eut-elle pas à essuyer du devoir contre la tendresse? On peut lire sur cela Ovide le grand Peintre du cœur.

Un jour qu'incertaine & irrésolue sur le parti qu'elle prendroit, elle alla hors de la ville dans le temple de la déesse Hécate, pour la prier de lui être favorable dans une conjoncture si délicate, elle trouva Jason, & si elle promit de le servir, & même de le suivre, ce ne fut qu'après qu'il lui eut donné sa foi, & que par les sermens les plus sacrés il se fut engagé à l'épouser. Peu satisfaite encore de ses précautions, elle assembla les Argonautes, & les fit jurer d'être les garans des promesses de Jason. Rassurée par les sermens d'un époux & par ceux des Argonautes, Médée se mit en devoir de les délivrer des dangers auxquels ils alloient être exposés; & par le moyen de certaines compositions qu'elle donna à son amant, il mit sous le joug deux taureaux indomptés, laboura le champ de Mars, sema les dents du dragon qui gardoit la toison d'or, d'où sortirent des soldats, au milieu desquels il jetta une pierre qui leur fit tourner les armes les uns contre les autres, endormit le monstre, se rendit le maître de la toison d'or, & s'embarqua avec Médée & les fils de Phryxus; c'est-à-dire, pour rapprocher de l'histoire ces fictions, que Jason, après avoir défait les troupes d'Æétès, jetté la division parmi celles qui étoient sorties de terre, ou, pour parler vrai, qui étoient du même

païs, surpris ou égorgé le garde des trésors de ce Prince, les enleva, & mit aussitôt à la voile. C'est-là tout le crime de Médée; un crime de l'amour.

Le Roi, informé de l'évasion des Argonautes & de la fuite de sa fille, ordonna sur le champ qu'on les poursuivît avec les vaisseaux qui seroient en état, & Absyrte, frere de Médée fit tant de diligence qu'il atteignît la navire Argo, avant qu'elle fût arrivée à l'embouchure du Phase. C'est ici qu'Apollonius de Rhodes & Válérius Flaccus, suivis par la foule des Mythologues & de quelques Historiens, avancent un fait qui n'a nulle vraisemblance. Ils disent que Médée, feignant de vouloir retourner à Colchos, proposa à son frere d'aller dans un bois voisin avec Jason, pour parler d'accommodement; & ce fut là, dit-on, qu'elle massacra ce jeune Prince, & le mit en pieces, qu'elle répandit sur la route, espérant que ceux qui la poursuivoient, en s'amusant à recueillir ces membres épars, lui donneroient le tems de regagner le vaisseau.

D'autres Anciens disent qu'Absyrte, n'ayant pu joindre sa sœur, & ayant appris que la navire Argo avoit remonté le Danube, entra dans ce fleuve, mais par une bouche différente de celle qu'avoient prise les Argonautes, & qu'ainsi il ne les avoit rencontrés que dans le golfe Adriatique, où les uns & les autres étoient entrés, après avoir porté leurs vaisseaux par des chemins longs & difficiles. Ces Auteurs ajoutent que ce fut sur cette côte que se commit le meurtre d'Absyrte avec les mêmes circonstances à peu près que nous venons de rapporter.

Après différentes aventures, les Argonautes arriverent dans la Thessalie, & allerent d'abord à Iolchos, où, selon les Poëtes, & particuliérement Ovide, Médée vengea de la maniere la plus barbare son mari de l'usurpation de Pélias. Jason, dit-on, ayant prié Médée de rajeunir son pere, que la vieillesse empêchoit de prendre part aux réjouissances publiques, elle tira tout le sang de ce Prince, & en fit couler un nouveau dans ses veines, ce qui lui donna toute la vigueur de sa premiere jeunesse. Les filles de Pélias, étonnées de ce prodige, la prierent de donner le même remede à leur pere, & Médée le leur promit. Pour les mieux persuader, elle coupa en pieces un vieux bélier qu'elle mit dans une chaudiere, & l'ayant fait bouillir quelque tems, elle en fit sortir un jeune agneau; puis elle coupa aussi en pieces le vieux Pélias, ou, selon Ovide, elle engagea ses cousines à le disséquer elles-mêmes, & l'ayant mis dans la même chaudiere, elle l'y laissa si longtems qu'il fut entiérement consumé, en sorte qu'elles ne purent pas même lui donner la

sépulture, comme nous l'apprend Pausanias. Cette cruelle opération finie, Médée monta avec Jason sur son char, & évita par une prompte fuite le juste châtiment qu'elle méritoit. Mais, toute cette narration n'est qu'une pure fiction.

Éson ne vivoit plus au retour des Argonautes, & Pélias étoit mort aussi; ce qui est si vrai qu'Acaste son fils engagea les Argonautes, avant que de se séparer, à demeurer quelques jours à Iolchos, pour célébrer ses funérailles par des jeux solemnels. Hygin & d'autres Auteurs parlent de ces jeux, que Pausanias dit avoir été gravés sur le coffre des Cypsélides, ajoutant qu'on y voyoit Jason disputer à Pélée le prix de la lutte. Rien ne prouvoit mieux dans ces tems héroïques la vérité d'une histoire, que le soin qu'on avoit pris d'en conserver le souvenir sur quelque monument public, tel qu'étoit ce coffre de Cypsele, gardé soigneusement dans le temple de Jupiter Olympien. Or, comment concevoir que Jason eût assisté à ces jeux & y eût combattu, si Médée avoit été coupable du meurtre de Pélias?

Il est vrai que Pausanias qui a adopté la fable d'Ovide, au sujet de la mort de Pélias, dit que ses deux filles qui étoient nommées sur un tableau de la main du peintre Médon, l'une Astéropée & l'autre Antinoé, pour éviter le châtiment qu'elles avoient mérité en mettant en pieces le corps de leur pere, s'étoient retirées en Arcadie où elles moururent, & furent enterrées dans un lieu qui étoit à cinq stades du temple de Neptune Pélagus, où l'on voyoit leurs tombeaux. Mais, sans dire ici que les traditions sur ces sortes de monumens sont ordinairement fort incertaines, & que plusieurs peuples se vantoient souvent de posséder les cendres des mêmes personnes, on peut penser que les filles de Pélias, peut-être pour s'être brouillées avec leur frere Acaste, peut-être pour avoir eu quelque domaine en Arcadie qui leur tomba en partage, ou enfin pour quelque autre raison que nous ignorons, étoient allées s'établir dans cette partie de la Grece où elles vécurent le reste de leurs jours, mais nullement à cause du prétendu meurtre de leur pere, auquel même Pausanias, différent en cela d'Ovide, ne leur donne d'autre part que d'avoir trop légerement ajouté foi aux promesses de Médée; car, de quelque maniere que la chose fût arrivée, on ne pouvoit les accuser que de trop d'amour pour leur pere, & de trop de crédulité.

Après la célébration des obseques de Pélias, & des jeux dont nous venons de parler, Jason qui se voyoit hors d'état de disputer à son cousin Acaste la couronne, se retira avec Médée à Corinthe, & ce fut là, selon Euripide, qu'arriverent tant de tragiques aventures.

Jaſon, ſoit amour, ſoit politique, demanda en mariage Glaucé, fille de Créon, qui lui fut accordée, à condition qu'il répudieroit Médée. Celle-ci, qui aimoit toujours Jaſon malgré ſa perfidie, diſſimula ſon chagrin dans le deſſein de ſe venger plus ſûrement; & ayant feint d'approuver cette alliance, elle empoiſonna une robe qu'elle envoya par un de ſes fils à ſa rivale. Glaucé n'eut pas plutôt revêtu cette fatale robe, qu'elle ſe ſentit dévorée par un feu ſecret qui la conſuma enfin, ainſi que Créon ſon pere qui s'efforçoit de la ſoulager. Peu ſatisfaite encore d'une vengeance ſi cruelle, Médée égorgea ſes deux enfans, puis montant ſur le char que le Soleil ſon pere lui avoit donné, elle ſe retira à Athenes. C'eſt ainſi qu'Euripide raconte cette aventure, qui fait tout le nœud de ſa tragédie de Médée.

Mais, cette hiſtoire a-t-elle quelque fondement, ou le Poëte ne l'a-t-il pas inventée pour rendre Médée odieuſe, & pour flatter les Corinthiens? D'abord, nous oppoſons à cette narration une hiſtoire & plus authentique & mieux circonſtanciée. Nous diſons plus authentique, puiſqu'elle eſt tirée d'un Auteur très-ancien, Corinthien d'origine & du ſang royal. C'eſt Eumélus dont Pauſanias a extrait le morceau que nous allons rapporter. Médée, diſoit cet Hiſtorien, fut appellée par les Corinthiens eux-mêmes, dans le tems qu'elle étoit à Iolchos, pour prendre poſſeſſion de la couronne qui lui appartenoit. Un des fils d'Hypérion, roi de Corinthe, avoit eu de ſa femme Antiope deux enfans, Æétès & Aloüs, & ce Prince ayant partagé ſes États entr'eux, Ephyre étoit échue au premier, qui étant allé dans la Colchide, avoit mis cette ville en dépôt entre les mains de Bunus, pour la garder & y regner, juſqu'à ce que lui ou quelqu'un de ſes enfans vînt en prendre poſſeſſion. Bunus étant mort ſans laiſſer d'héritiers, Epopée fils d'Aloüs lui ſuccéda, & après ſa mort Corinthus, fils de Marathon, monta ſur le trône, & donna ſon nom à la ville, qui avant lui s'appelloit Ephyre. Corinthus étant mort ſans enfans, les Corinthiens qui avoient appris que Médée étoit à Iolchos, l'envoyerent prier de venir prendre poſſeſſion de la couronne qui lui appartenoit. Elle partit ſur le champ avec Jaſon; & ils regnerent l'un & l'autre plusieurs années dans cette ville.

Voilà ce que Pauſanias avoit lu dans Eumélus, qui ne dit pas un mot du prétendu meurtre des enfans de Médée.

Le même Eumélus ajoutoit que Jaſon & Médée avoient regné à Corinthe, conjointement avec Créon, en quoi il eſt d'accord, ſelon Pauſanias, avec Simonide, qui aſſuroit la même choſe. Diodore de Sicile dit auſſi que c'étoient les Corinthiens eux-mêmes qui avoient invité

Médée

Médée, dans le tems qu'elle étoit à Iolchos, à venir partager la couronne avec Créon, & l'ancien Scholiaste d'Euripide ajoute qu'elle signala le commencement de son regne, en faisant cesser la famine qui désoloit Corinthe; premier préjugé contre Euripide. Mais, voici encore quelque chose de plus fort. Ælien dit que l'histoire nous apprenoit que tout ce qu'on publioit au désavantage de Médée étoit faux; que ce n'étoit pas elle, mais les Corinthiens qui avoient massacré ses enfans; que c'étoit Euripide qui le premier avoit inventé cette fable, à la priere des Corinthiens; & qu'à cause de la grande réputation de ce Poëte, la fiction l'avoit emporté sur la vérité. Le bruit qui s'étoit répandu de tous côtés, que les Corinthiens avoient lapidé les enfans de Médée, les avoit rendus odieux à toute la Grece; ainsi, lorsqu'ils apprirent qu'Euripide travailloit à mettre Médée sur la Scene, ils lui firent présent de cinq talens, ainsi que le rapportent d'anciens Scholiastes, pour l'engager à dire que c'étoit Médée elle-même qui avoit massacré ses enfans. Ils espéroient avec raison que cette fable s'accréditeroit par la réputation de ce Poëte, & prendroit enfin la place d'une vérité qui les combloit d'infamie, puisque l'histoire portoit positivement que les deux enfans de cette Princesse s'étant réfugiés dans le temple de Junon Ἀκραίας, cet asyle leur avoit été inutile, & qu'ils avoient été lapidés aux pieds même de la Déesse. Ce peuple ne faisoit pas attention sans doute, que du tems d'Euripide il y avoit encore des preuves parlantes qui détruisoient la fable à laquelle il s'efforçoit de donner quelque cours.

Parméniscus, cité par Pausanias & par l'ancien Scholiaste d'Euripide, disoit qu'après le meurtre des enfans de Médée, une maladie Epidémique enlevant dès le berceau tous les enfans des Corinthiens, on eut recours à l'Oracle, suivant l'usage de ce tems-là, & que la réponse fut que le fléau ne cesseroit que quand ils auroient appaisé les Manes irrités de ces jeunes Princes. Alors, les Corinthiens instituerent des sacrifices annuels en leur honneur, & leur consacrerent une statue qui représentoit la Peur. La principale cérémonie consistoit, selon Parméniscus, à interdire à sept jeunes filles & à autant de jeunes garçons des premieres familles de Corinthe l'approche du temple & du territoire même consacré à Junon, interdiction qui duroit un an. Cette statue de la Peur, qui représentoit une femme saisie de frayeur, subsistoit encore du tems d'Ælien & de Pausanias; pour la fête, elle avoit cessé à la destruction de Corinthe. Les nouveaux habitans de cette ville, dit le même Pausanias, n'ayant eu aucune part au meurtre des

enfans de Médée, ne crurent pas devoir la conserver, en sorte que de son tems les jeunes Corinthiens n'étoient plus vêtus de noir, & on ne leur coupoit plus les cheveux, comme on avoit fait jusques-là.

Il est donc évident que les Corinthiens seuls étoient coupables de ce meurtre, & nous sommes persuadés de même que l'histoire de cette robe empoisonnée est encore une fiction du même Poëte; mais, dès qu'on a entrepris de rendre une personne odieuse, on ne le fait pas à demi. Il falloit, à quelque prix que ce fût, que Médée fût coupable. Malheureusement pour les Corinthiens, l'histoire a démêlé la vérité à travers les fables dont Euripide & les autres tragiques avoient cherché à l'envelopper; & des monumens encore plus certains que l'histoire, des sacrifices, des statues & des fêtes annuelles, étoient des preuves parlantes & durables, qui reprochoient sans cesse à ce peuple, un crime dont ils vouloient vainement flétrir la réputation de Médée.

Cette Princesse, obligée d'abandonner Corinthe, d'où Jason étoit déjà sorti pour se retirer à Iolchos, alla enfin chercher Hercule pour l'engager, suivant sa promesse, à la réconcilier avec son époux; mais, elle ne put en obtenir aucune satisfaction. Nouvelle fable, puisque certainement ce Héros n'étoit plus alors au monde, c'est-à-dire, onze ou douze ans après l'expédition des Argonautes.

Ovide, Apollodore & Pausanias, sur l'autorité de quelques Anciens, disent que Médée, obligée de sortir de Corinthe, se retira à Athenes chez Égée, qui, selon quelques Auteurs, l'épousa, & en eut un fils nommé Médus. Plutarque ne dit pas qu'Égée l'épousa, mais qu'elle vécut avec lui dans un honteux commerce, lui promettant que par le moyen de quelques remedes, il auroit des enfans. Le même Plutarque raconte que Thésée, sorti de Trœzene où il avoit été élevé chez Pitthéus son grand-pere, arriva en ce tems-là à la cour d'Égée pour se faire reconnoître, & que Médée sçut si bien tourner l'esprit du Roi, déjà affoibli par les années, & que les brigues des Pallantides avoient encore rendu timide & soupçonneux, qu'elle lui persuada d'empoisonner ce jeune étranger dans le festin qu'il devoit lui donner. Thésée ne jugea pas à propos de se faire connoître d'abord; mais, voulant donner à son pere le plaisir de le reconnoître lui-même, dès qu'il fut à table, tira son poignard pour couper les viandes, suivant l'usage reçu alors; & ce jeune Prince ayant à dessein laissé voir la garde de son épée, Égée qui avoit donné cette épée à Æthra, reconnut son fils, & renversa la coupe empoisonnée qu'on lui avoit des-

tmée. Médée n'eut d'autre parti que celui d'une prompte retraite ; & pendant que tout étoit en confusion dans la salle, elle monta sur son char, & se déroba au juste châtiment qu'elle méritoit.

Nous ne disons pas d'abord que la Chronologie de ce tems-là détruit cette narration, puisqu'Égée étoit mort long-tems avant l'arrivée de Médée dans la Grece, comme il nous seroit aisé de le prouver ; mais, nous prétendons que cette Historiette ne sçauroit se soutenir en aucune maniere, & prouve en même-tems combien il faut se défier des compilateurs qui se contentent de copier tout ce qu'ils trouvent dans les Auteurs qui les ont précédés, & même souvent des choses qui se contredisent ; car, ou Thésée avoit fait le voyage de la Colchide avec les autres Argonautes, comme le prétend le même Plutarque, ou ce n'étoit alors que sa premiere sortie de Trœzene. S'il avoit été dans la Colchide, comment Médée pouvoit-elle le méconnoître ? Et n'étoit-il pas en ce cas-là connu aussi de son pere ? Si c'étoit à sa premiere sortie de Trœzene, & qu'il n'eût alors que quinze ou seize ans, comme le disent tous les Anciens, il faut qu'il soit mort à l'âge de vingt-cinq ans, puisqu'il cessa de vivre vers la premiere année du siege de Troie, & qu'il n'y a de la conquête des Argonautes au commencement de ce siege, que vingt ou vingt-cinq ans. Or, on sçait que Thésée regna vingt-un ans ; qu'il fut pendant plusieurs années compagnon d'Hercule ; qu'il remplit la Grece du bruit de ses exploits, & qu il vécut plus de cinquante ans. D'ailleurs, quelle raison avoit Médée d'empoisonner un jeune étranger, qui arrivoit inconnu dans une cour où elle étoit ? Est-on méchant gratuitement ? Quinault, en copiant cette fable, n'est pas tombé dans cet inconvénient ; il donne à Médée un pressant motif de se venger, l'amour & la jalousie.

Les dernieres aventures de Médée nous sont peu connues. Il y en a qui prétendent qu'au sortir d'Athenes elle choisit la Phénicie pour le lieu de sa retraite, & qu'ensuite étant passée dans l'Asie supérieure, elle épousa un des plus grands Rois de ce païs-là, duquel elle eut un fils nommé Médus qui, s'étant rendu recommandable par son courage, devint Roi après la mort de son pere, & donna à ses sujets le nom de Medes.

Nous ajouterons, d'après Trogue Pompée, que Médée retourna dans la Colchide avec Jason qui s'étoit réconcilié avec elle ; que là ayant appris qu'Æétès avoit été chassé du trône par une puissante faction, Jason l'y avoit rétabli ; & qu'ayant ensuite poursuivi les ennemis de son beau-pere, il avoit conquis sur eux une partie de la basse Asie, & s'étoit acquis

enfin tant de gloire, par les villes qu'il avoit bâties & les autres monumens qu'il avoit laissés, qu'on l'honora comme un Dieu après sa mort. Suivant le même Historien, on voyoit encore, du tems de l'expédition d'Alexandre le Grand, quelques-uns des Temples qu'on avoit consacrés à Jason, & qu'Ephestion fit démolir afin qu'on ne pût égaler aucun conquérant à son maître. Enfin, Trogue Pompée ajoute que Médus ayant régné en sa place, avoit bâti la ville à laquelle il donna le nom de sa mere, ainsi qu'à la partie de l'Asie où il regna, qui auparavant s'appelloit Arie. On ne sçait point au juste de quelle maniere Médée mourut.

MÉDÉMÉNA, *Medemena*. (a) Ville de Palestine, dans la tribu de Siméon. Elle avoit d'abord été donnée à celle de Juda. Elle étoit fort avant vers le midi de cette derniere tribu. Eusebe la met vers Gaza. Les Septante disent dans un endroit Μαχαρὶμ, & dans un autre Μαδεβηνὰ.

MÉDENE [la province de], *Medena provincia*. (b) La vulgate nomme ainsi la Médie, où étoit Ecbatane. On lit au premier livre d'Esdras : *Et inventum est in Ecbatanis, quod est castrum in Medena provincia, volumen unum, talisque scriptus erat in eo Commentarius.*

MÉDÉON, *Medeon*, (c) Μεδεὼν, ville de Grece dans la Béotie. Strabon dit que Médéon de Béotie tire son nom de Médéon de Phocide, & est près d'Onchestus au pied du mont Phénicius; d'où vient qu'on l'appelle aussi Phénicis.

MÉDÉON, *Medeon*, Μεδεὼν, (d) ville de Grece dans la Phocide, assez près d'Anticyre sur le golfe Crisséen à cent soixante stades, c'est-à-dire, à vingt mille pas de Médéon de Béotie, selon Strabon. Il ajoute que cette derniere ville tire son nom de Médéon de Phocide. Paulmier croit que ce doit être tout le contraire, parce que Médéon de Béotie, étant nommé par Homere, doit être plus ancien que l'autre, dont ce Poëte ne parle point. Cette ville fut détruite par le roi Philippe, durant la guerre sacrée. Pausanias dit qu'Anticyre étoit située auprès des ruines de Médéon.

MÉDÉON, *Medeon*, Μεδεὼν, (e) ville du païs des Labéates, selon Tite-Live. Ce fut dans cette ville que Pantauchus, envoyé par le roi Persée pour conclure avec Gentius un traité d'union, rencontra ce dernier Prince. Il y reçut son serment & ses ôtages, l'an 168 avant Jesus-Christ.

MEDES, *Medi*, Μῆδοι, les habitans de la Médie. *Voyez* Médie.

(a) Josu. c. 15. v. 31. Isaï. c. 10. v. 31.
(b) Esdr. L. I. c. 6. v. 2.
(c) Strab. p. 420. Plin. T. I. p. 198.
(d) Strab. p. 410. Homer. Iliad. L. II. v. 8. Pauf. pag. 613, 682.
(e) Tit. Liv. L. XLIV. c. 23, 32.

MÉDÉSICASTE, *Medesicaste*, Μηδεσικάστη, (a) fille naturelle de Priam, fut mariée à Imbrius, qui demeuroit dans la ville de Pédase.

MÉDIA, *Media*, (b) femme de mauvaise vie, dont il est fait mention dans Juvénal. Il y a des éditions qui portent Tédia.

MÉDIASTIN, *Mediastinus*, nom donné chez les Romains à une sorte d'Esclaves. C'étoient ceux qui n'avoient point d'office marqué sur-tout à la campagne. Porphyrion & Acron croyent que Médiastin étoit un homme qui demeuroit au milieu de la ville.

MÉDIASTITICUS, ou MÉDIXTUTICUS, *Mediastiticus*, *Medixtuticus ;* c'étoit le premier Magistrat à Capoue. Il avoit dans cette ville la même autorité que le Consul à Rome. On abolit cette Magistrature, lorsque Capoue quitta le parti des Romains pour se soumettre à Annibal.

MÉDIATEUR, *Mediator*, (c) celui qui s'entremet entre deux contractans, ou qui porte les paroles de l'un à l'autre pour les lui faire agréer.

Dans les alliances entre les hommes, où le saint nom de Dieu intervient, Dieu est le témoin & le médiateur des promesses & des engagemens réciproques que les hommes prennent ensemble. Ainsi, lorsque Laban & Jacob firent alliance sur le mont Galaad, & lorsque les anciens de Galaad firent alliance avec Jephté, & convinrent de le reconnoître pour chef, ils invoquerent le nom du Seigneur, & s'engagerent réciproquement par serment à accomplir leurs paroles.

Lorsque Dieu voulut donner sa loi aux Hébreux, & qu'il fit alliance avec eux à Sinaï, il fallut un Médiateur, qui portât les paroles de Dieu aux Hébreux, & les réponses des Hébreux à Dieu, afin que les articles & l'alliance étant agréés de part & d'autre, on pût les ratifier, & les affermir par le sang des animaux & par le serment. Moïse dans cette occasion fut le Médiateur entre Dieu & les hommes, comme dit saint Paul : *Lex propter transgressiones posita est . . . ordinata per Angelos in manu Mediatoris.*

Dans la nouvelle alliance que Dieu a voulu faire avec l'église Chrétienne, Jesus-Christ a été le Médiateur de rédemption entre Dieu & les hommes ; il a été le répondant, l'hostie, le Prêtre, & l'entremetteur de cette alliance ; il l'a scellée par son sang, il en a proposé les conditions dans son Évangile, il en a institué la forme dans le baptême, & la ratification perpétuelle dans le sacrement de son corps & de son

(a) Homer. Iliad. L. XIII. v. 172, 173.

(b) Juven. Satyr. 2. v. 149.

(c) Gens. c. 31. v. 48. *& seq.* Judic. c. 11. v. 10. ad Timoth. Epist. 1. c. 2. v. 5. ad Hebr. Epist. c. 8. v. 6. c. 9. v. 15. c. 12. v. 24.

sang. Saint Paul, dans l'épître aux Hébreux, releve admirablement cette qualité de Médiateur du nouveau Testament, qui a été exercée pas Jesus-Christ.

Enfin, nous reconnoissons pour Médiateurs d'intercession entre Dieu & nous, les Prêtres & les Ministres du Seigneur, qui offrent les prieres publiques & les sacrifices au nom de tout le peuple dans l'église de Jesus-Christ. Nous donnons la même qualité aux saints personnages vivans, aux prieres desquels nous nous recommandons; aux Anges, qui portent nos prieres devant le tribunal de la gloire du tout-puissant; & aux Saints qui jouissent de la gloire dans le Ciel, & qui intercedent pour nous jour & nuit devant le Seigneur. Et cette expression ne déroge en rien à l'unique & souveraine Médiation de Jesus-Christ, ainsi que nous le reprochent les Protestans, qui, comme on voit, abusent à cet égard du nom de Médiateur.

MÉDIATEUR, *Mediator*, Μεσάζων; on nommoit Médiateurs, Μεσάζοντες, sous les Empereurs de Constantinople, les Ministres d'État, qui avoient l'administration de toutes les affaires de la Cour; leur Chef ou leur Président s'appelloit le Grand-Médiateur, μέγας Μεσάζων; & c'étoit un poste de grande importance.

MÉDICUS, *Medicus*. *Voyez* Médius.

MEDICUS OCULARIS, MEDICUS AB OCULIS. (*a*) On trouve sur un monument que présente D. Bernard de Montfoncon, deux Oculistes, dont l'un est appellé *Medicus Ocularis*, & l'autre *Medicus ab Oculis*.

MÉDIE, *Media*, Μηδία, (*b*) vaste contrée d'Asie, dont on ne peut donner une idée juste, sans le secours de l'histoire. Autrement, ce qu'on diroit à l'égard d'un tems, seroit faux à l'égard d'un autre.

I. Ce païs est nommé Madaï dans l'Écriture Sainte. Paras & Madai, dans le livre d'Esther, signifient la Perse & la Médie. On trouve aussi ces deux noms exprimés conjointement dans Daniël. Cette ressemblance de noms a fait croire à quelques-uns, que les Medes venoient

(*a*) Antiq. expliq. par D. Bern. de Montf. Tom. V. pag. 54.

(*b*) Genes. c. 10. v. 2. Esth. c. 1. v. 3, 14. Dani. c. 5. v. 28. c. 6. v. 15. Strab. pag. 507, 514, 515, 522. *& seq.* Diod. Sicul. pag. 64, 78. *& seq.* Herod. L. I. c. 72. *& seq.* L. IV. c. 40. L. VI. c. 112. L. VII. c. 62, 86. Corn. Nep. in Paus. c. 1, 3. in Eumen. c. 8. Just. L. I. c. 3. *& seq.* L. XIII. c. 4. L. XLI. c. 6. L. XLII. c. 3. Quint. Curt. L. III. c. 2. L. IV. c. 12. L. V. c. 1, 4, 8. L. VI. c. 2, 8, 9. L. X. c. 10. Plut. T. I. pag. 939. *& seq.* Plin. T. I. p. 312. Ptolem. L. VI. c. 2. Pomp. Mel. pag. 19. Tit. Liv. L. XXXV. c. 48. L. XXXVII. c. 40. Roll. Hist. Anc. Tom. I. p. 347. *& suiv.* Tom. II. pag. 405. Tom. IV. pag. 445. *& suiv.* Mém. de l'Acad. des Inscript. & Bell. Lett. Tom. II. pag. 64. *& suiv.* Tom. V. pag. 270, 271, 346. *& suiv.* Tom. VI. pag. 100, 416. *& suiv.* Tom. VII. pag. 456. *& suiv.* Tom. XXI. pag. 10. *& suiv.*

de Madai, l'un des fils de Japheth; mais, on sçait d'ailleurs que les enfans de Japheth ont peuplé l'Europe. D. Calmet, dans son Dictionnaire de la Bible, en parle ainsi au mot Madai: » Madai, troisieme fils » de Japheth. On tient com» munément qu'il fut le pere des » Medes; mais, la Médie est » trop éloignée des autres païs » peuplés par Japheth & ses » descendans. De plus, elle ne » peut être comprise sous le » nom d'Isles des nations, qui » furent, selon Moïse, le par» tage des fils de Japheth. Ces » raisons ont fait croire à » quelques Sçavans, que Ma» dai est le pere des Macédo» niens. La Macédoine s'ap» pelloit autrement Æmathie, » d'un nom formé de l'Hébreu » *Ei*, une isle, & *Madai*, l'isle » de Madai, ou en le dérivant » du Grec *aia Madai*, terre de » Madai. On trouve aux en» virons de ce païs, des peuples » nommés *Madi* ou *Mædi*, [ce » sont les *Mædi* de Thrace] » & dans la Macédoine un Roi » appellé Médus. » Dès que l'on place Madai & ses enfans dans la Macédoine, il n'est pas aisé de les faire revenir en Asie, au delà de l'Euphrate dans la Médie, l'histoire ne disant rien de cette migration.

Strabon & d'autres auteurs Grecs dérivent le nom de Médie d'un certain Médus, fils de Médée. » Il y a des gens, » dit Strabon, qui rapportent » que Médée jouit quelque » tems avec Jason de la royau» té en ce païs; qu'elle inven» ta l'habit dont se sert la na» tion, & que toutes les fois » qu'elle sortoit, elle mettoit » un voile sur son visage. Ils » ajoutent que les chapelles, » nommées *sacella Jasonia*, que » les Barbares respectent beau» coup, sont encore de ce Hé» ros. Il y a aussi une grande » montagne au dessus des por» tes Caspiennes, à la gauche, » qu'on appelle *Jasonium*. Ils » veulent aussi que le païs ait » pris son nom & l'usage de » ses habits de Médée? On dit » encore que Médus, son fils, » lui succéda, & laissa son » nom à cette Province. Ce» la s'accorde avec Jasonia » en Arménie, avec le nom » même de la Médie, & avec » beaucoup d'autres circonstan» ces. » C'est ainsi qu'en parle » Strabon. Il est inutile de cher» cher d'où vient le rapport » entre Madai, fils de Japheth, » & Madai, la Médie, ou les » Medes; autrement, il fau» droit aussi rechercher le mê» me rapport entre ce Madai & » Médée, mere de Médus, » dont l'histoire fait une égale » mention. »

D. Calmet trouve le moyen de confirmer l'opinion des Grecs; car, dit-il, on place le voyage des Argonautes pour la conquête de la toison d'or, à l'an du monde 2760; & ce fut dans ce voyage que Médée fut enlevée par Jason. Mais, l'Écriture ne parle des Medes que

du tems de Salmanasar, sous qui arriva la ruine de Samarie, l'an du monde 3283, & souvent depuis cette époque, du tems d'Isaïe, de Jérémie, de Daniël, de Judith, d'Esther & de Tobie. Or, cinq cens vingt-trois ans, qui se sont écoulés entre l'enlévement de Médée par Jason, & la prise de Samarie par Salmanasar, donnent à l'origine fournie par les Grecs une vraisemblance fort raisonnable du côté de la Chronologie; car, du reste les Argonautes étant allés en Colchide par le Pont Euxin, & en étant revenus de même, il n'est pas aisé de deviner par quelle aventure Jason & Médée s'en retournerent dans la Médie, ce qu'ils y alloient faire, ni dans quel tems depuis leur union ils ont pu y séjourner.

HISTOIRE ABRÉGÉE des Medes.

Les commencemens des Medes se confondent avec l'histoire des Assyriens. Ainsi, pour s'enformer une idée, il faut voir ce que nous avons rapporté des Assyriens sous l'article d'Assyrie. Ici nous en viendrons tout de suite à ce qui regarde Arbace, qui passe pour avoir été établi le premier, maître souverain de la Médie & de plusieurs autres Provinces.

Pendant qu'il n'étoit que simple Gouverneur des Medes, ayant trouvé le moyen de pénétrer dans le palais de Sardanapale, roi des Assyriens, & ayant vu de ses propres yeux ce Prince au milieu de son infame serrail, outré d'un tel spectacle, il ne put souffrir que tant de gens de courage fussent soumis à un Prince plus mou & plus efféminé que les femmes mêmes, & forma contre lui une conspiration. Bélésis, gouverneur de Babylone, & beaucoup d'autres, entrerent dans ses vues. Au premier bruit de cette révolte, le Roi se cacha dans le fond de son Palais. Obligé ensuite de se mettre en campagne avec quelques troupes qu'il avoit ramassées, il fut vaincu & poursuivi jusqu'aux portes de Ninive, où il s'enferma, dans l'espérance que les révoltés ne pourroient jamais venir à bout de prendre une ville si bien fortifiée, & munie de vivres pour un tems considérable. En effet, le siege traîna fort en longueur. Un ancien oracle avoit déclaré, du moins c'étoit le bruit commun, que Ninive ne pourroit jamais être prise, à moins que le fleuve ne devînt ennemi de la ville; ces dernieres paroles, où Sardanapale voyoit de l'impossibilité, le mettoient en repos. Mais, quand il vit que le tigre, en se débordant avec violence, avoit abattu vingt stades du mur, & ouvert un passage aux ennemis, il comprit le sens de l'oracle, & se crut perdu. Il voulut au moins finir par une mort, qui, selon lui, couvriroit la honte de sa vie molle & efféminée. Il

avoit fait préparer dans le Palais un bûcher ; il y mit le feu, & s'y brûla, lui, ses eunuques, ses femmes, & tous ses trésors.

La victoire d'Arbace ne fit qu'affoiblir extrêmement l'empire d'Assyrie, sans le détruire entiérement. Ce vainqueur généreux, content d'avoir affranchi d'un joug étranger sa patrie & celle de son allié, retira ses armes du païs d'Assyrie, laissant aux habitans ce qui leur appartenoit, avec la liberté d'en user à l'avenir suivant leur volonté. Il retourna en Médie où il fut le fondateur d'un nouvel Empire, qui forma la seconde des quatre grandes monarchies Asiatiques, comme on les appelle ordinairement. Ce n'est pas que la domination des Medes se soit en effet étendue sur toute l'Asie, puisqu'au contraire l'Assyrie demeura soumise à ses anciens maîtres, & Babylone eut aussi bientôt ses souverains ; mais, entre ces trois Royaumes contemporains, la prééminence est demeurée aux Medes qui avoient presque ruiné celui de Ninive, & qui commencerent à tenir celui de Babylone dans la dépendance, en y envoyant des Gouverneurs ou Vice-Rois. Cette vice-royauté étoit héréditaire, comme on le voit par l'histoire d'un descendant de Bélésis, nommé Nanaros, à qui le Roi de Médie ne voulut point ôter la place qu'Arbace avoit donnée à son aïeul, mais se contenta de lui imposer une grosse peine en punition de l'indigne traitement qu'il avoit fait à Parsondas.

Arbace regna pendant vingt-huit ans, à compter de l'année de sa révolte. Il est hors de doute que ce Prince n'est pas un Roi chimérique, & que l'Antiquité étoit pleinement convaincue de la vérité d'une révolution, qui avoit fait passer l'Empire des premiers Assyriens aux Medes dans le tems dont nous parlons. Ussérius même, tout ennemi qu'il est de l'ancien systême chronologique, n'a pu s'empêcher de le reconnoître, ne sçachant comment remplir autrement le vuide qu'il trouvoit pour les Medes, entre Déjoce & la prétendue prise de Ninive par Nabonassar ; qu'il confond mal à propos avec Bélésis. Hérodote, ce pere de l'histoire, est le seul qui n'a connu ni Arbace, ni la révolution dont il fut l'auteur ; car, dire que le Cyaxare, petit-fils de Déjoce, dont parle Hérodote, est le même qu'Arbace sous un différent nom, c'est ne vouloir pas voir que tout ce récit d'Hérodote ne convient nullement au fondateur de l'empire de Médie, mais seulement au destructeur de l'empire d'Assyrie, sous le second Sardanapale, & ce fut en effet Cyaxare. Le commencement de l'empire des Medes forme cependant l'une des célebres époques de l'histoire Asiatique ; elle concourt avec l'an 808 avant l'ere Vulgaire, selon M. le Président de Brosses. Il y en a qui la font remon-

ter beaucoup plus haut, & d'autres au contraire la font descendre beaucoup plus bas.

Depuis le regne d'Arbace, les Medes tomberent insensiblement dans une espece d'Anarchie, qui devint pire que leur ancienne servitude. Le vol, la violence, & l'injustice regnoient par-tout, parce qu'il n'y avoit personne qui eût, ou assez de force pour les réprimer, ou assez d'autorité pour les punir. Déjoce, fils de Phraorte, Mede de nation, profita de ces conjonctures. Homme sage & habile, il étoit le médiateur de toutes les querelles qui s'élevoient entre les habitans de son village; la sagesse de ses jugemens prévenoit souvent de grands maux, & l'idée que l'on avoit de son équité, faisoit qu'on acquiesçoit à ce qu'il avoit prononcé. Les villages voisins du sien, voyant le repos dont on y jouissoit par sa prudence, & le bon ordre qu'il avoit établi, le consulterent aussi, & il devint l'arbitre de toute la nation. Lorsqu'il crut leur être devenu trop nécessaire pour qu'ils pussent se passer de lui, il feignit d'être fatigué de leurs affaires, & de vouloir se retirer pour ne penser qu'à ses intérêts domestiques. Dès qu'il ne se mêla plus de la police les désordres revinrent en foule. On s'assembla pour y chercher du remede, & l'on n'en trouva point de plus efficace que d'élire un Roi, qui eût l'autorité de réprimer les violences. On jugea qu'alors chacun, se reposant sur le Prince des soins du Gouvernement, pourroit vaquer paisiblement à ses affaires particulieres. Le projet fut goûté ; Déjoce fut nommé, approuvé, & couronné, l'an 709 ou 710 avant Jesus-Christ.

Déjoce ne fut pas plutôt monté sur le trône, qu'il songea à policer ses sujets, & leur donna pour cet effet des loix sages. Il bâtit la ville d'Ecbatane, engaga les Medes à venir s'y établir, & y fit élever un Palais superbe pour sa résidence. On dit que du fond de ce Palais il voyoit tout ce qui se passoit dans ses États par le moyen de ses émissaires, qui lui rendoient compte & l'informoient de tout. Ainsi, nul crime n'échappoit ni à la connoissance du Prince, ni à la rigueur des loix; & la peine suivant de près la faute, contenoit les méchans, & arrêtoit les violences. Déjoce fut si occupé à adoucir & à humaniser les mœurs de la nation, & à faire des loix pour le Gouvernement, qu'il n'entreprit jamais rien contre ses voisins, quoique son regne eût été fort long; car, il mourut après avoir regné cinquante-trois ans.

Phraorte ou Aphraarte, son fils, lui succéda. Ce Prince, qui étoit d'une humeur fort belliqueuse, ne se contentant point du royaume de la Médie que son pere lui avoit laissé, attaqua les Perses, & les ayant vaincus dans un grand combat,

il les assujettit à son Empire. Fortifié par leurs troupes, il attaqua les nations voisines les unes après les autres, en sorte qu'il se rendit maître de presque toute la haute Asie, qui comprend tout ce qui est au nord du mont Taurus, depuis la Médie jusqu'au fleuve Halys. Ces heureux succès lui enflerent extrêmement le cœur. Il osa porter la guerre contre les Assyriens, affoiblis pour lors à la vérité par la révolte de plusieurs nations, mais encore très-puissans par eux-mêmes. Nabuchodonosor leur Roi, appellé autrement Saosduchin, assembla dans son païs une grande armée, & se disposa ensuite au combat dans la plaine de Ragau. Ce fut là que se donna cette grande bataille qui fut très-funeste à Phraorte. Il fut défait, sa cavalerie prit la fuite; ses chariots furent renversés & mis en désordre; enfin, Nabuchodonosor remporta une victoire entiere. Profitant de la déroute des Medes, il entra dans leur païs, se rendit le maître des villes, poussa ses conquêtes jusqu'à Ecbatane, emporta d'assaut ses tours & ses murailles, donna la ville au pillage à ses soldats, & la dépouilla de tous ses ornemens. L'infortuné Phraorte, qui s'étoit sauvé dans les montagnes de Ragau, tomba enfin entre les mains de Nabuchodonosor; & ce cruel Prince le fit mourir à coups de javelot, l'an 635 avant Jesus-Christ.

Phraorte eut pour successeur son fils Cyaxare I. Ce jeune Prince, profitant de la déroute de l'armée du roi d'Assyrie sous Holoferne, se ressaisit d'abord de la Médie & de la haute Asie. Ensuite, il soumit les Perses, attaqua les Assyriens, les vainquit, assiégea Ninive, & l'auroit prise, s'il n'eût pas été obligé de quitter cette entreprise pour aller au secours de sa Capitale. Une armée formidable de Scythes, qui venoient des environs des Palus-Méotides, avoit pénétré jusque dans le royaume de Médie. Cyaxare les joignit, leur livra bataille, & fut vaincu. Les Scythes, maîtres de la Médie, coururent l'Asie, s'approcherent de l'Égypte, revinrent dans la Palestine, pillerent le temple d'Ascalon, s'établirent à Bethsan, ville de la tribu de Manassé, qui en prit le nom de Scythopolis. Ils jouirent vingt-huit ans de la Médie & des païs annexés à cette Couronne. Les Medes enfin s'en délivrerent par une tromperie bien cruelle. Il y avoit par-tout des garnisons. Les Medes inviterent la plupart des Scythes à un grand festin qui se faisoit dans chaque famille. Chacun enivra ses hôtes & les égorgea. Les Medes, profitant de la consternation que causa cette boucherie, se ressaisirent des Provinces que les Scythes leur avoient enlevées, & reporterent les bornes de leur État au fleuve Halys. Les restes des Scythes, échappés à cette horrible exécution, trouverent un asyle

chez Alyatte, roi de Lydie. Cela donna lieu à une guerre entre lui & Cyaxare. Elle dura cinq ans, & les avantages furent balancés. Les Rois de Cilicie & de Babylone ménagerent un accommodement, par lequel Aryénis, fille d'Alyatte, épousa Aſtyage, fils de Cyaxare. Le Roi des Medes, dégagé de cette affaire, ſe ligua avec Nabopolaſſar, roi de Babylone, contre Saracus, roi de Ninive le même que Chynaladanus, fils de Saoſduchin. Ce Roi de Babylone, dont nous venons de parler, n'étant encore que ſimple Général de Saracus, avoit profité de la molleſſe de ce Prince & du peu de ſoin qu'il prenoit de ſon Empire. Né à Babylone, où il avoit ſa famille & ſon parti, il s'en étoit emparé, & démembrant cette partie de l'empire d'Aſſyrie, il s'en fit proclamer Roi.

Il ſe joignit avec Cyaxare; ils aſſiégerent Ninive, tuerent Saracus, & détruiſirent cette grande ville juſqu'aux fondemens. Babylone devint alors capitale unique de l'empire d'Aſſyrie; Ecbatane étoit la capitale des Medes, dont le Royaume profita de la plus grande partie des dépouilles & des États de Saracus. Nabopolaſſar ſe crut aſſez payé par ce qu'il enleva des tréſors immenſes de Ninive, & par la couronne de Babylone & de la Chaldée que la deſtruction de Ninive lui aſſuroit. Cyaxare mourut peu après cette expédition, l'an 595 avant Jeſus-Chriſt.

Aſtyage, ſon fils & ſon ſucceſſeur, l'Aſſuérus de l'Écriture Sainte, regna fort longtems; cependant, on ſçait peu de particularités de ce qu'il fit. Il eut deux enfans, Mandane d'un premier lit, & Cyaxare d'Aryénis, fille d'Alyatte, roi de Lydie. Il maria Mandane avec Cambyſe, fils d'Achéménès, roi de Perſe. Ce fut vers le tems de ce mariage que naquit Cyaxare, qui lui ſuccéda ſous le nom de Cyaxare II. C'eſt le Darius Médus de l'Écriture Sainte. Aſtyage vivoit encore, & ſon petit-fils Cyrus, fils de Mandane & de Cambyſe étoit à ſa Cour, âgé d'environ ſeize ans, lorſqu'Évilmérodach, fils de Nabuchodonoſor II, & petit-fils de Nobopolaſſar, roi du nouveau royaume de Babylone, fit une partie de chaſſe, & s'aviſa d'entrer dans la Médie pour faire montre de ſa bravoure. Aſtyage ſe mit en campagne, & remporta ſur les Babyloniens des avantages, dont on attribue le principal honneur au jeune Cyrus. Cambyſe ſon pere l'ayant rappellé, il retourna en Perſe pour y achever ſes exercices. Quelque tems après, Aſtyage paya le tribut à la nature, & Cyaxare II, ſon fils, oncle de Cyrus, fut roi des Medes. La même année Evilmérodach mourut & eut Nérigliſſor pour ſucceſſeur. Ce dernier, conſidérant l'affinité qui étoit entre les Medes & les

Perſes, gouvernés par deux beaux-freres, tâcha de former contre eux une ligue, & d'y engager Créſus, roi de Lydie & le roi des Indes. Créſus entra dans ſes vues, & Cyaxare, averti du danger d'être attaqué le premier par les Aſſyriens & les Lydiens réunis, manda à Cambyſe ſon beau-frere de lui envoyer des troupes, & d'en donner le commandement à Cyrus. Il l'obtint. Ce jeune Prince mena à ſon oncle une armée de 30000 hommes d'infanterie. Malgré l'inégalité des troupes qu'il amenoit, & de celles qu'il trouva dans la Médie, en comparaiſon de celles des ennemis, Cyrus ne s'effraya point. Le Roi d'Arménie, vaſſal des Medes, comptant ſur la ſupériorité des Aſſyriens & ſur les embarras qu'ils donneroient à Cyaxare, prit ce tems pour ſecouer le joug. Cyrus le ſurprit par ſa diligence, ſe rendit maître de ſa perſonne, de ſa famille, de ſes tréſors, lui fit grace, & ſe l'attacha par un acte de clémence; il l'obligea de payer le tribut comme auparavant, & ſe ſervit utilement de ſes troupes contre certains Chaldéens, différens de ceux de la Chaldée. Le Roi des Indes, ſollicité par Nérigliſſor d'entrer dans la ligue contre les Medes, voulut, avant que de ſe déterminer, ſçavoir par des Ambaſſadeurs le motif de leur querelle, afin de prendre le parti qui lui paroîtroit le plus juſte. Il ſe déclara enſuite pour les Medes. Cambyſe & Mandane vivoient encore. Cyaxare n'avoit point de fils pour lui ſuccéder; il n'avoit qu'une fille unique, qu'il offrit à Cyrus avec la Médie pour dot. Cyrus ne voulut pas accepter cette offre, toute avantageuſe qu'elle étoit, ſans le conſentement de Cambyſe & de Mandane, & il alla en Perſe le leur demander; il épouſa la Princeſſe à ſon retour.

Trois ans s'étoient paſſés depuis que les rois d'Aſſyrie & de Lydie s'étoient unis, & les deux partis avoient employé ce tems à des préparatifs de guerre. Cyrus entra dans l'Aſſyrie, & après bien des marches joignit l'armée des ennemis. Le choc fut rude, & Nérigliſſor y périt; ſon armée fut miſe en déſordre; Créſus & les autres alliés ne ſongerent plus qu'à la retraite. Cyrus ſe mit à leur pourſuite; les Hyrcaniens, différens de ceux de l'Hyrcanie de la mer Caſpienne, quitterent les Aſſyriens, & ſe joignirent aux Medes, & leur aiderent à vaincre leurs ennemis.

Nérigliſſor étant mort, Laboroſoarchod ſon fils, Prince débauché & cruel, lui ſuccéda; ſes ſujets perdirent patience au bout de neuf mois, & le tuerent. Labynit ou Nabonide qui lui ſuccéda, eſt le Balthaſar de l'Écriture.

Cyrus, ayant renforcé ſon armée par des troupes Perſannes, s'avança au delà de Babylone, battit le Roi d'Aſſyrie, & le força de ſe renfermer dans

sa ville. Crésus n'épargna rien pour se faire des alliés. Quantité de peuples marchoient déjà sous ses drapeaux. Enfin, la fameuse bataille de Tymbrée fut décisive ; Crésus la perdit, s'enfuit à Sardes, capitale de la Lydie, fut poursuivi & pris par Cyrus, qui lui laissa le titre de Roi, mais sans lui donner le pouvoir de faire la guerre. C'étoit une autorité assez bornée.

Cyrus, maître de la campagne, passa quelque tems dans l'Asie mineure à soumettre tout, depuis la mer Égée jusqu'à l'Euphrate.

Babylone restoit encore à conquérir ; & elle étoit bâtie de maniere que le siege en étoit fort difficile. Nitocris, femme de Balthasar, l'avoit embellie de nouveaux ouvrages ; cependant, le tems de sa destruction, marqué par les Prophetes, étoit arrivé. Elle fut prise. La fin de l'efféminé Balthasar est décrite au livre de Daniël. Ainsi finit l'empire Babylonien, détruit par les Medes.

Cyrus en abandonna tout le fruit à Cyaxare, son oncle, & son beau-pere. Au retour d'un voyage qu'il fit en Perse, il le prit & le mena à Babylone, où il lui céda tous les honneurs de la dignité Royale. Cyaxare, connu dans l'Écriture Sainte sous le nom de Darius le Mede, y regna deux ans ; Cyrus lui succéda. Daniel avoit eu beaucoup de crédit sous Darius le Mede.

Cyrus, ayant perdu son pere Cambyse la même année, réunit les couronnes de Perse, de Médie, & de Babylone, mit fin à la captivité des Juifs, & commença un nouvel Empire, formé par sa sagesse & par sa valeur, & borné à l'orient par l'Inde, au nord par la mer Caspienne & par le Pont Euxin, au couchant par la mer Egée, au midi par l'Ethiopie & par la mer d'Arabie. La nouvelle Monarchie, fondée par Cyrus, & qu'il laissa en mourant à son fils Cambyse, s'appelle l'empire des Perses. Cambyse y ajouta l'Égypte. Après sa mort, l'Empire passa en d'autres familles, & finit avec Darius III, vaincu par Alexandre le Grand. La Médie s'étoit trouvée confondue dans cette vaste Monarchie ; mais enfin, dans le tems que les Macédoniens en avoient pris la capitale & une partie considérable de la Médie proprement dite, un Satrape, nommé Atropate, fut établi par Alexandre le Grand dans la partie de la Médie qui étoit entre l'Arménie & la mer Caspienne, & s'y maintint par des alliances. Cette Médie séparée en prit le nom de Médie Atropatene, qu'elle a conservé ; & les successeurs de cet Officier en jouissoient encore du tems de Strabon, c'est-à-dire, sous Auguste & Tibere.

Voilà, d'après nos plus profonds Chronologistes, un abrégé succinct des principales révolutions arrivées en Médie. Ctésias a suivi un autre ordre, dont nous donnerons ici une

idée. Cet ancien Auteur assure qu'après la destruction de l'empire d'Assyrie, les Medes se rendirent maîtres de l'Asie sous Arbace devenu Roi par la défaite de Sardanapale, ainsi que nous l'avons raconté. Il ajoute qu'Arbace ayant regné vingt-huit ans, son fils Madaucès monta sur le trône qu'il occupa l'espace de cinquante ans. Après lui, Sosarme regna trente ans, Artias cinquante, Arbianès vingt-deux, & Artée ou Arsée quarante. Il s'éleva sous celui-ci une guerre sanglante entre les Medes & les Caduſiens. Artynès succéda à Arsée & regna vingt-deux ans. Après Artinès vint Artibarnas qui en regna quarante. Sous celui-ci, les Parthes s'étant révoltés contre les Medes, livrerent leur païs & leurs villes aux Saces. Ce fut-là la cause d'une guerre qui dura plusieurs années entre les Medes & les Saces. Mais enfin, la paix fut conclue entr'eux à ces conditions; sçavoir, que les Parthes rentreroient sous l'obéissance des Medes; mais que d'ailleurs, les uns & les autres se tiendroient dans leurs anciennes bornes, & feroient entr'eux une ligue offensive & défensive. Artibarnas, étant mort de vieillesse à Ecbatane, eut pour successeur Apandas ou Aspadas, que les Grecs nomment Astyage. C'est en lui que finit la Monarchie des Medes, que Cyrus leur vainqueur fit passer aux Perses. Tel est le récit de Ctésias.

II. Ce que nous avons dit ci-dessus, suffit pour donner une idée des différens États de la Médie. On peut les réduire à dix époques.

Epoque 1e.

La Médie, Province sous l'ancien empire des Assyriens.

Epoque 2e.

La Médie, depuis la mort de Sardanapale, soumise d'abord à Arbace & à ses successeurs, tombe ensuite dans l'Anarchie jusqu'au tems de Déjoce qui en est établi de nouveau Souverain. Sous cette époque la Médie doit avoir reçu quelques augmentations.

Epoque 3e.

Sous Phraorte, la Médie est accrue de plusieurs Provinces; elle comprend toute la haute Asie jusqu'au fleuve Halys. Mais, elle retourne sous la domination des Assyriens, après la défaite de Phraorte, & y reste comme Province, jusqu'à sa délivrance par Cyaxare I.

Epoque 4e.

Cyaxare non-seulement délivre de l'empire des Assyriens la Médie, & les dépendances que Phraorte y avoit ajoutées, mais il y joint encore de nouvelles conquêtes.

Epoque 5e.

Les Scythes s'emparent de la Médie & de toutes ses dépendances, & en demeurent maîtres pendant vingt-huit ans.

Epoque 6e.

Les Medes défont les Scy-

thes, & reprennent leurs conquêtes.

Epoque 7[e].

Les Medes, avec le secours des Babyloniens, détruisent entiérement l'empire des Assyriens. Les vainqueurs partagent entr'eux le païs des vaincus; mais, la plus grande partie est attribuée aux Medes.

Epoque 8[e].

Cyaxare II, ou Darius le Mede, acquiert par les victoires de Cyrus son neveu, toute l'Asie mineure & l'empire de Babylone, qui devient partie de l'empire des Medes.

Epoque 9[e].

Cyrus, qui lui succede, y joint le royaume des Perses qu'il hérite de son pere; & toute cette vaste Monarchie en prend le nom.

Epoque 10[e].

La Médie, confondue dans la monarchie des Perses, est conquise avec cette Monarchie, par Alexandre le Grand. Depuis les conquêtes de ce Prince, la Médie fait deux États différens; on distingue la grande Médie & la Médie Atropatene. Nous allons dire un mot de l'une & de l'autre.

III. La grande Médie, Province de l'empire de Perse, étoit bornée au nord par des montagnes qui la séparoient des Cadusiens & de l'Hyrcanie. Elle avoit à l'orient la Parthie & la Perside, au midi la Babylonie & la Susiane, au couchant l'Assyrie & un coin de l'Arménie, jusqu'à l'Araxe qui achevoit de la borner jusqu'à la mer Caspienne; on voit bien que l'Atropatene y est comprise encore. Sous les Macédoniens elle s'en détache, & dès l'Adiabene une branche du mont Zagros borne la grande Médie au nord-ouest; & entre cette branche, l'Arménie, & l'Araxe, se trouve la nouvelle souveraineté d'Atropate.

Ptolémée confond les deux Médies ensemble, & y met les peuples suivans.

Les Caspiens, & sous eux la Margiane le long de l'Assyrie.

Les Cæliges, les Cadusiens, les Dribyces, les Amariaques & les Mardes.

Le long des Cadusiens, les Carchuques, & les Marundes jusqu'au lac Martiane.

Les Margases, & après eux l'Atropatene qui s'étend jusqu'aux Amariaques Albriens du mont Zagros, les Sagartiens, & après eux jusqu'à la Parthie la Choromitrene, plus au nord l'Elymaïde, les Tapures dans la partie orientale.

Au midi de la Choromitrene les Sidices, ensuite la Sigriane & la Ragiane, & après ces païs au dessous du mont Jasonium, les Vaddases, la Daritide, & enfin la Syro-Médie tout le long de la Perside.

Les villes & bourgs de la Médie, le long de la mer Caspienne entre l'Araxe & l'Hyrcanie, étoient, selon cet Auteur:

Sannina

Sannina ou Sanina.
Tazina.
Sabeæ Aræ.
Charax.
Cyropolis.
Amana.
Acola.
Et Mandagarsis.

Dans les terres, selon le même Auteur, il y avoit

Scambena ou Scabina.
Gabale.
Uca.
Varna.
Candis.
Gabris.
Sozoa ou Sazoa.
Tondarba ou Tonzarma,
Azata ou Azaga.
Niguza.
Sanaïs.
Rhazunda.
Veneca.
Bithia.
Alinza.
Zaranis.
Gabéna.
Larassa ou Larasa.
Morunda ou Morynda.
Tigrana.
Pharambara.
Tachazara.
Zalaca.
Alvaca.
Gauzania.
Phasaca ou Phazaba.
Pharastia ou Pharassa.
Curéna ou Curna.
Phanaspa.
Gabris.
Nandé.
Gazaca ou Zazaca.
Saraca.
Mandagara.
Aganzagava ou Aganzava.
Gaala ou Galla.
Orocana ou Horocana.
Alicadra ou Alidraca.
Phanacha.
Nazada.
Alinza la même qu'Orosa.
Arsisaca.
Alisdaca.
Dariausa.
Sincar.
Batina.
Vesappe ou Wesaspe.
Ecbatane.
Locastra ou Choastra.
Niphavandra.
Guriauna.
Choana ou Choava.
Auradis.
Tibracana.
Betharga ou Thébarga.
Carine.
Cabérasa.
Parachana.
Arsacia.
Gauna.
Héracléa ou Pleracléa.
Zania.
Aruzis.
Zarama.
Tautice.
Europus.
Albacena ou Abacæna.
Gimbina ou Cigbina.
Daththa.
Gerespa ou Geresa.
Rhapsa.
Andriaca.
Cluaca.
Argarandaca ou Argarausaca.
Canatha.
Aradriphe.

La ville d'Europus est la même que Rhagès si fameuse dans l'histoire de Tobie. Cette province répond à l'Irac Agemi, au Tabristan & au Laurestan d'aujourd'hui.

La Médie Atropatene étoit entre l'Araxe au nord, la mer Caspienne au levant, la grande Médie, dont elle étoit séparée par une branche du mont Zagros, au sud-est, l'Assyrie au sud-ouest, & la Persarménie au couchant. Ses principaux lieux étoient :

Gazæ, résidence du Satrape.
Veria, Château ou Place forte.
Morunda.
Gabris.
Cyropolis.
Tigrana ou Patigra.
Pharambara.
Phanaspa, &c.

Cette Province répond, selon M. de Lisle, à la province d'Adirbeitzan, & à une lisiere

habitée par les Turcomans, entre les montagnes de Curdistan & l'Irac Agemi.

IV. La Médie est nommée en Latin *Medena provincia* dans la Vulgate, comme nous l'avons remarqué au mot *Medena*. Rufus Festus dit de même : *Marcus Antonius, mediam ingressus quæ nunc Medæna appellatur, bellum Parthis intulit.* Isidore parle d'une ville nommée Médie; Tzetzès en parle aussi, au rapport d'Ortélius. Les Anciens ne l'ont point connue.

Justin distingue deux Médies, la grande & la petite, & prétend qu'Atropate eut le commandement de la grande, & que le beau-pere de Perdiccas eut celui de la petite. Cet Historien se trompe. La Médie gouvernée par Atropate est l'Atropatene, opposée par les Anciens à la grande Médie.

MÉDIE [le mur de], (*a*) *Mediæ murus*, τὸ Μηδείας τεῖχος.

Xénophon dit que ce mur avoit été construit de briques & de bitume; qu'il avoit vingt pieds de largeur, cent de hauteur, & vingt parasanges de longueur; & qu'il n'étoit pas éloigné de Babylone.

MÉDIMNE, *Medimnus*, (*b*) Μέδιμνος, mesure dont les Grecs se servoient pour les choses seches. Il y avoit le Médimne commun & le Médimne rustique; le commun tenoit un peu plus de quatre *modius* ou boisseaux Romains, environ quarante-deux pintes mesure de Paris; le rustique tenoit six fois le *modius*, environ soixante peintes de Paris.

Le Médimne, selon Budée, étoit une mesure propre aux Siciliens, & revenoit à la mesure de la mine de France; mais, il vaut mieux en traduisant les auteurs Grecs & Latins, conserver le terme de Médimne, que d'employer celui de mine qui est équivoque. M. l'abbé Terrasson met toujours Médimne dans sa traduction de Diodore de Sicile.

MÉDIMNÉENS, *Medimnæi*, Μεδιμναῖοι, (*c*) peuple de Sicile. Diodore de Sicile dit que Denys l'ancien envoya à Messane quatre mille Médimnéens, l'an 394 avant Jesus-Christ. Ce peuple n'a été connu d'aucun autre Auteur ancien.

MÉDIOLANIUM, *Mediolanium. Voyez* Médiolanum.

MÉDIOLANUM, *Mediolanum*, Μεδιολάνιον, nom qui a été commun à plusieurs villes, que nous allons faire connoître séparément.

MEDIOLANUM, *Mediolanum*, Μεδιολάνιον, (*d*) ville de la Gaule Belgique, que l'itinéraire d'Antonin met sur la route de *Colonia Trajana* à *Colonia Agrippina*, par *Juliacum*,

(*a*) Xenoph. p. 282, 283.

(*b*) Antiq. expliq par D. Bern. de Montf. Tom. III. pag. 153. Roll. Hist. Anc. T. V. p. 488.

(*c*) Diod. Sicul. p. 437.

(*d*) Notic. de la Gaul. par M. d'Anvill. p. 445, 446.

en s'écartant du Rhin. Elle étoit à huit milles de *Colonia Trajana*.

Un lieu, nommé Moy-lant, conviendroit fort à cause de cette dénomination ; mais, celui que Cluvier dit être distant de *Colonia Trajana*, d'environ six milles, ne s'en écarte que d'environ trois lieues Gauloises, & l'Itinéraire prend communément un plus grand intervalle d'une position à une autre. D'ailleurs, nous remarquons qu'à la suite de Mediolanum, la distance étant pareillement de huit milles, pour arriver à un lieu nommé Sablones, le compte que fournit ainsi l'Itinéraire, en réunissant les deux distances depuis *Colonia Trajana*, convient à la position qui est propre à Sablones, dont on retrouve la signification dans le nom d'Int Sand, entre Gueldre & Venlo. Car, il ne faut pas moins de seize lieues Gauloises pour remplir cet intervalle. Or, ces considérations mettent de la difficulté à adopter la position de Moy-lant pour celle de Médiolanum, puisque cette positi n se trouvant trop près de *Colonia Trajana*, est en même-tems trop éloignée de Sablones. Pour que Moy-lant soit Mediolanum, il faut supposer que l'Itinéraire a dû marquer III au lieu de VIII dans la premiere distance, & XIII au lieu de VIII dans la seconde. Nous avouerons que malgré quelque répugnance pour une pareille supposition, le nom de Moy-lant nous en impose.

MEDIOLANUM, *Mediolanum*, (*a*) ville de la Gaule Celtique. Ptolémée qui lit Médiolanium, en parle comme de la ville principale des *Aulircii Eburaici*, dont le nom est ailleurs *Aulerci Eburovices*. Dans l'itinéraire d'Antonin, & dans la table Théodosienne on trouve *Mediolanum Aulercorum*. Ammien Marcellin cite la même ville dans la seconde Lyonnoise. Elle est du nombre de celles qui ont perdu leur nom propre & primitif, pour prendre celui de la Cité ou du peuple dont elles étoient capitales. Le nom d'*Eburovices* étoit déjà altéré, lorsque la notice des provinces de la Gaule a été dressée. On y lit *Civitas Ebroicorum*. Dans le moyen âge, c'est sous le nom d'*Ebroicæ* ou d'*Ebroas*, qu'il est fait mention de cette ville.

C'est aujourd'hui Evreux dans la haute Normandie avec un Evêché suffragant de l'Archevêché de Rouen. On y trouve quelques restes de murailles, qu'on croit être du tems de Jules César, ainsi qu'un Aqueduc qu'on voit au vieil Evreux. C'est un village, à deux lieues de la ville, où étoit un camp des Romains. Cette conjecture est justifiée par plusieurs médailles & par une clef singu-

(*a*) Ptolem. L. II. c. 8. Notice de la Gaul. par M. d'Anvill. p. 446.

liere, qui ont été trouvées dans les ruines, & qui sont conservées par Messieurs Nervet d'Evreux.

On peut seulement aujourd'hui remarquer une tour assez belle, au haut de laquelle est l'horloge de la ville. Elle a été élevée sous Louis XI.

MEDIOLANUM, *Mediolanum*, Μεδιολάνιον, (a) autre ville de la Gaule Celtique, que l'itinéraire d'Antonin place entre Novioregum & Aunedonnacum, à quinze milles de la premiere, & à seize milles de la seconde.

Quoique le nom de la capitale des Santones soit écrit Mediolanium dans Strabon, dans Ptolémée, dans Marcien d'Héraclée, il semble que dans la finale de ce nom on doive se conformer à la maniere la plus commune de l'écrire pour toutes les villes qui ont porté le même nom. Ce n'est pas précisément d'après Ptolémée, que Marcien d'Héraclée, quoiqu'il paroisse en tirer ses positions, se hazarde de dire que la ville des Santones est près de la mer & sur la Garonne. Ce qui pourroit se dire ainsi du territoire qu'occupoient les Santones, ne convient point à la situation de la capitale en particulier. L'itinéraire d'Antonin & la table Théodosienne font mention de *Mediolanum Santonum*. Cette ville a quitté ce nom qui lui étoit propre, pour prendre, comme la plupart des autres capitales, celui du peuple. Ammien Marcellin la désigne sous le nom de *Santones*, entre les villes principales d'Aquitaine; & dans la notice des provinces, *Civitas Santonum* est de l'Aquitaine seconde. On lit *Santonus* & *Santoni*, dans Ausone & dans Sidoine Apollinaire, ce qui peut être attribué à la quantité pour la facilité du vers dans leurs Poësies.

Cette ville prend aujourd'hui le nom de Saintes, & elle conserve encore plusieurs vestiges des édifices publics dont elle étoit décorée sous la domination Romaine. Il y reste un pont, sur lequel est un arc de triomphe qu'on croit avoir été érigé sous Tibere. On voit sur ce monument une inscription Latine, qui regne le long de la frise; mais, elle est si effacée, qu'on ne peut la lire. Saintes est actuellement la capitale de la Saintonge. C'est une ville Episcopale, qu'arrose la Charente.

MEDIOLANUM, *Mediolanum*, Μεδιολάνιον, (b) ville de la Gaule Transpadane, au païs des Insubriens. » Elle fut autrefois, dit Strabon, la Métropole

(a) Ptolem. L. II. c. 7. Strab. p. 190. Notice de la Gaul. par M. d'Anvill. p. 446, 447.

(b) Strab. pag. 203. Tit. Liv. L. V. c. 34. Tacit. Hist. L. I. c. 70. Ptolem. L. III. c. 1. Plin. Tom. I. pag. 174. Just. L. XX. c. 5. Plut. Tom. I. p. 301. Mém. de l'Acad. des Inscript. & Bell. Lett. Tom. XVIII. p. 83.

» de ce peuple ; & ce n'étoit d'abord qu'un village, mais c'est maintenant une belle ville, située au délà du Pô, & presque contigue aux Alpes. » Elle devint aussi depuis la Métropole de l'Italie, mais seulement par rapport aux affaires Ecclésiastiques. Tacite la compte au nombre des plus fortes places de la Gaule Transpadane.

Les Historiens ne sont pas d'accord sur l'origine de son nom, ni sur le tems de sa fondation, quoiqu'il soit sûr qu'elle fut bâtie par les Gaulois, qui sous Bellovese s'établirent en Italie, vers l'an de Rome 170, & 584 avant Jesus-Christ. En effet, il n'y a pas lieu d'en douter, après le témoignage de Tite-Live. Il dit que les Gaulois, ayant traversé les Alpes au pas de Turin, mis en déroute les Toscans assez près du Tésin, & appris que le lieu où ils étoient s'appelloit la terre des Insubriens, nom semblable à celui d'un peuple d'entre les Eduens, accepterent l'augure que ce lieu leur offroit naturellement, & y bâtirent une ville, qu'ils nommerent Mediolanum. Ce passage semble insinuer qu'ils appellerent ainsi leur nouvelle ville, du nom d'une autre qui étoit chez les Insubriens dans la Gaule, d'où ils étoient partis. Mais, selon Léandre cité par le P. Briet, les Gaulois lui avoient donné le nom de Mediolanum, ou, comme lisent les Grecs, Mediolanium, de deux mots Celtiques, *Medel* & *Land*, c'est-à-dire, terre de la Vierge, parce que Pallas étoit honorée dans cette ville, d'où lui est aussi venu le nom de nouvelle Athenes, quoique ce dernier nom pouvoit aussi lui être venu des belles-lettres qu'on y cultiva. Il paroît par une lettre de Pline le jeune, que de son tems elles y étoient florissantes. Une inscription du regne d'Antonin Pie, porte ces mots : *AQUÆ DUCTUM IN NOVIS ATHENIS CŒPTUM A DIVO ADRIANO PATRE SUO CONSUMMAVIT DEDICAVITQUE.* Ausone dit :

Et Mediolani mira omnia. Copia rerum,
Innumeræ cultæque domus, facunda virorum
Ingenia & mores læti.

Trajan bâtit un Palais à Medialonum. La place conserve encore le nom de Palais. Adrien, les Antonins, & sur-tout Théodose & Constantius y séjournerent assez long-tems. Théodoric, roi des Goths, & Pepin, roi d'Italie, y moururent. Saint Grégoire, Pape, donna à l'Archevêque de Milan la prérogative de consacrer les Rois d'Italie. La cérémonie doit se faire dans l'Eglise de saint Ambroise.

Milan avoit tous les édifices publics qui convenoient aux grandes villes, une arêne, un théâtre, où l'on représentoit des Comédies ; un Hippodro-

me pour les courses de chevaux; un amphithéâtre où l'on se battoit contre les bêtes féroces; des thermes, entr'autres ceux de Maximien, de Néron & de Nerva; un Panthéon, & quantité d'autres superbes bâtimens.

Les Gaulois eurent guerre avec les Romains, qui gagnerent sur eux plusieurs batailles, jusqu'à ce qu'en l'an de Rome 532 & 222 ans avant Jesus-Christ, M. Marcellus tua Viridomare, roi des premiers, subjugua les Insubriens, & prit leur ville capitale. Les Romains, étant maîtres de ce païs, le garderent long-tems. La ville de Mediolanum, aujourd'hui Milan, fut souvent ruinée par les Barbares, exposée aux courses des Goths & des Huns, & fut enfin soumise aux Lombards jusqu'au tems de Charlemagne. Il est bon de remarquer que Bélisaire prit Milan sur les Ostrogoths, à la priere de Dacius, qui en étoit Archevêque. Vitigès, roi des mêmes Ostrogoths, reprit l'an de Jesus Christ 539, cette ville, où trois cens mille personnes périrent par le fer, ou par la faim.

Après Charlemagne, Milan & son territoire devinrent une portion de l'Empire; & cette ville se rendit si riche & si puissante, que peu à peu elle commanda sur-tout le païs d'alentour. L'orgueil de ses habitans donna sujet à l'empereur Frédéric I de leur faire la guerre, & de les châtier par de grands tributs, après les avoir défaits en 1160, & les avoir obligés de souffrir sa domination. Ils le firent avec peine; & le déplaisir de se voir privés de leur ancienne liberté, entretint contre ce Prince une très forte haine dans leur cœur. Un jour, l'impératrice Béatrix de Bourgogne sa femme, ayant eu la curiosité d'aller à Milan pour voir une ville si fameuse, les habitans s'émurent d'une maniere si indigne contre cette Princesse, qu'ils la prirent brutalement & la mirent sur une ânesse, le visage tourné du côté de la queue, qu'ils lui donnerent au lieu de bride. Ils la promenerent en cet état par toute la ville, & égorgerent la garnison Impériale. Mais, une si grande insolence ne demeura pas long-tems impunie; car, l'Empereur assiégea leur ville, qui se rendit un samedi trois Mars 1162, & la fit raser jusqu'aux fondemens, à la réserve de trois Eglises. Frédéric, ne croyant pouvoir réparer l'injure faite à l'Impératrice, qu'en couvrant d'opprobre & d'infamie la mémoire de ce peuple téméraire, fit labourer la ville, & y fit semer du sel. Il y a même des Auteurs qui disent avec Albert Crantz, que ceux qui furent pris ne purent sauver leur vie, qu'à cette condition honteuse, de tirer avec les dents une figue du derriere de l'ânesse sur laquelle ils avoient mis l'Impératrice, & qu'il y en eut qui aimerent mieux souffrir la mort qu'une si grande ignominie. Les habitans, qui pu-

rent se sauver, rebâtirent leur ville vers l'an 1171, sous la protection du pape Alexandre III, & avec le secours de leurs voisins. Peu à peu Milan se rétablit, & eut plusieurs Seigneurs, puis des Ducs, dont les plus célebres & les principaux furent les Visconti & les Sforce.

On remarque que cette ville a été assiégée quarante fois, & prise vingt-deux. Elle est aujourd'hui la capitale du Milanez. C'est une très-grande & très-belle ville. Sa situation entre l'Adda & le Tésin, d'où l'on a tiré deux canaux, la rendent très-marchande. On y travaille fort bien en galons, en broderies d'or & d'argent, & en cristal. On donne à Milan dix milles de circuit, c'est-à-dire, environ deux lieues, & l'on assure qu'il y a près de trois cens mille habitans. On admire dans cette ville une quantité prodigieuse d'Eglises & de Palais. Il y a jusqu'à onze Chapitres ou Eglises collégiales, soixante-onze Paroisses, trente-six Monasteres de filles, trente Couvens d'hommes, huit maisons de Chanoines réguliers, trente-deux Colleges, cent vingt Ecoles pour les enfans, & dix Hôpitaux. L'Eglise Métropolitaine tient à juste titre le premier rang parmi les édifices sacrés. On la qualifie la huitieme merveille du monde; elle est dédiée à la Sainte Vierge, & on l'appelle communément le Dôme. Cet édifice est au centre de la ville.

La bibliotheque Ambrosienne fut ainsi nommée par Frédéric Borromée, cardinal & archevêque de Milan, qui la fonda & la dédia à saint Ambroise. Une petite description de cette Bibliotheque, imprimée à Tortone, porte qu'elle est composée de douze mille manuscrits, & de soixante-douze mille volumes imprimés. Tout le monde néanmoins ne convient pas sur le nombre. Ph. Vannemachero & Ch. Torre assurent que cette Bibliotheque est riche de quatorze mille manuscrits, mais ils ne marquent point le nombre des livres imprimés, que quelques-uns ne font monter qu'à quatorze mille en tout. Elle a été pourtant beaucoup augmentée par la Bibliotheque de Vincent Pinelli R. Lass. Cette Bibliotheque s'ouvre tous les matins pendant deux heures, & autant l'après-midi. On y a du feu en hiver, & on y trouve des sieges & des pupitres. Fabio Mangoni en fut l'architecte. Elle contient plusieurs appartemens; la grande salle est longue de 40 brasses [75 pieds] & large de 16 [30 pieds]. On n'a pu l'élargir à cause des Eglises & des maisons voisines. La version de Josephe par Rufin est un des plus anciens manuscrits de cette Bibliotheque. On y remarque un grand livre de desseins de Méchaniques, qu'on dit être de la main de Léonard de Vinci. Toute l'Écriture en est à gauche, de maniere qu'il faut un

miroir pour la lire. On a écrit sur la muraille, qu'un Roi d'Angleterre, qui n'est point nommé, a voulu donner trois mille pistoles pour ce livre. Outre les livres & les tableaux, on conserve de précieuses collections de très belles médailles avec des pieces rares de sculpture & d'architecture, tant antiques que moulées sur l'antique.

MEDIOLANUM, *Mediolanum*, Μ‑ιολάνιον (a) ville de l'isle de Bretagne ou d'Albion, au païs des Ordovices, selon Ptolémée. Les Sçavans d'Angleterre s'accordent mal sur le nom moderne de cette ville. Antonin l'ayant mise dans son Itinéraire, avec une route faite exprès depuis Glanoventa jusqu'à Mediolanum, & placé cette derniere jusqu'à dix-huit milles de Condate, il semble que la difficulté devroit être plus aisée à lever. Lhuid croit que c'est Lancastre; David Powel pense que c'est Maihraval; & Cambden opine pour Lanvethlyn. Gale dit: » Je sçais bien » que dans la langue Bretone, » aux mots composés l'*V* & » l'*M* sont des lettres équiva- » lentes qui s'emploient l'une » pour l'autre. On lit *Lhan-* » *Var* pour *Lhan-Mar*, *Arvon* » pour *Armon*, &c. Cepen- » dant, les distances me portent » à croire que le Mediolanum » en question étoit plutôt à » Meivod, où l'on déterre des » marques d'antiquité, qu'à » Lhan-Vething, où il ne s'en » trouve aucune trace. »

MÉDIOMATRICES, *Mediomatrici*, Μεδιομάτρικοὶ, (b) peuple de la Gaule Belgique. Le nom de *Mediomatrici* doit être écrit ainsi, d'après César, Strabon, Pline, Tacite, la notice de la Gaule. Ptolémée est le seul qui donne lieu de changer la finale, en écrivant *Mediomatrices*.

Si l'on prend à la rigueur ce que dit César du cours du Rhin, les Médiomatrices auroient eu un district de grande étendue, & qui s'écartoit fort de leur cantonnement principal aux environs de la Moselle, en franchissant une barriere naturelle que la chaîne des Vosges leur opposoit. Et s'il étoit question dans César de la plus exacte description Géographique, la situation des Triboces, dont les limites participent de ceux des Leuces comme des Médiomatrices, & qui ne sont point contigus aux *Treveri*, demandoit que dans cette énumération les Triboces fussent nommés avant les Médiomatrices, & non pas entre les Médiomatrices & les *Treveri*. Il est vrai que dans le cas où l'établissement des Triboces en deçà du Rhin, ainsi que celui des Németes & des Vangiones, auroit été pris sur une partie de

(a) Ptolem. L. II. c. 3.

(b) Cæs. de Bell. Gall. L. IV. p. 130. L. VII. pag. 351. Strab. pag. 193, 194. Plin. Tom. I. pag. 224. Tacit, Hist. L. I, c. 63. L. IV. c. 71, 72. Ptolem. L. II. c. 9. Notic. de la Gaul. 431 M. d'Anvill. p. 447, 448.

l'ancien territoire des Médiomatrices, il seroit naturel qu'il fût fait mention des Médiomatrices, avant que de citer les Triboces. Ce qui est constant, c'est que dans les tems postérieurs à la conquête des Gaules par César, il ne paroît aucune trace ou mémoire de la possession des Médiomatrices, au delà de ce qu'ils ont occupé dans les limites de la premiere Belgique, les parties voisines du Rhin en étant bien distinctes, & composant une autre Province, la Germanie premiere.

Il y a quelques autres remarques à faire sur les limites des Médiomatrices. On trouve un *fines*, qui, en les séparant de la cité des Vérodunenses, la resserre dans des bornes plus étroites que le diocèse de Verdun. Nous voyons encore que le *pagus Metensis* dans le moyen âge sort de l'étendue actuelle du diocèse de Metz, & empiete sur celui de Trèves, comme il s'ensuit des lettres d'un comte Sigefrid, de l'an 963, où le *castellum Lusilinburch*, Luxembourg, est dit situé *in pago Metingour*. A l'égard de cette derniere extension, il semble que Metz ayant été la demeure des Rois d'Austrasie, cet avantage a pu étendre son ressort à un canton voisin, que l'on jugera néanmoins avoir appartenu aux anciens *Treveri*, plutôt qu'aux Médiomatrices.

Selon Strabon, il sembleroit que les Triboces faisoient partie des Médiomatrices; car, il dit que parmi les Médiomatrices s'est établie la nation des Triboces, nation de la Germanie, chassée de son véritable païs. Pline ne dit point que les Médiomatrices fussent libres, ou soumis aux Romains; mais, on sçait d'ailleurs qu'ils étoient alliés du peuple Romain.

Ils ont toujours fait partie de la Gaule Belgique, & lors que la Belgique fut divisée en deux Provinces, ils furent compris dans la premiere & mis sous la Métropole de Trèves.

Le nom ancien de la ville capitale des Médiomatrices, étoit *Divodurus*, marqué, par Tacite, au premier livre de son histoire, & par Ptolémée. On le voit aussi dans la carte de Peutinger, & dans l'itinéraire d'Antonin.

Le climat du païs Messin est en général assez tempéré; mais, il est plus froid que chaud du côté des Ardennes. La fertilité du terroir est médiocre; il rapporte peu de froment. Le canton, que l'on appelle de l'Evêché, est plus gras & plus fertile. Il y a un assez bon vignoble, beaucoup de noix, & quantité de cerises que l'on porte à Nancy. Les bois & les forêts du païs Messin sont peu considérables. Il y a quelques montagnes. Le païs, qui est d'une petite étendue, est arrosé par la Moselle & par la Seille.

MÉDION, *Medion*, (a) ville

(a) Tit. Liv. L. XXXVII. c. 11, 12.

de Grece dans l'Acarnanie, selon Tite-Live. Elle étoit située dans le cœur de la Province.

Deux traîtres, Clytus & Mnésilochus, la livrerent à Antiochus le Grand, l'an 191 avant Jesus Christ. Comme ce Prince s'étoit avancé jusqu'aux portes, sans qu'on s'y attendît, ceux qui n'avoient point de part à la trahison furent fort allarmés; & tandis qu'avec des cris tumultueux ils exhortoient la jeunesse à prendre les armes, Clytus & Mnésilochus introduisirent le Roi dans la ville. Leurs partisans accoururent aussitôt auprès de ce Prince; & ceux même de la faction contraire, craignant de n'être pas les plus forts, vinrent à la fin se joindre à lui. La douceur avec laquelle il leur parla, calma leur crainte; & le bruit qui se répandit de sa clémence & de son humanité, attira sous ses étendards plusieurs peuples de l'Acarnanie. Antiochus mit garnison dans Médion, ainsi que dans quelques autres villes du païs.

MÉDIOXIMES ou MÉDIOXUMES, *Medioximi*, *Medioxumi*. Les Romains avoient des Dieux mitoyens, qu'ils appelloient Médioximes, si l'on peut user de ce terme. Servius dit que c'étoient des dieux Marins; & Apulée, des Dieux inférieurs aux Dieux célestes, & supérieurs aux hommes; surquoi quelques Auteurs prétendent que c'étoient des Démons, ou Génies de l'air.

MÉDIQUE, *Mædica*, (a) Μαιδική, contrée d'Europe, dans la Thrace, sur les frontieres de la Macédoine. Selon les cartes de M. d'Anville, cette contrée étoit resserrée entre les monts Rhodope & Pangée, & traversée par le fleuve Nestus ou Mestus. Jamphorine, capitale de la Médique, étoit située sur ce fleuve.

Les habitans du païs étoient une nation qui ne manquoit jamais de faire des incursions dans la Macédoine, dès que le Roi embarrassé de guerres étrangeres, avoit été obligé de laisser son Royaume sans défense. Philippe, pere de Persée, voulant réprimer cette nation, entra dans la Médique, l'an 211 avant Jesus-Christ, & commença par ravager les terres de Phragandes; il alla ensuite mettre le siege devant Jamphorine, qui étoit une place forte. Déjà il l'avoit prise par composition, & avoit remporté beaucoup d'autres avantages très-considérables, lorsqu'il fut obligé d'abandonner une guerre dans laquelle il réussissoit si heureusement, pour voler au secours des Acarnaniens.

Pline nomme les habitans de la Médique, *Medi*, sans diph-

(a) Ptolem. L. III. c. 11. Plin. Tom. I. pag. 188, 203. Strab. pag. 295, 316. Tit. Liv. L. XXVI. c. 25. L. XL. c. 21, 22.

thongue, & les met avec les Denféletes fur la rive droite du Strymon. Strabon écrit auffi le nom de ce peuple fans diphthongue, M · . Il feroit plus naturel de l'écrire avec la diphthongue *Mædi*, pour diftinguer ces *Mædi*, des *Medi* d'Afie.

Étienne de Byzance donne aux *Mædi*, le nom de *Mædobithyni*. Strabon parle auffi d'un peuple, qu'il appelle, felon fa maniere de lire *Medobythini*.

Outre la ville de Jamphorine, il y avoit auffi dans la Médique, une autre ville nommée Pétra, felon Tite-Live.

MÉDITERRANÉE [la mer], *Mare Mediterraneum*. (*a*) C'eft ainfi qu'on nomme cette mer qui eft fituée entre l'Europe, l'Afie & l'Afrique. Son nom fignifie qu'elle eft au milieu des terres. Elle eft féparée de l'Océan par le détroit de Gibraltar, de la mer Rouge par l'ifthme de Suez, & de la Propontide par le détroit des Dardanelles. Elle contient plufieurs grands golfes. Les principaux font le golfe Adriatique, la mer Égée, le golfe de Tarente, le golfe de Lyon, &c. Elle contient auffi trois grandes prefqu'ifles, l'Italie, la Grece & l'Afie mineure. Ses principales ifles font la Sicile, la Sardaigne, la Corfe, les ifles Baléares ou Majorque & Minorque, Malte, Corcyre, Céphallénie, Crete, Rhodes, Cypre, & cette multitude d'ifles qu'on rencontre dans la mer Égée. Céfar appelle la mer Méditerranée *mare Conclufum*.

Cette mer fe divife en différentes parties, qui ont chacune leur nom particulier, comme la mer Tyrrhene, la mer Ionienne, la mer Égée, la mer Adriatique, &c. dont on pourra confulter les articles.

Le terme de Méditerranée s'emploie auffi en parlant des villes, qui étant dans des ifles ou dans des Provinces maritimes, font fituées à quelque diftance de la côte. Ainfi, Ptolémée, dans fes livres de Géographie, fait prefque toujours une double lifte des villes d'un tel païs; fçavoir, les villes ou lieux maritimes, & les villes ou lieux Méditerranées. Ce Géographe commence toujours par les lieux fitués au bord ou prefque au bord de la mer, & après avoir parcouru toute la côte de l'ifle ou d'un païs, il en vient aux villes Méditerranées, c'eft-à-dire, fituées dans les terres.

MÉDITRINALES, *Meditrinalia*, fêtes en l'honneur de Méditrine. *Voyez* Méditrine.

MÉDITRINE, *Meditrina*, (*b*) déeffe du Paganifme, à laquelle les Anciens donnoient l'intendance de tous les Médi-

(*a*) Cæf. de Bell. Gall. L. III. p. 100.

(*b*) Myth. par M. l'Abb. Ban. Tom. I. pag. 545. Tom. V. pag. 288. Antiq. expliq. par D. Bern. de Montf. Tom. I. pag. 409. T. II. p. 233.

camens. Cette Déesse avoit ses fêtes, qu'on appelloit Méditrinales, dans la célébration desquelles on offroit à la Déesse du vin vieux & du vin nouveau. On y buvoit un peu de l'un & de l'autre par maniere de médicament, dans la pensée que le vin pris avec mesure étoit un merveilleux remede, & un excellent préservatif contre la plus grande partie des maladies. C'étoit même une ancienne coutume parmi les peuples Latins, qu'un homme qui buvoit du vin nouveau pour la premiere fois de l'année, prononçât avant que de boire, comme par une espece de bon augure, ces paroles qu'un long usage avoit en quelque façon consacrées, *novum vetus vinum bibo; veteri novo morbo medeor.* C'est-à-dire, » Je bois du vin vieux, nouveau; je remédie à la maladie vieille, nouvelle. »

MÉDIUS, *Medius*, Μήδιος, que d'autres nomment Médus. *Voyez* Médus.

MÉDIUS, *Medius*, Μήδιος, (*a*) étoit Prince de Larisse, l'an 395 avant Jesus-Christ. Cette année, Médius étant en guerre avec Lycophron, tyran de Pheres, demanda du secours à l'assemblée générale de la Grece, qui lui envoya deux mille hommes, en l'associant à la ligue contre Lacédémone. Il s'en servit pour prendre Pharsale, qui étoit défendue par une garnison Lacédémoniene, & il en mit tous les citoyens à l'encan.

MÉDIUS, *Medius*, Μήδιος, (*b*) Thessalien, un des principaux amis d'Alexandre le Grand, étoit un des premiers Gardes-du-corps de ce Prince. Ce fut avec lui qu'Alexandre joua aux dés quelques jours avant sa mort. Médius l'invita à un grand festin qu'il lui avoit fait préparer chez lui. Après avoir bu excessivement à ce repas, Alexandre avala une coupe entiere qui portoit le nom d'Hercule. Aussitôt, comme frappé d'un coup violent & subit, il jetta un grand cri, & ses amis l'emporterent sur leurs bras. Les officiers de sa chambre le reçurent de leurs mains, & l'ayant mis aussitôt dans son lit, ils le gardoient avec une extrême inquiétude. Comme le mal augmentoit visiblement, les Médecins furent appellés, mais en vain, car ils ne purent lui donner aucun secours. Le Roi, tombant bientôt après en des angoisses & en des douleurs excessives, désespéra lui-même de sa vie, & tirant son anneau de son doigt, il le remit à Perdiccas, & mourut peu de tems après.

Nous lisons dans Justin *Medicus Thessalus.* Mais, il faut suivre la correction de la plupart des Commantateurs qui, au lieu de *Medicus Thessalus*, ont mis *Medius Thessalus*, con-

(*a*) Diod. Sicul. p. 440.

(*b*) Diod. Sicul. pag. 625. Plu. Tom. I. p. 706. Just. L. XII. c. 13. Q. Curt. L. X. c. 4.

formément à ce qu'on lit dans Plutarque, dans Diodore de Sicile, & dans Arrien. Cependant, il y a des éditions de Quinte-Curse, où l'on trouve: *Convivium apud Thessalum Medicum institutum est.*

MÉDIUS, *Medius*, Μήδιος, (*a*) un des plus intimes amis, & en même-tems des plus grands Généraux d'Antigonus. Ce Prince, enflé des grands succès que son fils Démétrius avoit eus dans l'isle de Chypre, voulut marcher contre Ptolémée en se mettant lui-même à la tête de ses troupes de terre, pendant que son fils Démétrius, conduisant sa flotte qui étoit formidable, accompagnoit sa marche & navigeoit à ses côtés. Médius eut la nuit un songe qui lui marquoit quelle seroit l'issue de cette expédition. Il lui sembla qu'Antigonus couroit avec toute son armée dans la lice du double stade; qu'il fournit d'abord une partie du premier stade avec beaucoup de force & de vigueur; qu'ensuite cette vigueur se rallentit peu à peu; & qu'enfin quand il eut tourné la borne, il se trouva si foible & si hors d'haleine, qu'il ne put se traîner ni se retirer qu'avec beaucoup de peine. C'est précisément ce qui arriva à Antigonus; car, pendant qu'il trouvoit de son côté des obstacles infinis par terre, Démétrius fut battu d'une si furieuse tempête qu'il se vit en danger d'être jetté à travers la côte dans des lieux difficiles & sans abri. Enfin, après avoir perdu beaucoup de ses navires, il s'en retourna sans avoir rien fait.

MÉDIUS FIDIUS. *Voyez* Fidius.

MÉDIXTUTIQUE, *Medixtuticus*, (*b*) nom que l'on donnoit au premier Magistrat chez les Campaniens. Il est parlé de cette Magistrature dans Tite-Live.

MEDOACES, *Medoaci*, Μεδόακοι. peuple d'Italie. *Voyez* Médoacus.

MÉDOACUS, *Medoacus*, Μεδόακος, (*c*) nom commun à deux fleuves d'Italie, qui n'avoient qu'une seule & même embouchure dans la mer Adriatique, près du port des Vénetes. M. d'Anville, dans une de ses Cartes, fait sortir ces deux fleuves des Alpes, & les joint à quelque distance de la mer.

Strabon nomme Médoacus un port & un fleuve. Il dit que d'un grand port qui, de même que le fleuve, s'appelle Médoacus, on peut remonter le fleuve à travers des marais jusqu'à deux cens cinquante stades, qui reviennent à 31250 pas; ce qui fait environ dix lieues & demie. Pline nomme Edron le port que forment les deux fleuves de Médoacus.

Tite-Live, parlant des Grecs qui passerent en Italie sous la

(*a*) Diod. Sicul. pag. 712, 713. Plut. Tom. I. p. 896, 897.

(*b*) Tit. Liv. L. XXIV. c. 19. L. XXVI. c. 6.

(*c*) Strab. pag. 213, 216. Plin. T. I. p. 173. Tit. Liv. L. X. c. 2.

conduite du roi Cléonyme, dit » qu'on s'apperçut qu'ils n'é- » toient pas éloignés de l'em- » bouchure d'un fleuve profond, » qui étoit le Médoacus, où » les vaisseaux pouvoient de- » meurer cachés dans une rade » sûre & commode. Cléonyme, » informé de ces particularités, » ordonna à ses gens de faire » entrer leur flotte dans ce » fleuve, & de le remonter. » Mais, comme son lit ne pou- » voit porter les gros bâtimens, » les soldats passerent dans des » barques légeres, avec les- » quelles ils vinrent débar- » quer sur un rivage, d'où ils » apperçurent dans la plaine » trois gros bourgs de la dé- » pendance des Padouans. «

On distinguoit les deux fleuves de Médoacus par les surnoms de grand & de petit. *Medoacus major* est présentement la Brenta, & *Medoacus minor* est aujourd'hui la Bachiglione. On a dit aussi Méduacus, & Tite-Live a suivi cette orthographe.

Strabon met entre les peuples voisins des Vénetes le peuple *Medoaci*, dont le nom marque qu'ils devoient être autour des fleuves Médoacus.

MEDOBITHYNI. *Voyez* Médique.

MÉDOBRÉGA, *Medobrega*, (*a*) ville d'Espagne dans la Lusitanie. Elle est nommée Mesdubriga dans une inscription. A. Hirtius dans son histoire de la guerre d'Alexandrie, parlant des affaires d'Espagne par occasion, dit de L. Cassius Longinus, qu'il prit en Lusitanie la ville de Médobréga & le mont Herminius où les habitans de Médobréga s'étoient retirés.

Cette ville est d'autant plus aisée à trouver, que la montagne s'appelle encore aujourd'hui Monte Armineo ou Arminno. La ville même avoit pris le nom de la montagne, & s'appelloit Aramenha; elle est ruinée. Resende, dans ses Antiquités, dit que l'on en voit encore les ruines près de Marvaon dans l'Alentejo, à peu de distance de Portalegre.

Pline appelle les habitans de Médabréga, *Medubricenses, qui plumbarii*, surnom qui leur venoit d'une mine de plomb qui étoit dans la montagne.

Cette ville est nommée Mundobriga dans l'itinéraire d'Antonin sur une route de Lisbonne à Mérida. Les éditions d'Alde, des Juntes, de Zurita & de Bertius portent Mundobriga; l'exemplaire du Vatican fournit Montobriga. Resende lit Meidobriga.

MÉDOBRÉGÉENS, *Medobregenses*, (*b*) nom des habitans de Médobréga, selon A. Hirtius.

MÉDOCUS, *Medocus*, (*c*)

(*a*) Hirt. Pans. de Bell. Alexand. p. 726, 727. Plin. T. I. p. 230.

(*b*) Hirt. Pans. de Bell. Alexand. pag. 727.

(*c*) Xenoph. p. 401.

Μήδοκος, Prince Thrace, chez qui Seuthès fut élevé.

MÉDON, *Medon*, Μέδων, (*a*) matelot qui fut changé en poisson, selon Ovide.

MÉDON, *Medon*, Μέδων, (*b*) fameux Centaure, qui fut blessé à l'épaule, & obligé de prendre la fuite.

MÉDON, *Medon*, Μέδων, (*c*) l'un des poursuivans de Pénélope, fut redevable de son salut à Télémaque. « Sauvons, » dit ce dernier à Ulysse, la » vie à Médon, qui a toujours » eu soin de moi pendant mon » enfance; mais, je crains » bien qu'il n'ait déjà été tué » par Eumée ou par Philœtius, » ou que vous-même vous ne » l'ayiez enveloppé dans votre » vengeance avec les coupa- » bles qui ont été les victimes » de votre fureur. «

Médon entendit ces paroles avec un très-grand plaisir. Il étoit tapi sous un siege; & pour se dérober à la mort, il s'étoit couvert d'une peau de bœuf nouvellement dépouillé. Il sort en même-tems de son asyle, tire la peau qui le cachoit, & va se jetter aux pieds de Télémaque, & lui adresse cette priere: » Mon cher Télé- » maque, je suis ce Médon » dont vous avez reconnu la » fidélité & le zele; prenez- » moi sous votre protection, & » employez-vous pour moi au- » près du Roi votre pere, afin que » dans sa colere, il ne me pu- » nisse pas des désordres que » les plus insolens de tous les » hommes ont commis dans son » palais, & du peu de respect » que ces insensés ont eu pour » vous & pour la Reine. «

Ulysse lui répondit en souriant: » Ne craignez rien, » Médon; mon fils vous a ga- » ranti de ma fureur, & vous a » sauvé la vie, afin que vous » reconnoissiez, & que vous » appreniez aux autres com- » bien les bonnes actions sont » plus utiles que les mauvaises. » Sortez de cette salle, tirez- » vous du milieu de ce carnage, » & allez-vous asseoir dehors, » pendant que je vais achever » ce qui me reste encore à fai- » re. « Il sort sans différer, & va dans la cour s'asseoir près de l'autel de Jupiter, regardant de tous côtés, & ne pouvant encore se rassurer contre les frayeurs de la mort, dont l'image lui étoit toujours présente.

Quelque tems après, comme le peuple vouloit venger la mort des poursuivans, Médon vint à l'assemblée & parla en ces termes: » Peuple d'Ithaque, » écoutez ce que j'ai à vous » dire; sçachez qu'Ulysse n'a » pas exécuté ces grandes cho- » ses sans la volonté des Dieux. » J'ai vu moi-même un des im- » mortels qui se tenoit près de » lui sous la forme de Mentor.

(*a*) Ovid. Métam. L. III. c. 11.
(*b*) Ovid. Métam. L. XII. c. 8.
(*c*) Homer. Odyss. L. XXII. v. 356. *& seq.* L. XXIV. v. 438. *& seq.*

» Oui, j'ai vu ce Dieu qui » tantôt encourageoit & fortifioit Ulysse, & tantôt épouvantoit les poursuivans & les » offroit à ses coups; c'est pourquoi, ils sont tous tombés les » uns sur les autres sous la force de son bras. « A ces mots, une pâle frayeur s'empara de tous les cœurs.

MÉDON, *Medon*, Μέδων, (*a*) fils de Codrus. Pausanias dit que la discorde se mit entre Médon & Nilée son frere. Chacun d'eux vouloit regner. Nilée méprisoit son frere, parce qu'il étoit boiteux, & juroit qu'il ne lui obéiroit jamais. L'affaire ayant été portée à l'oracle de Delphes, la Pythie prononça en faveur de Médon, & lui adjugea le Royaume d'Athènes. Nilée & les autres fils de Codrus, ne pouvant digérer cette préférence, résolurent d'aller chercher fortune ailleurs.

Il est certain qu'après Codrus, il n'y eut plus de Rois à Athènes, & qu'on leur substitua les Archontes. Médon fut le premier de ces Magistrats, & il gouverna pendant vingt ans.

MÉDON, *Medon*, Μέδων, (*b*) fils d'Anténor, fut un de ceux qui périrent pendant le siege de Troie. Énée, lorsqu'il descendit aux enfers, y vit l'ombre de ce capitaine Troyen.

MÉDON, *Medon*, Μέδων, (*c*) capitaine Grec, fut tué par Énée. Il étoit fils naturel d'Oïlée & frere d'Ajax; mais, il demeuroit dans la ville de Phylacé, loin de son païs, car il avoit tué le frere d'Eriopis sa belle mere.

MÉDONTIDES, *Medontidæ*, Μεδοντίδαι, (*d*) nom que l'on donna à Athènes aux descendans de Médon. Les descendans de Mélanthus, dit Pausanias, que l'on appella les Médontides, aussitôt après la mort de Codrus, furent dépouillés de la souveraine autorité par le peuple d'Athenes, qui leur permit seulement de gouverner l'État selon les loix, & dans la suite le tems de leur administration fut limité à dix ans. C'est de la traduction de M. l'abbé Gédoyn, qui dit dans une de ses remarques: » J'ai un » peu étendu cet endroit, afin » de le rendre plus clair; car, » il n'y est fait aucune mention » de Codrus, dont il falloit » pourtant parler. Codrus fils » de Mélanthus, & pere de » Médon, fut le dernier roi d'A- » thenes. Après lui, les Athé- » niens désespérant d'avoir ja- » mais un aussi bon Roi, n'en » voulurent plus souffrir. *Post* » *Codrum nemo Athenis regnavit,* » *quòd ejus memoriæ tributum est,* » dit Justin. »

MÉDOSADE, *Medosades*, Μηδοσάδης, (*e*) Seigneur fort considéré de Seuthès, roi des Thraces.

(*a*) Pauf. p. 398. Vell. Paterc. L. I. c. 2.
(*b*) Virg. Æneid. L. VI. v. 483.
(*c*) Homer. Iliad. L. XIII. v. 693. & *seq.* L. XV. v. 332. & *seq.*
(*d*) Pauf. pag. 226, 241. Vell. Paterc. L. I. c. 2.
(*e*) Xenoph. p. 393. & *seq.*

Thraces. Il fut employé par ce Prince dans des affaires de la derniere importance, & pour cet effet envoyé plusieurs fois en ambassade. Quelques-uns, au lieu de Médosade, lisent Démosade.

MÉDUACUS, *Meduacus*. *Voyez* Médoacus.

MÉDUATENES, *Meduateni*, (*a*) peuple de Thrace, un de ceux qui s'opposerent aux Romains, lorsqu'ils repassoient d'Asie en Europe, l'an 188 avant J.C.

Le nom de Méduatenes ne se trouve que dans Tite-Live. Il y en a qui le croyent suspect, & ils aimeroient mieux lire *Médobithyni*.

MÉDUBRICENSES. *Voyez* Médobréga.

MÉDULINE, *Medulina*, fille d'Aruntice. *Voyez* Aruntice.

MÉDULLIE, *Medullia*, (*b*) ville d'Italie au païs des Latins, fut bâtie par les Albains, selon Denys d'Halicarnasse. Elle n'étoit pas éloignée de Rome, quoiqu'on n'en connoisse pas précisément la position.

Cette ville fut la premiere qui se mit sous la protection des Romains; & Romulus y établit une colonie Romaine. Du tems de Tullus Hostilius, s'étant rangée du parti de sa nation, le Roi des Romains l'assiégea & lui apprit à ne plus se révolter dans la suite. Sous le regne d'Ancus Martius, les Latins allerent attaquer Médullie; & ils la presserent si vivement, qu'ayant attaqué les murailles de tous côtés, ils la prirent d'assaut. Trois ans après, tout le fort de la guerre des Latins s'arrêta aux environs de cette place, où la victoire demeura long-tems incertaine; car, outre qu'elle étoit bien fortifiée, elle étoit encore défendue par une garnison considérable; de façon que les Sabins s'étant campés dans la plaine, assez près de ses murailles, en vinrent souvent aux mains avec les Romains, sans rien décider; jusqu'à ce qu'Ancus Martius, ayant fait un dernier effort avec toutes ses troupes, les vainquit d'abord en bataille rangée, prit ensuite la ville, d'où il remporta à Rome un riche butin, & emmena plusieurs milliers de nouveaux habitans, qu'il établit aux environs du temple de Vénus, surnommée Murcia, entre les monts Palatin & Aventin, qui par ce moyen se trouverent réunis.

Médullie ne subsistoit déjà plus du tems de Pline.

MÉDULLIENS, *Medulli*, les habitans de Médullie. *Voyez* Médullie.

MÉDULLIUS ou MÉDULLUS [le Mont], *Medullius*, *Medullus Mons*, (*c*) Montagne d'Espagne, au païs des Cantabres. Florus dit: » Le mont Médullus

(*a*) Tit. Liv. L. XXXVIII. c. 40.

(*b*) Dionys. Halicarn. L. II. c. 10. L. III. c. 1, 10, 13. Tit. Liv. L. I. c. 33, 38. Plin. Tom. I. p. 157.

(*c*) Flor. L. IV. c. 12. Crév. Hist. des Emp. Tom. I. p. 43.

» fut assiégé. Un fossé, continué l'espace de quinze milles, » l'environnoit de tous côtés. » Quand les Barbares virent » que les Romains les attaquoient de maniere qu'il n'é- » toit pas possible de leur résister plus long-tems, ils se firent mourir à l'envi les uns » des autres, par le feu, ou » par le fer dans un repas, ou » par le poison qu'on tire des » ifs ; & la plupart se déroberent ainsi à une soumission » qu'ils regardoient comme une » captivité. » Paul Orose raconte la même histoire, & dit que cette montagne est au-dessus du Minho. Garibay croit que Manduria est le nom moderne.

MÉDUS, *Medus*, Μῆδος, fils de Médée. *Voyez* Médée & Médie.

MÉDUSE, *Medusa*, (*a*) l'une des trois Gorgones, filles de Phorcus & de Céto.

Persée, dans Ovide, raconte à son beau-pere, » qu'il y avoit » dans le royaume d'Atlas un » endroit enfermé de murailles ; qu'à l'entrée de ce lieu » il demeuroit deux sœurs qui » étoient filles de Phorcus, & » qui n'avoient toutes deux » qu'un œil dont elles se ser- » voient l'une après l'autre ; » qu'il les avoit adroitement » surprises ; que comme l'une » donnoit son œil à l'autre, il » avoit tendu la main en la pla- » ce de celle qui croyoit le » prendre, & qu'il avoit em- » porté par cet artifice, & l'œil » & la lumiere de ces deux » sœurs ; qu'ensuite il se rendit » au palais de Méduse par des » chemins cachés, & mal-aisés » à tenir à cause des rochers, » & des bois dont ils sont entrecoupés ; qu'il avoit vu en » passant une infinité de figures d'hommes & de bêtes » qui avoient été changés en » pierre au seul aspect de Mé- » duse ; que pour lui il ne l'a- » voit vu que comme dans un » miroir, dans le bouclier qu'il » portoit ; que tandis qu'elle » dormoit, & que ses serpens » dormoient avec elle, il lui » avoit coupé la tête, & que » Pégase ce cheval volant & » son frere Chrysaor naquirent » du sang qui en sortit en abondance.

» Comme Méduse, ajoute » Persée, étoit la plus belle per- » sonne de son tems, elle ins- » pira de l'amour à beaucoup » de monde, & beaucoup d'a- » mans la rechercherent. Mais, » quoiqu'elle fût parfaitement » belle, elle n'avoit rien de » plus beau ni de plus char- » mant que ses cheveux. J'ai » connu des personnes qui l'ont » vue, & qui m'en ont parlé » comme d'un miracle. On dit » donc que Neptune, en étant » devenu amoureux, satisfit sa » passion dans le temple de » Minerve, & que la Déesse » ayant horreur de cette action, » couvrit de son bouclier son

(*a*) Ovid. Metam. L. IV. c. 9. & *seq.* Lucian. Tom. II. p. 2.

» visage, qui en rougit ; mais, » afin que ce crime ne demeu» rât pas impuni, elle changea » en serpens les beaux cheveux » de Méduse ; aujourd'hui cet» te Déesse, pour épouvanter » ses ennemis, porte sur son » bouclier les serpens qu'elle » fit naître en la place des che» veux de cette fille infortunée.»

Pour ne pas répéter ici ce que nous avons dit de Méduse dans l'article des Gorgones, nous y renverrons le lecteur. Nous ajouterons seulement que la sculpture, la peinture, & la gravure ont pris les mêmes libertés que nos Poëtes dans la représentation de Méduse. Sur la plûpart des anciens monumens, cette Gorgone lance des regards effroyables au milieu de la terreur & de la crainte ; il en est d'autres où elle n'a point ce visage affreux & terrible. Il se trouve même des Méduses très-gracieuses, gravées sur l'égide de Minerve ou séparément. On connoît une Méduse antique, assise sur un rocher, accablée de douleur de voir que non-seulement ses beaux cheveux se changent en serpens ; mais que ces serpens rampent sur elle de tous côtés, & lui entortillent les bras, les jambes, & le corps. Elle appuie tristement sa tête sur la main gauche ; la noblesse de son attitude, la beauté & la douceur de son visage font qu'on ne peut la regarder sans s'intéresser à son malheur. On oublie en ce moment la peinture qu'en fait Hésiode ; & les explications que MM. le Clerc & Fourmont nous ont données de la fable des filles de Phorcus.

MÉÉTÉENS, *Maetei*, Μαιητέοι. *Voyez* Méotes.

MÉGABACCHUS, *Megabacchus*, Μεγάβακχος, (*a*) compagnon & ami du jeune Crassus, étoit à peu près du même âge que lui. Il fut célebre par son courage & par sa force. Le jeune Crassus s'étant fait tuer par son Écuyer dans le païs des Parthes, Mégabacchus se donna la mort de sa propre main.

On croit que ce nom est corrompu, n'étant pas un nom Romain.

MÉGABARÉES. *Voyez* Mégabares.

MÉGABARES, *Megabari*, Μεγάβαροι, (*b*) peuple d'Éthiopie, près de l'île de Méroé ; selon Strabon. Diodore de Sicile les nomme Mégabarées ; *Magabarei*, Μεγαβαρεῖς ; & Ptolémée, Mégabrades, *Megabradi*, Μεγάβραδοι. Pline, qui dit que quelques-uns les appelloient Adiabares, leur donne une ville, qu'il nomme la ville d'Apollon.

Les Mégabares, au rapport de Diodore de Sicile, portoient pour armes des boucliers de cuir arrondis, avec des massues garnies de pointes de fer.

(*a*) Plut. Tom. I. p. 558, 559. Cicer. ad T. Pomp. Attic. L. II. Epist. 7.

(*b*) Strab. pag. 776, 786, 819. Diod. Sicul. p. 115. Ptolem. L. IV. c. 8. Plin. T. I. p. 346.

MÉGABATE, *Megabates*; Μεγαβάτης, (*a*) noble Persan, de la famille royale des Achéménides, étoit cousin de Darius. Sa fille fut mariée à Pausanias Lacédémonien, qui étoit fils de Cléombrote, & qui aspiroit à la domination de la Grece.

Artapherne, à la sollicitation d'Aristagore, gouverneur de Milet, ayant fait agréer à Darius le projet de subjuguer les habitans de l'isle de Naxe, donna le commandement de la flotte à Mégabate. Ce Général, après avoir joint Aristagore, feignit d'aller sur l'Hellespont; mais, quand il fut arrivé à Chio, il fit mouiller l'ancre vis-à-vis du mont Caucase, afin de cingler delà vers Naxe, à la faveur du vent du nord. Mais, comme ceux de Naxe n'étoient pas destinés à périr par cette armée, il arriva que dans le tems que Mégabate faisoit la revue des vaisseaux, il en trouva un de Mynde, où il n'y avoit point de capitaine. Cette circonstance l'ayant mis en colere, il commanda aux soldats de sa garde de le chercher; & quand ils eurent trouvé le capitaine, nommé Scylax, il voulut qu'on le mît aux fers, & qu'on lui fît passer la tête par les ouvertures par où passoient les rames, de sorte qu'il avoit la tête dehors, & le reste du corps dans le vaisseau. Lorsqu'Aristagore eut appris que Mégabate traitoit si indignement son ami, il vint trouver ce Persan, excusa Scylax, demanda sa liberté, & voyant qu'il n'en pouvoit rien obtenir, il alla lui-même le détacher de la chaîne. Mégabate, ayant sçu cela, jugea que cette action étoit une injure qu'on lui faisoit, & s'en mit en colere contre Aristagore, qui lui demanda en même-tems de quoi il se mêloit, & s'il avoit ordre d'exercer une telle rigueur. » Artapherne, dit-il, ne vous » a-t-il pas envoyé pour me » suivre, & pour aller dans » tous les lieux où je vous com» manderois d'aller? Pourquoi » donc entreprenez-vous da» vantage? » Mégabate, irrité de ces paroles, envoya aussitôt à Naxe une barque à la faveur de la nuit, pour découvrir aux habitans l'entreprise qu'on avoit faite contre eux; de sorte que quand ceux de Naxe, qui ne croyoient pas que tant de troupes vinssent fondre sur eux, en eurent été avertis, ils firent promptement apporter dans la ville tout ce qu'ils avoient dans la campagne; & comme ils sçavoient qu'on venoit les assiéger, ils firent provision de vivres, & firent réparer leurs murailles. Enfin, ils firent tous les préparatifs qu'on a accoutumé de faire lorsqu'on appréhende la guerre; & quand l'ennemi, qui étoit parti de Chio pour les surprendre fut arrivé, il les attaqua vainement, parce qu'ils étoient bien fortifiés. Alors, Aristagore,

(*a*) Herod. L. V. c. 32 & *seq*. L. VII. c. 97. Roll. Hist. Anc. T. II. p. 146.

voyant qu'il ne pouvoit exécuter ce qu'il avoit promis à Artapherne, ni payer aux gens de guerre la solde qu'ils demandoient avec instance, commença à appréhender la suite d'un si mauvais succès, sur-tout parce que Mégabate faisoit ses efforts pour le rendre odieux, & ne parloit qu'à son désavantage. C'est pourquoi, dans cette appréhension, il eut la hardiesse de se résoudre à usurper la domination de Milet.

Mégabate fut pere de Mégabaze, l'un des célebres généraux des Perses.

MÉGABATE, *Megabates*, Μεγάβατης, (*a*) étoit frere de Bardane roi des Parthes.

MÉGABAZE, *Megabazus*, Μεγάβαζος, (*b*) Seigneur Persan, sous le regne de Darius, fils d'Hystaspe, fut un des plus grands Généraux de son tems. Darius, après son expédition contre les Scythes, voulant repasser en Asie, laissa Mégabaze pour commander en Europe, & ce Général y subjugua toutes les nations qui étoient du parti contraire aux Medes.

Un mot de Darius, pendant qu'il étoit en Perse, fit connoître toute l'estime & la considération qu'il avoit pour Mégabaze. Car, comme il eut ouvert une grenade qu'il vouloit manger, Artabane lui demanda de quelle chose il voudroit avoir une aussi grande quantité qu'il y avoit de grains dans une grenade, Darius lui répondit qu'il aimeroit mieux avoir autant de Mégabazes, que d'avoir subjugué toute la Grece. Telles sont les paroles par lesquelles il témoigna combien il estimoit cet homme, qu'il laissa en Europe, avec le commandement de quatre-vingt mille hommes de guerre. Pour Mégabaze, il dit un jour une chose qui étoit bien propre à faire souvent parler de lui parmi les peuples de l'Hellespont; car, pendant qu'il étoit à Byzance, ayant oui dire que les Chalcédoniens se vantoient d'avoir bâti leur ville dix-sept ans avant les Byzantins, il répondit que les Chalcédoniens étoient alors aveugles, & que s'ils eussent vu bien clair, ils n'eussent pas choisi une aussi désagréable situation, pouvant en choisir une plus belle.

Dans la suite, Darius écrivit à Mégabaze, pour lui ordonner de faire passer en Asie les Péoniens, leurs femmes & leurs enfans. Le courrier qu'il envoya porter cet ordre, fit beaucoup de diligence; & aussitôt que Mégabaze eut vu les lettres de Darius, il commanda aux capitaines de Thrace de se tenir prêts, & mena une armée contre la Péonie. Les Péoniens, voyant que les Perses venoient contre eux avec une armée, assemblerent toutes leurs forces, & les firent marcher du côté de

(*a*) Crév. Hist. des Emp. Tom. IV. pag. 116.

(*b*) Herod. L. IV. c. 143, 144. L. V. c. 1. *& seq.* L. VII. c. 21, 67. Just. L. VII. c. 3. Roll. Hist. Anc. T. II. p. 141. *& suiv.*

la mer ; s'imaginant que les Perses entreroient de ce côté-là, & qu'on les déferoit facilement, pendant qu'ils descendroient de leurs vaisseaux pour donner bataille. Ainsi, les Péoniens se tinrent prêts pour empêcher Mégabaze d'entrer dans leur païs avec une armée ; mais, les Perses ayant eu avis que les Péoniens avoient résolu de s'assembler pour leur fermer le passage du côté de la mer, se détournerent vers les montagnes ; & se dérobant à la vue de leurs ennemis, ils se jetterent dans leurs villes dont ils n'eurent pas beaucoup de peine à se rendre maîtres, parce qu'ils les trouverent sans défense. Quand les Péoniens eurent appris cette nouvelle, ils se dissiperent aussitôt, se retirerent chacun dans leurs villes, & enfin ils se rangerent sous l'obéissance des Perses ; de sorte que des Péoniens ceux qu'on appelloit Siropéoniens ; les Péoples, & ceux qui habitoient jusqu'au lac Prasiade, furent tirés de leurs anciennes habitations, & delà menés en Asie. Il est vrai que Mégabaze ne put point prendre d'abord ceux qui étoient aux environs du mont Pangée, les Doberes, les Agrianes, les Odomantes, &c.

Après cette expédition, Mégabaze dépêcha dans la Macédoine sept Seigneurs de Perse qui étoient après lui des plus considérables de son armée, & les envoya à Amyntas, pour le sommer de donner la terre & l'eau au roi Darius. Amyntas les reçut très-bien, les traita magnifiquement, & leur accorda ce qu'ils demandoient. Mais, dans un repas ayant franchi les bornes de la décence, ils furent tués. Cependant, Mégabaze, inquiet du retard des Seigneurs Persans qui ne revenoient point, & dont il ignoroit le massacre, donne une partie de son armée à son fils Bubare, & le fait marcher vers la Macédoine comme à une conquête facile & sans gloire, à laquelle il ne daignoit pas aller lui-même en personne, pour ne pas se déshonorer en combattant contre une nation qu'il croyoit si peu digne de ses armes. Mais, Bubare, épris d'abord des charmes de la fille d'Amyntas, oublie le soin de la guerre pour s'abandonner entiérement à l'amour. Il épouse la Princesse, & devient gendre d'un Roi dont il étoit auparavant l'ennemi.

Mégabaze, instruit de tout ce qui venoit d'arriver en Macédoine, prit le parti de repasser l'Hellespont, amenant avec lui les Péoniens, & arriva enfin à Sardis. Cependant, Histiée de Milet environnoit de murailles le lieu appellé Myrcine, sur le fleuve Strymon, que Darius lui avoit donné pour récompense de lui avoir gardé le pont du Danube. Mais, Mégabaze ayant sçu cette entreprise, en parla en ces termes à Darius, aussitôt qu'il se fut rendu à Sardis : » Prince, dit-il, que pensez-» vous avoir fait quand vous

» avez donné à un Grec, à un » homme prudent & hardi, la » permission de bâtir une ville » en Thrace, où il y a quantité » de bois pour construire des » vaisseaux, où il se trouve un » grand nombre de gens de » mer & de mines d'argent, où » il y a une infinité de peuples » Grecs & Barbares, qui ayant » trouvé un chef qui les sçache » conduire, feront aveuglé- » ment tout ce qu'il voudra leur » commander? Défendez donc » à ce personnage de continuer » son entreprise, de peur que » vous ne vous trouviez em- » barrassé dans une guerre civi- » le; mais, tâchez de l'en em- » pêcher doucement, & par » un moyen qui ne lui donne » point d'ombrage. Faites-le » venir à la Cour par des pa- » roles douces & attrayantes, » & quand il sera près de vous, » faites en sorte qu'il ne puisse » pas s'en retourner en Grece.» Ainsi, Mégabaze comme assuré de l'avenir, persuada facilement à Darius ce qu'il lui avoit exposé; de sorte que ce Prince dépêcha aussitôt vers Histiée, & le fit revenir à sa Cour.

Hérodote parle de deux fils de Mégabaze; l'un nommé Bubare, dont nous avons fait mention; l'autre qu'il nomme Phérendate, commandoit les Saranges dans l'armée de Xerxès.

(*a*) Il y en a qui donnent à Mégabaze le nom de Mégabyze, & entr'autres, les traducteurs Latins & François d'Hérodote.

MÉGABAZE, *Megabazus*, Μεγάβαζος, fils de Mégabate, fut un des Généraux à qui Xerxès I avoit confié le commandement de son armée navale. Ce doit être le même que le précédent.

MÉGABRADES. *Voyez* Mégabares.

MÉGABYZE, *Megabyzus*, Μεγάβυζος, (*b*) l'un des sept conjurés qui firent mourir le Mage qui avoit succédé à Cambyse. Quand ce Mage eut été tué, Otanes parla pour le Gouvernement populaire, & Mégabyze pour l'Oligarchie, c'est-à dire, pour le Gouvernement resserré dans un petit nombre de personnes: » J'approuve, » dit-il, le sentiment d'Ota- » nes, d'exterminer la Monar- » chie; mais, je crois qu'il » n'a pas pris le bon chemin, » quand il a voulu nous persua- » der de remettre le Gouver- » nement à la discrétion de » la multitude, car il est cer- » tain qu'on ne peut rien s'i- » maginer de moins sage & de » plus insolent que la multitu- » de. C'est pourquoi, il ne se- » roit pas avantageux de se » soustraire à la puissance d'un » seul, pour s'abandonner à la » tyrannie d'un peuple aveugle » & déréglé. Si un Roi fait » quelqu'entreprise, au moins » il la fait avec quelque con- » noissance, mais le peuple

(*a*) Herod. L. VII. c. 97.

(*b*) Herod. L. III. c. 70, 81, 82.

» est un monstre aveugle, qui » n'a ni raison ni capacité. » Comment pourroit-il aussi » sçavoir quelque chose, s'il » n'a jamais été instruit? Il ne » connoît ni la bienséance ni » la vertu; il ne connoît pas » même ses propres affaires; » il fait toutes choses avec » précipitation, sans jugement » & sans ordre, & ressemble » à un torrent qui marche avec » impétuosité, & à qui on ne » peut donner de bornes. Si » on souhaite donc la ruine » des Perses, qu'on établisse » parmi eux le Gouvernement » populaire. Mais pour moi, » je suis d'avis qu'on fasse » choix d'un nombre des plus » gens de bien, & que l'on » mette entre leurs mains le » Gouvernement & la puissan- » ce. Il ne faut pas douter que » nous ne soyons de ce nom- » bre, & après tout il y a de » l'apparence que des gens de » bien ne donneront que de » bons conseils. » Ainsi parla Mégabyze, & après lui Darius, qui se déclara pour le gouvernement Monarchique. Ce dernier sentiment prévalut.

MÉGABYZE, *Megabyzus*, Μεγάβυζος, (*a*) fils de Zopyre, vivoit sous le regne de Darius, de Xerxès & d'Artaxerxe, & ce fut lui qui commanda les troupes des Perses en Égypte, contre les Athéniens & leurs alliés. Voilà ce que nous apprend Hérodote au troisieme livre; & il ajoute en cet endroit-là même, que Zopyre qui se réfugia à Athènes étoit fils de Mégabyze, & il ne nous apprend rien de plus de lui, sinon qu'au septieme livre il dit qu'il fut un des six Généraux de l'infanterie de Xerxès, lorsqu'il entreprit la conquête de la Grece. Ctésias en a parlé bien plus au long, & voici ce que Photius nous en a conservé. Les habitans de Babylone s'étant révoltés, & ayant fait mourir Zopyre, leur gouverneur, Mégabyze, gendre de Xerxès, qui regnoit alors dans la Perse, se fit couper le nez & les oreilles, & s'étant présenté en cet état aux rebelles, qui lui donnerent aussitôt le commandement des armées, il n'eut pas beaucoup de peine à livrer cette ville aux Perses. On ne doit pas manquer de remarquer qu'Hérodote attribue à Zopyre ce que Ctésias dit de Mégabyze, & qu'il place cet évenement sous le regne de Darius, sans qu'on puisse deviner qui de ces deux Historiens a raison. Mégabyze, continue Ctésias, fut récompensé d'une maniere aussi extraordinaire que l'action qu'il venoit de faire, & entr'autres choses Xerxès lui fit présent d'une meule d'or du poids de six talens, qui étoit le plus grand honneur qu'un sujet pût rece-

(*a*) Herod. L. III. c. 160. L. VII. c. 82. Diod. Sicul. pag. 281. *& seq.* Roll. Hist. Anc. Tom. II. pag. 195, 261, 283. *& suiv.* Mém. de l'Acad. des Inscript. & Bell. Lett. T. XIV. p. 260. *& suiv.*

voir chez les Perses. Ce Prince le chargea ensuite d'aller piller le temple de Delphes, ce qu'il refusa de faire.

Mégabyze, peu de tems après, fit à Xerxès des plaintes de sa femme Amytis, fille de ce Roi, qu'il accusoit d'adultere. Xerxès fit une forte réprimande à sa fille, qui nia toujours le fait, & assura son pere qu'elle ne méritoit point ce reproche. Peu de tems après, Artapane & l'eunuque Spamitrès qui étoient alors tout-puissans, conspirerent contre la personne du Roi; & après avoir mis à exécution leur noir complot, ils persuaderent à Artaxerxe que c'étoit Darius son frere qui avoit tué le Roi. Darius, amené par les deux conjurés à Artaxerxe, eut beau protester qu'il étoit innocent, Artaxerxe le fit mourir, & monta ainsi sur le trône, par le crime & la perfidie d'Artapane.

Ce traître ne fut pas longtems sans attenter aussi à la vie du jeune Roi. Il fit part de son dessein à Mégabyze, qui étoit fort mécontent de la conduite de sa femme; tous deux se promirent le secret, & se lierent par serment. Cependant, Mégabyze révéla tout à Artaxerxe, qui aussitôt fit mourir Artapane de la même maniere dont il avoit projetté lui-même de faire mourir le Roi. On découvrit en même tems toute la trame d'Artapane contre Xerxès & contre Darius. Spamitrès son complice, & coupable comme lui de la mort de ces Princes, fut condamné au supplice des auges. Après cette exécution, tous les conjurés ayant pris querelle entr'eux, & en étant venus aux mains, les fils d'Artapane périrent dans le combat, & Mégabyze lui-même fut dangereusement blessé. Artaxerxe, Amytis, Rodogune & leur mere Amistris, le pleurerent comme mort, mais il fut enfin sauvé par les soins & l'habileté d'Apollonide, Médecin de l'isle de Cos.

Vers ce tems-là, l'Égypte se révolta par les menées d'Inarus, Lydien, & d'un certain Égyptien. Ces deux chefs se préparerent à une vigoureuse résistance. Inarus demanda du secours aux Athéniens, & ils lui envoyerent quarante galeres. Artaxerxe vouloit aller lui-même ranger les Égyptiens à leur devoir, mais ses favoris l'en dissuaderent. Il chargea donc de cette expédition Achéménide son frere, à qui il donna quatre cens mille hommes & quatre-vingts vaisseaux. A peine ce Prince fut-il arrivé en Égypte, qu'Inarus lui livra bataille, & non-seulement il défit son armée, mais il le tua de sa main, après quoi il renvoya son corps à Artaxerxe. Les Perses ne furent pas plus heureux sur mer; Charitimis, qui commandoit la flotte Athénienne, prit vingt de leurs vaisseaux avec tout l'équipage, & en coula à fond trente autres. A la nouvelle de cette défaite, Mégabyze eut

ordre d'aller prendre le commandement de l'armée. Il marcha en Égypte avec deux cens mille hommes, & en arrivant il se trouva fort de cinq cens mille; car, dans le combat où Achéménide avoit été tué, il en avoit péri cent mille. Oriscus fit voile aussi avec une flotte de deux cens navires. Mégabyze n'eut pas plutôt joint l'armée, qu'il attaqua les Egyptiens; le combat fut fort opiniâtre de part & d'autre, & la victoire long-tems douteuse. Il périt un grand nombre d'hommes des uns & des autres, mais encore plus d'Egyptiens que de Perses. Enfin, Inarus, blessé à la cuisse par Mégabyze, fut contraint de prendre la fuite, & se retira à Byblis, l'une des plus fortes places de l'Egypte. Il y fut suivi de tous les Grecs qui avoient pu échapper à la déroute, & qui ne s'étoient pas fait tuer avec Charitimis. Toute l'Egypte fut ainsi remise sous l'obéissance du Roi, à l'exception de la seule ville de Byblis. Comme il n'étoit pas possible de prendre cette place par force, Mégabyze aima mieux capituler avec Inarus & les Grecs, qui étoient au nombre de six mille. Il leur donna sa foi qu'Artaxerxe ne leur feroit aucun mal, & que ceux qui voudroient s'en retourner en leur païs, le pourroient librement. Ensuite, il établit Sartamas, gouverneur de l'Égypte. Pour lui, il se rendit auprès du Roi, accompagné d'Inarus & de six mille Grecs. Il trouva le Roi fort irrité contre Inarus, de ce qu'il avoit tué son frere Achéménide; mais, il ne laissa pas de lui dire de quelle maniere Byblis s'étoit rendue, sur l'assurance qu'il avoit donnée à Inarus & aux Grecs, qu'ils ne recevroient aucun mauvais traitement de la part du Roi. Il le supplia de vouloir bien ratifier sa parole; à force d'instances il l'obtint, & la nouvelle s'en répandit aussitôt parmi les troupes.

Cependant, la reine Amistris, inconsolable de la mort de son fils Achéménide, en poursuivoit la vengeance vivement. Elle vouloit que le Roi lui livrât Inarus & ses Grecs, mais Artaxerxe ne l'écouta pas; elle s'adressa ensuite à Mégabyze, qui fut tout aussi inflexible. Cependant, à force de tourmenter le Roi, elle obtint ce qu'elle souhaitoit, & après cinq ans d'importunités, Inarus lui fut abandonné. Elle le fit attacher à trois croix; & ce fut le genre de supplice dont il mourut. Elle fit aussi trancher la tête a cinquante Grecs, car le reste s'étoit heureusement dérobé à sa colere. Cette cruelle exécution causa tant de dépit & de déplaisir à Mégabyze, qu'il demanda la permission d'aller en Syrie, d'où il étoit, & où il avoit fait passer secrétement les autres Grecs. Dès qu'il y fut, il fit soulever la Province, & leva une armée de cent cinquante mille hommes d'infanterie, sans

compter la cavalerie. Osiris marcha contre lui, à la tête de deux cens mille hommes. Les deux Généraux en vinrent bientôt aux mains; ils se chercherent dans la mêlée, s'acharnerent à combattre de personne à personne, & se blesserent l'un l'autre. Mégabyze fut atteint à la cuisse d'un dard, qui entroit de deux doigts dans les chairs. Osiris, blessé aussi d'un pareil coup à la cuisse & d'un autre à l'épaule, tomba de cheval. Mégabyze le couvrit de son corps, le fit emporter hors du champ de bataille, & donna ordre qu'on eût soin de lui. Les Perses avoient déjà perdu beaucoup de monde; Zopyre & Artyphius, tous deux fils de Mégabyze, faisant le devoir de Général à la place de leur pere, combattirent avec tant de valeur, que par leur moyen la victoire fut complette. Après le combat, Mégabyze qui avoit sauvé la vie à Osiris, le renvoya à Artaxerxe qui le demandoit. Le Roi ne tarda guere à envoyer une autre armée en Syrie, sous la conduite de Ménostate son neveu. Il se donna donc une seconde bataille, mais qui fut tout aussi funeste aux Perses que la premiere. Ménostate blessé d'abord à l'épaule par Mégabyze, & ensuite à la tête, non pas pourtant mortellement, prit la fuite avec ce qu'il put rassembler de troupes, & abandonna le champ de bataille à l'ennemi, qu'une si belle victoire rendit encore plus redoutable. Dans cette conjoncture, Artarius, pere de Ménostate, s'avisa de dépêcher un exprès à Mégabyze, pour l'exhorter à traiter avec le Roi. Mégabyze répondit qu'il y consentoit, mais qu'il n'iroit point trouver le Roi, & qu'il vouloit se tenir dans sa Province. On en donna aussitôt avis au Roi.

Artoxarès, eunuque de Paphlagonie, âgé de vingt ans, qui pouvoit beaucoup sur l'esprit du Roi, & la reine Amistris elle-même, lui conseillerent de profiter promptement de la bonne disposition où étoit Mégabyze. On nomma donc sa femme Amytis, Artoxarès, & Pétisias, fils d'Osiris & de Spitame, pour aller traiter avec ce dangereux rebelle. Tous les trois se transporterent en Syrie, où, à force de belles paroles & de sermens, ils déterminerent Mégabyze à aller se jetter aux pieds du Roi, qui le reçut avec bonté & lui accorda son pardon. Quelques jours après, comme le Roi étoit à la chasse, il fut attaqué par un lyon. Mégabyze, dans le tems que l'animal se dressoit sur ses pieds pour terrasser le Roi, d'un coup de javelot lui perça le flanc & le tua. Artaxerxe, ne pouvant digérer qu'il lui eût enlevé cette victoire, le condamna sur le champ à perdre la tête; mais, à la priere d'Amytis, de la reine Amistris & de plusieurs Grands, la peine de mort ayant été commuée en un exil, Mégabyze fut relégué à Cyrte

ſur les bords de la mer Rouge ; & parce que l'eunuque Artoxarès repréſentoit librement au Roi ſon injuſtice, il fut auſſi relégué en Arménie. Mégabyze, après cinq ans d'exil, fit ſemblant d'être devenu piſague, c'eſt-à-dire, lépreux. Or en Perſe il n'étoit permis à qui que ce fût d'approcher d'un lépreux. Sous ce perſonnage il s'évada & revint chez lui, où ſa femme Amytis le reconnut à peine elle-même. Dans la ſuite, la Reine & ſa fille le réconcilierent ſi bien avec le Roi, qu'il eut l'honneur d'être admis à ſa table comme auparavant; mais, peu de tems après, il mourut, âgé de ſoixante-ſeize ans, & le Roi le regretta beaucoup.

MÉGABYZE, *Megabyzus*, Μεγάβυζος. *Voyez* Mégabaze.

MÉGABYZE, *Megabyzus*, (*a*) Μεγάβυζος, ſacriſtain de la Diane d'Epheſe. Xénophon lui confia un jour une ſomme conſidérable d'argent, aux conditions que s'il périſſoit dans un combat qui devoit ſe donner inceſſamment, cet argent demeureroit conſacré à la Déeſſe ; mais que s'il avoit le bonheur d'en ſortir ſain & ſauf, Mégabyze le lui rendroit. Ces conditions furent exécutées fidélement ; car, dans la ſuite, Mégabyze étant venu à Olympie, rendit à Xénophon tout l'argent qu'il lui avoit confié. Xénophon l'employa à acheter un terrein qu'il conſacra à Diane même.

MÉGABYZE, *Megabyzus*, Μεγάβυζος, (*b*) officier du tems d'Alexandre le Grand. On raconte que ce Prince, lui écrivant un jour, au ſujet d'un Eſclave qui s'étoit réfugié dans un temple, lui ordonna de tâcher de le prendre, s'il pouvoit l'obliger de ſortir de ſon aſyle, mais de ne pas mettre la main ſur lui, pendant qu'il s'y tiendroit renfermé.

MÉGABYZES, *Megabyzi*, *ou* MÉGALOBYZES, *Megalobyzi*, Μεγαλοβύζοι, (*c*) Prêtres de la diane d'Epheſe, qui étoient eunuques. Une Déeſſe vierge ne vouloit pas d'autres Prêtres, dit Strabon. On leur portoit une grande conſidération, & des filles vierges partageoient avec eux l'honneur du ſacerdoce; mais, cet uſage changea ſuivant le tems & les lieux.

On dit qu'Apelle reprit un jour fortement un de ces Prêtres, en lui diſant que tandis qu'il n'avoit point parlé, l'or & la pourpre dont il étoit revêtu, le rendoient vénérable aux ignorans, mais que depuis qu'il avoit commencé à parler des choſes qu'il n'entendoit pas, les valets mêmes qui broyoient les couleurs, ſe moquoient juſtement de lui.

MÉGACLÈS, *Megacles*, (*d*) Μεγακλῆς, qui paſſoit pour un

(*a*) Xenoph. p. 350.
(*b*) Plut. Tom. I. pag. 689.
(*c*) Strab. pag. 641. Freinsh. Suppl. in Q. Curſ. L. II. c. 6.
(*d*) Plut. Tom. I. p. 84.

des descendans de Nestor, roi de Pylos, étoit Archonte d'Athenes, vers l'an 598 avant Jesus-Christ. Sous son Archontat, il y eut une conjuration, formée par Cylon. Le complot ayant été découvert, les conjurés se réfugierent dans le temple de Minerve. Mais, Mégaclès leur persuada de venir se présenter en jugement; & comme ils ne pouvoient se résoudre à quitter leur asyle, il leur conseilla d'attacher un fil à la statue de la Déesse, leur faisant entendre que, pendant qu'ils tiendroient ce fil, ils ne seroient pas moins en sûreté que s'ils étoient dans le Temple même; mais, ce fil s'étant rompu, quand ils furent vis-à-vis le temple des Furies, Mégaclès & ses Collegues se saisirent de la plupart d'entr'eux, alléguant que, puisque ce fil s'étoit rompu de lui-même, c'étoit une marque visible que la Déesse leur refusoit sa protection, &ne vouloit pas les tenir en sa garde. Ceux qui furent pris furent lapidés sur le champ; on alla égorger au pied des autels ceux qui s'étoient sauvés dans le temple de ces formidables Déesses, & il n'en échappa que ceux qui purent aller se jetter aux pieds des femmes de ces Officiers. Mais, à cause de cette action abominable, ils furent appellés maudits & excommuniés, & regardés comme l'objet de la haine publique. Ceux qui resterent du parti de Cylon, ayant repris le dessus avec le tems, & étant devenus les plus forts, ne firent ni paix ni treve avec les descendans de Mégaclès.

MÉGACLÈS, *Megacles*, (a) Μεγακλῆς, fils de cet Alcméon que Crésus avoit extrêmement enrichi pour un service particulier qu'il en avoit reçu. Il avoit de plus épousé une fille qui lui avoit apporté des biens immenses en mariage; c'étoit Agariste, fille de Clisthene, tyran de Sicyone. Ce Clisthene étoit le Prince le plus riche & le plus opulent qui fût alors dans la Grece. Pour être en état de se choisir un digne gendre, & dont il pût par lui-même connoître les mœurs & le caractere, il invita tous les jeunes Seigneurs de la Grece à venir passer une année chez lui; c'étoit une coutume d'en user ainsi. Il en vint de plusieurs endroits au nombre de treize. C'étoient tous les jours des courses, des jeux, des tournois, des festins magnifiques, des conversations où l'on agitoit toutes sortes de matieres. L'un d'eux, qui jusques-là l'avoit emporté sur tous les autres, manqua ce mariage, parce que dans une danse il avoit fait des gestes & des postures qui déplurent infiniment à Clisthene; enfin, au bout de l'année, celui-ci se déclara pour

(a) Plut. Tom. I. p. 94, 95. Herod. L. I. c. 59. *& seq.* L. VI. c. 127, 130. Roll. Hist. Anc. Tom. II. pag. 53. Mém. de l'Acad. des Inscript. & Bell. Lett. T. I. p. 134, 135.

Mégaclès, & renvoya les autres Seigneurs, après les avoir comblés d'honnêtetés & de présens.

Les Athéniens s'étant partagés en deux factions, Mégaclès se fit chef des Marins, & eut de fréquens démêlés avec Lycurgue, chef de l'autre faction; mais, Pisistrate les mit d'accord en formant un troisieme parti, qui le rendit maître d'Athènes. Les deux ennemis, s'étant réconciliés alors, n'eurent pas beaucoup de peine à le chasser; mais, ils ne furent pas plutôt délivrés de lui, qu'ils recommencerent à se harceler. Mégaclès, s'en lassant le premier, rappella Pisistrate, à qui il donna sa fille en mariage, & comme en dot la souveraine autorité dans sa patrie. Il n'eut pas lieu d'être content de cet accord. Pisistrate, moins par mépris pour sa femme, que parce qu'il croyoit que sa famille étoit coupable d'un crime qui n'étoit pas encore expié, ne la traita pas comme il devoit; ce qui irrita tellement Mégaclès, qu'il entreprit de le chasser une seconde fois. Il semble qu'il soit mort peu après avoir rendu la liberté à Athènes, car on ne parle plus de lui.

MÉGACLÈS, *Megacles*, Μεγακλῆς, (*a*) petit-fils du précédent, eut pour pere Hippocrate.

MÉGACLÈS, *Megacles*, (*b*) Μεγακλῆς, fut pere d'Euryptoleme, qui eut une fille pour laquelle Cimon conçut une forte passion.

MÉGACLÈS, *Megacles*, (*c*) Μεγακλῆς, beau-pere de Denys l'ancien, disoit à ce Tyran de Sicile, que l'on ne devoit jamais sortir de l'autorité souveraine, que les pieds ne se montrassent les premiers.

MÉGACLÈS, *Megacles*, (*d*) Μεγακλῆς, frere de Dion, fut déclaré, ainsi que son frere, commandant avec un pouvoir absolu, l'an 357 avant J. C.

MÉGACLÈS, *Megacles*, (*e*) Μεγακλῆς, l'un des amis du roi Pyrrhus. Un jour, ce Prince considérant le bel ordre qui regnoit parmi les troupes Romaines, s'adressa à Mégaclès qui en ce moment se trouvoit près de lui, & lui dit : *Mégaclès, cette ordonnance des Barbares n'est nullement barbare; nous verrons si le reste y répondra.* On sçait qu'il n'y répondit pas mal. Il en couta même la vie à Mégaclès. Car, comme il avoit changé de manteau avec Pyrrhus, ainsi que d'armes, dans une action, les Romains se jetterent sur lui, le prenant pour le Roi, & le renverserent blessé par terre.

MÉGACLÈS, *Megacles*, (*f*) Μεγακλῆς, ouvrier qui avoit travaillé au trésor des Carthaginois, qui se voyoit à Olympie.

(*a*) Herod, L. VI. c. 131.
(*b*) Plut. T. I, p. 481.
(*c*) Diod. Sicul. p. 773.
(*d*) Diod. Sicul. pag. 515.
(*e*) Plut. T. I. p. 393.
(*f*) Pauf. p. 370.

MÉGALARTIES, *Megalartia*, fêtes que l'on célébroit en l'honneur de Cérès dans l'isle de Délos. Elles étoient ainsi nommées d'un grand pain qu'on portoit en procession. *Megas* signifie en Grec grand, & *artos* pain, dont on fit Mégalarties.

MEGALASCLEPIADES, (*a*) c'est-à-dire, les grandes Asclépiades, ou Asclépies, fêtes qu'on célébroit à Epidaure en l'honneur d'Esculape. Ἀσκλήπιος, *Asclepios*, est le nom Grec du Dieu de la Médecine, à qui tout le monde rendoit hommage.

MÉGALÉ, *Megale*, Μεγάλη, (*b*) un des surnoms de Junon, qui signifie la Grande.

MÉGALÉAS, *Megaleas*, (*c*) l'un des principaux Officiers de Philippe de Macédoine, fils de Démétrius, entra dans des complots qui causerent sa perte. Car, ses mauvais desseins ayant été découverts, il se donna la mort, pour éviter de subir un jugement. *Voyez* Léontius.

MÉGALÉE, *Megalaus*, (*d*) Μεγαλαῖος, un des courtisans qui calomnierent Aratus auprès du roi Philippe; ce qui fut cause que ce Prince se déclara pour la faction opposée à celle d'Aratus.

MÉGALE-POLIS, *Megale-Polis*, Μεγάλη πόλις, ou MÉGALOPOLIS. *Voyez* Mégalopolis.

MÉGALÉSIES, *Megalesia*, (*e*) fêtes instituées à Rome, l'an de sa fondation 548, en l'honneur de Cybele, ou de la grande-mere des Dieux. Les oracles Sibyllins marquoient, au jugement des Décemvirs, qu'on vaincroit l'ennemi, & qu'on le chasseroit d'Italie, si la mere Idéenne étoit apportée de Pessinunte à Rome. Le Sénat envoya des Ambassadeurs au roi Attale, qui les reçut humainement, & leur fit présent de la statue de la Déesse, qu'ils désiroient d'avoir. Cette statue, apportée à Rome, fut reçue par P. Corn. Scipion, estimé le plus homme de bien de la République. Il la mit, le 12 Avril, dans le temple de la Victoire, sur le mont Palatin. Ce même jour, on institua les Mégalésies, avec des jeux qu'on appella Mégalésiens.

MÉGALÉSIENS [les Jeux], *Ludi Megalenses*. (*f*) On les nommoit aussi les grands Jeux, non-seulement parce qu'ils étoient magnifiques, mais encore parce qu'ils étoient dédiés aux grands Dieux, c'est-à-dire, à ceux du premier ordre, & particuliérement à Cybele, appellée par excellence la grande Déesse, Μεγάλη. Les Dames Romaines dansoient à ces jeux de-

(*a*) Myth. par M. l'Abb. Ban. Tom. I. pag. 523.

(*b*) Myth. par M. l'Abb. Ban. Tom. III. p. 288, 289.

(*c*) Roll. Hist. Anc. T. IV. pag. 380. & *suiv.*

(*d*) Plut. T. I. p. 1049.

(*e*) Tit. Liv. L. XXIX. c. 14. Myth. par M. l'Abb. Ban. Tom. I. pag. 535.

(*f*) Tit. Liv. L. XXIX. c. 14. Myth. par M. l'Abb. Ban. Tom. VIII. pag. 163, 164. Antiq. expl. par D. Bern. de Montf. Tom. II. pag. 233.

vant l'autel de Cybele. Les Magistrats y assistoient revêtus d'une robe de pourpre; la loi défendoit aux Esclaves de paroître à ces augustes cérémonies; & pendant qu'on les célébroit, plusieurs Prêtres Phrygiens portoient en triomphe, dans toutes les rues de Rome, l'image de la Déesse.

On représentoit aussi sur le théatre pendant ces solemnités, des comédies choisies. Toutes celles de Térence furent jouées aux jeux Mégaléfiens, excepté les Adelphes, qui le furent aux jeux funebres de Paul Emile, & le Phormion, qui le fut aux jeux Romains. Les Édiles donnoient d'ordinaire ce divertissement au peuple pendant six jours, & ils y joignoient des festins où regnoient la magnificence & la somptuosité, sur la fin de la République.

Cicéron, qui nous apprend qu'un grand concours de peuples & d'étrangers assistoient à ces jeux, ajoute qu'on en donna le spectacle sur le mont Palatin, près du temple, afin qu'ils fussent représentés en présence même de la Déesse. Leur célébration tomboit au jour d'avant les Ides d'Avril, qui étoit celui où les Romains avoient reçu son culte.

Quelques Auteurs ont confondu ces jeux avec ceux des autres grands Dieux qui avoient le même nom; mais, Cicéron les distingue nettement. Les derniers avoient été institués par Tarquin l'ancien; les autres ne le furent que lorsque les Romains firent venir de Pessinunte le culte de Cybele, l'an de Rome 542, sous le consulat de M. Cornélius Céthégus & de P. Sempronius Tuditanus. Le jour même de leur célébration étoit différent, puisque ceux de Cybele tomboient au jour d'avant les Ides d'Avril, comme nous venons de le dire, d'après Tite-Live, & ceux des grands Dieux, le jour qui précédoit les Calendes de Septembre, ainsi que nous l'apprend Cicéron.

MÉGALLIS, *Megallis*, femme de Damophile. *Voyez* Damophile.

MÉGALOBYZES. *Voyez* Mégabyzes.

MÉGALOGRAPHIE, *Megalographia*; c'étoit chez les Anciens le nom qu'on donnoit à la partie de la peinture qui traitoit les grands sujets.

MÉGALONYME, *Megalonymus*, Μεγαλώνυμος, (a) Avocat dont parle Lucien.

MÉGALOPOLIS, *Megalopolis*, Μεγάλη πόλις, Μεγαλόπολις, (b) ville du Péloponnèse dans l'Arcadie. Elle étoit la plus récente de toutes les villes non-seulement de l'Arcadie, mais

(a) Lucian. T. I. p. 961.

(b) Pauf. pag. 135, 271, 366, 407. & seq. Strab. pag. 360, 385, 388. Ptolem. L. III. c. 16. Plin. Tom. I. p. 183, 195. Q. Curt. L. VI. c. 1. Tit. Liv. L. XXXII. c. 5. L. XXXV. c. 27, 29. L. XXXVI. c. 31. L. XXXVIII. c. 34. L. XLI. c. 20. Diod. Sicul. p. 507, 530. & seq.

même

même de la Grece, à la réserve de celles qui depuis la funeste division des Romains & la bataille d'Actium ont été peuplées de nouveaux habitans.

Ce qui porta les Arcadiens à bâtir Mégalopolis, ce fut l'envie de réunir leurs forces dans une ville qui fût comme le centre & la capitale de tout le païs. Ils sçavoient que les Argiens, pendant tout le tems qu'ils avoient eu leurs troupes dispersées en plusieurs villes, s'étoient vus sans cesse harcelés par les Lacédémoniens; & qu'au contraire depuis le parti qu'ils avoient pris de raser Tirynthe, Hysies, Ornée, Mycenes, Midée & quelques autres pour en transporter les habitans à Argos, ils avoient moins redouté les Lacédémoniens, & s'étoient fait respecter de leurs voisins. Ce fut dans cette vue que les Arcadiens conspirerent tous à aller habiter Mégalopolis; mais, Épaminondas fut regardé avec justice comme l'auteur de cette entreprise, car il trouva le moyen de rassembler les Arcadiens dans une seule ville, & il envoya à ces peuples une escorte de mille hommes choisis sous la conduite de Pammenès, pour les soutenir au cas que les Lacédémoniens les attaquassent, & qu'ils s'opposassent à leur transmigration. Les Arcadiens de leur côté nommerent des chefs, tirés de chaque Province. Timon & Proxene commandoient les Tégéates; Lycomede & Poléas conduisoient les Mantinéens; Cléolas & Acriphius menoient ceux de Clitore; Eucampidas & Iéronyme avoient les Ménaliens sous leurs ordres; enfin, Pasicrate & Théoxene étoient à la tête des Parrhasiens.

Voici maintenant la liste des villes qui, soit par zele pour le nouvel établissement, soit par haine pour les Lacédémoniens, se laisserent persuader d'envoyer la meilleure partie de leurs citoyens à Mégalopolis. Dans la Province de Ménale il y eut Aléa, Pallantium, Eutée, Sumatie, Asée, Apéréthe, Hélisson, Oresthasium, Dipée, & Alycée. Dans le païs des Eutrésiens il y eut Tricolons, Zœtée, Charisie, Ptoléderme, Cnausons, & Parorée. Entre les Épytiens il y eut Scirtonium, Malée, Cromes, Bélémine, & Leuctron. Entre les Parrhasiens, ceux de Lycosure, de Thocné, de Trapésunte, de Prosé, d'Acacésium, d'Acontion, de Macarie & de Dasée se signalerent à l'envi. Parmi les Cynuréens d'Arcadie, ceux de Gortys, de Thise sur le Lycée, de Lycoa, & d'Aliphere suivirent l'exemple des autres. Enfin, du païs des Orchoméniens furent les villes de Thisoa, de Methydrium, & de Teuthis, auxquelles se joignirent Tripolis, Callia, Dipœne & Nonacris. La plupart de ces peuples, se soumettant à une résolution prise du consentement unanime de toute la nation, se transplanterent volontiers à Mégalopolis. Il n'y eut que les Lycoatès,

ceux de Tricolons, ceux de Lycosure & ceux de Trapésunte qui résisterent, ne pouvant se résoudre à abandonner les villes où ils avoient pris naissance. Encore même des quatre peuples que nous venons de nommer les trois premiers furent-ils obligés de céder; de sorte que les Trapésuntiens furent les seuls qu'on ne put persuader; ils aimerent mieux quitter entiérement le Péloponnèse que d'aller demeurer à Mégalopolis.

De toutes les villes, dont nous venons de donner le dénombrement, les unes étoient dejà désertes du tems de Pausanias, les autres n'étoient plus que des villages qui relevoient des Mégalopolitains, comme Gortys, Dipœne, Thisoa dans le païs des Orchoméniens, Méthydrium, Teuthis, Callia, & Hélisson.

Cette transmigration des Arcadiens dans la ville de Mégalopolis arriva la même année que la défaite des Lacédémoniens à Leuctres, & peu de mois après. Phrasiclidès étoit pour lors Archonte à Athenes; & ce fut en la 102.e Olympiade, en laquelle Damon de Thurium remporta le prix du stade.

Les Mégalopolitains, ayant fait une étroite alliance avec les Thébains, n'eurent plus rien à craindre de la part des Lacédémoniens, mais cette sécurité ne dura pas long-tems. Car, dès que les Lacédémoniens virent les Thébains engagés, dans la guerre sacrée, & attaqués par les Phocéens qui étoient soutenus par leurs voisins les Béotiens, & qui ne manquoient pas d'argent, parce qu'ils avoient pillé le Temple de Delphes, aussitôt ils déclarerent la guerre aux Arcadiens en général, & sur-tout à ceux de Mégalopolis. Ceux-ci se défendirent si bien, & furent secourus si à propos des peuples d'alentour, qu'il ne se passa rien de considérable de part ni d'autre. Les Arcadiens, par leur animosité contre Sparte, contribuerent beaucoup à l'agrandissement de Philippe & de la puissance Macédonienne; car, ils ne se trouverent ni à la bataille de Chéronée avec les autres Grecs, ni au combat qui se donna ensuite en Thessalie.

Quelque tems après, il s'éleva parmi eux un tyran nommé Aristodeme, Phigalien de naissance. Sous sa domination, Acrotate, à la tête d'une armée de Lacédémoniens, fit une irruption dans le païs des Mégalopolitains; il y eut un grand combat entre ces deux peuples & beaucoup de monde tué d'un & d'autre côté; cependant, les Arcadiens eurent l'avantage. Acrotate périt en cette occasion avec un grand nombre de Lacédémoniens. Deux générations après la mort d'Aristodeme, Lydiade usurpa aussi la souveraine autorité; c'étoit un homme obscur, mais qui avoit des sentimens élevés, & qui aimoit sa patrie, comme il en donna des marques. Les Mégalopolitains étant en-

trés dans la ligue d'Achaïe, Lydiade se fit tellement estimer des Achéens & de ses compatriotes, que tous le comparoient à Aratus.

A quelque-tems delà, les Lacédémoniens sous la conduite d'Agis, fils d'Eudamidas, roi de Sparte, mais de l'autre maison, après des préparatifs de guerre extraordinaires & beaucoup plus grands que n'avoient été les derniers sous Acrotate, vinrent attaquer les Mégalopolitains, les taillerent en pieces, & mirent le siege devant Mégalopolis. Déjà ils avoient approché des murs une énorme machine dont ils battoient la tour en ruines, & ils espéroient que dès le lendemain cette tour seroit renversée. Mais, il étoit de la destinée des Grecs d'être sauvés plus d'une fois par le vent de Borée; car, ce même vent qui avoit fait échouer une partie de la flotte des Perses contre les écueils de la côte de Sépias, empêcha aussi que Mégalopolis ne fût prise; sa violence fut si grande & si continuelle, qu'il abattit & brisa la machine de guerre en laquelle les ennemis avoient toute leur espérance.

Peu d'années après, Cléomene, fils de Léonidas, sans aucun égard pour la foi des traités, se rendit maître de Mégalopolis par surprise. Nombre d'habitans, étant accourus la nuit à la défense des remparts, furent tués en combattant pour leur patrie, & Lydiade entr'autres, après avoir fait tout ce que l'on pouvoit attendre de son grand courage, eut une fin digne de la mémoire de tous les siecles. Philopœmen, fils de Craugis, rassembla les deux tiers du peuple, tant hommes que femmes & enfans, & se retira avec eux en Messénie. Tout le reste fut passé au fil de l'épée; Cléomène rasa la ville jusqu'aux fondemens & y mit le feu. Mais, dans la suite, les Mégalopolitains y étant rentrés la rebâtirent. Il faut pourtant rendre justice aux Lacédémoniens; le sac de Mégalopolis ne doit pas leur être imputé, mais uniquement à Cléomène qui gouvernoit despotiquement alors, & qui de Roi de Sparte s'en étoit fait le Tyran.

La source du fleuve Buphagus étoit ce qui séparoit les Héréens des Mégalopolitains.

On nomme aujourd'hui cette ville Léontari, selon Sophien, & Léondario selon Niger & Sabellicus.

MÉGALOPOLITAINS, *Megalopolitæ*, *Megalopolitani*, Μεγαλοπολῖται. les habitans de Mégalopolis. *Voyez* Mégalopolis.

MÉGAMIDAS, *Megamidas*, dont il est fait mention dans une des hymnes attribuées à Homere.

MÉGANIRE, *Meganira*, (a) Μεγάνειρα, femme de Céléus, avoit une chapelle dans l'Attique sur le chemin d'Éleusis à Mégare. Il y avoit auprès un

(a) Pauf. pag. 72.

puits nommé le puits fleuri. Il y en a qui, au lieu de Méganire, lisent Métanire. *Voyez* Céléus.

MÉGANITAS, *Meganitas*, Μεγανίτας, (a) fleuve du Péloponnèse dans l'Achaïe. Pausanias en parle, & dit qu'il arrosoit le territoire d'Égium, & qu'il se jettoit dans la mer.

MÉGAPENTHE, *Megapenthes*, Μεγαπένθης, (b) fils de Prœtus, succéda à Acrisius, roi d'Argos l'an 1345 avant Jesus-Christ, Persée, fils de Danaé & d'Acrisius, lui ayant cédé ce Royaume en se retirant à Mycènes, après avoir tué Acrisius. Il eut pour successeur Anaxagoras son fils, ou selon d'autres, son petit-fils.

MÉGAPENTHE, *Megapenthes*, Μεγαπένθος, (c) fils de Ménélaüs, qui l'avoit eu d'une esclave, fut marié à une Princesse de Sparte, fille d'Alector.

MÉGAPENTHE, *Megapenthes*, Μεγαπένθος (d) Tyran, fils de Lacydas. Il en est beaucoup fait mention dans Lucien. » Il » n'est pas besoin de grands » discours, fait dire cet Auteur » à un de ses interlocuteurs, » pour convaincre Mégapen» the. Il ne faut que le désha» biller comme les autres ; on » verra de belles taches. Tou» tefois, si tu veux, pour la » forme, je dirai une partie de » ce qu'il a fait. Je ne parlerai » point des crimes qu'il a com» mis, pour parvenir à l'Em» pire, ni avant que d'y être » parvenu. Mais, après qu'il » s'en fut rendu maître, avec » une bande de voleurs & d'as» sassins, il fit mourir plus de » dix mille citoyens, sans au» cune forme de procès ; & s'é» tant enrichi de leurs dépouil» les, il s'abandonna à toutes » sortes de vices & de dissolu» tions. Car, il violoit les filles, » enlevoit les femmes à leurs » maris, & les enfans à leurs » peres, & triomphoit haute» ment de la pudeur & de la » liberté publique. Pour son » orgueil & son insolence, ils » ont été à un si haut point, » qu'il seroit plus aisé de re» garder le soleil en plein midi, » que de le contempler en sa » gloire. Quant à la cruauté, » il a inventé de nouveaux sup» plices pour tourmenter les » misérables, & n'a pas épar» gné ses propres amis, les uns » à cause de leur vertu, les » autres pour avoir leur bien. » Qu'on les appelle, ils té» moigneront contre lui ; mais » les voilà tous venus. »

MÉGAPHERNE, *Megaphernes*, Μεγαφέρνης, (e) Perse de nation, fût mis à mort par Cyrus, sous prétexte qu'il avoit dressé des embûches à ce Prince.

MÉGAPOLE, *Megapola*, (f) Μεγαπολὴ, femme dont il est fait mention dans Lucien.

(a) Pauf. p. 443.
(b) Pauf. pag. 113, 116. Myth. par M. l'Abb. Ban. Tom. VI. pag. 214, 216.
(c) Pauf. pag. 117. Homer. Odyss. L. IV. v. 10. *& seq.*
(d) Lucian. T. I. p. 433. *& seq.*
(e) Xenoph. p. 248.
(f) Lucian. T. II. p. 140.

MÉGARA, *Megara*, Μέγαρα, (*a*) nom que l'on donnoit aux temples de Cérès, suivant un passage d'Eustathe sur le premier livre de l'Odyssée. Il est aussi fait mention dans Pausanias des temples nommés Mégara.

MÉGARA, *Megara*, Μέγαρα. (*b*) nom d'un quartier de la ville de Carthage. On appelloit ainsi la ville proprement dite, où demeuroient les habitans. *Voyez* Carthage.

MÉGARBUS, *Megarbus*, petit-fils d'Hercule & pere d'Hippomene. Ce fut aussi le nom d'un fils d'Apollon.

MÉGARE, *Megara*, Μέγαρα, (*c*) ville de Grece, capitale du païs connu sous le nom de Mégaride, étoit située près du golfe Saronique, presque à égale distance de Corinthe & d'Athenes. Elle étoit à vingt milles de cette derniere, à quarante milles de Thespies, ville de Béotie, & à douze d'Éleusis, ville de l'Attique. Son territoire étoit bas, enfoncé, abondant en pâturages. Elle a conservé son nom avec une légère altération; on l'appelle aujourd'hui Mégra. Les Latins, qui ont suivi les Grecs, appellent cette ville Mégara au singulier féminin, ou Mégara au neutre pluriel, tant les Poëtes que les Historiens.

I. » Cette ville fut, dès les » premiers tems, de la dépendance d'Athenes, Pylas, roi » de Mégare, l'ayant laissée à » Pandion. Une preuve de ce » que j'avance, dit Pausanias, » c'est qu'on voit encore à Mégare le sépulcre de Pandion, » & qu'Égée, l'aîné de ses enfans, regnoit à Athenes, tandis que Nisus son cadet étoit » seulement roi de Mégare & » du païs qui s'étend depuis » cette ville jusqu'à Corinthe. » On voit à Mégare un port » qui du nom de Nisus s'appelle encore aujourd'hui le Nisée. Mais, sous le regne de » Codrus, les peuples du Péloponnèse ayant déclaré la guerre aux Athéniens, comme ils » virent que c'étoit sans succès, » ils s'en retournerent chez » eux, & chemin faisant ils » prirent la ville de Mégare, » qu'ils peuplerent de Corinthiens & d'autres étrangers » qui servoient dans leur armée, & qui voulurent bien » s'établir là; de sorte que » les Mégaréens, prenant les » mœurs & le langage de ces » étrangers, devinrent insensiblement Doriens. Les naturels » du païs disent que la ville » prit le nom de Mégare sous » le regne de Car, fils de Phoranée, & qu'ils ne commencerent que vers ce tems-là à

(*a*) Pauf. pag. 73. Mém. de l'Acad. des Inscript. & Bell. Lett. Tom. XVI. pag. 122.

(*b*) Roll. Hist. Anc. T. I. p. 291.

(*c*) Pauf. pag. 67. *& seq.* Strab. pag. 167, 320, 322, 333, 336, 385, 392. *& seq.* Thucyd. pag. 67, 73, 92. *& seq.* Diod. Sicul. p. 258, 283, 293, 306. *& seq.* Plut. T. I. p. 82. *& seq.* Just. L. II. c. 7, 8. Ptolem. L. III. c. 15. Pomp. Mel. pag. 111. Vell. Paterc. L. I. c. 2. Plin. T. I. p. 196. Mém. de l'Acad. des Inscript. & Bell. Lett. Tom. XVI. pag. 120, 121. *& suiv.*

» avoir des temples de Cérès, » appellés Mégara. Mais, les » Béotiens, prétendent que Mé» gareus, fils de Neptune, de» meuroit à Onchefte; que là » il fe mit à la tête d'une armée » de Béotiens, & qu'il vint au » fecours de Nifus affiégé par » Minos dans fa capitale; que » Mégaréus ayant été tué dans » un combat qui fe donna fous » les murs de la ville, il fut » inhumé dans le lieu même, » & que du nom de ce prince » Nife fut appellée Mégare. » Les Mégaréens ajoutent que » douze génerations après Car, » fils de Phoronée, Lélex étoit » venu d'Égypte dans leur païs » & y avoit regné; que de fon » tems ils prirent le nom de » Léleges; que ce Lélex fut » pere de Cléfon qui eut pour » fils Pylas, dont naquit Scy» ron, qui époufa une fille de » Pandion. Ils difent que Scy» ron difputa enfuite le royau» me de Mégare à Ninus, qui » étoit fils de Pandion, & que » l'un & l'autre prirent pour » juge de leur différent Éacus, » qui adjugea le Royaume à Ni» nus & à fes defcendans, mais » à condition que Scyron au» roit le commandement des » troupes. Selon eux, Méga» réus, fils de Neptune, époufa » Iphinoé, fille de Nifus, & » fuccéda à fon beau-pere; » mais, pour la guerre de Crete » & la prife de leur ville fous » le regne de Nifus, ils font » femblant de n'en rien fça» voir. »

Quelques-uns attribuent la fondation de Mégare à Mégaréus, fils d'Apollon. Mais, on ne trouve ce Mégaréus que dans Étienne de Byzance. Selon Paufanias, c'eft Apollon lui-même qui prêta fon miniftère à la conftruction des murailles de cette ville; elles ont été plus fouvent renverfées & détruites que celles de Troie, qui fe vantoit du même honneur. Nous croyons que Paufanias ne le crut pas plus que nous, quand on l'engagea à obferver le rocher fur lequel ce Dieu dépofoit fa lyre dans le tems de fon travail, & qui rendoit, dit-on, un fon harmonieux, lorfqu'on le frappoit d'un caillou. Ces peuples nous ont confervé un grand nombre de traditions, qui ne fervent qu'à nous confirmer dans l'opinion, que les Grecs étoient de hardis menteurs dans leurs hiftoires, & qu'ils manquoient de jugement, ou qu'ils avoient bien mauvaife opinion de nous, s'ils efpéroient que nous les en croirions fur leur parole.

Il y a grande apparence que le nom de Mégare fut donné à cette ville à caufe de ces temples que fit bâtir Car, fils de Phoronée. Ils attiroient une fi grande quantité de Pélerins, que l'on fut obligé d'y établir des habitations pour leur fervir de retraite & de lieu de repos, dans les tems qu'ils y apportoient leurs offrandes. Ce font ces temples, dédiés à Cérès furnommée Μαλοφόρος, fous la protection de laquelle étoient les

troupeaux de moutons, dont Diogène fait mention, quand il dit qu'il aimeroit mieux être bélier du troupeau d'un Mégaréen, que d'être son fils; parce que ce peuple négligeoit d'habiller les enfans pour les garantir de la rigueur des saisons & de l'intempérie de l'air, pendant qu'on avoit grand soin de couvrir les moutons, pour rendre leur laine plus fine, & plus aisée à filer & à mettre en œuvre. Plutarque, dans son traité de l'avarice, fait ce reproche aux Mégaréens de son tems.

» On voit à Mégare, [c'est » toujours Pausanias qui parle] » un magnifique aquéduc, bâti » par Théagene, de qui j'ai fait » mention lorsque j'ai dit que » sa fille avoit été donnée en » mariage à Scyron Athénien. » Ce Théagene durant sa ty- » rannie fit faire cet aquéduc, » qui est un ouvrage à voir » tant pour sa grandeur que » pour sa beauté & pour le » nombre de ses colomnes. Les » habitans n'appellent point au- » trement l'eau de cette belle » fontaine, que l'eau des nym- » phes Sithnides qu'ils croyent » originaires du païs comme » eux-mêmes. Ils racontent » qu'une de ces Nymphes eut » une fille dont Jupiter devint » amoureux, & que de ce » commerce naquit Mégarus, » qui se sauva du Déluge de » Deucalion, en gagnant le som- » met du mont Géranien qui » alors avoit un autre nom; » car, selon eux, Mégarus, » guidé par le cri d'une bande » de grues qui voloient de ce » côté-là, nagea jusqu'au haut » de cette montagne, qui de- » puis cet évenement s'est ap- » pellée le mont Géranien. » Auprès de ce bel aqué- » duc est un vieux temple, où » j'ai vu quelques portraits » d'empereurs Romains, avec » une statue de Diane protec- » trice, ainsi la nomment-ils, » pour la raison que je vais » dire. Les Perses que Mardo- » nius avoit amenés, après » avoir ravagé tous les envi- » rons de Mégare, voulurent » rejoindre leur chef qui étoit » à Thebes; mais, par le pou- » voir de Diane, ces barbares » se trouverent tout à coup en- » veloppés de si épaisses téne- » bres, que ne connoissant plus » les chemins ils s'égarerent & » tournerent du côté des mon- » tagnes. Là croyant avoir l'ar- » mée ennemie à leurs trousses, » ils tirerent une infinité de fle- » ches. Les rochers d'alentour » frappés de ces fleches sem- » bloient rendre une espece de » gémissement, de sorte que les » Perses croyoient blesser au- » tant d'ennemis qu'ils tiroient » de fleches; bientôt leurs car- » quois furent épuisés; alors » le jour vint, les Mégaréens » fondirent sur les Perses, & » les ayant trouvés sans ré- » sistance, ils en tuerent un » grand nombre; c'est ainsi » qu'ils racontent cette aven- » ture, & ce fut pour en per- » pétuer la mémoire qu'ils

» consacrerent une statue à » Diane protectrice. »

II. On peut juger que sous le regne d'Alcathoüs, gendre & successeur de Mégaréus, les Mégaréens étoient alliés des Athéniens, & partageoient entre eux les charges de l'État; car, Alcathoüs envoya sa fille Péribée en Crete, la même année que Théfée y fut conduit, pour être exposé dans le labyrinthe à la fureur du Minotaure.

On croit que le Royaume de Mégaride avoit été gouverné successivement par douze Rois, entre lesquels le premier fut Cléson, fils de Lélex, qui eut Pylas pour fils & successeur; de lui vint Scyron qui épousa la fille de Pandion. Scyron disputa le Royaume à Nisus; mais Eacus, choisi pour arbitre, adjugea le Royaume à Nisus, & donna à Scyron le commandement des armées. Nous aurons à parler de lui dans la description des parties qui composoient le Royaume de Mégaride. Le dernier de ces douze Rois fut Ajax, fils de Télamon; il mourut au siege de Troie de sa propre main, & de l'épée fatale dont Hector lui avoit fait présent, en considération de sa valeur. Pausanias avance qu'Hypérion, fils d'Agamemnon, fut le dernier des Rois de Mégare, & que son orgueil & son avarice l'ayant rendu odieux, il fut tué par Sandion, qui conseilla de ne plus souffrir de Rois. Ésymnus, qui étoit alors en grand crédit à Mégare, alla consulter l'oracle de Delphes sur ce changement; il en rapporta que le Dieu promettoit toute sorte de prospérités, si les Mégaréens ne se conduisoient que par le plus grand nombre; ce qui fut interprété, qu'il falloit, pour le lieu des assemblées, faire une enceinte qui renfermeroit les tombeaux des Héros, en présence desquels on formeroit des délibérations.

Après cet évenement ce Royaume devint un État libre & démocratique, jusqu'au tems, où les Athéniens s'en furent rendu maîtres. Les Héraclides enleverent aux Athéniens cette conquête, & le Gouvernement devint aristocratique.

Il ne seroit pas aisé d'entrer dans un détail chronologique & bien suivi des révolutions par lesquelles cet État a passé. Pausanias observe seulement que Mégaréus, fils de Neptune, épousa Iphinoé l'une des filles de Ninus; mais, il reproche aux Historiens de Mégare leur silence sur la guerre de Crete & sur la prise de la capitale de la Mégaride, sous le regne de Nisus.

La ville de Mégare n'eut une consistance bien décidée, qu'après qu'elle fut devenue colonie Romaine, par la conquête qu'en fit Q. Cécilius Métellus surnommé Macédonicus; lorsqu'Alcamène fut obligé de retirer les troupes auxiliaires qu'il avoit amenées à Mégare, & qu'il les fit passer de cette ville

à Corinthe. Mais, revenons aux anciens Mégaréens par rapport à la guerre.

Les Salaminiens avoient rompu le traité d'alliance, qu'ils avoient conclu depuis long-tems avec les Athéniens, qui s'étoient de leur côté engagés à les défendre contre tous ceux qui, jaloux de leur gloire, oseroient les attaquer. Ils s'étoient unis avec les Mégaréens, par une ligue offensive & défensive. Les Athéniens, résolus de tout entreprendre pour la troubler, avoient été si souvent repoussés & battus, que rebutés ils avoient publié un décret, par lequel il étoit défendu sous peine de la vie, de proposer dans aucune délibération de recouvrer Salamine. Solon, indigné de ce qu'un tel décret avoit de honteux pour la République, profita de l'ardeur qu'il vit dans les jeunes gens, qui en murmuroient tout haut; il répandit parmi ses amis, qu'il avoit composé un Poëme intitulé *Salamine;* & comme s'il eût eu quelque aliénation d'esprit, il alla avec une couronne sur la tête, le réciter aux assistans, dans la chaire du crieur public. Diogène Laërce nous a conservé les vers les plus piquans de cette Satyre, contre la lâcheté des Athéniens; & l'Auteur, qui avoit couvert cette entreprise du voile de la folie, fut soutenu par les intrigues de Pisistrate. Il exhorta le peuple à rentrer dans ses droits sur l'île de Salamine, & à révoquer le décret. On le crut; la guerre s'alluma, & on en donna le commandement à Solon. Frontin, Justin, & d'autres Historiens disent qu'il fut associé à Pisistrate, que l'on chargea de venger l'honneur de la République. Il fit avancer la flotte qu'il commandoit, jusqu'au promontoire de Colias, où il trouva les Dames d'Athènes qui célébroient la fête & les mystères de Vénus, & fit partir un homme de confiance, qui comme mécontent du Gouvernement présent, & sous l'apparence de déserteur, vint pour se retirer à Mégare. Il donna à entendre, comme un avis important, qu'on pourroit sans peine se rendre maître des plus considérables Dames d'Athenes, en passant sans bruit dans un vaisseau seul à Colias. On ajouta foi à ce rapport; il fut associé à l'entreprise; & Solon voyant le vaisseau s'avancer, fit retirer les Dames, & donna des habits de femmes à un nombre de jeunes gens sans barbe, qui cacherent des poignards sous leurs robes. Le vaisseau étant arrivé, les Mégaréens coururent sans défense, pour ne point allarmer cette jeunesse, qui jouoit & dansoit assez près de la mer. Les Mégaréens furent donc tous poignardés, & les Athéniens continuerent leur route vers Salamine, dont ils se rendirent maîtres. Tout ce récit est tiré de Plutarque, qui rapporte encore une autre tradition, à laquelle il semble donner la préférence. Il dit que Solon,

fondé sur une réponse de l'oracle de Delphes, alla pendant la nuit avec cinq cens hommes, dont on lui avoit donné le commandement, pour faire des sacrifices sur le tombeau de deux Héros du païs de Salamine, Périphémus & Cichris; qu'il avoit fait passer ses troupes sur des barques de pêcheurs, soutenues par une galère à trente rames; & qu'il s'étoit arrêté à un promontoire vis-à-vis l'île d'Eubée, où les Mégaréens, pour prendre connoissance de cet armement, envoyerent une galère qui fut prise. Solon la chargea des soldats qu'il avoit amenés, & leur donna les armes des Mégaréens qu'il avoit fait prisonniers, pour les mieux déguiser, & par ce stratagème, reprit la ville & l'île de Salamine. En mémoire de cet exploit, Solon fit bâtir un temple en l'honneur du Dieu Mars, à qui tous les ans on faisoit des sacrifices en action de graces.

Les Mégaréens, ne voyant pas qu'il y eût de moyen pour recouvrer Salamine par la voie des armes, ni de faire valoir leurs anciennes prétentions sur cette île, s'adresserent aux Lacédémoniens, pour juger du droit qu'ils croyoient avoir, contre la conquête que les Athéniens venoient d'en faire. Diogène Laërce, Plutarque & Élien rapportent les moyens allégués de part & d'autre; mais, Solon soutint avec tant d'art & d'éloquence les intérêts des Athéniens, que l'île de Salamine leur fut adjugée, sur l'usage constant depuis les siecles les plus reculés de tourner les visages des morts du côté du couchant, pratique soutenue par une loi d'Athenes; au lieu que les Mégaréens les tournoient vers le levant. Il ajoutoit que les Athéniens mettoient leurs morts en terre séparément, au lieu que les Mégaréens en mettoient jusqu'à quatre en un même cercueil.

L'Histoire ne nous a conservé que fort peu de monumens d'exploits militaires des Mégaréens. Ils étoient presque toujours occupés à se défendre contre des voisins plus puissans qu'eux; ils devenoient troupes auxiliaires pour les peuples auxquels leur intérêt les attachoit.

L'an 458 avant Jesus-Christ, les habitans de Corinthe & ceux de Mégare entrerent en guerre au sujet de leurs limites. Cette dispute avoit commencé par des pillages réciproques, & par des querelles, ou même des voies de fait, mais seulement entre des particuliers, & qui méritoient peu le nom de combat. Mais, la dissention augmentant, les Mégaréens qui avoient toujours eu du dessous, & qui craignoient les Corinthiens, emprunterent le secours d'Athenes. Alors, les forces étant à peu près égales de part & d'autre; & les Corinthiens, soutenus d'autres villes du Péloponnèse, ayant envoyé une armée contre Mégare; les Athéniens fournirent à cette ville,

pour se défendre, un corps de troupes à la tête desquelles étoit Myronidès, homme célebre par son courage. On en vint bientôt à un combat qui fut long, & où les deux partis ayant donné autant de preuves de valeur, l'un que l'autre, la victoire demeura enfin aux Athéniens, qui mirent par terre un grand nombre de leurs adversaires.

Dix ans après, les Mégaréens se séparerent d'Athenes, & par des ambassadeurs envoyés exprès contracterent alliance avec Lacédémone. Les Athéniens, irrités de cette préférence, firent passer dans les terres des Mégaréens des troupes qui les pillerent, & en rapporterent un grand butin. Les possesseurs étant sortis de la ville en armes, pour défendre leur récolte, il se donna un combat, à la fin duquel les Athéniens demeurés vainqueurs firent rentrer de force ceux de Mégare dans leur ville. Ils publierent depuis un décret pour interdire aux Mégaréens l'entrée de leurs marchés, ainsi que de tous les ports qui étoient de leur dépendance; & ce décret fulminant fut comme la premiere étincelle qui alluma la guerre du Péloponnèse. On assure cependant que les Athéniens l'auroient révoqué, si Périclès ne s'y fût opposé.

On dit qu'il y eut là-dessus des ambassadeurs envoyés de Lacédémone à Athenes; & que comme Périclès alléguoit contre eux la loi qui défendoit expressément d'ôter le tableau sur lequel le décret contre Mégare étoit écrit & publié, Polyarce, qui étoit un des ambassadeurs, lui dit : *Eh bien ne l'ôtez donc point, tournez-le seulement, il n'y a point de loi qui le défende.*

La plaisanterie de ce mot n'adoucit point la dureté inflexible de Périclès; c'est pourquoi, on peut croire avec raison qu'il avoit contre eux en particulier quelque sujet de haine, mais que voulant la couvrir de l'intérêt public, & lui donner une cause manifeste & connue, il prit pour prétexte qu'ils avoient labouré les terres sacrées, & il fit ordonner qu'on enverroit incessamment un Héraut se plaindre de ce sacrilege, & que le même Héraut iroit delà à Lacédémone les accuser dans le Conseil. Il est certain que Périclès fut l'auteur de ce décret, qui ne contenoit que des plaintes pleines d'humanité & de douceur, & qui ne tendoit en apparence qu'à pacifier tous les différends; mais, le héraut Antémocrite étant mort dans ce voyage, & les Mégaréens étant soupçonnés d'y avoir contribué, Charinus dressa un décret par lequel les Athéniens déclaroient à Mégare une haine immortelle & irréconciliable, & ordonnoit que tous les Mégaréens qui mettroient le pied dans Athenes, seroient punis de mort; que tous les Généraux Athéniens, en prêtant le serment solemnel, jureroient expressément qu'ils enverroient tous les ans ravager

deux fois le territoire de cette ville ennemie, & que le héraut Anthémocrite seroit enterré près des portes Thriasiennes, qu'on appella depuis le Dipyle.

Mais, les Mégaréens se défendoient avec beaucoup de chaleur d'un si grand crime qu'ils rejettoient sur Aspasie & sur Périclès; & ils employoient pour preuve ces vers célebres & piquans des Acharnenses d'Aristophane, où ce Poëte écrit: » De jeunes » Athéniens pleins de vin vont » enlever à Mégare la courti» sanne Simæthe, & les Méga» réens outrés de cet affront, » vont enlever à leur tour deux » courtisannes à Aspasie.» Ainsi, suivant Aristophane, la guerre du Péloponnèse auroit été l'ouvrage de trois courtisannes; mais, les évenemens les plus remarquables ont quelquefois une origine assez honteuse.

Il faut convenir que dans ces vers d'Aristophane, il n'est fait aucune mention de la mort du héraut Anthémocrite. Les Mégaréens les citoient seulement pour faire entendre que Périclès avoit été si fâché de l'enlevement de ces deux courtisannes d'Aspasie, que, pour se venger, il avoit fait tuer ce Héraut, afin que le soupçon de ce meurtre tombant sur eux, ils fussent l'objet de la haine publique. Thucydide ne fait non plus aucune mention de ce Héraut. Cependant, il est vrai que les Mégaréens passerent pour les auteurs de ce meurtre, qu'ils en porterent encore la peine plusieurs siecles après, l'empereur Adrien les ayant privés seuls du soulagement qu'il procuroit à tous les autres peuples de la Grece; ce qui fait voir que les villes, comme les particuliers, ont un très-grand intérêt à conserver par toutes leurs actions une réputation pure & nette.

Les Mégaréens cependant, fatigués de la guerre qu'ils avoient à soutenir, & contre les Athéniens, & contre leurs propres bannis, essayoient de terminer la seconde par des députations que les citoyens du dedans, & ceux du dehors s'envoyoient faire les uns aux autres. Quelques-uns des premiers, mal intentionnés pour les bannis, firent proposer aux généraux des Athéniens de leur livrer leur propre ville. Les Généraux, qui étoient Hippocrate & Démosthene, ayant accepté cette proposition, envoyerent de nuit six cens soldats, auxquels les conjurés ouvrirent les portes secrétement. Dès que la trahison fut découverte, le peuple se partagea en deux factions, dont l'une se déclaroit pour les Athéniens, & l'autre pour les Spartiates. Aussitôt un homme du peuple demanda, de son propre mouvement, les noms de tous ceux qui prenoient le parti des Athéniens. Comme on vit à cette proclamation que les Lacédémoniens alloient être abandonnés, tous ceux qui gardoient les murail-

les, sans aucune exception, se réfugierent à Nisée port de mer des Mégaréens. Les Athéniens environnerent aussitôt d'un fossé le derriere de ce port pour l'assiéger, & faisant venir sur le champ des ouvriers d'Athenes, ils bâtirent encore une muraille autour de Nisée. Les habitans, se voyant ainsi renfermés, eurent peur d'être pris de force, & se rendirent aux Athéniens par capitulation.

Les Mégaréens par la suite surprirent Nisée, & les Athéniens envoyerent aussitôt contre eux Léotrophidès & Timarque avec mille hommes d'infanterie & quatre cens chevaux. Tous les Mégaréens en armes allerent au devant d'eux, & se fortifiant encore de quelques Siciliens, qui se trouverent en ces cantons, ils se mirent en ordre de bataille sur des hauteurs, qu'on appelloit les Cornes. Les Athéniens combattirent vaillamment, & renverserent leurs ennemis qui étoient en bien plus grand nombre qu'eux. La plus grande perte tomba sur les Mégaréens, car il ne fut tué que vingt des Spartiates qui les soutenoient. Les Athéniens, irrités de la prise de Nisée, ne poursuivirent point les Spartiates dans leur fuite, & déchargerent toute leur colere sur ceux de Mégare, dont ils firent un grand carnage.

III. La mauvaise foi des Mégaréens avoit prévenu la plus grande partie de leurs voisins contre eux. Leur rire avoit passé en proverbe; & il s'appliquoit à ces hommes qui, comme le dit Quintilien, aimeroient mieux perdre un bon ami, que de négliger un bon mot qui se présente; illusion de l'esprit, qui cherche à briller aux dépens du cœur. Le proverbe pouvoit encore être fondé sur ce que les paroles que ces Mégaréens paroissoient donner avec joie, avoient aussi peu de stabilité, que ces barillets de terre, qu'Eubulus dans Athénée appelle πιθάκνια, qui se formoient à la manufacture de Mégare; ils imposoient à la vue par leur élégance; ils étoient mis en réserve dans les cabinets des curieux; mais, ils étoient très-minces, & par conséquent très-fragiles.

Aristophane a aussi relevé les ruses & les artifices des Mégaréens, en mettant dans la bouche d'un de ses acteurs, dont les artifices avoient souvent échoué, *qu'il va employer une des ruses des Mégaréens*. Érasme dit que ce proverbe, Μεγαρικὴ μηχανὴ, auquel la mauvaise réputation des Mégaréens avoit donné naissance, doit s'appliquer à tous ceux qui, comme ce peuple, manquent de bonne foi, soit dans leurs discours, en parlant autrement qu'ils ne pensent, soit dans leurs actions, en violant les engagemens qu'ils ont pris. Il ajoute que cette expression est peut-être fondée sur les subtilités de l'école Mégarique, fondée par Euclide, ou bien sur ce que ce Philosophe

étoit un grand méchanicien. Nous aurons bientôt occaſion de parler de lui.

Il paroît que les Mégaréens étoient peu eſtimés dans la Grece. Leurs députés interrogerent l'oracle ſur l'opinion que l'on devoit avoir de chacun des peuples de la Grece, & quels étoient les plus braves au ſentiment du Dieu. La Prêtreſſe, après avoir expoſé les avantages de quelques villes ſur les autres, répondit que les Mégaréens ne ſeroient pas au douzieme rang parmi les Grecs, qu'ils n'en méritoient aucun, ni même aucune conſidération. Le ſcholiaſte de Théocrite rapporte une épigramme, où cette réponſe étoit miſe en œuvre; & Callimaque l'applique nommément aux Mégaréens, qui étoient devenus un terme de comparaiſon, en matiere de mépris.

Les larmes des Mégaréens furent regardées comme exprimées par force, & non par un vrai ſentiment de douleur. Elles paſſerent auſſi en proverbe, au rapport de Diogénien; il dit que Bacchius, roi de Corinthe, ayant épouſé la fille de Clytius, roi de Mégare, fit ſçavoir à ſon beau-pere que ſa fille étoit morte. Clytius envoya de jeunes garçons & de jeunes filles pour pleurer à la cérémonie des funérailles. C'étoit un uſage dont Horace fait ſentir tout le ridicule.

Suidas donne pour raiſon de ces larmes feintes des Mégaréens, que l'ail & l'oignon étoient très-communs dans le païs, & d'une très-grande force, à cauſe de la qualité de la terre. Ces plantes frappent trop vivement les nerfs des yeux, & expriment des larmes; ce qui fait dire par Ariſtophane à un homme qui pleuroit: *Il ſemble que l'odeur de l'ail te monte aux yeux*. Caton & Nicandre eſtimoient fort les graines de ces plantes qui leur venoient de Mégare.

Les femmes & les filles n'étoient pas plus recommandables par leur vertu, que les hommes par leur probité & leur valeur, auſſi étoient-elles décriées; & leur nom ſervoit dans les autres villes de la Grece, à déſigner les femmes de mauvaiſe vie que l'on appelloit μεγαρικαὶ σφίγγες. à cauſe d'une des plus fameuſes, nommée Sphinx, d'où les Grecs compoſerent le nom de σφίγκται, pour caractériſer un certain ordre de débauchés.

L'imprécation uſitée, chez les peuples voiſins: *Que perſonne ne devienne plus ſage que les Mégaréens*, ne peut être qu'une dériſion, ou qu'une déclaration de l'opinion qu'on avoit de la ſtupidité de ce peuple.

La vie des voyageurs n'étoit pas en ſûreté à Mégare. Valere Maxime rapporte que deux Arcadiens arriverent enſemble en cette ville. L'un d'eux alla loger chez un ami avec lequel il étoit lié par le droit de l'hoſpitalité, & l'autre entra dans une auberge; celui-ci ſe préſenta pendant la nuit à ſon compagnon de voyage, & le pria d'ac-

courir à son secours pour le garantir du danger où il étoit, de la part de celui chez qui il étoit logé, ajoutant qu'il n'y avoit point de tems à perdre. Il se réveilla ; & comme il se mettoit en état de sortir, en s'habillant il fit quelques réflexions sur la légereté de cette vision, qu'il prit pour un songe, & se remit au lit. La fatigue du voyage le rappella promptement au sommeil ; mais, fort peu de tems après, le même compagnon se présenta à lui de nouveau, & baigné dans son sang, il lui dit que puisqu'il avoit négligé de lui sauver la vie, il ne devoit ni ne pouvoit avec honneur se dispenser de venger sa mort & de prendre soin de sa sépulture ; que son hôte l'avoit égorgé, & que pour couvrir son crime, il se préparoit à l'enlever le matin & à le porter hors de la ville dans une voiture de fumier. Réveillé sérieusement à cette vision, revêtue de circonstances si bien suivies, il courut à la porte de la ville, arrêta la voiture, & poursuivit le meurtrier jusqu'à ce qu'il eût été condamné à la mort. Ce seroit grand dommage que cette histoire ne fût appuyée d'aucune autre autorité, que de celle d'un auteur aussi crédule que l'étoit Valere Maxime, d'ailleurs grand partisan du merveilleux ; mais, il l'a tirée presque mot à mot de Cicéron ; & Cicéron l'avoit empruntée de Chrysippe, qui, après Antiphon, avoit donné l'interprétation de beaucoup de petits faits relatifs à des songes inconnus.

Le même Valere Maxime nous laisse encore entendre que les Magistrats de Mégare ne donnoient pas meilleure opinion d'eux, que le reste des citoyens. Dion de Syracuse, chassé de son païs par la barbarie de Denys le tyran, vint à Mégare, & fit demander audience à Théodore, l'un des plus riches & des plus puissans de la ville, qui, quoique averti, le fit attendre si long-tems, qu'un de ses amis avec lequel il étoit venu, en marqua bien de l'impatience. *Il faut*, reprit Dion, *que je supporte ce délai, qui n'est peut-être qu'une punition que je mérite, pour en avoir usé de même lorsque j'étois en place.*

Les Mégaréens ayant proposé aux Béotiens, de faire ensemble une ligue offensive & défensive, la proposition fut rejettée par quatre Conseils de la Béotie, en qui résidoit la puissance souveraine. Quelle foi pouvoit-on ajouter à des traités avec des peuples, qui avoient ouvert leurs portes à Brasidas, commandant des Lacédémoniens, lorsqu'ils commencerent à s'ennuyer de l'alliance contractée avec les Athéniens, & qui, sans autre motif, les ouvrirent aux Athéniens, lorsque les Lacédémoniens refuserent d'entrer dans le réglement de leurs limites avec les Corinthiens? Ils se détacherent encore des Béotiens, qui, après avoir acquis beaucoup de gloire à la bataille de Leuc-

tres, s'étoient abandonnés au luxe & à la débauche; ce qui ne s'accordoit pas avec la conduite des Mégaréens, puisque l'auteur de l'oraison contre Nééra, que les Critiques ne trouvent pas digne de Démosthène, quoiqu'elle occupe une place dans les différentes éditions que nous avons de ses œuvres, observe que les Mégaréens n'étoient occupés qu'à épargner & à gagner. Cependant, Isocrate dit qu'entre tous les Grecs, c'étoient les Mégaréens qui occupoient les plus grandes maisons. Ils étoient aussi fort attentifs au gouvernement de leur État, & à l'économie domestique; en cela bien différens des Sybarites, qui avoient pour maxime capitale, μηδεὶς ἡμῶν σωφρονείτω.

Il n'est pas aisé de concilier ce que nous venons de dire des Mégaréens, avec ce que Diogene en pensoit; sçavoir, que ces peuples, par la somptuosité de leurs repas, sembloient être à la veille de leur mort, & penser comme Sardanapale, pendant qu'ils bâtissoient comme s'ils n'avoient jamais dû mourir. Plutarque en disoit autant des Rhodiens. On ne défend point au sage de travailler pour le plaisir & pour l'utilité de ceux qui doivent lui survivre; mais, comment trouver une juste application de cette maxime, à un peuple si négligent sur l'éducation des enfans, qu'il laissoit aller presque nus.

Nous aurions sans doute une idée plus exacte & plus complete des mœurs des Mégaréens, s'il nous étoit resté quelque chose de plus que le titre de la comédie d'Épicharme, Μεγαρίς. Encore, peut-être ne serviroit-elle que pour caractériser les Mégaréens de Sicile.

Euclide, le fondateur de la secte des Philosophes, surnommée Mégarique, fit beaucoup d'honneur à sa patrie. Il étoit si attaché à Socrate, dont il étoit disciple, qu'il se déguisoit en femme, & passoit toutes les nuits de Mégare à Athenes, pour éviter les peines décernées par les Athéniens, contre ceux de Mégare qui oseroient entrer dans leur ville, & revenoit de vingt milles le matin dans son païs. Le philosophe Taurus, pour attirer ses disciples à la Philosophie, après en avoir fait valoir tous les avantages, leur rappelloit souvent l'exemple d'Euclide. Celui-ci vivoit environ quatre-vingt-dix ans avant le Géometre du même nom, qui étoit d'Alexandrie. Après la mort de Socrate, la crainte des Tyrans obligea Platon & les autres disciples de Socrate à sortir d'Athenes; ils se retirerent à Mégare, où Euclide les reçut, & leur procura le meilleur traitement qu'il put. Ce n'est point ici le lieu d'entrer dans le détail du systême de ce Philosophe. Le premier de ses successeurs dans son école, fut Eubulide, sous lequel étudia Démosthène, lorsqu'accusé de s'être laissé corrompre

par

par les présens d'Harpalus, il fut obligé de sortir d'Athenes.

Nous passerons sous silence les autres successeurs d'Euclide, chefs de son école, qui n'étoient pas Mégaréens, pour parler de Stilpon, qui vivoit au tems du premier Ptolémée. Il étoit de Mégare, & son éloquence entraîna presque toute la Grece dans la secte dont il étoit le chef; c'est de lui que Cicéron dit, à l'honneur de la Philosophie, qu'étant porté par son tempérament à l'amour du vin & des femmes, elle lui avoit appris à dompter ces deux passions. Ptolémée Soter, ayant pris la ville de Mégare, fit ce qu'il put pour engager Stilpon à le suivre en Égypte, & lui fit porter une très-grosse somme d'argent. Stilpon en renvoya une grande partie, & resta dans son païs. Ce fut en la présence de ce Ptolémée, que Diodore Cronus ne put répondre aux questions de Stilpon, & mourut de désespoir. Démétrius même, fils d'Antigonus, ayant assiégé la ville de Mégare, ordonna que l'on ménageât la maison de Stilpon, & lui demanda après la prise de la ville, s'il n'avoit rien perdu dans le pillage. Le Philosophe répondit qu'on ne lui avoit rien enlevé de ce qui étoit réellement à lui. Stilpon, au rapport de Diogene Laërce, avoit composé une vingtaine de Dialogues. Il mourut dans un âge fort avancé.

IV. N'omettons rien, si nous le pouvons, de ce qui peut intéresser Mégare. Disons, après Pausanias, que Pandon, fils de Cécrops II, chassé d'Athenes par la faction des Métionides, fils d'Érechthée, s'étoit retiré près de Pylas, roi de Mégare son beau-pere; il y mourut. Ses enfans, soutenus par les Mégaréens, chasserent à leur tour les Métionides d'Athenes, & Égée recouvra le Royaume de ses peres.

Il y a grande apparence que les arts de la sculpture & de la peinture étoient en considération à Mégare. Théocosme, qui avoit une grande réputation d'habileté en sculpture, étoit de cette ville; il avoit été chargé de travailler aux ornemens du temple de Jupiter Olympien; mais, les ouvrages qu'il avoit commencés, furent interrompus par la guerre du Péloponnèse. Aidé de Phidias, qui lui avoit été associé, il avoit déjà fort avancé la statue de Jupiter, sur la tête de laquelle il avoit placé les Heures & les Parques, parce que ce Dieu présidoit aux destinées & à la vicissitude des saisons & des tems.

L'an 475 avant Jesus-Christ, on entreprit de changer l'état présent du Gouvernement; mais, ceux qui avoient eu cette témérité, furent accablés par le peuple qui fit mourir les uns, & chassa les autres.

Les Mégaréens bâtirent Chalcédoine à l'embouchure du Pont-Euxin, selon Thucydide, qui dit aussi que Lamis, partant de Mégare, fonda en Sicile une

colonie, fur la riviere de Pantacium, en un lieu nommé Trotile; qu'il la transporta depuis à Léontium; & qu'en étant chassé il bâtit Thapse & y mourut. Après sa mort, ceux qui l'avoient suivi, allerent sous la conduite d'Hyblon, Prince du païs, fonder Mégare l'Hybliéene, d'où ils furent chassés 245 ans après par Gélon, roi de Syracuse; mais, ils fonderent auparavant Sélinunte, 200 ans depuis leur premier établissement, c'est à-dire, selon Eusebe, vers la 33.e Olympiade, l'an 648 avant J. C.

V. Si l'on devoit juger de la religion des Mégaréens par le nombre & la magnificence des temples & des monumens élevés à l'honneur des Dieux & des Héros, Pausanias nous en fourniroit de grandes preuves. Il décrit le trésor que ces peuples avoient à Delphes. Dans cette espece de chapelle, étoient des statues de cedre, revêtues d'or qui représentoient Hercule & Déjanire, & le combat d'Hercule contre Achéloüs; Mars soutenoit celui-ci; & Minerve qui n'avoit jamais abandonné Hercule, le défendoit. Mais, sa statue fut transportée dans le temple de Junon, auprès des Hespérides. Le plafond représentoit le combat des Géans contre les Dieux; au milieu étoit un bouclier chargé d'une inscription, qui faisoit entendre que ce trésor étoit composé des dépouilles des Corinthiens. Pausanias met cette victoire des Mégaréens sous le regne de Phorbas à Athenes, avant les Archontes, & avant l'époque des Olympiades. Les Argiens étoient venus au secours des Mégaréens à cette expédition. Les statues étoient de Dontas Lacédémonien, disciple de Dipénus & de Scyllis.

A quelque distance de ce vieux temple dont il a été parlé ci-dessus, étoit le bois sacré de Jupiter Olympien avec un temple qui méritoit d'être vu. Le visage de Jupiter étoit d'or & d'ivoire, mais le corps n'étoit que de plâtre & de terre cuite; les Mégaréens disoient que c'étoit Théocosme un de leurs citoyens, qui avoit fait cette statue dans l'état où elle étoit, & que Phidias y avoit mis aussi la main. Sur la tête du Dieu étoient les Heures & les Parques, pour signifier ce que tout le monde sçait, que les destinées obéissent à Jupiter, & que les saisons & les tems dépendent de sa volonté suprême. Derriere le temple il y avoit plusieurs pieces de bois qui n'étoient qu'à demi-travaillées, & que Théocosme devoit dorer & enrichir d'ivoire pour achever la statue du Dieu. Là ils gardoient un éperon de galere qui étoit d'airain; selon eux, c'étoit d'une galere qu'ils avoient prise sur les Athéniens dans un combat naval qui fut donné au sujet de Salamine, que les uns & les autres se disputoient. Les Athéniens ne nioient pas que Salamine ne les eût abandonnés pour se donner

aux Mégaréens ; mais, ils prétendoient que Solon ayant fait des vers élégiaques qui marquoient que Salamine leur appartenoit, ils la revendiquerent d'abord comme leur bien ; & que sur le déni de justice, ils s'en mirent en possession par la voie des armes. Les Mégaréens de leur côté contoient le fait autrement, & disoient que des bannis nommés les Doryclées étoient allés se joindre à une colonie nouvellement transplantée à Salamine, & que, de concert avec ces étrangers ils avoient livré la ville aux Athéniens. Du bois sacré de Jupiter on montoit à une citadelle que l'on nommoit la Carie du nom de Car, fils de Phoronée. Sur le chemin on voyoit un temple de Bacchus Nyctélius, un autre de Vénus Épistrophia, une chapelle dédiée à la Nuit où l'on disoit qu'elle rendoit ses oracles, un temple sans couverture dédié à Jupiter le Poudreux ; enfin deux statues, l'une d'Esculape, l'autre d'Hygeia, toutes deux faites par Briaxis. Près delà étoit un temple de Cérès qu'ils nommoient le Mégaron ; suivant la tradition du païs, c'étoit Car, fils de Phoronée, qui l'avoit bâti durant son regne.

En descendant de la citadelle, du côté qui regardoit le septentrion, auprès du temple de Jupiter Olympien, on rencontroit le tombeau d'Alcmene. Non loin delà étoit un endroit nommé le torrent, à cause que ce lieu étoit autrefois inondé par un torrent qui tomboit des montagnes voisines. On dit que le tyran Théagene fit prendre un autre chemin à ce torrent ; & qu'il consacra un autel au fleuve Achéloüs dans le lieu même d'où il avoit détourné les eaux. Près delà étoit le tombeau d'Hyllus, fils d'Hercule, qui se battit contre Échémus Arcadien, fils d'Aéropus. Un peu au-delà étoit le temple d'Isis, & tout auprès un temple d'Apollon & de Diane ; les Mégaréens disoient que ce dernier fut consacré par Alcathoüs, après qu'il eut tué ce lyon du mont Cythéron qui faisoit tant de ravages dans le païs, & qui déchira entr'autres le jeune Évippus, fils du roi Mégaréus. Ce temple étoit sur une hauteur. En descendant on rencontroit devant soi le monument héroïque de Pandion. Auprès étoit celui de Térée, qui avoit épousé Progné, fille de Pandion.

Il y avoit encore à Mégare une autre citadellle qui avoit le nom d'Alcathoüs. En y montant, on trouvoit à sa droite le tombeau de Mégaréus. » On » vous montrera, dit Pausa- » nias, le foyer sacré de ces » Dieux appellés Prodomées, » à qui l'on dit que Mégaréus » sacrifia, avant que de jetter » les fondemens des nouvelles » murailles dont il entoura la » ville. Près de ce lieu est une » grosse pierre, où l'on assure » qu'Apollon se débarrassa de » sa lyre, lorsqu'il voulut met- » tre la main à l'œuvre avec

» Alcathoüs, & lui aider à bâ-
» tir ces murailles. »

Au haut de la citadelle il y avoit un temple de Minerve, & dans ce temple une ſtatue de la Déeſſe qui étoit toute dorée à la réſerve du viſage, des mains & des pieds qui étoient d'ivoire. Là ſe voyoit encore un temple de la même Déeſſe ſous le nom de Minerve Victoire, & une ſtatue ſous le nom de la Minerve d'Ajax. Près delà il y avoit autrefois un vieux temple d'Apollon bâti de briques; comme il tomboit de vétuſté, l'empereur Adrien l'avoit fait rebâtir de marbre blanc; on y voyoit deux ſtatues, l'une d'Apollon Pythius, l'autre d'Apollon Décathéphore, toutes deux ſemblables à ces ſtatues Égyptiennes qui étoient en bois. Pour l'Apollon dit Archigétès, il étoit tout d'ébene & dans le goût des ouvrages de l'école d'Égine. Après le temple d'Apollon étoit celui de Cérès Theſmophore. En deſcendant on voyoit le tombeau de Callipolis, fils d'Alcathoüs. Dans la rue qui menoit au Prytanée, on rencontroit le tombeau d'Ino; une baluſtrade de pierres & une grande quantité d'oliviers le déroboient preſque à la vue. Les Mégaréens avoient au ſujet d'Ino une tradition qui leur étoit particuliere; car, ils diſoient que ſon corps ayant été jetté ſur leurs côtes, Cléſo & Tauropolis toutes deux filles de Cléſon, fils de Lélex, lui donnerent la ſépulture, & ils ſe vantoient d'avoir donné les premiers à cette Ino le nom de Leucothoé; c'étoit dans cette perſuaſion qu'ils lui faiſoient tous lês ans des ſacrifices.

Ils prétendoient avoir auſſi chez eux le tombeau d'Iphigénie, qu'ils aſſuroient être morte à Mégare. Adraſte avoit auſſi ſon tombeau à Mégare; on diſoit qu'en revenant chez lui après l'expédition de Thebes, il finit ſes jours dans cette ville où il mourut de vieilleſſe & du déplaiſir de la mort de ſon fils Égialée. Ces peuples avoient encore un temple de Diane, bâti, comme ils croyoient par Agamemnon, lorſqu'il vint à Mégare pour voir Calchas, & pour l'engager à le ſuivre au ſiege de Troie; ils aſſuroient que Ménippe, fils de Mégaréus, & Échépolis, fils d'Alcathoüs, étoient inhumés dans leur Prytanée. Près delà ils montroient une pierre, où, ſelon eux, Cérès après avoir long-tems cherché ſa fille ſe repoſa, & à force de l'appeller, la retrouva; c'eſt pourquoi, ils nommoient cette pierre Anaclétia; les femmes du païs pratiquoient tous les ans autour de cette pierre quelques cérémonies qui avoient rapport à cette tradition.

On voyoit dans la ville pluſieurs tombeaux, & entr'aûtres un que les Mégaréens avoient élevé en l'honneur de ceux qui périrent en combattant contre les Perſes; mais, le monument d'Éſymnus étoit ſur-tout remarquable. Le tombeau d'Alcathoüs

que l'on trouvoit après celui d'Ésymnus, étoit le lieu où les Mégaréens tenoient leurs archives. Ensuite, c'étoit le monument de Pyrgo qui fut la premiere femme d'Alcathoüs, avant qu'il eût épousé Évechmé, fille de Mégaréus; on voyoit aussi celui de sa fille Iphinoé qui mourut vierge; c'est pourquoi, les filles du païs, avant que de se marier, honoroient son tombeau par des libations, & lui consacroient leur premiere chevelure, comme les filles de Délos consacroient autrefois la leur à Hécaergé & à Opis.

Avant que d'entrer dans le temple de Bacchus, on rencontroit le tombeau d'Astycratée & de Mento, fille de Polydus. Dans ce temple on avoit consacré au Dieu une statue, dont on ne voyoit que le visage, parce que l'on tenoit le reste caché. Elle étoit accompagnée d'un Satyre de marbre de Paros, qui étoit un ouvrage de Praxitele; l'un & l'autre étoient honorés sous le nom de Bacchus, avec cette différence, que l'un étoit surnommé Patroüs, l'autre Dasyllus, & l'on prétendoit que c'étoit Euchénor, fils de Cœranus & petit-fils de Polydus, qui avoit fait la consécration de cette derniere statue. Après le temple de Bacchus étoit celui de Vénus Praxis; sa statue étoit d'ivoire, & c'étoit le plus ancien monument que l'on eût vu dans ce temple. On y voyoit aussi la déesse Pitho ou de la Persuasion, & la déesse Parégore ou de la Consolation, qui étoient des ouvrages de Praxitele. L'Amour, le Désir & la Passion avoient aussi là leurs statues faites par Scopas; cet excellent ouvrier les avoit représentés aussi diversement que leurs propriétés & leurs noms étoient différens. Ensuite, on trouvoit le temple de la Fortune; la statue de la Déesse étoit encore de Praxitele. Plus loin étoit un ancien temple où l'on voyoit les Muses & un Jupiter en bronze; ces statues étoient de Lysippe.

Le tombeau de Corœbe étoit une des curiosités de Mégare. Il étoit dans la place publique. Une inscription en vers Élégiaques contenoit l'aventure de Psamathé & celle de Corœbe. Pour lui, il étoit représenté tuant le monstre Pœné. Auprès du monument de Corœbe étoit celui de cet Orsippus, qui, pour combattre aux jeux Olympiques, s'étant présenté avec une ceinture suivant l'ancien usage des athletes, parut ensuite tout nu dans la carriere, & ne laissa pas d'être couronné. On dit qu'il ne fit pas moins bien le devoir de Général d'armée, & qu'il étendit les frontieres des Mégaréens. Pour moi je crois, dit Pausanias, qu'il laissa tomber sa ceinture exprès, parce qu'il avoit éprouvé que l'on court bien mieux, quand on n'a rien qui embarrasse. En sortant de la place, si on descendoit dans une rue qui alloit tout droit, & que l'on prît ensuite

fur la droite, on trouvoit le temple d'Apollon dit Proftatérius ; là on voyoit un Apollon, une Diane, une Latone, & d'autres ftatues qui étoient fort belles & de la façon de Praxitele. Latone étoit repréfentée avec fes enfans. Vers la porte Nymphade il y avoit un lieu d'exercice fort ancien, & au milieu une pyramide de hauteur médiocre qu'il leur avoit plu de nommer Apollon Carnéus. On voyoit enfuite un temple de Lucine ; voilà à peu près toutes les curiofités de la ville de Mégare.

VI. La ville de Mégare étoit bâtie fur deux rochers, s'étendant au fud fud-eft, & à l'oueft nord-oueft, environ à une lieue de la côte du golfe Saronique. On apperçoit encore fes anciennes bornes qui comprennent ces deux rochers & une partie de la plaine au fud; mais, il n'y a plus préfentement qu'un bourg fur un de ces rochers, compofé de maifons chétives, dont les murailles ne font que de pierres rompues, tirées de fes ruines, & de terre cuite au foleil, couvertes de fafcines & de terre. Elles font bâties les unes joignant les autres, & n'ont qu'un étage, on en compte environ trois ou quatre cens.

On remarque à Mégare plufieurs belles infcriptions ; entr'autres une de l'impératrice Sabine, femme de l'empereur Adrien, à laquelle on donna la qualité de nouvelle Cérès, ΝΕΑΝ ΔΗΜΗΤΡΑ.

On voit les fondemens d'un petit bâtiment quarré, dans les murailles vers la mer, à main gauche de la porte, & aux côtes duquel font deux grands marbres, qui font les deux côtés de l'entrée du bâtiment. Il y a fur le côté une lifte des jeux & des combats publics, où quelqu'un avoit remporté la victoire. Spon prétend que c'étoit un *Sacellum* confacré à quelque Héros; mais, Wehler croit que c'étoit quelque gymnafe. Il y a près delà un autre grand marbre de douze pieds de long, avec une infcription dreffée en l'honneur d'un gymnafiarque par le Sénat & par le peuple. Sur le même marbre on voit une autre infcription de fon fils, qui avoit le même office ; & une autre encore après, qui contient l'Édit du Sénat & du peuple, honorant Démétrius, fils de Praxion.

MÉGARE, *Megara*, Μέγαρα, (*a*) ville de Sicile fituée, au nord de Syracufe fur la côte orientale de l'ifle, près du golfe auquel elle donnoit fon nom, & qui étoit auffi appellé Xiphonius. Cette ville, qui, du tems de Strabon, étoit déjà ruinée, fut bâtie par une colonie, venue de la Mégaride, fur les ruines de la ville d'Hybla, fi connue par l'excellence de fon miel. S'il fe trouve dans les ca-

(*a*) Thucyd. pag. 413, 480. Strab. pag. 267, 272. Plin. Tom. I. pag. 162. Ptolem. L. III. c. 4. Pomp. Mel. p. 150. Tit. Liv. L. XXIV. c. 30, 35. Mém. de l'Acad. des Infcript. & Bell. Lett. T. XVI. pag. 120.

binets des Antiquaires, des médailles avec l'inscription Μεγαρέων, qui soient antérieures au tems des Empereurs Romains, elles sont de la colonie de Mégare en Sicile, qui porte une ancre pour revers, comme Mégare, capitale de la Mégaride. Il y en a qui appellent cette colonie Mégaris. Elle s'étoit mise en devoir de résister aux Romains, l'an 214 avant Jesus-Christ; mais, ils la prirent d'assaut & la pillerent pour jetter la terreur dans l'esprit des autres peuples.

MÉGARE, *Megara*, Μέγαρα, ville de l'Asie mineure dans le Pont, selon Étienne de Byzance. Ortélius croit que c'est de cette ville que parle Ovide dans ce vers :

Et quos Alcathoi memorant à mœnibus ortos.

(*a*) Il y avoit plusieurs autres villes du nom de Mégare, une dans la Macédoine, une dans la Molosside, une dans l'Illyrie, une dans la Syrie, une dans le Péloponnèse, une enfin dans la Thessalie.

MÉGARE, *Megara*, Μεγάρα, (*b*) fille de Créon, roi de Thebes. Hercule l'épousa, lorsqu'il n'étoit encore que vers la fin de sa dix-huitieme ou vers le commencement de sa dix-neuvieme année. Elle lui fut donnée en mariage pour récompense de ce qu'il vint au secours de Créon contre Erginus, roi des Orchoméniens, ennemis des Thébains, & parce qu'il vainquit ce Prince. Pendant qu'Hercule étoit descendu aux Enfers, selon que le rapporte la Fable, Lycus voulut s'emparer du royaume de Thebes; & ne pouvant faire condescendre Mégare à l'épouser, il se préparoit à la forcer de le faire; mais Hercule, revenu fort à propos, tua Lycus, & remit Créon sur le trône de Thebes. Mais Junon, indignée de la mort de Lycus, fit devenir Hercule si furieux, qu'il tua Mégare, & les enfans qu'il avoit eus d'elle.

Suivant une autre tradition, Hercule ne tua point Mégare, mais seulement les enfans qui lui étoient nés de cette Princesse. Il la répudia dans la suite, ne pouvant supporter la vue d'une femme qui lui rappelloit sans cesse le souvenir de la mort funeste des fils qu'il avoit fait périr. On prétend même qu'il la maria à un Iolas son grand compagnon de voyage.

MÉGARÉENS, *Megarenses*, Μεγαρέες, ou Μεγαρεῖς, nom des habitans de la Mégaride, ainsi que des villes du nom de Mégare. *Voyez* Mégaride & Mégare.

MÉGARÉUS, *Megareus*, Μεγαρεύς, (*c*) fils de Neptune.

(*a*) Strab. pag. 752. Mém. de l'Acad. des Inscript. & Bell. Lett. Tom. XVI. pag. 120.

(*b*) Pauf. pag. 75, 665. Myth. par M. l'Abb. Ban. Tom. VII. pag. 14, 15. Mém. de l'Acad. des Inscript. & Bell. Lett. Tom. V. p. 294, 295.

(*c*) Pauf. pag. 73, 72.

Voyez Mégare capitale de la Mégaride.

MÉGARÉUS, *Megareus*, (*a*) l'un des premiers de l'île de Chio, se joignit à ceux qui livrerent cette île à Memnon, Général des Perses.

MÉGARICI, les partisans de la secte Mégarique. *Voyez* Mégarique.

MÉGARIDE, *Megaris*, (*b*) Μεγαρὶς, païs de Grece, qui s'étendoit entre le golfe Saronique au levant, & celui de Corinthe à l'occident, & jusqu'à l'isthme de Corinthe au midi. Les habitans de ce païs étoient surnommés Νισαῖοι Μεγαρῆες. Théocrite les distingue de ceux de Sicile, en disant d'eux, qu'ils étoient de grands maîtres en l'art de naviger.

Il y en a qui prétendent que du tems de Codrus les Héraclides entrerent dans la Mégaride, à la sollicitation & avec le secours des Messéniens & des Corinthiens, après avoir manqué leur entreprise sur Athenes; & qu'ils y bâtirent Mégare, & la peuplerent de Doriens, qui apporterent leur Dialecte à la place de l'Ionique, en chassant les Ioniens qui l'avoient habitée jusques-là. Ils firent plus; ils abattirent le cippe que Thésée y avoit élevé & chargé de deux inscriptions; l'une sur la face qui regardoit le Péloponnèse, marquoit l'entrée dans ce païs; & l'autre, l'entrée dans l'Ionie. Ce monument avoit subsisté 150 ans.

Les peuples de la Mégaride prétendoient que les nymphes Sithnides étoient originaires de leur païs, & que d'une de leurs filles Jupiter avoit eu, du tems de Deucalion, un fils qui avoit donné son nom au Royaume; mais, cette prétention n'est appuyée sur aucun monument. Pausanias dit seulement que Mégarus, du tems du Déluge, attiré par le cri des grues qui s'étoient ritirées sur une montagne, à laquelle le nom de Gérania en étoit resté, y avoit trouvé un asyle pour se garantir de la fureur des débordemens. Sur quoi *voyez* l'article de Mégare.

La Mégaride renfermoit, outre Mégare, deux autres villes, l'une est appellée Égosthene, Égisthene ou Égirusa, par les Auteurs différens qui en font mention; on y voyoit au tems de Pausanias le temple de Mélampus, fils d'Amythaon, dans lequel étoit une colomne sur laquelle étoit la statue d'un homme de petite stature; on y célébroit tous les ans la fête de Mélampus, à l'honneur duquel on faisoit des sacrifices. L'autre ville étoit Paga ou Pagæ; & ce nom laisse entendre que c'étoit autour de cette ville, qu'on trouvoit les eaux qui arrosoient le païs. Elle s'appelle aujourd'hui

(*a*) Freinf. Suppl. in Q. Curt. L. II. c. 12.

(*b*) Ptolem. L. III. c. 15. Pomp. Mel. pag. 111. Strab. pag. 392. Plin. Tom. I. pag. 196. Mém. de l'Acad. des Inscript. & Bell. Lett. Tom. XVI. pag. 129. & *suiv.*

Livadosta, au bord du golfe de Corinthe, près de l'isthme, à vingt milles de Mégare. On y trouvoit le tombeau du héros Égialée, fils d'Adraste, qui fut tué à la seconde guerre des Argiens contre Thebes. Ses amis & ses proches porterent son corps à Paga, où il fut enterré.

Strabon joint encore à la Mégaride, la bourgade de Cromyon ou Crommyon, & dit que c'est la premiere place qui se trouve en sortant des limites de Corinthe pour venir à Mégare. Mais, le plus grand nombre des Géographes anciens la placent dans le territoire de Corinthe.

Thucydide dit que la ville de Platées fut donnée par le jugement des Lacédémoniens, arbitres nommés par les Thébains, pour habitation aux exilés de Mégare, chassés, après qu'on eut puni pour l'exemple les plus coupables dans une révolte.

Mégarice étoit une petite ville de la Bithynie. Pomponius Méla & Strabon disent que cette ville & celle d'Astacus avoient été bâties par les Mégaréens, qui avoient été pendant quelque tems maîtres des païs où elles étoient situées.

L'île Minoa, qui a un promontoire, & qui fut ainsi nommée, parce que Minos s'y étoit arrêté quelque tems avec sa flotte, lorsqu'il vint pour punir la Grece, est située assez près de Mégare. Elle fut prise sur les Mégaréens par Nicias, & destinée après cette conquête à servir de poste d'observation aux Athéniens. Ils y établirent une forte garnison, pour s'opposer aux entreprises & aux courses des peuples du Péloponnèse, qui y mettoient leurs galères en embuscade; & il fut ordonné & convenu que les Mégaréens ne pourroient jamais, sous quelque prétexte que ce fût, y faire aborder, ni arrêter aucun de leurs vaisseaux.

C'est dans l'enceinte de la Mégaride que l'on trouve ces rochers, auxquels Strabon donne six milles d'étendue, devenus infâmes par les cruautés de Sciron, qui réduisoit ceux qui arrivoient, ou qui étoient jettés sur ces côtes, au honteux ministère de lui laver les pieds, & de l'aider à se chausser, & qui abusant de leur situation, les précipitoit d'un coup de pied dans la mer. Un monstre, que Pausanias croit être une tortue de mer, accoutumé à sa proie, cantonné dans quelque creux de rocher, rendoit inutiles les efforts que ces malheureux faisoient pour se sauver à la nage, & les entraînoit dans son repaire, où il les égorgeoit, s'ils n'étoient pas brisés par les pointes des rochers sur lesquels ils rouloient en tombant dans la mer. Thésée le punit du même genre de mort, & purgea le monde de ce barbare, que Jupiter Hospitalier avoit laissé si long-tems impuni. C'est de ces rochers que Stace nous parle.

Infames Scirone petras, Scyllaea-
que rura
Purpureo regnata Seni.

Si Strabon place ces rochers dans l'Attique, son sentiment touchant cette position ne peut être fondé que sur les fréquentes révolutions, qui faisoient souvent passer les Mégaréens sous la puissance des Athéniens.

MÉGARIDE, *Megaris*, (*a*) Μεγαρίς, isle sur la côte d'Italie, selon Pline. Ce Géographe la place entre Pausilype & Naples. Il y a apparence que c'est cette isle, que Stace appelle *Megalia* dans ce vers :

Quaque ferit curvos exerta Megalia fluctus.

On la nomme aujourd'hui l'isle de l'Œuf, à cause de sa figure ovale; & la forteresse qui est bâtie dessus, s'appelle le château de l'Œuf.

MÉGARIQUE, *Megarica*, (*b*) nom d'une secte de Philosophes. Euclide de Mégare fut le fondateur de cette secte, qui s'appella aussi l'Éristique ; Mégarique, de la part de celui qui présidoit dans l'école ; Éristique de la maniere contentieuse & sophistique dont on y disputoit. Ces Philosophes avoient pris de Socrate l'art d'interroger & de répondre ; mais, ils l'avoient corrompu par la subtilité du sophisme & la frivolité des sujets. Ils se proposoient moins d'instruire que d'embarrasser, de montrer la vérité que de réduire au silence. Ils se jouoient du bon sens & de la raison. On compte parmi ceux qui excellerent particuliérement dans cet abus du tems & des talens, Euclide de Mégare, Eubulide, Alexinus, Euphante, Apollonius Cronus, Diodore Cronus, Ichthyas, Clinomaque, & Stilpon. Nous allons dire un mot de chacun d'eux.

Euclide de Mégare reçut de la nature un esprit prompt & subtil. Il s'appliqua de bonne heure à l'étude. Il avoit lu les ouvrages de Parménide, avant que d'entendre Socrate. La réputation de celui-ci l'attira à Athenes. Alors, les Athéniens, irrités contre ceux de Mégare, avoient décerné la mort contre tout Mégaréen qui oseroit entrer dans leur ville. Euclide, pour satisfaire sa curiosité, sans exposer trop indiscrétement sa vie, sortoit à la chûte du jour, prenoit une longue tunique de femme, s'enveloppoit la tête d'un voile, & venoit passer la nuit chez Socrate. Il étoit difficile que la maniere facile & paisible de philosopher de ce maître plût beaucoup à un jeune homme si bouillant. Aussi Euclide n'eut guere moins d'empressement à le quitter, qu'il en avoit montré à le recher-

(*a*) Plin. Tom. I. pag. 160. Stati. L. II. Syl. 2. v. 80.

(*b*) Diog. Laërt. pag. 158. *& seq.* Cicer. de Orator. L. III. c. 36. Roll. Hist. Anc. Tom. VI. pag. 414, 415. Mém. de l'Acad. des Inscript. & Bell. Lett. Tom. XVI. pag. 136. *& suiv.*

cher. Il se livra aux sectateurs de l'Éléatisme ; & Socrate qui le regrettoit sans doute, lui disoit : *O Euclide, tu sçais tirer parti des Sophistes, mais tu ne sçais pas user des hommes.*

Euclide, de retour à Mégare, y ouvrit une école brillante, où les Grecs, amis de la dispute, accoururent en foule. Socrate lui avoit laissé toute la pétulence de son esprit, mais il avoit adouci son caractère. On reconnoît les leçons de Socrate dans la réponse que fit Euclide à quelqu'un qui lui disoit dans un transport de colere : » Je » veux mourir si je ne me venge. » Je veux mourir, reprit Eu- » clide, si je ne t'appaise, & » si tu ne m'aimes comme au- » paravant. »

Après la mort de Socrate, Platon & les autres disciples de Socrate, effrayés, chercherent à Mégare un asyle contre la tyrannie. Euclide les reçut avec humanité, & leur continua ses bons offices jusqu'à ce que le péril fût passé, & qu'il leur fût permis de reparoître dans Athenes.

On nous a transmis peu de chose des principes philosophiques d'Euclide. Il disoit dans une argumentation : » L'on pro- » cede d'un objet à son sembla- » ble ou à son dissemblable. » Dans le premier cas, il faut » s'assurer de la similitude ; dans » le second, la comparaison » est nulle.

» Il n'est pas nécessaire dans » la réfutation d'une erreur de » poser des principes contrai- » res ; il suffit de suivre les » conséquences de celui que » l'adversaire admet ; s'il est » faux, on aboutit nécessaire- » ment à une absurdité.

» Le bien est un, on lui don- » ne seulement différens noms. »

Il s'exprimoit sur les Dieux & sur la Religion avec beaucoup de circonspection. Cela n'étoit guere dans son caractere ; mais, le sort malheureux de Socrate l'avoit apparemment rendu sage. Interrogé par quelqu'un sur ce que c'étoient que les Dieux, & sur ce qui leur plaisoit le plus : *Je ne sçais là-dessus qu'une chose*, répondit-il, *c'est qu'ils haïssent les curieux.*

Eubulide le Milésien succéda à Euclide. Cet homme avoit pris Aristote en aversion, & il ne laissoit échapper aucune occasion de le décrier. On compte Démosthène parmi ses disciples. On prétend que l'orateur d'Athènes en apprit entr'autres choses à corriger le vice de sa prononciation. Il se distingua par l'invention de différens sophismes dont les noms nous sont parvenus. Tels sont le menteur, le caché, l'électre, le voilé, le sorite, le cornu, le chauve ; nous en donnerions des exemples s'ils en valoient la peine. Nous ne sçavons qui nous devons mépriser le plus, ou du Philosophe qui perdit son tems à imaginer ces inepties, ou de ce Philétas de Cos, qui se fatigua tellement à les résoudre qu'il en mourut.

Clinomaque parut après Eubulide. Il eſt le premier qui fit des axiomes, qui en diſputa, qui imagina des catégories, & autres queſtions de dialectique.

Clinomaque partagea la chaire d'Eubulide avec Alexinus, le plus redoutable ſophiſte de cette école. Zénon, Ariſtote, Ménédeme, Stilpon, & d'autres, en furent ſouvent impatientés. Il ſe retira à Olympie, où il ſe propoſoit de fonder une ſecte, qu'on appelleroit du nom pompeux de cette ville, l'Olympique. Mais, le beſoin des choſes de la vie, l'intempérie de l'air, l'inſalubrité du lieu dégoûterent ſes auditeurs; ils ſe retirerent tous, & le laiſſerent là ſeul avec un valet. Quelque tems après ſe baignant dans l'Alphée, il fut bleſſé par un roſeau, & il mourut de cet accident. Il avoit écrit pluſieurs livres que nous n'avons pas, & qui ne méritent guere nos regrets.

Alexinus, ou, ſi l'on aime mieux, Eubulide, eut encore pour diſciple Euphante. Celui-ci fut précepteur du roi Antigonus. Il ne ſe livra pas tellement aux difficiles minuties de l'école Ériſtique, qu'il ne ſe réſervât des momens pour une étude plus utile & plus ſérieuſe. Il compoſa un ouvrage de l'art de regner qui fut approuvé des bons eſprits. Il diſputa dans un âge avancé le prix de la tragédie, & ſes compoſitions lui firent honneur. Il écrivit auſſi l'hiſtoire de ſon tems. Il eut pour condiſciple Apollonius Cronus, qu'on connoît peu. Il forma Diodore, qui porta le même ſurnom & qui lui ſuccéda. On dit de celui-ci qu'embarraſſé par Stilpon en préſence de Ptolémée Soter, il ſe retira confus, ſe renferma pour chercher la ſolution des difficultés que ſon adverſaire lui avoit propoſées, & qui lui avoient attiré de la part de l'Empereur le ſurnom de Cronus, & qu'il mourut de travail & de chagrin. Ceuton & Sextus Empyricus le nomment cependant entre les plus fiers Logiciens. Il eut cinq filles, qui toutes ſe firent de la réputation par leur ſageſſe & leur habileté dans la dialectique. Philon, maître de Carnéade, n'a pas dédaigné d'écrire leur hiſtoire. Il y a eu un grand nombre de Diodores & d'Euclides, qu'il ne faut pas confondre avec les Philoſophes de la ſecte Mégarique. Diodore s'occupa beaucoup des propoſitions conditionnelles. On doute que ſes regles valuſſent mieux que celles d'Ariſtote & les nôtres. Il fut encore un des ſectateurs de la Phyſique atomique. Il regardoit les corps comme compoſés de particules indiviſibles, & les plus petites poſſibles, finies en grandeur, infinies en nombre; mais, leur accordoit-il d'autres qualités que la figure & la poſition? C'eſt ce qu'on ignore, & par conſéquent ſi ces atomes étoient les mêmes ou non que ceux de Démocrite.

Il ne nous reste guere d'Ichthyas & de Clinomaque que le nom ; aucun Philosophe de la secte ne fut plus célebre que Stilpon.

Stilpon fut instruit par les premiers hommes de son tems. Il fut auditeur d'Euclide, contemporain de Thrasymaque, de Diogene le Cynique, de Pasiclès le Thébain, de Dioclès, & d'autres qui ont laissé une grande réputation après eux. Il ne se distingua pas moins par la réforme des penchans vicieux qu'il avoit reçus de la nature, que par ses talens. Il aima dans sa jeunesse les femmes & le vin. On l'accuse d'avoir eu du goût pour la courtisanne Nicarete, femme aimable & instruite. Mais, on sçait que de son tems les courtisannes fréquentoient assez souvent les écoles des Philosophes. Laïs assistoit aux leçons d'Aristippe, & Aspasie fait autant d'honneur à Socrate qu'aucun autre de ses disciples.

Il eut une fille qui n'imita pas la sévérité des mœurs de son pere ; & il disoit à ceux qui lui parloient de sa mauvaise conduite : *Je ne suis pas plus déshonoré par ses vices, qu'elle n'est honorée par mes vertus.* Quelle apparence qu'il eût osé s'exprimer ainsi, s'il eût donné à sa fille l'exemple de l'incontinence qu'on lui reprochoit ! Le refus des richesses que Ptolémée Soter lui offroit après la prise de Mégare, montre qu'il fut au-dessus des grandes tentations de la vie. *Je n'ai rien perdu*, disoit-il à ceux qui lui demandoient l'état de ses biens, pour qu'ils lui fussent restitués, après le pillage de sa patrie par Démétrius, fils d'Antigonus ; *il me reste mes connoissances & mon éloquence.* Le vainqueur fit épargner sa maison & se plut à l'entendre.

Il avoit de la simplicité dans l'esprit, un beau naturel, une érudition très-étendue. Il jouissoit d'une si grande célébrité, que s'il lui arrivoit de paroître dans les rues d'Athenes, on sortoit des maisons pour le voir. Il acquit un grand nombre de sectateurs à la Philosophie qu'il avoit embrassée. Il dépeupla les autres écoles. Métrodore abandonna Théophraste pour l'entendre ; Clitarque & Simmias, Aristote ; & Péonius, Aristide. Il entraîna Phrasidémus le Péripatéticien, Alcimus, Zénon, Cratès, & d'autres. Les dialogues qu'on lui attribue ne sont pas dignes d'un homme tel que lui. Il eut un fils, qui cultiva aussi la Philosophie, & qu'on compte parmi les maîtres de Pyrrhon.

Les subtilités de la secte Éristique conduisent naturellement au Scepticisme. Dans la recherche de la vérité, on part d'un fil qui se perd dans les ténebres, & qui ne manque guere d'y ramener, si on le suit sans discussion. Il est un point intermédiaire où il faut sçavoir s'arrêter ; & il semble que l'ignorance de ce point ait été le vice principal de l'école de Mégare

& de la secte de Pyrrhon.

Il nous reste peu de chose de la Philosophie de Stilpon, & ce peu encore est-il fort au-dessous des talens & de la réputation de ce Philosophe.

Il prétendoit qu'il n'y a point d'universaux, & que le mot *homme*, par exemple, ne signifioit rien d'existant.

Le souverain bien, selon lui, c'étoit de n'avoir l'ame troublée d'aucune passion.

On le soupçonnoit dans Athenes d'être peu religieux. Il fut traduit devant l'Aréopage & condamné à l'exil pour avoir répondu à quelqu'un qui lui parloit de Minerve, qu'elle n'étoit point fille de Jupiter, mais bien du statuaire Phidias. Il dit une autre fois à Cratès qui l'interrogeoit sur les présens qu'on adresse aux Dieux & sur les honneurs qu'on leur rend: *Étourdi, quand tu auras de ces questions à me faire, que ce ne soit pas dans les rues.* On raconte encore de lui un entretien en songe avec Neptune, où le dieu ne pouvoit être traité aussi familiérement que par un homme libre de préjugés. Mais, de ce que Stilpon faisoit assez peu de cas des Dieux de son païs, s'en suit-il qu'il fût athée? La conséquence ne seroit pas juste.

MÉGARIS. *Voyez* Mégare & Mégaride.

MÉGARUS, *Megarus*, (a) Μ γάρὸς, fils de Jupiter. *Voyez* Mégare, capitale de la Mégaride.

MÉGAS, *Megas*, Μέγάς. (b) fut pere de Périmus qui tomba sous les coups de Patrocle.

MÉGASTHENE, *Megasthenes*, Μεγασθένης, (c) Auteur qui est assez souvent cité par Josephe, par Eusebe, par Strabon, par Athénée, par Pline, & par quelques autres Anciens, comme ayant écrit les Antiquités des Indes, & y rapportant plusieurs choses touchant l'empire de Babylone & la puissance de Nabuchodonosor, qui ont un très-grand rapport avec ce que nous en apprend l'Écriture. Mégasthene étoit Grec, & avoit l'honneur d'être considéré de Séleucus, roi de Syrie, qui l'employa dans des Négociations auprès de Sandrocotene, roi des Indes. Il eut occasion, pendant qu'il étoit à la cour de ce Prince, d'étudier l'histoire & les mœurs du païs, & d'en voir plusieurs Provinces, ce qui le mit en état dans la suite d'en écrire l'histoire. Cet ouvrage est entiérement perdu. Il ne nous en reste que ce qui s'en trouve cité dans Josephe, dans Eusebe, & dans Strabon. Anne de Viterbe, fameux imposteur, né en 1437, publia divers Auteurs anciens qu'il avoit forgés, entr'autres Mégasthene, qu'il nomme Métasthene, parce

(a) Pauf. pag. 74.
(b) Homer. Iliad. L. XVI. v. 695.
(c) Joseph. Contra Apion. p. 1045. Strab. pag. 68. *& seq.* Athen. p. 153. 494. Plin. T. I. p. 317. *& seq.*

qu'il l'avoit trouvé ainsi écrit dans la version latine de Josephe, faite par Rufin. Mais, ces livres, qu'il donna au public avec des commentaires de sa façon, sont aujourd'hui tombés dans le plus grand mépris, & personne n'oseroit se servir de leur témoignage.

MÉGAZYBE, *Megazybus*, Μεγάζυβος, (a) fut envoyé dans l'Arabie, en qualité de Satrape, selon Xénophon. Il y en a qui, au lieu de Mégazybe, lisent Mégabyze.

MEGBIS, *Megbis*, Μαγεβίς, (b) dont les enfans revinrent de la captivité de Babylone, au nombre de cent cinquante. On croit que Megbis pourroit être le même que Mégabyze, qui est un nom Persan.

MÉGERE, *Megæra*, Μέγαιρα, (c) une des Furies, la troisieme de ces Déesses inexorables, dont l'unique occupation étoit de punir le crime, non-seulement dans les enfers, mais même dès cette vie, poursuivant sans relâche les scélérats par des remords qui ne leur donnoient aucun repos, & par des visions effrayantes, qui leur faisoient souvent perdre la raison.

Le nom de Mégere, dit Servius, marquoit son envie d'exécuter la vengeance céleste, puisqu'il vient de μεγαίρω, *invideo*, je porte envie, ou de μεγάλη ἔρις, *magna contentio*, grande contestation.

Au moment qu'il s'agissoit de faire mourir quelqu'un, c'étoit ordinairement Mégere dont les Dieux se servoient, comme nous le voyons dans le douzieme livre de l'Énéide, lorsque Turnus doit perdre la vie; & dans Claudien qui a employé la même Furie à trancher les jours de Rufin.

MÉGÈS, *Meges*, Μέγης, (d) fils de Phylée, partit pour le siege de Troie. Il commandoit quarante vaisseaux. Un jour Mégès, voyant Amphiclus près de fondre sur lui, le prévient, lui perce la jambe & lui rompt tous les nerfs; les yeux d'Amphiclus sont aussitôt couverts d'épaisses ténebres. Mégès tua aussi Pédée, fils d'Anthénor.

MÉGÈS, *Meges*, Μέγης, (e) capitaine Troyen, qui étoit représenté à Delphes avec son bras en écharpe, comme Leschée de la ville de Pyrrha & fils d'Éschylene nous le dépeint dans son Poëme sur le siege de Troie; car, il dit que Mégès fut blessé par Admete d'Argos dans le combat que les Troyens soutinrent dans la nuit même que leur ville fut prise.

MÉGILLA, *Megilla*, (f) dont Horace fait mention dans une de ses Odes.

MÉGILLE, *Megilla*, Μέγιλ-

(a) Xenoph. p. 230.
(b) Esd. L. I. c. 2. v. 30.
(c) Virg. Æneid. L. XII. v. 846. Myth. par M. l'Abb. Ban. Tom. V. p. 125. & suiv.
(d) Homer. Iliad. L. II. v. 132 & seq. L. V. v. 69. L. XV. v. 302. L. XVI. v. 313. & seq.
(e) Pausf. pag. 658.
(f) Horat. L. I. Ode. 22. v. 11.

λα, (a) dame Lesbienne, très-riche, mais très-débordée dans ses mœurs, comme on peut le voir dans Lucien.

MÉGILLUS, *Megillus*, (b) beau jeune homme de Corinthe, dont il est fait mention dans Lucien.

MÉGILLUS, *Megillus*, Μέγιλλος, (c) vint d'Élide avec Phéristus en Sicile, où ils rétablirent la ville d'Agrigente, qui, après la guerre des Athéniens, avoit été ruinée par les Carthaginois.

MÉGISTE, *Megista*, *Megiste*, Μεγίστη, (d) isle de la mer de Lycie. Il y avoit une ville, qui n'existoit déjà plus, du tems de Pline. Elle portoit le même nom que l'isle. Tite-Live fait mention du port de Mégiste. Il est aussi fait mention de cette ville sur une Médaille rapportée par Goltzius. Le mot *Mégiste* veut dire très-grande.

MÉGISTONUS, *Megistonus*, Μεγιστόνους, (e) beau-pere du roi Cléomene, entra dans les vues de ce Prince, pour remettre en commun tous les biens des Spartiates, & par cette égalité relever la grandeur de leur patrie. Un jour, Mégistonus, ayant été attaqué par Aratus près d'Orchomene, fut battu, perdit trois cens hommes, & fut fait lui-même prisonnier. Ayant été envoyé depuis au secours des Argiens, il fut tué dans Argos en combattant.

MÉGISTUS, *Megistus*, (f) dont Cicéron fait mention dans une de ses oraisons contre Verrès.

MEGPHIAS, *Megphias*, Μεγάφης, (g) un de ceux qui, après la captivité de Babylone, signerent l'alliance que l'on fit avec le Seigneur.

MÉHERDATE, *Meherdates*, (h) fils de Vonone, & petit-fils de Phraate ou Phrahate, étoit en ôtage chez les Romains à la mort de Bardane, arrivée l'an de Jesus-Christ 49. Les Parthes furent partagés sur le choix de son successeur. La plupart inclinoient pour Gotarze; quelques-uns lui préféroient Méherdate. A la fin Gotarze l'emporta sur son concurrent, mais il ne fut pas plutôt monté sur le trône, que les Parthes irrités de son luxe, de sa mollesse & de ses cruautés, envoyerent secrétement à Rome prier l'Empereur de leur envoyer Méherdate, qu'ils vouloient rétablir dans le Royaume de ses peres.

Leurs députés, ayant été introduits dans le Sénat, représenterent qu'ils ne venoient pas comme des sujets rebelles à l'illustre maison des Arsacides, dont ils connoissoient l'étroite allian-

(a) Lucian. Tom. II. p. 713. & seq.
(b) Lucian. T. I. p. 219, 446.
(c) Plut. T. I. p. 253.
(d) Plin. Tom. I. pag. 285. Tit. Liv. L. XXXVII. c. 22. Ptolem. L. V. c. 3.
(e) Plut. Tom. I. p. 807, 809, 1044. Roll. Hist. Anc. T. IV. pag. 322.
(f) Cicer. in Verr. c. 52.
(g) Esdr. L. II. c. 10. v. 20.
(h) Tacit. Annal. L. XI. c. 16. L. XII. c. 10. & seq. Crév. Hist. des Emp. Tom. II. p. 204. & suiv.

ce avec le peuple Romain, puisqu'ils demandoient pour Roi le fils de Vonone & le petit-fils de Phraate, en la place de Gotarze dont la tyrannie étoit également insupportable à la noblesse & au peuple, & qui, après avoir fait égorger ses freres & tous ses proches à quelque degré que ce fût, mettoit le comble à ses inhumanités par le meurtre des petits enfans, & celui des femmes enceintes; Prince efféminé pendant la paix, malheureux dans la guerre, & qui n'avoit de courage que pour verser le sang des foibles & des innocens. Que les Romains, en considération de l'ancienne amitié qui les avoit unis avec les Parthes par un traité solemnel, devoient secourir des alliés puissans qui ne leur cédoient le premier rang que par respect; que la raison qui les engageoit à envoyer les enfans de leurs Rois en ôtages à Rome, c'étoit afin d'avoir recours à l'Empereur & au Sénat, pour recevoir un meilleur Roi formé par leurs leçons, & accoutumé à leurs mœurs, quand ils se verroient opprimés par celui qui seroit actuellement sur le trône.

Claude répondit à cette harangue avec un air de grandeur, exaltant beaucoup la puissance de l'empire Romain, & tenant compte aux Parthes de leur soumission. Pour lui, il s'égaloit à Auguste, à qui ils étoient venus demander un Roi, sans dire un mot de Tibere, quoiqu'il leur eût envoyé, non pas un, mais plusieurs Rois. Alors, s'adressant à Méherdate qui étoit présent, il l'exhorta à se souvenir qu'il alloit commander à des hommes & non pas à des esclaves, à se regarder lui-même comme leur chef, & non pas comme leur tyran, & à exercer la justice & la clémence, vertus qui le rendroient d'autant plus cher à des peuples barbares, qu'elles leur étoient moins connues. Ensuite, il fit valoir aux Ambassadeurs l'éducation, que le jeune Prince avoit reçue à Rome, ainsi que la modestie & la retenue dont il avoit donné jusques-là des preuves, les exhortant au reste à supporter les défauts de leurs Souverains, les fréquentes révolutions étant toujours funestes aux États. Il ajouta que les Romains s'étoient élevés à un si haut point de gloire, que se mettant peu en peine de l'augmenter, ils aimoient mieux employer leur puissance à calmer les troubles des nations étrangeres, qu'à se les assujettir. C. Cassius, qui commandoit en Syrie, fut chargé de conduire ce jeune Prince jusque sur les bords de l'Euphrate.

C. Cassius, ayant fait appeller les chefs de la faction de Méherdate auprès de Zugma, où il s'étoit campé, parce que c'étoit l'endroit où il étoit plus facile de passer l'Euphrate, le leur remit, en l'avertissant que les premiers mouvemens des Barbares étoient impétueux, mais qu'ils se ralentissoient aisément, jusqu'à passer quelque-

fois de la faveur à la perfidie ; qu'ainsi il profitât de l'ardeur de ses amis, & ne lui donnât pas le tems de se refroidir. Ce conseil étoit salutaire, mais il demeura sans exécution par la fraude d'Abbarus, roi des Arabes, qui étoit venu le recevoir avec les principaux de son parti. Car, il retint plusieurs jours à Edesse ce jeune Prince, qui n'avoit pas encore assez d'expérience, & qui croyoit que la souveraine puissance consistoit dans le luxe, dans les plaisirs & dans le faste. Et quoique Carrhene l'exhortât à venir en diligence, l'assurant que tout étoit prêt à le recevoir, pourvu qu'il ne perdît point de tems, il ne prit pas la route de Mésopotamie qui étoit la plus courte, mais se détourna pour passer par l'Arménie, dont l'hiver rendoit alors les chemins peu praticables.

A la fin cependant, après avoir essuyé d'extrêmes fatigues en traversant des montagnes couvertes de neiges, ils descendirent dans les plaines où ils joignirent leurs troupes à celles de Carrhene. Alors, ayant passé le Tigre, ils traverserent le païs des Adiabéniens, dont le roi Izate avoit feint de s'unir avec Méherdate, quoique dans le cœur il fût attaché aux intérêts de Gotarze. Chemin faisant, ils prirent la fameuse ville de Ninive, autrefois la capitale d'Assyrie, & le château d'Arbeles si célebre par la bataille qui décida entre Alexandre & Darius, & abattit entiérement la puissance des Perses.

Cependant, Gotarze n'ayant pas encore eu le tems de rassembler toutes ses forces, opposoit à l'ennemi le fleuve Corma qui lui servoit de rempart ; & quoiqu'on l'invitât fréquemment au combat, par des défis, des insultes & des menaces, il tiroit la guerre en longueur, changeant souvent de place, & envoyoit cependant ses Emissaires dans le camp de son rival, pour lui débaucher ses alliés, & les porter à l'abandonner. En effet, Izate, roi des Adiabéniens, & après lui Abbarus, roi des Arabes, se retirerent avec leurs troupes, par un effet de leur inconstance naturelle. Car, l'expérience a fait connoître que ces étrangers ne venoient demander des Rois à Rome que pour les trahir bientôt après. Gotarze, devenu le plus fort & plus fier par la désertion des meilleures troupes de son adversaire, accepta la bataille que Méherdate lui présenta, dans la crainte de se voir entiérement abandonné. Le combat fut sanglant & la victoire long-tems disputée, jusqu'à ce que Carrhene, après avoir renversé ceux des ennemis qu'il avoit en tête, se laissant trop emporter à l'ardeur de les poursuivre, fut enveloppé & pris par un gros de Parthes encore frais. Méherdate, ayant perdu avec ce Général tout l'espoir qu'il avoit de vaincre, ajouta légerement foi aux pro-

messes de Parrhace, l'un des cliens de son pere. Mais, ce traître le chargea de chaînes, & le livra au vainqueur. Gotarze, lui ayant reproché qu'il n'étoit point son parent, ni de la race des Arsacides, mais un étranger & un Romain, lui fit couper les oreilles & le laissa vivre pour se faire honneur de sa clémence, & en même-tems pour qu'il fût la honte des Romains.

MEHUSIM, *Mehusim*, (a) fut pere d'Abitob & d'Elphaal.

Il y en a qui, au lieu de Méhusim, lisent Husim, une des femmes de Saharaïm, & ce sentiment est appuyé sur celui des Septante.

MÉJARCON, *Mejarcon*, (b) ville de Palestine, dans la tribu de Dan.

MÉLA [POMPONIUS]. *Voyez* Pomponius Méla.

MELÆ. *Voyez* Meles.

MELÆA, (c) lieu de Grece, si nous en croyons Ortélius, qui cite Thucydide au commencement du cinquieme livre de son histoire. Mais, il n'y a point de Melæa, nom de lieu dans Thucydide. On voit seulement *Itonenses* & *Melæi*, qualifiés *finitimi*, voisins, & *coloni* du peuple de Locres, à qui ils donnoient alors beaucoup d'affaires. Cela obligea les Locriens de s'allier avec les Athéniens, ce qu'ils n'auroient point fait, si ces deux peuples voisins, qui étoient des colonies sorties de chez eux, ne les eussent alors embarrassés. D'Ablancourt a bien défiguré cet endroit dans sa traduction.

MELÆNIS. *Voyez* Mélanide.

MÉLAMBIUM, *Melambium*, (d) ville de Grece, dans la Thessalie. Elle étoit située dans le territoire de Scotussa. Tite-Live & Polybe en font mention. Philippe campa près de cette ville, l'an 197 avant J. C.

MÉLAMPE, *Melampus*, Μελάμπους, un des dieux Dioscures, selon Cicéron. *Voyez* Dioscures.

MÉLAMPE, *Melampus*, Μελάμποδος, (e) Argien, fils d'Amythaon, & petit-fils de Créthée & de Tyro, fut à la fois un fameux devin & un habile médecin. Son nom lui venoit de ce que sa mere l'avoit exposé couvert, à l'exception des pieds que le soleil noircit. Il vivoit du tems de Prœtus, roi des Argiens, vers l'an du monde 2655, & 1380 avant Jesus-Christ, & non pas après Empédocle, comme quelques-uns se le sont imaginé.

Nélée, roi de Pylos, avoit, dit Homere, une fille nommée

(a) Paral. L. I. c. 8. v. 11.
(b) Josu. c. 19. v. 46.
(c) Thucyd. p. 346.
(d) Tit. Liv. L. XXXIII. c. 6.
(e) Pauf. pag. 83, 116, 285, 485. Herod. L. II. c. 49. L. IX. c. 33 Homer. Odyss. L. XI. v. 279. & seq. L. XV. v. 212. & seq. Virg. Georg. L. III. v. 550. Lucian. Tom. II. pag. 39. Myth. par M. l'Abb. Ban. Tom. I. pag. 119. Tom. III. pag. 253, 254. Tom. VI. pag. 97, 216, 217.

Péro, qui par sa beauté & sa sageisse fut la merveille de son tems. Tous les Princes voisins la recherchoient en mariage ; mais, Nélée ne la voulut promettre qu'à celui qui lui ameneroit de Phylacé les bœufs d'Iphiclus. C'étoit une entreprise très-difficile & très-périlleuse ; il n'y eut que Mélampe, qui eut l'audace de l'entreprendre. Les arrêts des Dieux, les bergers qui gardoient ces bœufs, & les liens où il fut retenu, l'empêcherent de l'exécuter. Mais, après que les jours & les mois en s'écoulant eurent achevé l'année, Iphiclus délivra Mélampe son prisonnier, pour le récompenser de ce qu'il lui avoit expliqué les anciens oracles. Mélampe lui avoit découvert ce que les anciennes prophéties avoient annoncé, qu'il n'auroit des enfans que par le secours d'un devin, qui instruit par un vautour, lui en donneroit le moyen.

Homere dit ailleurs, au sujet de Mélampe, » qu'il de» meuroit anciennement dans » la ville de Pylos, où il posse» doit de grandes richesses & » habitoit un superbe Palais ; » mais qu'ensuite il avoit été » forcé de quitter sa patrie & » de se retirer dans un autre » païs, pour s'éloigner de Né» lée son oncle, qui étoit » le plus fier & le plus glo» rieux des mortels, & qui lui » ayant enlevé des biens infinis, » les retint un an entier. Ce » pauvre malheureux alla à la » ville de Phylacus pour exé» cuter une entreprise très» difficile à laquelle il s'étoit » engagé ; mais, il fut retenu » prisonnier dans le palais de » Phylacus, où il souffrit beau» coup de maux à cause de la » fille de Nélée, & de la vio» lente impression que les ter» ribles Furies avoient faite sur » son esprit. Mais enfin, il évita » la mort, & il fit par son ha» bileté ce qu'il n'avoit pu faire » par la force ; il emmena les » bœufs de Phylacus à Pylos, » & voyant que Nélée ne vou» loit pas lui tenir la parole » qu'il lui avoit donnée, il le » vainquit dans un combat sin» gulier, & le força de lui » donner sa fille pour son frere » Bias ; après quoi il se retira à » Argos, où le destin vouloit » qu'il regnât sur les peuples » nombreux des Argiens. Il s'y » maria, & y bâtit un magni» fique Palais. Il eut deux fils, » Antiphate & Mantius, tous » deux pleins de valeur. »

Mélampe, pour servir le ressentiment de son oncle Nélée, & pour faire épouser sa fille Péro à son frere Bias, se chargea d'aller enlever en Thessalie les bœufs d'Iphiclus, & il s'en chargea, quoiqu'il sçût les maux qui devoient lui en arriver. C'est ce qu'Homere appelle un dessein suggéré par les Furies ; car, il n'y avoit qu'un Furieux qui pût se charger d'une pareille entreprise. Mais, ainsi s'accomplissoient les décrets de Jupiter, qui vouloit que ce Mé-

lampe allât enſeigner à Phylacus les remedes néceſſaires pour mettre ſon fils Iphiclus en état d'avoir des enfans, & Dieu ſe ſert également de la ſageſſe & de la folie des hommes pour l'exécution de ſes deſſeins. Mélampe ayant promis à Phylacus qu'il lui enſeigneroit comment ſon fils Iphiclus pourroit avoir des enfans, pourvu qu'il lui donnât les bœufs qu'il s'étoit chargé d'emmener, & Phylacus ayant accepté ce parti, Mélampe donna à Iphiclus des remedes qui eurent tout le ſuccès qu'il en attendoit; car, Iphiclus eut un fils qui fut appellé Podarce.

Mélampe avoit épouſé une des filles de Prœtus, après avoir guéri ces Princeſſes qui étoient furieuſes, en leur donnant de l'hellebore qu'on nomma depuis *Melampodium*. Sous le regne d'Anaxagore, les femmes Argiennes ayant été attaquées d'une telle manie, que ne pouvant plus demeurer dans leurs maiſons, elles couroient les champs, Mélampe les fit revenir à leur bon ſens. Anaxagore, pour lui marquer ſa reconnoiſſance d'un ſi grand ſervice, lui céda la troiſieme partie de ſes États. Les deſcendans de Mélampe y regnerent pendant ſix générations.

» C'eſt Mélampe, ſelon Hérodote, qui a fait connoître » aux Grecs le nom de Bacchus, » & qui leur a enſeigné les cé» rémonies des ſacrifices qu'on » lui offroit, & à faire la repré» ſentation de ce Dieu. Véritablement il ne leur a pas ex» pliqué tout le reſte de ce » myſtere; mais, les ſages qui » ſont venus après lui, en ont » donné plus de connoiſſance. » Mélampe a donc inventé cet» te repréſentation de Bacchus, » & les Grecs qui en ont été » inſtruits, font, ſuivant ſes » préceptes, toutes les choſes » qu'on leur voit faire. Pour » moi, je penſe que Mélampe » étoit un homme ſçavant, qui » s'étoit inſtruit dans l'art de » la divination, & qu'il enſei» gna aux Grecs pluſieurs cho» ſes qu'il avoit appriſes lui» même des Égyptiens, & ſur» tout le ſacrifice de Bacchus, » en y apportant toutefois » quelque changement. Car, je » ne voudrois pas aſſurer que » tout ce qu'on fait en Égypte » à la fête de ce Dieu, ſoit ſem» blable aux cérémonies qu'on » y obſerve parmi les Grecs. » Je ne dirai pas non plus que » ce ſont les Égyptiens qui » ont emprunté des Grecs, ou » cette cérémonie, ou toute » autre choſe que ce ſoit; mais » plutôt il me ſemble que Mé» lampe a appris tout ce qui » concerne le culte de Bac» chus, de Cadmus & des au» tres Tyriens qui vinrent avec » lui de Phénicie, dans le païs » qu'on appelle aujourd'hui » Béotie. »

Apollodore conte une choſe ſinguliere de Mélampe; ſçavoir, que ſes domeſtiques, ayant découvert une famille entiere de

serpens dans un vieux chêne, & tué sur le champ le pere & la mere, lui en apporterent les petits, qu'il fit élever avec un grand soin; & que par reconnoissance ou autrement, ces animaux devenus grands, l'ayant trouvé un jour endormi, s'attacherent chacun à une de ses oreilles, qu'ils nettoyerent avec leurs langues si parfaitement, qu'à son réveil il fut tout étonné de ce qu'il entendoit les conversations des animaux, & mille autres choses où il ne comprenoit rien auparavant.

Il y a quelques livres de Médecine sous le nom de Mélampe, mais qui sont fort suspects de supposition. On lui avoit élevé des Temples, & on lui offroit des sacrifices.

MÉLAMPE, *Melampus*, (*a*) Μελάμπους, dont Virgile fait mention au dixieme livre de l'Enéide, étoit pere de Cissée & de Gyas. Le Poëte fait ce Mélampe compagnon des travaux d'Hercule. Il y en a qui croyent qu'il pourroit bien être le même que le précédent.

MÉLAMPE, *Melampus*, (*b*) Μελάμπους, un des chiens d'Actéon. Il fut le premier à aboyer contre son maître, après qu'il eut été changé en cerf.

MÉLAMPYGE, *Melampygus*, Μελάμπυγος. (*c*) *Voyez* Achémon.

MÉLANCHETE, *Melanchætes*, (*d*) un des chiens d'Actéon, selon Ovide.

MELANCHLENES, *Melanchlæni*, Μελάγχλαινοι, (*e*) terme qui veut dire des hommes vêtus de noir. Les habitans des isles Cassitérides étoient Mélanchlenes, au rapport de Strabon.

On a donné principalement ce nom à un peuple de la Sarmatie Asiatique. Ptolémée place ce peuple dans les terres entre le Palus-Méotide & le Volga, & lui donne pour voisins le païs de Mithridate, la Saporhrene, les Scymnites & les Amazones. Pline & Scylax de Caryande mettent les Mélanchlenes sur la côte septentrionale du pont Euxin. Le premier dit : » Le reste du rivage » est occupé par des nations » farouches, comme les Mélan» chlenes, les Coraxes, qui » font partie de la Colchide, » &c. » Le second dit de même : » Auprès des Coraxes sont » les Mélanchlenes, & auprès » de ceux-ci les Colques. »

Hérodote met les Mélanchlenes dans les terres. » Depuis » l'Ister jusqu'au Borysthène, » dit-il, il y a dix journées de » chemin, autant du Borysthè» ne jusqu'au Palus-Méotide. » De la mer vers l'intérieur » des terres aux Mélanchlenes » qui habitent au dessus des » Scythes, il y a vingt jour-

(*a*) Virg. Æneid. L. X. v. 317. & *seq.*
(*b*) Ovid. Metam. L. III. c. 5.
(*c*) Lucian. T. II. p. 608.
(*d*) Ovid. Metam. L. III. c. 5.
(*e*) Strab. pag. 175. Ptolem. L. V. c. 9. Plin. Tom. I. p. 305. Herod. L. IV. c. 20, 100. & *seq.* Pomp. Mel. pag. 89, 99.

» nées de chemin, en comptant » deux cens ftades pour une » journée, » c'eft à-dire, vingt cinq milles. Hérodote leur donne ailleurs un Roi particulier. » Tous les Mélan- » chlenes, ajoute-t-il, portent » des habits noirs, & c'eft de- » là que vient leur nom. Ce » font les feuls entre les Sar- » mates qui fe nourriffent de » chair humaine; ils ont les » mêmes coutumes que les » Scythes. » Pomponius Méla dit auffi que les Mélanchlenes avoient été nommés ainfi à caufe de leurs habits noirs.

MÉLANDEPTES, ou MÉLANDITES, (a) *Melandeptæ*, *Melanditæ*, Μελανδέπται, Μελανδῖται, peuple dont parle Xénophon, dans fa retraite des dix mille. Ortélius dit que ce peuple étoit en Afie vers le pont Euxin. Il fe trompe; il étoit dans la Thrace au nord de la Propontide, aux environs de Périnthe, au couchant de Sélibria. D'Ablancourt écrit Mélandeptes. Le Grec porte Μελανδέπται & Μελανδῖται, felon les divers exemplaires.

MÉLANDITES. *Voyez* Mélandeptes.

MÉLANÉE, *Melaneus*, (b) un des chiens d'Actéon. Ce mot veut dire noir.

MÉLANÉE, *Melaneus*, (c) fameux Centaure, qui étoit un grand chaffeur de fangliers.

MÉLANÉE, *Melaneus*, (d) un de ceux qui périrent dans le combat qui fe donna à la cour de Céphée, à l'occafion du mariage de Perfée avec Andromaque.

Il y eut un Grec de ce nom, fi adroit à tirer de l'arc, qu'il paffa pour fils d'Apollon.

MÉLANIDE, *Melanis*, furnom qu'on a donné quelquefois à Vénus, & qu'on a formé du Grec μέλας, *obfcurus*, ténébreux, parce que cette Déeffe aime le filence de la nuit, dans la recherche de fes plaifirs.

MÉLANION, *Melanion*, Μελανίων, le même qu'Hippomene. *Voyez* Hippomene.

MÉLANION, *Melanion*, (e) un des difciples de Chiron, felon quelques Auteurs.

MÉLANIPPE, *Melanippus*, Μελάνιππος, nom que l'on confond fouvent avec celui de Ménalippe. C'eft pourquoi, il n'eft pas rare de trouver l'un pour l'autre dans les Auteurs. *Voyez* Ménalippe.

MÉLANIPPE, *Melanippus*, Μελάνιππος, le jeune homme le mieux fait & le plus accompli de fon tems, aima paffionnément Cométho, prêtreffe de Diane Triclaria. *Voyez* Diane Triclaria.

MÉLANIPPE, *Melanippus*, Μελάνιππος, (f) fils de Mars & de Tritia, bâtit une ville qu'il

(a) Xenoph. p. 401.
(b) Ovid. Metam. L. III. c. 5.
(c) Ovid. Metam. L. XII. c. 8.
(d) Ovid. Metam. L. V. c. 4.

(e) Antiq. expliq. par D. Bern. de Montf. Tom. III. pag. 318.
(f) Pauf. p. 441.

appella Tritia du nom de sa mere.

MÉLANIPPE, *Melanippus*, Μελάνιππος. (a) capitaine Troyen, fils d'Hicétaon, se distingua pendant le siege de Troie. Hector, ayant vu Dolops son cousin-germain entre les mains de Ménélaüs & de Mégès, se mit à exciter ses compagnons, & s'adressa sur-tout à Mélanippe. Pendant que les Troyens jouissoient d'une profonde paix, il paissoit les troupeaux à Percote; mais, dès qu'il eut appris l'arrivée des vaisseaux des Grecs, il étoit revenu à Troie où il avoit déjà acquis beaucoup de réputation par sa valeur, & il logeoit dans le palais de Priam, qui l'aimoit comme ses enfans. Hector s'adressant à lui: » Quoi vaillant » Mélanippe, lui dit-il, abandonnerons-nous ainsi la victoire? N'êtes-vous point touché de la mort d'un cousin-germain, & ne voyez-vous pas Ménélaüs & Mégès, empressés à le dépouiller de ses armes? Évitons cet affront, suivez-moi, il n'est plus permis de combattre de loin contre les Grecs; il faut ou les tuer, ou nous résoudre à les voir se rendre maîtres d'Ilion, & passer tous ses citoyens au fil de l'épée. » En achevant ces mots, il marche le premier, & Mélanippe le suit. D'un autre côté, Antiloque, enflammé par les paroles de Ménélaüs, s'avance hors des premiers rangs, & regardant tout autour de lui, lance son javelot; les Troyens épouvantés reculent pour l'éviter. Le trait mortel ne fut pas lancé en vain; il alla frapper au dessous de la mammelle de Mélanippe, comme il se jettoit avec impétuosité au milieu des hazards. Mélanippe blessé tombe, & Antiloque se jette sur lui, pour le dépouiller de ses armes.

MÉLANIPPE, *Melanippus*, Μελάνιππος, (b) autre capitaine Troyen, qui fut tué par Patrocle.

MÉLANIPPE, *Melanippus*, Μελάνιππος, (c) autre capitaine Troyen, qui tomba sous les coups de Teucer, fils de Télamon.

MÉLANIPPE, *Melanippus*, Μελάνιππος, (d) compagnon du poëte Alcée, selon Hérodote.

MÉLANIPPE, *Melanippus*, Μελάνιππος. (e) Rhodien, dont le vaisseau fut le seul qui échappa un jour d'entre les mains d'Iphicrate, tandis que tous les vaisseaux de Syracuse tomberent au pouvoir de ce Général.

MÉLANIPPE, *Melanippe*, Μελανίππη, (f) Nymphe, qui eut d'Itonus un fils nommé Béotus.

MÉLANIPPE, *Melanippe*, Μελανίππη, fille d'Eole, épou-

(a) Homer. Iliad. L. XV. c. 545. & seq.
(b) Homer. Iliad. L. XVI. v. 695.
(c) Homer. Iliad. L. VIII. v. 276.
(d) Herod. L. V. c. 95.
(e) Xenoph. p. 589.
(f) Pauf. p. 543.

sa clandestinement Neptune de qui elle eut deux fils. Eole en fut si irrité, qu'il fit exposer ces deux enfans, aussitôt après leur naissance, & crever les yeux à Mélanippe, qu'il enferma dans une étroite prison. Les jeunes Princes, ayant été trouvés & nourris par des bergers, délivrerent dans la suite leur mere de la prison où elle étoit enfermée, & Neptune lui ayant rendu la vue, elle épousa Métaponte, roi d'Icarie.

MÉLANIPPIDE, *Melanippides*, Μελανιππίδης. (a) Deux Poëtes Musiciens se sont illustrés dans la poësie Lyrique, sous le nom de Mélanippide. Le premier, qui florissoit vers la LXVe. Olympiade, étoit fils de Criton, selon Suidas, & natif de l'isle de Mélos, l'une des Cyclades, ou de la ville de Milet, comme le dit Athénée en deux endroits. Le second, petit-fils du premier, par une fille, vivoit soixante ans après, vers la LXXXe. Olympiade, à la cour de Perdiccas II, roi de Macédoine où il mourut. Peut-être celui-ci étoit-il Miléfien, & celui-là Mélien. On leur attribue à l'un & à l'autre plusieurs Poësies, dont il feroit fort difficile de faire entr'eux un juste partage. Ils composerent des Dithyrambes, des poëmes Epiques, des Epigrammes, des Elégies, des Cantiques, &c. Athénée cite de l'un ou de l'autre, le poëme de Marsyas & celui des Danaïdes. St. Clément d'Alexandrie allegue d'après un Mélanippide, poëte Lyrique, un passage, qu'on peut traduire ainsi : *Écoutez-moi, ô pere des Dieux, l'admiration des vivans, & le souverain maître de l'ame immortelle*. On accusoit l'un ou l'autre de mettre à la tête de ses Dithyrambes, non des Antistrophes, ou petits prologues, comme il convenoit, mais des Anaboles, ou longues préfaces ; & c'est sur quoi étoit fondée la raillerie du musicien Démocrite de Chio, qui, au rapport d'Aristote, parodiant un vers d'Hésiode, disoit au sujet des Anaboles de Mélanippide : *Une longue préface est un grand mal pour quiconque l'a faite*. Il pouvoit ajouter, *& pour quiconque la lit*.

Plutarque met le jeune Mélanippide au nombre des premiers, qui corrompirent l'ancienne musique par les nouveautés qu'ils y introduisirent. Il paroît à la tête de ceux que le Poëte comique Phérécrate rendoit coupables de ces innovations trop hardies. Un passage de Plutarque le dit auteur du mode Lydien, qu'Aristoxene attribuoit à Olympe. Ce sont deux époques bien différentes, en rapprochant tout, le plus qu'il est possible, puisque le jeune Olympe fut contemporain du roi Midas, & par conséquent d'Ho-

(a) Suid. Tom. II. pag. 120, 121. Xenoph. pag. 725. Mém. de l'Acad. des Inscript. & Bell. Lett. Tom. III. p. 229, 230.

mere, & que le vieux Mélanippide florissoit dans la LXV[e]. Olympiade. Celui-ci figure aussi parmi les Poëtes tragiques. Stobée cite de lui la Tragédie de Proserpine, & l'on trouve quelques fragmens de ses pieces Dramatiques dans les extraits de Grotius. Le Poëte-musicien Philoxene fut disciple de Mélanippide, après avoir été l'esclave du Spartiate Agésyle.

MÉLANIS, *Melanis*. *Voyez* Mélas.

MÉLANOPUS, *Melanopus*, Μελάνωπος, (*a*) Thébain qui fut envoyé à Lacédémone pour y conclure un traité de paix.

MÉLANOPUS, *Melanopus*, Μελάνωπος. *Voyez* Macartatus.

MÉLANOPUS, *Melanopus*, Μελάνωπος, (*b*) natif de Cumes, avoit fait un cantique en l'honneur d'Opis & d'Hécaërgé, où il disoit que ces Déesses étoient venues du païs des Hyperboréens en Achaïe & à Délos.

MÉLANOPUS, *Melanopus*, Μελάνωπος, (*c*) qui étoit ordinairement opposé à Callistrate dans le Gouvernement, mais qui plusieurs fois s'étoit laissé gagner par lui à force d'argent, avoit accoutumé de dire au peuple: » *Callistrate est toujours mon ennemi; mais pour cette fois je suis de son avis; il faut que le bien de la République l'emporte.*

MÉLANOPUS, *Melanopus*, Μελάνωπος, (*d*) dont il est fait mention dans la harangue de Démosthene contre Timocrate.

MÉLANTAS, *Melantas*, Μελάντας. *Voyez* Bélitaras.

MÉLANTE, *Melantus*, (*e*) Μέλαντος, dont il est parlé dans Lucien.

MÉLANTHÉE, *Melanthius*, (*f*) fut pere d'Amphimédon, l'un des Poursuivans de Pénélope.

MÉLANTHIDE [BACCHUS]. *Voyez* Mélanthus.

MÉLANTHIE, *Melanthia*, étoit, selon la fable, fille de Deucalion & de Pyrrha.

MÉLANTHIUS, *Melanthius*, Μελάνθιος, (*g*) capitaine Troyen, fut tué par Euryale, fils de Mécistée.

MÉLANTHIUS, *Melanthius*, Μελάνθιος, (*h*) fils de Dolius. Homere dans son Odyssée, s'étend beaucoup sur ce Mélanthius. Un jour, suivi de deux bergers, il menoit à la ville les chevres les plus grasses de tout son troupeau pour les Poursuivans de Pénélope, & il rencontra sur son chemin Ulysse & Eumée. Il ne les eut pas plutôt apperçus, qu'il les accabla d'injures avec toute sorte d'indignités, ce qui pensa faire perdre pa-

(*a*) Xenoph. p. 590.
(*b*) Paus. p. 199.
(*c*) Plut. Tom. I, p. 851, 852.
(*d*) Demosth. Orat. in Timocrat. p. 892. & *seq*.
(*e*) Lucian. T. I, p. 230.
(*f*) Homer. Odyss. L. XXIV. v. 103.
(*g*) Homer. Iliad. L. VI. v. 36.
(*h*) Homer. Odyss. L. XVII. v. 212. & *seq*. L. XX. v. 173. & *seq*. L. XXII. v. 135. & *seq*.

tience à Ulysse. » Les voilà s'é-
» cria-t-il ; un fripon mene un
» autre fripon, & chacun cher-
» che son semblable. Dis-moi
» donc, vilain gardeur de co-
» chons, où menes-tu cet affa-
» mé, ce gueux dont le ventre
» vuide engloutira toutes les
» tables, & qui usera ses épau-
» les contre tous les chambran-
» les des portes dont il faudra
» l'arracher ? Voilà une belle
» figure que tu menes au palais
» parmi nos Princes ; crois-tu
» qu'il remportera le prix dans
» nos jeux, & qu'on lui donne-
» ra de belles femmes ou des
» trépieds ; il sera trop heu-
» reux d'avoir quelques vieux
» restes ? Tu ferois bien mieux
» de me le donner pour garder
» ma bergerie, ou pour net-
» toyer ma basse-cour, & pour
» porter de la pâture à mes che-
» vraux ; je le nourrirois de petit
» lait, & il auroit bientôt un em-
» bonpoint raisonnable. Mais,
» il est accoutumé à la fainéan-
» tise, & il aime mieux gueuser
» que de travailler. Cependant,
» j'ai une chose à te dire, &
» elle arrivera assurément ; c'est
» que s'il s'avise d'entrer dans
» le palais d'Ulysse, il aura
» bientôt les côtes rompues des
» escabelles qui voleront sur
» lui. »

En finissant ces mots, il s'approche d'Ulysse, & en passant il lui donne un grand coup de pied de toute sa force. Ce coup, quoique rude, ne l'ébranla point & ne le poussa pas hors du chemin ; il délibéra dans son cœur, s'il se jetteroit sur cet insolent, & s'il l'assommeroit avec son bâton, ou si l'élevant en l'air il le froisseroit contre la terre ; mais, il retint sa colere, & prit le parti de souffrir. Eumée tança sévérement ce brutal, & levant les mains au ciel, il fit à haute voix cette prierre aux Nymphes du lieu : » Nym-
» phes des fontaines, filles de
» Jupiter, si jamais Ulysse a
» fait brûler sur votre autel les
» cuisses des agneaux & des
» chevraux, après les avoir
» couvertes de graisse, exaucez
» mes vœux ; que ce Héros
» revienne heureusement dans
» son palais, & qu'un Dieu le
» conduise. S'il revient, il ra-
» baissera bientôt cet orgueil
» & ces airs de Seigneur que
» tu te donnes, & l'insolence
» avec laquelle tu nous insul-
» tes sans sujet, quittant ton
» devoir pour venir te pro-
» mener dans la ville & fai-
» néanter, pendant que tes
» méchans bergers ruinent les
» troupeaux de ton maître. Ho,
» ho, répondit Mélanthius, que
» veut dire ce docteur avec ses
» belles sentences ? Puisqu'il est
» si habile, je l'enverrai bientôt
» sur un vaisseau loin d'Ithaque
» trafiquer pour moi. Plût aux
» Dieux que je fusse aussi sûr
» qu'aujourd'hui même Apol-
» lon tuera le jeune Téléma-
» que dans son palais avec ses
» fleches, ou qu'il le fera tom-
» ber sous les coups des Pour-
» suivans, que je le suis qu'U-
» lysse est mort, & qu'il n'y

» a plus de retour pour lui. »

En finissant ces mots, Mélanthius les quitte & prend les devans. Dès qu'il fut arrivé dans la salle, il s'assit à table avec les Princes vis-à-vis d'Eurymaque, auquel il étoit particuliérement attaché. Les Officiers lui servirent en même tems une portion des viandes, & la maîtresse de l'office lui présenta le pain.

Cependant, Ulysse & Eumée arrivent & entrent dans le palais. Les Poursuivans, touchés de pitié pour Ulysse, lui donnent tous, & le regardant avec étonnement, ils se demandoient les uns aux autres qui il étoit & d'où il venoit. Mélanthius, qui les vit dans cette peine, leur dit : » Poursuivans de la plus » célebre des Reines, tout ce » que je puis vous dire sur cet » étranger, car je l'ai déjà vu » ce matin, c'est que c'étoit » Eumée lui-même qui le con» duisoit ; mais, je ne sçais » certainement ni qui il est, ni » d'où il est. »

Un autre jour, Mélanthius amena de nouveau les chevres les plus grasses de sa bergerie pour le repas des Poursuivans; il avoit avec lui deux autres bergers ; ils lierent les chevres sous le portique, & Mélanthius adressant insolemment la parole à Ulysse : » Quoi, lui dit-il, » te voilà encore à importuner » ces Princes? Ne veux-tu donc » pas sortir de cette maison ? Je » vois bien que nous ne nous » séparerons point, avant que » d'avoir éprouvé la force de » nos bras. Il est ridicule que » tu sois toujours à cette porte. » Il y a aujourd'hui tant d'au» tres tables où tu peux aller » mendier. » Ulysse ne daigna pas lui répondre ; il branla la tête sans dire une parole, méditant le châtiment qu'il lui préparoit.

Lorsque ce Prince se fut fait connoître aux Poursuivans, Mélanthius voulut les secourir. » Attendez un moment, dit-il » à l'un d'eux, je vais vous » apporter des armes ; car, je » ne doute pas qu'Ulysse & son » fils ne les aient serrées dans » leur appartement. » Il part en même tems, monte dans l'appartement d'Ulysse par un escalier dérobé. Il prend douze boucliers, autant de javelots & autant de casques, & les porte aux Poursuivans.

Quand Ulysse vit ses ennemis ainsi armés, il sentit son courage abattu & ses forces diminuées, car l'affaire devenoit difficile. Se tournant donc vers Télémaque, il lui dit : » Mon » fils, ou nous sommes trahis » par quelqu'une des femmes » du palais, ou c'est ici une » suite de la perfidie de Mélan» thius. Mon pere, répondit » Télémaque, c'est un effet de » mon imprudence, & il ne » faut accuser que moi, qui, » en sortant, ai oublié de fer» mer la porte, & me suis con» tenté de la pousser, je de» vois y prendre mieux garde ; » mais, il faut prévenir les

» suites fâcheuses que cette fau» te pourroit avoir. » S'adressant donc à Eumée, il lui dit : » Allez, Eumée, allez promp» tement fermer la porte, & » tâchez d'éclaircir si ce sont » les femmes du palais qui nous » trahissent, en assistant nos » ennemis, ou si c'est Mélan» thius, je soupçonne plutôt ce » dernier. »

Pendant qu'il parloit ainsi, Mélanthius étoit remonté à l'appartement pour en apporter des armes. Eumée, qui s'en apperçut, se rapprocha d'Ulysse en même tems, & lui dit : » Voilà » l'homme que nous avions » soupçonné avec justice ; il va » remonter, voulez-vous que » je le tue, ou que je vous l'a» mene, afin que vous le pu» nissiez vous-même de toutes » ses perfidies? Ulysse lui dit : » Eumée, nous soutiendrons, » Télémaque & moi, l'effort » de tous ces ennemis, quel» que méchans qu'ils soient. » Allez, Philœtius & vous, » suivez le perfide, jettez» le à terre, liez-lui par der» riere les pieds & les mains » ensemble, & l'attachant par » le milieu du corps avec une » corde, élevez-le jusqu'au » haut d'une colomne près du » plancher, fermez bien la » porte, & laissez-le là tout en » vie souffrir long-tems les pei» nes qu'il a méritées. »

Les deux Pasteurs exécutent ponctuellement cet ordre ; ils montent après Mélanthius & se cachent pour l'attendre. Ce perfide fouille dans tous les coins pour chercher des armes. Ils se tiennent tous deux en embuscade aux deux côtés de la porte en dehors. Ce malheureux, après avoir cherché par-tout, sort portant d'une main un beau casque, & de l'autre un vieux bouclier tout couvert de rouille, & qui avoit servi autrefois à Laërte, pendant qu'il étoit jeune ; mais, on l'avoit négligé depuis ce tems-là, & ses courroies étoient tout usées. Quand il voulut passer le seuil de la porte, Eumée & Philœtius se jettent sur lui, le prennent par les cheveux & le remenent dans la chambre où ils le jettent à terre, lui attachent par derriere les pieds & les mains ensemble, & le liant d'une bonne corde, ils le guindent au haut d'une colomne près du plancher, & en sortant, Eumene lui dit d'un ton moqueur : » Mon pauvre » Mélanthius, tu vas passer la » nuit bien commodément & » dans un bon lit, & tel que tu » le mérites. Quand l'Aurore » sortira du sein de l'Océan, » elle ne pourra se dérober à » ta vue ; tu en appercevras » les premiers rayons, & tu ne » manqueras pas de partir pour » amener aux Poursuivans l'éli» te de tes troupeaux à l'ordi» naire. » En parlant ainsi, ils le laissent dans ces durs liens, ferment bien la porte, prennent le casque & le bouclier & vont rejoindre Ulysse.

Notre perfide fut le dernier que l'on punit. Après que tous

les autres eurent subi la peine qu'ils avoient si bien méritée, on fit descendre Mélanthius dans la cour près du vestibule, là on lui coupa le nez & les oreilles, & après l'avoir horriblement mutilé, on lui ôta la vie.

MÉLANTHIUS, *Melanthius*, Μελάνθιος, (a) dont parle Plutarque dans la vie de Phocion. On raconte, dit-il, qu'un jour les Athéniens, étant assemblés au théatre pour voir jouer quelque tragédie nouvelle, un des principaux acteurs sur le point de venir sur la scene, demanda un masque de Reine, parce qu'il devoit jouer le rôle d'une Princesse, & un grand nombre de suivantes parées magnifiquement. Comme Mélanthius, qui faisoit les frais du chœur, ne les fournissoit point, cet acteur s'emportoit & faisoit attendre les spectateurs, ne voulant pas absolument paroître. Enfin, Mélanthius, lassé de ses difficultés, le poussa par force au milieu du théatre, en lui criant: *Tu vois la femme de Phocion qui paroît en public avec une seule servante, & tu viens faire ici le glorieux & corrompre les mœurs de nos femmes.* Ce mot qui fut dit assez haut, ayant été entendu, tout le théatre le reçut avec applaudissement & de grands battemens de mains.

MÉLANTHIUS, *Melanthius*, Μελάνθιος, (b) Auteur Grec, qui a écrit de l'Attique. Athénée cite un traité de Mélanthius sur les mystères d'Éleusis.

MÉLANTHIUS, *Melanthius*, Μελάνθιος, (c) Philosophe de Rhodes, selon Cicéron. Il avoit beaucoup de douceur dans son style.

MÉLANTHIUS, *Malanthius*, Μελάνθιος, (d) Poëte tragique, qui vivoit du tems de Cimon. Il composa aussi des élégies; ce qui a fait croire à Simler qu'il devoit distinguer Mélanthius le tragique, de Mélanthius l'élégiaque; mais, il y a apparence que c'étoit le même.

A juger des élégies de Mélanthius par son caractère d'esprit, elles devoient être moins des plaintes que des odes Bacchiques. Ceux, qui font mention de lui, nous le représentent comme un glouton. Au témoignage de Cléarque, il se plaignoit que la nature ne lui eût pas accordé un col de grue, pour sentir plus long-tems l'impression du plaisir. De-là vient qu'Archippe, dans une de ses comédies, le livre enchaîné aux poissons, pour en être à son tour dévoré. Nous ne connoissons de lui qu'un distique à la louange de Cimon, que Plutarque a cité dans la vie de ce grand homme.

MÉLANTHIUS, (e) *Melan-*

(a) Plut. T. I. p. 750.
(b) Athen. p. 325.
(c) Cicer. Acad. Quest. L. IV. c. 16.
(d) Plut. Tom. I. pag. 481. Athen. pag. 343. Mém. de l'Acad. des Inscript. & Bell. Lett. Tom. VII. pag. 358, 359.
(e) Plin. Tom. II. pag. 689, 694.

thius, Μελάνθιος, fameux Peintre cité par Pline.

MÉLANTHO, *Melantho*, Μελανθω, (*a*) Nymphe qui avoit coutume de se divertir dans la mer, montée sur le dos des dauphins. Neptune, étant amoureux de sa beauté, prit la forme d'un de ces poissons, & après l'avoir portée quelque tems sur son dos dans la mer, l'enleva & en jouit.

MÉLANTHO, *Melantho*, Μελανθώ, (*b*) fille de Dolius, étoit une des femmes de Pénélope. Cette Princesse l'avoit prise toute jeune, & l'avoit élevée comme sa propre fille, en lui donnant tous les plaisirs que demandoit son âge. Mais, bien loin d'être touchée de reconnoissance & de partager les déplaisirs de sa maîtresse, elle ne cherchoit qu'à se divertir, & avoit un commerce criminel avec Eurymaque.

Un jour, Mélantho répondit à Ulysse très-insolemment : » Malheureux vagabond, lui » dit-elle, on voit bien que » tu as l'esprit tourné. Au lieu » d'aller dormir dans quelque » forge, ou dans quelque ré» duit, tu t'amuses à jaser ici » avec audace au milieu de tous » ces Princes, & tu ne crains » rien; est-ce que tu as bu, ou » que c'est ta coutume de par» ler impertinemment? Te voi» là transporté de joie d'avoir » vaincu ce gueux d'Irus; mais, » prends garde que quelqu'un, » plus vaillant que lui, ne se » leve contre toi & ne te chasse » de ce palais, après t'avoir » cassé la tête & mis tout en » sang. » Ulysse, jettant sur elle des regards terribles : » Mal» heureuse, lui dit-il, je vais » bientôt rapporter à Télémaque » les beaux discours que » tu tiens, afin qu'il te traite » comme tu le mérites. » Cette menace épouvanta Mélantho ; mais, elle ne la rendit pas pour cela plus circonspecte.

En effet, quelque tems après, voyant Ulysse dans la salle, elle l'entreprit pour la seconde fois, & lui dit : » Étranger, veux-tu » nous importuner toujours par » ta présence, en rodant même » pendant la nuit dans ce pa» lais? C'est donc pour observer » tout ce que font les femmes? » Sors au plus vîte, misérable » que tu es, & contente-toi » d'avoir mangé ton saoul, » autrement avec cette torche » allumée je te jetterai dehors. » Ulysse, la regardant avec des yeux enflammés de colère, lui dit : » Malheureuse, pourquoi » m'attaquez-vous toujours » avec tant d'aigreur? Est-ce » parce que je ne suis plus jeu» ne, que je n'ai que de mé» chans habits, & que je de» mande mon pain dans la ville? » C'est la nécessité qui m'y for» ce ; le monde est rempli de » mendians comme moi, qu'elle

(*a*) Ovid. Metam. L. V. c. 5.

(*b*) Homer. Odyss. L. XVIII. v. 320 *& seq*. L. XIX. v. 65. *& seq*.

» a réduits dans ce misérable » état. J'étois autrefois favorisé » de la fortune ; j'habitois une » maison opulente, & je don- » nois libéralement à tous les » pauvres qui se présentoient » & qui avoient besoin de mon » secours ; j'avois une foule » d'esclaves, & j'étois envi- » ronné de toute la magnificen- » ce qui attire les yeux, & qui » fait qu'on paroît heureux. » Jupiter a renversé cette gran- » de fortune ; telle a été sa vo- » lonté. Que cet exemple vous » rende plus sage ; & craignez » que vous ne perdiez tous ces » avantages & toute cette fa- » veur qui vous relevent au- » dessus de vos compagnes, que » votre maîtresse irritée ne vous » punisse de vos emportemens, » ou qu'Ulysse même ne revien- » ne ; car, toute espérance » de retour n'est pas perdue » pour lui. Et quand même il » seroit hors d'état de revenir, » il a, par la faveur d'Apol- » lon, un fils pour tenir sa pla- » ce. Ce jeune Prince connoît » tous les désordres que les » femmes commettent dans ce » palais, & il en sçaura faire » la punission qu'ils méritent. »

Il parloit assez haut pour être entendu de Pénélope. Elle appelle cette femme & lui dit : » Insolente, tout le désordre de » votre conduite m'est connu, » & je sçais l'affreux complot » où vous êtes entrée ; vous » n'êtes descendue que pour » m'épier, parce que vous avez » sçu & que vous me l'avez oui » dire à moi-même, que je de- » vois venir parler à cet étran- » ger pour lui demander des » nouvelles de mon mari, dont » l'absence me tient dans une » affliction continuelle. La mort » sera le juste châtiment de vo- » tre perfidie. »

MÉLANTHUS, *Melanthus*, Μέλανθος, (*a*) un des compagnons qu'Ovide donne à Bacchus.

MÉLANTHUS, *Melanthus*, Μέλανθος, (*b*) fils d'Andropompe, descendoit de ces Néléïdes qui regnerent à Pylos & en Messénie après Polycaon. Chassé de ses États par les Héraclides qui s'en étoient emparés, il se réfugia à Athenes, en conséquence de plus d'un oracle ; & non-seulement il y obtint le droit de bourgeoisie, mais il y fut dans une grande considération. La guerre s'étant allumée entre les Athéniens & les Béotiens, au sujet du bourg d'Œnoé qu'ils se disputoient, on convint de part & d'autre que les deux Rois termineroient ce différent par un combat singulier. Thymœtès, qui regnoit pour lors à Athenes, craignant l'issue du combat, déclara qu'il céderoit le Royaume à quiconque voudroit se battre contre Xanthus, roi des Béotiens. Mélanthus, animé par l'espérance d'un tel prix, accepte la pro-

(*a*) Ovid. Metam. L. III. c. 10.

(*b*) Herod. L. I. c. 147. L. V. c. 65. Pauf. pag. 5, 34, 117, 226, 398. Strab. pag. 359, 393, 633. Mém. de l'Acad. des Inscript. & Bell. Lett. Tom. XIV. p. 217. & *suiv.*

position.

position. Le cartel signé, les deux Princes en viennent aux mains. Dès le commencement du combat, Mélanthus eut une vision; il vit, ou crut voir un jeune homme qui se tenoit derriere Xanthus, comme pour le seconder: aussitôt il s'écrie que le Roi est suivi d'un second, contre la foi du traité, & que pour lui il ne se battra pas seul contre deux. Le Roi de Béotie, qui ne méritoit pas ce reproche, tourna la tête, pour voir si en effet quelqu'un le suivoit. Au même instant, Mélanthus le perce d'un coup de lance, & l'étend mort à ses pieds; par là il acquiert le royaume d'Athenes, & les Athéniens demeurent en possession d'Œnoé. C'est ainsi que le droit de regner passa de la maison d'Érechthée aux Néléïdes, du nombre desquels fut Codrus, fils de Mélanthus & dernier roi d'Athenes.

On regarderoit aujourd'hui avec indignation, un homme qui, en se battant en duel, tueroit son ennemi dans la circonstance où Mélanthus tua Xanthus. Il faut avouer qu'à certains égards les Anciens n'étoient pas délicats sur le point d'honneur. Ils avoient pour maxime que dans les combats singuliers, comme dans les autres, on peut également employer la fraude & la valeur, *dolus an virtus, quis in hoste requirat*. Homere & Virgile nous en fournissent plus d'une preuve.

Dans la suite, les Athéniens avertis par l'oracle, bâtirent un temple à Bacchus Mélanthide, où ils faisoient des sacrifices au Dieu tous les ans; & ils sacrifioient aussi à Jupiter Apaturius, en mémoire de la supercherie qui leur avoit procuré cette victoire.

Les Athéniens croyoient que c'étoit Bacchus qui avoit paru derriere Xanthus durant son combat, & par reconnoissance ils lui bâtirent un temple. Suidas dit qu'il avoit apparu à Mélanthus avec une peau de chevre noire sur les épaules, & que pour cela on le surnomma Bacchus Mélanégis, & dans ce cas il faudroit lire dans Photius Bacchus Mélanégis, au lieu de Bacchus Mélanthide. Mais, on n'en trouve pas la moindre trace dans Pausanias, ce qui rend le témoignage de Suidas un peu suspect.

MÉLANTHUS, *Melanthus*, Μέλανθος, Cyzicénien, qui fut tué avec son frere dans un combat nocturne.

MÉLANTHUS, *Melanthus*, Μέλανθος, (*a*) Peintre que d'autres nomment Mélanthius. *Voyez* Mélanthius.

MÉLAS, *Melas*, Μέλας, (*b*) mot Grec qui signifie noir. Quelques Géographes Latins, qui ne laissent pas de recevoir ce mot dans leur langue, le déclinent selon l'usage de la lan-

(*a*) Plut. T. I. p. 1032.

(*b*) Plin. T. I. p. 206, 207.

gue, d'où il est pris. C'est pourquoi, ils disent *Melas*, *Melanis*, *Melani*, *Melanem*, *Melane*. C'est ainsi qu'en use Pline en parlant du golfe de ce nom.

MÉLAS, *Melas*, Μέλας, fleuve du Péloponnèse dans l'Arcadie. Denys le Périégete dit :

In media autem insula, cavam terram inhabitant
Arcades Apidanenses, sub celso jugo Erymanthi,
Ubi Melas ubi Crathis, ubi fluit liquidus Iaon, &c.

Priscien, son Paraphraste, rend ainsi ces mêmes paroles :

Hic mediis habitant latè telluris in arvis,
Arcades Apidanei, sub scopulis Erymanthi,
Quâ Melas atque Crathis, fluvii, quâ currit Iaon.

Callimaque parle aussi du Mélas dans son hymne à Jupiter, qu'il suppose né en Arcadie. » L'Arcadie, dit ce Poëte, » n'avoit point encore de rivières; ni le Ladon grande rivière, ni l'Erymanthe, qui a » les eaux les plus pures, ne » couloient point encore. L'Arcadie étoit seche, quoique » destinée à être un jour arrosée de quantité de sources. » Car, dans le tems que Rhéa » vous enfantoit, le fleuve Iaon » dont les eaux sont si claires » présentement, portoit alors » quantité de chênes, & le » fleuve Mélas avoit son lit » chargé d'une multitude de » chariots. «

MÉLAS, *Melas*, Μέλας, (*a*) autre fleuve du Péloponnèse dans l'Achaïe. Strabon l'appelle un grand fleuve, & le fait couler auprès d'Olénus.

MÉLAS, *Melas*, Μέλας, (*b*) fleuve de Grece dans la Béotie, qui, selon Pausanias, avoit sa source près d'un temple d'Hercule, situé sept stades au delà d'Orchomene.

Pline attribue à ce fleuve la vertu de faire que les brebis blanches qui en boivent, deviennent noires; & au contraire, le Céphise, qui sort du même lac, rend blanches les brebis noires qui ont bu de ses eaux. Séneque explique le fait plus amplement. » Il y a, dit-il, des » fleuves qui ont de merveilleuses propriétés; car, il y » en a dont les eaux étant bues » teignent tout un troupeau de » brebis; de sorte qu'en peu de » tems les brebis dont la laine » est noire deviennent blanches, & celles dont la laine » est blanche deviennent noires. C'est ce qu'on remarque » dans deux fleuves de Béotie, » dont l'un s'appelle Mélas, à » cause de l'effet que ses eaux » produisent. Ils sortent l'un » & l'autre d'un même lac,

(*a*) Strab. p. 386.
(*b*) Pauſ. pag. 601. Plin. Tom. I. pag. 121. Strab. pag. 414. Plut. Tom. I. pag. 286, 465.

» & ils ont néanmoins des effets » si différens. « Pausanias & Plutarque prétendent qu'ils se perdent dans le fleuve Céphise, & Théophraste dit que c'est dans le lac de ce nom.

» De toutes les plaines de la » Béotie, dit Plutarque, la » plus belle & la plus grande, » c'est celle qui commence aux » portes d'Orchomene. C'est » une campagne toute rase, » sans aucun arbre, qui s'étend » jusqu'aux marais, où va se » perdre le fleuve Mélas, qui, » naissant près des murailles » d'Orchomene, est de tous » les fleuves de la Grece le » seul profond & navigable dès » sa source; d'ailleurs, il s'en- » fle & grossit considérablement » vers le solstice d'été de même » que le Nil, & il produit beau- » coup de plantes, semblables à » celles que le Nil produit en » Égypte, excepté qu'elles » sont maigres, qu'elles ne » profitent point, & qu'elles ne » portent point de fruits. Il n'a » pas beaucoup de cours; car, » la plus grande partie se jette » incontinent dans des étangs » marécageux & qui n'ont point » de décharge, & le reste se » mêle un peu plus loin avec » l'eau du Céphise, justement » dans l'endroit où naissent les » plus belles cannes dont on » fait les flûtes «

MÉLAS, *Melas*, Μέλας, (a) autre fleuve de Grece dans la Thessalie. Hérodote le met dans le canton, nommé Trachinie. Tite-Live & Strabon le font passer auprès d'Héraclée. Ce dernier observe que l'ancienne Trachine, qui donnoit le nom de Trachinie à ce canton-là, étoit à cinq stades de ce fleuve & à six d'Héraclée. Tite-Live appelle ce Mélas, *Amniculus*, un gros ruisseau, ou une petite rivière. Elle couloit entre le Sperchius & l'Asopus.

MÉLAS, *Melas*, Μέλας, (b) fleuve qu'Ovide met dans la Mygdonie. Mais, comme il y avoit une Mygdonie en Europe & deux en Asie, il n'en dit pas assez pour décider de laquelle il a entendu parler. D'ailleurs, dans le récit où il parle de ce fleuve, il nomme confusément des rivières de païs très-différens, comme le Xanthus, l'Eurotas, l'Euphrate, l'Oronte, le Gange, le Phase, le Danube, &c.

MÉLAS, *Melas*, Μέλας, (c) fleuve de Thrace, nommé Mélanis par Ptolémée. Ce fleuve avoit sa source vers les montagnes; & serpentant vers le midi, il alloit se jetter dans la partie septentrionale du golfe qui forme la presqu'isle de Thrace. Ce golfe en prenoit alors le nom de Mélas, comme il sera dit dans son article particulier. Syracella étoit une petite place située sur le Mélas, à peu de distance de sa source.

(a) Herod. L. VII. c. 198. Tit. Liv. L. XXXVI. c. 22. Strab. p. 428.
(b) Ovid. Metam. L. II. v. 247.
(c) Ptolem. L. III. c. 11. Plin. Tom. I. p. 204. Pomp. Mel. p. 104. Herod. L. VII. c. 58. Tit. Liv. L. XXXVIII. c. 40.

Pline parle de ce fleuve, & dit qu'il donne son nom au golfe. Le nom moderne est Sulduth. Il baigne deux villes, Childique & Ibrigé ou Xéro. Cette dernière est à l'embouchure du fleuve dans le golfe de Mégarisse.

MÉLAS, *Melas*, Μέλας, (*a*) fleuve de l'Asie mineure, dans la Cappadoce. Il avoit sa source auprès de Mazaca ou Césarée dans la première Cappadoce, & coulant vers l'orient méridional, il baignoit Tonosa dans la première Arménie, dont il traversoit un coin, & entrant dans la seconde Arménie, il arrosoit Mélitene & se jettoit dans l'Euphrate.

Strabon met le Mélas à quarante stades de Mazaca, & le fait couler dans la plaine dont cette ville étoit environnée. Le lieu d'où il sortoit, étoit, selon Strabon, plus bas que Mazaca, ce qui le rendoit inutile aux habitans. Outre cela, les lacs & les marais qu'il formoit, corrompoient l'air en été, & les Mazacéniens en étoient fort incommodés. Il y avoit aussi des carrières qui leur fournissoient quantité de pierres pour bâtir, mais dont les eaux du Mélas les empêchoient souvent de profiter. Strabon ajoute que le roi Ariarathe fit boucher tous les endroits par lesquels ce fleuve se jettoit dans l'Euphrate, & fit par ce moyen de la campagne voisine comme un grand lac qui ressembloit à une mer. Il y enferma quelques petites isles qui formoient la même figure que les Cyclades, & y passa une partie de sa vie. Mais, les digues qui arrêtoient le Mélas, étant venues à se rompre tout à coup, les eaux se dégorgerent avec tant d'impétuosité dans l'Euphrate, que ce dernier causa les plus grands ravages. Il ruina les campagnes, & entraîna plusieurs villages dans sa rapidité. Ceux, qui avoient le plus souffert de cet accident, obtinrent du roi Ariarathe trois cens talens de dédommagement.

On dit que ce fleuve se nomme aujourd'hui Carasou.

MÉLAS, *Melas*, Μέλας, (*b*) autre fleuve de l'Asie mineure, dans la Pamphylie, aux confins de la Cilicie. On lit dans Strabon : » Ensuite est le » fleuve Mélas avec un havre, » puis la ville de Ptolémaïde, » & enfin le bout de la Pamphy» lie. « Pausanias dit : » L'eau » du Cydnus, qui coule sur les » confins du territoire de Tarse, » est très-froide, de même que » celle du Mélas qui passe au» près de Side de Pamphylie : « Zozime s'exprime ainsi : » Ils » l'enfermerent lui & les trois » cens qui s'étoient enfuis avec » lui, entre le Mélas & l'Eury» médon, fleuves dont l'un a son » embouchure au-dessus de Si-

(*a*) Strab. pag. 538, 539. Ptolem. L. V. c. 6.

(*b*) Strab. p. 667. Pauf. p. 502. Pomp. Mel. p. 72. Plin. T. I. pag. 270.

» de, & l'autre traverse la » ville d'Aspende. «

Suivant les Cartes de M. d'Anville, le Mélas de Pamphylie avoit sa source dans les montagnes, près d'Homonada, & son embouchure dans la mer près de Side. Dans son cours, il baignoit les murs de deux villes Étenne & Colybrassus. Ce fleuve, au rapport de Pomponius Méla, étoit navigable.

MÉLAS [le Golfe], (a) *Sinus Melas*, Κόλπος Μέλας, golfe de Thrace à l'embouchure du fleuve de même nom. M. de l'Isle le nomme Mélanis; Ptolémée, Mélas; & c'est ainsi qu'il faut lire. La ville de Cardie étoit au fond de ce golfe; & Eustathe observe qu'il prenoit quelquefois le nom de cette ville. L'isle de Samothrace étoit à l'entrée. Il porte présentement le nom d'une ville située tout au fond, & plus au nord que n'étoit Cardie. Cette ville s'appelle Mégarisse.

MÉLAS, *Melas*, Μέλας, (b) fut fils de Prothée, selon Homere.

MÉLAS, *Melas*, Μέλας, (c) un des Argonautes, étoit fils de Phryxus & de Chalciope.

MELCARTHUS, *Melcarthus*, Dieu en l'honneur duquel les habitans de Tyr célébroient tous les quatre ans avec une grande pompe les jeux quinquennaux.

Melcarthus est composé de deux mots Phéniciens *Meleç* & *Kartha*, dont le premier signifie Roi, & le second ville, c'est-à-dire, le Roi, le Seigneur de la ville. Les Grecs, trouvant quelque conformité entre le culte de ce Dieu à Tyr, & celui qu'on rendoit dans la Grece à Hercule, s'imaginerent que c'étoit la même divinité; & en conséquence ils appellerent le Dieu de Tyr, l'Hercule de Tyr; c'est ainsi qu'il est nommé par erreur dans les Maccabées d'après l'usage des Grecs.

Il y a beaucoup d'apparence que Melcarthus est le Baal de l'Écriture, dont Jésabel apporta le culte de Tyr chez les Israëlites; car, comme Melec-Cartha en Phénicien signifie le Roi de la ville, pareillement Baal-Cartha dans la même langue, veut dire le Seigneur de la ville; & comme dans l'Écriture Baal tout seul signifie le Dieu de Tyr, Mélec se trouve aussi signifier seul le même Dieu. Hésychius dit: Μάλικα, τὸν Ἡρακλέα, Ἀμαθούσιοι, » Malic, » nom d'Hercule chez les Ama- » thusiens. » Or, les Amathusiens étoient une colonie des Tyriens en Chypre.

MELCHA, *Melcha*, (d) Μελχὰ, femme de Nachor, frere d'Abraham, eut plusieurs

(a) Strab. p. 92. Ptolem. L. III. c. 11. Plin. Tom. I. p. 204, 206, 207. Herod. L. VII c. 58.

(b) Homer. Iliad. L. XV. v. 117.

(c) Myth. par M. l'Abb. Ban. Tom. VI. p. 360.

(d) Genes. c. 22. v. 20. & seq. c. 24. v. 15.

fils, Hus, Bus, Camuel, Cased, Azo, Pheldas, Jedlaph, & Bathuel qui fut pere de Rebecca. Melcha veut dire Reine.

MELCHA, *Melcha*, (*a*) Μελχὰ, la quatrième des filles de Salphaad, qui n'eut point d'enfans mâles.

MELCHI, *Melchi*, Μελχὶ, (*b*) un des ancêtres de Jesus-Christ, selon la chair, étoit fils d'Addi, & pere de Néri.

MELCHI, *Melchi*, Μελχὶ, (*c*) fut aussi un des ancêtres de Jesus-Christ, selon la chair. Il étoit fils de Janna & pere de Lévi.

MELCHIA, *Melchia*, (*d*) Μελχία, nom commun à deux freres, fils de Pharos. Ils répudierent leurs femmes au retour de la captivité de Babylone, parce qu'elles étoient étrangeres.

MELCHIAS, *Melchias*, (*e*) Μελχίας, chef de la cinquième des vingt-quatre familles sacerdotales, du tems de David.

MELCHIAS, *Melchias*, (*f*) Μελχίας, de la race des Lévites, étoit fils d'Athanai, & pere de Basaia.

MELCHIAS, *Melchias*, (*g*) Μελχίας, de la race sacerdotale, fut pere de Phassur.

MELCHIAS, *Melchias*, (*h*) Μελχίας, fils d'Hérem, au retour de la captivité de Babylone, aida à bâtir la moitié d'une rue & la tour des fours à Jérusalem.

MELCHIAS, *Melchias*, (*i*) Μελχίας, fils de Rechab, & capitaine du quartier de Béthacharam, à Jérusalem. Il bâtit, au retour de la captivité de Babylone, la porte du fumier, & y mit les deux battans, les serrures & les barres.

MELCHIAS, *Melchias*, (*k*) Μελχίας, fils d'un orphevre, bâtit, au retour de la captivité de Babylone, plusieurs maisons, jusqu'à celles des Nathinéens & des Merciers, vers la porte des Juges & jusqu'à la chambre de l'angle.

MELCHIAS, *Melchias*, (*l*) Μελχίας, un des ancêtres de Judith, étoit fils d'Enan, & pere d'Achitob.

MELCHIAS, *Melchias*, Μελχίας, (*m*) fut pere de Phassur, qui étoit en grande considération à Jérusalem, du tems de Jérémie.

MELCHIAS, *Melchias*, (*n*) Μελχίας, fils d'Amélech, étoit concierge des prisons de Jérusalem. Jérémie fut descendu par ses ordres dans une citerne, où il n'y avoit point d'eau, mais seulement de la boue, & où il

(*a*) Numer. c. [illegible] 33.
(*b*) Luc. c. 3. v. 28.
(*c*) Luc. c. 3. v. 24.
(*d*) Esdr. L. I. c. 10. v. 25.
(*e*) Paral. L. I. c. 24. v. 9.
(*f*) Paral. L. I. c. 6. v. 40. 41.
(*g*) Paral. L. I. c. 9. v. 12.
(*h*) Esdr. L. II. c. 3. v. 11.
(*i*) Esdr. L. II. c. 3. v. 14.
(*k*) Esd. L. II. c. 3. v. 30.
(*l*) Judith. c. 8. v. 1.
(*m*) Jerem. c. 21. v. 1.
(*n*) Jerem. c. 38. v. 6. *&* *seq.*

étoit en danger de sa vie, s'il n'en eût été promptement tiré par les soins d'un eunuque nommé Abdémélech.

MELCHIEL, *Melchiel*, (*a*) Μελχιήλ, fils de Brié, fut chef de la famille des Melchiélites.

MELCHIÉLITES, *Melchielitæ*, famille Juive. *Voyez* Melchiel.

MELCHIRAM, *Melchiram*, Μελχιρὰμ (*b*) le troisieme des fils de Jéchonias.

MELCHISÉDECH, *Melchisedech*, (*c*) Μελχισεδὲκ, roi de Salem & Prêtre du très-haut. L'Écriture ne nous parle ni de son pere, ni de sa mere, ni de sa généalogie, ni de sa naissance, ni de sa mort; & en ce sens, il étoit, comme dit St. Paul, la figure de Jesus-Christ, qui est le Prêtre éternel, selon l'ordre de Melchisédech, & non pas selon l'ordre d'Aaron, dont l'origine & la mort sont connues.

Lorsqu'Abraham revint de la poursuite des quatre Rois ligués, qui avoient vaincu les Rois de Sodome & de Gomorrhe, & qui avoient emmené Loth, Melchisédech vint au-devant d'Abraham jusques dans la vallée de Savé, qui fut depuis nommée la vallée du Roi, & lui présenta des rafraîchissemens de pain & de vin, ou même il offrit le pain & le vin en sacrifice au Seigneur, car il étoit Prêtre du très-haut; & il bénit Abraham, en disant: » Béni soit » Abraham par le Dieu très-» haut, qui a créé le ciel & la » terre; & que le Dieu très-haut » soit béni, lui qui a livré vos » ennemis entre vos mains. « Abraham, voulant reconnoître en lui la qualité de Prêtre du Seigneur, lui offrit la dixme de tout ce qu'il avoit pris sur l'ennemi. Depuis ce tems, il n'est plus parlé dans l'Écriture de Melchisédech. Seulement le Psalmiste, parlant du Messie, dit qu'il est Prêtre éternel, selon l'ordre de Melchisédech.

Saint Paul, écrivant aux Hébreux, développe le mystère qui est caché dans ce qui est dit de Melchisédech dans l'ancien Testament. D'abord, il releve la Prêtrise de Jesus-Christ, qui est Prêtre éternel selon l'ordre de Melchisédech, & qui, en cette qualité, pendant sa vie mortelle & souffrante, offrit avec un grand cri & avec larmes, ses prieres & ses supplications à celui qui le pouvoit tirer de la mort; & il fut exaucé, à cause de son humble respect pour son pere. Il dit de plus que notre Sauveur est entré pour nous dans l'intérieur du Sanctuaire, c'est-à-dire, du ciel, ayant été établi Pontife éternel, selon l'ordre de Melchisédech. » Car, ajoute-t-il, » ce Melchisédech, roi de Sa-» lem, & Prêtre du Dieu très-» haut, qui vint au-devant d'A-

(*a*) Numer. c. 26. v. 45.
(*b*) Paral. L. l. c. 3. v. 18.
(*c*) Genes. c. 14. v. 17. *& seq.* Psalm. 109. v. 4. Ad Hebr. Epist. c. 5. v. 6, 10, c. 6. v. 20. c. 7. v. 1. *& seq.*

» braham, lorsqu'il retournoit » de la défaite des Rois, qui » le bénit, & à qui Abraham » donna la dixme de tout ce » qu'il avoit pris, qui s'ap- » pelle selon l'interprétation » de son nom, premièrement » Roi de justice (c'est ce que » veut dire Melchisédech), & » ensuite roi de Salem, c'est- » à dire, Roi de paix, qui est » sans pere, sans mere, sans » généalogie, qui n'a ni com- » mencement ni fin, étant ainsi » l'image du fils de Dieu, de- » meure Prêtre pour toujours. » Considérez donc combien il » est grand, puisqu'Abraham » même lui donne la dixme de » ce qu'il avoit de meilleur. Or, » il est sans doute que celui qui » reçoit la bénédiction, est » inférieur à celui qui la lui » donne. Et en effet, dans la » loi, ceux qui recoivent la » dixme, sont des hommes mor- » tels, au lieu que celui qui la » reçoit ici, n'est représenté » que comme vivant; & de plus » Lévi, qui reçoit la dixme » des autres, l'a payée lui-mê- » me, pour ainsi dire, en la per- » sonne d'Abraham, puisqu'il » étoit encore dans la person- » ne d'Abraham son ayeul, » lorsque Melchisédech vint au- » devant de ce Patriarche. «

On a formé, au sujet de Melchisédech, une infinité de doutes & de difficultés. Saint Jérôme a cru que Salem, dont Melchisédech étoit Roi, n'étoit pas Jérusalem, mais la ville de Salem, près de Scythopolis; où l'on montroit encore de son tems les ruines du château de ce Prince. La grandeur & la quantité de ces ruines donnoient lieu de juger de la magnificence de cet ancien bâtiment. Saint Jérôme pense que c'est à cette ville de Salem, qu'arriva Jacob, après le passage du Jourdain, à son retour de la Mésopotamie. La Vulgate porte que Jacob vint sain & sauf à Sichem, mais l'Hébreu dit qu'il vint à Salem près de Sichem. Quelques-uns croyent que Salem, où regnoit Melchisédech, est la même que Salim, dont il est parlé dans l'Evangile de Saint Jean.

Dès le tems de Saint Épiphane, on avoit forgé des noms au pere & à la mere de Melchisédech. On donnoit à son pere le nom d'Héraclas ou d'Héracles, & à sa mere celui d'Astaroth ou d'Astarie. La chaîne Arabique, sur le chapitre IX de la Génese, le fait venir de Sem par son pere, & de Japheth par sa mere. Héraclas ou Héraclim, pere de Melchisédech, étoit dit-on, fils ou petit-fils de Phaleg, fils d'Héber; & sa mere, nommée Salathiel, étoit fille de Gomer, fils de Japheth. Joseph, fils de Gorion, historien Hébreu, qui écrivoit vers le onzième siecle, prétend que Melchisédech s'appelloit autrement Joram; que l'étoile qui présidoit à sa naissance, portoit le nom de Sédech; [c'est la planete de Jupiter] que la ville

où il regnoit, se nomma d'abord Jébus, puis Sédech, & enfin Salem ou Jérusalem.

Michel Glycas, George Cédrene & Simon Logothete font venir Melchisédech d'une race Égyptienne. Ils disent que son pere s'appelloit Sidon ou Sida, fondateur de la ville de Sidon, capitale de la Phénicie. Pour Melchisédech, il fonda Salem sur le mont Sion, y regna treize ans, & mourut sans laisser d'enfans. Suidas raconte qu'il y regna cent treize ans; qu'il mourut sans avoir été marié; & qu'il étoit de la race maudite de Chanaan; d'où vient que l'Écriture ne parle point de sa généalogie.

MELCHISUA, *Melchisua*, Μελχισά, (*a*) troisième fils de Saül, fut tué avec son pere & ses freres à la bataille de Gelboé.

MELCHOM, *Melchom*, (*b*) Μολχὸμ. Dieu des Ammonites, que l'Écriture Sainte appelle l'abomination des enfans d'Ammon. Salomon lui avoit bâti un temple dans la vallée d'Ennon, & Manassés, roi de Juda, lui dressa un autel dans le temple de Jérusalem, au mépris du vrai Dieu, lui offrit des sacrifices, & y commit des idolâtries épouvantables. Josias, roi de Juda, fils d'Ammon & petit-fils de Manassés, le détruisit.

On prend encore quelquefois Melchom pour le roi des Ammonites, sur-tout dans le premier livre des Paralipomenes, où il est dit qu'après que David eut vaincu Hanon, fils de Naas, roi des Ammonites, & qu'il eut pris Rabba, il se saisit de la couronne d'or que Melchom portoit sur sa tête, & trouva qu'elle pesoit un talent, ce qui revient à cent vingt-cinq livres Romaines. Sur quoi il faut remarquer que le mot *Melchom* se prend dans le texte Hébreu pour un nom appellatif, qui convient indifféremment aux Rois des Ammonites, quel qu'il puisse être; au lieu que le texte Latin en fait un nom propre, ou un nom qui ne signifie qu'une idole déterminée. Ce qui prouve qu'il s'en faut tenir au texte Hébreu, c'est que David se seroit bien gardé de prendre cette couronne pour s'en faire un diadême, si elle n'avoit pas été destinée pour quelque Prince Ammonite. Il avoit pour cela trop de piété & étoit trop religieux observateur de la loi divine, qui portoit expressément que l'on devoit détruire les autels & les statues des faux Dieux, les brûler & ne rien réserver de l'or & de l'argent dont ces idoles étoient faites & enrichies. Si Melchom n'eût désigné que l'Idole des Ammonites, jamais David n'eût touché à la couronne de cette fausse divinité, bien loin de la porter dans son palais, & de s'en faire un

(*a*) Reg. L. I. c. 14. v. 49. c. 31. v. 2.

(*b*) Reg. L. IV. c. 23. v. 13. Paral. L. I. c. 20. v. 2.

ornement. Il y en aura qui auront de la peine à se persuader que cette couronne fût trop pesante pour qu'un homme pût la porter sur sa tête ; mais, il y a lieu de croire qu'elle étoit suspendue en l'air en forme de dais, sur le haut du trône des Rois des Ammonites.

MELCHRATUS, *ou* MELCRATUS, *Melchratus*, (*a*) *Melcratus*, surnom que les Tyriens donnoient à leur Hercule, suivant le témoignage de Sanconiathon dans Eusebe ; & comme ce nom paroît le même que celui de Mélicerte, qui veut dire Roi de la ville, il y a apparence que c'étoit un ancien roi de Tyr, recommandable par ses belles actions. *Voyez* Melcarthus.

MELDA. *Voyez* Dalmanutha.

MELDES, *Meldæ*, *Meldi*, Μέλδαι, Μέλδοι, (*b*) peuple, qui étoit, partie de la Gaule Belgique, partie de la Gaule Celtique.

Les Meldes étoient limitrophes des *Parisii* au couchant, des Senones au midi, des *Catalauni* & *Suessiones* au levant, & des Silvanectes au nord. Ce qui composoit le district de ce peuple, est appellé *comitatus Meldensis*, par Grégoire de Tours, & *territorium Meldicum* dans les gestes de Dagobert premier. Le *Melcianus pagus*, placé dans les capitulaires de Charlemagne, entre le *Parisiacus* & le *Milidunensis*, & remplissant ainsi l'intervalle de ces deux *pagi*, doit embrasser tout le diocèse de Meaux ; au lieu que le nom actuel de Mulcien se borne à la partie qui est au nord de la Marne, le reste étant compris dans le *Briegium*, ou la Brie.

Le nom de la ville des Meldes étoit Jatinum. Elle a eu le sort de quantité d'autres anciennes villes, qui ont quitté leur vrai nom pour prendre celui de leur peuple. On a dit avec le tems *Meldarum* ou *Meldorum urbs*, & enfin *Meldi* ou *Meldæ*, d'où s'est formé le nom de Meaux, qu'on donne aujourd'hui à cette ville.

Les Meldes ne sont point marqués dans les Commentaires de Jules César. Le premier qui en fait mention est Pline, il les nomme *Meldi liberi*.

Le territoire de Meaux qui est au nord de la Marne, étoit anciennement de la Belgique. Après Auguste, il fut attribué à la Gaule Celtique ou Lyonnoise ; & lorsque la Lyonnoise fut divisée en plusieurs provinces, Meaux fut attribué à la quatrième ou à la province de Sens, qui a été la métropole de Meaux jusqu'à là fin de l'an 1622, que Paris fut érigé en Métropole. Meaux a conservé son nom de *Meldi* jusqu'au neuvième siecle ou environ. C'est vers ce tems-là qu'on le voit

(*a*) Myth. par M. l'Abb. Ban. Tom. VII. p. 83, 84.

(*b*) Ptolem. L. II. c. 8. Strab. pag. 194. Plin. Tom. I. pag. 225. Notic. de la Gaul. par M. d'Anvill. p. 452.

corrompu en *Militiæ* ou *Meletium*, & le païs des environs appellé *Melecianus pagus*, & en François le Mulcien.

Cette ville étoit en grande considération sous la première race des Rois de France. Grégoire de Tours dit que Chilperic, y ayant fait emprisonner la Reine Brunéhault, commanda qu'on y tînt ses filles prisonnières. Les premiers Comtes de Champagne se qualifioient Comtes de Troies & de Meaux. Elle fut la première ville de France où les Protestans commencerent à prêcher. Cette ville a beaucoup souffert en divers tems, à cause des guerres de religion.

Le territoire de Meaux produit des bleds, des vins ; il y a des prairies où l'on nourrit du gros & du menu bétail. On apporte à son marché tous les mercredis & les samedis d'excellens fromages de Brie. Il y a un gros marché franc tous les premiers samedis de chaque mois.

MELDES, *Meldi*, (*a*) nom qui se trouve dans le cinquième livre des Commentaires de Jules César. Ce Général, formant le projet de passer dans la grande-Bretagne, & ayant placé toutes ses légions en quartier d'hiver chez les Belges, avoit ordonné la construction des bâtimens nécessaires pour faire le trajet la campagne suivante. En arrivant au port Itius, il trouva que sa flotte s'y étoit rendue, à l'exception des quarante voiles, *quæ in Meldis factæ erant*, auxquelles le vent contraire n'avoit pas permis de tenir leur route, & qui avoient été obligées de relâcher à l'endroit d'où elles étoient parties. On voit bien que ces circonstances ne peuvent s'appliquer à la cité des Meldes, dont il s'agit dans l'article précédent. La navigation, qui avoit été favorable au plus grand nombre de bâtimens, construits selon toute vraisemblance sur la Somme, l'Autie, & la Canche, devoit être contraire dans une direction opposée, & en venant du nord. En conséquence de cette observation, on peut jetter les yeux sur un canton de la Flandre, voisin de Bruges, dont le nom actuel de Meld Felt, c'est-à-dire, *Meldicus campus*, vulgairement Maldeg-Hem-Velt, nous transmet celui des Meldes sans aucune altération. La rivière d'Iper avoit autrefois plusieurs embouchures par des bras différens, & formoit des ports à la hauteur de Bruges précisément ; & ce que nous proposons ici sur ces Meldes, paroît plus convenable que d'en effacer le nom pour y substituer celui des Unelles, en suivant Nicolas Sanson.

MÉLÉA, *Melea*, Μέλεα,

(*a*) Cæs. de Bell. Gall. L. V. p. 161. Notice de la Gaul. par M. d'Anvill. pag. 452, 453.

(a) un des ancêtres de Jesus-Christ, selon la chair, étoit fils de Menna, & pere d'Eliakim.

MÉLÉAGRE, *Meleager*, (b) Μελέαγρος, fils d'Œnée, roi de Calydon, & d'Althée, fille de Thestius.

Les Poëtes disent que dès que Méléagre fut né, sa mere vit les trois Parques auprès du feu, qui y mettoient un tison, en prononçant ces paroles : *Cet enfant vivra tant que ce tison durera.* Les Parques s'étant retirées, Althée se leva, prit ce tison, & le conserva avec beaucoup de soin. Méléagre fit depuis paroître son courage, en combattant contre le fameux sanglier de Calydon, qu'il tua. Il étoit alors accompagné de plusieurs Seigneurs, qui s'étoient assemblés pour exterminer cette furieuse bête, qui désoloit tout le païs. La princesse Atalante, qui avoit voulu se signaler dans cette rencontre, avoit donné le premier coup au sanglier; c'est pourquoi, Méléagre lui en offrit la tête, comme la plus considérable dépouille de cet animal. Les freres d'Althée, Plexippe & Toxée, en furent mécontens, & voulurent avoir cette tête ; Méléagre les tua, & épousa Atalante dont il eut Parthénopé. Althée ne sçut pas plutôt la nouvelle du meurtre de ses deux freres, que pour s'en venger, elle jetta le tison fatal dans le feu, où elle le fit brûler peu à peu ; ce qui causa une mort lente à Méléagre, qui se sentit dévorer les entrailles par des ardeurs insupportables. Il y en a qui disent que cette fable doit s'entendre de l'art Magique, ou plutôt du poison, qu'Althée employa pour faire périr Méléagre.

Les remarques de Pausanias, au sujet de Méléagre, méritent d'être rapportées. Homere, dit-il, raconte que les Furies avancerent la fin de ses jours, à cause des imprécations qu'Althée avoit faites contre lui. Mais, le Poëme des femmes illustres & l'auteur de la Minyade rapportent l'un & l'autre que Méléagre fut tué de la propre main d'Apollon. Car, pour la fable de ce tison fatal donné par les Parques à Althée, de la durée duquel dépendoit la vie de Méléagre, & que sa mere irritée contre lui alluma elle-même, c'est Phrynicus, fils de Polyphradmon qui l'a débitée le premier dans sa piece intitulée *Pleuron*. » Méléagre, dit-il, » ne put éviter la mort. Sa » cruelle mere mit le feu au » tison fatal, & du même feu » son malheureux fils se sentit » consumer. «

Voilà donc, selon Pausanias, la première fois que cette circonstance de l'histoire de Mé-

(a) Luc. c. 3. v. 31.

(b) Ovid. Métam. L. VIII. c. 6. *& seq.* Pauf. pag. 99, 219, 668, 669. Diod. Sicul. p. 167, 168, 175. Myth. par M. Abb. Ban. Tom. VI. pag. 93, 390, 391. Tom. VII. pag. 162. *& suiv.* Mém. de l'Acad. des Inscript. & Bell. Lett. Tom. IX. pag. 89.

léagre parut dans une piece donnée au public ; mais, il y a bien de l'apparence qu'elle étoit connue avant ce tems-là, puisque le Poëte ne fait que l'insinuer comme une tradition publique. En effet, si elle avoit été de l'invention de Phrynicus, il s'y seroit étendu davantage ; aussi cette réflexion n'a-t-elle pas échappé à Pausanias, qui, après avoir rapporté le passage de la tragédie de ce Poëte, ajoute ces mots : » Il faut pourtant dire le vrai. Phrynicus ne » s'étend pas sur cet évenement, » comme tout Poëte a coutume » de faire sur une idée qu'il imagine, & qu'il veut rendre croyable ; mais, il dit simplement le » fait, comme si c'eût été une chose connue de toute la Grece. «

Méléagre, suivant tous les anciens, assista à la conquête de la toison d'or. Il falloit même qu'il fût fort jeune, lorsqu'il s'embarqua pour cette expédition avec Tydée son frere de pere, puisqu'Œnée lui donna pour gouverneur Léodacus son frere naturel ; qu'Apollonius de Rhodes & Hygin mettent aussi au nombre des Argonautes. *Voyez* Atalante & Calydon [chasse de].

MÉLÉAGRE, *Meleager*, Μελέαγρος, (*a*) un des Lieutenans Généraux d'Alexandre le Grand. Après la mort de ce Prince, Perdiccas étoit d'avis que l'on attendît les couches de Roxane, qui étoit grosse de plus de huit mois, & que si elle mettoit un fils au monde, on le donnât pour successeur à son pere. Méléagre au contraire soutint que sur l'espérance d'un accouchement douteux, il ne falloit pas remettre l'effet pressant & nécessaire de leurs délibérations, ni attendre qu'il leur naquît des Rois, puisqu'ils en trouvoient qui étoient déjà nés. Que s'ils en vouloient un encore enfant, ils avoient à Pergame Hercule, fils d'Alexandre & de Barsine, ou que s'ils en aimoient mieux un parvenu à l'âge viril, Aridée prince affable & frere d'Alexandre, étoit dans le camp ; que toutes les troupes lui accorderoient leurs suffrages avec plaisir, tant par égard pour son mérite personnel, qu'à cause de la mémoire de Philippe son pere. Qu'au reste Roxane devoit la naissance à un Persan, & qu'il étoit honteux aux Macédoniens de se faire des Rois du sang de ceux dont ils avoient détruit l'Empire ; que ce n'étoit pas même la volonté d'Alexandre, puisqu'en mourant il n'avoit fait aucune mention de ce Prince qu'on se promettoit de l'accouchement de Roxane.

L'avis de Méléagre ne fut pas suivi, mais celui de Perdiccas. Cependant, toute la phalange ou l'infanterie nommoit Aridée. C'est pourquoi, les principaux

(*a*) Just. L. XIII. c. 2. *& seq.* Diod. Sicul. p. 592, 628, 629. Quint. Curt. L. III. c. 9. L. IV. c. 13. L. V. c. 4. L. VII. c. 6. L. VIII. c. 12. L. X. c. 6. *& seq.*

d'entre les Officiers des gardes du feu Roi, ayant tenu conseil entr'eux, attirerent à leur parti le corps de la cavalerie, qu'on appelloit les amis, & résolurent d'attaquer l'infanterie. Mais, auparavant, ils lui envoyerent des députés de considération, dont le chef étoit Méléagre, pour lui faire dire que c'étoit à l'infanterie de céder à la cavalerie. Méléagre, s'étant d'abord adressé aux chefs de l'infanterie, ne leur dit rien de la commission; au contraire, il les invita à persister dans leur entreprise, & les anima contre les opposans; de sorte que la phalange Macédonienne prit elle-même Méléagre pour son chef, qui la conduisit en armes contre les cavaliers. Mais, les gardes-du-corps du feu Roi sortant alors de Babylone pour soutenir la cavalerie, les plus sages d'entre les uns & les autres prévinrent le combat & réussirent à les accorder. En conséquence de cette réunion, le titre de Roi fut confirmé à Aridée, auquel on fit prendre le nom de Philippe; mais, on établit Régent sous lui Perdiccas, auquel même le feu Roi en mourant avoit remis son anneau.

Le partage des provinces s'étant fait ensuite, la Lydie échut à Méléagre. Mais, peu de tems après, Perdiccas le fit citer pour l'avoir trahi dans la commission qu'il lui avoit donnée d'appaiser le tumulte, & le fit punir comme ayant attenté contre sa personne.

MÉLÉAGRE, *Meleager*, (a) Μελέαγρος, fils d'Eucrate, auteur Grec & Poëte fort délicat, étoit natif de Gadare, ville de Syrie, qui a été aussi nommée Séleucie. Il etoit contemporain de Ménippe, Philosophe Cynique, & vivoit par conséquent sous les premiers successeurs d'Alexandre le Grand, & non pas sous le regne de Séleucus VI, l'un des derniers Rois de Syrie dans la CLXX.e Olympiade, comme l'assure le pere Vavasseur, cité par M. Fabricius.

Le séjour ordinaire de Méléagre fut la ville de Tyr, où il avoit été élevé & instruit dans les sciences; mais, sur la fin de ses jours, il passa dans l'isle de Cos, une de celles de la mer Égée & qui anciennement fut aussi nommée Mérope, au rapport d'Étienne de Byzance; circonstance qu'il est nécessaire de sçavoir pour entendre l'endroit où Méléagre en parle.

Il a été le premier qui a recueilli cet amas d'Epigrammes grecques, que nous appellons Anthologie, & qu'il nomma lui-même de ce nom, du Grec ἄνθος, *flos*, fleur, & λέγω, *colligo*, je cueille; parce qu'ayant choisi ce qu'il trouva de plus brillant & de plus

(a) Roll. Hist. Anc. Tom. VI. pag. 147, 148. Mém. de l'Acad. des Inscript. & Bell. Lett. Tom. XIII. p. 280, 281.

fleuri, parmi les Épigrammes de quarante-six Poëtes de l'Antiquité, il regarda son recueil comme un bouquet de fleurs, & attribua une fleur à chacun de ces Poëtes ; comme le lys à Anytes ; la rose, à Sapho ; la Narcisse, à Ménalippidas ; l'Iris, à Nossides ; la fleur de safran, à Hérinne ; l'Hyacinthe, à Alcée ; le laurier, à Samias ; le lierre, à Léonidas ; la violette, à Damagete ; le myrthe, à Callimachus ; & ainsi des autres, comme nous l'apprenons de la préface que Méléagre mit à la tête de son recueil en soixante vers, & que le P. Vavasseur a donnée le premier au public, l'an 1678, dans son livre *de Epigrammate*.

Méléagre mourut dans l'isle de Cos. L'ordre qu'il avoit observé, n'étoit que celui des lettres de l'alphabet, qui commençoient le nom de chaque Poëte ; mais, un certain Constantin Céphalas changea cet ordre dans la suite, & rangea les Épigrammes par matieres, en quatre classes, comme on le trouve encore dans certains manuscrits.

Après Méléagre, il y eut un certain Philippe de Thessalonique, qui fit du tems de l'empereur Auguste, un second recueil d'Épigrammes grecques, qu'il ne prit que de quatorze Poëtes. Agathias en fit encore un troisième, environ cinq cens ans après, du tems de l'empereur Justinien. Enfin, le moine Planute fit le quatrième l'an 1380, & c'est l'anthologie que nous avons présentement.

MÉLÉAGRE, *Meleager*, (*a*) Μελέαγρος, Poëte Grec, qui a été inconnu à Vossius.

MÉLÉAGRIDES, *Meleagrides*, Μελεαγρίδες, (*b*) nom donné aux sœurs de Méléagre.

» Quand j'aurois cent bouches, lit-on dans Ovide, & » que Dieu qui me fait parler, me donneroit toute la » force & du discours & de » l'esprit que l'on trouve sur » le Parnasse, je ne pourrois » représenter le ressentiment » des sœurs du malheureux » Méléagre. Elles ne songerent » plus à leur beauté ; elles ne » se mirent plus en peine de ce » qu'exigeoit la bienséance ; » elles s'arracherent l'estomac ; » & tandis que le corps de leur » frere demeura devant leurs » yeux, elles l'embrasserent & » le baiserent mille fois, comme pensant le réchauffer par » leurs embrassemens & par leurs » baisers. Elles le baiserent encore, lorsque l'on le mit sur le » bûcher, & quand il fut réduit en cendre, elles baiserent encore sa cendre. Enfin, » elles demeurerent sur son » tombeau, & ne pouvant plus

(*a*) Mém. de l'Acad. des Inscript. & Bell. Lett. T. II. pag. 266.

(*b*) Ovid. Métam. L. VIII. c. 13. Diod. Sicul. pag. 120. Pauf. pag. 674. Plin. Tom. I. pag. 572. Tom. II. pag. 770. Myth. par M. l'Abb. Ban. Tom. VII. p. 171.

» baiser les tristes restes de » leurs freres, elles baisoient » au moins son nom, & le » mouilloient de leurs larmes. » Alors, Diane assouvie des » maux de la maison d'Œnée, » en eut elle-même de la pitié ; » elle revêtit de plumes ces » déplorables Princesses, & les » ayant changées en oiseaux, » elle leur fit prendre le chemin » de l'air. »

Quant à cette métamorphose des sœurs de Méléagre en oiseaux, comme dans la Borussie, non loin de la Pologne, il vient de neuf en neuf ans, quelques oiseaux étrangers qu'on appelle oiseaux Parisiens, de même en certains tems il en vient d'Afrique dans la Béotie, que les Poëtes feignent avoir été les sœurs de Méléagre, parce qu'ils se rendent ordinairement au lieu où Méléagre fut inhumé, & pour cette raison on les nomme Méléagrides. Cet oiseau ressemble, dit-on, aux poules d'Inde, & Pline rapporte que c'est une espece de poule bossue qui vient de Barbarie, & dont les plumes sont de diverses couleurs. Il dit aussi que c'est le dernier des oiseaux étrangers qui a été reçu sur les bonnes tables, parce qu'il n'est pas de fort bon goût, mais que le tombeau de Méléagre l'a mis en réputation.

MÉLECH, *Melech*, (*a*) Μελάχ, étoit fils de Micha, petit-fils de Jonathas.

MÉLÉENS, *Melai*, Μελαῖοι, peuple dont parle Thucydide. *Voyez* Melæa.

MÉLES, *Meles*, (*b*) ville d'Italie, au païs des Samnites. Le Consul Marcellus la prit sur ce peuple, l'an 210 avant Jesus-Christ, au rapport de Tite-Live. Peut-être doit-on lire Mélas à l'accusatif, au lieu de Meles ; peut-être est-ce la même que Mélæ, ville prise sur les Samnites, quatre ans auparavant, selon le même Historien.

MÉLÈS, *Meles*, Μέλης, (*c*) fleuve de l'Asie mineure dans l'Ionie, près de Smyrne, selon Pline, Strabon, Pausanias, &c. On lit dans ce dernier : » Les Smyrnéens ont dans leur » païs le fleuve Mélès, qui est » un très-beau fleuve. A sa » source est une grotte où l'on » dit qu'Homère composoit ses » poëmes. «

Stace, faisant allusion à ce rapport d'Homere avec le Mélès, dit, pour louer le Poëte Lucain, qui étoit de Cordoue sur le fleuve Bætis :

Graio nobilior Melete Bætis.

C'est aussi sur ce fondement que Tibulle dit, pour désigner les vers d'Homère :

Posse Meletæas nec mallem vincere chartas.

(*a*) Paral. L. I c. 8. v. 35.
(*b*) Tit. Liv. L. XXIV. c. 20. L. XXVII. c. 1.
(*c*) Plin. Tom. I. pag. 279. Strab. p. 554, 646. Pauf. pag. 405, 407. Homer. Vit. c. 3. *& seq.* Stati. Sylv. L. II. Carm. VII. v. 34. L. IV. Eleg. I. v. 200.

C'est

C'est de ce fleuve que l'on a donné à Homere le surnom de Mélésigene. Suivant les cartes de M. d'Anville, il sortoit des montagnes, & alloit se rendre dans la mer au delà de Smyrne.

MÉLÉSIGENE, *Melesigenes*, Μελησιγενής, surnom d'Homere. *Voyez* l'article précédent.

MÉLESSES, *Melesses*, (a) peuple d'Espagne dans la Celtibérie, selon Tite-Live. Ce peuple avoit une ville nommée Orinx, & des mines d'argent qu'il faisoit valoir.

MÉLÉTÉ, *Melete*, Μελέτη, c'est-à-dire, la méditation, l'une des Muses. *Voyez* Muses.

MÉLETES, *Meletæ*, (b) Μελεταὶ, nom donné à quelques déclamations par certains Sophistes, au rapport de Lucien.

MÉLIADES, MÉLIES, MÉLIDES, ÉPIMÉLIDES, nymphes, filles de Mélie. *Voyez* Mélie.

MÉLIBÉE, *Melibœa*, (c) Μελίβοια, ville de Grece dans la Thessalie. Homere, au second livre de l'Iliade, nomme dans un même vers Mélibée & Olizon. Étienne de Byzance place ces deux villes dans la Thessalie, mais c'est en l'étendant de maniere qu'elle comprit la Magnésie. Tite-Live nous apprend la vraie situation de cette ville. Elle étoit située, selon cet Historien, au pied du mont Ossa, à l'endroit où cette montagne regardoit la Thessalie, & delà commandoit la ville de Démétriade. Strabon met Mélibée dans un golfe; & M. d'Anville, dans ses cartes, la place sur le bord de la mer, vers l'entrée du golfe Thermaïque.

L'an 169 avant Jesus-Christ, les Romains s'étant avancés jusqu'à Mélibée pour y donner l'assaut, les habitans furent effrayés à la premiere approche de l'ennemi. Mais, s'étant bientôt rassurés, ils prirent les armes, & coururent se placer aux portes & sur les murailles, aux endroits les plus exposés, & par-là firent perdre aux ennemis l'espérance d'emporter la place d'assaut. Ils se diposerent donc à l'assiéger. Cependant, Persée ayant appris les préparatifs que faisoient les Romains pour ce siege, & étant instruit en même-tems que leur flotte étoit à la rade auprès d'Iolcos, pour aller delà attaquer Démétriade, envoya un de ses Lieutenans, nommé Euphranor, avec deux mille hommes choisis, à Mélibée, avec ordre de repousser les ennemis, puis d'entrer secrétement dans Démétriade, avant que les Romains allassent d'Iolcos camper devant les murailles de cette ville. Dès que ceux qui attaquoient Mélibée l'eurent apperçu qui descendoit de dessus les hauteurs, ils abandonnerent aussitôt leurs ouvrages avec beau-

(a) Tit. Liv. L. VIII. c. 3.
(b) Lucian. Tom. II. pag. 589.
(c) Homer. Iliad. L. II. v. 224. Tit. Liv. L. XXXVI. c. 13. L. XLIV. c. 13, 46. Strab. pag. 254, 443. Plut. Tom. I. pag. 293.

coup de précipitation, & y mirent le feu. Euphranor, ayant délivré cette place du péril qui la menaçoit, marcha sans différer à Démétriade, & y entra.

L'année suivante, Mélibée fut prise & livrée au pillage par Cn. Octavius.

MÉLIBÉE, *Melibæus*, (*a*) un des bergers que Virgile introduit dans ses éclogues. Ce nom est composé de μελει, *cura est*, & de βοῦ, βόος, *bos, bovis.*

MÉLIBÉE, nom d'une fille de l'Océan, qui épousa Pélasgus.

MÉLIBÉE, une des filles de Niobé. On changea son nom de Mélibée en celui de Chloris, à cause de sa pâleur. Χλωρὸς en Grec signifie pâle. *Voyez* Chloris.

MÉLICERTE, *Melicertes*, Μελικέρτης, fils d'Athamas & d'Ino, fut métamorphosé en Dieu marin, & appellé depuis Palémon. *Voyez* Palémon & Ino.

MÉLICERTE, *Melicertus*, surnom d'Hercule. *Voyez* Melchratus.

MÉLICHIUS, *Melichius*. *Voyez* Milichius.

MÉLIDES. *Voyez* Méliades.

MÉLIE, *Mélia*, (*b*) fille de l'Océan, fut aimée d'Apollon, dont elle eut deux fils, Tencrus & Isménus. Elle fut aussi mere des nymphes Méliades, Méliles, Mélides ou Épimélides, qui présidoient au soin des troupeaux. *Voyez* Caanthus, & l'article suivant.

MÉLIÉ, *Melie*, (*c*) Nymphe qui eut de Neptune un fils appellé Amycus. Apollodore la nomme Bithynis; mais, il y a bien de l'apparence, ainsi que l'a judicieusement remarqué Heinsius, que si le mot *Mélié* ne se lit plus maintenant dans cet Auteur, la faute en doit être rejettée uniquement sur la précipitation des Copistes, autrement Apollodore seroit seul de son sentiment. En effet, les autres Mythologues assurent tous qu'Amycus étoit le fruit des amours de Neptune & de Mélié. Mélié est le nom propre, & Bithynis une épithete; d'où il résulte que cette Nymphe étoit née dans la Bithynie de Thrace, ou Européenne. Nous ne dissimulerons pas cependant que le Scholiaste d'Apollonius n'ose prendre à cet égard aucun parti, sçavoir, si Bithynis est adjectif ou substantif: un pareil doute est-il fondé? Nous ne pouvons nous l'imaginer; la raison en est que la maîtresse de Neptune est toujours appellée Mélié, dans les passages des divers Écrivains de l'Antiquité. Ainsi, Mélié est le nom propre, car il n'est pas naturel de penser que les Auteurs, tant de prose que de vers, se soient accordés à ne désigner jamais que par une

(*a*) Virg. Eclog. 1. & *seq.*

(*b*) Antiq. expliq. par D. Bern. de Montf. Tom. I. p. 385.

(*c*) Mém. de l'Acad. des Inscript. & Bell. Lett. Tom. XII. p. 317, 318.

épithete, la nymphe dont il s'agit. Qu'on ne nous objecte point que le mot *Mélié* est quelquefois adjectif, & se dit des Nymphes en général. Nous convenons que l'argument seroit sans replique, si l'acception de ce terme étoit toujours précisément la même, ce qui n'est point, témoins Apollodore & Hésychius, qui donnent le nom de Mélié à une Nymphe particuliere, fille de l'Océan, selon les uns, & de Jupiter selon les autres.

MÉLIEN. *Voyez* Mélius.

MÉLIENS, *Melienses*, Μηλιεῖς. *Voyez* Maliaque.

MÉLIENS, *Melii*, Μήλιοι, les habitans de l'isle de Mélos. *Voyez* Mélos.

MÉLIES. *Voyez* Méliades.

MELIEUS SINUS. *Voyez* Maliaque.

MÉLIGUNIS, *Meligunis*, nom que porta d'abord l'isle de Lipare. Ce nom lui fut donné à cause du bruit des tambours, des Cymbales, &c., dont on se servoit dans cette isle, du Phénicien *Meloginin* ou *Menaggenin*, qui signifie l'isle de ceux qui jouent des instrumens.

MÉLINOPHAGES, *Melinophagi*, Μελινοφάγοι, (*a*) peuple de Thrace, selon Xénophon. Ce mot veut dire qui se nourrit de panis, sorte de bled qui approche beaucoup du Millet.

MÉLINUM, *Melinum*, (*b*) sorte d'habit à l'usage des femmes. Nous ignorons ce qu'étoit que cette sorte d'habit.

MÉLIS REGIO. *Voyez* Maliaque.

MÉLISIPPIDAS, *Melisippidas*, Μελισιππίδας, (*c*) fut pere d'Eupolia, femme d'Archidame II, roi de Sparte.

MÉLISSÆUS, *Melissæus*, (*d*) surnom de Jupiter, pris du nom de ces nourrices.

MÉLISSE ou MÉLITTE, *Melissa*, *Melitta*, Μέλιττα, (*e*) fameuse courtisanne dont il est fait mention dans un dialogue de Lucien. Mélisse, dans ce Dialogue, s'entretient avec Bacchis.

MÉLISSE, *Melissa*, Μέλισσα, (*f*) nom que l'on donnoit en Crete à la Prêtresse de la grande mere.

MÉLISSE, *Melissa*, Μέλισσα, (*g*) fille de Proclès, fut mariée à Périandre, qui regna à Epidaure.

MÉLISSES, *Melissæ*, (*h*) Nymphes, filles de Mélissus, roi de Crete, prirent soin de l'éducation de Jupiter. Le nom de Mélisses veut dire abeilles ou mouches à miel.

(*a*) Xenoph. p. 416.
(*b*) Antiq. expl. par D. Bern. de Montf. Tom III. p. 38.
(*c*) Plut. Tom. I. pag. 596.
(*d*) Myth. par M. l'Abb. Ban. Tom. III. pag. 374.
(*e*) Lucian. T. II. p. 709. & seq.
(*f*) Antiq. expl. par D. Bern. de Montf. T. II. p. 9.
(*g*) Pauf. p. 137.
(*h*) Antiq. expliq. par D. Bern. de Montf. Tom. I. pag. 31, 33. Myth. par M. l'Abb. Ban. Tom. III. p. 273.

MÉLISSUS, *Melissus*, (a) Μέλισσος, Philosophe natif de Samos, fils d'Ithagene ou Ithégene, avoit été disciple de Parménide. Il soûtenoit que l'univers étoit immuable, immobile, toujours un, toujours semblable à lui-même, & toujours rempli ; il disoit qu'il n'y avoit point de mouvement, mais qu'il sembloit y en avoir ; & il enseignoit qu'il ne falloit jamais parler des Dieux, parce qu'on n'en avoit aucune connoissance sûre. Ces spéculations abstraites ne faisoient pas toute son occupation ; il s'attacha extrêmement à la politique, & y réussit si bien, que les Samiens lui donnerent le commandement de leur flotte. Il avoit cette charge, quand Périclès assiégea & prit Samos, la derniere année de la 84e Olympiade. Mais, Périclès essuya auparavant plus d'un échec.

En effet, ce Général ayant voulu un jour aller avec la plus grande partie de sa flotte au devant de quelques vaisseaux Phéniciens qui venoient au secours de Samos, Mélissus méprisant le petit nombre de galeres que Périclès avoit laissées, & le peu d'expérience de leurs capitaines, persuada à ses troupes d'aller attaquer les Athéniens. Il se donna un sanglant combat où les Samiens eurent tout l'avantage ; car, ils firent un grand nombre de prisonniers, coulerent à fond la plus grande partie de la flotte ennemie, demeurerent maîtres de la mer, & firent entrer dans Samos toutes sortes de provisions de guerre & de bouche dont ils manquoient auparavant, & qui leur étoient nécessaires pour soutenir un long siege. Aristote écrit que Périclès en personne avoit déjà été vaincu par Mélissus dans un autre combat naval.

MÉLISSUS [C. MÉCÉNAS], *C. Mæcenas Melissus*, (b) affranchi de Mécene, Poëte Comique, fut nommé par Auguste, pour avoir soin de la bibliotheque qu'il avoit fait dresser dans la galerie Octavienne. Il inventa une nouvelle sorte de comédie Romaine, qu'on appelloit Trabéata, comme nous l'apprenons de Suétone, dans son traité des illustres Grammairiens.

MÉLISSUS, *Melissus*, nom d'un des chevaux du cirque. *Voyez* chevaux du cirque.

MÉLITE, *Melita*, *Melite*, Μελίτη isle qu'on appelle aujourd'hui Malte. *Voyez* Malte.

MÉLITE, *Melita*, *Melite*, Μελίτη, ville dans l'isle dont il est parlé dans l'article précédent. C'étoit la seule ville qu'il y eût anciennement.

MÉLITE, *Melita*, *Melite*, Μελίτη, (c) isle de la mer Adriatique, sur les côtes de la Dalmatie, près de celle de Corcyre, surnommée la Noire. C'est de cette isle, suivant Callimaque, cité par Pline, que ve-

(a) Diog. Laërt. p. 643, 644. Plut. T. I. pag. 112, 166.

(b) Plin. Tom. II. p. 455.

(c) Plin. T. I. p. 181. Strab. p. 277.

noient les chiens appellés *catuli Melitæi*. Mais, Strabon attribue cette espece de chiens à l'isle que nous appellons aujourd'hui Malte. Quoi qu'il en soit, l'isle de Mélite, qui fait le sujet de cet article, s'appelle maintenant Méleda, ou Mélada, & elle appartient à la République de Raguse.

MÉLITE, *Melita*, *Melite*, Μελίτη. (*a*) nom que porta d'abord l'isle de Samothrace.

MÉLITE, *Melita*, *Melite*, Μελίτη. (*b*) quartier d'Athènes, de la tribu Cécropide, comme Harpocration & un marbre qu'il rapporté l'attestent; ce qui, ajoute-t-il doit l'emporter sur l'opinion de Stéphanus, qui le range sous la tribu Egéïde. On trouve dans cet Auteur même, non la tribu Egéïde, mais l'Œnéïde. On peut voir ce qu'en dit le Scholiaste d'Aristophane sur la comédie des grenouilles; nous apprenons de lui qu'il y avoit en ce lieu un temple d'Hercule. Spon continue ainsi: il y avoit là un temple dédié à Eurysace, un à Mélanippe, fils de Théfée, & un à Diane, surnommée *Aristobulos*, où l'on enterroit ceux qui étoient morts de la main du bourreau. Ce temple avoit été bâti par Thémistocle, qui avoit là son palais. Phocion y avoit aussi le sien, de même que les acteurs des tragédies.

Gélade, maître de Phidias, étoit aussi de ce lieu. Il y a une inscription qui porte ΛΕΩΝΙΔΗϹ ΛΕΩΝΙΔΟΥ ΜΕΛΙΤΕΥϹ.

MÉLITE, *Melita*, *Melite*, Μελίτη Voyez Mélitene.

MÉLITE, *Melite*, Μελίτη, (*c*) l'une des Nymphes, selon Virgile.

MÉLITE, *Melita*, Μελίτη, (*d*) l'une des Nymphes Néréïdes, au rapport d'Homère.

MÉLITÉE, *Melitæus*, (*e*) Μελιταῖος, nom d'un chien, dont Lucien fait mention dans un de ses Dialogues.

MÉLITENE, *Melitene*, (*f*) Μελιτηνὴ, ville de l'Asie mineure, d'abord dans la Cappadoce, & ensuite dans l'Arménie mineure.

» Il y avoit, dit Procope, » dans l'Arménie mineure, » assez proche de l'Euphrate, » un lieu appellé Mélitene, » où une légion Romaine étoit » en garnison. Les anciens Ro» mains y avoient bâti un fort » carré, dans une rase campa» gne, pour mettre les soldats » à couvert, & pour serrer les » étendards. Trajan en avoit fait » depuis une ville qui est de» venue la Métropole du païs. » Comme le peuple s'étoit ac» cru de telle sorte qu'il ne

(*a*) Strab. p. 472.
(*b*) Plin. T. I. p. 197. Plut. Tom. I. pag. 83, 123, 750.
(*c*) Virg. Æneid. L. V. v. 825.
(*d*) Homer. Iliad. L. XVIII. v. 42.
(*e*) Lucian. Tom. II. pag. 856.
(*f*) Strab. pag. 521, 527, 533. & *seq*. Plin. Tom. I. pag. 267, 303. Dio. Cass. pag. 564, 806. Tacit. Annal. L. XV. c. 26. Ptolem. L. V. c. 7.

» pouvoit plus tenir dans le » fort, on avoit bâti à l'entour, » des maisons, des palais, des » églises des marchés, des » places publiques, des gale» ries, des bains, des théâtres, » & les autres édifices qui peu» vent relever la splendeur » d'une grande ville. L'empe» reur Justinien la mit en état » de servir en même-tems, & » d'ornement, & de défense à » l'Arménie. «

Le nom de Mélitene a été connu à Strabon & à Pline, mais ils ne connoissoient point de ville nommée ainsi. Ils ne parlent que d'une contrée, qui de leur tems faisoit partie de la Cappadoce. Ce fut ensuite le nom d'un camp, où avoit ses quartiers cette même légion, qui, sous Marc-Aurele, obtint de Dieu par ses prieres un tonnerre qui ôta la victoire aux ennemis; ce qui la fit surnommer la légion fulminante. Eusebe, dans son Histoire Ecclésiastique, donne le surnom de Mélitene à cette légion. Dion Cassius dit que dès le tems d'Auguste la légion douzième, surnommée la Foudroyante, avoit eu ses quartiers en Cappadoce.

Le P. Hardouin croit que le païs, nommé Mélitene, avoit pris son nom de Mélite, ville dont parle Pline, qui la met près de l'Euphrate, & qui ajoute qu'elle avoit été bâtie par Sémiramis. Martianus Capella le dit d'après lui. Cette ville tient un rang distingué dans l'Itinéraire d'Antonin, où l'on voit plusieurs routes qui y aboutissent. On lit dans la table de Peutinger *Melentenis*. C'est une faute. La Notice Episcopale d'Hiérocles donne Mélitené pour métropole de la seconde Arménie.

Cette ville est célebre dans l'Histoire Ecclésiastique. Outre le long séjour qu'y fit la légion Fulminante ou Foudroyante, les quarante Martyrs de Cappadoce qui étoient de cette légion, y avoient aussi leurs quartiers. Saint Polieucte, qui passé pour le premier martyr de l'Arménie, y fut martyrisé vers l'an 257. C'est le lieu de la naissance de Saint Mélece, surnommé le Grand, qui étoit évêque d'Antioche au quatrieme siecle, & de St Euthyme, aussi surnommé le Grand, Archimandrite en Palestine. Il eut la conduite de tous les monasteres de la ville & du diocèse de Mélitene, sous les évêques Acace & Synade, qui avoient été ses maîtres. La ville de Mélitene eut pour évêque Saint Domitien au sixième siecle. Son corps y fut reporté vers l'an 602. C'est à présent Malathiah.

MÉLITENE, *Melitene*, (*a*) Μελιτηνή, contrée de l'Asie mineure. Strabon dit que la Mélitene, qui est située entre l'Euphrate & la Cataonie, touche à la Commagene, & qu'elle

(*a*) Strab. pag. 521, 532, 533. & seq. Ptolem. L. V. c. 7. Plin. Tom. I. pag. 267. 303.

est comptée pour la dixieme partie de la Cappadoce, parce qu'on l'avoit comprise dans la Cataonie, qui avoit été réunie à la Cappadoce. Cette contrée, selon le même Strabon, étoit entiérement semblable à la Commagene, étant remplie d'arbres très-utiles, & elle étoit la seule de toutes les parties de la Cappadoce, qui jouît de cet avantage. Elle produisoit aussi de l'huile & une sorte de vin nommé Monarite, qui le disputoit aux meilleurs vins de la Grece.

La Mélitene fit ensuite partie de l'Arménie mineure. Ptolémée lui attribue plusieurs villes, Dagusa, Sinis & Mélitene sur les bords de l'Euphrate, & dans les terres, Zopariftus, Titarissus, Cianica, Phusipara, Eusimara, Jassus, Ciacis, Leugæsa ou Leutæsa, Marcala ou Carmala, Semisus, Lenesis ou Dæneris.

MÉLITHYTA, *Melithyta*, (a) sorte de gâteaux que l'on nommoit ainsi, parce qu'on les faisoit avec du miel, & ils étoient offerts à Trophonius.

MÉLITIDE, *Melitis*, (b) nom d'une porte d'Athenes. C'étoit sans doute celle qui conduisoit au quartier de Mélite.

MÉLITIDE, *Melitides*, Μελιτίδης, (c) dont Lucien fait mention dans un de ses Dialogues.

MÉLITUS, *Melitus*, (d) Μέλιτος, orateur & poëte Grec, d'une réputation médiocre, vivoit vers la XCV[e]. Olympiade, environ l'an 400, avant Jesus-Christ, & fut un de ceux qui accuserent Socrate, qu'on fit mourir cette même année.

Aristophane parle des scholies de Mélitus. Son Scholiaste & Suidas ajoutent que Mélitus fut un Poëte tragique, & que sa Poësie étoit froide, & ses mœurs mauvaises. *Voyez* Socrate.

MELIUS VICUS, (e) la rue Mélie. C'est ainsi qu'on appelloit une rue de Rome, au rapport de Tite-Live.

MÉLIUS, *Melius*, (f) surnom d'Hercule, pris d'un mot Grec qui signifie pomme, parce qu'un jour qu'on devoit lui sacrifier un bœuf, d'autres disent un bélier, la victime ayant manqué, on lui immola une pomme à laquelle on donna une sorte de ressemblance avec l'animal, en y enfonçant d'un côté quatre especes d'allumettes pour lui servir de pieds, & de l'autre, deux petites chevilles, pour lui faire des cornes.

MÉLIUS [Sp.], *Sp. Mælius*, (g) de l'ordre des Chevaliers, vivoit vers l'an de Rome 315, & 436 avant Jesus-Christ. On éprouva cette année à Rome une grande famine. Sp. Mélius,

(a) Antiq. expliq. par D. Bern. de Montf. Tom. II. pag. 157.
(b) Pauf. p. 42.
(c) Lucian. Tom. I. p. 1069.
(d) Lucian. Tom. I. p. 391. Xenoph. p. 803. Mém. de l'Acad. des Inscript. & Bell. Lett. T. IX. p. 327.
(e) Tit. Liv. L. XXXIII. c. 26.
(f) Myth. par M. l'Abb. Ban. Tom. VII. p. 75. Antiq. expliq. par D. Bern. de Montf. Tom. I. p. 228.
(g) Tit. Liv. L. IV. c. 13. *& seq.* Roll. Hist. Rom. T. I. p. 486. *& suiv.*

homme fort riche pour ces tems-là, & encore plus ambitieux, songea à profiter du malheur des tems, se flattant que le peuple, dans une calamité si générale, feroit bon marché de sa liberté. Ayant acheté de ses deniers en Etrurie une grande quantité de bled par le ministere de ses hôtes & de ses cliens, il en fit des distributions. Devenu par là fort cher à la populace, elle l'accompagnoit par-tout dans la ville, lui faisant un cortege beaucoup au dessus d'un particulier, & elle lui promettoit par avance de l'élever au Consulat. Mais, comme l'ambition est insatiable, & qu'elle ne se contente pas de ce qui paroît lui être assuré, il porta ses vues plus loin, sans examiner si elles étoient légitimes, ou non. Il sentoit bien qu'il lui faudroit livrer de rudes combats contre les Sénateurs pour arriver au Consulat malgré eux, & qu'il ne pourroit l'obtenir qu'à la pointe de l'épée. Il conçut qu'il ne lui en couteroit pas plus de peine pour parvenir à la Royauté, & dès ce moment il tourna toutes ses batteries de ce côté-là, regardant le trône comme l'unique récompense qui fût digne des travaux & des dangers qu'il auroit à essuyer.

Le jour des assemblées Consulaires approchant, comme il n'avoit pas eu assez de tems pour concerter toutes ses mesures, il ne put pas encore faire éclater son dessein. L'élection se fit tranquillement & conformément aux vues des Sénateurs.

L. Minucius, préfet des vivres, prenoit, par les fonctions de sa charge, les mêmes soins que Sp. Mélius se donnoit de son propre mouvement; ce qui faisoit que les mêmes sortes de personnes fréquentoient pareillement les deux maisons. Il sçut, par leur moyen, ce qui se passoit chez Sp. Mélius, & il en donna aussitôt avis au Sénat. Il dit qu'il avoit découvert qu'on portoit des armes dans sa maison; qu'il y tenoit des assemblées où il haranguoit, & qu'il prenoit certainement des mesures pour se faire Roi; que le tems de l'exécution n'étoit pas encore arrêté, mais qu'on étoit convenu de tous les arrangemens; que les Tribuns, gagnés par argent, étoient entrés dans le complot, & que les chefs de la multitude avoient déjà leurs rôles distribués; qu'il venoit donner cet avis presque plus tard que la sûreté publique ne l'auroit demandé, mais qu'il avoit voulu s'assurer des faits par des preuves certaines, & ne pas s'en rapporter à des bruits vagues & douteux.

Sur cette dénonciation, il fut proposé par l'un des Consuls de nommer incontinent un Dictateur, dont l'autorité suprême pût étouffer le mal dans sa naissance, & même avant qu'il eût le tems d'éclore. L'avis fut généralement approuvé. Tout le monde jetta les yeux

ſur L. Quintius Cincinnatus, qui refuſa long-tems d'accepter une charge dont il croyoit que ſon grand âge le mettoit hors d'état de remplir dignement les fonctions. Mais enfin, il ſe vit obligé de céder aux vives remontrances & aux inſtantes prieres de tout le Sénat. Après avoir prié les Dieux de ne pas permettre que, dans un danger ſi preſſant, ſa vieilleſſe nuiſît au ſervice de la République, il conſentit à être nommé Dictateur, & choiſit ſur le champ C. Servilius Ahala pour Général de la cavalerie.

Le lendemain, étant deſcendu dans la place publique, après avoir diſpoſé des troupes dans toutes les places, il attira les yeux & l'attention de tout le peuple, étonné de cette nouveauté. Sp. Mélius & ſes partiſans ne doutoient pas que ce ne fût contre eux qu'on employoit une puiſſance ſi redoutable. Ceux, qui n'avoient point de part à la conſpiration, demandoient quel péril imprévu, ou quelle guerre ſi redoutable avoient obligé le Sénat de recourir à la Dictature, & de confier la garde de la République à un homme de plus de quatre-vingts ans? Mais, dans le moment le maître de la cavalerie C. Servilius Ahala parut; & s'adreſſant à Sp. Mélius: » Le Dictateur vous or» donne, lui dit-il, de l'aller » trouver. » Et celui-ci lui ayant demandé, en tremblant, ce qu'il vouloit: » Allez, repliqua-t-il, » vous juſtifier ſi vous pouvez, » du crime dont L. Minucius » vous accuſe dans le Sénat. » Alors, Sp. Mélius commença à tergiverſer; & après avoir jetté les yeux autour de lui, il ſe retira au milieu de la foule qui le protégeoit. Enfin, comme le Licteur ſe fut ſaiſi de ſa perſonne, par l'ordre du Maître de la cavalerie, il s'arracha de ſes mains avec le ſecours de ſes amis, & ſe mit, en fuyant toujours, à implorer la compaſſion du peuple Romain; ſe plaignant que les Sénateurs, de concert, le vouloient perdre, parce qu'il avoit ſauvé ſes concitoyens pendant la famine; & les conjurant de ne point l'abandonner dans le danger où il étoit, & de ne pas ſouffrir qu'à leurs yeux on l'immolât à la fureur de ſes ennemis. Pendant qu'il jettoit les hauts cris, C. Servilius Ahala le joignit, & après lui avoir abattu la tête d'un coup de ſabre, tout couvert de ſon ſang, & entouré d'une troupe de jeunes Patriciens, il alla rendre compte de ſa commiſſion au Dictateur. » J'ai, lui dit-il, ſommé Sp. » Mélius de venir vous trou» ver, comme vous me l'aviez » ordonné. Mais, voyant que » ce ſéditieux repouſſoit mon » Licteur, & tâchoit de ſou» lever le peuple, je lui ai » fait porter la peine de ſa » déſobéiſſance. Vous avez bien » fait, lui dit le Dictateur; » continuez à ſervir la Répu» blique avec le même zele

» & le même courage. »

La multitude, qui ignoroit les raisons qu'on avoit eues de punir Sp. Mélius, commençoit à s'émouvoir; quand le Dictateur l'ayant assemblée, lui déclara que Sp. Mélius avoit mérité la mort, par le seul refus qu'il avoit fait de se rendre auprès de sa personne, lorsque le Maître de la cavalerie le lui avoit ordonné de sa part, & par le dessein qu'il avoit eu de soulever le peuple en sa faveur; mais que d'ailleurs on n'avoit pas dû traiter en citoyen un homme qui, étant né dans une République, dans le sein & sous la protection des Loix & de la liberté, avoit osé briguer la Royauté dans cette même ville, d'où il sçavoit qu'on avoit chassé les Rois; où il sçavoit que la même année le Consul qui avoit délivré la patrie, avoit fait mourir les petits neveux du roi Tarquin, & fait trancher la tête à ses propres enfans, pour être convenus avec les Tyrans, qu'on venoit de bannir, de les recevoir dans la ville; d'où il sçavoit qu'on avoit forcé L. Tarquinius Collatinus de s'exiler, quoiqu'on n'eût rien à lui reprocher que le nom odieux qu'il portoit. Mais, comment un simple Chevalier, qui auroit à peine dû porter ses vues jusqu'au Tribunal du peuple, un riche marchand de bled auroit-il pu compter qu'il payeroit la liberté de ses citoyens avec quelques livres de farine, & réduiroit dans la servitude, en lui jettant quelques morceaux de pain, un peuple qui pouvoit se vanter d'avoir vaincu toutes les nations voisines? Comment avoit-il pu croire qu'une République, qui n'auroit pas daigné l'admettre au rang des Sénateurs, le verroit sans peine sur le trône, occupant la place, & revêtu des ornemens & de la puissance de Romulus, fondateur de l'Empire, issu de la race des Dieux, & élevé lui-même au rang des immortels? Que de telles pensées n'étoient pas moins monstrueuses que criminelles. Que cet attentat n'avoit pas été suffisamment expié par le sang de celui qui l'avoit commis, si on ne confisquoit les biens dont on s'étoit servi pour acheter la liberté du peuple Romain, & qu'on ne détruisît de fond en comble la maison dans laquelle on avoit conçu un dessein si détestable. Qu'ainsi il ordonnoit aux Questeurs de vendre ces biens, & d'en mettre le prix dans le trésor public. Aussitôt il ordonna qu'on rasât cette maison, & qu'on laissât vuide la place où elle avoit été bâtie, pour servir de monument à la postérité, & du crime & de la punition de Sp. Mélius. On donna à cette place le nom d'Equimélie.

MÉLIUS [Sp.], *Sp. Mælius*, (a) étoit Tribun du peuple, l'an de Rome 319, & 433

(a) Tit Liv. L. IV. c. 21.

avant Jesus-Christ. Ce Magistrat, à la faveur de son nom, fit quelques efforts pour exciter une sédition à Rome, sans pouvoir en venir à bout. Car, il appella L. Minucius en jugement, & proposa une loi, pour faire confisquer les biens de C. Servilius Ahala, soutenant que le prémier avoit opprimé Sp. Mélius par de fausses accusations, & reprochant à l'autre d'avoir tué un citoyen, qui n'avoit été ni entendu ni condamné. Mais, le peuple ne fit pas plus de cas de ces invectives, que de celui qui les débitoit.

MÉLIUS [P.], *P. Mælius*, (a) fut créé Tribun militaire, l'an de Rome 355, & 397 avant Jesus-Christ. Il obtint la même charge trois ans après.

MÉLIUS [Q.], *Q. Mælius*, (b) étoit Tribun du peuple l'an de Rome 434, & 318 avant Jesus-Christ. Il s'étoit trouvé à la journée de Caudium, & avoit passé comme les autres sous le joug.

MELLA [Annéus], *Annæus Mella*, (c) frere de Séneque & de Gallion, & pere de Lucain, fut la victime de la cruauté de Néron, l'an de Jesus-Christ 66.

Il n'avoit point voulu demander les charges par un raffinement d'ambition, pour devenir égal en crédit & en considération aux Consulaires sans sortir du rang de simple chevalier Romain. De plus, il regardoit les emplois de finances, dont la dignité de Sénateur l'auroit exclus, comme une voie plus propre à amasser des richesses. Lucain son fils augmenta beaucoup la splendeur de son nom, & fut l'occasion de sa mort. Car, ce pere avide ne voulant rien laisser perdre de la succession de son fils, & faisant des recherches exactes de tout ce qui pouvoit lui être dû, s'attira un accusateur, qui avoit été ami intime de Lucain, & peut-être son débiteur. Il se nommoit Fabius Romanus. Se voyant pressé par Annéus Mella, il le déféra comme complice de la conjuration qu'on avoit depuis peu découverte ; & il allégua en preuve de prétendues lettres de Lucain, dont il avoit imité l'Écriture. Néron, qui convoitoit les grandes richesses d'Annéus Mella, lui envoya ces lettres. Annéus Mella comprit ce que signifioit ce message du Prince, & il se fit ouvrir les veines, après avoir dressé un codicille, par lequel, dans la vue de conserver ses biens à ses héritiers, il laissoit des sommes considérables à Tigellin & à son gendre Cossutianus Capito.

On fit un terrible usage de ce codicille, on y ajouta deux lignes, dans lesquelles le tes-

(a) Tit. Liv. L. V. c. 12, 18.
(b) Tit. Liv. L. IX. c. 8.

(c) Tacit. Annal. L. XVI. c. 17. Crév. Hist. des Emp. Tom. II. p. 452, 453.

tateur étoit ſuppoſé ſe plaindre de ſon ſort, diſant qu'il mouroit innocent, pendant que Rufius Criſpinus & Anicius Cérialis vivoient, quoiqu'ennemis du Prince. Ce trait de malignité ne pouvoit pas nuire à Rufius Criſpinus, qui étoit mort; mais, il devint funeſte à Anicius Cérialis, qui fut obligé de ſe tuer lui-même. On eut moins pitié de ſon malheur, dit Tacite, parce qu'on ſe ſouvenoit qu'il avoit révélé à Caligula la conjuration de Lépidus.

MELLARIE, *Mellaria*, (a) Μελλαρία, ville d'Eſpagne, dans la Bétique, ſituée près du *fretum Gaditanum*, aujourd'hui détroit de Gibraltar.

Plutarque fait mention de cette ville. Pline la place après celle de Bélon. Marcien d'Héraclée la nomme Menlarie. Le P. Hardouin dit qu'elle eſt entiérement ruinée, & que le lieu où elle étoit ſe nomme préſentement Milareſe. Conduitt Anglois, qui, étant en ce païs-là, avoit fait des recherches qu'il a communiquées au public, croit qu'elle étoit ſituée dans le lieu nommé aujourd'hui Val de Vacca, qui n'eſt qu'un village, environ à une lieue & demie de Tariſa vers l'occident, où la tradition du païs veut qu'il y ait eu une ville des plus conſidérables, qui a été engloutie par la mer. Le même Auteur appuie ſa conjecture ſur ce que ce canton produit d'excellent miel, & que comme Mellarie, il fut ainſi nommé à cauſe de ſon miel. On voit aujourd'hui divers lieux ſur la même côte qui en tirent leur nom, comme Playa de Orimel, Rio de la miel, Beger de la miel, &c.

Corneille dit que c'étoit la patrie de Pomponius Méla. Il ſe trompe. Pomponius Méla dit lui-même qu'il étoit de Tingis en Eſpagne, colonie de Tingis, capitale de la Mauritanie Tingitane en Afrique. Cette Tingis d'Eſpagne, patrie de Pomponius Méla, étoit la même que Cétrarie.

MELLARIE, *Mellaria*, (b) Μελλαρία, autre ville d'Eſpagne dans la partie de la Béturie qu'occupoient les Turdules. Elle étoit entre Cordube, Émérita Auguſta & Mirobriga. Cette derniere n'en étoit pas abſolument éloignée. C'eſt aujourd'hui Fuente de la Ovéjuna. On y a trouvé des inſcriptions ſur leſquelles on lit *ORDO MELLARIENSIS*.

MELLARIUM, *Mellarium*, vaiſſeau rempli de vin qu'on portoit dans les fêtes de la bonne Déeſſe. On lui faiſoit des libations de ce vin qu'on n'appelloit point vin, mais lait; & le vaiſſeau étoit appellé Mellarium.

MELLEUM MARMOR, nom donné par les Anciens à

(a) Plut. Tom. I. pag. 573. Plin. T. I. p. 135, 136. Ptolem. L. II. c. 4.

(b) Plin. Tom. I. p. 140.

une espece de marbre d'un jaune clair, de la couleur du miel. On en trouve, dit-on, en plusieurs endroits d'Italie.

MELLIRENES, *Mellirenes*, Μελλείρενες, (*a*) nom que l'on donnoit à Sparte aux plus âgés des enfans.

MELLO, *Mello*, (*b*) terme Hébreu qui signifie rempli.

On appelloit ainsi une vallée très-profonde, qui étoit entre l'ancienne ville de Jébus ou Jérusalem, & la ville de David bâtie sur le mont Sion. David & Salomon firent combler cette vallée, & on en fit une place d'assemblée pour le peuple. Salomon en prit même une partie, pour y bâtir le Palais de son épouse la fille de Pharaon. Ce fut à l'occasion des travaux que Salomon fit faire pour combler Mello, que Jéroboam, fils de Nabat, se révolta, & inspira à ses freres de la tribu d'Ephraïm, l'esprit de révolte qui éclata après la mort de Salomon.

MELLO, *Mello*, (*c*) ville de Palestine, dans le voisinage de Sichem. Il est dit, dans le livre des Juges, que les habitans de Sichem & ceux de la ville de Mello établirent roi Abimélech, fils de Gédéon. Le texte Hébreu porte la maison de Mello. Quelques-uns croyent que Mello étoit un bourgeois de Sichem, ou un quartier de cette ville. On ne connoît point de ville dans la Palestine qui porte le nom de Mello.

MELLON, *Mello*, Μέλλων, (*d*) Thébain, dont il est fait mention dans Xénophon.

MELLONE, *ou* MELLONIE, *Mellona*, *Mellonia*, (*e*) Divinité champêtre qui, disoit on, prenoit sous sa protection les abeilles & leurs ouvrages. Parmi des peuples dont le miel faisoit la grande richesse, il falloit une Divinité protectrice de cette denrée, & févere vengeresse de quiconque la voleroit, ou gâteroit les ruches d'un autre.

MELLOTHI, *Mellothi*, (*f*) Μαλλιθὶ, un des fils d'Héman, fut chef de la dix-neuvieme des vingt-quatre familles des Lévites, du tems de David.

MELLUCH, *Melluck*, (*g*) Μαλούχ, fils de Bani, fut un de ceux qui se séparerent de leurs femmes qui étoient étrangeres, après le retour de la captivité de Babylone.

MÉLOBIUS, *Melobius*, (*h*) Μηλόβιος l'un des trente Tyrans, que les Lacédémoniens donnerent aux Athéniens.

MÉLOBOSIS, *Melobosis*, Μηλοβοσὶς, (*i*) l'une des Nym-

(*a*) Plut. T. I. p. 50.
(*b*) Reg. L. II. c. 5. v. 9. L. III. c. 9. v. 15. c. 11. v. 27. *& seq.* Paral. L. I. c. 11. v. 8.
(*c*) Judic. c. 9. v. 6.
(*d*) Xenoph. p. 566.
(*e*) Myth. par M. l'Abb. Ban. Tom. IV. p. 458.
(*f*) Paral. L. I. c. 25. v. 4, 26.
(*g*) Esdr. L. I. c. 10. v. 29.
(*h*) Xenoph. p. 461.
(*i*) Antiq. expliq par D. Bern. de Montf. Tom. I. pag. 72.

phes Océanides, filles de l'Océan & de Téthys.

MÉLODUNUM, *Melodunum*, (*a*) ville de la Gaule Celtique, dont Jules César parle comme d'une ville de la dépendance des Sénones. Dans l'itinéraire d'Antonin, la position de Mélodunum paroît sous le nom de Méclétum, ou suivant une autre leçon, Méthétum; selon la table Théodosienne, Météglum.

Les écrits du moyen âge varient sur le nom de Mélodunum, comme les monumens qui leur sont antérieurs. On trouve Méclédo, conformément à la leçon de quelques manuscrits de l'itinéraire, ou à peu près, dans une lettre que Léon, évêque de Sens, écrivoit dans le sixieme siecle au roi Childebert I, pour s'opposer à l'établissement d'un siege Episcopal à Melun, renfermé dans son Diocèse.

Dans le même livre des Commentaires de Jules César, d'où est tiré le nom de Mélodunum, il est fait mention de Métiosédum que l'on croit être le même lieu que Mélodunum. Il faut par rapport à cet objet, étudier avec application les circonstances de l'expédition de T. Labiénus contre les *Parisii*. Ce Lieutenant de Jules César part d'Agendicum, ou de Sens; & aux approches de Lutétie, ayant inutilement tenté de traverser un marais, formé selon ce qui est le plus vraisemblable, par la riviere de Bièvre, sur la rive gauche de la Seine, il retourne par le même chemin jusqu'à Mélodunum, ville des Sénones, dans une isle de la Seine. S'en étant rendu maître, il y passe de l'autre côté de la riviere pour revenir se camper devant Lutétie. L'ennemi, resté sur un des bords de la riviere, en face de la ville, avoit son camp vis-à-vis celui de T. Labiénus. Dans cette position, on voit que ce n'est plus le marais dont il a été parlé, mais le cours de la Seine & l'emplacement de Lutétie, qui séparent les deux armées; celle des *Parisii* & de leurs confédérés demeure sur la rive gauche; & c'est sur la droite que l'armée Romaine est campée. Cependant, la nouvelle se répand aussitôt de toutes parts, que Jules César a levé le siege de Gergovie, & que les Eduens ont pris le parti de la révolte. T. Labiénus est en même-tems informé que sur ses derrieres les Bellovaces prennent les armes, tandis que l'ennemi qu'il a devant lui ferme le passage du retour. Il confie la garde de son camp à cinq cohortes, & il en fait partir cinq autres, accompagnées de bateaux pour remonter le fleuve, *adverso flumine*, avec grand bruit, dans la vue d'attirer de ce côté-là l'attention de l'ennemi. Pour lui, ayant à l'entrée de la nuit, &

(*a*) Cæs. de Bell. Gall. L. VII. pag. 326. *& seq.* Notice de la Gaul. par M. d'Anvill. p. 453. *& suiv.*

fourdement, rassemblé cinquante barques, pour descendre la Seine à quatre milles au dessous de son camp, il traverse la riviere sur ces barques vers le point du jour. L'ennemi, apprenant le mouvement des Romains, & croyant qu'ils prennent la fuite, veut également agir par trois endroits. Il laisse un corps vis-à-vis du camp Romain, qui est demeuré devant Lutétie. Il en détache un autre pour suivre la route des bateaux le long du fleuve, & c'est en cet endroit que le nom de Métiosédum se rencontre dans le texte. Avec le reste de ses forces, il marche contre T. Labiénus.

Sanson, en écrivant sur ce sujet, veut que le corps détaché vers Métiosédum, pour côtoyer la navigation des bateaux qui remontoient, ait pour objet de suivre les barques qui avoient descendu la riviere. Il ne prend pas garde que le stratagême de T. Labiénus, & le succès qui en résulta, consistent précisément à avoir fait exécuter cette manœuvre de nuit & sans bruit, pour en dérober la connoissance. Ce qu'il ordonne au contraire en remontant la riviere, de le faire d'une maniere tumultueuse & bruyante, s'est fait entendre de l'ennemi. Et cet ennemi, qui se persuade que les Romains cherchent les moyens de fuir, & par trois côtés différens, ne se porte aussi vers trois différens côtés, que pour s'opposer également par-tout à une retraite qu'il croit précipitée. Or, il est aisé de remarquer que si l'on fait marcher un de ces détachemens vers le bas de la riviere, en même-tems que le gros de l'armée Gauloise marche vers T. Labiénus, c'est diriger deux différens corps vers un seul & même côté, & ne pas satisfaire à tout ce que l'ennemi se propose & entreprend, en lui faisant négliger & laisser en arriere le détachement Romain qui remonte la riviere, quoique dans l'opération de T. Labiénus, ce mouvement se fasse avec éclat, tandis que de l'autre côté il est secret & clandestin.

On voit avec surprise que M. de Valois qui n'est pas volontiers d'accord avec Sanson, adoptoit ici son opinion, & l'interprétation sur laquelle elle est fondée. Cellarius accede aussi au même sentiment, entraîné, à ce qu'il paroît, par l'autorité de M. de Valois. Au reste, il paroîtra plus aisé de se convaincre que la position de Métiosédum ne doit point être placée au dessous de Lutétie, en descendant la Seine, que de décider quelle est sa position du côté contraire, ou en remontant. Il semble néanmoins, quand on y fait attention, que le nom de Métiosédum soit employé dans le texte des Commentaires, comme celui d'un lieu dont il a déjà été question, & qui a été précédemment désigné dans le cours

de l'expédition, ce qui ne peut concerner que Mélodunum. Scaliger ne se contente pas de prendre Metiosédum pour Mélodunum; il prétend que dans les manuscrits de Jules César, on lit Métiosédum au lieu de Mélodunum, ce qui paroît suspect de faux à M. de Valois.

Quoi qu'il en soit, la maniere diverse dont on lit le nom du même lieu, Méthétum, Météglum, Méclédum, a plus d'affinité à Métiosédum, que la dénomination même de Mélodunum. Marlien, & quelques autres après lui, veulent qu'on lise Josédum, plutôt que Métiosédum, ce qui est rejetté par Scaliger.

Mélodunum se nomme aujourd'hui Melun dans le Hurepoix, aux confins du Gâtinois. Si on en veut croire les habitans, cette ville a servi de modele pour bâtir celle de Paris. Ce qu'il y a de constant, c'est que, comme l'a remarqué Jules César lui-même, la figure & la situation de ces deux villes sont parfaitement semblables. La riviere de Seine y forme une isle, & coupe la ville en trois parties, l'une du côté de la Brie, qui est la ville, celle de l'isle, qui est la Cité, & celle qui est du côté du Gâtinois. Quelques-uns ont cru y trouver les débris d'un ancien temple d'Isis, sur le bord de l'isle, à côté de l'église de Notre-Dame; mais, ces débris sont d'un bâtiment des Chanoines, dont on voit que l'antiquité ne remonte pas au delà du roi Robert.

MELON, *Melon*, Μέλων, (a) truchement de Darius. Il fut pris par Alexandre dans le le bourg où le Roi son maître avoit été arrêté par Bessus. Mélon n'avoit pu suivre Darius, parce qu'il étoit tombé malade; & surpris par la vîtesse d'Alexandre, il feignit d'être demeuré pour se rendre, & l'informa de tout ce qui s'étoit passé.

MELON, *Melon*, Μέλων, (b) étoit d'une des premieres maisons de Thebes. Il fut un de ceux qui se joignirent à Pélopidas, pour chasser de leur patrie les Lacédémoniens, & remettre leurs concitoyens en liberté; ce qui leur mérita l'honneur d'être déclarés Gouverneurs de la Béotie.

MÉLOPHORE, *Melophorus*, surnom de Cérès, qui signifie celle qui donne des troupeaux. Cérès Mélophore avoit à Mégare un temple sans toit. Le nom de Mélophore est formé de μῆλας, *ovis*, brebis, & φέρω, je porte.

MÉLOPHORES, *Melophori*, Μηλοφόροι, (c) nom que l'on donnoit à une partie de la garde des Rois de Perse. On appelloit ainsi ceux qui portoient une pomme d'or au haut d'une pique. Diodore de Sicile fait mention des Mélophores.

(a) Q. Curt. L. V. c. 13.
(b) Plut. T. I. p. 281. & seq.
(c) Diod. Sicul. pag. 642.

MÉLOS,

MÉLOS, *Melos*, Μῆλος, (a) isle de la mer Égée, l'une des Cyclades. Elle étoit dans le voisinage de celle de Cimole, qu'elle avoit au nord. L'isle de Crete étoit au midi de Mélos. Cette isle étoit à peu près à égale distance du promontoire de Scylléum, près d'Hermione, & de celui de Dictynnéum en Crete. Cette distance est évaluée par Strabon à sept cens stades.

L'isle de Mélos, quoique petite, fut très-considérable, dans le tems de la Grece florissante. Mélos, dit Thucydide, jouissoit d'une entiere liberté, 700 ans avant la guerre du Péloponnèse, qui intéressa la Grece, les isles voisines & les principales villes des côtes de l'Asie mineure. Dans ce tumulte, les Méliens, puissamment sollicités par les Athéniens, s'obstinerent à vouloir garder la neutralité, peut-être parce qu'ils descendoient des Lacédémoniens, selon Thucydide & Conon, quoiqu'Étienne de Byzance ait fait de Mélos une colonie des Phéniciens. Nicias, général des Athéniens, se rendit à Mélos avec une flotte de soixante vaisseaux & de deux mille hommes de débarquement, qui ravagerent tout le païs; il fut néanmoins obligé d'abandonner le siege de la ville que Syncelle fait aussi ancienne que Minos, fils d'Europe. Quelques années après, les Athéniens y firent une autre descente avec trois mille hommes, commandés par Cléomede & Tisias. Ces Généraux, après une longue & ennuyeuse conférence qu'ils eurent avec les chefs de l'isle, bloquerent la ville; mais, les Méliens renverserent leurs travaux. Enfin, Philocrate ayant amené un nouveau secours d'Athenes, ils se rendirent à discrétion, & ce fut alors que se fit ce grand massacre dont parlent Strabon, Diodore de Sicile, & Thucydide. Les Athéniens, par le conseil d'Alcibiade, firent mourir tous les habitans de Mélos, excepté les femmes & les enfans, que l'on mena en esclavage dans l'Attique. On fit passer cinq cens personnes du même païs pour fonder une colonie dans l'isle. Cependant, Lysandre, général des Lacédémoniens, ayant obligé Athenes même à se rendre à discrétion à son tour, le reste des Méliens fut renvoyé dans l'isle, & la colonie des Athéniens rappellée.

Mélos tomba sous la domination des Romains, & ensuite sous celle des empereurs Grecs.

Les guerres des Méliens avec ceux d'Athenes sont décrites fort au long dans le cinquie-

(a) Strab. pag. 484, 485. Thucyd. pag. 234, 401. *&* *seq.* Diod. Sicul. pag. 319, 327. Plin. Tom. I. pag. 213. Pomp. Mel. pag. 146. Ptolem. L. III. c. 17. Suid. Tom. II. pag. 154. Xenoph. pag. 536. Plut. Tom. I. pag. 199, 441, 566.

me livre de l'histoire de Thucydide.

Festus pense que l'isle de Mélós fut ainsi appellée de Mélus chef des Phéniciens. Aristide, au rapport de Pline, la nomme Byblis ; & Étienne de Byzance veut que ce nom lui soit venu des Phéniciens de Byblos. Il ajoute qu'elle fut aussi appellée Zéphyria. Hésychius la nomme Mémalis & Memblis. Ce dernier nom se trouve dans les Manuscrits. Il y a une Médaille de moyen bronze, dans laquelle on lit ΜΗΛΙΩΝ au milieu d'une couronne de laurier.

Ptolémée met dans cette isle, une ville qu'il nomme Acytos.

Nous connoissons aujourd'hui Mélos sous le nom de Milo dans l'Archipel, & sa ville principale porte le même nom. La forme de cette isle est presque ronde ; elle a environ soixante milles de tour, & est bien cultivée. Son port, qui est un des meilleurs & des plus grands de la Méditerranée, sert de retraite à tous les bâtimens qui vont au levant, ou qui en reviennent.

MÉLOTHI, *Melothi*, (*a*) ville de l'Asie mineure dans la Cilicie. Il en est parlé au livre de Judith. Elle fut prise par Holopherne. D. Calmet soupçonne que c'est peut être la même que Mallos ou Mallus, dans la Cilicie sur le fleuve de Pyrame. Les habitans de Mallos se révolterent contre Antiochus Epiphane, parce que ce Prince les avoit donnés à une de ses concubines. Le texte Grec de Judith ne parle point de Mélothi.

MELOTIDIS. (*b* On lit dans Tite-Live : *Rex primo die ad castra Pyrrhi pervenit. Locus quem ita vocant, est in Triphylia terra Melotidis.* M. Crévier dit à ce sujet : *Hæc mendosa sunt. Triphylia enim est in Peloponneso. Melotis autem nomen est Geographis ignotum. Gronovius emendat ex conjectura. Locus, quem ita vocant, est Stymphaliam inter & Elimiotidem. Stymphalia & Elimiotis sunt regiunculæ in Macedonia non procul ab Aoo flumine.*

M. Guérin, dans sa traduction Françoise de Tite-Live, a suivi cette correction. » Le » Roi, dit-il, arriva le premier » jour dans le camp de Pyr» rhus. C'est ainsi qu'on appel» le un lieu situé entre la Stym» phalie & l'Élimiotide. »

MELPÉE, *Melpea*, Μελπεῖα, (*c*) lieu du Péloponnèse, dans l'Arcadie. Ce lieu fut, diton, ainsi appellé, parce que ce fut là que Pan inventa l'art de jouer de la flûte.

MELPOMENE, *Melpomene*, Μελπομένη, (*d*) l'une des neuf Muses. Son nom signifie attrayante, & les Poëtes la font présider en particulier à la Tragédie :

(*a*) Judith. c. 2. v. 13.
(*b*) Tit. Liv. L. XXXII. c. 13.
(*c*) Pauf. pag. 518.

(*d*) Myth. par M. l'Abb. Ban. Tom IV. p. 226.

Dans une scene intéressante
Retraçant d'illustres malheurs,
Vois Melpomene gémissante
De nos yeux arracher des pleurs.
Sur l'ame vivement atteinte
La compassion & la crainte,
Font d'utiles impressions,
Et l'affreuse image du crime
Dont le coupable est la victime,
Du cœur purge les passions.

On représente Melpomene avec un visage sérieux, tenant le poignard d'une main, & des sceptres de l'autre.

La Pitié la suit gémissante;
La Terreur, toujours menaçante,
La soutient d'un air éperdu.
Quel infortuné faut-il plaindre?
Ciel! Quel est le sang qui doit teindre
Le fer qu'elle tient suspendu?

Cependant, cette Muse, sous le nom de laquelle on nous peint le vrai caractere du Tragique, & qu'on a tant de raisons d'admirer, n'est autre chose dans Horace que la Poësie même, le feu, l'harmonie, & l'enthousiasme. L'art & l'étude peuvent bien les régler; mais, la nature seule en fait présent à ceux à qui elle destine ses lauriers; & sans le don de ses faveurs, on ne méritera jamais le beau nom de Poëte.

MELTIAS, *Meltias*, (a) Μαλ ας. Gabaonite, contribua au rétablissement de Jérusalem, après le retour de la captivité de Babylone.

MÉLYENS, *Melyenses*, (b) Μηλύεες, peuple de l'Asie mineure. Hérodote met ce peuple dans la même Satrapie que les Ioniens, les Magnésiens, les Eoliens, les Cariens, les Lyciens & les Pamphyliens. Cette Satrapie payoit au Roi de Perse quatre cens talens d'argent.

MÉMACÉNIENS, *Memaceni*, (c) peuple puissant d'Asie, quelque part dans le voisinage de la Perse.

Lorsque les Mémacéniens apprirent qu'Alexandre le Grand marchoit contre eux, ils résolurent de se défendre, regardant ce parti comme le plus honorable & le plus sûr. Mais, le Roi qui vouloit les ramener doucement, leur envoya cinquante cavaliers pour leur représenter sa clémence envers ceux qui se rendoient, & combien aussi il étoit inexorable à l'égard des rebelles. Ils répondirent qu'ils ne doutoient point de la bonté ni du pouvoir d'Alexandre; mais que néanmoins ils eussent à se retirer & à dresser leurs tentes hors de leurs remparts. Là, leur ayant fait bonne chere, la nuit lorsqu'ils furent endor-

(a) Esdr. L. II. c. 3. v. 7.
(b) Herod. L. III. c. 90.
(c) Quint. Curt. L. VII. c. 6.

mis, ils leur couperent la gorge.

Le Roi, outré de cet affront, va sur le champ investir leur ville, qui étoit trop bien munie pour être emportée d'emblée. Jamais place ne se défendit mieux. Alexandre y perdit ses meilleurs soldats, & lui même fut en grand danger de sa personne; car, il reçut un coup de pierre à la tête, dont il tomba évanoui n'ayant plus de connoissance. L'armée même le pleura comme mort. Mais lui qui ne se rendoit point à tout ce qui abat le reste des hommes, pressa plus vivement le siege, sans attendre que sa blessure fût guérie, la colere servant encore d'aiguillon à son ardeur naturelle. Ayant dont fait sapper le mur, il fit une grande brêche, par où il entra dans la ville qui fut détruite de fond en comble.

Il y a quelques exemplaires qui, au lieu de Mémacéniens, portent Mumacéniens.

MÉMACTE, *Mamactes*, (*a*) surnom donné par les Grecs à Jupiter, en l'honneur de qui les Athéniens célébroient les fêtes Mémactéries. Toutes les étymologies qu'on rapporte de ce surnom, sont aussi peu certaines les unes que les autres. Festus nous apprend seulement, que dans la célébration des Mémactéries, on prioit ce Dieu d'accorder un hiver doux aux navigateurs.

MÉMACTÉRIES, *Mæmacteria*, Μαιμακτήρια, (*b*) fêtes que les Athéniens faisoient à Jupiter dans le mois Mémactérion, pour obtenir de lui, comme maître des saisons, un hiver qui leur fût heureux.

MÉMACTÉRION, *Mæmacterion*, Μαιμακτηριὼν, (*c*) nom du quatrieme mois de l'année des Athéniens, qui étoit le premier mois de leur hiver. Il avoit 29 jours, & concouroit, selon le P. Pétau, avec le mois de Novembre & de Décembre, & selon M. Pott, qui a bien approfondi ce sujet, avec la fin du mois de Septembre & le commencement d'Octobre. Les Béotiens l'appelloient Alalcoménius.

Le seizieme de ce mois, les Platéens faisoient tous les ans l'anniversaire de ceux qui avoient été tués à la bataille de Platées. Voici l'ordre & la maniere qui s'observoient dans cette cérémonie. Il se faisoit dès la pointe du jour une procession précédée par un trompette qui sonnoit la charge; après ce trompette marchoient plusieurs chariots pleins de couronnes & de branches de myrte; ces chariots étoient suivis d'un taureau noir; après le taureau marchoient de jeunes gens qui portoient des cruches pleines de vin & de lait, effusions ordinaires qu'on faisoit

(*a*) Myth. par M. l'Abb. Ban. Tom. III. p. 373.

(*b*) Antiq. expliq. par D. Bern. de Montf. Tom. II. pag. 219, 220.

(*c*) Plut. T. I. p. 332.

aux morts, & des phioles d'huile & d'essence. Tous ces jeunes gens étoient de condition libre; car, il n'étoit pas permis à aucun Esclave de se mêler dans cette cérémonie qu'on faisoit pour des hommes qui étoient morts pour la liberté, Enfin, cette pompe étoit fermée par l'Archonte ou le premier Magistrat des Platéens, à qui en tout autre tems il étoit défendu de toucher seulement le fer & de porter d'autre vêtement qu'un vêtement blanc; mais, ce jour-là, revêtu d'une robe de pourpre, ceint d'une épée & tenant dans ses mains une urne qu'il avoit prise dans le greffe public, il s'avançoit au travers de la ville vers le lieu où étoient les tombeaux. Dès qu'il y étoit arrivé, il puisoit de l'eau avec son urne dans la fontaine, lavoit lui-même les petites colomnes qui étoient sur ces tombeaux, les frottoit d'essence & égorgeoit ensuite le taureau sur un bûcher qu'on avoit préparé. Après avoir fait des prieres à Jupiter & à Mercure terrestres, il invitoit ces vaillans hommes à ce festin funebre & à ces effusions mortuaires; & remplissant de vin une coupe, il la versoit & disoit à haute voix: *Je présente cette coupe à ces vaillans hommes qui sont morts pour la liberté des Grecs.* Voilà, dit Plutarque, quelle est la cérémonie que gardent & pratiquent encore aujourd'hui les Platéens.

MÉMALUS, *Mæmalus*, (a) Μαίμαλος, fut pere de Pisandre, un des capitaines Grecs qui se trouverent au siege de Troie.

MEMBRE, *Membrum*. (b) Chaque membre du corps étoit consacré & voué à quelque Divinité; la tête, à Jupiter; la poitrine, à Neptune; la ceinture, à Mars; l'oreille, à la Mémoire; le front, au Génie; la main droite, à la Foi ou Fidélité; les génoux, à la Miséricorde; les sourcils, à Junon; les yeux, à Cupidon, ou, selon d'autres, à Minerve; le derriere de l'oreille droite, à Némésis; le dos, à Pluton; les reins, à Vénus; les pieds, à Mercure; les talons & les plantes des pieds, à Thétis; les doigts, à Minerve, &c.

Saint Athanase prétend même que ces parties du corps humain étoient adorées comme des Dieux particuliers. Quelques-uns, dit-il, ont mis au nombre des Dieux, des parties du corps prises séparément, comme la tête, l'épaule, la main, le pied; sans se contenter d'exercer leur culte à l'égard du corps tout entier.

MEMBRE, *Membrum*, terme qui se dit des parties d'une période.

Un discours, composé de périodes dont les Membres sont bien distingués & bien mesurés, charme les oreilles, & ne man-

(a) Homer. Iliad. L. XVI. v. 194.

(b) Antiq. expl. par D. Bern. de Montf. Tom. II. p. 149.

que guere de ravir les auditeurs. Rien n'affoiblit plus le discours, que quand les membres en sont trop courts, étant d'ailleurs comme joints & attachés ensemble avec des cloux aux endroits où ils se désunissent.

MÉMERCUS, *Memercus*, (*a*) fils de Jason & de Médée, fut mis en pieces par sa propre mere, selon quelques-uns. D'autres disent qu'il fut déchiré par une lionne, en prenant le divertissement de la chasse dans l'isle de Corcyre.

MEMMIA, *Memmia*, (*b*) fille de Sulpicius, homme Consulaire, & petite-fille de Catulus, fut mariée à Alexandre Sévere.

MEMMIA [la Loi], *Lex Memmia*, (*c*) loi dont parle Cicéron dans son oraison pour Sex. Roscius Amérinus. Il y a eu d'autres loix du même nom.

MEMMIUS [C.] GALLUS, *C. Memmius Gallus*, (*d*) fut élevé deux fois à la préture. La premi re fois, ce fut l'an de Rome 577, & 175 avant Jesus-Christ. La seconde fois, ce fut l'an de Rome 580, & 172 avant J. C. Il eut cette derniere fois la Sicile pour département.

MEMMIUS [T.], *T. Memmius*, Τ. Μέμμιος, (*e*) un des députés qu'on envoya vers quelques peuples des Alpes, l'an de Rome 582, & 170 avant J. C.

MEMMIUS [C.], *C. Memmius*, Γ. Μέμμιος, (*f*) tribun du peuple, l'an de Rome 641, & 111 avant Jesus-Christ, étoit un homme vif, courageux, & déclaré de tout tems contre la Noblesse. Dans l'affaire de Jugurtha, il haranguoit fortement le peuple, & l'exhortoit à ne pas laisser anéantir & la gloire de la République & sa propre liberté, lui remetrant devant les yeux une infinité d'actions superbes & cruelles des Nobles, pour animer son zele, & lui inspirer des sentimens courageux dans l'importante affaire dont il s'agissoit. Salluste insere ici une harangue qu'il dit avoir choisie entre plusieurs autres de cet orateur, fort célebre en son tems sur-tout pour les accusations; ce qui donne lieu de croire qu'elle est effectivement de C. Memmius. Elle devient par-là précieuse, & digne d'une particuliere attention.

» Bien des raisons, Romains,
» m'empêcheroient de me pré-
» senter devant vous, si mon
» zele pour le bien public ne
» l'emportoit sur tout autre
» motif; le crédit de la faction
» qui regne ici, l'excès de vo-
» tre indolence, le violement
» ouvert des loix & de la jus-
» tice, &, ce qui me touche le
» plus, la douleur de voir que

(*a*) Myth. par M. l'Abb. Ban. Tom. VI. pag. 462, 463, 470.

(*b*) Crév. Hist. des Emp. Tom. V. pag. 300.

(*c*) Cicer. Orat. pro Sext. Rosc. Amerin. c. 32. Rosin. Antiq. Rom. p. 857, 917.

(*d*) Tit. Liv. L. XLI. c. 18. L. XLII. c. 9, 10, 27.

(*e*) Tit. Liv. L. XLIII. c. 5.

(*f*) Sallust. in Jugurth. c. 19. *& seq.* Roll. Hist. Rom. T. V. p. 319. *& suiv.*

» l'innocence, loin d'être honorée comme elle le mérite, » n'attire que des dangers. J'ai » honte de rapporter comment » depuis quinze ou vingt ans » vous avez été le jouet de » l'orgueil d'un petit nombre » de puissans, avec quelle lâcheté vous avez laissé périr » vos défenseurs sans venger » leur mort ; jusqu'à quel point » l'indifférence & l'insensibilité se sont établies parmi » vous, & ont abâtardi votre » ancien courage ; enfin, comment actuellement encore, » que vos ennemis donnent prise sur eux, vous ne profitez » pas de leur abattement pour » vous relever, & vous ne cessez » de craindre ceux à qui vous » devriez vous rendre formidables. Quoiqu'il semble que » toutes ces considérations devroient me rebuter, un sentiment intérieur de courage » & de zele pour le bien public me presse de m'opposer » à cette puissante cabale. J'essaierai encore de faire usage » de la liberté que mon pere » m'a laissée. Que mes efforts » soient efficaces ou sans fruit, » cela dépend de vous.

» Je ne vous exhorte point, » Romains, à repousser par les » armes l'injustice & la violence de vos adversaires, comme souvent vos peres l'ont » fait. Il n'est pas besoin d'employer la force, ni d'abandonner la ville. C'est d'eux-mêmes que viendra leur ruine. Après que Tib. Gracchus, qui vouloit, selon » eux, se faire Roi, eut été » tué, on fit de cruelles recherches contre le peuple. » Le meurtre de C. Gracchus » & de M. Fulvius fut suivi de » l'emprisonnement & de la » mort de plusieurs d'entre » vous. Ce n'est point l'autorité des loix, mais le simple » caprice de vos adversaires, » qui a mis fin à ces deux sanglantes exécutions. Je veux » qu'entreprendre de vous rétablir dans vos droits, ç'ait » été un dessein formé de se » faire Roi. Je veux encore, » que ne pouvant empêcher ce » coup sans répandre beaucoup » de sang, ils l'aient fait légitimement. Mais, de quel » prétexte pourront-ils colorer » leurs déprédations & leurs » rapines? Souvenez-vous avec » quelle indignation vous avez » vu les années précédentes vos » finances dissipées, les Rois » & les peuples libres payer » tribut à un petit nombre de » Nobles, les mêmes hommes » réunir sur leurs têtes & les richesses & l'éclat des dignités. » Ils ne s'en sont pas tenus » là. L'impunité les a rendus » encore plus hardis & plus » entreprenans. En un mot, les » loix, la majesté de l'Empire, » le sacré & le profane, tout » a été livré aux ennemis. Et » les auteurs de tous ces excès n'en ont ni honte, ni repentir. Ils marchent devant » vous la tête levée, avec un » train pompeux & magnifique,

» faisant parade de leurs sacerdoces, de leurs consulats, & quelques-uns de leurs triomphes, comme si tout cela marquoit un vrai mérite, & non une insatiable ambition. Des esclaves, achetés à prix d'argent, ne peuvent souffrir l'injuste domination de leurs maîtres; & vous, Romains, nés pour commander, vous souffrez tranquillement l'esclavage. Mais, qui sont donc ceux qui ont ainsi envahi la République? Des scélérats, des meurtriers, en qui une énorme avidité pour l'argent le dispute à la cruauté & à la barbarie, & qui, avec tout cela, sont pleins d'orgueil & de fierté; enfin des hommes sans foi, sans probité, sans honneur qui font trafic de tout, & des devoirs même les plus sacrés. Les uns ont tué vos tribuns, les autres vous ont persécutés par d'injustes & impitoyables recherches, la plupart ont les mains souillées de votre sang; & ils considerent leurs crimes comme leur rempart & leur sauvegarde. Les plus coupables d'entr'eux sont ceux qui pour cette raison même se croyent le plus en sûreté. Au lieu que leurs crimes auroient dû les tenir dans une crainte continuelle, votre mollesse leur a donné lieu de faire passer la terreur de votre côté. Tous réunis dans les mêmes désirs, les mêmes haines, les mêmes craintes, ils se tiennent étroitement liés ensemble. Mais, ce qui est amitié entre les bons, doit être appellé conspiration entre les méchans. Si vous aviez autant de zele pour conserver cette liberté, qu'ils en ont pour établir leur domination, la République certainement ne seroit point livrée au pillage comme elle l'est, & vos bienfaits seroient la récompense du vrai mérite, non la proie des audacieux. Vos ancêtres se sont retirés deux fois en armes sur le mont Aventin pour établir leurs droits, & assurer la dignité de leur ordre; & vous, à leur exemple, ne ferez-vous point d'efforts pour conserver la liberté qu'ils vous ont transmise? Vous y êtes d'autant plus obligés, qu'il y a plus de honte à perdre ce que l'on possede, qu'à ne l'avoir jamais possédé.

» Quelqu'un me demandera ce que je pense donc qu'il y ait à faire? C'est de punir sévérement ceux qui ont trahi la République, non en employant contre eux la violence, ils le mériteroient bien, mais les voies de fait ne conviennent point au peuple Romain. Il y a des Tribunaux & des loix. Ordonnez des informations, pour vous assurer de la vérité par des preuves certaines, & par le témoignage de Jugurtha même. S'il s'est soumis de

» bonne foi, il obéira à vos » ordres; s'il les méprise, vous » connoîtrez par-là ce que vous » devez penser de cette pré- » tendue paix, & de cette sou- » mission, qui n'aura servi qu'à » assurer à Jugurtha l'impunité » de ses crimes, à enrichir » considérablement un petit » nombre de Nobles, &, sans » parler des dommages infinis » qui en seront la suite, à cou- » vrir de honte & d'opprobre » la République.

» Est-ce donc que vous n'êtes » point encore las de leur in- » juste domination ? Vous avez » vu pendant plusieurs années » les royaumes, les provin- » ces, les loix, les jugemens, » la justice, la guerre, la paix, » enfin toutes les choses divi- » nes & humaines, entre les » mains & au pouvoir d'un petit » nombre de personnes; pendant » que vous, invincibles jusqu'ici » par rapport aux ennemis, » maîtres de toutes les nations, » (car c'est l'idée qu'on a du » peuple Romain) vous vous » contentiez qu'on vous laissât » traîner une vie obscure & » languissante. Car, pour ce » qui est de la servitude, qui » de vous osoit s'y refuser?

» Au reste, quoique je sois » persuadé que c'est une honte » extrême pour un homme de » cœur de souffrir qu'on l'offen- » se impunément, je consenti- » rois volontiers que vous par- » donnassiez à ces méchans, » parce qu'ils sont citoyens, si » je ne prévoyois que votre » clémence vous deviendroit » funeste. L'amour du crime » est trop enraciné dans leur » esprit. Ils ne se contenteront » pas de l'impunité pour le » passé; & si vous ne leur ôtez » la puissance de mal faire à » l'avenir, vous vivrez dans une » éternelle inquiétude, toujours » entre deux extrêmités cruel- » les, & réduits, ou à souffrir un » honteux esclavage, ou à em- » ployer la force & les armes » pour défendre votre liberté. » Car, ne pensez pas que vous » puissiez jamais compter sur » leur bonne foi, ni qu'il puisse » jamais y avoir entr'eux & » vous une sincere & solide » union. Ils veulent dominer, » & vous voulez être libres. » Ils prétendent exercer toutes » sortes d'injustices, & vous » êtes déterminés à vous y op- » poser. Enfin, ils traitent vos » alliés en ennemis, & vos en- » nemis en alliés. Est-il possi- » ble qu'avec une telle oppo- » sition de sentimens, vous vi- » viez ensemble en paix & en » bonne intelligence? Je vous » invite donc & je vous exhor- » te à ne point laisser impuni » un attentat aussi odieux que » celui qui vient d'être commis » dans l'affaire de Numidie.

» Il ne s'agit point ici de » péculat ni de concussions, » crimes certainement très- » grands, mais devenus si ordi- » naires qu'on ne les compte » plus pour rien. On a prosti- » tué à un ennemi audacieux » l'autorité du Sénat, & la

» majesté du peuple Romain. » Le bien & l'honneur de l'État » ont été vendus à prix d'ar- » gent dans votre armée, & au » milieu de Rome même. Si » l'on n'établit point une com- » mission pour informer de tou- » te cette intrigue, si l'on ne » punit point les coupables, » quel parti nous restera-t-il, » sinon de nous soumettre à la » tyrannie? Car, commettre » impunément tous les crimes » que l'on veut, c'est être ty- » ran. Ce n'est pas que, pour » avoir le plaisir de la ven- » geance, vous deviez souhai- » ter que vos concitoyens se » trouvent plutôt coupables » qu'innocens; mais, craignez » que pour vouloir sauver des » méchans, vous ne perdiez » les gens de bien. D'ailleurs, » l'oubli des bonnes actions » n'est pas d'une si dangereuse » conséquence dans un État, » que l'oubli des mauvaises. » L'honnête homme, quand il » se voit négligé, devient seu- » lement moins vif & moins » actif pour le bien; mais, le » scélérat en devient plus hardi » & plus déterminé pour le mal. » Rien n'est plus important que » d'arrêter les crimes par la » sévérité. S'il ne se commet » point d'injustices & de vio- » lences, on n'a pas besoin du » secours d'autrui pour vivre » en paix. ».

C. Memmius, en réitérant souvent au peuple de pareilles représentations, obtint qu'on enverroit en Numidie L. Cassius actuellement Préteur, avec ordre d'amener Jugurtha en Italie sous la garantie du peuple Romain, afin qu'il pût être interrogé, & que sur ses réponses on s'éclaircît de la vérité des faits, dont M. Scaurus & les autres étoient soupçonnés.

Quand Jugurtha fut arrivé à Rome, quoique le peuple fût animé contre lui, qu'une partie voulût le jetter dans les prisons, q'une autre demandât qu'on le punît suivant la coutume des Anciens, s'il refusoit de nommer les complices de ses forfaits; cependant, C. Memmius plus attentif à sa gloire qu'à son ressentiment, s'efforça d'adoucir les esprits de l'assemblée, & d'appaiser le tumulte, en un mot il se rendit garant de la foi publique. Après avoir imposé silence, il prit la parole, & en présence même de Jugurtha il fait le détail de la conduite de ce Prince, tant à Rome, que dans la Numidie. Il lui reproche son ingratitude pour son pere, & sa cruauté envers ses freres; & il ajoute que le peuple Romain, quoiqu'il connût déjà les ministres & les fauteurs de ses crimes, vouloit encore en être plus certain par son témoignage; que s'il découvroit la vérité, il avoit tout à espérer de la protection & de la clémence du peuple Romain; mais que s'il n'en vouloit rien faire, il ruineroit toutes ses espérances sans sauver ses complices. C. Memmius ayant fini de parler, Jugurtha eut ordre

de répondre. C. Bœbius, tribun du peuple, qui s'étoit laissé corrompre à l'intérêt, fit taire le Roi. Ce fut un triomphe pour ce Prince & pour ceux de son parti.

MEMMIUS, *Memmius*, (*a*) Μέμμιος, se présenta pour briguer le Consulat avec Servilius Glaucia pour l'année de la fondation de Rome 653 & la 99 avant Jesus-Christ. Il alloit être préféré; mais, L. Saturninus détacha contre lui quelques-uns des assassins qu'il avoit à ses gages, & le fit assommer sur la place en présence de tout le peuple.

MEMMIUS [M.], (*b*) *M. Memmius*, M. Μέμμιος, étoit à la fois beau-frere & Lieutenant de Cn. Pompée. Il fut tué en Espagne dans un combat contre Sertorius, au plus fort de la mêlée, car c'étoit le plus grand Capitaine que Cn. Pompée eût auprès de lui.

Il y a un endroit du texte Grec de Plutarque, où l'on lit Μόμμιος, *Mummius*; c'est apparemment une faute de copiste.

MEMMIUS [C.], (*c*) *C. Memmius*, Γ. Μέμμιος, dont Cicéron fait mention dans plusieurs de ses lettres, & à qui il en adresse quelques-unes.

On dit de ce C. Memmius, que durant son Tribunat il s'opposa à ce que l'on accordât les honneurs du triomphe à L. Lucullus à son retour de la guerre contre Mithridate, sur lequel il avoit remporté une victoire entiere, & empêcha en effet qu'il ne les reçût que plusieurs jours après celui qui avoit été pris pour la cérémonie. Peu de tems après cette insulte faite à L. Lucullus, il corrompit la femme de M. Lucullus son frere, & commit un adultere avec elle. C'étoit un homme hardi, emporté, & qui outroit tout pour contenter ses passions. Deux ans après son Tribunat, ayant été nommé Préteur, il fit en plein Sénat des plaintes très-fortes contre Jules César, qui avoit été Consul l'année précédente, & demanda qu'il fût contraint de rendre compte de ses actions & de la conduite qu'il avoit tenue dans son Consulat. Vers le même-tems, tandis qu'il tenoit le siege en qualité de Préteur, pour juger le procès intenté contre Vatinius accusé de contravention aux loix Licinia & Julia, il fut jetté par force à bas de son siege, & contraint de se sauver par la fuite, comme le rapporte Suétone, dans la vie de C. César. Trois ans après, ayant fait une infâme convention avec les Consuls Appius & Ahénobardus, pour parvenir au Consulat, ainsi

(*a*) Cicer. Orat. in Catilin. c. 4. Roll. Hist. Tom. T. V. p. 449, 450.

(*b*) Plut. Tom. I. pag. 579, 624. Appian. pag. 442. Cicer. Orat. pro L. Corn. Balb. c. 3.

(*c*) Cicer. ad T. Pomp. Attic. L. I. Epist. 17. L. IV. Epist. 16. ad Quinct. Fratr. L. III. Epist. 2. ad Amic. L. XIII. Epist. 1. & seq. Plut. T. I. p. 517.

qu'on le voit dans une des lettres de Cicéron à T. Pomp. Atticus, il fut accusé de brigue, condamné & exilé à Athènes.

MEMMIUS, *Memmius*, (a) certain homme, qui donna un jour lieu à Cicéron de dire un bon mot au sujet de Caton d'Utique. Cet homme disant dans une compagnie, que Caton ne faisoit que s'enivrer toute la nuit, Cicéron, ajouta : *Mais tu ne dis pas qu'il joue aux dés tout le jour.*

MEMMIUS POLLION, (b) *Memmius Pollio*, Consul désigné. L'an de Jesus-Christ 49, Agrippine & ses confidens l'engagerent à force de promesses à proposer dans le Sénat le mariage d'Octavie & de Domitius; ce qu'il fit à peu près dans les mêmes termes dont s'étoit servi Vitellius pour celui de Claude & d'Agrippine. Et sur ses représentations, Domitius déjà beau-fils de Claude, fut choisi pour devenir son gendre.

MEMMIUS [C.] RÉGULUS, *C. Memmius Regulus*, (c) qui étant Consul avec Fulcinius Trio, avoit été chargé par Tibere de l'exécution de ses ordres contre Séjan, mourut l'an de Jesus-Christ 61, dans une grande réputation de probité & d'honneur, & après avoir joui de tout l'éclat que pouvoit laisser à un particulier la prééminence sublime de l'Empereur. Néron même l'estimoit tellement, que se trouvant malade, comme les flatteurs qui environnoient son lit, lui disoient que la perte de la République étoit certaine, si le destin disposoit de lui, il répondit que la République avoit une ressource. Ils insisterent, & lui demanderent quelle étoit donc cette ressource. C'est, répondit l'Empereur, C. Memmius Régulus. Un si beau témoignage d'estime ne devint pourtant pas funeste à celui qui l'avoit reçu, parce que son goût décidé pour la tranquillité étoit connu, & que d'ailleurs la nouveauté de son illustration & la médiocrité de sa fortune lui épargnoient l'envie, & lui servoient de protection.

Il avoit épousé Lollia Paulina, que Caligula lui fit enlever, pendant qu'il étoit gouverneur de Macédoine. *Voyez* Lollia Paulina & Fulcinius Trio.

MEMMIUS [C.] RÉGULUS, *C. Memmius Regulus*, (d) fut Consul avec L. Virginius Rufus, l'an de Jesus-Christ 63.

MEMNESTHE. *Voyez* Ménestho.

MEMNIS, *Memnis*. *Voyez* Memnium.

MEMNIUM *ou* MENNIUM,

(a) Plut. Tom. I. p. 762.
(b) Tacit. Annal. L. XII. c. 9. Crév. Hist. des Emp. Tom. II. p. 193.
(c) Tacit. Annal. L. V. c. 11. L. VI. c. 4. L. XII. c. 22. L. XIV. c. 47. Crév. Hist. des Emp. Tom. I. pag. 557, 600, 601. T. II. p. 22, 26, 350, 351.
(d) Tacit. Annal. L. XV. c. 23.

Memnium, *Mennium*, (*a*) ville d'Asie dans l'Assyrie, selon Quinte-Curse. Cet Auteur dit que l'on y voyoit dans une caverne la fameuse fontaine, qui jettoit le bitume en si grande quantité, qu'on croyoit que les murs de Babylone, l'une des merveilles du monde, avoient été bâtis avec ce ciment. Modius, au lieu de Memnium, lit Memnis. Ortélius pense qu'il faut lire Memnonium, & Vaugelas traduit Memnis.

MEMNON, *Memnon*, (*b*) Μέμνων, fils de Tithon & d'Ida, ou, comme disent d'autres, de l'Aurore.

Il n'est pas douteux que Memnon, fils de Tithon, comme parent & ami de Priam, lui mena des troupes sur la fin du siege de Troie, & tous les Anciens qui ont fait mention de cette guerre, en conviennent. Il est vrai qu'Homère n'en parle point dans son Iliade, parce que ce Prince n'étant arrivé que vers le milieu de la dixième année du siege, tems auquel étoient arrivés tous les incidens qui composent ce poëme, il n'a pas dû le nommer parmi les autres alliés des Troyens. Cependant, comme il a recueilli dans son Odyssée plusieurs traits qui regardent cette même guerre, il dit que le fils de l'Aurore tua Antiloque, fils de Nestor; ce que tous les Sçavans entendent de Memnon, pour les raisons qu'on verra dans la suite. Homère le nomme même dans le onzième livre, lorsqu'il fait dire à Ulysse, que de toutes les ombres la plus belle après Memnon, étoit celle d'Eurypile. Mais, il n'est pas trop aisé de déterminer qui il étoit, & d'où il venoit, les Sçavans étant fort partagés à ce sujet; les uns, suivant les traditions Grecques, le faisant venir de Perse, où son pere Tithon s'étoit retiré; les autres, d'Egypte, soit que ce fût Aménophis, ou Séthos, ou quelque autre Prince qui regnoit alors; difficultés des deux côtés, moins grandes cependant, en suivant ce qu'en dit l'histoire Grecque, qu'en s'en rapportant à ce que nous sçavons pour ce tems-là de celle d'Egypte. Pour en être convaincu, il n'y a qu'à voir l'embarras où se sont trouvés Périzonius & M. Fourmont l'aîné, qui ont examiné cet article avec beaucoup de soin.

Le premier en effet ne sçait à quel Roi d'Egypte s'arrêter pour y trouver Memnon; il semble pourtant qu'après bien des discussions, il conclut que ce Prince étoit fils de Protée, qui, selon Homère, regnoit en Egypte du tems de la guerre

(*a*) Quint. Curt. L. V. c. 1.

(*b*) Homer. Odyss. L. IV. v. 186. & *seq.* Juven. Satyr. 15. v. 5. Pauf. pag. 78, 163, 331, 669. Ovid. Metam. L. XIII. c. 16 Virg. Æneid. L. I. v. 493. Strab. pag. 587, 728, 813. Plin. Tom. I. pag. 257, 344, 559. Tom. II. pag. 734. Solin. pag. 273. Myth. par M. l'Abb. Ban. Tom. I. pag. 202. Tom. VII. pag. 252, 422. & *suiv.* Mém. de l'Acad. des Inscript. & Bell. Lett. T. V. p. 396.

de Troie ; & que Protée est le même que Séthos ou le Tithon des Grecs.

Mais, en suivant ce sentiment, on se trouve bientôt dans un nouvel embarras. Pausanias, parlant de la célebre statue de Memnon, dit que c'étoit celle d'un Roi que les Egyptiens nommoient Phénomphas, ou Aménophis; or, vers ce tems-là, on trouve deux Princes de ce dernier nom, le huitième & le dix-septième de la dix-huitième Dynastie des Diospolitains. Duquel des deux étoit la statue? Eusebe, & après lui le Syncelle, croyent qu'elle est du premier; & Périzonius prétend que c'est du second, quoiqu'il hésite quelquefois, *ad alterutrum ego retulerim hunc Memnonem.*

D'ailleurs, & c'est encore pour notre Sçavant un second embarras, on sçait que Strabon rapporte que le Memnon du siege de Troie étoit nommé par les Egyptiens Ismandès ou Mandès, il faut donc qu'il trouve son Memnon dans ce Prince, ce qu'il ne manque pas de faire, mais toujours nouvelles difficultés. Diodore de Sicile nomme Maron ce Mandès, & assure que ce fut lui qui fit construire le labyrinthe. Il faut donc chercher encore une fois le Memnon des Grecs, dans celui qui fit faire pendant son regne cet Ouvrage qui a fait l'admiration du monde. Mais, comment a-t-il eu le tems d'y faire travailler, son pere Tithon étant mort dans une extrême vieillesse, & lui ayant perdu la vie au siege de Troie? Il falloit au moins un long regne & une paix durable pour faire travailler à cet édifice, que Pline appelle, *portentosissimum humani ingenii opus*, le chef-d'œuvre le plus surprenant de l'esprit humain.

M. Fourmont l'aîné fait assez sentir la foiblesse de l'opinion de Périzonius, que ses seules incertitudes détruisent d'elles-mêmes. En effet, ce Sçavant homme ayant fait Amménénès, fils de Protée, lui préfere ensuite Aménophis. Puis, il revient au premier; & après bien des discours, il dit la même chose que Manéthon, dont il fait profession d'abandonner le sentiment. Le même M. Fourmont prouve assez bien ensuite sous quel roi d'Egypte Troie fut prise, persuadé qu'il faut préférer Manéthon, auteur Egyptien, à Hérodote & à Diodore de Sicile. Mais, trouve-t il le Tithon des Grecs & son fils Memnon dans celui qui vivoit à Diospolis, au tems du siege de cette ville? C'est ce qu'il ne paroît pas prouver. D'ailleurs, & ceci regarde également tous ceux qui cherchent en Egypte le Prince qui vint au secours des Phrygiens, sur quel fondement peut-on assurer que le roi d'Egypte de ce tems-là étoit parent & allié de Priam, & qu'il envoya du fond de la Thébaïde où il regnoit, son fils avec vingt mille hommes, au secours d'une ville si éloignée,

& dont apparemment il n'avoit jamais oui parler? Les rois d'Egypte, sur tout ceux de Diospolis qui regnoient en ce temslà, fiers de leur puissance, de leurs forces, & de leurs richesses, méprisoient souverainement les autres Rois, & ne vouloient faire avec eux aucune comparaison.

Il faut donc en revenir à la tradition des Grecs, la seule vraisemblable sur cet article. Hésiode est le premier qui l'ait employée; Pindare la fit valoir dans la suite. Ovide y a ajouté de nouveaux traits de sa façon. Il est vrai qu'elle est accompagnée dans ces Poëtes de plusieurs fables; mais, ces fictions ne sont pas des énigmes impénétrables.

Memnon conduisit à Troie dix mille Perses, & autant d'Ethiopiens, avec un grand nombre de chariots. Il etoit parti, selon Pausanias, non du fond de l'Ethiopie, mais de la ville de Suse en Perse, & des bords du fleuve Choaspe; & son voyage étoit si sûr que les Phrygiens montroient encore du tems de cet Auteur, la route qu'il avoit tenue, ses marches, & ses divers campemens. Nous apprenons le même fait de la plupart des Anciens, & en particulier de Diodore de Sicile, de Quintus Smyrnéus & d'Ausone. Ce Prince se distingua d'abord par sa bravoure, & fit un grand carnage des Grecs qu'il rencontra. Il tua Antiloque qui étoit accouru au secours de son pere Nestor, près de succomber sous les coups, & lui sauva la vie aux dépens de la sienne. Homère, qui ne parle point de Memnon dans son Iliade, comme on l'a déjà remarqué, n'a pas oublié ce trait d'histoire dans son Odyssée. Ce Poëte, après avoir dit que le discours de Ménélaüs au sujet d'Ulysse, avoit fait répandre des larmes à tous ceux qui étoient présens, ajoute: » Le fils » du sage Nestor, Pisistrate ne » demeura pas seul insensible; » son frere Antiloque, que le » vaillant fils de l'Aurore » avoit tué dans le combat, lui » vint dans l'esprit, & à ce » souvenir, le visage baigné de » larmes, il dit à Ménélaüs: » &c. «

Nestor, inconsolable de la mort de son fils, qui s'étoit si généreusement dévoué pour lui, engagea Achille de le venger; & ce jeune héros, ayant attaqué Memnon, le tua enfin après un rude combat, que Quintus Smyrnéus décrit dans un grand détail. On lui fit de superbes funérailles. Selon quelques Anciens, on porta ses cendres en Perse, pour consoler son pere qui vivoit encore, quoiqu'il soit plus vraisemblable que son corps fut brûlé, & ses cendres mises dans un tombeau sur le rivage de Troie; & que le tombeau que Strabon dit qu'il avoit dans le Susiane, n'étoit qu'un simple cénotaphe qu'on y avoit élevé à son honneur. Ce com-

bat d'Achille avec Memnon n'avoit pas été oublié par Polygnote, ainsi que le rapporte Pausanias.

Il arriva peut-être que pendant la cérémonie de ses funérailles, quelques oiseaux passagers qui venoient en ce tems-là en Phrygie, s'arrêterent en cet endroit; ce qui fit publier par quelques flatteurs, qu'ils étoient sortis de ses cendres, & on les nomma depuis les Memnonides. Élien dit que ces oiseaux étoient noirs, faits à peu près comme des éperviers; qu'ils venoient tous les ans en automne du païs de Cyzique, sur la montagne où étoit le tombeau de ce Prince; qu'ils se divisoient en deux bandes; qu'ils se battoient; & que les victorieux s'en retournoient après le combat. Pline ajoute qu'il y a plusieurs Auteurs qui assurent la même chose; & si nous en croyons Crémutius, ils faisoient tous les cinq ans le même manege en Ethiopie, près du lieu où étoit le palais de Memnon. Pausanias, Solin, & quelques autres, en parlent aussi. Le premier, après avoir dit que Polygnote avoit représenté sur le beau tableau, dont le sujet étoit la prise de Troie, ces oiseaux qu'on ne nommoit pas autrement que les oiseaux de Memnon, prétend que ceux qui habitoient les côtes de l'Hellespont, assuroient que tous les ans à jour précis, ils venoient balayer un certain espace autour du tombeau de ce Prince, où l'on ne laissoit croître ni arbre, ni herbe, & qu'ensuite ils l'arrosoient avec leus aîles, qu'ils alloient exprès tremper dans l'eau du fleuve Esopus.

Ce qu'on publioit de la statue de ce Prince, qu'on voyoit à Thebes en Egypte, n'est pas moins merveilleux. On disoit que lorsque les rayons du soleil venoient à la frapper, elle rendoit un son harmonieux. Strabon, Auteur très-judicieux, dit avoir été témoin lui-même de cette merveille, ce qu'on ne peut attribuer qu'à la qualité de la pierre dont elle étoit faite, ou aux supercheries des Prêtres, ou plutôt à quelque ressort secret que le P. Kirker dit, après Pausanias, avoir été une espece de clavecin renfermé dans la statue, & dont les cordes relâchées par l'humidité de la nuit, se tendoient ensuite à la chaleur du soleil, & se rompoient avec éclat, faisant un bruit semblable à celui d'une corde de viole qui se rompt. Cambyse, qui n'avoit pas épargné le bœuf Apis des Egyptiens, voulant s'éclaircir de ce mystere, & y soupçonnant de la magie, fit briser cette statue depuis la tête jusqu'au milieu du corps.

Mais, il est nécessaire d'observer que les Anciens varient tellement au sujet de cette statue, qu'on ne sçauroit auquel s'arrêter, si Strabon, Auteur, témoin oculaire, & qui ne cherche point à en imposer, ne nous apprenoit qu'il l'avoit vue

vue lui-même & avoit entendu le bruit qu'elle faisoit : » J'étois, dit-il, avec Elius Gallus & avec une troupe d'amis, lorsque considérant le colosse, nous entendions un certain bruit, sans pouvoir assurer toutefois, s'il venoit de la statue, ou de la base, ou s'il venoit de quelqu'un des assistans ; car, je croirois plutôt toute autre chose, que d'imaginer que des pierres, arrangées de telle ou telle maniere, puissent rendre un pareil son. »

A l'autorité de ce sçavant Géographe on pourroit joindre celle de Pausanias, qui dans son voyage d'Égypte, vit les tristes restes de cette statue, que Cambyse avoit fait briser. La partie inférieure de ce colosse, dit-il, étoit encore un piédestal, pendant que le reste du corps étoit renversé par terre, & faisoit tous les matins au lever du soleil le bruit dont on vient de parler. Pline, à la vérité ainsi que Tacite, avance le même fait, mais sans en avoir été témoins ; & Lucien nous apprend que Démétrius alla exprès en Égypte pour y voir les Pyramides & la statue de Memnon, de laquelle sortoit une voix au lever du soleil. Ce que le même Auteur ajoute dans le dialogue du faux Prophete, ne paroît qu'une raillerie. » Lorsque, dit-il, j'étois dans ma jeunesse en Égypte, j'eus envie d'aller voir la merveille qu'on publioit de la statue de Memnon, qu'elle rendoit un certain son au lever du soleil ; & je l'entendis ce son, non comme les autres, qui n'entendent qu'un vain bruit, puisque Memnon lui-même rendoit un oracle en sept ans, que je rapporterois, si je ne jugeois la chose inutile. » Quoiqu'on voie bien que Lucien badine en cet endroit, il est vrai cependant qu'on a cru que la statue dont nous parlons, rendoit des oracles.

Ceux qui ont lu les Poëtes, sçavent combien on a mis de broderie sur l'article de la mort de Memnon. On voit dans leurs écrits, tantôt les Dieux en plein conseil ne sçavoir que résoudre, & se déterminer enfin à la mort de ce Prince, tantôt l'Aurore en deuil refuser au monde sa lumiere, jusqu'à ce que Jupiter l'eût déterminée à reprendre ses fonctions ordinaires, &c.

On ne trouve pas moins de variété dans les Anciens & dans les Modernes sur Memnon que sur sa statue. Comme Hésiode avoit dit qu'il étoit roi de Thebes, les Auteurs Grecs qui vinrent dans la suite, loin d'examiner si ce que disoit ce Poëte avoit quelque fondement dans la chronologie & dans l'histoire d'Égypte, l'adopterent sans restriction. Pausanias, Strabon, Diodore de Sicile, en parlent comme Pindare & Ovide. Il leur suffisoit de sçavoir qu'Hésiode avoit dit que Memnon étoit fils

de Tithon frere de Laomédon ; pour débiter que ce Prince n'avoit pas manqué de l'envoyer au secours de Priam son neveu. Que si ces mêmes Auteurs le font roi d'Éthiopie, quoiqu'Hésiode dise qu'il étoit roi d'Égypte, c'est qu'avant PsammétICUS, les Grecs ne connoissoient gueres bien l'Égypte, croyant que ce Royaume ne s'étendoit pas au-delà du Delta, & prenant tout le reste, surtout la Thébaïde, pour l'Éthiopie, comme le remarque Strabon. Cet Auteur a répandu beaucoup d'érudition sur l'article dont il s'agit ici, ainsi que sur la statue de Memnon ; mais, pour le concilier avec les autres Grecs, on peut dire qu'il y a eu plusieurs Princes de ce nom, & que l'histoire d'Aménophis a peut-être servi à celle de Memnon. M. le Clerc a un sentiment bien plus singulier au sujet de ce Prince. Il croit que c'étoit Ammon, ou Cham, fils de Noé ; & Vossius assure qu'il étoit le même que Baaltis, Divinité mâle & femelle des Syriens, appellée par les Grecs Aphrodite, & représentée sous la forme d'une pierre. Aussi Philostrate, comme le remarque ce sçavant Auteur, dit que Memnon, fut changé en pierre noire, ou plutôt en une statue de pierre noire, dans le goût des anciennes, dont les yeux étoient fermés, les bras & les jambes joints & fort semblables à des pierres brutes. C'est l'idée qu'en donne Philostrate dans la vie d'Apollonius de Tyanes ; quoique tous les autres parlent de la statue de Memnon, qui étoit à Thebes en Égypte, comme d'une figure colossale, ayant la bouche ouverte, comme un homme qui veut parler.

Pour terminer cette histoire, nous devons ajouter que nous n'avons rien de plus positif touchant Memnon, que ce qu'en rapporte Diodore de Sicile ; sçavoir, » que ce Prince, fils » de Tithon conduisit à Troie » les troupes Assyriennes, sous » le regne de Teutame, qui » étoit le vingtieme Roi depuis » Ninus & Sémiramis, les Assyriens possédant alors, depuis plus de mille ans, l'Empire de l'Asie ; Priam qui » étoit tributaire du royaume » de Teutame, lui ayant demandé du secours dans le » pressant besoin où il étoit, & » ce Prince lui ayant envoyé » sous la conduite de Memnon » dix mille Éthiopiens & dix » mille Perses, avec deux cens » chariots, » comme nous l'avons déjà dit. D'où il faut conclure que les Perses dont parle ici Diodore de Sicile, étant de la Susiane, cette partie de la Perse, nommée la Susiane, étoit alors soumise aux Assyriens, & que ces Éthiopiens étoient des Éthiopiens Orientaux, bien distingués dans les Anciens, des Éthiopiens qui sont au midi de l'Égypte. Tel fut le païs de Memnon, & tel fut le secours qu'il conduisit. Ceux qui font ce Prince originaire de Phrygie,

donnent lieu de croire que c'est peut être la raison pourquoi Teutame le choisit pour commander les troupes qu'il envoyoit à Priam.

Que le royaume de Troie ait été tributaire de l'ancien empire des Assyriens, outre ce qu'on vient de rapporter de Diodore de Sicile, Platon le dit formellement; mais, voici un passage tiré du traité de M. Huet sur la situation du Paradis terrestre, qui éclaircit mieux l'histoire de Memnon, que tout ce qu'on en a dit avant lui : « Memnon, dit » ce sçavant Prélat, étoit fils » de Tithon & de l'Aurore. » Tithon étoit oncle de Priam, » roi de Troie, & on lui a at» tribué quelquefois la fonda» tion de la ville de Suse, ca» pitale de la Susiane. Du nom » de Memnon son fils, la cita» delle a été nommée Memno» nium, le palais & les murs » Memnoniens; Suse même, la » ville de Memnon, à cause de » la vénération qu'on y avoit » pour lui; & l'on bâtit en son » honneur un temple où les As» syriens l'alloient pleurer, ce » qu'il faut entendre des peu» ples de la Susiane. C'est ce » Memnon qui vint au secours » des Troyens, dont il tiroit » son origine, & qui fut tué » par Achille. Quand les Grecs » ont feint qu'il étoit fils de » l'Aurore, ils ont voulu faire » entendre qu'il venoit de l'O» rient..... Je sçais que l'his» toire de Memnon est fort em» brouillée, & rapportée fort » diversément. La plupart des » anciens Auteurs ont dit qu'il » étoit Éthiopien; leur erreur » est une suite de celle qui a » fait confondre Chus, qui signi» fie la Susiane, avec Chus qui » signifie les païs situés sur les » bords du golfe Arabique, je » veux dire l'Éthiopie & l'Ara» bie.... Ce qu'on doit raisonna» blement penser touchant l'ex» pédition de Memnon, se peut » recueillir de Diodore de Si» cile & de quelques autres. » Le royaume de la Troade » étoit de la dépendance de » l'empire d'Assyrie. Tithon, » oncle de Priam, qui possédoit » ce Royaume, alla à la cour » du roi d'Assyrie, qui lui » donna le gouvernement de la » Susiane. Il s'y maria étant » déjà vieux; & parce que sa » femme étoit d'un païs situé à » l'orient de la Grece & de la » Troade, les Grecs qui tour» noient toute l'histoire en fic» tions, disent qu'il avoit épou» sé l'Aurore. Memnon & Éma» thion sortirent de ce mariage. » La guerre étant ensuite sur» venue, Priam demanda du » secours à Teutame, ou du » moins à quelque roi d'Assy» rie, qui lui accorda vingt » mille hommes, & deux cens » chariots de guerre. Diodore » de Sicile dit que ce secours » étoit composé de dix mille » Éthiopiens & de dix mille » Susiens, revenant à l'erreur » vulgaire, & confondant le » Chus d'Éthiopie avec le Chus » de la Susiane. Pour rendre

» ce secours plus utile, Teutame en donna le commandement à Memnon, jeune Prince de race Troyenne, & qui par cette raison s'intéressoit à la conservation de Troie. Il retint Tithon auprès de lui, à cause de sa prudence qui le lui rendoit nécessaire dans ses conseils, & à cause de son âge trop avancé pour cette expédition. Memnon trouva de la résistance dans sa route. Les Solymes, qui depuis ont été nommés Pisidiens, voulurent lui disputer le passage; mais, il les défit, & tout ce qui s'opposa à lui. Il nettoya les passages, répara les chemins, & mérita par cette longue & dangereuse marche, que ce chemin portât son nom, & fût appellé Memnonien. Il soutint devant Troie les efforts des Grecs avec beaucoup de valeur; mais enfin, il fut tué par Achille. On parle diversement du lieu de sa sépulture; car, sans rien dire de Philostrate, qui veut qu'il n'ait point eu de sépulcre, & qu'il ait été changé en cette pierre miraculeuse, la Troade, la Phénicie, & la Susiane se le disputerent, & sur-tout l'Éthiopie, quoiqu'elle n'ait point d'autre droit à sa sépulture, non plus qu'à sa naissance, que celui que lui donne l'équivoque du mot *Chus*. Mais, malgré l'obscurité que cette équivoque a jettée dans cette histoire, » Philostrate, George Syncelle, c'est-à-dire, le Coadjuteur de l'Église de Constantinople, & Suidas qui avoit lu & copié de bons Auteurs, quoique souvent peu judicieusement, n'ont pas laissé de rendre témoignage à la vérité; le premier en disant que Memnon l'Éthiopien, c'est-à-dire, Aménophis, n'est jamais venu à Troie, & qu'on l'a confondu mal à propos avec Memnon le Troyen, ne comprenant pas comment Memnon auroit pu amener de si loin du secours aux Troyens, ni même par quelle aventure Tithon seroit allé s'établir en Éthiopie, & s'en seroit fait Roi; le second, en distinguant exactement Aménophis, roi de Thebes d'Égypte, qui est aussi appellé Memnon, d'avec la pierre parlante de Memnon, fils de Tithon, qu'il met au nombre des Rois d'Assyrie; & Suidas, en assurant que Memnon n'étoit point Éthiopien, mais Susien. Pausanias, quoique d'un esprit fort pénétrant, n'a débrouillé qu'à demi cette confusion, disant que Memnon l'Éthiopien ne vint pas d'Éthiopie à Troie, mais de Suse. Eustathe & le Scholiaste de Pindare, qui porte le nom de Triclinius, écrivent que Memnon & Émathion son frere étoient seuls blancs au milieu de ces Ethiopiens, quoique Virgile & les autres fassent Memnon noir,

» Cette remarque confirme ma » pensée ; car, quoique les » Poëtes & les Romanciers se » soient donné la liberté de » feindre qu'Andrómede & Cha» riclée étoient nées blanches » parmi les noirs, néanmoins » cela est si singulier dans le » cours ordinaire de la nature, » qu'il y a bien plus de raison » de croire que Memnon étoit » blanc, parce qu'en effet il » n'étoit point Ethiopien. »

MEMNON, *Memnon*, (a) Μέμνων, surnommé le Rhodien, parce qu'il étoit de l'isle de Rhodes, étoit frere de Mentor & beau-frere d'Artabaze. Il porta d'abord les armes avec son beau-frere contre Artaxerxe Ochus, ce qui les obligea l'un & l'autre de sortir de l'Asie, & ils se réfugierent auprès de Philippe, pere d'Alexandre le Grand. Mais, Mentor profita depuis de la faveur dont il jouissoit auprès du Roi, pour obtenir de lui le pardon de leur révolte. Depuis cette réconciliation, ils rendirent à Artaxerxe Ochus & à ses successeurs des services signalés ; & sur-tout Memnon, qui étoit un des hommes de ce tems-là qui avoit le plus de valeur, & qui entendoit le mieux l'art de la guerre.

Darius se disposant à marcher contre Alexandre, ne voulut confier le commandement de son armée qu'à des chefs expérimentés, dont le principal fut Memnon, qui étoit, dit Diodore de Sicile, supérieur à tous les autres par son intelligence & par son courage. Le Roi lui donna cinq mille soudoyés, l'envoya à Cyzique pour qu'il essayât de se rendre maître de cette place. Memnon prit sa route par le mont Ida. Ayant passé par-dessus cette montagne, il tomba tout d'un coup sur la ville de Cyzique, & peu s'en fallut qu'il ne la prît d'emblée. Cependant, ayant manqué son coup, il se répandit dans la campagne des environs, où il fit un grand butin, & obligea Parménion qui assiégeoit Pitane, d'abandonner cette place.

Quelque tems après, les Généraux des Perses qui avoient négligé de s'opposer à la descente d'Alexandre en Asie, s'assemblerent enfin, & consulterent entr'eux sur la maniere de résister à cet ennemi. Memnon étoit d'avis » qu'on se re» tirât ; qu'on ruinât tout ce » qui pouvoit servir aux enne» mis; qu'on fît fouler aux pieds » des chevaux ce qu'il y avoit » d'herbe dans la campagne ; » qu'on mît le feu dans les vil» les & dans les villages, & » qu'on ne laissât rien de tous » côtés que la terre toute nue ; » que l'ennemi avoit à peine » des vivres pour un mois; que » désormais il ne pouvoit vi» vre que de rapines & de pilla-

(a) Diod. Sicul. p. 538, 565. *& seq.* Q. Curt. L. III. c. 13. Freinsh. Suppl. in Q. Curt. L. I. c. 2. L. II. c. 1. *& seq.* Plut. T. I. p. 674, 676. Roll. Hist. Anc. Tom. III. pag. 570. *& suiv.*

» ges ; que si on lui ôtoit le » moyen de piller, il se reti- » reroit dans peu de tems, & » qu'avec fort peu de perte on » sauveroit toute l'Asie ; que » ce remede étoit véritable- » ment fâcheux ; mais qu'en » toutes les occasions où le pé- » ril menaçoit, les personnes » sages permettoient les moin- » dres maux pour éviter les plus » grands ; qu'ainsi les médecins » traitoient, pour ainsi parler, » du salut de tout le corps par » la perte de l'un de ses mem- » bres, quand ils voyoient que » de la partie infectée le mal » alloit passer aux autres ; que » les Perses ne feroient pas » cela sans exemple. Qu'autre- » fois le roi Darius avoit ruiné » ces mêmes contrées & ces » mêmes villes, afin que les » Scythes qui devoient passer » par-là, n'y trouvassent point » de retraite ; que si l'on vou- » loit donner bataille, on met- » toit au hazard toutes choses ; » que quand les Perses auroient » été chassés de cette contrée, » Alexandre en seroit aussitôt » le maître, & que s'ils étoient » victorieux, ils ne pouvoient » gagner davantage.

» Qu'au reste il falloit crain- » dre la Phalange Macédonien- » ne ; qu'ils y opposeroient en » vain leur infanterie, quoi- » qu'elle fût plus forte par le » nombre ; que d'ailleurs la » présence du Roi contribuoit » beaucoup à la victoire ; que » les soldats qui combattoient » à la vue de leur Général, » étoient animés tout ensemble » par l'espérance, par la hon- » te, par la gloire ; que les » Macédoniens avoient pour » eux toutes ces choses, mais » que les Perses n'avoient pas » Darius avec eux ; que per- » sonne ne doutoit qu'il ne fût » plus avantageux de faire la » guerre dans un païs étranger » que dans le sien ; qu'ils au- » roient donc ces avantages, s'ils » écoutoient son conseil, & » qu'ils voulussent se résoudre » d'aller attaquer la Macédoi- » ne. «

Un discours si sage ne fut goûté d'aucun des autres Capitaines. On disoit que cette résolution pouvoit peut-être paroître bonne à Memnon le Rhodien, à qui il étoit avantageux de traîner la guerre en longueur, afin d'avoir plus long-tems les grandes charges & les appointemens du Roi ; mais que les Perses estimoient qu'il leur seroit honteux de trahir & d'abandonner des peuples qui leur avoient été confiés, & qu'ils ne pourroient s'excuser auprès du Roi qui leur avoit donné d'autres ordres.

Cependant, comme Alexandre avançoit toujours, il arriva dans une terre que le Roi de Perse avoit donnée à Memnon, & commanda qu'on ne fît aucun outrage, ni aux maisons, ni aux habitans, & qu'on ne touchât point aux fruits qui étoient alors sur la terre ; voulant par cet artifice rendre suspect ce Capitaine, le seul de tous ceux des

ennemis, qu'il n'auroit pas méprisé, s'il ne pouvoit le gagner. Quelques-uns, s'étonnant de cette bonté que le Roi faisoit paroître pour le plus grand ennemi des Macédoniens, lui dirent qu'il falloit le faire tuer aussitôt qu'il l'auroit en sa puissance, & que cependant on ne devoit rien épargner contre lui de tous les outrages de la guerre. Mais au contraire, Alexandre leur répondit qu'il falloit le gagner par des bienfaits, & faire un ami d'un ennemi qui apporteroit dans son parti la même vertu & le même esprit.

L'on en vint bientôt après à une action, & les Perses furent vaincus. Ceux, qui s'échapperent du combat, se réfugierent à Milet avec Memnon; mais, Alexandre ne tarda pas à venir attaquer cette place, qui ne résista pas à ses efforts. Alors, Memnon se retira à Halicarnasse, qui étoit la ville la plus considérable de la Carie; elle étoit le siege des Rois du païs, & elle se trouvoit munie de plusieurs forts qui en faisoient l'ornement. Vers ce tems-là, Memnon envoya sa femme & ses enfans à Darius, jugeant d'une part, qu'il pourvoyoit ainsi parfaitement bien à leur sûreté, & de l'autre, que donnant au Roi de pareils ôtages, ce Prince de son côté lui confieroit aussi plus volontiers l'administration & la défense de ses États; c'est ce qui arriva en effet. Car, Darius écrivit aussitôt des lettres à tous les Gouverneurs des côtes, par lesquelles ils leur ordonnoit d'obéir à Memnon. Celui-ci, chargé d'une commission si étendue, songea d'abord à pourvoir de toutes sortes de défenses Halicarnasse menacée d'un siege. Alexandre de son côté envoya par mer devant cette ville toutes les provisions de guerre & de bouche nécessaires pour l'assiéger.

Arrivé devant Halicarnasse, le Roi forma autour de ces murs une enceinte formidable. Les attaques, faites par des soldats qui se relevoient, étoient continuelles; & lui seul les commandoit jour & nuit. Élevant toutes sortes de machines sur les fossés, qu'il avoit fait combler en peu de tems par trois autres machines destinées à cet usage, il faisoit battre continuellement avec ses béliers les tours & les murs auxquels elles servoient de défense; & dès qu'il s'étoit fait une breche, ses soldats tirant l'épée s'efforçoient d'entrer par-là dans la ville. Memnon, qui l'avoit fournie d'une garnison forte & nombreuse, repoussoit d'abord aisément de pareils assauts; & sortant la nuit par ces breches mêmes à la tête d'un nombre suffisant de soldats, il venoit mettre le feu à ces machines. Dans les combats qui se donnoient à l'occasion des sorties des assiégés, les Macédoniens l'emportoient à la vérité par l'expérience & par la valeur; mais, les Perses mieux équipés, se défendoient

encore par le nombre. Ceux qui étoient demeurés dedans, les soutenoient aussi par les traits que les Catapultes lançoient sur les assiégeans, dont plusieurs étoient tués & blessés dans ces rencontres. Les trompettes sonnoient à tout moment des deux côtés à l'occasion de quelque avantage remporté de part ou d'autre. Les uns avoient éteint le feu qu'on avoit jetté sur les machines, & dont la flamme commençoit à s'élever, & les autres avoient remplacé la partie abattue des murailles par un nouveau mur plus fort & plus épais que le précédent; ou enfin les uns ou les autres avoient eu le dessus dans une sortie des assiégés. Les chefs, subordonnés à Memnon, faisoient par son ordre de grands présens à ceux qui se distinguoient en ces occasions. Aussi voyoit-on de part & d'autre une émulation égale pour la victoire; les uns tomboient des blessures qu'ils ne recevoient jamais que par-devant; & les autres étoient tirés morts ou évanouis d'entre les rangs; il se donnoit même des combats sanglans autour de quelques-uns de ces corps pour leur donner ou pour leur ravir la sépulture. D'autres enfin rendus de lassitude étoient ranimés par leurs chefs, & retournoient au combat comme des hommes frais & renouvellés. Enfin pourtant, à l'entrée même des portes de la ville, quelques Macédoniens entre lesquels se trouva Néoptoleme, Capitaine illustre, furent tués. Cependant, comme deux tours & deux flancs de murailles étoient absolument à terre, quelques soldats de Perdiccas, qui étoient ivres, entreprirent d'arriver par-là jusqu'au pied de la citadelle. Memnon, averti de leur témérité, profita de l'ignorance où ils étoient du chemin qu'il falloit suivre, & prenant avec lui plus de gens qu'ils n'étoient eux-mêmes, attaqua cette bande dérangée, & en tua la plus grande partie. Les Macédoniens avertis vinrent aussitôt à leur secours; & Alexandre paroissant lui-même, les assiégés se renfermerent aussitôt dans l'intérieur de leur ville. Le Roi profita de ce moment pour leur faire demander par un héraut, la treve nécessaire pour ensevelir ses soldats morts durant le siege.

Ephialte & Thrasybule, tous deux Athéniens, au service de la Perse, opinerent à la refuser. Mais, ils ne persuaderent pas Memnon, qui leur dit au contraire qu'il étoit indigne des mœurs & des coutumes des Grecs de refuser la sépulture aux ennemis qu'on avoit vaincus; qu'il falloit employer la force & les armes contre les ennemis qu'on avoit en tête, & qui faisoient résistance; mais qu'il ne falloit pas combattre avec des outrages & des injures contre ceux que la mort nous avoit ôtés, & qui étoient incapables de nous aider ou de nous nuire.

Outre les autres vertus de Memnon, sa modération étoit singuliere ; ce Capitaine ne croyoit pas qu'il fût honnête de faire injure, même à un ennemi, par une passion aveugle ; mais, il pensoit qu'il falloit le surmonter & lui rabaisser le courage par la force & par la prudence. Ainsi, ayant entendu un jour que quelqu'un de ses troupes parloit injurieusement d'Alexandre : *Je ne t'ai pas pris à ma solde*, lui dit-il, en le frappant de sa javeline, *pour médire d'Alexandre, mais pour combattre contre lui.*

Peu de tems après, le même Ephialte dans un Conseil de guerre, représenta qu'il n'étoit point à propos d'attendre le sort de la captivité dans une ville assiégée, & qu'il étoit bien plus convenable que tous les chefs qui se trouvoient là, se missent à la tête des soudoyés pour aller attaquer les ennemis en pleine campagne. Memnon, qui reconnut beaucoup de courage & de grandeur d'ame dans cet avis d'Ephialte, & qui espéroit beaucoup de la valeur de cet Athénien, soutenu d'une grande force de corps, se prêta à son dessein & lui laissa suivre sa pensée. Ce projet eut d'abord assez de succès. Mais, Ephialte ayant été tué, & bien du monde autour de lui, la garnison fut contrainte de rentrer dans ses murailles.

Memnon & les Satrapes, tenant conseil entr'eux, conclurent à quitter la ville & à laisser ce qu'ils avoient de meilleurs soldats dans la citadelle, en la fournissant d'ailleurs de toutes les provisions nécessaires ; & pour eux emmenant leurs troupes & leurs richesses, ils se retirerent dans l'isle de Cos. Darius envoya pour lors à Memnon de grandes sommes d'argent, & le déclara Généralissime de ses armées. Memnon, faisant aussitôt de grandes levées de soudoyés, & équipant trois cens vaisseaux, se disposoit à une guerre sérieuse. Il conduisit d'abord cette flotte & ces soldats à Chio, qu'il attira à son parti. Se rendant delà à Lesbos, il se vit bientôt maître d'Antisse, de Méthymne, de Pyrrha & d'Eresse. Mais, pour Mitylene capitale de l'isle, qui étoit fort grande, qu'on avoit munie de beaucoup de fortifications, & qui d'ailleurs étoit défendue par une forte garnison, ce ne fut qu'avec beaucoup de peine & après un long siege qu'il vint à bout de l'emporter. La réputation de ce général s'étant ainsi fort répandue, la plupart des isles Cyclades le prévinrent par des Ambassadeurs chargés de leurs soumissions. D'un autre côté, le bruit ayant couru dans la Grece, que Memnon amenoit sa flotte contre l'Eubée, toutes les villes de cette isle en furent alarmées. Cependant, ceux d'entre les Grecs, qui dans le fond favorisoient le roi de Perse, au nombre desquels étoient les Spartiates, concevoient l'espérance flatteu-

se d'un changement universel; & Memnon corrompant d'autre part, avec de l'argent quelques Républiques, les amenoit au parti de son maître. Enfin pourtant, la fortune ne permit pas à ce Général de porter plus loin ses succès. Il tomba dans une défaillance totale qui se changea en de violentes douleurs qui l'emporterent bientôt; & sa mort fut aussi le terme de la fortune de Darius, qui vit dès-lors s'évanouir, sans retour, le projet qu'il avoit formé de transporter la guerre d'Asie en Europe.

MEMNON, *Memnon*, (*a*) Μέμνων, l'un des lieutenans d'Alexandre le Grand, fut établi commandant dans la Thrace. Il amena un jour au Roi en Asie six mille chevaux avec sept mille hommes de pied, & il lui apporta en même-tems vingt-cinq mille paires d'armes garnies d'or & d'argent, qu'on départit aux soldats, après avoir fait brûler les vieilles.

Memnon, se voyant en Thrace une escorte considérable, & cherchant lui-même à se distinguer, fit révolter les Barbares de ces cantons; & se déclarant contre Alexandre, il lui fit une guerre ouverte. Antipater, chargé de défendre la Macédoine, passa aussitôt dans la Thrace, & s'opposa aux entrepises de ce rebelle.

MEMNON, *Memnon*, (*b*) Μέμνων, autre Lieutenant d'Alexandre le Grand, obtint de ce Prince le gouvernement de Syrie ou de Célésyrie, qu'avoit auparavant Andromaque.

MEMNON, *Memnon*, (*c*) Μέμνων, autre Lieutenant d'Alexandre le Grand, fut fait Gouverneur des Arachosiens. Le Roi, en lui confiant ce Gouvernement, lui donna quatre mille hommes de pied & six cens chevaux.

MEMNON, *Memnon*, (*d*) Μέμνων, Auteur Grec, qui vivoit du tems d'Auguste. Ni lui ni son Ouvrage ne sont plus gueres connus que par ce que Photius nous en apprend. » J'ai » lu, dit Photius, l'Ouvrage » historique de Memnon, de» puis le cinquieme livre jus» qu'au seizième. Cet Ouvrage » contient l'Histoire des tyrans » d'Héraclée, ville de Pont; » l'Auteur y décrit leurs ac» tions, leurs mœurs, leur vie, » leur mort, & y mêle une in» finité de particularités qui » ont rapport à cette Histoire.« Les premiers livres de Memnon étoient donc perdus dès le tems de Photius, & les derniers aussi; autrement il en auroit parlé, comme de ceux dont il nous a laissé un extrait.

MEMNON, *Memnon*, (*e*) Μέμνων, fils de Rhisiasus de Pellene, étoit Démiurge chez

(*a*) Diod. Sicul. pag. 595. Q. Curt. L. IX. c. 3.
(*b*) Q. Curt. L. IV. c. 8.
(*c*) Q. Curt. L. VII. c. 3.
(*d*) Mém. de l'Acad. des Inscript. & Bell. Lett. Tom. XIV. pag. 279.
(*e*) Tit. Liv. L. XXXII. c. 22.

les Achéens, l'an de Rome 554, & 198 avant Jesus-Christ. *Voyez* Rhisiasus.

MEMNON, *Memnon*, Μέμνων, un des chevaux du Cirque. *Voyez* Memnon.

MEMNONIA, *Memnonia*, Μεμνόνεια, nom qui fut donné à la ville de Suses, parce qu'elle avoit été fondée selon quelques-uns par Tithon pere de Memnon. C'est pour la même raison qu'on l'appelle aussi *Memnonis urbs*. *Voyez* Suses.

MEMNONIDES, *Memnonides*, Μεμνονίδες, les oiseaux de Memnon. *Voyez* Memnon.

MEMNONIS PAGUS, Μέμνονος κώμη. *Voyez* l'article suivant.

MEMNONIS SEPULCRUM, Μέμνονος Τάφος, (*a*) lieu de l'Asie mineure dans la Troade, situé sur une colline au dessus du fleuve Esepe, selon Strabon. Près de-là étoit une bourgade, appellée *Memnonis pagus*.

MEMNONIS SEPULCRUM, Μέμνονος μνημεῖον, (*b*) lieu d'Asie dans la Phénicie, selon Josephe. » A deux » stades de cette ville, [Ptolémaïde] dit cet Historien, » passe la riviere, nommée Bélée, près de laquelle est le » sépulcre de Memnon, cet » ouvrage admirable dont la » grandeur est de cent coudées, » & la forme concave. On y » voit un sable qui n'est pas » moins clair que le verre; » plusieurs vaisseaux en viennent chercher, & n'en sont » pas plutôt chargés que les » vents comme de concert y » en poussent d'autre du haut » des montagnes, qui remplit » la place vuide. Ce sable étant » jetté dans le fourneau se convertit aussitôt en verre; & ce » qui me paroît encore plus » admirable, c'est que ce verre » porté en ce même lieu, reprend sa premiere nature, & » redevient un pur sable comme » auparavant. »

MEMNONIS URBS, Μεμνόνειον ἄστυ. (*c*) *Voyez* Memnonia.

MEMNONIUM, *Memnonium*, Μεμνόνειον, (*d*) nom de la forteresse de Suses, selon Strabon.

MÉMOIRE, *Memoria*, en Grec Μνημοσύνη, Mnémosyne. Elle a été personnifiée par les Anciens. La Mémoire étoit une Divinité particuliérement honorée à Rome. *Voyez* Mnémosyne.

On appelle poëtiquement les Muses, les filles de Mémoire, parce qu'elles sont filles de Jupiter & de Mnémosyne. Μνήμη en Grec signifie Mémoire.

On ne me verra plus pour d'indignes sujets,
Invoquer le secours des filles de Mémoire.

Je destine ma voix à de plus saints concerts;

(*a*) Strab pag. 587.
(*b*) Joseph. de Bell. Judaïc. L. II. p. pag 790, 791.
(*c*) Herod. L. V. c. 54.
(*d*) Strab. pag. 728.

Et ce n'est plus, Seigneur, qu'à votre seule gloire,

Que je veux consacrer mes vers.

On a feint que les Muses ont un temple de Mémoire, parce que ce sont elles qui transmettent à la postérité l'histoire des actions dignes d'une éternelle Mémoire, & leurs ouvrages sont ce qu'on appelle temple de Mémoire.

On cite plusieurs exemples de personnes qui ont eu une excellente Mémoire. (*a*) Cynéas, ambassadeur de Pyrrhus, ayant eu à son arrivée à Rome audience du Sénat, salua le lendemain par leurs noms tous les Sénateurs, & tous ceux du peuple qui avoient assisté en grand nombre à cette audience. Un particulier, ayant entendu réciter un Poëme, pour embarrasser celui qui l'avoit composé, prétendit que c'étoit son ouvrage, & pour preuve le répéta tout entier sans hésiter, ce que ne put faire l'Auteur même. Hortensius, en conséquence d'un défi, demeura tout un jour à une vente de meubles qu'on crioit à l'encan, & sur le soir répéta par ordre, & sans s'égarer en quoi que ce fût, les différens meubles qui avoient été vendus, & le nom des acheteurs. La Mémoire de Sénèque n'étoit pas moins admirable. Il dit que, dans sa jeunesse, il répétoit jusqu'à deux mille mots, après les avoir simplement entendus; & il les répétoit dans le même ordre qu'on les lui avoit récités. C'est par ce merveilleux talent, que tout ce qu'on avoit dit de plus curieux dans toutes les déclamations qu'il avoit entendues, s'étoit si bien imprimé dans son esprit, que long-tems après, dans un âge fort avancé, il se trouva en état de rappeller tant de morceaux détachés, & les rédigea par écrit pour l'usage de ses fils, & pour les transmettre à la postérité.

MEMPHIS, *Memphis*, (*b*) Μέμφις, ville d'Égypte, capitale du nome auquel elle donnoit son nom, avoit été bâtie par Ménès, fondateur de la monarchie Égyptiene, à la distance de quatre journées de la mer, sur la rive occidentale du Nil, peu au dessus de l'endroit où ce fleuve se sépare en plusieurs canaux, pour former le Delta.

Il paroît que cette ville étoit anciennement nommée Moph; c'est le nom que les Hébreux lui donnoient. La colline, où sont ces pyramides prodigieuses par leur élévation, qui ont été mises au rang des merveilles du monde, qui ont été

(*a*) Roll. Hist. Anc. T. VI. p. 71.

(*b*) Diod. Sicul. p. 32, 33. Strab. pag. 803. *& seq.* Plin. Tom. I. pag. 254. Ptolem. L. IV. c. 5. Pomp. Mel. p. 62. Q. Curt. L. IV. c. 1, 7, 8. L. X. c. 10. Tit. Liv. L. XLV. c. 11. Tacit. Hist. L. IV. c. 84. Plut. T. I. p. 492. Herod. L. II. c. 99, 163. Isai. c. 19. v. 11. *& seq.* Jerem. c. 43. v. 10. *& seq.* Ezech. c. 30. v. 13. *& seq.* l'Egypt. Anc. Tom. I. pag. 199, 200. Roll. Hist. Anc. Tom. I. pag. 67, 68, 489, 490.

les tombeaux des Rois de Memphis, & qui subsistent encore aujourd'hui, n'en est éloignée que d'environ une lieue & demie.

Diodore de Sicile attribue la fondation de Memphis à Uchoréus l'un des descendans d'Osymanduas. » Il choisit pour » cela, dit-il, le lieu le plus » avantageux & le plus agréa- » ble du païs, qui est celui où » le Nil se partageant en plu- » sieurs canaux forme & em- » brasse le Delta. Ainsi, Mem- » phis est la barriere de l'Égyp- » te & commande absolument » l'entrée du fleuve. Son fon- » dateur lui donna cent cin- » quante stades de tour, & la » rendit également forte & » commode. Car, pour la dé- » fendre des inondations, il » fit élever des terres qui la » bordoient entiérement du » côté du midi, & qui ser- » voient de digue contre le » fleuve & de rempart contre » les ennemis. Mais de plus, » il fit creuser des fossés ou » plutôt des lacs pour rece- » voir le fleuve autour de tou- » te la ville, qui s'élevoit au » milieu des eaux comme une » citadelle inaccessible. A l'é- » gard de la commodité, il en » rendit le séjour si sain & si » délicieux, que tous les Rois » ses successeurs ayant abandon- » né Thebes, tinrent toujours » leur cour à Memphis. De-là » vient que Thebes a toujours » diminué, & que Memphis » s'est toujours accrue jusqu'au » tems d'Alexandre..... Outre » les dehors de Memphis que » nous venons de décrire, » Uchoréus y bâtit des Palais » aussi beaux qu'aucuns de ceux » que l'on voit chez d'autres » nations; mais, ni les uns ni » les autres ne paroissoient di- » gnes de la magnificence & » du goût de ses prédécesseurs » en d'autres ouvrages..... » Quelques-uns disent que » Memphis fut ainsi appellée » de la fille du Roi qui la » bâtit; & ils content même » qu'elle fut aimée du Nil qui » se transforma en taureau & » qui eut d'elle un fils nommé » Égyptus, d'une force & d'une » vertu merveilleuses »

Cambyse, roi de Perse, fils de Cyrus, se rendit maître de l'Égypte, après avoir pris Péluse, qui étoit comme la clef de ce païs. Psamménite, roi d'Egypte, marcha à sa rencontre avec une puissante armée. Cambyse le défit, & ceux qui purent échapper se sauverent dans Memphis; mais, Cambyse les ayant poursuivis, envoya vers la ville, par le Nil, un vaisseau de Mitylene pour les sommer de se rendre. Les Egyptiens en fureur se jetterent sur ceux qui étoient dans le vaisseau, & les mirent tous en pieces. Cambyse, s'étant en peu de tems rendu maître de la place, fit exécuter publiquement autant d'Egyptiens, & de la plus haute noblesse, qu'il y avoit eu de ses gens mis à mort dans le vaisseau de Mitylene,

De ce nombre fut le fils aîné du roi Psamménite. Quant à ce prince, Cambyse le conserva & lui assigna même un entretien raisonnable; mais, il n'en jouit pas long-tems. On s'apperçut qu'il vouloit exciter du trouble dans le Royaume, & on lui fit avaler du sang de taureau qui le fit mourir sur l'heure même.

L'Egypte demeura sous la domination des Perses, jusqu'au regne d'Artaxerxe. Alors, les Egyptiens secouerent le joug, & choisirent Inare, prince des Libyens pour leur Roi. Ils appellerent le Athéniens à leur secours; Charitimis fut chargé de la conduite de cette entreprise; & Artaxerxe envoya Achéménidès l'un de ses freres, à la tête d'une armée de trois cens mille hommes contre les rebelles. Les Perses furent battus, & perdirent dans un seul combat jusqu'à cent mille hommes. Ceux qui échapperent se sauverent à Memphis. Les vainqueurs les y poursuivirent & se rendirent maîtres d'abord de deux parties de la ville; mais, les Perses s'étant fortifiés dans la troisieme, appellée la muraille blanche, qui étoit la plus grande & la plus forte des trois, y soutinrent un siege de plus de trois ans, jusqu'à ce qu'ils furent délivrés par ceux qu'on envoya à leur secours.

Alexandre ayant conquis l'Egypte sur les Perses, & ayant bâti Alexandrie, les Rois d'Egypte ses successeurs ne songerent qu'à agrandir & à embellir Alexandrie, dont ils firent la capitale de leurs États. Memphis depuis fut peu considérée, & après plusieurs révolutions, fut enfin détruite par les Arabes.

Amron Ben-as qui la prit, fit bâtir tout auprès une autre ville qui fut nommée Fusthat, à cause de la tente de ce Général, qui demeura dressée fort long-tems en ce même lieu. Les Califes Fatimites, qui se rendirent maîtres de l'Egypte, en ajouterent encore une autre, qu'ils nommerent Caherah, c'est-à dire, la victorieuse, & qui nous est connue aujourd'hui sous le nom de grand Caire.

Les Sultans Mammélus de la Dynastie des Circassiens, ayant fait depuis bâtir un château fort élevé & bien fortifié sur la rive orientale du Nil, firent en sorte peu à peu que la ville du Caire changea de place; d'où vient qu'on appelle encore aujourd'hui ce qu'avoient bâti les Califes Fatimites, le vieux Caire. Or, il faut remarquer que l'ancienne Mesr, ou Memphis, étoit située sur la rive occidentale du Nil, & que tout ce que les Arabes y ont successivement bâti, est placé du côté de l'orient.

Ainsi s'est accompli à la longue & dans la suite des siecles ce que les Prophetes avoient prédit contre Memphis. *Ces sages Conseillers de Pharaon lui ont donné un conseil insensé. Comment faites-vous dire à Pharaon: Je suis le fils des Sages, le fils des*

anciens Rois? *Que ces Sages vous disent maintenant ce que le Seigneur a résolu sur l'Egypte. Ils sont insensés ces Sages de l'Egypte; ils sont sans sagesse ces Princes de Memphis; il ont trompé l'Egypte & tout son peuple. Le Seigneur a répandu au milieu d'eux l'esprit de vertige. Ils ont fait errer l'Egypte comme un homme ivre & plein de vin. L'Egypte sera alors dans l'incertitude de ce qu'elle aura à faire. Les grands comme les petits, ceux qui commandent, comme ceux qui obéissent, seront dans le trouble & dans la confusion. Ils s'étonneront, ils trembleront comme des femmes. En ce tems-là, la terre de Juda deviendra l'effroi de l'Egypte, &c.* C'est ainsi qu'Isaïe s'exprime; & D. Calmet croit que tout cela regarde la guerre de Sénnachérib contre l'Egypte, & les divisions qui suivirent la mort de Séthon, roi d'Egypte.

Jérémie décrit les maux que Nabuchodonosor devoit faire au même païs d'une maniere encore plus claire que ce que nous venons de voir. *Je vais mander Nabuchodonosor, roi de Babylone mon serviteur; il placera son trône dans la ville même de Taphnis; il viendra & il détruira le païs d'Egypte. Il portera la mort à quiconque est destinée la mort, la captivité à quiconque est destinée la captivité, & l'épée à quiconque doit périr par l'épée. Il mettra le feu dans les temples d'Egypte & emmenera captifs les Dieux d'Egypte....... Il brisera les statues,* ou les colonnes, les obélisques, *qui sont dans le temple du Soleil*, apparemment à Memphis. Tout ceci arriva sous le regne de Pharaon Ephrée, roi d'Egypte, que Nabuchodonosor vainquit & qu'il mit à mort. *O fille d'Egypte, préparez-vous à aller en captivité; car, Memphis sera réduite en un désert; elle sera abandonnée & deviendra inhabitable.*

Ezéchiel raconte encore dans un plus grand détail les maux que Nabuchodonosor fit à l'Egypte. Il dit que *le Seigneur a livré ce païs à Nabuchodonosor pour le récompenser des services qu'il lui a rendus dans le siege de Tyr.* Il parle en particulier de la ville de Memphis. *J'exterminerai les statues, & j'anéantirai les idoles de Memphis. Il n'y aura point à l'avenir de Prince du païs d'Egypte, je répandrai la terreur dans toutes les terres. Noammon sera ravagée, & Memphis sera tous les jours dans l'angoisse.*

On voyoit dans Memphis plusieurs Temples magnifiques, entr'autres celui d'Apis, qui y étoit honoré d'une maniere particuliere. On croit en Egypte que Gize a été bâtie sur les ruines de Memphis; mais, ce n'est que parce que cette ancienne ville étoit bâtie sur le bord du Nil du côté des Pyramides, comme l'est aujourd'ui la ville de Gize, où l'on ne trouve aucun monument antique, qui autorise cette opinion.

MEMPHIS, *Memphis*, (a)

(a) Myth. par. M. l'Abb. Ban. Tom. III. pag. 280.

Μέμφις, fils de Jupiter & de Protogénie, épousa Lydie.

MEMPHITE, *Memphites*, (*a*) nome ou canton d'Égypte, au dessus du Delta, à l'occident du Nil, prenoit son nom de celui de la ville de Memphis, qui en étoit la capitale, selon Ptolémée.

MEMPHITIS, *Memphitis*, (*b*) fils de Ptolémée Physcon & de Cléopatre, fille de Ptolémée Epiphane. C'étoit un jeune homme bienfait & de grande espérance; mais, il fut égorgé en présence de son pere, qui, après avoir fait couper son corps en morceaux, les fit porter à sa mere enfermés dans une caisse. *Voyez* Cléopatre.

MEMRUMUS, *Memrumus*, (*c*) dieu des Phéniciens, étoit fils des premiers géans. Il apprit aux hommes à se couvrir de peaux de bêtes. Il fit encore plus, car un vent impétueux ayant enflammé une forêt qui étoit près de Tyr, il prit un arbre, en coupa les branches, & l'ayant lancé dans la mer il le fit servir de vaisseau. Il rendit aussi un hommage religieux à deux pierres qu'il avoit consacrées au vent & au feu, & répandit le sang de quelques animaux, en l'honneur de ces pierres.

Après la mort de Memrumus, ses enfans lui consacrerent des morceaux informes de bois & de pierre, qu'ils adorerent, & en l'honneur desquels ils établirent des fêtes annuelles. Ce fut-là la premiere fois qu'on rendit un culte religieux à des hommes morts.

MEN, *Men*, Μὴν, (*d*), c'est-à-dire, le mois, ou la lune. Les Anciens en avoient fait une Divinité. Nous voyons dans Strabon, que Men avoit plusieurs Temples consacrés en son honneur dans l'Asie mineure & dans la Perse, & qu'on juroit souvent par le Men du Roi, c'est-à-dire, par sa fortune.

MÉNA [VULTEIUS], (*e*) *Vulteius Mena*. Ce qu'Horace rapporte de cet homme, mérite d'être lu. » Philippe, cet » avocat si célebre & si laborieux, revenoit un jour du » barreau vers les deux heures après-midi; & à l'âge où » il étoit, il trouvoit qu'il y » avoit bien loin de chez lui » aux Rostres. En passant, il » apperçut dans la boutique » d'un barbier un homme qu'on » venoit de raser, & qui se » faisoit les ongles d'un air » tranquille qui lui plut. Démétrius [c'étoit le nom de » son valet] va demander à » cet homme qui il est, de » quelle profession il est, & à » qui il appartient. Le valet va,

(*a*) Ptolem. L. IV. c. 5. Plin. T. I. pag. 254.

(*b*) Valer. Maxim. L. IX. c. 2. Roll. Hist. Anc. T. V. p. 206, 207.

(*c*) Myth. par M. l'Abb. Ban. Tom. I. pag. 157, 158.

(*d*) Strab. p. 557, 580.

(*e*) Horat. L. I. Epist. 7. v. 45. & seq.

» revient,

» revient, rapporte que cet » homme s'appelle Vulteius Ména; qu'il est crieur public, sans » biens, mais connu pour honnête homme; qu'il sçait prendre » peine à propos, & se reposer; » acquérir & jouir; qu'il s'est » fait une petite société; qu'il » a à lui un petit appartement; » & qu'après ses affaires finies » il a coutume d'aller aux spectacles & au champ de Mars. » Je serois curieux, dit Philippe, de l'entendre moi-même. » Va lui dire qu'il vienne souper » avec moi. Vulteius Ména n'en » veut rien croire; il demeure » surpris, réfléchit en lui-même, en un mot il remercie. » Quoi? Il refuse. Oui, Monsieur, il ne daigne pas; peut-être aussi que c'est timidité. » Le lendemain matin, Philippe retrouve son homme, » vendant je ne sçais quoi dans » les rues; il l'arrête, le salue. » Pardonnez-moi, Monsieur, » lui dit Ména, vous voyez » l'embarras où je suis, & mes » occupations; j'aurois dû vous » saluer le premier, & aller » chez vous ce matin. Je vous » pardonne, dit Philippe, mais » à condition que vous viendrez » souper, ce soir, avec moi. » Je vous obéirai, Monsieur. » Vous viendrez donc sur les » trois heures; vous pouvez aller » maintenant, & faire vos affaires. Quand on fut venu au » souper, l'homme parla à tort, » à travers, dit tout ce qui » lui vint à l'esprit. Enfin, » on le laisse partir, il se retire. Le poisson revenant à » l'appas, se trouvoit tous les » matins pour faire sa cour, » & l'après-midi pour souper. » Un jour, on le mena passer » quelques fêtes à la campagne. On le met sur un joli » cheval. Il n'a qu'une voix, » pour louer le bon air, la » belle situation du païs. Philippe avoit toujours les yeux » sur lui. Comme celui-ci cherchoit à s'amuser & à se délasser » l'esprit, il lui propose d'acheter une petite terre, lui donne » pour cela une somme, & promet de lui en prêter encore » autant. Vulteius Ména se laisse » persuader. Enfin, pour abréger le récit, de courtisan, » le bon homme devient laboureur. Il ne parle plus » que de vignes, de sillons, » de planter, d'amasser; son » avidité le ronge. Mais bientôt, voyant ses brebis qu'on » lui dérobe, ses chevres qui » meurent, sa moisson qui le » trompe, ses bœufs qui périssent de fatigue, rebuté de » tant de pertes, il se leve » brusquement à minuit, prend » un cheval, & vient, le cœur » plein d'amertume, trouver » son bienfaiteur. Eh, comme » vous voilà, lui dit Philippe, » le voyant have, défait; vous » n'avez pas soin de vous, » Vulteius Ména, vous êtes trop » ménager. Ah, Monsieur! Dites » plutôt que je suis trop malheureux, & vous direz ce qui est. » Rendez-moi mon premier » état, je vous en conjure,

» par votre génie, par vous-
» même, par vos Dieux. Qui-
» conque reconnoît qu'il a quitté
» mieux pour prendre pis, doit,
» sans perdre de tems, repren-
» dre ce qu'il a quitté. Il faut
» que chacun s'habille sur sa tail-
» le, & se chausse à son pied.»

MÉNA, *Mena*, Divinité, (*a*) qui étoit invoquée par les femmes grosses ou en couches. Ce devoit être la même que Méné. *Voyez* Méné

MÉNADES, *Mænades*, (*b*) c'est-à-dire, furieuses, du Grec μαίνομαι, être en fureur. Le surnom de Ménades fut donné aux Bacchantes, parce que dans la célébration des mysteres de Bacchus, elles ne marchoient que comme des prêtresses agitées de transports furieux. Dans ces fêtes elles couroient tout échevelées, tenant le thyrse à la main, & faisant retentir de leurs cris insensés, ou du bruit de leurs tambours, les rives de l'hebre & le mont Rhodope, jusqu'au mont Ismarus.

MÉNAGYRTES, *Menagyrtæ*, (*c*) nom que l'on donna aux Prêtres de Cybele. Il furent ainsi nommés & avec raison, parce qu'ils alloient tous les mois demander des aumônes pour la grand'mere; & pour en obtenir, ils n'épargnoient point les tours de souplesse; c'est ce que signifie leur nom même, composé de μην, *mensis*, mois, & ἀγύρτης, qui veut dire charlatan de tous les mois. Combien y en a-t-il qui le font de tous les jours?

MÉNALE, *Mænalus*, (*d*) Μαίναλος, ville du Péloponnèse, dans l'Arcadie, rapportoit son origine à Ménalus, fils de Lycaon. Cette ville fut autrefois très-célebre; mais, du tems de Pausanias, il n'en restoit que des ruines.

» On passe une ravine, dit
» cet Auteur, & quinze stades
» plus loin on se trouve dans
» la plaine de Ménale, com-
» mandée par une montagne
» de même nom. Au pied de
» la montagne on voit encore
» quelques vestiges de la ville
» de Lycoa, & un temple de
» Diane Lycoatis, où la Déesse
» est en bronze. Sumatia autre
» ville ruinée est au midi. Sur
» la même montagne il y a un
» endroit où trois chemins
» viennent aboutir; ce fut de-
» là que les Mantinéens par le
» conseil de l'oracle de Del-
» phes enleverent les os d'Ar-
» cas, fils de Callisto. Il ne reste
» plus que des ruines de la
» ville de Ménale & d'un temple
» de Minerve; mais, on voit
» encore deux stades, dont
» l'un étoit pour les combats
» des athletes, l'autre pour les
» courses de chevaux. Les gens
» du païs croyent cette monta-
» gne particuliérement consa-
» crée au dieu Pan, & ils sont
» si persuadés de la présence

(*a*) Myth. par M. l'Abb. Ban. Tom. I. pag. 344.

(*b*) Juven. Satyr. 6. v. 315. Lucian. T. I. p. 123.

(*c*) Antiq. expl. par D. Bern. de Montf. Tom. I. pag. 11. Tom. II. pag. 14, 15.

(*d*) Pausf. pag. 458, 469, 513, 514.

» du Dieu, qu'ils s'imaginent » quelquefois l'entendre jouer » de la flûte. »

MÉNALE [le mont], *mons Menalius*, *mons Mænalus*. (*a*) Cette montagne comme on le voit dans l'article précédent, étoit située dans l'Arcadie. Elle est fameuse sur-tout dans les écrits des Poëtes. Apollon y alloit chanter sur sa lyre la métamorphose de Daphné en laurier. C'étoit aussi le séjour ordinaire du dieu Pan, qui pour cela étoit nommé Ménalius.

On en fait aussi le théâtre d'un des travaux d'Hercule. Il attrapa, dit-on, sur cette montagne la biche aux pieds d'airain & aux cornes d'or, biche si légere à la course, que personne, avant ce Héros, n'avoit pu l'atteindre. Le mont Ménale ne manqua pas d'être particuliérement consacré à Diane, parce que c'étoit un terrein admirable pour la chasse. Virgile n'a point oublié son éloge dans ses Eglogues.

Mænalus argutumque nemus, pinosque loquentes
Semper habet, semper pastorum ille audit amores.

MÉNALÉE, *Menalæus*. Voyez Mélanée.

MÉNALIENS, *Mænalii*, Μαινάλιοι; (*b*) c'étoient les habitans du mont Ménale, ou de la ville de ce nom.

MÉNALION, *Menalion*, fut pere d'Atalante. Voyez Atalante.

MÉNALIPPE, *Menalippes*, fille du centaure Chiron. Ayant épousé Eole, elle fut changée en jument, & placée parmi les constellations.

MÉNALIPPE, *Menalippa*, (*c*) une des Maîtresses de Neptune, selon saint Clément d'Alexandrie.

MÉNALIPPE, *Menalippe*, (*d*) sœur d'Antiope, reine des Amazones, fut faite prisonniere par Hercule. Mais, ce Héros la rendit à sa sœur, se contentant de retenir les armes & le baudrier de sa captive, qu'il porta aux pieds d'Eurysthée. Hercule remplit ainsi le commandement que lui avoit fait ce Prince.

MÉNALIPPE, *Menalippus*, (*e*) fils de Théfée & de Périgone, & pere d'Ioxus, remporta le prix de la course, lorsque les Epigones célébrerent les jeux Néméens qui avoient été institués par Adraste. Ménalippe conduisit en Carie une colonie de Grecs. Plutarque est le seul qui ait eu l'attention de nous instruire de cette particularité; mais, il ne marque point en quel endroit de la Carie

(*a*) Strab. pag. 388. Plin. Tom. I. p. 195. Pauf. pag. 514. Virg. Eclog. 8. v. 21. & seq. Eclog. 10. v. 55. Georg. L. I. v. 17.

(*b*) Thucyd. pag. 391.

(*c*) Antiq. expl. par D. Bern. de Montf. Tom. I. pag. 65.

(*d*) Just. L. II. c. 4. Juven. Satyr. 8. v. 229. Myth. par M. l'Abb. Ban. Tom. VII. pag. 46.

(*e*) Plut. Tom. I. pag. 4. Pauf. pag. 658. Mém. de l'Acad. des Inscript. & Bell. Lett. Tom. IX. pag. 120.

Ménalippe fixa sa demeure. Les succès dont fut accompagnée cette expédition, encouragerent quelques autres Grecs à former de pareilles entreprises.

MÉNALIPPE, *Menalippus*, (*a*) citoyen de Thebes, fils d'Astacus, fut un des plus grands capitaines que les Thébains aient jamais eu. Lorsque les Argiens assiégeoient Thebes, il tua de sa main Tydée, & Mécistée un des freres d'Adraste; mais, il fut tué lui-même par Amphiaraüs. Tydée, avant que de mourir, demanda à ses gens, qu'on lui donnât la consolation de lui apporter la tête de Ménalippe; ils le firent après avoir répandu beaucoup de sang; & Tydée, l'ayant vue, se jetta dessus, la déchira avec ses dents, & mourut plus tranquille, se voyant vengé.

Clisthène, prince de Sicyone, ayant résolu de ruiner le tombeau d'Adraste, la Prêtresse qu'il alla consulter, tâcha de l'en détourner. Il parut ne pas s'opposer ouvertement à l'oracle; mais, il vint à bout de son dessein par cet expédient. Il envoya à Thebes demander le corps de Ménalippe ennemi juré d'Adraste; & l'ayant fait enterrer dans le tombeau des Rois de Sicyone, il lui fit bâtir un Temple où il transféra le culte & les cérémonies qu'on célébroit en l'honneur d'Adraste, qu'on crut dans la suite ne regarder que Ménalippe.

Il y a aussi eu un Ménalippe qu'on dit avoir été tué à la chasse par son frere Tydée; & un autre Ménalippe Troyen, favori de Priam.

MÉNALIPPE, *Menalippus*, (*b*) titre d'une tragédie du poëte L. Attius. Cette piece est citée par Cicéron.

MÉNALIPPIES, *Menalippia*, (*c*) fête qu'on célébroit à Sicyone en l'honneur de Ménalippe, une des maîtresses de Neptune; c'étoit une maniere adroite de faire sa cour au Dieu des eaux, & d'encenser ses autels.

D'autres disent que les Ménalippies se célébroient en l'honneur de Ménalippe, fils d'Astacus.

MÉNALIUM, *Mænalium*, Μαινάλιον, (*d*) contrée du Péloponnèse, dans l'Arcadie. C'étoit là qu'étoit le mont Ménale, ainsi que la ville de même nom. Il y avoit en outre Aléa, Pallantium, Eutée, Sumatie, Asée, Apérethe, Hélisson, Oresthasium, Dipée & Alycée. Toutes ces villes furent abandonnées de leurs habitans, lorsque la plupart des peuples de l'Arcadie se transplanterent à Mégalopolis.

MÉNALIUS, *Mænalius*, Μαινάλιος, surnom de Pan, parce que ce Dieu faisoit sa demeure

(*a*) Pauf. p. 568. Herod. L. V. c. 67. Myth. par M. l'Abb. Ban. Tom. VII. pag. 215.
(*b*) Cicer. Tuscul. Quæst. L. III. c. 20.
(*c*) Antiq. expl. par D. Bern. de Montf. Tom. II. p. 220.
(*d*) Pauf. p. 498.

ordinaire sur le mont Ménale.

MÉNALIUS, *Mænalius*, (*a*) fut pere du quatrieme Vulcain, selon Cicéron, cité par D. Bernard de Montfaucon.

MÉNALQUE, *Menalcas*, (*b*) un des bergers que Virgile introduit dans ses Eglogues. Ce nom est composé de μένο, *robur*, force, & d'ἀλκη, *auxilium*, secours.

MÉNANDER, *Menander*, un des Auriges du Cirque. *Voyez* Aurigarii.

MÉNANDRE, *Menander*, Μένανδρος, (*c*) fut fait Gouverneur d'un château par Alexandre le Grand. Mais, Ménandre ayant refusé de rester en ce lieu, & voulant suivre Alexandre à la conquête des Indes, ce Prince le tua de sa propre main.

MÉNANDRE, *Menander*, Μένανδρος, (*d*) un des Officiers généraux d'Alexandre le Grand. Dans le partage que l'on fit des Provinces, après la mort de ce Prince, la Lydie échut à Ménandre, selon Justin & Quinte-Curse.

MÉNANDRE, *Menander*, Μένανδρος, (*e*) officier d'Antigonus. Comme il commandoit l'escorte des bagages de ce Prince, Eumene qui craignoit de ne pouvoir empêcher ses soldats de se jetter sur un butin qui étoit étalé devant eux, lui envoya en secret un exprès pour lui dire que l'amitié qu'il conservoit pour lui, l'obligeoit de lui donner avis de se mettre en sûreté, de quitter au plus vîte la plaine où il pouvoit être enveloppé dans un moment, & de se retirer au pied de la montagne voisine, d'où la cavalerie ne pourroit approcher, & où il ne pourroit être pris par ses derrieres. Ménandre comprit d'abord le grand péril où il étoit, & gagna la montagne.

Cela étoit à peine exécuté, qu'Eumene envoya ouvertement ses coureurs battre la campagne, & donna ordre qu'on prît les armes & qu'on bridât les chevaux, comme n'attendant que le moment de les mener à l'ennemi. Cependant, les coureurs reviennent & rapportent que Ménandre est hors d'insulte, & qu'il s'est retiré dans des lieux difficiles & avantageux. Eumene fit semblant d'être au désespoir d'avoir perdu une si belle occasion, & emmena son armée. On dit que Ménandre racontant un jour ce trait à Antigonus, les Macédoniens, qui étoient présens, se mirent à louer Eumene & à se prendre d'affection pour lui, de ce que pouvant rendre esclaves leurs enfans & déshonorer leurs femmes, il leur avoit épargné cet affront & les avoit laissé échapper.

Mais, Antigonus, prenant la

(*a*) Antiq. expliq. par D. Bern. de Montf. Tom. I. pag. 95.
(*b*) Virg. Eclog. 2. *& seq.*
(*c*) Plut. Tom. I. p. 697.
(*d*) Just. L. XIII. c. 4. Q. Curt. L. X. c. 10.
(*e*) Plut. T. I. p. 588, 589.

parole, leur dit : *Eh, mes amis, ce qu'Eumene a fait là, ce n'est point pour l'amour de nous, mais il a craint de se mettre des entraves dans sa fuite.*

MÉNANDRE, *Menander*, Μένανδρος, roi de la Bactriane, succéda à Euthydeme son frere. Il subjugua le royaume de Sigertis, la province de Pattalene, & plusieurs autres païs inconnus même à Alexandre le Grand. Mais, dans le tems qu'il se préparoit à entreprendre de nouvelles expéditions, & même à attaquer les États du Roi de Syrie, une fievre violente le conduisit au tombeau, au grand regret de ses sujets, parmi lesquels on distribua ses cendres, pour appaiser les troubles causés par les prétentions que plusieurs villes formoient sur son corps. L'effet de ce partage fut qu'on lui éleva des monumens superbes dans la plupart des villes de la Bactriane. Son neveu, Démétrius, fils d'Euthydeme, au nom duquel il avoit gouverné, fut son successeur.

MÉNANDRE, *Menander*, Μένανδρος (*a*) lieutenant de Mithridate le Grand, roi de Pont. Cet Officier, ayant été envoyé un jour contre Sornatius, lieutenant de L. Lucullus, fut battu & mis en fuite, après avoir perdu la plus grande partie de ses troupes.

MÉNANDRE, *Menander*, Μένανδρος, (*b*) Athénien, Poëte comique, fils de Diopithe, naquit la troisieme année de la CIX^e. Olympiade & la 342 avant Jesus-Christ, comme on l'a recueilli d'une ancienne inscription rapportée par Gruter. Il fut disciple de Théophraste.

Ménandre fut le chef & l'auteur de la nouvelle Comédie. Plutarque le préfere infiniment à Aristophane. Il admire en lui une plaisanterie douce, fine, délicate, spirituelle, & qui ne s'écarte jamais des regles de la probité la plus austere ; au lieu que les railleries d'Aristophane ameres & mordantes emportent la piece, déchirent sans aucun ménagement la réputation des plus gens de bien, & violent avec une impudence effrénée toutes les loix de la modestie & de la pudeur. Quintilien ne craint point d'avancer que Ménandre a effacé tous ceux qui ont écrit avant lui dans le même genre, & que par l'éclat de sa réputation il a entiérement obscurci leur nom. Mais, le plus grand éloge qu'on puisse faire de ce Poëte, est de dire que Térence, qui n'a presque fait que copier ses pieces, est regardé par les bons juges comme beaucoup inférieur à son original.

Aulu-Gelle nous a conservé quelques endroits de Ménandre imités par Cécilius, ancien Poëte comique Latin. A la premiere lecture il avoit trouvé

(*a*) Plut. Tom. I. p. 502.

(*b*) Vell. Paterc. L. I. c. 16. Suid. T. II. pag. 131. Roll. Hist. Anc. Tom. III. pag. 164. Tom. VI. pag. 136, 137. Mém. de l'Acad. des Inscript. & Bell. Lett. Tom. VII. p. 253, 254.

les vers de celui-ci fort beaux, mais il avoue que dès qu'il les eut comparés avec ceux du poëte Grec, toute leur beauté disparut, & qu'ils lui parurent pitoyables.

On ne rendit pas à Ménandre, de son vivant, toute la justice qui lui étoit due. De plus de cent Comédies qu'il fit représenter, il ne remporta la palme que dans huit seulement. Soit cabale & conspiration contre lui, soit mauvais goût des Juges, Philémon, qui ne méritoit certainement que la seconde place, lui fut presque toujours préféré.

Méandre mourut âgé de cinquante-un ou cinquante-deux ans.

MÉNAPIENS, *Menapii*, Μενάπιοι, (*a*) peuple de la Gaule Belgique, vers l'extrêmité septentrionale de cette contrée.

Lorsqu'on lit dans le quatrieme livre des commentaires de Jules César, que ce Général fit marcher des détachemens de son armée contre les Ménapiens & les cantons des Morins qui ne lui avoient point envoyé de députés, on est porté à croire que ces deux peuples étoient limitrophes. Strabon, qui suit Jules César en beaucoup d'endroits, semble l'avoir entendu de même. Cependant, cette contiguité de position souffre des difficultés, comme on peut le voir sous l'article des Nerviens. Dans un autre endroit du même livre des commentaires, Jules César place les Ménapiens sur le Rhin, leur attribuant même au delà du fleuve, des terres que les Usipetes, nation Germanique, chassés par les Sueves, vinrent occuper. Au sixieme livre il est parlé des Ménapiens comme étant voisins des Eburons, & enfermés par des forêts & des marais.

Les Ménapiens furent ensuite plus resserrés. Un reste de la nation des Sicambres, les Gugernes, transportés en deçà du Rhin sous Auguste, habiterent un canton de païs entre les Ubiens & les Bataves. Les Toxandres, en s'agrandissant dans la partie septentrionale du Brabant, prirent la place que les Ménapiens occupoient du tems de Jules César en confinant aux Eburons. Quoique la notice de l'Empire fasse encore mention de quelques milices sous le nom des Ménapiens, on ne voit point d'indice de cette nation par quelque cité qui la représente, dans la notice des Provinces de la Gaule, soit Belgiques, soit Germaniques. Leur nom ne s'éteignit pas néanmoins, & il subsista sous la domination Françoise dans celui de *pagus Menapiscus*, ou *Menpiscus*, dont il est fait mention dans le partage que Louis le Débonnaire fit de ses États entre ses enfans.

(*a*) Cæs. de Bell. Gall. L. II. pag. 64. L. III. pag. 118. L. IV. pag. 124. *& seq.* L. VI. pag. 216. Strab. pag. 194. Dio. Cass. pag. 111. Plin. Tom. I. pag. 224. Tacit. Hist. L. IV. c. 28. Notic. de la Gaul. par M. d'Anvill. p. 457, 458.

Mais, ce n'etoit plus qu'un canton resserré vers la partie inférieure du cours de l'Escaut, par le Brabant d'un côté, & de l'autre par la Flandre proprement dite, qui s'étendoit le long de la mer aux environs de Bruges. Enfin, si l'on en croit la chronique des Normans, ces pirates, exerçant leurs brigandages le long de l'Escaut, détruisirent totalement les restes des Ménapiens l'an 800.

Dion Cassius assure que les Ménapiens n'avoient point de villes, mais seulement des chaumieres pour habitations. Les Ménapiens, dit Sanson, occupoient la partie la plus méridionale de l'ancien diocèse d'Utrecht, & les païs où ont été établis, en 1559, les évêchés de Middelbourg en Zélande, Anvers & Bosleduc en Brabant, Ruremonde en Gueldres, & le Duché de Cleves sur l'un & l'autre côté du Rhin.

MÉNAPIS, *Menapis*, (*a*) obtint d'Alexandre le Grand, le gouvernement de l'Hyrcanie. C'étoit un ancien officier Perse, qui, ayant été exilé sous le regne d'Artaxerxe Ochus, s'étoit réfugié auprès de Philippe.

MENAS, *Menas*, Μηνᾶς, (*b*) favori du roi Prusias, fut dépêché par ce Prince en Italie avec ordre d'obtenir, par le crédit de Nicomede, la remise des sommes qui restoient à payer à Attale, en vertu d'un traité conclu quelques années auparavant ; & au cas que la négociation vînt à échouer, on avoit chargé Ménas de se défaire du Prince de Bithynie, jusque dans les murs de Rome même.

Si l'on en croit Appien, Prusias, dans la vue de mettre Ménas en état d'exécuter plus sûrement ses intentions, le fit accompagner de quelques bâtimens & de deux mille soldats. Un cortege si nombreux devoit naturellement faire naître des soupçons. Nicomède connoissoit les sentimens du Roi à son égard, & quand il auroit eu quelque doute là-dessus, les soldats dont Ménas étoit environné, lui auroient ouvert les yeux. Il y a plus, c'est que les regles du bon sens & de la saine politique obligeoient Prusias de sauver au moins les apparences. Il avoit tout à craindre des Romains, qui, fondés sur la multitude inutile que traînoit Ménas après soi, en auroient conclu invinciblement que son maître étoit l'auteur de la mort de Nicomede.

Quoi qu'il en soit, les sollicitations de ce Prince ne produisirent aucun effet. Andronicus, ambassadeur de Pergame, remontra que les sommes dont il s'agissoit, étoient un foible dédommagement des dégâts commis dans les États d'Attale ; &

(*a*) Q. Curt. L. VI. c. 4.
(*b*) Appian. p. 173. Mém. de l'Acad. des Inscript. & Bell. Lett. Tom. XII. p. 300. *& suiv.*

le Sénat, qui avoit examiné les raisons des parties, jugea que le traité fait entre les deux Rois devoit subsister en son entier. La nouvelle de cette décision porta l'abattement & la consternation dans l'ame de Ménas. Les ordres, que Prusias lui avoit donnés, étoient précis, & n'y pas obéir aveuglément, étoit s'exposer à une mort certaine. Mais, les dangers où le précipitoit l'assassinat de Nicomede, lui paroissoient également à redouter. L'amitié étroite, que ce Prince avoit contractée avec la plupart des Grands de Rome, lui causoit de vives inquiétudes. Il n'osoit se flatter que son caractère le mît à couvert de la puissance de tant de personnes distinguées, & par leur rang, & par leurs emplois. Il appréhendoit encore que son maître, charmé de se débarrasser du seul homme auquel il eût confié un secret si important, ne le fît périr par la main de quelque scélérat.

Dans le tems que Ménas étoit le plus occupé de ces réflexions, Nicomede vint le trouver. La présence de ce Prince & ses caresses fixerent les incertitudes de l'ambassadeur de Prusias. Il ne lui fit point un mystère de la commission dont il étoit chargé, & ils convinrent l'un & l'autre de travailler de concert à dépouiller Prusias du gouvernement de ses États. Andronicus entra dans le complot, & offrit à Nicomede toutes les forces du royaume de Pergame. Les préliminaires arrêtés, ils se rendirent tous les trois à Bérénice ville d'Épire. Là se tint une conférence nocturne dans le vaisseau de ce Prince, & il débarqua le lendemain avec la pourpre & le diadême. Andronicus étoit venu le joindre escorté de cinq cens hommes, qui firent la fonction de gardes auprès du nouveau Monarque. Alors, Ménas courut aux troupes qui étoient à ses ordres; & comme s'il n'avoit eu aucune part à une révolution si subite, il entama son discours par des expressions où regnoient tour à tour l'étonnement & la douleur; & tout à coup changeant de ton: » Maintenant que vous avez » deux Rois, leur dit-il, l'un » dans ses États, l'autre prêt » à s'y ouvrir un chemin à main » armée; c'est à vous de pren» dre le parti qui vous semblera » le plus conforme aux maxi» mes de la prudence & de la » politique. Le point capital est » de prévoir habilement lequel » des deux concurrens demeu» rera le maître de la Bithynie; » delà dépendent votre salut » & le mien. Considérez que » Prusias est à la fin de sa car» riere, & que Nicomede ne » fait que commencer la sien» ne. Les Bithyniens détestent » le premier, & aiment ten» drement le second. Tout Ro» me est dans ses intérêts, & » le poste de Capitaine des » gardes, que remplit Andro» nicus auprès de lui, est une » preuve de ses liaisons avec

» Attale, Prince dont les États » touchent à la Bithynie, formidable par sa puissance, & » de tout tems ennemi juré de » Prusias. Faites encore réflexion qu'il n'est point de » cruautés qu'il n'ait exercées » contre ses sujets, & que les » peuples attendent avec la » derniere impatience, l'heureux moment qui doit les délivrer du tyran le plus barbare qui fut jamais. » Les soldats de Ménas applaudirent à un discours aussi artificieux, & à l'instant ils allerent se ranger sous les étendards de Nicomede.

MÉNAS, *Menas*, Μηνᾶς, (a) affranchi de Sext. Pompée, & son homme de confiance. L'an 39 avant Jesus-Christ, pendant qu'il étoit en Sardaigne, où il commandoit des forces considérables de terre & de mer, il apprit que l'on négocioit un accommodement entre les Triumvirs & Sext. Pompée. Il écrivit à ce dernier de ne point discontinuer la guerre, ou du moins de traîner la négociation en longueur, afin que la famine que souffroient actuellement les Triumvirs, les rendît plus traitables, & lui procurât des conditions plus avantageuses. Mais, Sext. Pompée étoit vivement sollicité par ceux qui l'environnoient. Ils lui firent une espece de violence; & dans un moment où leurs instances les fatiguoient, il s'écria en déchirant ses habits, qu'il étoit trahi par ceux qu'il avoit sauvés, & que Ménas étoit le seul sur la bravoure & la fidélité duquel il comptât. Malgré cette protestation si forte, il ne put résister aux prieres de tant de grands personnages qui le pressoient; & la paix fut conclue à des conditions avantageuses & honorables pour lui, s'il eût pu se promettre qu'elles fussent fidelement observées.

Après ce traité qui causa une joie universelle, les chefs se donnerent des repas tour à tour, & ce fut Sext. Pompée qui commença. Après avoir bien affermi sa galere sur ses ancres, & fait un pont de bateaux pour passer du promontoire de Misene à son bord, il les reçut & leur fit la meilleure chere qu'il lui fut possible. Au milieu du festin, comme la débauche s'échauffoit, & que les brocards pleuvoient déjà sur M. Antoine & sur Cléopatre, Ménas s'approcha de Sext. Pompée, & lui dit à l'oreille pour n'être point entendu des autres: » Voulez-vous que je coupe les » cables de vos ancres, & que » je vous rende tout d'un coup » maître, non de la Sardaigne » & de la Sicile, mais de tout » l'empire Romain? » Sext. Pompée l'ayant entendu pensa quelque tems en lui-même, & enfin: » Ménas, lui dit-il, tu

(a) Vell. Paterc. L. II. c. 73. Plut. I. p. 930. Dio. Cass. pag. 375. *& seq.* Crév. Hist. Rom. Tom. VIII. pag. 330. *& suiv.*

» devois le faire sans m'en » avertir ; mais, puisque tu » me l'as demandé, contentons-nous de notre fortune » présente, je ne sçais point » violer ma foi. »

Il paroît que Ménas avoit du courage pour la guerre & de l'habileté dans la marine. Mais, il étoit fier & arrogant, & joignoit à ces vices toute la bassesse d'ame de sa premiere condition. Comme il gouvernoit absolument son Patron, sa domination étoit insupportable aux illustres Romains qui reconnoissoient encore Sext. Pompée pour leur chef. Ils tâcherent d'en secouer par eux-mêmes le joug, en ruinant son crédit. Mais, voyant que Sext. Pompée n'avoit les oreilles ouvertes qu'aux discours de ses affranchis, ils recoururent à cette voie, & mirent en œuvre la jalousie des confreres de Ménas. Ceux-ci, sous l'autorité de ces grands personnages, se déterminerent aisément à faire ce que leur dictoit déjà la pente de leur cœur. Ils parvinrent à jetter des soupçons dans l'esprit de leur Patron, & un ordre fut expédié à Ménas, qui commandoit actuellement en Sardaigne, de venir rendre compte de son administration.

Ménas, esprit adroit & rusé, avoit prévu l'orage, & dès l'année précédente il s'étoit fait un mérite auprès d'Octavien en lui renvoyant un de ses affranchis, nommé Hélénus, pris dans un combat en Sardaigne. Hélénus étoit considéré de son patron, qui conséquemment avoit été touché de la politesse de Ménas. Depuis cette premiere ouverture, l'affranchi de Sext. Pompée continua à ménager toutes les occasions de se rendre agréable à Octavien ; & lorsqu'il vit sa disgrace résolue, il lui fit offrir de lui livrer tout ce qu'il avoit sous son commandement, c'est-à-dire, les isles de Sardaigne & de Corse, trois légions, soixante galeres, & un bon nombre de braves officiers. Octavien balança quelque tems, s'il accepteroit la proposition d'un traître, à qui il sentoit bien qu'il ne pouvoit pas se fier. Enfin l'utilité présente l'emporta, & Ménas ayant reçu à tems sa parole, fit arrêter & mettre à mort ceux qui lui avoient été envoyés de la part de Sext. Pompée, & passa avec sa flotte & ses troupes sous les enseignes d'Octavien. Il en fut accueilli avec une distinction qui n'étoit pas accordée à sa personne, mais aux avantages qu'il apportoit avec lui. Le Triumvir fit ordonner qu'il jouiroit des mêmes droits & privileges que ceux qui étoient nés libres ; il le décora de l'anneau d'or, & l'agrégea à l'ordre des Chevaliers Romains. Il l'admit même à sa table, honneur qu'il n'avoit jamais fait, & ne fit jamais dans la suite à aucun affranchi. Enfin, il lui donna le titre & le rang de Lieutenant Général, afin qu'en cette qualité il commandât, sous l'amiral Calvisius

Sabinus, les soixante vaisseaux qu'il lui avoit amenés.

Sext. Pompée fut extrêmement irrité de la trahison de Ménas; il le redemanda même comme un serf fugitif sur lequel il avoit droit; & pour se venger du refus que fit Octavien de le lui remettre, il envoya Ménécrate, l'un de ses affranchis, avec une escadre pour ravager les côtes de la Campanie. Par cette hostilité, Octavien prétendit que la paix étoit absolument rompue. Ainsi la guerre fut recommencée de nouveau. Mais, dans la suite, lorsqu'Octavien s'y attendoit le moins, Ménas le quitta pour retourner à son ancien maître. C'étoit un brave & habile officier de moins, mais que la légereté & les travers de son caractere ne lui donnoient pas lieu de regretter.

Quelque tems après, Sext. Pompée détacha Ménas avec ordre de reconnoître ce qui se passoit sur les côtes d'Italie. Celui-ci, toujours mécontent de ceux qu'il servoit, toujours persuadé qu'on ne le traitoit pas selon son mérite, ajouta une troisieme perfidie aux précédentes, & passa dans le parti d'Octavien. Le Triumvir lui accorda la vie, mais il étoit trop sage pour donner de l'emploi à un homme, que ses trahisons réitérées rendoient indigne de toute confiance. Il périt dans la guerre qu'Octavien fit contre les Illyriens.

MÉNASCUS, *Menascus*, (a) Μένασκος, Spartiate, dont il est parlé dans Xénophon.

MENDE, *Menda*, *Mende*, Μένδη, (b) ville de Thrace, dont les habitans, selon Pausanias, étoient originairement Grecs & même Ioniens, & habitoient la côte maritime de Thrace, où étoit la ville de Sané. Il y avoit à Olympie une statue qui avoit été dédiée par ceux de Mende; & par l'inscription gravée sur la cuisse du Thrace, on apprenoit que les Mendéens, s'étant rendu maîtres de Sipté, en consacrerent les dépouilles à Jupiter Olympien.

Thucydide, Hérodote, Pline, Athénée, Pomponius Méla, Plutarque, &c. font mention de cette ville. Étienne de Byzance dit qu'elle tiroit son nom de celui d'une femme nommée Mende.

MENDÉENS, *Mendæi*, Μενδαῖοι, les habitans de Mende. *Voyez* Mende.

MENDES, *Mendes*, Μένδης, (c) ville d'Egypte, située dans le Nome auquel elle donnoit son nom.

» Quelques Egyptiens, qu'on » appelle Mendésiens, dit Hé» rodote, n'immolent ni che» vres, ni boucs, parce qu'ils

(a) Xenoph. p. 514.

(b) Pauf. p. 305, 342, 343. Thucyd. pag. 334, 339. & *seq*. Herod. L. VII. c. 123. Plin. Tom. I. pag. 202. Athen. pag. 29. Pomp. Mel. pag. 106. Plut. Tom. I. pag. 567. Diod. Sicul. p. 323.

(c) Herod. L. II. c. 42, 46. Strab. p. 802, 812. Ptolem. L. IV. c. 5. Mém. de l'Acad. des Inscript. & Bell. Lett. T. I. p. 259. Tom. III. p. 88. & *suiv*.

» mettent Pan entre les huit » premiers Dieux qu'ils croyent » plus anciens que les douze; » & que les peintres & les » ſculpteurs repréſentent ce » Dieu, comme font les Grecs » ſous la forme d'une chevre » avec des cuiſſes de bouc. Ce » n'eſt pas qu'ils s'imaginent » qu'il ait cette forme, car ils » le croyent ſemblable aux » autres Dieux, mais je ne ſe» rois pas bien aiſe de dire » pourquoi ils le repréſentent » de la ſorte. Cependant, tous » les Mendéſiens ont les che» vres, & principalement les » boucs, en une particuliere vé» nération; & parmi eux ceux » qui les gardent, reçoivent les » premiers honneurs, mais ils » en honorent un ſur tous les » autres; & quand il eſt mort, » on en porte le deuil dans tout » le païs des Mendéſiens. On » appelle Mendès en langue » Egyptienne, un bouc, & » même Pan. »

Diodore de Sicile découvre ce myſtere qu'Hérodote n'a pas jugé à propos de développer. C'eſt, dit-il, que par le ſymbole de cet animal, ce peuple adoroit le principe de la fécondité de toute la nature, qui étoit repréſentée par le Dieu Pan.

Il y a une médaille de la ville de Mendes, qui a été frappée en l'honneur de Marc-Aurele le jeune, & la huitieme année de ſon aſſociation à l'empire d'Antonin le Pieux, comme le marque l'époque du revers L. H. Sur ce revers paroît le Jupiter de Mendes avec le mot entier ΜΕΝΔΗϹΙΟϹ. Ce Jupiter de Mendes ne tient pas un aigle comme celui d'Hermontis, c'eſt un bouc, l'objet de la vénération des Mendéſiens.

MENDÈS, *Mendes*, Μένδης, (*a*) Dieu Egyptien. Les Mendéſiens, qui portoient ſon nom, le comptoient entre les huit principaux Dieux; il étoit conſacré au Dieu Pan, ou plutôt c'étoit le Dieu Pan même que les Egyptiens honoroient, ſelon Lucien, ſous la forme du bouc; au lieu que, chez les Grecs & les Romains, on le peignoit avec la face & le corps d'homme, & les cornes, les oreilles, & les jambes de bouc.

Le Dieu Mendès avoit des temples en Egypte, où il étoit apparemment repréſenté comme nous le voyons pluſieurs fois dans la table Iſiaque, & dans les autres monumens de l'Egypte. Ce qui eſt à remarquer ſur la table Iſiaque, eſt que le Dieu Mendès y a les cornes du bouc par-deſſus celles du bélier; de ſorte qu'il a quatre cornes. Chercher la raiſon de cela, ſeroit peine perdue, dans cette religion ſur-tout où les monſtres ſont ſi communs.

(*a*) Antiq. expliq. par D. Bern. de Montf. Tom. I. pag. 270. Tom. II. pag. 320, 333, 344.

MENDÉSIEN [le Nome], *Nomos Mendesius*, (*a*) préfecture d'Egypte, vers une des bouches du Nil, qui en prenoit le nom de bouche Mendésienne, & qui s'appelle aujourd'hui bras de Baraugner. Ptolémée met dans ce Nome une ville qu'il nomme Thmuis, & dont il fait la capitale du païs. Il y a apparence que c'est la même que d'autres nomment Mendes.

MENDÉSIENNE [bouche], *Mendesium*, *Mendesicum ostium*. (*b*) *Voyez* Mendésien.

MENDÉSIENS, *Mendesii*, Μενδήσιοι. les habitans de Mendes & du Nome Mendésien. *Voyez* Mendes & Mendésien.

MENDICULA, *Mendicula*, (*c*) sorte d'habit, à l'usage des femmes. Il en est fait mention dans Plaute; mais, on ne sçait pas pour cela ce que c'étoit que la Mendicula.

MENDIS, *Mendis*, (*d*) bourg de Macédoine, dans la Paraxie, sur le golfe Thermaïque; il étoit, selon Tite-Live, de la dépendance de Cassandrie. Il fut pris par les Romains, l'an 200 avant J. C.

MENE, *Mena*, *Mene*, Μένα, Μένε. *Voyez* Mésembrie.

MÉNÉ, *Mene*, Μήνη, (*e*) Déesse, la même que la Lune. Jérémie en parle sous le nom de Reine du Ciel; & Isaïe, sous le nom de Méni. Ces deux Prophetes font voir que son culte étoit fort commun dans la Palestine, & que les Hébreux y étoient fort attachés. Méni est apparemment la même qu'Astarté ou Vénus la Céleste, honorée sur-tout parmi les Phéniciens & les Carthaginois. C'étoit des Phéniciens ou Chananéens que les Israëlites avoient pris le culte de cette fausse Divinité. Isaïe leur reproche de dresser une table à Gad, qui est le Soleil, & de faire des libations à Méni. Jérémie dit que les peres allument du feu, les femmes paîtrissent des gâteaux, & les enfans amassent du bois pour cuire ces gâteaux en l'honneur de la Reine du Ciel. Ailleurs, les Israëlites déclarent au même Jérémie, que malgré ses remontrances, ils continueront d'honorer la Reine du Ciel, en lui offrant des oblations, comme ont fait leurs peres; & que depuis qu'ils ont cessé de sacrifier à la Reine du Ciel, ils ont été consumés par l'épée & par la famine.

MÉNÉBRIE, *Menebria*, Μενεβρία. *Voyez* Mésembrie.

MÉNÉCLÈS, *Menecles*, (*f*) Μενεκλῆς, dont Démosthene fait mention dans ses deux harangues contre Bœotus.

MÉNÉCLÈS, *Menecles*,

(*a*) Plin. Tom. I. pag. 253. Ptolem. L. IV. c. 5.

(*b*) Plin. Tom. I. pag. 258. Thucyd. pag. 72.

(*c*) Antiq. expl. par D. Bernard. de Montf. Tom. III. pag. 38.

(*d*) Tit. Liv. L. XXXI. c. 45.

(*e*) Jerem. c. 7. v. 18. c. 44. v. 17. Isai. c. 65. v. 11. Myth. par M. l'Abb. Ban. Tom. I. p. 184.

(*f*) Demosth. Orat. in Bœot. pag. 1001. & *seq.*

Μενεκλῆς, (a) célebre orateur, né à Alabande, ville de Carie, alla s'établir à Rhodes, où il s'acquit une grande réputation par son éloquence. Il avoit un frere, nommé Hiérocle, que son éloquence rendit aussi très-illustre. Cicéron parle de l'un & de l'autre avec éloge. Il avoit pris leurs leçons.

MÉNÉCLÈS, *Menecles*, (b) Μενεκλῆς, né à Barcé dans la Cyrénaïque, écrivit une histoire, selon Athénée, & il n'est pas difficile de deviner, que c'est l'histoire de son païs, par ce qu'en rapportent le Scholiaste de Pindare & Tzetzès dans son commentaire sur Lycophron, touchant Battus qui fonda Cyrene. Un autre Ménéclès écrivit une histoire d'Athenes, ou du moins quelques-uns la lui attribuoient, pendant que d'autres en faisoient honneur à Callistrate, ainsi que l'assurent Harpocration & le Scholiaste d'Aristophane.

MÉNÉCLÈS, *Menecles*, (c) Μενεκλῆς, dont Lucien fait mention dans son dialogue, intitulé *l'âne de Lucien*.

MÉNÉCLIDE, *Meneclidas*, Μενεκλείδας, (d) Rhéteur, un de ceux qui, dans l'entreprise de la Cadmée, étoient entrés avec Mélon & Pélopidas dans la maison de Charon. Ce Rhéteur, voyant que les Thébains ne lui faisoient pas le même honneur qu'aux autres conjurés, comme il étoit très-éloquent, mais emporté & malin, se servit de ses talens & de sa malignité naturelle pour accuser & pour décrier ceux qui valoient mieux que lui. Il fit si bien par ses menées, qu'il éloigna Epaminondas du gouvernement de la Béotie, & l'empêcha long-tems de réussir dans tout ce qu'il entreprit. Pour Pélopidas, il ne put jamais le mettre mal avec le peuple; il prit donc une autre voie & tâcha de le brouiller avec Charon; car, l'envieux regarde comme une consolation & un allégement dans ses maux, lorsque, ne pouvant passer pour aussi homme de bien que ceux à qui il porte envie, il peut au moins les faire paroître beaucoup moins honnêtes gens que ceux qu'il lui plait de favoriser. Voilà pourquoi il ne cessoit d'entretenir le peuple des belles actions de Charon, qu'il enfloit le plus qu'il lui étoit possible, & à tout propos il exaltoit les expéditions qu'il avoit faites pendant qu'il avoit commandé, & les grandes victoires qu'il avoit remportées; sur-tout il relevoit extrêmement le combat de cavalerie, que les Thébains avoient gagné sous sa conduite, un peu avant la bataille de Leuctres, & il entreprit de le dédier & de le consacrer; voici ce qui lui en fournit l'occasion.

(a) Strab. pag. 655, 661. Cicer. de Orator. L. II. c. 53. Brut. c. 181.

(b) Athen. pag. 184, 390. Mém. de l'Acad. des Inscript. & Bell. Lett. T. III. p. 410. & suiv.

(c) Lucian. Tom. II. p. 164.

(d) Plut. Tom. I. p. 290, 291. Corn. Nep. in Epamin. c. 5.

Androcydès de Cyzique, grand peintre, faisoit pour la ville de Thebes le tableau d'une bataille, & il travailloit à cet ouvrage dans Thebes même. Mais, la révolte des Thébains contre Sparte, & la guerre qui la suivit, étant survenues en ce tems-là, Androcydès fut obligé de se retirer; & les Thébains garderent le tableau qui étoit presque achevé. Ménéclide persuada au peuple de consacrer dans un temple, ou dans quelque autre lieu public, ce tableau, avec une inscription qui fît connoître que c'étoit la bataille de Charon, dans la seule vue d'obscurcir par ce moyen la gloire de Pélopidas & celle d'Epaminondas. Mais, c'étoit une ridicule & sotte ambition, de préférer à tant de batailles un seul exploit & une seule victoire où il n'étoit mort du côté des Spartiates qu'un Gérandas, qui étoit un de leurs moindres citoyens & quarante autres avec lui, & où l'on n'avoit rien fait de considérable.

Pélopidas s'éleva contre le décret que Ménéclide avoit extorqué, l'accusa d'être contraire aux loix, & soutint que ce n'étoit pas la coutume de Thebes d'honorer un homme seul pour des succès publics, mais que tout l'honneur & toute la gloire des victoires se déféroient à la patrie. Pendant que dura ce procès, il ne cessa de combler Charon de louanges; mais, en même tems, il prouvoit clairement que Ménéclide étoit un envieux & un méchant homme, & demandoit souvent aux Thébains s'ils n'avoient jamais rien fait de beau. Les Thébains condamnerent Ménéclide à une si grosse amende, que ne pouvant la payer il se porta à remuer & fit tous ses efforts pour changer le gouvernement. Ces petites particularités ne sont pas inutiles pour faire connoître la vie & les mœurs des hommes. Voilà ce que nous lisons dans Plutarque.

Cornélius Népos dit que Ménéclide, jaloux de la gloire qu'Epaminondas se faisoit par les armes, ne cessoit de conseiller aux Thébains de préférer le parti de la paix au sort incertain de la guerre, & son but en cela étoit de rendre inutiles les services d'Epaminondas. Celui-ci, qui voyoit où tendoient les artifices de son ennemi, lui dit: » Vous abusez du » nom spécieux de la paix, » pour tromper vos citoyens, » lorsque vous voulez les dé» tourner de la guerre, & vous » les jettez dans une véritable » servitude, que vous leur » proposez sous l'apparence du » repos. Hé! Ne sçavez-vous » pas que la paix est le fruit » de la guerre, & qu'un peuple » qui veut avoir une paix soli» de & durable, doit se faire » respecter par la réputation de » ses armes? Ainsi, Messieurs, » disoit-il aux Thébains, si » vous voulez être les maîtres » de la Grece, c'est par les » exercices du camp, & non

„ par

» par ceux de la lutte que vous » parviendrez à cette ſouve- » raineté. »

Epaminondas n'avoit point d'enfans, & n'étoit point marié; & comme ſon adverſaire lui en faiſoit un ſujet de reproche : » Vous pourriez, lui dit Epa- » minondas, vous épargner la » peine de me faire le repro- » che de n'être point marié, » car vous êtes l'homme du » monde que je voudrois le » moins conſulter ſur le parti » que j'aurois à prendre en ce- » la. » En effet, Ménéclide avoit mauvaiſe réputation ſur l'article des femmes, puiſqu'il étoit ſoupçonné d'avoir un com- merce d'adultere.

Il taxoit un jour Epaminondas d'une vanité inſupportable, & d'avoir l'arrogance de ſe regar- der comme un autre Agamem- non dans la guerre : » Vous vous » trompez, repartit Epaminon- » das, lorſque vous me repro- » chez que j'aſpire à la gloire » d'Agamemnon ; ce n'eſt pas » le modele que je me propoſe. » Ce Prince, qui commandoit » toutes les forces de la Grece, » eut bien de la peine à pren- » dre une ſeule ville en dix » ans, & moi en un ſeul jour, » avec les troupes d'une ſeule » ville, j'ai affranchi toute la » Grece, & j'en ai chaſſé les » Lacédémoniens ſes injuſtes » dominateurs. »

MÉNÉCRATE, *Menecrates*, Μενεκράτης, (a) fameux médecin, né à Syracuſe, vivoit ſous la 105e. Olympiade, vers l'an 360 avant Jeſus-Chriſt, du tems d'Artaxerxe Ochus. Il fut fort eſtimé pour ſon habileté, & laiſſa un livre de remedes; mais, ſa vanité étoit ſi ridicule, que menant avec lui quelques-uns de ceux qu'il avoit guéris, il les faiſoit habiller, les uns en Apollon, les autres en Eſcula- pe, d'autres en Hercule, ſe réſervant la couronne, le ſcep- tre, & le nom de Jupiter, comme ayant redonné la vie aux autres.

Il écrivit un jour à Philippe, pere d'Alexandre le Grand, en ces termes : *Ménécrate Jupiter à Philippe ſalut.* Philippe lui ré- pondit : *Philippe à Ménécrate, ſanté & bon ſens.* Ce Prince n'en demeura pas là, & pour gué- rir ſon viſionnaire, il imagina une plaiſante recette. Il le pria d'un grand repas. Ménécrate eut une table à part, où on ne lui ſervit pour tout mets que de l'encens & des parfums, pen- dant que les autres conviés goû- toient tous les plaiſirs de la bonne chere. Les premiers tranſports de joie qu'il reſſentit de voir ſa divinité reconnue, lui firent oublier qu'il étoit homme ; mais, quand la faim le força de s'en ſouvenir, il ſe dégoûta d'être Jupiter, & prit bruſquement congé de la com- pagnie. Selon Plutarque, ce ne

(a) Suid. Tom. II. pag. 132. Ælian. L. XII. c. 51. Athen. p. 289. Plut. Tom. I. pag. 607. Roll. Hiſt. Anc. Tom. III. pag. 537. Tom. VI. pag. 583. Mém. de l'Acad. des Inſcript. & Bell. Lett. Tom. I. pag. 381.

fut pas à Philippe, mais à Agésilaüs, roi de Sparte, que Ménécrate écrivit, en prenant la qualité de Ménécrate Jupiter.

On trouve dans Gruter l'inscription d'un autel qui étoit dans le Mausolée que les disciples de Ménécrate lui firent ériger.

MÉNÉCRATE, *Menecrates*, Μενεκράτης, (a) Officier de Persée, vivoit vers l'an 168 avant Jesus-Christ. Il commandoit cette année dans Démétriade; & eut sous les murailles de cette place une entrevue avec Cydas de Crete, l'un des plus fideles amis d'Eumene.

MÉNÉCRATE, *Menecrates*, Μενεκράτης, (b) affranchi de Sext. Pompée, étoit brave & bon marin. Ménas, autre affranchi de Sext. Pompée, ayant passé dans le parti d'Octavien, Ménécrate fut chargé de l'aller redemander; &, sur le refus que fit Octavien de le rendre, Ménécrate lui-même eut ordre de partir avec une escadre pour ravager les côtes de la Campanie. Comme il étoit ennemi personnel du traître Ménas, il n'eut pas plutôt rencontré près de Cumes la flotte où étoit son adversaire, qu'il chercha à engager le combat. Mais, au lieu d'accepter le défi, les ennemis continuerent à filer le long des côtes, avançant vers le détroit. Ménécrate profita de cette disposition des ennemis pour les attaquer avec avantage, & pour les acculer contre la terre, pendant qu'il avoit ses derrieres libres, & exécutoit avec facilité toutes les manœuvres nécessaires. Déjà il avoit fracassé, coulé bas, mis hors de combat plusieurs vaisseaux, lorsqu'il apperçut celui de Ménas, & en fut réciproquement reconnu. La haine mutuelle porta ces deux rivaux à quitter tout pour s'acharner l'un sur l'autre. Le choc fut si violent, que l'éperon du vaisseau de l'un fut emporté, & l'autre y perdit un côté de ses rames. On en vient à l'abordage; mais, le vaisseau de Ménas avoit un grand avantage sur celui de Ménécrate, parce qu'il étoit plus haut de bord. Au plus fort de la mêlée, les deux chefs sont blessés presque en même-tems, Ménas au bras, Ménécrate à la cuisse. La blessure du premier n'étoit pas bien considérable; mais, Ménécrate devenu inhabile au combat, & ne pouvant plus payer de sa personne, animoit pourtant les siens à bien faire: jusqu'à ce que voyant son vaisseau forcé & pris, il se jetta dans la mer, pour ne pas tomber au pouvoir de son ennemi.

MÉNÉCRATE, *Menecrates*, Μενεκράτης, (c) dont il est fait mention dans un Dialogue de Lucien.

MÉNÉCRATE, *Menecrates*,

(a) Tit. Liv. L. XLIV. c. 24.

(b) Vell. Paterc. L. II. c. 73. Plut. Tom. I. pag. 930. Dio. Cass. pag. 385. Appian. pag. 718. *& seq.* Crév. Hist. Rom. T. VIII. p. 352. *& suiv.*

(c) Lucian. T. I. p. 582.

Μενεκράτης, (a) riche Marseillois, ami de Zénothémis. *Voyez* Zénothémis.

MÉNÉDEME, *Menedemus*, Μενέδημος, (b) un des Lieutenans d'Alexandre le Grand, fut envoyé par ce Prince avec trois mille hommes de pied & trois cens chevaux à Maracanda où s'étoit enfermé Spitamene qui avoit porté les Bactriens à la révolte. Spitamene ne fut pas plutôt informé que Ménédeme étoit en marche, qu'il forma la résolution de lui dresser une embuscade sur son passage. La chose ne réussit que trop bien. Ménédeme, enveloppé de toutes parts, résista néanmoins longtems, criant aux siens que puisqu'ils avoient donné dans le piege, il ne leur restoit d'autre consolation que de mourir en gens de cœur, & de bien vendre leur vie. Il montoit un puissant cheval, qu'il poussa plusieurs fois à toute bride à travers les ennemis, dont il fit un très-grand carnage; mais, comme ils tiroient tous sur lui, & qu'il perdoit tout son sang des coups qu'il avoit reçus, il pria un de ses amis de monter sur son cheval & de se sauver, & en disant cela il tomba mort à terre.

MÉNÉDEME, *Menedemus*, Μενέδημος, (c) fut élu Général des Crotoniates à la pluralité des suffrages, l'an 317 avant Jesus-Christ. Diodore de Sicile dit que Ménédeme étoit un excellent Capitaine.

MENEDEME, *Menedemus*, Μενέδημος, (d) Officier général, qui, l'an 304 avant Jesus-Christ, aborda avec trois bâtimens à Patare en Lycie, où il brûla trois vaisseaux, dont l'équipage avoit déjà pris terre; & s'emparant des provisions destinées à l'armée de Démétrius, il les envoya à Rhodes. Il prit aussi une galere à trois rangs de rames, où étoient des habits & autres ornemens royaux que Phila femme de Démétrius avoit préparés avec un grand soin pour son mari. Il envoya ces habits en Egypte, en ajoutant pour raison, que la pourpre dont ils étoient ornés ne convenoit qu'à un Roi, après quoi il amena au port la galere dont il fit vendre tous les rameurs, aussi-bien que l'équipage entier des autres vaisseaux qu'il avoit pris.

MÉNÉDEME, *Menedemus*, Μενέδημος, (e) fameux Philosophe, Sectateur de Phédon, étoit fils de Clisthene d'Erétrie, & vivoit sous la 120[e] Olympiade, vers l'an 300 avant Jesus-Christ. On dit qu'il suivit d'abord la profession des armes, qu'il abandonna pour se donner à l'étude de la Philosophie. Il se joignit à Asclépiade, & fut avec lui disciple de Stilpon. Delà passant à Elis, il visita Anchipylus & Moschus, auditeurs de Phédon. On les nommoit

(a) Lucian. T. II. p. 71. *& seq.*
(b) Q. Curt. L. VII. c. 6. *& seq.*
(c) Diod. Sicul. p. 675.
(d) Diod. Sicul. p. 781.
(e) Diog. Laërt. pag. 172. *& seq.* Strab. p. 393, 448.

Eliaques ; mais, ils changerent ce nom ; & prenant celui de la patrie de Ménédeme, ils furent nommés Erétriaques.

Ce Philophe fut extrêmement considéré dans son païs, & exerça des emplois importans. Quelqu'un lui disoit : *C'est un grand bien que d'avoir ce qu'on désire. C'en est un bien plus grand*, dit-il, *de ne désirer que ce qu'on a.* On dit qu'avec le secours de Démétrius, il défendit souvent Érétrie, contre la tyrannie de ceux qui vouloient la soumettre; & qu'ayant prié Antigonus de laisser cette ville libre, sans en avoir pu venir à bout, il demeura sept jours sans manger, & mourut de regret. Lycophron écrivit un éloge ironique de Ménédeme.

MÉNÉDEME, *Menedemus*, Μενέδημος, (*a*) Athénien, sur lequel Cicéron s'étend beaucoup dans son Brutus.

MÉNÉDEME, *Menedemus*, Μενέδημος, (*b*) un des valets-de-chambre de L. Lucullus. Fidele à son maître, il empêcha un jour qu'il ne fût assassiné par un Seigneur du païs des Dardariens, nommé Olthacus. *Voyez* Oltachus.

MÉNÉDEME, *Menedemus*, Μενέδημος, (*c*) un des personnages de la Comédie de Térence, intitulée *Heautontimorumenos*.

MÉNÉLAIDE, *Menelaïs*, (*d*) ville de Grece, dans la Dolopie, selon Tite-Live. Cette ville qui faisoit partie des États du roi Philippe, fut attaquée & prise de force par les Thessaliens.

MÉNÉLAIES, *Menelaia*, (*e*) fête qui se célébroit à Téraphné en l'honneur de Ménélaüs, qui y avoit un monument héroïque. Les habitans de cette ville de Laconie prétendoient qu'Hélene & Ménélaüs y étoient inhumés dans le même tombeau. Du moins, dans les Troyennes d'Eurypile, Ménélaüs se réconcilie de bonne foi avec sa belle infidelle, & la ramene à Lacédémone.

MÉNÉLAITE [le Nome], *Nomos Menelaïtes. Voyez* Ménélaüs, ville d'Egypte.

MÉNÉLAIUM, *Menelaium*, canton du Péloponnèse près de Sparte, du côté de l'orient d'hiver, selon Étienne de Byzance. Polybe en fait aussi mention.

MÉNÉLAIUM. *Voyez* Ménélaïde.

MÉNÉLAIUS [le Mont], *Mons Menelaius*, (*f*) montagne du Péloponnèse, dans la Laconie, selon Tite-Live. Cette montagne n'étoit pas éloignée de Sparte.

MÉNÉLAIUS ou MÉNÉLAUS [le Port], *Portus Menelaius*, *Menelaus*, λιμὴν Μενελάϊος, Μενέλαος. *Voyez* Ménélaus, ville d'Afrique.

(*a*) Cicer. Brut. c. 42. *& seq.*
(*b*) Plut. T. I. p. 501.
(*c*) Terent. T. II. p. 4.
(*d*) Tit. Liv. L. XXXIX. c. 26.
(*e*) Antiq. expliq. par D. Bern. de Montf. Tom. II. pag. 210.
(*f*) Tit. Liv. L. XXXIV. c. 28.

MÉNÉLAUS, *Menelaus*, Μενέλαος, (a) ville d'Egypte, capitale d'un Nome que Pline appelle Ménélaïte. Strabon, après avoir parlé du Nome de Nitrie, ajoute que la ville de Ménélaüs n'en est pas éloignée. Comme ce Géographe nomme simplement cette ville, sans faire mention du Nome auquel elle donnoit son nom, & qu'il met dans le même quartier un Nome appellé Elaïte, qui n'est connu d'aucun ancien Géographe, Ortélius & après lui Cellarius ont été tentés de croire que Ménélaüs & Elaïta étoient la même ville, & Ménélaïte & Elaïte le même Nome.

Dans les édits de l'empereur Justinien, la ville de Ménélaüs est appellée Ménélaïte, & sur une ancienne médaille on lit ce mot ΜΕΝΕΛΑΙΤΩΝ, *Menelaitarum.*

MÉNÉLAUS, *Menelaus*, Μενέλαος, (b) ville d'Afrique, dans la Marmarique, selon Ptolémée. Ce Géographe la place dans les terres, entre *Leucæ* & *Gaphara*. Si cette position est juste, cette ville, quoique dans les terres, avoit un port de même nom. Hérodote, le périple de Scylax, & Strabon en font mention. Hérodote l'appelle le port Ménélaius. Strabon dit que ce port fut ainsi nommé, parce que Ménélaüs, roi de Sparte, y avoit abordé lorsqu'il vint en Afrique.

Plutarque met le port Ménélaüs dans un lieu désert, au dessus de la Libye. Il ajoute que le roi Agésilaüs, y ayant été poussé par les vents, y mourut âgé de quatre-vingt-quatre ans.

MÉNÉLAUS, *Menelaus*, Μενέλαος, (c) fils d'Atrée & d'Erope, & frere d'Agamemnon, étoit roi de Sparte. Il épousa Hélene, fille de Tyndare, qui lui fut enlevée par Pâris, fils de Priam. Ce rapt fut cause de la guerre de Troie qui dura dix ans, & où Ménélaüs se distingua par un nombre de beaux exploits.

Les troupes Grecques étoient à peine arrivées devant Troie, que Ménélaüs apperçut Pâris s'avancer à grands pás à la tête des Troyens. Il en fut transporté de joie, se promettant bien de punir sa perfidie. Il saute donc légerement de son char avec ses armes; mais, Pâris, le voyant à la tête des Grecs fut saisi de frayeur, & se retira vers ses troupes pour éviter la mort.

Hector lui reprocha vivement sa lâcheté. Pâris, touché de ses justes reproches, répond qu'il est prêt à entrer en lice

(a) Strab. p. 803. Plin. Tom. I. pag. 254.

(b) Ptolem L. IV. c. 5. Herod. L. IV. c. 169. Strab. pag. 40, 838. Plut. Tom. I. p. 618.

(c) Lucian. Tom. I. pag. 171. Homer. Iliad. L. II. v. 93. & seq. L. III. v. 21. & seq. L. IV. v. 93. & seq. L. VII. c. 94. & seq. L. XI. v. 463. & seq. L. XVII. v. 1. & seq. Virg. Æneid. L. II. v. 264. L. VI. v. 525. & seq. L. XI. v. 262. Pauf. pag. 159, 187, 199, 322, 657, 660. Myth. par M. l'Abb. Ban. Tom. VII. pag. 115, 233, 243, 451. & suiv.

avec Ménélaüs, aux conditions suivantes. Hector, s'avançant donc au milieu des deux armées, leur tient ce discours : » Troyens » & vous vaillans Grecs, écou- » tez ce que j'ai à vous propo- » ser de la part de Pâris qui » seul a allumé cette guerre ? Il » demande que les Grecs & les » Troyens mettent bas les ar- » mes, & que Ménélaüs & lui » au milieu des deux armées » terminent leur différend par » un combat singulier ; que ce- » lui des deux qui aura l'avan- » tage & qui demeurera victo- » rieux, emmene Hélene avec » toutes ses richesses ; & que » les Grecs & les Troyens ju- » rent une alliance ferme & » sincere, & deviennent amis. «

A cette proposition, Ménélaüs prenant la parole, leur parle ainsi : » Ecoutez aussi ce » que j'ai à vous dire ; car, » mon cœur est pénétré de dou- » leur & de tristesse des maux » que vous souffrez. Mais, voi- » ci l'heureux moment où j'es- » pere délivrer les Grecs & les » Troyens d'une guerre si fu- » neste, qui leur a couté tant » de sang, & qui n'a été en- » treprise que pour ma que- » relle, & pour l'affront que » j'ai reçu de Pâris, unique » auteur de tous ces maux. Que » celui de nous deux que les » déstinéees condamnent à pé- » rir aujourd'hui, périsse, & » qu'aussitôt les deux armées se » séparent. Que chacun s'en » retourne dans sa maison. Que » les Troyens apportent donc » promptement deux agneaux, » un mâle blanc & une femelle » noire, l'un pour sacrifier à la » Terre & l'autre au Soleil, & » nous en immolerons un troi- » sieme à Jupiter. Qu'on fasse » aussi venir Priam, & que ce » soit lui-même qui jure l'ac- » cord, afin que personne ne » viole les sermens dont Jupi- » ter va être le dépositaire ; » car, pour ses enfans, ce sont » des impies & des perfides. » D'ailleurs, l'esprit des jeu- » nes gens est toujours incons- » tant & volage ; au lieu qu'un » vieillard dans tout ce qu'il » entreprend envisage toujours » le passé & l'avenir, & n'oublie » rien pour que les deux partis » trouvent également leur » avantage, ce qui fait la sû- » reté des traités.

Le discours de Ménélaüs donna une grande joie aux Grecs & aux Troyens ; car, ils espéroient de se voir bientôt délivrés de cette cruelle guerre. Aussitôt on les voit descendre de leurs chars, & ranger leurs chevaux en file ; ils dépouillent leurs armes & les mettent à terre les unes près des autres ; car, il n'y avoit qu'un très-petit espace entre les deux armées. Hector envoya en diligence des hérauts à Troie, pour faire venir Priam & pour en apporter deux agneaux ; & le roi Agamemnon ordonna à Talthybius d'aller aux vaisseaux & d'en apporter un troisieme. Quelque tems après, on voit arriver Priam accompagné d'Anténor.

Lorsque ces deux Princes sont près des Troyens & des Grecs, ils mettent pied à terre & s'avancent au milieu des deux armées. Agamemnon & Ulysse se levent aussitôt; les vénérables hérauts font approcher les victimes, mêlent le vin dans l'urne, & donnent à laver aux Rois. Agamemnon, tirant le couteau, qui étoit toujours attaché au fourreau de son épée, coupa de la laine de la tête des agneaux, & les hérauts des Troyens & des Grecs la partagerent aux Princes. Ensuite, Agamemnon levant les mains au ciel, fit tout haut cette priere: » Jupiter, pere des Dieux & » des hommes, qui êtes adoré » sur le mont Ida, & qui êtes » revêtu de force, de majesté » & de gloire; soleil qui voyez » & qui entendez toutes choses; » fleuves, terre, & vous divi» nités infernales qui punissez » tous les parjures que la mort » a précipités dans le ténébreux » séjour, soyez tous nos témoins, » & faites observer l'accord » que nous allons jurer en votre » présence. Si Pâris tue Méné» laüs, il gardera Hélene & » toutes ses richesses, nous le» verons le siege, & nous re» tournerons en Grece sur nos » vaisseaux; mais, si Ménélaüs » tue Pâris, les Troyens ren» dront Hélene avec toutes ses » richesses, & payeront aux » Grecs & à leurs descendans » à jamais, un tribut qui les dé» dommagera de cette guerre. » Que si Priam & ses enfans re» fusent de payer ce tribut » après la mort de Pâris, je » déclare que je demeure ici, » & que je continue le siege » pour le seul tribut, jusqu'à » ce que j'aie entiérement fini » la guerre par la prise d'I» lion. «

Ayant achevé de parler, il égorge les agneaux & les jette à terre sans vie, encore palpitans; on puise le vin dans l'urne; on emplit les coupes; on fait les libations, & l'on adresse ses vœux aux Dieux immortels. Dans les deux armées on n'entend que cette priere: » Grand Jupiter, qui » êtes environné de gloire, & » qui présidez à nos sermens; » & vous, Dieux immortels » qui habitez aussi l'Olympe, » que tout le sang des premiers » qui auront l'audace de violer » ce traité soit versé à terre » comme ce vin, & non-seu» lement tout leur sang, mais » tout celui de leurs enfans, & » que leurs femmes se déshono» rent. « Ils faisoient ces prieres, mais Jupiter refusa de les exaucer, dit Homere.

Les libations achevées, Priam se leve & dit: » Troyens, fai» tes silence; & vous Grecs, » écoutez moi; je m'en re» tourne à Ilion, car je n'ai » pas la force de voir combattre » mon fils avec Ménélaüs; il » n'y a que Jupiter & les autres » Dieux qui sçachent celui que » les inexorables destinées ont » condamné à la mort. » En finissant ces mots, Priam monte

dans son char, après y avoir mis les agneaux ; il prend les guides, Anténor monte près de lui, & ils reprennent le chemin de Troie.

Hector & Ulysse mesurerent premiérement le champ de bataille ; ils mirent ensuite les sorts dans un casque, & les mêlerent pour les tirer, & pour voir lequel de Ménélaüs ou de Pâris devoit le premier lancer le javelot. Celui de Pâris sortit le premier. Ce Prince se couvre donc d'armes magnifiques. Ménélaüs s'arme de la même manière. Tous ceux qui les voyent sont saisis d'horreur. Quand ils furent en présence dans le champ qui avoit été marqué, ils s'arrêterent, le javelot prêt à lancer, & se mesurant l'un l'autre d'un air plein de furie. Pâris lança le premier, & donna dans le bouclier de Ménélaüs ; mais, il n'en perça pas l'airain dont la trempe fit rebrousser la pointe de son javelot. Ménélaüs leve en même tems son dard, & adressant sa priere à Jupiter, il dit : » Jupiter, qui regnez dans le » ciel & sur la terre, & qui » haïssez la fraude & l'injustice, » faites que je punisse Pâris qui » m'a outragé le premier, & » qu'il tombe sous mes coups, » afin que tous les hommes, » même dans les races futures, » craignent d'outrager un hôte » qui les a reçus dans sa maison, » & qui leur a donné des mar- » ques de son amitié. «

En finissant ces paroles, il lance son javelot, & donne au milieu du bouclier du fils de Priam. Le javelot perce le bouclier d'outre en outre, pénetre la cuirasse, & déchire la tunique près du flanc. Mais, Pâris voyant partir le coup, fait un mouvement qui le garantit de la mort, & dans le moment Ménélaüs tirant son épée, en décharge un grand coup sur le casque de son ennemi ; mais, l'épée se rompt en plusieurs pieces, & lui tombe de la main. Ménélaüs en gémit de douleur, & levant les yeux au ciel, il s'écrie : » Grand » Jupiter, non il n'y a point » de Dieu plus cruel & plus » impitoyable que vous. J'es- » pérois me venger de la perfi- » die de Pâris, & voilà mon » épée en pieces & mon ja- » velot lancé en vain. « En même-tems, il se jette sur Pâris, le prend par le casque & le tiroit déjà du côté des Grecs, par la courroie qui attachoit son arme par dessous le menton, l'étouffoit, & il l'auroit tiré infailliblement & auroit remporté une gloire immortelle, si Vénus ne s'en fût apperçue & n'eût rompu cette courroie, qui étoit d'une force extraordinaire. Le casque n'étant plus attaché suivit la main de ce Héros, qui le jetta de toutes ses forces du côté des Grecs ; ses amis le ramasserent, & lui furieux, & ne songeant qu'à plonger sa pique dans le sang de Pâris, s'élance une seconde fois sur lui ; mais, Vénus le dérobe sans peine à sa

vengeance, car rien n'est difficile aux Dieux, dit encore Homere. Cependant, Ménélaüs comme un lion rugissant couroit par-tout cherchant son ennemi, qui lui étoit échappé au milieu de sa victoire; mais, aucun des Troyens ni de leurs alliés ne put lui découvrir où il étoit; l'amour qu'ils avoient pour lui ne les auroit pas obligés à le cacher, s'ils avoient sçu où le prendre; car, ils le haïssoient plus que la mort.

Dans la suite, Pandare ayant lancé une fleche contre Ménélaüs, Minerve détourna le trait mortel. Elle prit soin d'en empêcher l'effet & de l'éloigner, autant qu'une mere pleine de tendresse, qui voit dormir son enfant d'un sommeil tranquille, éloigne de lui une mouche opiniâtre, de peur qu'elle ne l'éveille en le piquant de son aiguillon. Elle conduisit le dard à l'endroit où les agraffes d'or, qui attachoient le baudrier, se joignoient & faisoient comme une double cuirasse. La redoutable fleche perça ces agraffes & la cuirasse, & sa force n'étant pas entiérement amortie, elle perça aussi la lame qui étoit dessous, & qui ne laissa pas d'affoiblir encore le coup, ensorte que la fleche presque mourante n'entra que peu avant dans la chair. Aussitôt le sang coule de la plaie. Agamemnon fut saisi de frayeur, voyant couler ce sang; & Ménélaüs en fut aussi effrayé croyant sa blessure plus grande; mais, quand il vit que l'anneau qui attachoit le fer au bois, & les pointes d'en bas n'étoient pas entrées, sa crainte cessa, & il reprit courage. Alors, Agamemnon le prenant par la main, lui dit avec de profonds soupirs, suivis de ceux de tous les Officiers & de tous les soldats qui les environnoient: » Mon cher frere, je n'ai donc » fait un traité si solemnel que » pour vous livrer à la mort, » en vous faisant combattre seul » pour les Grecs, contre tous » les Troyens ensemble; car, » ces perfides se sont tous unis » contre vous, & vous ont » blessé, en foulant aux pieds » la sacrée alliance que nous » avions jurée. Mais, qu'ils se » sont abusés! Ni les sermens, » ni le sang des agneaux, ni les » libations, ni la foi, que nous » nous sommes réciproquement » donnée, & sur laquelle nous » nous sommes reposés, ne se» ront point vains. Car, quoi» que le grand Jupiter, qui ha» bite l'Olympe, semble né» gliger de punir aujourd'hui » cette infraction, il la recher» chera enfin, & la punira quoi» que tard; & ils la payeront » avec usure, eux, leurs fem» mes, & leurs enfans. Je vois » déjà le jour que la grande » ville de Troie périra avec » Priam & avec tous ses peu» ples. Jupiter lui-même, ce » terrible Dieu assis au dessus » des airs, branlera contre eux » du haut du Ciel, sa redouta» ble Egide, & dans sa fureur » qu'excite leur trahison, il

» lancera sur eux sa foudre ; » cela est immanquable. Mais » cependant, mon cher Ménélaüs, quelle sera ma douleur, » & que deviendrai-je, si vous » mourez de cette blessure, & » que vous finissiez si malheureusement vos jours ? Je me » verrai réduit à retourner à » Argos avec honte ; car, il » n'en faut pas douter, dès que » vous ne serez plus, les Grecs » ne soupireront qu'après leur » patrie ; nous laisserons à » Priam & aux Troyens la » gloire de retenir Hélene, & » vos os demeureront ici dans » une terre barbare, où vous » aurez été tué pour une entreprise si juste & si malheureuse, & quelqu'un de ces » superbes Troyens, en nous insultant, foulera aux pieds le » tombeau du vaillant Ménélaüs, & ne manquera pas de » dire : *Puisse le grand Agamemnon satisfaire toujours ainsi sa colere, en menant par-tout une flotte aussi inutile que celle qu'il a armée contre nous. Comme il s'est hâté de regagner sa patrie sur ses vaisseaux vuides, après nous avoir laissé pour gage son cher Ménélaüs !* Voilà comme parleront les Troyens pour nous » insulter ; mais, que plutôt la » terre s'entr'ouvre sous mes » pas & m'engloutisse dans ses » abîmes. »

Ménélaüs, pour le tirer de peine, lui dit : « Rassurez-vous, » mon frere, & n'effrayez pas » les Grecs ; ma blessure n'est » pas mortelle, mon baudrier, » ma cuirasse & la lame que je » porte par dessous, & qui est » l'ouvrage d'un ouvrier fidele, » m'ont sauvé. Dieu veuille, » mon cher Ménélaüs, que cela soit comme vous le dites, » reprit Agamemnon ; mais, » qu'un médecin vienne promptement voir votre plaie, & » y mette un appareil qui appaise les cruelles douleurs que » vous sentez. » Il appelle en même-tems le héraut Talthybius, & lui dit d'aller chercher Machaon, fils d'Esculape. Dès qu'il est arrivé, il commence d'abord à tirer du baudrier la fleche, mais en la tirant le bois se rompt & le fer demeure engagé par ses crochets. Il détache donc promptement le baudrier, défait la cuirasse & ôte la lame qui étoit dessous. Après avoir bien considéré la plaie, il en suce le sang, & pour en appaiser les douleurs, il y met un appareil que le centaure Chiron avoit autrefois enseigné à Esculape.

Un jour, Hector ayant proposé aux Grecs de lui envoyer quelqu'un avec qui il pût se mesurer, tous les Grecs étonnés demeurerent dans le silence. Ils avoient honte de refuser le combat, & ils n'osoient l'accepter. Enfin, Ménélaüs se leve, & témoignant sa douleur par ses soupirs, il leur fait ces sanglans reproches : » Oh Dieu ! » Je ne vois donc ici que des » fanfarons ; & au lieu de braves » guerriers, je n'apperçois que » des femmes timides. Quelle

» honte & quelle infamie, que » parmi les Grecs, il ne se trou» ve pas un homme qui ose se » présenter pour combatre Hec» tor! Et plût aux Dieux que » vous ne fussiez que cendre & » que poussiere, vous qui vous » tenez là comme des morts, » vous la honte & l'opprobre » des hommes. Mais, puisque » la peur vous a glacé le cou» rage., je vais prendre les » armes contre ce fier ennemi. » Les Dieux tiennent entre » leurs mains la victoire, & la » donnent comme il leur plait.» En achevant ces mots, il prend ses armes éclatantes. Dans ce moment, la Parque impitoyable alloit trancher le cours de la vie de Ménélaüs, avec le fer d'Hector, si les Rois ne fussent accourus pour le retenir; & si Agamemnon lui-même le prenant par la main ne lui eût parlé en ces termes: » Quelle » imprudence, mon frere, & où » courez-vous? Témoignez plus » de sagesse, & modérez votre » indignation; n'allez point » vous compromettre avec un » homme beaucoup plus fort » que vous, avec Hector qui » est la terreur des guerriers » les plus redoutables. Achille » lui-même a souvent craint sa » rencontre dans cette lice » d'honneur. Retournez donc » à votre poste; les Grecs au» ront soin de choisir un autre ad» versaire à Hector; & quelque » intrépide & quelque infatiga» ble qu'il puisse être dans les » combats, je vous réponds que » s'il peut échapper au danger où » il s'expose, il se reposera vo» lontiers de ses grands tra» vaux.» Ces sages conseils toucherent Ménélaüs; il obéit à son frere, & ses amis, ravis de joie, le dépouillerent de ses armes avec beaucoup d'empressement.

Ménélaüs, agité, pendant une nuit, de cruelles inquiétudes, ne pouvoit fermer l'œil. Il craignoit la défaite entiere des Grecs, qui pour sa querelle avoient traversé tant de mers, & étoient venus porter la guerre sur le rivage Troyen. Il couvre ses épaules d'une peau de léopard, met son casque, & la pique à la main il sort de son pavillon pour aller éveiller son frere, qui commandoit à tous les Grecs, & qui en étoit honoré comme un Dieu. Il le trouve devant la pouppe de son vaisseau, prenant ses armes. Agamemnon fut ravi de son arrivée, & Ménélaüs en l'abordant, lui dit: » Mon frere, pour quel » dessein prenez-vous déjà vos » armes? Allez-vous éveiller » quelqu'un de nos Officiers, » pour aller épier le camp des » Troyens? Mais, je crains » fort que personne ne s'offre » pour une entreprise aussi pé» rilleuse que celle d'aller seul » dans le camp ennemi pendant les » ténebres, car il faut un courage » bien ferme & bien déterminé. » Mon frere, lui répond Aga» memnon, nous avons besoin » vous & moi d'un conseil pru» dent & sage pour sauver nos » troupes & nos vaisseaux; car,

» nous voyons clairement que » Jupiter est changé, & que » les sacrifices d'Hector lui ont » été plus agréables que les » nôtres. Mais, reprit Ménélaüs, quel est l'ordre que vous » me donnez, afin que je ne me » trompe point? Voulez-vous » que je vous attende là avec » Ajax & Idoménée, ou m'ordonnez-vous de revenir vous » trouver, dès que je leur aurai expliqué vos ordres? Il » ne faut point revenir ici, » répond Agamemnon; attendez-moi près des retranchemens, de peur que prenant » différentes routes, nous ne » nous manquions en chemin, » car le camp est vaste & fort » traversé. Par-tout où vous » passerez, élevez votre voix » & criez qu'on se leve & » qu'on s'arme. Appellez chacun par son nom & par celui » de sa famille, & traitez-les » tous honorablement, en les » comblant de louanges. Il n'est » pas question ici de fierté & » de se piquer de gloire, il » faut que tous les premiers nous » mettions la main à l'œuvre » comme le moindre soldat, car » Jupiter en nous faisant naître, » nous a assujettis à toutes sortes de miseres & de calamités. » Ménélaüs partit avec ces ordres dont il s'acquitta avec beaucoup de soin.

Ulysse, ayant été blessé dans une rencontre, vit tout à coup les Troyens s'animer les uns contre les autres, & fondre tous sur lui. Il cede au torrent, & se battant toujours en retraite; il appelle ses compagnons. Il cria trois fois, & trois fois Ménélaüs l'entendit; & se tournant du côté d'Ajax, qui se trouva près de lui: » Fils de Télamon, » lui dit-il, j'entends la voix » d'Ulysse comme d'un homme » abandonné de ses troupes, » que les Troyens ont enveloppé, & qui seul contre tant » d'ennemis ne peut presque » plus se défendre. Volons donc » à son secours; car, je crains » que quelque valeur qu'il ait, » il ne succombe enfin sous le » nombre, & que les Grecs » ne fassent là une perte qu'ils » ne pourroient jamais réparer. » En parlant ainsi, il marche le premier, & Ajax le suit semblable au Dieu des batailles. Ils trouvent Ulysse engagé au milieu des Troyens qui fondent sur lui. Ajax s'approche couvert de son bouclier, & se met au devant de lui. Les Troyens effrayés se renversent, & Ménélaüs tirant Ulysse de la mêlée, lui aide à marcher jusqu'à ce que son Ecuyer lui ait amené son char.

Quelque tems après, Ménélaüs, outré de douleur de ce qu'Hélénus, fils de Priam, venoit de renverser un des capitaines Grecs, s'avance contre lui le javelot à la main. Hélénus prend son arc, & tous deux pleins d'une égale ardeur tirent en même-tems. Hélénus tire une fleche, & Ménélaüs lance un javelot, la fleche du fils de Priam donne au milieu de la cuirasse

du fils d'Atrée, mais elle rejaillit sans aucun effet. Ménélaüs plus heureux perce de son javelot la main gauche de son ennemi, & l'attache à l'arc qu'elle tient. Hélénus, pour éviter la mort, se retire au milieu de ses troupes la main pendante, & traînant le javelot qui la traversoit.

Patrocle ayant été tué dans un combat, Ménélaüs n'eut pas plutôt appris cette nouvelle, qu'il vole à la tête des troupes, couvert de ses armes. Arrivé auprès du corps de Patrocle, il tourne à l'entour, le couvrant toujours de sa pique & de son bouclier, & menaçant d'ôter la vie à ceux qui oseroient l'approcher pour s'en rendre maîtres. Euphorbe, voyant Patrocle étendu sur la poussiere, ne néglige pas une si belle occasion, & s'approchant de son corps il adresse des paroles menaçantes à Ménélaüs. Mais, Ménélaüs frémissant de colere, s'écrie : » Grand Jupiter que » la fierté destituée de force est » méprisable ! Il n'y a ni léo» pard, ni lion, ni sanglier, » dans le fort même de leur » fureur, & alors leurs forces » aiguisées par leur rage sont » indomptables ; non il n'y en » a point qui fasse paroître tant » d'audace & de confiance » qu'Euphorbe. Cependant, Hy» pérénor ne s'est pas bien » trouvé de ce grand courage, » & il n'a pas long-tems joui de » sa jeunesse, lorsqu'il a osé » m'insulter, & que me prenant » pour un des plus lâches sol» dats des Grecs, il a eu la » témérité de m'attendre. La » légereté de ses pieds ne lui a » pas été fort utile, & je ne » pense pas qu'il soit retourné » chez lui calmer les frayeurs » & les inquiétudes de sa fem» me & de ses parens. Tu sui» vras bientôt ton frere, si tu » oses m'approcher ; retire-toi » au milieu de tes phalanges ; » ne te mesure point avec moi, » de peur que tu ne payes bien » cher ton audace ; les fous ne » connoissent le mal que quand » il est fait. »

Euphorbe n'eut pas la prudence de le croire ; il lui repartit avec la même fierté : » Mé» nélaüs, tu vas présentement » payer le sang de mon frere, » que tu as versé de ta main, » & dont tu oses encore te » glorifier en ma présence. Il » est vrai, tu as fait une fem» me veuve, tu as converti en » deuil la joie d'un hymen, » qu'on ne venoit que de cé» lébrer, & tu as ouvert au » pere & à la mere d'Hypéré» nor une source intarissable de » larmes ; mais, j'espere que » je suspendrai pour quelque » tems les douleurs de ces pau» vres malheureux, & que je » leur donnerai une consola» tion, qui ne sera pas médio» cre, lorsque portant ta tête » & tes armes, je les remet» trai entre les mains de Pan» thus & de la sage Phrontis. » Mais, c'est perdre trop de » tems en paroles ; il faut que

» tout à l'heure la terreur & la » force décident ce démêlé. » En finissant ces mots, il porte à Ménélaüs un grand coup de pique sur son bouclier, dont l'airain se trouva de si bonne trempe, qu'il n'en put être percé, & que la pointe de la pique fut rebouchée. Ménélaüs, après avoir soutenu ce coup, adressant sa priere à Jupiter, se jette sur son ennemi qui reculoit, le frappe de sa pique au bas de la gorge, & appuye tellement son coup, que le fer sort derriere le cou. Euphorbe tombe mort. En même-tems, les Troyens s'attroupent autour de Ménélaüs, mais pas un n'a l'audace de le joindre. Ménélaüs alloit emporter les armes éclatantes d'Euphorbe, si Apollon, jaloux de sa gloire, prenant la figure de Mentès, roi des Ciconiens, n'eût excité Hector contre ce Prince. Les bandes Troyennes arrivent donc sous la conduite d'Hector. Ménélaüs se retire & abandonne le corps de Patrocle; mais, il se retire en tournant fiérement la tête de tems en tems.

Bientôt après, Pallas s'adresse à ce Prince, & ayant pris la figure & la voix de Phœnix, elle lui parla en ces termes: » Ménélaüs, ce sera pour vous » un éternel reproche, & une » honte dont vous ne vous » laverez jamais, si vous souf- » frez que l'illustre compagnon » d'Achille soit déchiré par les » chiens sur les remparts de » Troie. Tenez donc ferme, » & obligez vos troupes à com- » battre jusqu'à la derniere gout- » te de leur sang. Ménélaüs » lui répond : Mon cher Phœ- » nix, à qui l'âge a donné tant » de sagesse & d'expérience, » daigne la déesse Minerve » m'inspirer de la force, & me » garantir de cette grêle de » traits qui pleuvent sur moi; » je ne demande pas mieux que » de combattre pour sauver le » corps de Patrocle, car j'ai » été sensiblement touché de sa » mort; mais, Hector fait au- » tant de ravage qu'un furieux » embrasement, & Jupiter le » couronne de gloire. »

Cependant, Minerve, qui sent une joie secrete de ce que Ménélaüs l'a choisie pour lui adresser ses vœux, le remplit de force, & lui inspire l'audace & l'opiniâtreté d'une mouche qui s'acharnant sur un homme, ne se rebute jamais, & toujours chassée, revient toujours à la charge, jusqu'à ce qu'elle se soit rassasiée du sang dont elle est avide; telle est l'audace, que la Déesse inspire à Ménélaüs qui d'abord couvre le corps de Patrocle, & lance son javelot contre les ennemis. Ensuite, Ajax lui dit: » Fils d'Atrée, allez dans tous » les rangs, & jettez les yeux » de tous côtés pour voir si » vous ne découvrirez point » Antiloque, fils de Nestor; si » vous le trouvez encore en » vie, envoyez-le prompte- » ment à Achille pour lui ap- » prendre la mort du fils de

» Ménœtius. » Ménélaüs suit ce conseil & quitte à regret le corps de Patrocle. Car, il craignoit que dans la frayeur où étoient les Grecs, ils ne l'abandonnassent aux Troyens. Avant que de partir, il le recommande aux deux Ajax & à Mérion, & il leur parle en ces termes : » Vaillans chefs des troupes » Grecques, intréprides Ajax, » & vous Mérion, qu'on se » souvienne aujourd'hui de la » bonté & de la douceur du » malheureux Patrocle ; toute » sa vie a été employée à en » donner des marques à tout le » monde ; il n'y a pas jusqu'au » moindre soldat qui n'en ait » ressenti les effets ; le voilà » présentement étendu sur la » poussiere. Comment lui té» moigner votre reconnoissan» ce, qu'en le garantissant des » outrages dont il est menacé ? » Il part en mêms-tems & jette ses regards de tous côtés. Enfin, il apperçut le fils de Nestor à l'aîle gauche qui exhortoit ses compagnons, & qui les ralliott pour les remener à la charge ; il va à lui, & l'appellant, il lui dit : » Antiloque, appro» chez, venez apprendre une » funeste nouvelle. Eh plût aux » Dieux que je n'eusse pas à » vous l'annoncer ! Mais, je » crois que vous n'êtes pas à » vous appercevoir que Jupi» ter appesantit son bras sur » les Grecs, & qu'il se déclare » pour les Troyens. Le plus » vaillant des troupes Grec» ques, Patrocle, vient d'être » tué, & l'armée ne se sent que » trop de cette perte. Allez » donc sur les vaisseaux appren» dre ce malheur à Achille, » afin qu'il vienne au moins » sauver le corps de son ami, » car pour ses armes, elles » sont au pouvoir d'Hector. » A ces mots, Antiloque est saisi d'étonnement & d'horreur; mais, il n'en va pas moins annoncer à Achille la cruelle mort de son ami.

Ménélaüs ne jugea pas à propos de s'arrêter pour appuyer les Pyliens qui étoient fort pressés, & qui alloient encore plus souffrir par le départ d'Antiloque. Mais, pour ne pas les abandonner sans secours, il commande Thrasymede pour les soutenir ; & pour lui, il retourne promptement près du corps de Patrocle. En abordant les deux Ajax, il leur dit : » Je » viens d'envoyer Antiloque à » Achille ; je ne crois pour» tant pas que ce Héros sorte, » quelque irrité qu'il soit con» tre Hector, car n'ayant plus » ses armes, comment combat» troit-il contre les Troyens ? » Sans nous attendre donc à ce » secours, qui ne viendra point, » redoublons nos efforts pour » tâcher d'arracher Patrocle » aux Troyens, & pour nous » garantir nous-mêmes de leur » fureur. » Le fils de Télamon répond sans balancer : » Méné» laüs, on ne sçauroit donner » un meilleur conseil ; enlevez » donc le corps, vous & Mé» rion, & retirez-le de la mê-

» lée, nous vous ſuivrons mon
» frere & moi, en réſiſtant à tous
» les efforts des Troyens &
» d'Hector avec la même ar-
» deur avec laquelle nous
» avons déjà ſoutenu leurs
» plus vives attaques. » Sur le champ, Ménélaüs & Mérion enlevent en même-tems le corps de Patrocle. Les Troyens, qui le voyent, pouſſent de grands cris & fondent ſur eux pour leur arracher leur proie. Mais ce fut en vain.

Tels ſont les principaux exploits que fit Ménélaüs pendant le ſiege de Troie. Après la priſe de cette ville, Hélene lui ayant livré Déïphobe qu'elle avoit épouſé après la mort de Pâris, il fut aſſez bon pour croire que ce ſacrifice étoit une marque de tendreſſe, & ſe réconcilia avec elle, quoique quelques Auteurs n'en conviennent pas. Ménélaüs avoit un temple à Thérapné dans la Laconie, & les habitans de cette ville prétendoient que ce Prince y avoit été inhumé.

MÉNÉLAUS, *Menelaus*, Μενέλαος, (*a*) fils d'Amyntas I, roi de Macédoine, fut pere d'Amyntas II. Ainſi, Ménélaus, fut fils d'un Roi & pere d'un Roi, ſans avoir été Roi lui-même.

MÉNÉLAUS, *Menelaus*, Μενέλαος, (*b*) petit-fils du précédent, étoit fils d'Amyntas II & de Cygnée. Il fut mis à mort par ordre de Philippe ſon frere.

MÉNÉLAUS, *Menelaus*, Μενέλαος, (*c*) frere de Ptolémée I, roi d'Égypte, étoit commandant pour ce Prince dans Chypre, lorſque Démétrius alla former le ſiege de Salamine, l'an 307 avant Jeſus-Chriſt. A la première nouvelle de cette attaque, Ménélaüs réunit toutes les garniſons répandues dans les places de l'iſle pour en fortifier la capitale. Comme les ennemis étoient encore à quarante ſtades de Salamine, il alla au-devant d'eux, accompagné de douze mille hommes de pied & de huit cens chevaux. La bataille s'étant bientôt donnée, les troupes de Ménélaüs, furent battues & miſes en fuite. Démétrius, les pourſuivant juſqu'à leur ville, leur tua environ mille hommes, & fit ſur eux plus de trois mille priſonniers, qu'il délivra enſuite pour les enrôler dans ſes troupes. Mais, comme ceux-ci, qui avoient laiſſé tous leurs effets en Égypte ſous la défenſe de Ptolémée, ſe diſpoſoient à déſerter pour revenir à Ménélaüs, il les fit embarquer de force comme des gens qu'il ne pouvoit jamais gagner, & les envoya tous à ſon pere dans la Syrie.

Cependant, les troupes de Ménélaüs firent paſſer leurs machines dans Salamine, & voyant que Démétrius ſe diſpoſoit à

(*a*) Juſt. L. VII. c. 4.
(*b*) Juſt. L. VII. c. 4. L. VIII. c. 3.
(*c*) Juſt. L. XV. c. 2. Diod. Sicul. p. 704, 757. & *ſeq.* Plut. Tom. I. p. 895. Pauſ. p. 11. Roll. Hiſt. Anc. Tom. IV. pag. 116. & *ſuiv.*

les assiéger, ils garnirent leurs murailles de toutes les défenses convenables ; & Ménélaüs fit partir incessamment des députés au roi d'Égypte pour l'instruire des pertes qu'ils avoient déjà essuyées, & pour le prier de les secourir dans le danger où se trouvoit l'isle entiere. Démétrius de son côté, voyant que Salamine étoit une place considérable, & dont les habitans qui n'étoient pas en petit nombre, se disposoient à une défense vigoureuse, jugea à propos de se pourvoir de machines énormes, de catapultes propres à lancer au loin, ou des traits de toute espece, ou des pierres de toute grosseur. Il fit même venir de l'Asie des ingénieurs & des ouvriers de toute profession, des instrumens de guerre, ou des matières propres à en faire. Mais, sur-tout, il fit construire une machine quarrée qu'il nomma Hélépole, dont chaque côté avoit quatre-vingt-dix coudées de hauteur sur quarante-cinq de largeur, distribuée en neuf étages, & posée sur quatre fortes roues de la hauteur de huit coudées.

Les assiégés, qui se défendoient avec un grand courage, & qui opposoient machines à machines, rendirent pendant quelques jours, & l'attaque, & la défense également douteuses ; & les travaux & les dommages paroissoient assez partagés. Mais enfin, la muraille étant absolument tombée, & la ville sur le point d'être emportée d'assaut, la nuit suspendit en même-tems & l'attaque & la défense. Ménélaüs, qui vit ce danger dans toute son étendue, & bien convaincu qu'on ne pouvoit le parer qu'en mettant les choses dans une toute autre situation, fit amasser une très-grande quantité de bois sec, & le jettant la nuit allumé & frotté d'avance de toutes les matières qui pouvoient animer la flamme, il parvint en effet à brûler la plus grande partie des machines des assiégeans. A cet aspect, les soldats de Démétrius coururent au secours ; mais, le feu ayant déjà pris le dessus, consuma ce bâtiment de bois, & un grand nombre de soldats qui y étoient enfermés. Démétrius, quoique frustré de ce côté-là d'un secours sur lequel il avoit beaucoup compté, ne se désista point de son entreprise, & continua le siege par terre & par mer, espérant de regagner par le tems ce que le feu lui avoit fait perdre.

Cependant, Ptolémée sur la nouvelle du mauvais succès de son frere dans le combat livré contre Démétrius, avoit fait équiper en diligence une puissante flotte, & il vint promptement à son secours. La bataille, à laquelle on se préparoit de part & d'autre après de vains pourparlers, tenoit non-seulement ces Généraux, mais tous les autres Princes & Généraux absens, dans une grande attente de l'événement, qui paroissoit

fort incertain, & qui alloit donner sur eux une grande supériorité au vainqueur. Ptolémée, qui étoit arrivé avec une flotte de cent cinquante vaisseaux, avoit donné ordre à Ménélaüs qui étoit à Salamine, qu'après que le combat seroit engagé, & la mêlée la plus échauffée, il vînt avec les soixante vaisseaux qu'il avoit, charger l'arriere-garde de Démétrius & la mettre en désordre. Mais, Démétrius avoit eu la précaution de laisser dix de ses vaisseaux pour s'opposer à ces soixante de Ménélaüs; car, ce petit nombre étoit suffisant pour garder l'entrée du port qui étoit fort étroite, & pour empêcher Ménélaüs d'en sortir. Et lui cependant, après avoir étendu son armée de terre, & l'avoir répandue sur les pointes qui avançoient dans la mer pour être en état, en cas qu'il arrivât quelque malheur, de secourir ceux qui se sauveroient à la nage, il prit le large avec cent quatre-vingt galeres, & alla charger avec tant d'impétuosité & un si grand effort la flotte de Ptolémée, qu'il la rompit, & que Ptolémée lui-même se voyant défait, prit très-promptement la fuite, avec huit galeres, les seules qui se sauverent; car, de toutes celles qui resterent, les unes furent brisées ou coulées à fond dans le combat, & les autres, au nombre de soixante-dix, furent prises avec tous les équipages. De tout le reste de son train & de son bagage, comme de ses domestiques, de ses amis, de ses femmes, de ses provisions, de ses armes, de son argent, & de ses machines de guerre, qui étoient à l'ancre sur des vaisseaux de charge, rien absolument n'échappa à Démétrius; il se rendit maître de tout, & le fit conduire dans son camp.

Après cette bataille navale, Ménélaüs ne résista plus; il se rendit à discrétion à Démétrius, avec la ville, tous ses vaisseaux, & toute son armée de terre, qui consistoit en douze cens chevaux & en douze mille hommes de pied. Démétrius rehaussa l'éclat de cette victoire déjà si glorieuse en elle-même, par la bonté, par l'humanité, & par la générosité dont il usa en cette occasion. Il rendit généreusement la liberté à Ménélaüs, & le renvoya même sans rançon, avec ses amis, ses domestiques, & tout son bagage.

MÉNÉLAUS, *Menelaus*, Μενέλαος, (a) frere de Simon & de Lysimachus, de la tribu de Benjamin, se fit donner à prix d'argent, l'an 172 avant Jesus-Christ, le souverain Pontificat des Juifs, qu'on ôta à Jason, qui l'avoit aussi acheté à deniers comptans. Mais, parce que Ménélaüs manqua au paiement annuel de la somme con-

(a) Maccab. L. II. c. 4. v. 23. & seq. Joseph. de Antiq. Judaïc. pag. 401. & seq.

venue, son frere Lysimachus fut revêtu de sa dignité. Ménélaüs remonta sur le siege en fournissant de nouvelles sommes, déroba les vases sacrés ; & voyant qu'Onias ne cessoit de crier contre de si grands sacrileges, il le fit tuer par Andronique. Ce fut lui qui attira & conduisit Antiochus, lorsque ce Prince profana le temple. Antiochus. Eupator le fit depuis mourir. *Voyez* Onias V.

MÉNÉMAQUE, *Menemachus*, Μενέμαχος, (*a*) un des Lieutenans de Mithridate. » Un » jour, dit Plutarque, Lucullus » voulant assurer le passage d'un » nouveau convoi, qu'il faisoit » venir pour entretenir dans » son camp l'abondance, dé» tacha Adrianus avec quantité » de gens choisis. Mithridate » ne négligea pas cette occa» sion ; il envoya contre lui » deux autres de ses Lieute» nans, Ménémaque & Myron, » avec beaucoup de cavalerie » & d'infanterie. Mais, de tou» te cette troupe il n'en revint, » dit-on, que deux dans le » camp du Roi. Tout le reste » fut passé au fil de l'épée. «

MÉNENE, *Menænum*, (*b*) Μέναινον, ville de Sicile, selon Diodore de Sicile. Ses interpretes voudroient qu'on lût Menée, *Menæum*, Μεναῖον. *Voyez* Menes.

MÉNÉNIA [la Famille], *Gens Menenia*, (*c*) famille Romaine, qui a produit plusieurs grands hommes.

MÉNÉNIA [la Loi], (*d*) *Lex Menenia*, loi qui fut portée par T. Ménénius Lénatus.

MÉNÉNIA, *Menenia*, nom d'une tribu Romaine. *Voyez* tribu.

MÉNÉNIENS, *Menenii*. *Voyez* Menes.

MÉNÉNIUS [AGRIPPA], *Agrippa Menenius*, (*e*) fut créé Consul avec P. Postumius, l'an de Rome 251, & 501 avant J. Christ. Ces deux Généraux porterent la guerre dans le païs des Auronces ; & ayant défait une grande armée qu'ils leur avoient opposée à l'entrée de leur païs, ils les obligerent de se renfermer dans Pométium, où tout le fort de la guerre fut porté. Les vainqueurs ne verserent pas moins de sang dans la fuite des vaincus, qu'ils avoient faits dans le combat même. Ils en tuerent beaucoup plus qu'ils n'en prirent. Ils égorgerent même ensuite ceux qu'ils avoient faits prisonniers ; &, dans la colère qui les transportoit, ils n'épargnerent pas trois cens ôtages qu'on leur avoit donnés. Une expédition si glorieuse leur fit accorder le triomphe. Il y en a qui prétendent que P. Postumius n'obtint que le petit triomphe, autrement l'ovation.

(*a*) Plut. T. I. p. 502.
(*b*) Diod. Sicul. p. 283.
(*c*) Horat. L. II. Satyr. 3. v. 286.
(*d*) Rosin. de Antiq. Rom. p. 857.
(*e*) Tit. Liv. L. II. c. 16, 32, 33. Roll. Hist. Rom. Tom. I. pag. 221, 261. & *suiv.*

Dix ans après, le peuple s'étant retiré sur le mont sacré, Agrippa Ménénius, homme éloquent pour ce tems-là, fut député vers les rebelles. Il leur montra les suites funestes des dissentions, qui avoient souvent ruiné les villes les plus puissantes, & les grands avantages de la concorde, qui élevoit à un degré suprême de force & de grandeur les États les plus foibles. Il termina son discours par un apologue, connu maintenant de tout le monde, & qui pour lors frappa tous les esprits par sa nouveauté. » Dans le » tems, dit-il, que les mem» bres du corps humain n'é» toient pas en bonne intelli» gence comme ils y sont à » présent, & que chaque mem» bre avoit son conseil & son » langage séparés, les autres » parties du corps, indignées » de ce qu'elles travailloient » toutes pour l'estomac, pen» dant que lui seul, oisif & » paresseux, jouissoit tranquil» lement des plaisirs qu'on lui » préparoit, formerent contre » lui une conspiration. Elles » convintent entr'elles que les » mains ne porteroient plus les » viandes à la bouche, que la » bouche ne les recevroit point, » & que les dents ne travaille» roient plus à les broier. Vou» lant ainsi dompter l'estomac » par la famine, tous les mem» bres & tout le corps tom» berent dans une foiblesse & » une inaction extrêmes. On » reconnut par cette triste ex» périence, que l'estomac n'é» toit pas si oisif qu'on le pen» soit, & que s'il étoit nourri » par les autres membres, il » contribuoit aussi à les nour» rir, communiquant à toutes » les parties du corps par la » digestion des viandes le sang » qui en fait la force & la » vie, & le faisant couler » dans toutes les veines. « Il compara cette sédition intestine des parties du corps avec la division qui séparoit actuellement le peuple d'avec le Sénat. Cette application, qui étoit fort naturelle, plut à toute l'assemblée.

Il proposa ensuite les conditions qui suivent : » Que les » dettes seroient remises en en» tier à ceux qui se trouveroient » insolvables. Que les citoyens » qui pour dettes avoient été » livrés à leurs créanciers, ou » qui devroient l'être en con» séquence de quelque juge» ment rendu contr'eux, auroient » leur pleine liberté. Que pour » l'avenir, le Sénat & le peu» ple de concert feroient tel » réglement qu'ils jugeroient » à propos sur l'affaire dont il » s'agissoit. « Le peuple agréa toutes ces conditions; mais, il demanda qu'on y en ajoûtat une, qui étoit pour lui d'une bien plus grande importance. On avoit donné atteinte à la loi qui permettoit d'appeller au peuple de toutes les ordonnances de quelque Magistrat que ce pût être, par la création du Dictateur qui avoit une auto-

rité souveraine. Il voulut se rétablir en quelque sorte dans ses droits, en créant des Magistrats, dont l'unique devoir seroit de veiller à la conservation de ses privileges & de ses droits, qui ne pourroient être choisis que parmi le peuple, & dont la personne seroit sacrée & inviolable. Ces Magistrats sont connus sous le nom de Tribuns du peuple.

Quelque tems après mourut Agrippa Ménénius, egalement aimé du Sénat & du peuple, pendant tout le cours de sa vie, & que le peuple aima encore davantage depuis sa retraite. Mais, ce dépositaire des intérêts des deux ordres, cet arbitre de la paix & de l'union de ses citoyens, cet Ambassadeur du Sénat vers le peuple, cet orateur, dont l'éloquence ramena une multitude irritée dans la ville, ne laissa pas de quoi fournir aux frais de ses funérailles. Le public y suppléa. Les Tribuns, ayant assemblé le peuple, firent l'éloge d'Agrippa Ménénius. Ils raconterent ce qu'il avoit fait de grand dans la guerre & dans la paix; ils éleverent jusqu'au ciel ses rares qualités, son désintéressement, sa frugalité, sa droiture, son mépris pour les richesses, l'horreur infinie qu'il avoit sur tout des usures & des profits cruels qui se tirent du sang des malheureux; & ils conclurent enfin qu'il seroit honteux qu'un si grand homme, après sa mort, fût privé des honneurs qu'il méritoit, faute de laisser de quoi fournir aux frais de sa sépulture. Tous les particuliers se taxerent par tête avec joie, ce qui fit une somme considérable. Le Sénat, piqué d'une noble jalousie, regarda comme un affront pour l'État, qu'un homme de ce mérite fût enterré des aumônes des particuliers, & jugea qu'il étoit trop juste que le trésor public en fît les frais. L'ordre fut donné sur le champ aux Questeurs, qui n'épargnerent rien pour donner à la pompe funebre d'Agrippa Ménénius tout l'éclat & toute la magnificence dignes de son rang & de sa vertu. Le peuple néanmoins, piqué à son tour d'émulation, refusa constamment de reprendre l'argent qu'il avoit donné, & que les Questeurs lui vouloient remettre. Il en fit présent aux enfans d'Agrippa Ménénius, de crainte que leur pauvreté ne les engageât dans des professions indignes du rang & de la gloire de leur pere.

MÉNÉNIUS [T.], (a) *T. Menenius*, fils du précédent, fut créé Consul avec C. Horatius, l'an de Rome 277, & 475 avant Jesus-Christ. Il eut ordre de marcher contre les Toscans, mais il fut vaincu; & l'année suivante, on lui fit son procès pour cela, malgré tous les efforts des Sénateurs pour l'empêcher. Deux des Tribuns du

(a) Tit. Liv. L. II. c. 51, 52. Roll. Hist. Rom. T. I. p. 332. *& suiv.*

peuple l'assignerent à venir rendre compte du mauvais succès qu'avoit eu l'armée Romaine sous sa conduite, & de la honte qu'elle avoit soufferte. On lui fit sur-tout un crime de la perte des Fabius, & de la prise de Crémere; & le peuple le condamna presque tout d'une voix dans les Comices assemblés par Tribus, quoiqu'il fût fils de cet Agrippa Ménénius, qui avoit ramené le peuple après sa retraite sur le mont Sacré, & qui l'avoit réconcilié avec les Patriciens. L'arrêt ne portoit qu'une amende, mais par l'évenement il devint un arrêt de mort. T. Ménénius, condamné à payer la somme de deux mille as, objet alors considérable, mourut quelque tems après de douleur & de chagrin, de s'être vu ainsi traité par ses concitoyens.

MÉNÉNIUS [C.], (a) *C. Menenius*, fut créé Consul avec P. Sestius Capitolinus, l'an de Rome 302, & 450 avant Jesus-Christ. Leur Consulat fut remarquable par la création des Décemvirs, qui n'entrerent cependant en charge que l'année suivante.

MÉNÉNIUS [AGRIPPA], *Agrippa Menenius*, (b) fut créé Triumvir, l'an de Rome 313, & 439 avant Jesus-Christ. *Voyez* Ébutius [Postumus] Cornicen.

MÉNÉNIUS [L.] LANATUS, *L. Menenius Lanatus*, (c) parvint au Consulat avec Proculus Géganius Macérinus, l'an de Rome 315, & 437 avant Jesus-Christ. Rome, cette année, eut à lutter contre les horreurs de la famine, dont les Tribuns du peuple attribuoient la cause à la fraude & à la négligence des Consuls.

MÉNÉNIUS [AGRIPPA] LANATUS, *Agrippa Menenius Lanatus*, (d) fut élevé au Consulat avec T. Quintius Capitolinus, l'an de Rome 316, & 436 avant Jesus-Christ. On croit que c'est le même qui vingt ans après fut nommé Tribun militaire. Il parvint encore à cette charge deux ans après.

MÉNÉNIUS [L.], (e) *L. Menenius*, fut créé Tribun militaire, l'an de Rome 368, & 384 avant Jesus-Christ. Sept ans après, il fut élevé à la même charge.

MÉNÉPHON, *Menephon*, (f) homme détestable qui voulut dormir avec sa mere sur le mont Cyllene. On a dit qu'il fut changé en bête brute, pour marquer l'horreur que tout le monde eut de son infame passion; on croit que sa mere le fit mourir, avant qu'il eût exécuté son dessein.

MÉNEPTOLEME, *Meneptolemus*, Μενεπτόλεμος, (g) un des capitaines Grecs qui allerent au siege de Troie. Il étoit

(a) Tit. Liv. L. III. c. 32.
(b) Tit. Liv. L. IV. c. 11.
(c) Tit. Liv. L. IV. c. 12.
(d) Tit. Liv. L. IV. c. 13, 45, 47.
(e) Tit. Liv. L. VI. c. 5, 27.
(f) Myth. par M. l'Abb. Ban. Tom. VIII. p. 73, 74.
(g) Homer. Iliad. L. XIII. v. 693.

fils d'Iphiclus, & commandoit avec Médon les habitans de Phthie.

MENES, *Menæ*, (a) ville de Sicile. Ptolémée la place dans les terres, entre Néétum & Paciorus. Fazel la nomme Mineo, & Niger Calatagirone. Diodore de Sicile écrit *Menænon* & *Menæon*, & Cicéron appelle les habitans Ménéniens.

Cette ville fut bâtie par Deucétius, chef des Siciliens, l'an 459 avant Jesus-Christ; & ce Général partagea aux citoyens dont il la peupla, le territoire des environs.

MENES, *Menes*, Μένης, (b) ville de l'isle Hespérie. Elle étoit sacrée, & habitée par des Éthiopiens Ichthiophages. On dit qu'il en sortoit des exhalaisons enflammées, & qu'on y trouvoit aussi quantité de pierres précieuses, comme des escarboucles, des sardoines, & des émeraudes. Cette ville fut la seule dont les amazones ne purent s'emparer.

MÉNÈS, *Menes*, ou *Menas*, Μηνᾶς, (c) premier roi d'Égypte.

Hérodote dit positivement que Ménès, premier roi d'Égypte, après avoir bâti Memphis, y consacra un temple en l'honneur de Vulcain; & Diodore de Sicile rapporte que ce même Prince apprit à ses sujets le culte des Dieux, & la manière d'offrir des sacrifices.

Mnévès, ou Ménès, étoit digne par la supériorité de son esprit, d'être comparé, dit Diodore de Sicile, aux Dieux & aux héros, auxquels il succéda dans le gouvernement des hommes; circonstance qui indique que ce premier Législateur est le même que le premier roi d'Égypte. Il est encore cité par Diodore de Sicile pour le premier de tous ceux qui, voulant faire recevoir plus sûrement les loix qu'ils prescrivoient, prétendoient les tenir des mains d'une divinité.

Voilà donc deux passages qui établissent avec évidence l'auteur de l'idolâtrie & de son origine. Remarquons que cette origine est fondée sur le témoignage de deux des plus célebres Écrivains de l'Antiquité, de ceux dont les opinions sur cette matière doivent être regardées comme des décisions. Remarquons encore que ces deux voyageurs, en nous apprenant que c'est à Ménès que l'idolâtrie doit son origine, indiquent en même tems l'époque de cette origine, selon Moïse, à tous ceux qui reconnoissent Mezraïm sous le nom de Ménès. On peut compter dans ce nombre presque tous les Chronologistes & les Historiens; & comme l'é-

(a) Ptolem. L. III, c. 4. Diod. Sicul. p. 283. Cicer. in Verr. L. V. c. 83.

(b) Diod. Sicul. pag. 130.

(c) Herod. L. II. c. 4, 99. Diod. Sicul. pag. 28, 29, 56. l'Egypt. Anc. Tom. I. pag. 8. & suiv. Tom. II. pag. 26. & suiv. Roll. Hist. Anc. Tom. I. pag. 66. Mém. de l'Acad. des Inscript. & Bell. Lett. Tom. IX. p. 27, 28.

poque du regne de Ménès, que, dans la Chronologie du grand Empire, on prouve être fixée à l'an 1816, concourt exactement avec l'époque que la Chronologie de l'Hébreu donne au tems de la vie de Mezraïm, l'identité des noms de Mezraïm, petit-fils de Noé, & de Ménès, fondateur de l'Empire Égyptien, auteur de l'idolâtrie, doit être regardée comme exactement démontrée; d'autant plus qu'il est certain que Mezraïm a passé en Égypte où il a fondé, sous le nom de la Mestrée, un Empire dont les livres saints distinguent les différentes parties par les noms de ses fils.

I.

Motifs qui ont engagé Ménès à introduire l'idolâtrie.

Les Historiens que nous avons cités, ne décrivent point l'état que Ménès tenoit en Égypte; ils ne dépeignent point la situation de ce chef des Égyptiens, par rapport à la colonie qui l'avoit suivi sur les bords du Nil; ce ne sont point ces Historiens qui apprennent le danger, où il vit sa puissance naissante; danger qui, sans doute, le détermina à introduire le culte dont Hérodote & Diodore de Sicile parlent. Mais, en ajoûtant à ce que ces Historiens rapportent, les traits particuliers conservés par d'autres Auteurs, on verra que Ménès eut bientôt lieu de craindre d'être abandonné de tous ceux qui s'étoient arrêtés avec lui dans cette fertile contrée, & que ce fut là le pressant motif qui l'engagea à mettre en œuvre toutes les ressources que son génie lui suggéra. L'histoire particuliere de cet évenement ne paroîtra point ici un épisode déplacé.

Nous sçavons que les hommes, forcés d'abandonner leur premiere demeure, se sont dispersés dans toutes les parties du monde; il est fort inutile de sçavoir si Cham commandoit toute la troupe qui dirigea sa marche vers le couchant, dont diverses parties s'étant détachées, le reste pénétra jusqu'aux extrêmités de l'Afrique.

Il est de même peu intéressant de découvrir si Mezraïm, qui ne pouvoit avoir de droit que sur sa propre famille, s'étoit attaché, dans sa marche, ceux qui se sont fixés avec lui sur les bord du Nil; & si ces hommes, que l'impossibilité de s'entendre, ou le penchant naturel pour l'Anarchie, chassoit comme lui des plaines de Sennaar, & que sans doute l'inconstance & la légereté n'abandonnoient point, l'avoient suivi avec leurs enfans dans tous ses campemens.

Il suffit de sçavoir que Mezraïm, que nous nommerons désormais Ménès, d'accord en cela avec tous les Historiens anciens & modernes, fut le chef de la colonie Egyptienne, & qu'il employa l'espace de cinquante-neuf ans, pour faire le trajet depuis les environs de Babylone jusqu'au Nil, circons-

tance qui sert encore à fixer l'époque précise de l'idolâtrie, puisqu'il en est l'auteur.

La partie du détachement qui avoit abandonné les plaines de Sennaar pour s'avancer vers le couchant, & qui forma la colonie Egyptienne, étoit composée d'hommes également libres; mais, ces hommes libres, en restant attachés à Ménès, lui déféroient une sorte de supériorité. Cette déférence surprendra moins, si on fait attention que Ménès, qui est devenu Législateur & fondateur de villes & d'un Empire, devoit être naturellement doué de ce génie heureux, de ce caractere, qui n'a point été défini; qu'il devoit être enfin l'un de ces hommes privilégiés qui ont l'art de s'assujettir tous ceux qui les approchent.

Ces avantages excitent ordinairement le désir de dominer; & Ménès ne devoit poit être exempt de cette passion qu'il satisfaisoit, en se conservant dans l'état où il étoit. Il s'accoutuma en effet à jouir de sa supériorité, & à se regarder comme chef de tous ceux dont il étoit environné, & à les compter tous comme autant de sujets; cependant, il en vit le nombre diminuer insensiblement; les uns pénétrerent plus avant dans l'Afrique, d'autres passerent en Libye, & quelques-uns retournerent en Asie.

Il paroît encore, par l'ordre chronologique des dynasties des rois Egyptiens, & par leurs titres particuliers, que pendant la vie de Ménès, plusieurs de ceux qui lui étoient restés unis, s'en séparerent pour former, dans l'Egypte même de nouveaux établissemens.

Tels furent, selon l'Histoire, les partages qui, en affoiblissant les sujets de Ménès, affoiblissoient encore la colonie Egyptienne, dès les premiers tems où elle commençoit à se former, & qui alloit anéantir l'autorité que Ménès s'étoit acquise.

Il falloit empêcher cette défection, & Ménès eut recours aux seuls ressorts qu'il pouvoit faire agir. Il se gouverna en adroit politique; sans doute il avoit étudié les hommes, connoissance essentielle à ceux qui veulent les conduire, & tout l'assuroit que le goût de la nouveauté les domine souverainement. Ainsi qu'Hérodote & Diodore de Sicile nous l'ont déjà dit, Ménès institua un culte & des cérémonies qui pouvoient éblouir ceux qui restoient sous ses loix. Comme ces nouveaux Egyptiens n'avoient point encore d'établissement formé, & qu'ils avoient des besoins sans nombre, ils étoient souvent forcés de se rassembler, ou d'avoir recours au chef; en sorte qu'il avoit mille occasions favorables de leur faire adopter ses vues. Cet acte de la politique de Ménès parut si puissant sur l'esprit des hommes, qu'il fut imité, avec un égal succès, par les rois Egyptiens ses successeurs,

& dans la suite, de presque tous les fondateurs d'Empire, & des Législateurs.

II.

Les Dieux objet du culte institué par Ménès.

Ménès institua donc le culte des Dieux, & prescrivit la maniere d'offrir des sacrifices. Ce fait, rapporté par Diodore de Sicile, n'est accompagné d'aucune circonstance qui puisse le rendre suspect; il n'est point de ceux où il faut distinguer la vérité de la fiction. D'ailleurs, ce n'est point une tradition hazardée; elle étoit liée à l'histoire de divers temples & édifices publics; & elle est soutenue & justifiée par plusieurs autres passages qui apprennent les suites de cet évenement.

Ménès, en fixant, selon Hérodote, sa demeure au centre de l'Egypte, peu au-dessus du Delta, y construisit un temple qu'il dédia à Vulcain. Voilà une des suites de l'établissement annoncé par Diodore de Sicile, & qui feroit juger, quand il ne l'auroit point dit, que Ménès est l'instituteur du culte des Dieux chez les Egyptiens, & conséquemment de leur idolâtrie.

Le Dieu Vulcain, ce premier Dieu des Egyptiens, n'est point inconnu; c'est sous ce nom qu'ils adoroient le feu, comme pere des Dieux; mais, le feu ne fut pas long-tems le seul Dieu qu'ils eurent: le premier pas est le seul difficile en pareille circonstance. Le Soleil & la Lune, ces astres que nous admirons, furent bientôt mis au rang des principales divinités de l'Egypte. Il n'est rien en effet, dans la nature, qui surprenne, ni qui captive autant nos attentions. » Ces nouveaux » hommes, dit Diodore de Si» cile, en parlant des premiers » habitans de l'Egypte, con» templant la forme de l'uni» vers, & admirant son ordre » & sa beauté, furent particu» liérement saisis de vénération, » à l'aspect du Soleil & de la » Lune. Ils regarderent ces » deux astres comme deux Di» vinités principales & éter» nelles; & ils nommerent l'un » Osiris, & l'autre Isis; deux » noms tirés de l'idée qu'ils en » avoient prise. » Ce sont-là les premieres & les principales Divinités proposées par Ménès à ses sujets, à ceux qui, sortis avec lui des plaines de Sennaar, construisirent le temple de Vulcain; elles furent les Divinités de leurs propres enfans, qui n'auroient pu avoir encore oublié le véritable sens des symboles, si on leur en avoit montré. Diodore de Sicile, en parlant de la plupart des Dieux des Egyptiens, nous apprend qu'ils révéroient de même toute la nature, tant en général que dans ses détails.

Lorsque les Chronologistes Egyptiens mirent les Dieux à la tête des dynasties de leurs Rois, ils ne fixerent point pour Vulcain un regne limité comme

pour les autres Dieux, comptant par-là montrer son éternité. Plusieurs des Mythologues prétendoient que le nom du Feu existoit, avant que le nom de l'Egypte fût connnu ; d'autres croyoient que le Soleil ou Osiris étoit la premiere des Divinités célestes, & que ce Dieu étoit cependant fils de Vulcain. Ces contradictions peuvent, il est vrai, donner une idée désavantageuse du récit des Anciens ; mais, elles ne produiront point cet effet chez les Critiques attentifs. Ils verront la source de ces diversités de sentimens, dans les systêmes appuyés de fragmens des écrits des Prêtres dont on ne connoissoit point la véritable intention, & où on avoit moins cherché la vérité, qu'à les faire parler dans le sens qu'on vouloit leur donner.

Le Feu & les Astres qui se font remarquer plus que tous les autres dans le firmament, & qui sont à la tête de la liste des grands Dieux, des Dieux éternels, ne furent pas long-tems les seules divinités de l'ancienne Egypte. Ménès, ne se bornant point à en chercher dans les objets, qui semblent mettre toute la nature en action, fit rendre encore un culte à ses ancêtres, qui furent compris au nombre des Dieux terrestres ou du second ordre. Pour connoître qui sont ces Dieux, consultons les monumens, seuls dépositaires du secret de cette mythologie. Indépendamment du temple que Ménès avoit érigé en l'honneur de Vulcain, il en consacra un autre à ses ancêtres, dont les Grecs parlent, sous les noms de Jupiter & de Junon. Il en dédia à son propre pere, appellé Jupiter Ammon, & aux autres Dieux qu'il avoit proposés à ses sujets. Ces nouveaux Dieux furent aussi favorablement accueillis que les premiers ; toute la colonie étoit glorieuse de reconnoître en eux les patriarches dont elle tiroit son origine, de même que Ménès.

Il est essentiel de remarquer que ces temples construits par ce Prince, en l'honneur de ses peres, ne sont point les seuls monumens qui prouvent que les Egyptiens adoroient des hommes célebres de l'Antiquité. Indépendamment des autorités de Cicéron, de Pline, d'Eusebe, de saint Clément d'Alexandrie, &c. Diodore de Sicile en donne une autre encore plus décisive. Elle n'est point fondée sur ses conjectures. Il ne parle point d'après les Egyptiens ; ils pourroient être suspects ; mais, il rend la tradition des Ethiopiens qui prétendoient tirer vanité de ce que les Egyptiens avoient imité, disoient-ils, l'usage qu'ils eurent, dès leur origine, de placer au rang des Dieux les Rois qui les avoient gouvernés.

III.

Par quel moyen Ménès attache ses sujets au nouveau culte?

Tout favorisoit Ménès dans

son entreprise. Les besoins des Egyptiens étoient sans bornes dans les premiers tems. Ils vivoient dans un climat différent de leur terre natale; ils n'habitoient que des cavernes ou des cabanes de roseaux; ils n'usoient qu'avec crainte, des biens que la nature leur offroit. Ménès les accoutuma insensiblement à une vie commode & agréable; & ayant gagné par là leur confiance, il leur fit encore sentir l'utilité du travail, pour forcer la nature à devenir prodigue en leur faveur. Il fit élever des digues, & combler des canaux du Nil; il en redressa le cours, bâtit des villes & des temples. Chacun en particulier trouvoit de l'avantage à ces travaux, & s'en occupoit uniquement, sans s'attacher à prévoir les suites des établissemens que Ménès faisoit d'ailleurs. Ce fut dans cette circonstance qu'il institua des prêtres, pour maintenir le culte qu'il introduisoit, pour en être les ministres, & en même tems pour être les arbitres & les Juges de tout ce qui pouvoit concerner la religion. Ces Prêtres furent déclarés exempts des travaux & du service public; ils étoient entretenus aux dépens de la colonie; ils avoient enfin tant d'intérêt à la conservation & au progrès du grand ouvrage de Ménès, par la supériorité & les avantages attachés à leur état, qu'il pouvoit se reposer sur eux du succès de ses vues.

On ne manque jamais d'hommes qui sçavent tout sacrifier à l'intérêt; il ne s'agit que de les bien choisir; Ménès avoit sans doute parfaitement réussi; ces Prêtres, devenus les arbitres dans presque toutes les circonstances, ne songerent plus qu'à assurer par toutes sortes de voies les privileges du Sacerdoce; & à proportion qu'ils les rendoient plus considérables, ils donnoient plus de solidité aux établissemens de Ménès.

Telle est l'origine, telle est l'époque de l'idolâtrie chez les Egyptiens; tels sont les intérêts qui lui ont donné naissance, telles sont les plus anciennes Divinités de ce peuple, & les moyens mis en œuvre pour les faire admettre.

Nous tenons toute cette histoire d'Auteurs dignes de confiance, qui pratiquoient cette religion en général, & qui, pour en connoître plus sûrement l'origine, se sont donné tous les soins & les mouvemens qui marquent l'intérêt qu'ils y prenoient. Nous voyons d'ailleurs, que tout ce qu'ils en disent, ressemble au génie de l'homme de tous les siecles & de tous les païs, & à la conduite qu'il a constamment tenue.

Il faudroit extraire toute l'histoire ancienne, pour citer les circonstances dans lesquelles, soit en imitant la conduite de Ménès, soit en supposant des révélations, les Législateurs ont réussi à se faire écouter. On y verroit que tous les fondateurs d'Empire, & ces hommes audacieux & entreprenans, qui en-

levoient les sujets à leurs Rois légitimes, ont introduit, dans les mêmes vues, de nouvelles Divinités, & établi de nouveaux cultes.

Ce fut le plus sûr expédient que trouva Jéroboam, premier roi d'Israël, pour empêcher les Israëlites de retourner sous la domination de Roboam, à laquelle il les avoit soustraits; & nous voyons, dans l'histoire moderne, qu'en matiere de religion, dans les siecles même les moins reculés, les nouveautés ont trouvé des foules de partisans, lorsque les Princes ont travaillé à les introduire. On a vu enfin le plus grand nombre de ceux dans lesquels réside le dépôt sacré, être, à l'exemple des prêtres Egyptiens, les premiers à les recevoir, & les plus empressés à les accréditer parmi le peuple.

I V.

Les Prêtres font l'apothéose de Ménès.

Ses fils sont mis au rang des Dieux.

Ménès, fondateur de l'Empire & des principales villes, auteur d'un culte qui excitoit chez les superstitieux Egyptiens la plus vive reconnoissance; Ménès, le pere de ses sujets, qui suggéroit tous les jours de nouveaux moyens d'adoucir les maux, & qui étoit universellement chéri, s'étant écarté sur les bords du Nil, y fut dévoré par un hippopotame, l'un des monstres dont ce fleuve nourrit plusieurs especes. Ce cruel & funeste évenement, en rappellant tous les avantages que Ménès avoit procurés à la société, excita les plus sensibles regrets. La Reine sa femme, qui étoit aussi sa sœur, fit éclater tout son désespoir; & ses fils, animés des mêmes sentimens, se joignirent à elle pour rendre ou faire rendre au digne objet de la reconnoissance publique & de leur amour, des devoirs proportionnés aux sentimens dont ils étoient remplis.

Ménès avoit pensé que le respect & la vénération qu'on auroit pour son pere, contribueroient à l'affermissement de son autorité, & il en avoit fait une divinité terrestre; cette conduite parut indiquer celle qu'on devoit tenir à son égard. La Reine engagea donc les sociétés de Prêtres, qui s'étoient formées dans les divers établissemens faits en Egypte, d'instituer, en l'honneur de leur fondateur, des sacrifices & des cérémonies secretes & mystérieuses. Les différentes sociétés s'y prêterent également, & elles lui érigerent des Mausolées qui autoriserent leurs successeurs, dans chacune de ces sociétés, à prétendre tous qu'ils étoient dépositaires du corps mortel, que la nouvelle Divinité terrestre avoit abandonné.

Les Ministres de la religion, en mettant Ménès au rang des Dieux terrestres, suivoient le plan qu'il leur avoit tracé; &

ſans doute même ils ſeconderent ſes deſſeins au-delà de ſes eſpérances ; ils publierent que pour veiller plus utilement à la conſervation de ſes ſujets, pour leur procurer de nouveaux avantages, il s'étoit réuni au Soleil, & ils lui donnerent le nom d'Oſiris, ainſi que lui-même l'avoit donné à ſon pere; c'eſt ſous ce nom que Ménés fut généralement adoré dans toute l'Egypte. Cependant, quoique toutes les ſociétés de Prêtres s'accordaſſent à placer Ménès dans les cieux, quoiqu'elles lui donnaſſent toutes le nom d'Oſiris, comme elles avoient réglé, ſans ſe communiquer, le culte qu'elles prétendoient lui rendre, ce culte étoit différent dans preſque tous les temples, & le nouveau Dieu étoit honoré ſous divers ſurnoms. Les Prêtres du temple célebre, conſtruit dans une des iſles du Nil, voiſine des rochers de Philès, le nommoient toujours Oſiris. Il étoit Ménès dans le temple de Thèbes, où Gnéphactès abolit les honneurs qu'on rendoit à ſa mémoire; & à Héliopolis, il étoit indiſtinctement Oſiris, ou le Soleil, ou Mnévis.

Comme Ménès, en conſtruiſant le temple de Vulcain dans Memphis, en avoit fait le ſiege principal de ſa religion, il s'y étoit formé différentes ſociétés de Prêtres. Celle qui déſervoit le temple, où l'on nourriſſoit le bœuf Apis, révéroit Ménés ſous le nom d'Apis, indiſtinctement, comme ſous le nom d'Oſiris. On le nommoit Sérapis dans le temple qu'on diſoit être ſon véritable tombeau. Les Prêtres des Dieux Cabires l'invoquoient ſous le nom de Sydyc ou de Jupiter, comme pere de ces Dieux.

Il ne doit pas paroître ſurprenant que les différentes ſociétés de Prêtres ſe ſoient toutes portées également, & ſans ſe communiquer, à cet acte de reconnoiſſance ; elles étoient toutes intéreſſées à faire reſpecter par la nation le fondateur de l'Empire, qui, en les inſtituant, leur avoit attribué tous les avantages dont ils jouiſſoient ; ils rendoient par cet acte ces avantages inviolables, & même ſacrés, en ſorte que ce motif dut, autant que les inſtances de la Reine & de ſes enfans, les engager à ſe prêter à leurs vues.

La Reine s'occupa, pendant toute ſa vie, à multiplier ces pieux établiſſemens, dont un vif attachement à la mémoire de ſon reſpectable époux, lui ſuggéroit l'idée. Elle s'occupa auſſi du ſoin de faire regner à Memphis dans la baſſe Egypte, ſon ſecond fils Toſorthrus qu'elle avoit ſingulièrement aimé. Cependant, elle ne négligeoit aucun des moyens de captiver les vœux de la nation, & en particulier ceux des Prêtres, qui à ſa mort l'aſſocierent à la divinité de Ménès, en lui donnant le nom d'Iſis que Ménès avoit long-tems auparavant attribué à ſa mere.

Pour éterniſer la mémoire de la grande union qui regna tou-

jours entre les deux époux, on réunissoit ordinairement les noms d'Isis & d'Osiris; & on érigea, en l'honneur d'Isis, des Mausolées à côté de ceux qui avoient été érigés à Osiris. Il subsista très-long-tems à Nyse, ville d'Egypte, aux confins de l'Arabie, deux colonnes portant des inscriptions hiéroglyphiques, qui apprenoient que ces monumens avoient été consacrés à ces deux Divinités. Elles avoient l'une & l'autre dans la basse Egypte des temples qui leur étoient particuliérement dédiés. Les débris de celui qui étoit consacré à Isis & à son culte, dans la ville de Busiris, au milieu du Delta, retracent encore aujourd'hui l'immense étendue & l'extrême magnificence dont il étoit.

Toute la famille de Ménès-Osiris intéressoit également les Egyptiens. Ses deux fils, connus dans les annales chronologiques, sous les noms d'Athotès & de Tosorthrus, qui ont regné, le premier à Thèbes, & le second à Memphis, & qui, entre les chefs des petits Etats formés à la mort de Ménès, sont les seuls que les monumens disent être ses fils, furent, comme lui, mis au rang des Dieux terrestres, en reconnoissance des avantages qu'ils avoient procurés à la société naissante. Athotès reçut à son Apothéose le nom de Mercure, & Tosorthrus ceux d'Orus & d'Esculape. Le premier, qui étoit particuliérement aimé de son pere, avoit inventé les caractères hiéroglyphiques; & le second s'étoit rendu célebre par son talent singulier pour la médecine, dont Isis lui avoit donné les premiers élémens.

MÉNESTHÉE, *Menestheus*, Μενεσθεὺς, (a) fils de Pétée, petit-fils d'Ornée, & arriere-petit-fils d'Erechthée II, s'avisa de flatter les Athéniens, & de captiver leurs bonnes graces par des paroles douces & attrayantes; & il fut, dit-on, le premier qui mit en usage ces sortes de moyens. Par cet artifice, il excita contre Thésée les plus puissans d'entre les Nobles, qui ne le supportoient déjà qu'avec beaucoup de peine, persuadés qu'il leur avoit ôté à tous l'empire qu'ils exerçoient chacun dans leur bourg, & qu'en les renfermant ainsi dans une même enceinte, il les avoit rendus ses sujets, ou plutôt ses esclaves. D'un autre côté il anima le peuple, en lui faisant entendre que sous le prétexte d'une liberté fausse & chimérique, ils avoient été réellement privés de leur patrie, de leurs fêtes & de leurs sacrifices, afin que n'ayant plus le bonheur d'être justement gouvernés par plusieurs Rois naturels & légitimes, ils fussent assujettis à un étranger & à un inconnu. Mais, ce qui favorisa

(a) Plut. T. I. p. 15. Pauf. p. 1, 30, 42, 131, 195. Homer. Iliad. L. XIII. v. 195, 196, 690, 691. Myth. par M. l'Abb. Ban. T. VII. pag. 119, 245, 336.

le plus ses desseins, ce fut la guerre des Tyndarides, qui dans le même-tems entrerent en armes dans l'Attique. Il y a même des Auteurs qui prétendent que Ménesthée les y avoit attirés.

Quoi qu'il en soit, Thésée fut obligé de prendre la fuite, & alla chercher un asyle dans l'isle de Scyros, où il périt malheureusement. Aussitôt après sa retraite, Ménesthée fut placé sur le trône. La plupart des Athéniens, comme le remarque Pausanias, avoient beaucoup plus de penchant pour lui que pour Thésée; ce qui n'est pas absolument surprenant. Ménesthée, en qualité d'arriere-petit-fils d'Erechthée II, avoit plus de droit au Royaume que Thésée, dont le pere étoit incertain, & que l'on pouvoit tout au plus supposer être fils d'Égée, lequel Égée n'étoit que fils adoptif de Pandion, comme nous l'apprenons d'Apollodore & de Plutarque.

Ménesthée alla au siege de Troie, & ce fut du port de Phalere qu'il partit avec son escadre. Il fut d'un grand secours à Agamemnon, & contribua beaucoup à la prise de Troie. Au retour de cette expédition, il mourut dans l'isle de Mélos après un regne de vingt-trois ans.

Il y en a qui font Ménesthée, fils de Borus & de Polydore.

MÉNESTHÉE, *Menesthius*, Μενεσθεὺς, (a) capitaine Athénien, gendre de Timothée, & fils d'Iphicrate & d'une fille de Cotys, roi de Thrace.

Les Athéniens, accablés par différentes pertes qu'ils avoient faites, & se voyant d'ailleurs attaqués par le roi Philippe, donnerent le commandement de la flotte à Ménesthée. Mais, on lui associa son pere & son beau-pere pour lui servir de conseil, à cause de leur grande capacité & de leur prudence, & on lui ordonna de ne rien entreprendre que par leurs avis. La confiance que l'on avoit en ces deux grands hommes, rassuroit le peuple à un tel point, qu'il crut que c'étoit le seul moyen de réparer toutes les pertes qu'ils venoient de faire. Ces trois Collegues firent voile vers l'isle de Samos; & comme ils étoient près d'aborder dans cette isle, il s'éleva tout à coup une violente tempête. Les deux anciens Généraux, ayant jugé à propos de ne point tenir la mer, firent jetter l'ancre pour mettre leur flotte en sûreté.

MÉNESTHÈS, *Menesthes*, (b) Μενέσθης, capitaine Grec, très-expérimenté dans le métier de la guerre. Il tomba sous les coups d'Hector.

MÉNESTHIUS, *Menesthius*, Μενέσθιος, (c) Capitaine d'un courage éprouvé & d'une fidélité connue, étoit fils du fleuve

(a) Corn. Nep. in Iphicrat. c. 3. in Timoth. c. 3. Plut. T. I. p. 744.

(b) Homer. Iliad. L. V. v. 609.

(c) Homer. Iliad. L. XVI. v. 173. & seq.

Sperchius,

Sperchius, qui devoit sa naissance à Jupiter, & de la belle Polydore, fille de Pélée, qui avoit sçu enflammer ce Dieu; mais, dans le public, il passoit pour le fils de Borus, qui avoit épousé cette Princesse après l'avoir comblée de magnifiques présens. Ménesthius partit pour le siege de Troie, ayant sous son commandement une partie de la flotte d'Achille. Il étoit armé d'une cuirasse de diverses couleurs.

MÉNESTHIUS, *Menesthius*, Μενέσθιος, (a) roi d'Arne, étoit fils d'Areithoüs & de Philoméduse. Il fut tué par Pâris au siege de Troie.

MÉNESTHO, *Menestho*, (b) l'une des nymphes Océanides, filles de l'Océan & de Téthys. Elle fut ainsi nommée, parce qu'elle se ressouvenoit de tout.

MÉNÉTAS, *Menetas*, (c) Epirote, qui, étant entré dans Naupacte avec des troupes, en avoit soulevé les habitans contre les Romains. Ce fut pour cela que le consul M. Acilius Glabrion, demanda que les Achéens lui livrassent Ménétas, l'an de Rome 561, & 191 avant Jesus-Christ.

MÉNETE, *Menetes*, (d) lieutenant d'Alexandre le Grand, fut établi par ce Prince, gouverneur de Babylone. Le Roi lui laissa deux mille hommes de pied & mille talens, avec ordre de faire des recrues. Apollodore partageoit avec Ménete l'autorité.

MÉNÉTIUS, *Menetius*, (e) fils de Japet & de Clymene. Jupiter l'écrasa d'un coup de foudre, & le précipita dans les enfers, parce qu'il s'étoit souillé de plusieurs crimes. C'est apparemment le même qui suit.

MÉNÉTIUS, *Menetius*, (f) bouvier des Enfers. Ménétius ayant voulu s'opposer à Hercule, & défendre le chien Cerbere, le Héros l'embrassa, & le serra tellement qu'il lui brisa tous les os.

MÉNEXENE, *Menexenus*, Μενέξενος, (g) Athénien dont parle Démosthène.

MÉNEXENE, *Menexenus*, Μενέξενος, (h) titre d'un dialogue de Platon. Le commencement de ce Dialogue est plus plaisant que sérieux, parce que Socrate, en approuvant la coutume de louer publiquement ceux qui étoient morts pour leur patrie, se moque finement de la vaine ambition des Athéniens, dont les louanges remplissoient plus de la moitié de ces oraisons funebres; de maniere qu'elles n'étoient pas tant l'éloge des morts, que celui des vivans. Ce Dialogue est fort beau,

(a) Homer. Iliad. L. VII. v. 8. & seq.
(b) Antiq. expl. par D. Bern. de Montf. Tom I. p. 72.
(c) Tit. Liv. L. XXVI. c. 28.
(d) Q. Curt. L. V. c. 1.
(e) Myth. par M. l'Abb. Ban. Tom. I. p. 199.
(f) Antiq. expl. par D. Bern. de Montf. T. I. p. 217.
(g) Demosth. Orat. in Bœot. p. 1008.
(h) Plut. Tom. I. pag. 165.

& plein de traits d'une satyre très-fine.

MÉNIA [la colomne], (a) *columna Menia*, colomne que l'on voyoit à Rome. Cicéron en fait mention dans son oraison pour P. Sestius.

MÉNIA [la loi], *lex Menia*, (b) loi dont il est fait mention dans le Brutus de Cicéron.

MÉNIA [la loi], *lex Mænia*, (c) loi par laquelle, selon quelques-uns, il étoit défendu aux enfans de fermer les yeux de leurs peres mourans ; mais, cette Loi exprimée ainsi dans Varron, *ne filii luci claro sigillent oculos*, se doit entendre, selon les plus habiles Jurisconsultes, d'une bien différente maniere ; ils prétendent que cela veut dire qu'ils ne doivent pas fermer les yeux à leur pere pendant qu'il voit encore, & que cela se dit par Métaphore contre des enfans dénaturés qui accéleroient la mort de leur pere pour jouir plutôt de leurs héritages.

MÉNIDAS, *Menidas*, (d) un des Lieutenans d'Alexandre le Grand, fut envoyé un jour avec la cavalerie des Scythes, pour sçavoir des nouvelles de Darius ; mais, ayant appris en chemin que Mazée n'étoit pas bien loin de lui, il revint aussitôt sans rapporter autre chose, sinon qu'on n'entendoit que bruit d'hommes & que hennissement de chevaux. Ménidas se trouva à la bataille d'Arbeles, & y fut même blessé dangereusement. Mais, il ne mourut pas de ses blessures. On le vit depuis amener avec Ptolémée, un secours de trois mille hommes de pied & de mille chevaux soudoyés à Alexandre, pendant qu'il étoit à Bactres.

MÉNINGE. *Voyez* Méninx.

MÉNINX, *Meninx*, Μῆνιγξ, (e) isle célebre sur les côtes d'Afrique, au dessus de la petite Syrte. Pline lui donne vingt-cinq mille pas de longueur & vingt-deux mille de largeur. Selon Eratosthene, elle fut aussi nommée Lotophagitis ; & c'est de-là sans doute que Polybe l'appelle l'isle des Lotophages. Il y avoit deux villes, l'une qui portoit le même nom que l'isle, étoit du côté de l'Afrique ; & l'autre, nommée Thoär, étoit du côté opposé, c'est-à-dire, au nord de l'isle. Cette derniere est nommée Gerra dans Ptolémée.

Le consul Cn. Servilius Géminus ravagea l'isle de Méninx, l'an 217 avant Jesus-Christ, avant que de faire aucune descente sur le continent. Cette isle servit depuis de retraite à C. Marius. Ce fut là qu'il apprit que son fils s'étoit sauvé avec Céthégus, & qu'ils étoient

(a) Cicer. Orat. pro P. Sest. c. 108.
(b) Cicer. Brut. c. 27.
(c) Antiq. expliq. par D. Bern. de Montf. Tom. V. pag. 4, 5.

(d) Q. Curt. L. IV. c. 12, 16. L. VII. c. 10.
(e) Plin. T. I. p. 251, 524. Tit. Liv. L. XXII. c. 31. Plut. T. I. p. 428, 429. Ptolem. L. IV. c. 3.

alliés vers Hiempsal, roi de Numidie, pour lui demander du secours. Ranimé & flatté par cette bonne nouvelle il eut l'audace de partir de Méninx dans le dessein d'aller à Carthage où il aborda en effet.

Cette isle se nomme aujourd'hui Gerbi & Zarbi; & cette dénomination est ancienne, puisqu'on trouve Girba dans l'itinéraire d'Antonin & dans Sext. Aurel. Victor. On trouve aussi dans la notice d'Afrique *Faustinus Girbitanus* entre les Evêques de la province Tripolitaine, à l'opposite de laquelle l'isle étoit située.

MÉNIPE, *Menipe*, (*a*) Idole des Indiens, représentée comme ayant plusieurs têtes de différentes figures.

MÉNIPPE, *Menippus*, (*b*) Μένιππος, lieutenant & ami particulier de Périclès. Ce dernier fut accusé d'entretenir la femme de cet Officier.

MÉNIPPE, *Menippus*, (*c*) Μένιππος, l'un des Lieutenans de Philippe, roi de Macédoine, fut laissé dans la Grece avec Polyphante, l'an 208 avant Jesus-Christ, pour secourir les alliés des Macédoniens. L'année suivante, Ménippe eut ordre de passer à Chalcis avec mille soldats armés de boucliers, auxquels on joignit cinq cens Agriens, afin qu'ils fussent en état de garder toutes les parties de l'isle.

MÉNIPPE, *Menippus*, (*d*) Μένιππος, fut chef avec Hégésianax d'une ambassade, que le roi Antiochus envoya à Rome, l'an 193 avant Jesus-Christ. T. Quintius fut chargé d'écouter les propositions de ces Ambassadeurs, & de leur répondre ce qui lui paroîtroit le plus convenable aux intérêts & à la gloire du peuple Romain. Ménippe prenant la parole dit, » qu'il ne voyoit pas quelle » difficulté pouvoit souffrir leur » commission, puisqu'ils étoient » venus simplement pour de» mander au peuple Romain » son alliance & son amitié ; » que les traités que faisoient » entr'eux les peuples & les » Rois, étoient de trois espe» ces. La premiere, lorsque » celui qui avoit soumis son » ennemi par la force des armes, » dictoit lui-même les condi» tions auxquelles il lui plai» soit de faire la paix. Qu'en ce » cas, le vainqueur ayant la » puissance en main, étoit le » maître d'ôter ou de rendre » au vaincu telle partie de ses » biens qu'il jugeoit à propos, » après que le tout avoit été » remis à sa discrétion. La se» conde, lorsque deux enne» mis n'ayant eu aucun avan» tage l'un sur l'autre dans la » guerre, ils la terminoient par

(*a*) Myth. par M. l'Abb. Ban. Tom. VII. p. 254.
(*b*) Plut. T. I. p. 160.
(*c*) Tit. Liv. L. XXVII. c. 32. L. XXVIII. c. 5.
(*d*) Tit. Liv. L. XXXIV. c. 57. & seq. L. XXXV. c. 32.

» un traité d'égal à égal, chacun rendant les biens qu'il avoit usurpés, ou réparant les dommages qu'il avoit pu causer à l'autre, le tout suivant les anciens traités, ou par composition à l'amiable. La troisieme, lorsque deux puissances, qui n'avoient jamais été ennemies, jugeoient à propos de faire entr'elles alliance & amitié, sans qu'aucune donnât la loi à l'autre; ce qui n'arrivoit qu'entre le vainqueur & le vaincu. Qu'Antiochus étant avec les Romains sur ce dernier pied, ils avoient lieu de s'étonner qu'ils s'ingérassent de lui parler en maître, & de distinguer entre les villes de l'Asie, celles qui seroient libres, celles qui resteroient tributaires, & celles dont le Roi retireroit ses garnisons, comme étant indépendantes de son Empire. Qu'ils pouvoient en user ainsi avec Philippe, à qui ils donnoient la paix, après l'avoir vaincu, & non avec Antiochus qui n'avoit jamais été en guerre avec eux, & qui leur demandoit leur amitié & leur alliance.

» Puisqu'il vous plait de parler distinctement, répondit T. Quintius, & de nous expliquer les différens traités que les puissances peuvent faire entr'elles, je m'en vais à mon tour vous proposer deux partis, sans l'un desquels vous pouvez déclarer à votre maître qu'il ne doit point compter sur l'amitié des Romains. Le premier, c'est que s'il ne veut pas que nous nous mêlions de ce qui regarde l'Asie, il faut qu'à son tour il renonce absolument à l'Europe. Le second, que s'il refuse de se renfermer dans les bornes de l'Asie, & qu'il veuille étendre sa domination jusques dans l'Europe, il ne doit pas trouver étrange que les Romains se croyent aussi en droit de conserver les amis qu'ils ont déjà dans l'Asie, & même de s'y en faire de nouveaux. Quelle indignité, s'écria alors Hégésianax! Quoi? On prétendroit ôter à Antiochus les villes de Thrace & de Chersonnèse que son bisayeul Séleucus a si glorieusement conquises sur Lysimachus, après l'avoir vaincu & tué dans un combat, & que le roi Antiochus lui-même a, ou reprises avec autant de gloire sur les Thraces qui s'en étoient emparés, ou rebâties ou repeuplées, comme Lysimachie même, avec des soins & des dépenses infinis, après les avoir trouvées désertes & réduites en cendres. Étoit-ce donc la même chose de fermer aux Romains l'entrée de l'Asie, où ils n'avoient jamais possédé un pouce de terre, & d'ôter à Antiochus tant de places qu'il possédoit à si juste titre dans l'Europe? Que ce Prince vouloit faire avec les Romains une amitié qui

» lui fît honneur, & non un » traité qui le couvrît de confusion. Si nous voulons, repliqua T. Quintius, nous régler sur l'honnêteté, qui doit » être ou la seule, ou du moins » la principale vue du premier peuple & du plus grand » Roi de la terre, dites-moi, » je vous prie, lequel vous » semble le plus beau, ou de » rendre la liberté à toutes les » villes de la Grece, en quelque lieu de l'Univers qu'elles » soient situées, ou de les retenir dans la dépendance & » dans la servitude ? Si Antiochus croit qu'il est glorieux » pour lui de remettre dans » l'esclavage des villes que son » bisayeul a conquises par les » armes, mais que son pere ni » son ayeul n'ont jamais regardées comme leur bien ; le » peuple Romain de son côté » croit qu'il est de son honneur, de sa constance & de sa » fidélité, de ne point abandonner les Grecs à qui il s'est » engagé si solemnellement de » rendre la liberté. Il a déjà » délivré la Grece proprement » dite de la domination de Philippe ; & maintenant il a dessein de rendre le même service aux villes de l'Asie, » qui étant comprises sous le » nom de villes Grecques, » sont soumises à l'empire d'Antiochus. Car, si les Grecs ont » envoyé des colonies dans » l'Eolide & dans l'Ionie, ç'a » été pour multiplier, en l'étendant dans les différentes » parties du monde, la nation » la plus ancienne de la terre, » & non pour l'abondonner à » la tyrannie des Rois. »

Ce raisonnement embarrassa Hégésianax, qui ne pouvoit nier que le motif de la liberté ne fût plus honnête que celui de la servitude. » Mais, à quoi » servent tous ces détours & » toutes ces chicanes, dit P. » Sulpicius Galba ? Choisissez » entre les deux conditions que » vient de vous proposer si » clairement T. Quintius ; acceptez celle qui vous conviendra le mieux, ou renoncez à l'amitié des Romains. » Nous n'avons, reprit Ménippe, ni la volonté ni le pouvoir de convenir avec vous » d'aucune condition qui donne » atteinte à la puissance d'Antiochus. » Dès le lendemain, T. Quintius introduisit dans le Sénat tous les Ambassadeurs de la Grece & de l'Asie ; & afin de leur faire connoître la disposition du peuple Romain, & celle d'Antiochus, à l'égard des villes Grecques, il leur exposa les conditions qu'il avoit proposées à ce Prince, & la réponse qu'on lui avoit faite de sa part ; & en les congédiant, il les chargea de dire à ceux qui les avoient envoyés, que si Antiochus ne renonçoit à l'Europe, le peuple Romain les délivreroit de sa tyrannie avec la même fidélité & le même courage, qu'il avoit déjà fait paroître pour les soustraire à celle de Philippe. Alors, Mé-

nippe fit de grandes instances à T. Quintius & aux Sénateurs, les conjurant de ne point précipiter un décret qui alloit troubler la paix de l'Univers; qu'ils prissent du tems pour délibérer plus à loisir, & qu'ils donnassent à Antiochus celui de faire ses réflexions sur les conditions qu'ils lui proposoient; qu'après les avoir mûrement examinées, ou il obtiendroit du peuple Romain qu'il se relâchât sur quelques articles, ou que lui-même consentiroit à tout pour le bien de la paix. Ainsi, on ne conclut rien pour lors avec Antiochus.

MÉNIPPE, *Menippus*, (a) Μένιππος, né à Gadara, ville de la premiere Palestine, étoit un philosophe Cynique. C'est sans doute le même qui suit. *Voyez* Ménippée.

MÉNIPPE, *Menippus*, (b) Μένιππος, philosophe Cynique, natif de Phénicie, & Esclave de nation, gagna de quoi se racheter, devint citoyen de Thèbes, & se fit ensuite usurier. Outré de ce que tout le monde se moquoit de lui, à cause de son infame commerce, il se pendit de désespoir. Il composa treize volumes, remplis de railleries & de satyres, quoique certains assurent que ces ouvrages étoient de Denys & de Zopyre. On n'en est pourtant pas assuré.

L'on dit que Ménippe, comme si l'équipage d'un philosophe Cynique n'eût pas été assez lugubre, affectoit de porter une robe noire avec une ceinture fort large, pour imiter l'habillement des Furies.

MÉNIPPE, *Menippus*, (c) Μένιππος, né à Stratonicée dans la Carie, fut un célebre Orateur. Strabon en parle avantageusement, aussi bien que Cicéron, qui assure que Ménippe étoit le premier homme & le plus éloquent de son tems. Ce témoignage que Cicéron rend à Ménippe, est d'autant moins suspect qu'il avoit entendu lui-même cet orateur Asiatique.

MÉNIPPE, *Menippe*, (d) l'une des Néréides, filles de Nérée & de Doris. Elle fut, selon quelques-uns, mere d'Orphée.

MÉNIPPE, *Menippe*, l'une des Amazones qui allerent au secours d'Æétès, roi de Colchide.

MÉNIPPÉE [satyre], *satyra Menippea*, (e) sorte de Satyre, mêlée de prose & de vers.

Elle fut ainsi nommée de Ménippe de Gadara, philosophe Cynique, qui, par une Philosophie plaisante & badine, souvent plus instructive que la Philosophie la plus sérieuse, tour-

(a) Strab. pag. 759.
(b) Diog. Laërt. p. 429, 430. Suid. T. II. pag. 133. Athen. pag 629, 654. Mém. de l'Acad. des Inscript. & Bell. Lett. Tom. V. pag. 49.
(c) Strab. p. 660. Cicer. Brut. c. 174, 175. Diog. Laërt. p. 430.
(d) Antiq. expliq. par D. Bern. de Montf. Tom. I. pag. 71, 404.
(e) Mém. de l'Acad. des Inscript. & Bell. Lett. Tom. II. p. 213. & suiv.

noit en raillerie la plupart des choses de la vie auxquelles notre imagination prête un éclat qu'elles n'ont point. Cet ouvrage étoit en prose & en vers; mais, les vers n'étoient que des parodies des plus grands Poëtes. Lucien nous a donné la véritable idée du caractere de cette espece de satyre.

Elle fut aussi appellée Varronienne du sçavant Varron, qui s'exerça dans ce genre, avec cette différence, que les vers qu'on lisoit dans ses pieces étoient tous de lui, & qu'il avoit fait un mêlange de Grec & de Latin. Il ne nous reste de ces satyres de Varron que quelques fragmens, le plus souvent fort corrompus, & les titres qui montrent qu'il avoit traité un grand nombre de sujets.

Le livre de Séneque sur la mort de l'empereur Claude, celui de Boëce de la consolation de la Philosophie, l'ouvrage de Pétrone, intitulé *Satyricon*, & les Césars de l'empereur Julien, sont autant de satyres Ménippées, entiérement semblables à celles de Varron.

Nos auteurs François ont aussi écrit dans ce genre; & nous avons en notre langue deux ouvrages de ce caractere, qui ne cedent l'avantage ni à l'Italie ni à la Grece. Le premier est le Catalicon, plus connu sous le nom de satyre Ménippée, où les États tenus à Paris par la ligue, en 1593, sont si ingénieusement dépeints & si parfaitement tournés en ridicule. Cette piece parut pour la premiere fois, en 1594, & on la regarde, avec raison, comme un chef-d'œuvre pour le tems. L'autre est la pompe funebre de voiture par Sarrasin, où le sérieux & le plaisant sont mêlés avec une adresse merveilleuse.

On pourroit mettre aussi au nombre de nos satyres Ménippées l'ouvrage de Rabelais, si sa prose étoit un peu plus mêlée de vers, & si par des obscénités affreuses il n'avoit corrompu la nature & le caractere de cette espece de Satyre. Il ne manque non plus que quelques mêlanges de vers à la plupart des pieces de l'ingénieux docteur Swift, d'ailleurs si pleines de sel & de bonnes plaisanteries, pour en faire de véritables satyres Ménippées.

MÉNIPPUS, *Menippus*, l'un des chevaux du Cirque. *Voyez* chevaux du Cirque.

MÉNISCUS, *Meniscus*, (a) un des premiers de la ville d'Entelle en Sicile, au rapport de Cicéron.

MÉNISQUES, plaques rudes qu'on mettoit sur la tête des statues, afin que les oiseaux ne s'y reposassent point, & ne les gâtassent point de leurs ordures. C'est de-là que sont venues les Auréoles de nos Saints.

MÉNITIDES [les portes], *Menitidæ portæ*, Μενιτίδαι πύλαι, (b) nom d'une porte de Syra-

(a) Cicer. in Verr. L. V. c. 173.

(b) Plut. T. I. p. 970.

cuse. Plutarque en fait mention.

MÉNIUM, *Manium*, (a) nom d'un vestibule, qui étoit à Rome dans les Lautumies, & que Caton acheta au profit du public, l'an 184 avant Jesus-Christ.

MÉNIUS [M.], *M. Manius*, (b) étant tribun du peuple, l'an de Rome 345, & 407 avant Jesus-Christ, se montra un des zélés partisans de la loi Agraire. Il entreprit cette année de s'opposer aux levées qu'on vouloit faire pour arrêter les courses des Eques. Ceux-ci cependant s'emparerent de la citadelle de Carventane. Cet affront fait à la République rendit M. Ménius odieux au Sénat, & fortifia les autres Tribuns dans la résolution qu'ils avoient déjà prise, de s'opposer à leur Collegue. Les deux partis soutenoient leurs prétentions avec beaucoup de chaleur & d'opiniâtreté. Les Consuls protestoient qu'on ne devoit imputer qu'à M. Ménius la honte & les pertes que la République avoit déjà essuyées, & celles qui la menaçoit encore, faute d'avoir des armées pour se défendre. M. Ménius de son côté déclaroit qu'il consentiroit à l'enrôlement des citoyens, dès que les Nobles auroient remis à la République les terres qu'ils avoient injustement usurpées sur elle. Enfin, les autres Tribuns terminerent la dispute par un décret dans lequel ils dénonçoient à leur Collegue, que sans avoir égard à son opposition, ils se joindroient au Consul C. Valérius, & de concert avec lui décerneroient les peines accoutumées contre ceux qui refuseroient de prendre les armes pour le service de la patrie. Le Consul, armé de ce décret, n'eut pas plutôt fait arrêter & conduire en prison quelques mutins, qui appelloient le Tribun à leur secours, que tous les autres, pour éviter le même châtiment, prêterent serment sans hésiter.

MÉNIUS [P.], *P. Manius*, (c) fut créé Tribun militaire, l'an de Rome 356, & 396, avant Jesus-Christ.

MÉNIUS [M.], *M. Manius*, (d) étoit tribun du peuple, l'an de Rome 371, & 381 avant Jesus-Christ. De concert avec Q. Publilius son collegue, il cita devant le tribunal du peuple M. Manlius Capitolinus. *Voyez* Manlius [M.] Capitolinus.

MÉNIUS [L.], *L. Manius*, (e) étoit tribun du peuple, l'an de Rome 398 & 354 avant Jesus-Christ. Il fit passer, de concert avec M. Duilius son collegue, une loi qui fit autant de peine & fut aussi préjudiciable aux Sénateurs, qu'elle causa de joie & fut avantageuse à la multitude.

MÉNIUS [C.], *C. Manius*,

(a) Tit. Liv. L. XXXIX. c. 44.
(b) Tit. Liv. L. IV. c. 53.
Tit. Liv. L. V. c. 12.

(d) Tit. Liv. L. VI. c. 19, 20.
(e) Tit. Liv. L. VII. c. 16.

(a) fut créé Consul avec L. Furius Camille, l'an de Rome 417, & 335 avant Jesus-Christ. La ville de Pédum ayant été assiégée par ces deux Généraux, il n'y eut que ceux de Préneste & de Tibur, qui purent y pénétrer, comme en étant les plus voisins. C. Ménius attaqua à propos & défit près de la riviere d'Asture les Ariciens, les Laviniens, & les Véliterniens, qui s'étoient joints aux Volsques d'Antium, pour marcher au secours de la ville assiégée. L. Furius Camille s'en rendit maître par escalade, après une assez longue résistance. Lorsque Pédum fut pris, les deux Consuls s'étant réunis, conduisirent leurs troupes victorieuses par toutes les autres villes, & soumirent tout le païs Latin. Ils laisserent de bonnes garnisons dans les places conquises, & retournerent à Rome. L'honneur du triomphe leur fut décerné d'un consentement général, & l'on y ajouta une nouvelle marque de distinction fort rare dans ces tems-là, en érigeant en leur honneur deux statues Equestres dans la place publique.

Plusieurs années après, il se forma à Capoue des conspirations secretes entre les premiers de cette ville. On ne crut pas devoir négliger les avis qu'on en reçut, on mit l'affaire en délibération dans le Sénat, & on conclut à nommer un Dictateur, pour informer de la vérité. On choisit C. Ménius, qui prit M. Foslius pour maître de la cavalerie. Le seul nom de ce Magistrat jettoit la terreur dans les esprits. Ainsi, les deux Calavius, Ovius & Novius, avant même qu'on les eût dénoncés à C. Ménius, se déroberent, par une mort volontaire, au supplice que leur conscience leur faisoit craindre, pour une révolte dont ils étoient les auteurs & les chefs.

Le Dictateur, ne trouvant plus de matiere à ses informations dans Capoue, commença à exercer dans Rome même la commission dont on l'avoit chargé. Il soutenoit que le Sénat lui avoit ordonné de rechercher tous ceux qui avoient conjuré contre la République, non-seulement à Capoue, mais en quelque lieu du monde que ce fût ; & par une interprétation forcée, il mettoit au nombre des ennemis de l'État tous ceux qui avoient fait des brigues, ou tenu des assemblées secretes pour s'élever aux honneurs ; ensorte qu'il étendoit son pouvoir, qu'il disoit n'être point limité, à toutes sortes de sujets & de personnes indifféremment. On dénonçoit les plus qualifiés de la ville, & sans qu'on eût aucun égard à l'autorité des Tribuns, dont ils imploroient le secours, ils étoient mis sur

(a) Tit. Liv. L. VIII. c. 13. L. IX. c. 26, 34. Roll. Hist. Rom. Tom. II. pag. 217, 282, 283.

le regiſtre des accuſés, & pourſuivis comme tels. Alors, tout le corps de la Nobleſſe ſe joignant à ceux qu'on avoit cités, commença à dire que les recherches de C. Ménius ne regardoient point les Nobles, à qui leur naiſſance ouvroit d'elle-même le chemin des honneurs, à moins qu'on ne leur cherchât quelque mauvaiſe querelle pour le leur fermer, mais les hommes nouveaux, qui avoient beſoin de s'intriguer pour y parvenir. Que le Dictateur & le Maître de la cavalerie, bien plus dignes de ſubir une pareille accuſation, que de la pourſuivre contre les autres, l'apprendroient à leurs dépens, dès qu'ils ſeroient ſortis de charge. Alors, C. Ménius, beaucoup plus ſenſible à ſa réputation qu'à ſon autorité, vint dans l'aſſemblée, & parla en ces termes : » Meſſieurs, vous connoiſſez tous la maniere dont » j'ai vécu juſqu'à préſent; & » la dignité ſeule où vous m'avez élevé, prouve mon innocence. Car, en me nommant » Dictateur, vous ne vous êtes » pas propoſé, comme la néceſſité l'a ſouvent demandé, » de mettre à la tête de vos » armées celui qui étoit le plus » capable de les commander, » mais de donner pour chef au » Sénat le citoyen le moins » ſuſpect des factions & des » cabales dont il s'agit aujourd'hui. Cependant, comme » quelques Nobles ont d'abord » fait tous leurs efforts, [& » j'aime mieux que vous en deviniez la raiſon, que de rien » avancer dans la place que » j'occupe, dont je ne ſois bien » aſſuré,] comme, dis je, ils » ont fait tous leurs efforts, » pour étouffer les informations; qu'enſuite ne pouvant » éviter de comparoître en jugement, & de ſe défendre, » ces Patriciens n'ont point eu » honte d'en appeller aux Tribuns du peuple, & d'implorer leur protection contre la » pourſuite légitime de leurs » adverſaires; & qu'enfin cette » reſſource leur étant encore » ôtée, ils ont eu l'audace de » nous attaquer nous-mêmes, » & d'aſſigner un Dictateur, » eux qui ne ſont que des particuliers, tant il eſt vrai que » rien ne leur paroît plus contraire à leur ſûreté, que la » diſcuſſion & le jugement; » afin d'apprendre aux Dieux » & aux hommes, que pour ne » point rendre compte de leur » conduite, ils emploient des » moyens auſſi injuſtes qu'inutiles, tandis que je conſens » moi-même à paroître devant » les Juges, je me démets de » la Dictature, & je vous prie, » Conſuls, en cas que le Sénat » vous renvoie cette affaire, » de commencer par informer » contre moi & contre M. » Foſlius, afin que tout le monde connoiſſe que c'eſt de notre innocence, & non de » l'autorité de notre Magiſtrature, que nous faiſons dépendre notre ſalut. » Après

ce discours, il abdiqua la Dictature, & M. Fossius la charge de Maître de la cavalerie; & sur le champ, ayant paru les premiers, comme accusés, devant les Consuls, à qui le Sénat avoit déféré ce jugement, ils réfuterent puissamment toutes les preuves que leurs ennemis purent employer contr'eux, furent déclarés innocens, & sortirent de cette affaire comblés d'honneur & de gloire.

MÉNIUS [M.], *M. Mænius*, (a) tribun des soldats fut tué dans un combat contre les Carthaginois, livré dans le païs des Gaulois Insubriens, l'an de Rome 549, & 203 avant Jesus-Christ.

MÉNIUS [T.], (b) *T. Mænius*, fut créé Préteur, l'an de Rome 566, & 186 avant Jesus Christ, & eut la charge de rendre la justice aux citoyens. Il servit depuis en Espagne, en qualité de Tribun des soldats, sous Q. Fulvius Flaccus. Il fut même un des députés que ce Général fit partir l'an de Rome 572, & 180 avant Jesus-Christ, pour rendre compte au Sénat des exploits qu'il avoit faits dans sa province.

MÉNIUS [C.], (c) *C. Mænius*, fut élevé à la Préture, l'an de Rome 572, & 180 avant J. C., & eut pour département la Sardaigne. Mais, avant que de passer dans cette province, il reçut ordre d'informer contre les empoisonneurs dans l'Italie, à dix mille au delà de Rome. Il manda un jour au Sénat qu'il avoit déjà condamné trois mille personnes convaincües de ce crime; mais que le nombre des coupables croissoit à mesure qu'il faisoit des recherches, & qu'il falloit que le Sénat le déchargeât de cet emploi, ou qu'il renonçât à sa province.

MÉNIUS [Q.], (d) *Q. Mænius*, étoit Préteur, l'an de Rome 582, & 170 avant Jesus-Christ. Il eut ordre du Sénat de faire en pleine assemblée la déclaration d'un arrêt que cette compagnie avoit rendu en faveur des Abdérites.

MÉNIUS, *Mænius*, (e) dont parle Horace dans une de ses satyres. » Mais, dira-t-on, » vous qui censurez ainsi les dé- » fauts d'autrui, n'en avez-vous » point. J'en ai assurément » d'autres que ceux que je cen- » sure, il est vrai; mais peut- » être qu'ils ne sont pas moin- » dres. Car, je ne pense point » comme Ménius. Un jour que » celui-ci parloit mal d'un ab- » sent: Ménius, lui dit quelqu'un, » vous ne vous connoissez pas » vous-même apparemment? » Croyez-vous nous en impo- » ser? On sçait ce que vous » êtes. Moi, répondit Ménius, » j'ai mes défauts aussibien qu'un

(a) Tit. Liv. L. XXX. c. 18.
(b) Tit. Liv. L. XXXIX. c. 6, 8, 18. L. XL. c. 35.
(c) Tit. Liv. L. XL. c. 35, 37, 43.
(d) Tit. Liv. L. XLIII. c. 4.
(e) Horat. L. I. Satyr. 3. v. v. 20. & *seq.*

» autre, mais je me les pardon-
» ne. « C'est apparemment le même Ménius qui suit.

MÉNIUS, *Mænius*, (*a*) fameux Parasite. » Ménius, dit
» Horace, ayant mangé, en
» brave, tout le bien qu'il avoit
» eu de son pere & de sa mere,
» se fit Parasite, mais de ces
» Parasites errans, qui n'ont
» point de ratelier fixe. Quand
» il n'avoit point dîné, il ne
» connoissoit ni l'ami ni l'en-
» nemi. Il se déchaînoit contre
» tout l'univers. C'étoit la rui-
» ne, la grêle, le gouffre du mar-
» ché. Tout ce qu'il pouvoit
» avoir, tout entroit dans son
» ventre. Lorsque par hazard,
» ceux qui, crainte de ses lar-
» dons, entretenoient son im-
» pudence, ne lui avoient don-
» né que peu de chose, il ava-
» loit à son souper des tripes
» & de la brebis, autant qu'au-
» roient fait trois ours. Et après
» cela, il faisoit le censeur, &
» disoit qu'il falloit marquer
» d'un fer rouge, au ventre,
» ces gourmans qui font chère
» délicate. Trouvoit-il une
» meilleure proie? Quand il
» avoit tout consumé & réduit
» en cendre: Je ne suis pas
» surpris, disoit-il, que cer-
» taines gens mangent tout leur
» bien; il n'est rien de meilleur
» qu'une bonne grive, bien
» grasse; rien de plus beau à
» voir qu'une panse de truie far-
» cie. «

MÉNIUS, *Menius*, Μήνιος; (*b*) dont Lucien fait mention dans un de ses Dialogues.

MENNA, *Menna*, Μαϊνὰν, (*c*) fils de Mathatha, & pere de Méléa, fut un des ancêtres de J. C., selon la chair.

MENNI, *Menni*. (*d*) Jérémie invite les Rois d'Ararat, de Menni & d'Ascénez à faire la guerre contre Babylone. Il y en a qui pensent que Menni étoit un canton de l'Arménie.

MENNITH, *Mennith*, (*e*) Αἰνῶν, ville de Palestine, au delà du Jourdain, située à quatre milles d'Héfébon, sur le chemin de Philadelphie, selon Eusebe. Elle appartenoit aux Ammonites, lorsque Jephté leur fit la guerre. Ézéchiel dit que Juda portoit aux foires de Tyr, du froment de Mennith. La Vulgate lit *frumentum primum*, du plus pur froment.

MENNIUS, *Mennius*, (*f*) Officier sous l'Empire de Tibere. L'an de Jesus-Christ 14, il y eut quelque mouvement de sédition parmi un détachement des légions mutinées, qui avoit été envoyé sur les terres des Cauques pour contenir cette nation dans le devoir. Ce mouvement fut suspendu dans ses commencemens par la fermeté de Mennius qui fit exécuter sur le champ deux des plus coupables.

(*a*) Horat L. l. Epist. 15. v. 25. *& seq.*
(*b*) Lucian. T. l. p. 724.
(*c*) Luc. c. 3. v. 31.
(*d*) Jerem. c. 15. v. 27.
(*e*) Judic. c. 11. v. 33. Ezech. c. 27. v. 17.
(*f*) Tacit. Annal. L. l. c. 38. Crév. Hist. des Emp. Tom. I. pag. 311.

Il n'étoit que ſimple préfet du camp, & par conſéquent il n'avoit pas droit de condamner des ſoldats à mort ; mais, le beſoin urgent d'un exemple prompt & ſévere, l'avoit enhardi à paſſer ſes pouvoirs. Cependant, les ſéditieux, d'abord effrayés, reprirent bientôt leur audace, & les eſprits s'aigriſſant de nouveau, Mennius s'enfuit. Il fut découvert ; & réduit alors à chercher une reſſource dans ſon courage, il paya de hardieſſe. » Ce n'eſt » point, dit-il aux mutins, un » Officier ſubalterne, c'eſt » Germanicus votre Général, » c'eſt Tibere votre Empereur, » que vous outragez en ma » perſonne. » En même-tems, ayant diſſipé ceux qui étoient autour du drapeau, il s'en empare, le porte vers la rive du Rhin, ordonnant à tous de le ſuivre, & criant que quiconque s'écarteroit de la marche ſeroit traité comme déſerteur. Les ſoldats, flottant entre divers ſentimens qui les agitoient, & ne ſçachant lequel ſuivre, ſe laiſſerent ainſi ramener dans leurs quartiers d'hiver, ſans avoir oſé rien entreprendre.

MENNIUS RUFINUS, (*a*) *Mennius Rufinus*, étoit en garniſon à Adria avec un régiment de cavalerie, l'an de Jeſus-Chriſt 69. Lucilius Baſſus ayant été conduit dans cette place avec une eſcorte qui avoit ordre de le traiter avec honneur, Mennius Rufinus le fit auſſitôt charger de chaînes. Mais, un affranchi de Veſpaſien étant ſurvenu, l'en délivra.

MÉNO, *Meno*, (*b*) titre d'un ouvrage de Platon, cité par Cicéron.

MÉNODORE, *Menodorus*, Μηνόδωρος, (*c*) le même que d'autres nomment Ménas. *Voyez* Ménas, affranchi de Sext Pompée.

MÉNŒCÉE, *Menœceus*, (*d*) Μενοικεὺς, fils de Créon, avoit ſon tombeau à Thèbes, près de de la porte Néitide. On dit qu'il ſe tua lui-même en conſéquence d'un certain oracle de Delphes, lorſque Polynice à la tête d'une armée d'Argiens vint aſſiéger Thebes. On voyoit ſur ſon tombeau un grenadier dont le fruit ſe fendoit quand il étoit mûr, & ſembloit jetter du ſang; cet arbre étoit venu de lui-même, & s'étoit toujours conſervé par des rejettons qu'il pouſſoit de tems en tems.

MÉNŒTE, *Menœtes*, (*e*) pilote du vaiſſeau que montoit Gyas, l'un des compagnons d'Énée. Un jour ce pilote, pour n'avoir pas exécuté les ordres de Gyas, fut précipité par ce capitaine du haut de la pouppe dans les flots. Ménœte, après être deſcendu au fond de la mer, ſort du ſein des flots & reparoît ; il gagne un rocher à

(*a*) Tacit. Hiſt. L. III. c. 12.
(*b*) Cicer. Tuſcul. Quæſt. L. I. c. 57.
(*c*) Appian. p. 709. *& ſeq.*
(*d*) Pauſ. p. 577, 578. Juven. Satyr. 14. v. 240. Myth. par M. l'Abb. Ban. Tom. VII. p. 202. Mém. de l'Acad. des Inſcript. & Bell. Lett. T. IV. p. 266.
(*e*) Virg. Æneid. L. V. v. 160. *& ſeq.*

la nage; malgré le poids de ses humides vêtemens, il y monte, & se repose sur sa cime. Sa chûte fit rire tous les spectateurs ; ils ne rirent pas moins, lorsqu'ils virent nager le vieillard, & vomir ensuite l'onde amere.

Selon plusieurs naturalistes, l'eau n'entre point dans l'estomac de ceux qui se noyent ; c'est par les pores de la peau qu'elle s'insinue dans leur corps. Il en entre aussi un peu dans la poitrine par la trachée artere, dans les oreilles, & dans le rectum par l'anus. Dans le cinquième livre de l'Odyssée, Ulysse submergé revient sur l'eau & vomit l'onde amere, qui couloit de sa tête en abondance.

Ο'ψὲ δὲ δὴ ἀνέδυ, στόματος δ'ἀπὸ ἐξέπτυσεν

Πικρὴν, ἥ οἱ πολλὴ ἀπὸ κρατὸς κελάρυζεν.

MÉNŒTE, *Menœtes*, (*a*) jeune Arcadien, qui sans aucun goût pour la guerre, porta malgré lui les armes dans celle des Troyens contre Turnus. Il y fut tué par Turnus même. Cet Arcadien, dont la famille étoit pauvre, ne s'étoit jusqu'alors exercé qu'à la pêche sur les bords du lac de Lerna. Né d'un laboureur qui ensemençoit les terres qu'il affermoit, il ignoroit tout ce qui occupe les grands.

MÉNŒTIUS, *Menœtius*, Μενοιτίος, (*b*) prince Grec, fils d'Actor & d'Egine, fut pere du célebre Patrocle. Plutarque lui donne une fille nommée Myrto. Tous les Anciens mettent Ménœtius au nombre des Argonautes. Il étoit du sang des Eolides, puisqu'Actor étoit fils de Déjonée, qui avoit pour pere Eolus.

MÉNON, *Menon*, Μένων, (*c*) Capitaine Troyen, fut tué par Léontée.

MÉNON, *Menon*, Μένων, Sophiste arrogant, qui vivoit du tems de Socrate.

MÉNON, *Menon*, Μένων, (*d*) artisan, qui gagnoit sa vie à faire des tuniques de laine.

MÉNON, *Menon*, Μένων, (*e*) Thespien. Agésilaüs étant venu à Thespies, ceux des habitans qui favorisoient le parti des Lacédémoniens, vouloient qu'on fît mourir tous les autres, & Ménon étoit du nombre de ces derniers. Mais, Agésilaüs s'opposa à ce cruel projet, & il ne voulut pas même quitter la ville que tous les habitans ne fussent parfaitement réconciliés.

MÉNON, *Menon*, Μένων, (*f*) né à Larisse, étoit un des Capitaines Grecs qui, sous la

(*a*) Virg. Æneid. L. XII. v. 517. & *seq*.

(*b*) Homer. Iliad. L. I. v. 307. Plut. Tom. I. pag. 331. Mém. de l'Acad. des Inscript. & Bell. Lett. Tom. IX. pag. 76, 90.

(*c*) Homer. Iliad. L. XII. v. 193.

(*d*) Xenoph. p. 576.

(*e*) Xenoph. p. 576.

(*f*) Diod. Sicul. p. 406, 411. Xenoph. pag. 245. & *seq*. Roll. Hist. Anc. Tom. II. pag. 558, 578.

conduite de Cyrus, combattirent contre Artaxerxe son frere, l'an 401 avant Jesus-Christ. Ménon commandoit les Thessaliens. La victoire se déclara en faveur d'Artaxerxe; & Thissapherne, ayant chargé de chaînes tous les Officiers Grecs qu'il avoit faits prisonniers, les fit conduire vers ce Prince qui ordonna qu'on les mît tous à mort, à l'exception de Ménon qu'il épargna; parce que celui-ci ayant eu de la dispute avec les autres Capitaines, avoit été soupçonné d'avoir voulu trahir les Grecs. Tel est le récit de Diodore de Sicile. Mais, selon Xénophon, Ménon fut tourmenté pendant un an entier, & expira enfin au milieu des tourmens.

Le même Xénophon nous représente ce Ménon comme un homme avare & ambitieux, mais qui ne se livroit à l'ambition que pour contenter son avarice, & qui ne cherchoit de l'honneur & de l'estime que pour avoir de l'argent. Il briguoit l'amitié des Grands & de ceux qui étoient en crédit, pour être en état de commettre plus impunément des injustices. Pour arriver à ses fins, le mensonge, la fraude, le parjure ne lui coutoient rien. La sincérité & la droiture du cœur n'étoient, selon lui, que foiblesse & bétise. Il n'aimoit personne, & s'il témoignoit de l'amitié, ce n'étoit que pour tromper. Comme on fait gloire de religion, de probité, d'honneur, il faisoit vanité de fourberie, d'injustice, de trahison. Il gagnoit l'amitié des Grands par les faux rapports & les calomnies, & celles des soldats par la licence & l'impunité. Enfin, il cherchoit à se rendre terrible par le mal qu'il pouvoit faire, & il l'imputoit comme une faveur à ceux à qui il n'en faisoit point.

MÉNON, *Menon*, Μένων, (a) Capitaine, dont parle Démosthène dans quelques-unes de ses harangues.

MÉNON, *Menon*, Μένων, (b) un des Lieutenans d'Alexandre le Grand, mourut Gouverneur du païs voisin de celui des Gédrosiens. Ce Prince lui donna pour successeur Sibyrtius.

On croit que ce Ménon est le même que Memnon, qui avoit obtenu le Gouvernement du païs des Arachosiens; & ce païs étoit en effet dans le voisinage de la Gédrosie.

MÉNON, *Menon*, Μένων, (c) Capitaine Thessalien, étant à la tête de deux mille cavaliers de sa nation, fit remporter aux Grecs un avantage mémorable sur les Macédoniens, l'an 323 avant Jesus-Christ. La Phalange Macédonienne, qui craignoit la cavalerie des ennemis, chercha & trouva en effet sa sûreté contre elle dans des lieux élevés & scabreux où elle fit sa

(a) Demosth. Orat.
(b) Q. Curt. L. IX. c. 10.

(c) Diod. Sicul. p. 635. Plut. Tom. I. pag. 383, 743.

retraite. Les cavaliers Thessaliens avoient néanmoins tenté de les poursuivre jusque dans ce fort ; mais, n'ayant pu surmonter la difficulté du terrein, les Grecs redemanderent leurs morts, & les ayant obtenus, ils dresserent un trophée.

Plutarque donne à ce Ménon une fille nommée Phthia, qui fut mariée à Eacidas ; & il ajoûte qu'il avoit acquis beaucoup de réputation dans la guerre Lamiaque, & qu'après Léosthene ce fut celui de tous les alliés, qui eut le plus d'autorité.

MÉNON, *Menon*, Μένων, (*a*) Lieutenant de Persée, roi de Macédoine, commandoit la cavalerie dans un combat contre les Romains, l'an 171 avant Jesus Christ.

MÉNON, *Menon*, Μένων, (*b*) un des éleves de Phidias, fameux sculpteur, se déclara accusateur de son maître. *Voyez* Phidias.

MÉNOPHILE, *Menophilus*, (*c*) négociant Perrhébien. L'an de Rome 584, & 168 avant Jesus-Christ, L. Emilius Paullus, voulant entrer dans la Perrhébie, fit venir Ménophile, dont il connoissoit la fidélité & la prudence ; & le prenant en particulier, il lui demanda quels étoient les passages par où l'on pouvoit entrer plus facilement dans cette province. Ménophile lui rendit compte de ce qu'il sçavoit, & le Général Romain le prit pour un de ses guides.

MÉNOPHILE [TULLIUS], *Tullius Menophilus*, (*d*) commanda avec Crispinus dans la ville d'Aquilée pour le Sénat. On croit que c'est le même qui eut affaire aux Carpiens. *Voyez* Aquilée & Carpiens.

MÉNOSTANE, *Menostanes*, (*e*) Gouverneur de Babylone, étoit fils d'Artarius, & neveu d'Artaxerxe Longue-main. Il fut envoyé par ce Prince avec une armée considérable contre Mégabyze, Gouverneur de Syrie, qui s'étoit révolté. Mais, il fut battu & mis en fuite par le rebelle, l'an 446, avant Jesus-Christ.

MÉNOSTATE, *Menostates*, ou, comme lisent d'autres, Ménostane. *Voyez* Ménostane.

MENS, (*f*) la pensée. Les Anciens en avoient fait une divinité, afin, comme le disent Varron, Lactance, & Saint Augustin, qu'elle ne nous suggérât que de bonnes pensées, & détournât celles qui ne servent qu'à nous séduire, & à nous jetter dans l'erreur. Tite-Live nous apprend que T. Otacilius, étant Préteur, avoit voué à cette Divinité un temple qu'il

(*a*) Tit. Liv. L. XLII. c. 58.
(*b*) Plut. Tom. I. pag. 169.
(*c*) Tit. Liv. L. XLIV. c. 35.
(*d*) Crév. Hist. des Emp. Tom. V. pag. 361, 392, 393.
(*e*) Roll. Hist. Anc. T. II. p. 285.

(*f*) Tit. Liv. L. XXII. c. 9, 10. L. XXIII. c. 31. Myth. par M. l'Abb. Ban. Tom. V. pag. 218. Antiq. expliq. par D. Bern. de Montf. Tom. II. pag. 127. Mém. de l'Acad. des Inscript. & Bell. Lett. Tom. III. pag. 86.

fit

fit bâtir sur le Capitole, lorsqu'il fut créé Duumvir.

Plutarque, qui exprime cette Déesse par Ε'υϐουλίας, le bon Conseil, lui donne un second temple dans la huitième région de Rome. Ce dernier étoit celui qui fut voué par les Romains, lors de la consternation où la perte de la bataille du lac Trasimene & la mort du Consul C. Flaminius jetterent la République. On consulta, dit Tite-Live, les livres des Sibylles, & en conséquence on promit de grands jeux à Jupiter, & deux temples, sçavoir, l'un à Vénus Erycine, & l'autre à la Pensée, *Menti*.

MENSÆ SECUNDÆ. (*a*) C'est ainsi que les Romains appelloient le dessert, où il y avoit des fruits, des gâteaux, &c.

MENSONGE, *Mendacium*, Divinité infernale. Quelques-uns croyent qu'elle avoit le soin de conduire les ombres dans le Tartare, & on la représentoit avec un air affable & séduisant. C'est sans doute Mercure qu'on entend par cette divinité allégorique.

MENSORES. C'étoient, chez les Romains, des fourriers, & maréchaux-des-logis, qui avoient le soin d'aller marquer les logemens, quand l'Empereur vouloit se rendre dans quelque province; & quand il falloit camper, ils dressoient le plan du camp, & assignoient à chaque régiment son quartier.

MENTÈS, *Mentes*, Μέντης, (*b*) roi des Ciconiens. Un jour, Atrée alloit emporter les armes éclatantes du fils de Panthus, si Apollon, jaloux de sa gloire, prenant la figure de Mentès, roi des Ciconiens, n'eût excité Hector contre ce Prince.

MENTÈS, *Mentes*, Μέντης, (*c*) Roi des Taphiens, étoit fils d'Anchialus. Dans le premier livre de l'Odyssée, après un conseil tenu par les Dieux pour faire retourner Ulysse à Ithaque, Minerve se rend auprès de Télémaque sous la figure de Mentès, roi des Taphiens; & dans une conversation qu'elle a avec lui, elle lui conseille d'aller chercher des nouvelles de son pere à Pylos chez Nestor, & à Sparte chez Ménélaüs, après quoi elle disparoît, & en disparoissant, elle donne des marques visibles de sa divinité.

La tradition nous apprend qu'Homere a été si sensible à l'amitié, qu'il a voulu faire honneur à ses amis, en consacrant leurs noms dans ses Poëmes. C'est ainsi que dans son Iliade il a marqué sa reconnoissance à Tychius, & de même dans son Odyssée à Mentor, à Phémius & à Mentès. Ce Mentès étoit un célebre négociant de l'isle de Leucade. Il prit Homere à Smyrne, le mena avec lui & lui fit faire tous ses voyages. C'est à ce Mentès que nous devons les

(*a*) Cour. des Rom. par M. Nieup. p. 313.

(*b*) Homer. Iliad. L. XVII, v. 70. & *seq.*

(*c*) Homer. Odyss. L. I. v. 105. & *seq.*

deux Poëmes d'Homere ; car, ce Poëte ne les auroit jamais faits sans les lumieres qu'il avoit acquises dans ses courses, & sans les découvertes qu'il y avoit faites. Homere, pour lui faire honneur, ne se contente pas de donner son nom au Roi de l'isle de Taphos, une de isles Echinades, il feint encore que Minerve prend sa figure préférablement à celle de tous les Rois voisins d'Ithaque. Pouvoit-il le mieux louer? Eustathe ne laisse pas de dire qu'il se peut faire qu'il y eût alors à Taphos un Roi, ami d'Ulysse, qui s'appelloit Mentès. Cela peut être, mais nous aimons mieux nous en tenir à la tradition, qui est honorable à l'amitié.

MENTÉSA, *Mentesa*, (a) nom commun à deux villes d'Espagne; l'une que Ptolémée place chez les Orétains, & dont les habitans étoient nommés *Mentesani Oretani*; l'autre chez les Bastétains ou Bastules. L'itinéraire d'Antonin appelle cette dernière Mentésa Bastia, & on donnoit aux habitans le nom de *Mentesani Bastuli*. Pline connoît aussi cette distinction, car il dit: *Mentesani qui & Oretani, Mentesani qui & Bastuli.*

On trouve, ce semble, des traces de ces deux villes, dans le dixième Concile de Tolede; sçavoir, pour la première dans la souscription de Daniel, qualifié *Diaconus Marcelli episcopi ecclesiæ Uritanæ*, & pour la seconde dans la souscription de Maritanus, qui se dit *Abbas Valdefredi episcopi ecclesiæ Mentesanæ.* On croit que la Mentésa des Orétains est aujourd'hui la Guardia, village au Sud-est de Jaen dans l'Andalousie.

MENTÉSAINS, *Mentesani*, peuple d'Espagne. *Voyez* Mentésa.

MENTHE, *Menthe*, (b) Nymphe des enfers, que Proserpine changea en une plante qui porte encore son nom, & que les Grecs appellent Hédiosmos à cause de sa bonne odeur. Cela veut dire apparemment que cette Reine, n'ayant pu souffrir une rivale qui partageoit le cœur de son mari, la fit périr. La ressemblance des noms fit inventer la Métamorphose à ceux qui écrivirent l'histoire de cette Cour.

Selon Appien, le malheur de l'infortunée Menthe doit être attribué à Cérès. Cette Déesse en colère, à ce que rapporte ce Poëte, la foula aux pieds, & & les Dieux touchés de compassion, la métamorphoserent en cette espece de plante dont nous venons de parler. Mais, le premier récit paroît avoir été le plus généralement suivi; car, il est constant, si l'on en croit Ovide & le Scholiaste de Nicandre, que la mort de Men-

(a) Ptolem. L. II. c. 6. Plin. Tom. I. pag. 137, 140, 143.

(b) Ovid. Metam. L. X. c. 11. Myth. par M. l'Abb. Ban. Tom. V. pag. 96. Mém. de l'Acad. des Inscript. & Bell. Lett. Tom. V. p. 155, 156.

the fut l'ouvrage de la jalouse Proserpine.

MENTISSA, *Mentissa*, (a) ville d'Espagne, selon Tite-Live. Ce devoit être l'une des deux villes que d'autres nomment Mentésa. *Voyez* Mentésa.

MENTOR, *Mentor*, (b) Μέντωρ, Prince qui fut pere d'Imbrius, un des capitaines Troyens que tua Teucer, fils de Télamon.

MENTOR, *Mentor*, Μέντωρ, (c) un des plus fideles amis d'Ulysse & celui à qui, en s'embarquant pour Troie, il avoit confié le soin de toute sa maison, afin qu'il la conduisît sous les ordres du bon Laërte.

Homere, dans le second livre de son Odyssée, fait parler Mentor en des termes qui montrent une grande sagesse. » Écou-
» tez-moi, peuples d'Ithaque.
» Qui est le Roi qui désormais
» voudra être modéré, clé-
» ment & juste? Qui est celui
» au contraire qui ne sera pas
» dur, emporté, violent, &
» qui ne s'abandonnera pas à
» toute sorte d'injustices,
» lorsque nous voyons que par-
» mi tant de peuples qui étoient
» soumis au divin Ulysse, &
» qui ont toujours trouvé en
» lui un pere plein de douceur,
» il n'y a pas un seul homme
» qui se souvienne de lui, &
» qui n'ait oublié ses bienfaits?
» Je n'en veux point ici aux
» fiers Poursuivans qui com-
» mettent dans ce palais tou-
» te sorte de violences par
» la corruption & la dépravation
» tion de leur esprit; car, c'est
» au péril de leur tête qu'ils
» dissipent les biens d'Ulysse,
» quoiqu'ils esperent qu'ils ne
» le verront jamais de retour.
» Mais, je suis véritablement
» indigné contre son peuple,
» de voir que vous vous tenez
» tous dans un honteux silence,
» & que vous n'avez pas le
» courage de vous opposer,
» au moins par vos paroles,
» aux injustices de ses ennemis,
» quoique vous soyez en fort
» grand nombre, & qu'ils soient
» bien moins forts que vous. «

Ce discours de Mentor est très-fort & très-digne d'un homme plein d'affection pour son maître. Si les sujets n'ont pas plus d'amour & d'attachement pour un bon Roi que pour un méchant, quel est le Prince qui voudra être clément & juste? Ces méchans sujets ne méritent pas de bons Rois. Mais, c'est parler en homme; car, rien ne peut dispenser les Rois de la justice qu'ils doivent à leurs peuples, ni les peuples de l'amour, de la fidélité & du respect qu'ils doivent à leurs Rois.

Dans le même livre, Minerve prenant la figure & la voix de Mentor, s'approche de Télémaque, & lui adressant la parole: » Télémaque, lui dit-

(a) Tit. Liv. L. XXVI. c. 17.
(b) Homer. Iliad. L. XIII. v. 170, 171.
(c) Homer. Odyss. L. II. v. 224. & seq.

» elle, désormais vous ne manquerez ni de valeur ni de prudence, au moins si la valeur & le courage d'Ulysse ont coulé dans vos vaines avec son sang; & comme il étoit homme qui effectuoit toujours, non seulement tout ce qu'il avoit entrepris, mais aussi tout ce qu'il avoit dit une fois, vous ferez de même; votre voyage ne sera pas un vain projet, vous l'exécuterez. Mais, si vous n'étiez pas fils d'Ulysse & de Pénélope, je n'oserois me flatter que vous vinssiez à bout de vos desseins. Il est vrai qu'aujourd'hui peu d'enfans ressemblent à leurs peres; la plupart dégénerent de leur vertu, & il y en a très-peu qui les surpassent. Mais, comme je vous l'ai déjà dit, vous marquez de la valeur & de la prudence, & la sagesse d'Ulysse se fait déjà remarquer en vous; on peut donc espérer que vous accomplirez ce que vous avez résolu. Laissez-là les complots & les machinations de ces Princes insensés. Ils n'ont ni prudence ni justice, & ils ne voyent pas la mort qui par l'ordre de leur noire destinée est déjà près d'eux, & va les emporter tous dans un même jour. Le voyage que vous méditez, ne sera pas long-tems différé, tel est le secours que vous trouverez en moi qui suis l'ancien ami de votre pere; je vous équiperai un navire & je vous accompagnerai. Retournez donc dans votre palais; vivez avec les Princes à votre ordinaire, & préparez cependant les provisions dont vous avez besoin. Remplissez-en des vaisseaux bien conditionnés; mettez le vin dans les urnes; & la farine, qui fait la force des hommes, mettez-la dans de bonnes peaux; & moi j'aurai soin de vous choisir parmi vos sujets, des compagnons qui vous suivront volontairement. Il y a dans le port d'Ithaque assez de vaisseaux, tant vieux que nouvellement construits, je choisirai le meilleur, & après l'avoir équipé, nous nous embarquerons ensemble. «

Ce Mentor étoit un des amis d'Homere, qui l'a placé ici par reconnoissance, parce qu'étant abordé à Ithaque à son retour d'Espagne, & se trouvant fort incommodé d'une fluxion sur les yeux, qui l'empêcha de continuer son voyage, il fut reçu chez ce Mentor, qui eut de lui tous les soins imaginables.

MENTOR, *Mentor*, (*a*) Μέντωρ, surnommé le Rhodien, parce qu'il étoit de l'isle de Rhodes. L'an 351 avant Jesus-Christ, les Rhodiens s'étant

(*a*) Diod. Sicul. pag. 532. *& seq.* Q. Curt. L. III. c. 13. Plut. Tom. I. pag. 583. Roll. Hist. Anc. Tom. III. p. 434. *& suiv.*

révoltés contre les Perses; Mentor amena d'Égypte au secours de Tennès, roi de Sidon, un corps de quatre mille Grecs; & tombant sur les Satrapes d'Artaxerxe Ochus, il les battit & les poussa hors de la Phénicie.

Cependant, le roi de Perse, partant de Babylone avec son armée, s'avançoit vers la Phénicie. Mentor, qu'on avoit mis à la tête des Sidoniens, qui sçavoit de quelles forces le Roi de Perse se faisoit suivre, & qui ne croyoit point tous les rebelles de la Phénicie joints ensemble capables de leur résister, jugea à propos de faire sa paix particuliere avec un tel ennemi. Il envoya à l'insçu des Sidoniens le plus fidele de ses serviteurs nommé Thessalion, au-devant d'Artaxerxe Ochus. Il lui fit offrir non seulement de lui livrer Sidon, mais encore de l'accompagner dans la guerre qu'il se proposoit de porter en Égypte, ajoutant qu'il lui seroit utile, comme sçachant parfaitement la disposition du terrein de ce païs-là, aussibien que le tems des accroissemens & des décroissemens du Nil. Le Roi, ayant écouté tout le détail que lui fit Thessalion, en fut extrêmement satisfait, & lui promit, non-seulement d'oublier la révolte de son maître, mais encore de lui faire des présens proportionnés aux services qu'il recevroit de lui. Thessalion, retournant à Sidon, rendit compte à Mentor du succès de sa députation. Mais, on tint la chose secrete à l'égard des Sidoniens. Mentor voulut pourtant engager Tennès dans la même trahison; ou selon d'autres, Tennès avoit formé lui-même en particulier la même résolution que Mentor, & la lui avoit communiquée. Quoi qu'il en soit, de concert ils livrerent la place à Artaxerxe Ochus.

Peu de tems après, ce Prince voulant porter la guerre en Egypte, donna le commandement d'une partie de ses troupes à Mentor & à Bagoas. Ce dernier étoit le confident du Roi, mais d'ailleurs homme sans mœurs & capable de toute sorte de crimes. Mentor se rendit d'abord maître de Bubaste & de plusieurs autres villes d'Égypte par un seul & même expédient. Comme ces villes étoient gardées par des Grecs & des Egyptiens, il fit répandre le bruit que le roi Artaxerxe Ochus avoit résolu de traiter avec beaucoup d'humanité & de douceur toutes les villes qui reviendroient d'elles-mêmes à son obéissance, & qu'il préparoit à toutes celles qu'il ne pourroit réduire que par la force, un traitement semblable à celui qu'on avoit fait éprouver aux Sidoniens. En même-tems, il fit donner un ordre secret aux gardes du camp, d'en laisser échapper tous ceux qui tenteroient d'en sortir. Par cet expédient, les prisonniers de guerre faits en Egypte par les Perses, se répandirent bientôt dans tout le royaume, & y

publierent la résolution du Roi telle qu'ils l'avoient oui conter. Cette nouvelle, semée dans toutes les villes, y mit la dissention entre les habitans naturels & les soudoyés étrangers, qui composoient ensemble la garnison; car, les uns & les autres vouloient être les premiers à livrer la ville à l'ennemi; & ils préféroient à leur fortune présente les espérances ou les idées qu'ils se formoient de sa libéralité. Cette illusion eut son premier effet à Bubaste, dès que Mentor & Bagoas l'eurent investie. Les Égyptiens, à l'insçu des Grecs, envoyerent un député à Bagoas, par lequel ils offroient de se rendre à lui, si on leur promettroit la sûreté de leurs personnes & de leurs biens. Les Grecs ayant appris le fait suivirent le député de près; & l'ayant atteint, ils lui arracherent par des menaces le secret de sa commission. Offensés de ce procédé des Égyptiens, ils se jetterent sur eux pour s'en venger. Après en avoir tué quelques-uns, & blessé d'autres, ils réduisirent tout le reste à se réfugier dans un même quartier de la ville. Aussitôt ces malheureux, faisant sçavoir à Bagoas ce qui venoit de se passer, l'inviterent à se servir d'eux sur le champ pour l'aider à prendre Bubaste. Les Grecs de leur côté ayant fait avertir Mentor, celui-ci leur conseilla de charger les Barbares, dès que Bagoas seroit entré. En exécution de cet ordre, dès que Bagoas eut mis le pied dans la ville sans la participation des Grecs, ceux-ci fermerent leurs portes sur lui, & se jettant sur ceux qui venoient d'entrer à sa suite, ils les tuerent tous, & prirent vivant Bagoas lui-même. Le Perse, voyant que son salut dépendoit uniquement de Mentor, lui demanda la vie, & lui jura de ne plus rien entreprendre, sans le lui avoir communiqué. Là-dessus Mentor conseilla aux Grecs de relâcher Bagoas, mais d'employer le ministere de lui Mentor pour se rendre au Roi; ce qui lui donna tout l'honneur & tout l'avantage de cette expédition. De plus, après avoir sauvé Bagoas du péril où il s'étoit jetté, il fit avec lui une liaison d'amitié & de communication intime, accompagnée même de sermens réciproques, à laquelle il fut fidele jusqu'à la mort. Il arriva même delà que s'entendant & se concertant dans toutes les affaires qui étoient portées devant le Roi, ils eurent plus de crédit auprès de lui qu'aucun de ses amis, sans en excepter les personnes mêmes de son sang.

L'année suivante, Artaxerxe Ochus considérant que Mentor lui avoit rendu des services essentiels dans la guerre d'Égypte, lui accorda le premier rang entre ses amis; & voulant le distinguer encore par d'autres marques de sa reconnoissance, il lui donna cent talens d'argent, qu'il accompagna d'ameublemens précieux. Il le nomma en-

fuite Satrape de toutes les côtes de l'Asie, & de plus Commandant général & absolu de toutes les guerres qu'il s'agiroit de faire contre les rebelles. Mais, comme Mentor étoit en liaison intime avec Artabase & Memnon, ci-devant rebelles au Roi, & qui étoit hors de l'Asie, & réfugiés auprès de Philippe, il intercéda pour eux & obtint du Roi le pardon de leur révolte. Aussitôt il les fit venir l'un & l'autre avec toute leur famille. Artabase avoit onze fils & dix filles, nés de son mariage avec la sœur de Mentor & de Memnon tous deux freres. Mentor, charmé d'une si nombreuse famille, avança tous ses neveux, & leur procura les plus hauts grades militaires. Lui même entreprit pour lors une expédition contre Hermias, tyran d'Atarne qui avoit quitté le parti du Roi, & qui tenoit en son pouvoir plusieurs villes ou forteresses. Lui ayant fait espérer d'obtenir sa grace, s'il se réconcilioit avec le Roi, il l'engagea insensiblement à un rendez-vous où il se saisit de sa personne. Lui ayant enlevé son anneau, il fit répandre en différentes villes de fausses lettres, dans lesquelles il faisoit dire à Hermias qu'il etoit rentré dans les bonnes graces du Roi par l'entremise de Mentor; & scellant ces lettres de l'anneau de son prisonnier, Mentor s'assuroit de ces mêmes villes par des gens qui étoient à lui. Les citoyens mêmes, trompés par cet anneau, ou qui peut-être ne demandoient pas mieux que de rentrer sous la domination du Roi, ouvrirent tous avec plaisir leurs villes & leurs forteresses à ses députés. Mentor, ayant fait rendre ainsi au Roi par adresse & sans répandre de sang, bien des places considérables, entra bien avant dans les bonnes graces de son maître, & s'acquit à la Cour la réputation d'un Commandant zélé & intelligent. Il ramena même à l'obéissance beaucoup d'autres Gouverneurs infideles, les uns par des attaques de surprise, & les autres à force ouverte.

MENTOR, *Mentor*, (*a*) Μέντωρ, habile graveur, dont parle Cicéron dans une de ses Oraisons contre Verrès. Plusieurs autres Auteurs en font aussi mention.

MÉNULAS, *Menulas*, (*b*) étoit de la ville d'Anagnia en Italie, selon Cicéron.

MÉNYLLUS, *Menyllus*, (*c*) Μένυλλος, fut chargé du commandement de la garnison qu'Antipater mit dans Munychie, au grand mécontentement des Athéniens. Mais, ils n'eurent cependant qu'à se louer de la conduite de Ményllus. Comme c'étoit un fort honnête homme, & un des amis particuliers de Pho-

(*a*) Cicer. in Verr. L. VI. c. 34. Juven. Satyr. 8. v. 104

(*b*) Cicer. pro domo sua ad pontif. c. 63.

(*c*) Plut. Tom. I. p. 754, 755. Roll. Hist. Rom. T. IV. p. 35, 36, 59.

cion, il eut soin d'empêcher que cette garnison ne fît aucun mal aux habitans. Aussitôt après la mort d'Antipater, & avant même que la nouvelle en fût parvenue à Athènes, Cassandre envoya Nicanor pour succéder à Ményllus.

On dit que Ményllus envoya un jour à Phocion un présent considérable, c'étoit une grosse somme d'argent; mais, Phocion répondit que Ményllus n'étoit pas plus grand Seigneur qu'Alexandre, & que lui Phocion n'avoit pas alors un prétexte plus spécieux pour recevoir son présent, que celui qu'il avoit quand il refusa celui de ce Prince. Ményllus le pria que, s'il ne vouloit pas le recevoir pour lui, il le reçût au moins pour son fils Phocus. Mais, Phocion lui dit : » Si Phocus change de » manière de vivre, & qu'il » veuille être sage, le bien de » son pere lui suffira ; au lieu » que, s'il continue d'être ce » qu'il est, il n'auroit pas assez » de toutes les richesses du » monde. «

MÉON, *Meon*, Μήων, (*a*) roi des Phrygiens, selon Diodore de Sicile. Il avoit aussi regné sur la Lydie. Ce Prince épousa une femme, nommée Dindyme, de laquelle il eut une fille qui fut appellée Cybele.

Ce Méon, que Xanthus, dans Dénys d'Halicarnasse, appelle Manès, a été vraisemblablement le premier Roi de Lydie, aussi dit-on qu'il étoit fils de Jupiter; car, dans le style des anciens Auteurs, le commencement des tems historiques de chaque nation est décrit comme le commencement du genre humain, & lorsque la succession des Rois n'est plus connue, ils font habiter la terre par les Dieux, de quelqu'un desquels le premier Roi descend toujours. Ce Méon ou Manès donna son nom aux Méoniens. *Voyez* Lydie & Manès.

MÉON, *Mæon*, Μαίων, (*b*) Capitaine Latin, fut blessé d'un coup de javelot par Énée. Le javelot pénetre à la fois son bouclier d'airain, sa cuirasse, & sa poitrine. Le dard ensanglanté conserve même assez de force pour percer le bras de son frere Alcanor, qui s'étoit avancé pour le soutenir dans sa chûte. Alcanor ne peut plus faire aucun usage de son bras, privé de mouvement & de vie. Numitor, autre frere de Méon, retire le dard, & le lance contre Énée; mais, le coup ne peut l'atteindre.

MÉON, *Mæon*, Μαίων, (*c*) Capitaine Thébain, fils d'Hémon. Un jour, les Thébains, voulant dresser des embûches à Tydée l'Étolien lorsqu'il s'en retourneroit de Thebes dans son

(*a*) Diod. Sicul. pag. 134. Myth. par M. l'Abb. Ban. Tom. IV. p. 409, 410. Mém. de l'Acad. des Inscript. & Bell. Lett. Tom. V. 231.

(*b*) Virg. Æneid. L. X. v. 335. *& seq.*

(*c*) Homer. Iliad. L. IV. v. 391. *& seq.*

païs, envoyerent sur son chemin cinquante soldats sous la conduite de Méon & de Lycophon. Tous ces gens armés se jettent sur lui; il se défend avec courage, & leur fait porter la peine que méritoit leur trahison. Il donna la vie au seul fils d'Hémon pour obéir au signe que les Dieux lui firent paroître en ce moment; & il le renvoya porter seul à Thèbes la nouvelle de leur défaite.

MÉONES, *Mæones*, (a) peuple que Pline place sur le bord du Palus Méotide, vers l'embouchure du Tanaïs.

MÉONIDES, *Mæonides*, surnom donné aux Muses, parce qu'on croyoit que la Méonie étoit la patrie d'Homere, le plus célebre favori des Muses. C'est delà aussi qu'Homere lui-même est surnommé Méonide, ou Méonius.

MÉONIE, *Mæonia*, (b) Μαιονία, Μηονία, contrée de l'Asie mineure. C'est la même que l'on a appellée ensuite Lydie. Le nom de Méonie avoit fait donner aux habitans celui de Méoniens. On trouve dans les Auteurs des traces de cette ancienne dénomination. Silius Italicus appelle *Mæonia gens*, les Lydiens établis dans l'Étrurie. Pline dit que Sipylum, qui se nommoit auparavant Tantalis, & dont il ne restoit plus de vestiges de son tems, avoit été la capitale de la Méonie. *Voyez* Lydie.

MÉONIE, *Mæonia*, (c) Μαιονία, Μηονία, ville de l'Asie mineure dans la Méonie, avec laquelle il ne faut pas la confondre. Elle étoit située, suivant Pline, au pied du mont Tmolus, mais du côté opposé à celui où étoit Sardes. La Notice d'Hiérocles & celle de Léon le Sage placent Μηονία, la ville de Méonie, dans la Lydie. Une autre Notice, au lieu de Μηονία, lit Μαιονία.

MÉONIENS, *Mæonii*, *Meones*, Μαίονες, Μήονες, les habitans de la Méonie, ainsi que de la ville de ce nom. *Voyez* Méoniens.

MÉONIUS, *Mæonius*, surnom de Bacchus, pris du culte qu'on lui rendoit dans la Méonie.

MÉONIUS, *Mæonius*, (d) surnom donné à Homere; il étoit pris, ou de Méon son pere, ou de la Lydie sa patrie, qui fut appellée aussi Méonie.

MÉONIUS, *Mæonius*, (e) neveu d'Odénat. Dans une partie de chasse, Méonius, par une vivacité peu mesurée, tira le premier sur la bête, & malgré la défense d'Odénat, il répéta jusqu'à deux & trois fois ce manque de respect. Odénat irrité lui fit ôter son cheval, ce qui étoit un grand affront parmi ces nations; & Méonius s'étant

(a) Plin. Tom. I. p. 307.
(b) Plin. Tom. I. pag. 279. Strab. p. 550, 586. Homer. Iliad. L. XVIII. v. 291.
(c) Plin. Tom. I. pag. 277.
(d) Horat. L. I. Ode. 5. v. 2.
(e) Crév. Hist. des Emp. Tom. V, pag. 466, 467. Tom. VI. pag. 32.

emporté jusqu'à le menacer, s'attira enfin un traitement rigoureux, & fut mis dans les chaînes. Il résolut de se venger; mais, pour y réussir, il dissimula sa colere, il recourut humblement à Hérode, fils d'Odénat, & le pria de lui obtenir sa grace. Il ne se vit pas plutôt en liberté, qu'il trama une conspiration contre son oncle & contre son libérateur. Profitant donc de l'occasion d'une fête qu'Odénat donnoit pour célébrer le jour de sa naissance, il l'attaqua au milieu de la joie du repas & de la bonne chere, & le tua avec son fils. Cette scene tragique se passa à Emese, & elle est placée par M. de Tillemont sous l'an de Jesus-Christ 267.

L'Ambition s'étoit apparemment mêlée dans le cœur de Méonius avec la vengeance. Odénat avoit été déclaré Auguste par Gallien; & Hérode son fils jouissoit des mêmes honneurs. Leur meurtrier les usurpa, & il se fit proclamer Empereur. Mais, il étoit bien incapable de remplacer Odénat. Sa vie voluptueuse & noyée dans la débauche le fit mépriser; & au bout de très-peu de tems, il fut tué par les soldats qui l'avoient élu. Zénobie recueillit tout le fruit du crime de Méonius.

MÉONUS, *Maonus*, fleuve de l'Asie mineure, dans la Lydie, selon Étienne de Byzance.

MÉOTES, *Maotæ*, Μαιῶται, (a) peuples Scythes, qui habitoient vers les bords du Palus Méotides. Hérodote les appelle Méétéens; & Pomponius Méla, Méotices.

Quoique ces peuples s'appliquassent à cultiver la terre, ils n'étoient pas moins belliqueux que les Nomades. Ils étoient divisés en plusieurs nations; celles qui étoient le plus près du Tanaïs, étoient les plus féroces; celles qui avoient leurs demeures dans le voisinage du Bosphore, étoient beaucoup mieux policées.

Entre les Méotes, Strabon compte les Sindes, les Dandariens, les Toréates, les Agres, les Arriques, les Tarpetes, les Obidiacenes, les Sittacenes, les Dosques, & plusieurs autres, comme les Aspungitanes ou Aspurgianes qui habitoient à une distance de cinq cens stades entre la Phanagorie & la Gorgippie. Le Roi Polémon voulut tendre des pieges à ces peuples, sous prétexte de faire amitié avec eux; mais, la ruse fut découverte, & ce Prince tomba vivant entre les mains des Méotes qui le firent mourir.

De tous les Méotes d'Asie, les uns obéirent à ceux qui avoient l'entrepôt du Tanaïs; les autres, aux rois du Bosphore; quelquefois même ils

(a) Strab. p. 492. & seq. Plin. Tom. I. pag. 218. Herod. L. IV. c. 123. Pomp. Mel. pag. 91.

furent assujettis les uns aux autres.

MÉOTICES, *Mæotici. Voyez* Méotes.

MÉOTIDE [le Palus], (*a*) *Palus Mæotis*, Λίμνη Μαιῶτις, grand lac, ou marais, ou golfe, ou mer, entre l'Europe & l'Asie, au nord du Pont-Euxin. Le Palus Méotide communique au Pont-Euxin, par le moyen d'une embouchure, appellée le Bosphore Cimmérien.

Les Anciens lui ont donné tantôt le nom de lac, tantôt celui de marais. Pline & Pomponius Méla se servent indifféremment des mots *lacus* & *palus* pour désigner cette mer. En effet, on pourroit ne la considérer que comme un grand marais, à cause du peu d'eau qu'on y trouve en plusieurs endroits. Lucain dit :

Pigra palus Scythici patiens Mæotica plaustri.

Les Grecs, comme Strabon, le périple de Scylax, & Ptolémée, désignent cette mer par le mot Λίμνη, qui répond à celui de marais.

Depuis l'isthme, qui joint la Chersonnèse Taurique au continent, jusqu'à l'embouchure du Tanaïs, le Palus Méotide s'étend du sud-ouest au nord-est. Strabon lui donne neuf mille stades de circonférence, & le périple de Scylax prétend que sa grandeur répond à la moitié de celle du Pont Euxin ; mais, il leur étoit très-difficile de marquer au juste l'étendue d'un endroit peu connu, & habité par des nations barbares, puisqu'aujourd'hui même tous les Géographes ne sont pas encore d'accord sur la véritable grandeur du Palus Méotide. Les peuples, qui habitoient sur ses bords, étoient appellés anciennement *Mæotæ*, *Mæotici*, *Mæotidæ*.

Pline assure que de son tems les Scythes appelloient le Palus Méotide, Témérinda, c'est-à-dire, mere de la mer. C'est l'épithete que lui a donnée Denys d'Alexandrie ; & cela est fondé sur ce que son fond est beaucoup plus haut que celui du Pont Euxin, où il est certain qu'il se dégorge. On l'appelle aussi quelquefois mer blanche. Aristote assure que de son tems, on n'y pouvoit plus conduire d'aussi grands vaisseaux que ceux qu'on y conduisoit soixante ans auparavant, ce qui montre que le Tanaïs & les autres fleuves y voiturent beaucoup de limon, dont il est assez probable qu'ont été formés les islots qui sont à son détroit, & entre lesquels le Palus Méotide se décharge par plusieurs petits détroits, que Constantin Porphyrogénete appelle

(*a*) Plin. Tom. I. pag. 215, 217, 253, 300, 306. *& seq.* Pomp. Mel. pag. 16, 17, 89. *& seq.* Lucan. L. II. v. 641. Strab. pag. 52, 106, 107, 125. *& seq.* Herod. L. I. c. 104. L. IV. c. 3, 45, 86, 100, 120. Just. L. II. c. 1. Ptolem. L. V. c. 9. Quint. Curt. L. VI. c. 4. Mém. de l'Acad. des Inscript. & Bell. Lett. Tom. XII. p. 32.

des rivieres. Ce limon eſt peut-être auſſi ce qui a beaucoup diminué la grandeur du Palus Méotide ; car, Hérodote qui connoiſſoit parfaitement ce païs-là, aſſure qu'il n'étoit pas moins grand que le Pont Euxin, ce qu'on ne trouveroit pas préſentement.

Selon Maxime de Tyr, le Palus Méotide étoit adoré comme un Dieu par les Maſſagetes.

Aujourd'hui, le Palus Méotide, qui a conſervé ſon ancien nom, & qu'on appelle auſſi la mer de Zabache, eſt habité au nord par les petits Tartares, à l'orient & au midi, en partie par les Circaſſiens, & à l'occident méridional par les Tartares Crimées.

MÉPHAATH, *Mephaath*, Μαιφαὰδ, (*a*) ville de Paleſtine dans la tribu de Ruben. Elle fut cédée aux Lévites de la famille de Mérari. Euſebe dit que de ſon tems les Romains y entretenoient une garniſon pour la ſûreté du païs.

MÉPHITIS, *Mephitis*, (*b*) Déeſſe adorée dans le paganiſme, avoit l'intendance des cloaques, des lieux infectés par toutes ſortes de puanteurs, d'où elle avoit pris ſon nom ; car, Méphitis, en Grec & en Latin, veut dire infection, corruption, puanteur. Cette Déeſſe eſt, ſelon quelques-uns, la même que Junon, qui eſt la Déeſſe de l'air. Leur raiſon eſt que toutes les mauvaiſes odeurs viennent de la corruption de l'air ; de ſorte que l'air étant dans une bonne diſpoſition, il n'y a aucune infection à craindre.

Tacite dit que dans l'embraſement général de toutes les maiſons de Crémone, tant profanes que ſacrées, le ſeul temple de Méphitis reſta ſain & ſauf, défendu ou par ſa ſituation, ou par la Divinité à laquelle il étoit conſacré.

MER, *Mare*, Θάλασσα, Θάλαττα, terme qui ſignifie ordinairement ce vaſte amas d'eau qui environne toute la terre, & qui s'appelle plus proprement Océan.

Les Grecs nous ont donné le mot Océan, Ὠκεανὸς, formé d'ὠκέως, *citò*, vîte, rapidement, & de ναίω, *fluo*, je coule. C'eſt chez eux un ſubſtantif. Homere l'emploie néanmoins auſſi comme adjectif. Nous diſons de même l'Océan ſubſtantif, & la Mer Océane adjectif ; mais, cette derniere expreſſion eſt peu uſitée.

Le nom de Mer eſt un mot dont on ſe ſert auſſi pour exprimer une diviſion ou une portion particuliere de l'Océan, qui prend ſon nom des contrées qu'elle borde, ou d'autres circonſtances. Ainſi l'on dit la Mer d'Irlande, la Mer Méditerranée, la Mer Baltique, la Mer Rouge, &c.

Juſqu'au tems de l'empereur Juſtinien, la Mer étoit commu-

(*a*) Joſu. c. 13. v. 18 c. 21. v. 36.
(*b*) Virg. Æneid. L. VII. v. 84. Tacit. Hiſt. L. III. c. 33. Myth. par M. l'Abb. Ban. Tom. V. pag. 338.

ne & libre à tous les hommes ; c'est pour cela que les loix Romaines permettoient d'agir contre toute personne qui en troubleroit une autre dans la navigation libre, ou qui gêneroit la pêche de la Mer.

L'empereur Léon, dans sa cinquante-sixieme Novelle, a été le premier qui ait accordé aux personnes qui étoient en possession des terres, le privilege de pêcher devant leurs territoires respectifs exclusivement aux autres. Il donna même une commission particuliere à certaines personnes pour partager entr'elles le Bosphore de Thrace. Depuis ce tems, les Princes souverains ont tâché de s'approprier la Mer, & d'en défendre l'usage public. La république de Venise prétend si fort être la maîtresse dans son golfe, qu'il y a tous les ans des épousailles formelles entre le Doge & la Mer Adriatique.

Dans ces derniers tems, les Anglois ont prétendu particuliérement à l'empire de la Mer dans le canal de la Manche, & même à celui de toutes les Mers qui environnent les trois royaumes d'Angleterre, d'Écosse & d'Irlande ; & cela, jusqu'aux côtes ou aux rivages des États voisins. C'est en conséquence de cette prétention que les enfans, nés sur les Mers de leurs dépendances, sont déclarés natifs d'Angleterre, comme s'ils étoient nés dans cette isle même. Grotius & Selden ont disputé fortement sur cette prétention dans des ouvrages qui ont pour titre, *Mare liberum*, la Mer libre, & *Mare clausum*, la Mer intérieure. Aujourd'hui toutes les Puissances maritimes de l'Europe paroissent vouloir se réunir pour dépouiller entiérement les Anglois d'un droit dont sans doute on a eu tort de les laisser jouir si long-tems.

Les Hébreux donnent le nom de Mer à tous les grands amas d'eaux, aux grands lacs, aux étangs. Ainsi, la Mer de Galilée ou de Tibériade, ou de Cinéreth, n'est autre que lac de Génézareth ou de Tibériade, dans la Galilée. La Mer morte, la Mer du désert, la Mer d'Orient, la Mer de Sodome, la Mer du Sel ou la Mer Salée, la Mer Asphaltite ou du Bitume, n'est autre que le lac Asphaltite, ou le lac de Sodome. La Mer de Séméchon est le lac de même nom. La Mer de Jaser est le lac qui étoit auprès de la ville de Jaser, au-delà du Jourdain. La mer de Suph est la Mer Rouge. La Mer Occidentale ou la grande Mer, ou la mer de derriere, est la Mer Méditerranée. On donna même le nom de Mer à un très-grand bassin de bronze, que Salomon fit faire dans le temple pour la commodité des Prêtres, qui y lavoient les pieds & les intestins des victimes, & les instrumens dont ils se servoient dans les sacrifices.

La grande Mer, la Mer d'Occident, la Mer de derriere, la Mer des Philistins, désignent ordinairement

la Mer Méditerranée, qui étoit à l'occident de la terre promise, & qui étoit considérée comme derriere un homme qui auroit regardé le soleil levant, ayant la gauche au septentrion, & la droite au midi ; car, c'est ainsi que les Hébreux désignent la situation des lieux qui sont à la droite, à la gauche, devant ou derriere. La Mer se met souvent pour l'occident, comme la droite pour le midi. C'est sur la Méditerranée que s'embarqua Jonas ; & c'est sur cette Mer que l'on mettoit les bois que l'on coupoit au mont Liban, & qui étoient amenés à Joppé, pour le bâtiment du temple.

Les Arabes & les Orientaux en général donnent aussi ordinairement le nom de Mer aux grands fleuves, comme le Nil, l'Euphrate, le Tigre & autres, qui, par leur grandeur & par l'étendue de leur débordement, paroissent comme de petites Mers, ou de grands lacs. Il est important d'en donner des preuves, parce qu'il y a plusieurs passages de l'Écriture dont sans cela l'explication paroît presque impossible. Isaïe dit : (*a*) *Le Seigneur désolera la langue de la Mer d'Egypte ; il élevera sa main sur ce fleuve par la force de son esprit*, ou par le vent impétueux & desséchant qu'il fera lever, *pour dessécher ses sept bras, ensorte qu'on les passe à pied sec.* Tout ceci ne doit s'entendre que du Delta, qui est comme la langue du Nil, nommé ici la Mer d'Egypte. On sçait que sur les côtes de la Méditerranée, du côté qu'elle arrose l'Egypte, il n'y a ni langue de terre, ni langue de Mer, & d'ailleurs toute la description du Prophete désigne le Nil & ses sept bras.

Le même Prophete désigne encore le Nil sous le nom de Mer dans cet endroit : (*b*) *Malheur à la terre qui fait retentir les aîles de ses cymbales*, ou de ses sistres, *& qui est au-delà des fleuves de Chus.* Il nomme ici la Mer Rouge les fleuves de Chus, parce que le peuple de Chus habitoit sur le bord oriental de cette Mer. *Ce peuple*, ajoute Isaïe, *qui envoie ses Ambassadeurs sur la Mer, & les fait courir dans des vaisseaux de jonc.* Ici il marque le Nil sous le nom de Mer. Les vaisseaux de jonc étoient propres à l'Egypte, comme le remarque Pline. Isaïe continue, adressant sa parole aux Ambassadeurs qui vont sur le Nil dans des barques de jonc : *Allez en diligence, Ambassadeurs, vers cette nation divisée & déchirée, vers ce peuple qui est le plus terrible de tous, vers cette nation qui se sert de cordeaux & de mesures, qui est foulée aux pieds, dont la terre est ravagée par les inondations du fleuve.* Cette peinture ne peut convenir qu'à l'Egypte ; ce païs étoit alors déchiré par des divisions domestiques ; l'Egypte est rongée & ravagée par les inondations du

(*a*) Isai. c. 11. v. 15.

(*b*) C. 18. v. 1, 2.

Nil; c'est un païs de lignes & de mesures, parce que le limon qui se répand sur ses terres, en cache les bornes & les limites, & oblige d'employer souvent le cordeau pour la mesurer.

Le païs de Babylone, qui étoit arrosé par l'Euphrate, est appellé par le même Prophete, le désert de la Mer, ou la Mer déserte, soit à cause de l'état de solitude, où elle devoit être réduite, soit par ironie, ou par antiphrase, parce qu'alors Babylone étoit une ville très-fréquentée & très-peuplée. Jérémie en parle de même. (*a*) *Babylone a été*, dit-il, *inondée de sa Mer; les flots l'ont toute couverte.* Et un peu auparavant il avoit dit: Je dessécherai sa Mer, je tarirai ses sources. Ailleurs Isaïe, (*b*) parlant du roi de Babylone, l'appelle *un Léviathan qui a sa demeure dans la Mer.* Ezéchiel donne le même nom au roi d'Egypte, dont la demeure étoit sur le Nil.

Daniel, parlant (*c*) d'Antiochus qui conduisit son armée au-delà de l'Euphrate, & qui campa dans les campagnes de Mésopotamie, déclare qu'il campa à Padan entre les Mers, c'est-à-dire, entre l'Euphrate & le Tigre. Nahum dit de (*d*) la ville de Noammon, qui selon plusieurs est la même que Thebes, ou Dispolis, que la Mer est son trésor, & que les eaux lui servent de rempart. Cette Mer & ces eaux ne sont autre chose que le Nil.

MER [la], *Mare*, (*e*) non-seulement avoit des Divinités, qui présidoient à ses eaux, mais elle étoit elle-même une grande Divinité, personnifiée sous le nom d'Océan, auquel on faisoit de fréquentes libations. Lorsque les Argonautes furent près de mettre à la voile, Jason ordonna un sacrifice solemnel, & chacun s'empressa de répondre à ses désirs. On éleva un autel sur le rivage, & après les oblations ordinaires, le Prêtre répandit dessus de la fleur de farine, mêlée avec du miel & de l'huile, immola deux bœufs aux Dieux de la Mer, & les pria de leur être favorables pendant leur navigation. Ce culte étoit fondé sur l'utilité qu'on en retiroit, sur les merveilles qu'on remarquoit dans la Mer, l'incorruptibilité de ses eaux, son flux & reflux, la variété & la grandeur des monstres qu'elle enfante, tout cela produisit l'adoration des Dieux qu'on supposoit gouverner cet élément.

Le sacrifice, qu'on offroit à la Mer, c'est-à-dire, à l'Océan & à Neptune, pour reconnoître leur souverain pouvoir sur les ondes, étoit, selon Homere, lorsqu'elle étoit agitée, d'un taureau noir, ainsi qu'à la tempête & au lac Averne, dit Festus. Lorsque la Mer étoit calme, on lui sacrifioit, selon le même Poëte, un agneau & un

(*a*) Jerem. c. 51. v. 36, 42.
(*b*) Isai c. 27. v. 1.
(*c*) Dani. c. 11. v. 45.
(*d*) Nahum. c. 3. v. 8.
(*e*) Mém. de l'Acad. des Inscript. & Bell. Lett. T. XII. pag. 43, 44.

porc. Cependant, Virgile dit que le taureau étoit la victime que l'on immoloit le plus communément aux Dieux de la Mer. On offroit aussi quelquefois des chevaux en sacrifice à la Mer, témoin Mithridate, qui, pour se la rendre favorable, y fit précipiter des chariots attelés à quatre chevaux.

Quand le sacrifice se faisoit sur le bord de la Mer, l'usage étoit de recevoir dans des pateres le sang de la victime, qu'on y versoit ensuite, en faisant des prieres convenables. Si le sacrifice se faisoit à bord d'un vaisseau, on laissoit couler dans la Mer le sang du taureau, comme l'observe Apollonius de Rhodes. Virgile ajoute à cette cérémonie, qu'on jettoit dans les flots les entrailles de la victime, en faisant des libations de vin, & c'est aussi, selon Tite-Live, ce que fit Scipion à son départ de Sicile pour l'Afrique.

Mais, dans le sacrifice que Cyrène fait à l'Océan, au milieu du palais de Pénée, à la source de ce fleuve, elle verse le vin à trois reprises différentes sur la flamme du feu qui brûloit sur l'autel, suivant la fiction de Virgile. L'encens n'étoit pas non plus épargné dans ces sortes de sacrifices, toujours accompagnés de vœux & de prieres.

On offroit encore dans ces sacrifices différentes sortes de fruits. On voit sur la colomne Trajanne une pyramide représentée sur l'autel, devant lequel l'Empereur tenant une patere à la main, fait égorger un taureau à bord de son vaisseau. Cependant, Justin nous apprend qu'Alexandre le Grand au retour de ses expéditions, voulant se rendre l'Océan favorable, se contenta de lui faire des libations, sans autre sacrifice; & au rapport de Thucydide, Alcibiade, Nicias & Lamachus, généraux de la flotte Athénienne, n'avoient aussi fait en partant du port du Pirée, que de simples libations de vin à la Mer, dans des coupes d'or & d'argent, en chantant des cantiques.

MÉRA, *Mæra*, Μαιρὰ, (a) lieu du Péloponnèse dans l'Arcadie, selon Pausanias. De son tems, on en voyoit les ruines, à trente stades de Mantinée. » A trente stades de cette ville, » dit-il, ce sont les ruines du » village de Méra, je ne sçais » pourtant s'il est bien vrai que » Méra ait eu sa sépulture en » ce lieu; car, les Tégéates, » qui prétendent avoir chez eux » le tombeau de cette fille d'At» las, me paroissent mieux fon» dés. Mais peut-être a-t-elle » eu une fille du même nom, » qui est venue s'établir chez » les Mantinéens. »

MÉRA, *Mæra*, Μαῖρα, (b)

(a) Pauf. p. 476.

(b) Ovid. Metam. L. VII. c. 9. Pauf. pag. 667. Homer. Odyss. L. XI. v. 325. Myth. par M. l'Abb. Ban. Tom. VIII. pag. 73.

nom

nom d'une fille qui avoit été changée en chienne, selon Ovide. Cette métamorphose est le symbole de sa rage, & de son désespoir, Diane l'ayant chassée de sa compagnie à cause de ses galanteries. Selon d'autres, Méra étoit fille de Prœtus & d'Antée. Ayant fait vœu de garder une perpétuelle virginité, elle viola son vœu, & fut punie par Diane, qui la fit mourir.

Dans ces Poësies intitulées *Le retour des Enfers*, on lit que Méra mourut étant encore vierge, & qu'elle étoit fille de Prœtus, fils de Thersandre & petit-fils de Sisyphe.

Quoi qu'il en soit, lorsqu'Ulysse descendit aux Enfers, il y vit, entr'autres, l'ombre de Méra.

MÉRA, *Mæra*, Μαῖρα. (a) fille d'Atlas, fut mariée à Lycaon, duquel elle eut le héros Tégéatès. *Voyez* ci-dessus Méra, lieu d'Arcadie.

MÉRA, *Mæra*, Μαῖρα, (b) l'une des nymphes Néréïdes, selon Homere.

MÉRALA, *Merala*, (c) Μαγελδὰ. ville de Palestine dans la tribu de Zabulon.

MÉRAPHIENS, *Meraphii*, Μεράφιοι (d) peuple d'Asie, dans la Perse. Il est fait mention de ce peuple dans Hérodote.

MÉRARI, *Merari*, Μεραρὶ, (e) le troisieme des fils de Lévi, fut pere de Moholi & de Musi.

MÉRARI, *Merari*, Μεραρὶ, (f) fils d'Idox, fut pere de Judith.

MERCÉDONA, *Mercedona*, déesse que l'on faisoit présider aux marchandises & au paiement.

MERCÉDONIUS, *Mercedonius*, Μερκηδόνιος, (g) mois intercalaire. *Voyez* année Romaine.

MERCIDINUS, *Mercidinus*, Μερκιδῖνος, (h) mois intercalaire, appellé aussi Mercédonius. *Voyez* année Romaine.

MERCREDI, *Dies Mercurii*; c'est le quatrieme jour de la semaine Chrétienne, & le cinquieme de la semaine des Juifs. Il étoit consacré à Mercure chez les Payens; c'est de-là que lui est venu son nom *dies Mercurii*. Dans l'Eglise on l'appelle *feria quarta*.

MERCURE, *Mercurius*, (i) Ἑρμῆς, celui de tous les dieux du Paganisme, à qui la fable donne le plus de fonctions. Il en avoit de jour, il en avoit de nuit.

(a) Pauf. p. 476, 523.
(b) Homer. Iliad. L. XVIII. v. 48.
(c) Josu. c. 19. v. 11.
(d) Herod. L. I. c. 125.
(e) Genes. c. 46. v. 11. Exod. c. 6. v. 10.
(f) Judith. c. 8. v. 1.
(g) Plut. T. I. p. 735.
(h) Plut. T. I. p. 72.

(i) Cicer. de Natur. Deor. L. III. c. 56. Pauf. pag. 4, 89, 119, 314, 324, 394. & seq. Diod. Sicul. pag. 10, 28, 61, 135, 236. Herod. L. II. c. 51, 138. L. V. c. 7. Virg. Æneid. L. I. v. 301 & seq. L. IV. c. 222. & seq. L. VIII. v. 138, 139. Ovid. Metam. L. I. c. 18. Cæs. de Bell. Gall. L. VI. pag. 232. Roll. Hist. Anc. Tom. I. pag. 70, 71.

Le Dieu dont l'aîle est si légere,
Et la langue a tant de douceur,
C'est Mercure.

Les Grecs le nommoient Hermès, & ce nom signifioit interprete, ou, selon d'autres, Messager. Son nom Latin venoit, si nous en croyons Festus, des Marchands, ou plutôt des Marchandises, *Mercurius à Mercibus.*

Interprete & ministre fidele des autres Dieux, & en particulier de Jupiter son pere, il les servoit avec un zele infatigable, même dans des emplois peu honnêtes. C'étoit lui qui étoit chargé de conduire les âmes des morts dans les Enfers, & de les ramener. Il étoit outre cela le Dieu de l'éloquence & de l'art de bien parler; celui des voyageurs, des marchands, & même des filoux. Ambassadeur & Plénipotentiaire des Dieux, il se trouvoit à tous les traités de paix & d'alliance. Tantôt on le voit accompagner Junon, ou pour la garder, ou pour veiller sur sa conduite; tantôt il est envoyé par Jupiter pour entamer quelque intrigue avec quelque nouvelle maîtresse. Ici c'est lui qui transporte Castor & Pollux à Pallene. Là, il accompagne le char de Pluton, lorsqu'il enleve Proserpine. Embarrassés de la querelle excitée entre trois Déesses au sujet de la beauté les Dieux l'envoyent avec elles au berger Pâris. Tant de fonctions différentes ont fait croire qu'il y avoit eu plusieurs Mercures, & qu'on avoit attribué au seul fils de Jupiter, des attributs qu'il auroit fallu partager entre plusieurs Dieux du même nom.

Les Mythologues en effet reconnoissent plusieurs Mercures. Lactance le Grammairien en compte quatre; l'un étoit fils de Jupiter & de Maia; le second, du Ciel & du Jour; le troisieme, de Liber ou Bacchus & de Proserpine; le quatrieme, de Jupiter & de Cyllene, qui tua Argus, & qui s'enfuit ensuite, disent les Grecs, en Égypte, où il donna la connoissance des lettres aux Égyptiens. Celui, que la plupart des Anciens reconnoissent, & à qui les Poëtes attribuent toutes les actions qui passent sous le nom de Mercure, est le fils de Jupiter & de Maia; c'est à lui principalement qu'on bâtissoit des temples, & qu'on dressoit des autels & des statues.

Suivant Cicéron, il y en avoit cinq. L'un étoit fils du Ciel & du Jour; un autre, fils de Valens & de Phoronis; c'est celui qui se tenoit sur la terre,

Antiq. expl. par D. Bern. de Montf. Tom. I. pag. 126. *& suiv.* Tom. II. p. 412. *& suiv.* Myth. par M. l'Abb. Ban. Tom. I. pag. 28, 76, 120, 344. Tom. IV. pag. 112. *& suiv.* Mém. de l'Acad. des Inscript. & Bell. Lett. T. I. pag. 32, 249. Tom. III. pag. 14, 15, 78. *& suiv.* Tom. IV. pag. 629. Tom. V. pag. 68, 69, 320, 321. Tom. VI. pag. 96, 462, 469, 568. Tom. VII. pag. 1, 2, 3. *& suiv.* Tom. IX. pag. 142, 202. Tom. X. pag. 193. *& suiv.* Tom. XII. p. 258. *& suiv.* T. XVIII. p. 9.

& qui s'appelloit Trophonius. Le troisieme étoit fils de Jupiter & de Maia ; ce Jupiter est le troisieme entre les Jupiters que l'on compte ; c'est de ce Mercure & de Pénélope qu'on dit que Pan est né. Le quatrieme étoit fils du Nil, que les Égyptiens croyoient qu'il n'étoit pas permis de nommer. Le cinquieme, que les Phénéates honoroient, étoit celui qui tua, dit-on, Argus & qui pour cette raison obtint l'empire de l'Égypte, & donna aux Égyptiens des loix & la connoissance des lettres.

Sans s'embarrasser de quelle maniere on pourroit réduire à un moindre nombre tant de Mercures, dont quelques-uns paroissent avoir le même pere ou la même mere, nous croyons pouvoir soutenir qu'il n'y en eut que deux ; car, pour celui qui eut Pan de Pénélope, & qu'Hérodote dit avoir vécu environ huit cens ans avant lui, c'est-à-dire, vers le tems de la guerre de Troie, il y a bien de l'apparence que c'étoit quelque Prêtre de ce Dieu qui avoit séduit cette jeune Princesse. Nous ne reconnoissons donc que l'ancien Mercure, ou le Thot, ou Thaut des Égyptiens, qui étoit contemporain d'Osiris ; & celui qui, selon Hésiode, étoit fils de Jupiter & de Maia ; c'est de ces deux-là que nous allons donner l'histoire

Il n'y a point de personnage, sans en excepter aucun, dans l'antiquité profane, plus célebre que le Mercure Égyptien. Il étoit l'ame du Conseil d'Osiris, qui s'en servit dans les affaires les plus délicates, & qui, avant son départ pour la conquête des Indes, le laissa à Isis qu'il avoit nommée régente du royaume, comme l'homme le plus propre à la servir dans l'administration de l'État. Ne se contentant pas de donner des conseils à la Reine, ce Ministre fidele s'appliqua à faire fleurir les arts & le commerce dans toute l'Égypte. Occupé des sciences les plus sublimes, il acquit de profondes connoissances dans les Mathématiques, sur-tout dans la Géométrie, & apprit aux Égyptiens la maniere de mesurer leurs terres, dont les limites étoient souvent dérangées par les accroissemens du Nil, afin que chacun pût reconnoître la portion qui lui appartenoit. Enfin, il y eut peu de sciences dans lesquelles il ne fît de grands progrès ; & ce fut lui en particulier qui inventa l'usage de ces lettres mystérieuses qu'on appelle Hiéroglyphiques, & qui ne servirent dans la suite que pour les matieres qui concernoient la religion. Diodore de Sicile ajoute à ces traits qu'Osiris l'honora beaucoup, parce qu'il le vit doué d'un talent extraordinaire pour tout ce qui peut aller au bien de la société humaine. En effet, Mercure forma le premier une langue exacte & réglée des dialectes grossiers & incertains dont on se servoit. Il imposa des noms

à une infinité de choses d'usage qui n'en avoient point. Il inventa les premiers caracteres, & régla jusqu'à l'harmonie des mots & des phrases. Il institua plusieurs pratiques touchant les sacrifices & les autres parties du culte des Dieux, & il donna aux hommes les premiers principes de l'Astronomie. Il leur proposa ensuite pour divertissement la lutte & la danse, & leur fit concevoir quelle force, & même quelle grace le corps humain peut tirer de ces exercices. Il imagina la lyre, dans laquelle il mit trois cordes par allusion aux trois saisons de l'année ; car, ces trois cordes rendant trois sons, le grave, l'aigu, & le moyen, le grave répond à l'hiver, le moyen au printems, & l'aigu à l'été. C'est lui qui apprit l'interprétation ou l'élocution aux Grecs, qui pour cette raison l'ont appellé Hermès ou l'interprete. Il a été le confident d'Osiris qui lui communiquoit tous ses secrets, & qui faisoit un grand cas de ses conseils. C'est enfin lui qui selon les Égyptiens a planté l'olivier, que les Grecs croyent devoir à Minerve.

Pour ce qui concerne ce grand nombre de livres sur la Théologie, l'Astrologie & la Médecine, nous sçavons que Marsham les attribue à Mercure second, fils de Vulcain, lequel, selon Eusebe, vivoit un peu après Moïse, & environ cinquante ans après que les Israëlites furent sortis d'Égypte ; & ce sçavant Auteur, fondé sur l'autorité de Manéthon, cité par le Syncelle, croit que ce fut ce Mercure second qui fut surnommé Trismégiste, ou trois fois grand. Ces livres, au rapport de saint Clément d'Alexandrie, étoient au nombre de quarante-deux ; & on ne pouvoit rien ajouter au respect que les Égyptiens avoient pour eux. On les portoit dans les processions avec beaucoup de cérémonie & de respect. D'abord paroissoit le chantre qui en avoit deux à la main, dont l'un contenoit les hymnes en l'honneur des Dieux, & l'autre la maniere dont devoient se conduire les Rois. Venoit ensuite l'horoscope, c'est ainsi que saint Clément d'Alexandrie appelle le Ministre, qui portoit les quatre livres d'Astrologie, dont l'un traitoit des étoiles fixes, l'autre des éclipses de Soleil & de Lune, & les deux derniers du lever de ces deux planetes. Puis paroissoit le Scribe sacré, avec dix livres qui traitoient de la Cosmographie, de la Géographie, de la description du Nil, &c. Le Stoliste suivoit, avec dix autres livres qui traitoient des matieres de Religion, sçavoir, des Sacrifices, des Prieres, des jours de Fêtes, &c. Le Prophete marchoit après, pareillement avec dix livres qu'on nommoit Sacerdotaux, & qui traitoient des Loix, des Dieux, & de la discipline Ecclésiastique. Ainsi, conclut l'Auteur que nous ve-

nons de citer, il y avoit quarante-deux livres en tout, dont trente-six renfermoient tout ce que contenoit la philosophie Égyptienne; & les six derniers regardoient la Médecine, & traitoient de l'Anatomie, des Médicamens, des maladies des yeux, de celles des femmes, &c. C'est de ces livres, pour le dire en passant, qui sont perdus depuis long-tems, [car le Pimandre de Mercure est un ouvrage supposé] que Sanconiathon avoit tiré sa Théogonie.

Nous venons de dire qu'ils étoient perdus depuis long-tems; en effet, Galien regarda comme supposés des livres de Médecine, qui de son tems passoient pour être de Mercure; & on doit porter le même jugement de ceux dont parle saint Cyrille.

Le second Mercure, fils de Jupiter & de Maïa, fille d'Atlas, devint célebre parmi les princes Titans. Après la mort de son pere, il eut pour son partage l'Italie, les Gaules & l'Espagne, où il fut maître absolu après la mort de son oncle Pluton, & les Mauritanies après celle de son grand-pere Atlas. C'étoit un Prince fin, rusé, fourbe, artificieux, dissimulé; il voyagea plus d'une fois en Égypte pour s'instruire dans les mœurs & dans les coutumes de cet ancien peuple, & pour y apprendre la Théologie, & sur-tout la funeste science de la Magie qui étoit alors fort en vogue, & où il excella lui-même dans la suite; aussi fut-il regardé comme le grand Augure & le devin des princes Titans qui le consultoient continuellement. Jupiter lui-même de son vivant l'avoit employé souvent dans cette science, & c'est ce qui a donné occasion aux Poëtes de le faire passer pour l'interprete des Dieux.

Quelques Auteurs, qui ne prennent pas à la lettre ce que nous venons de rapporter, disent que Mercure n'a passé pour l'interprete des Dieux, que parce qu'il apprit à son peuple le culte dont ils vouloient être honorés. Ses voyages en Égypte lui servirent beaucoup à cela, s'étant fait initier dans tous les mysteres des Éygptiens, & ayant appris leurs cérémonies.

Jupiter se servit aussi fort utilement de l'éloquence de ce jeune Prince, l'ayant employé dans plusieurs négociations pendant les guerres qu'il eut avec les Princes de sa famille, l'envoyant en différens endroits pour traiter avec eux; & c'est sans doute ce qui l'a fait passer pour le messager des Dieux. Comme il les racommoda souvent ensemble, on l'a pris pour le Dieu de la paix & des alliances. Confident de Jupiter, ce Dieu l'employa à faire réussir quelques-unes de ses intrigues, & il eut le secret de ses galanteries.

Ajoutons qu'il contribua beaucoup par la force de son éloquence & la politesse de ses mœurs, à cultiver l'esprit de ses

peuples, à les rendre dociles, les unissant ensemble par la société & le commerce, & réprimant le vice par des loix sages & séveres. Ce Prince avoit inventé pendant sa vie, & perfectionné plusieurs arts. Les Gaulois, qui l'honoroient sous le nom de Theutatès, & lui offroient même des victimes humaines, ainsi que Lactance & Lucain nous l'apprennent, le regardoient comme l'inventeur de tous les beaux arts; aussi lui attribue-t-on l'invention de la Lyre, de la Médecine, des Lettres, de la Musique, du Commerce, de la Lutte, de la Magie, & de plusieurs autres arts. Enfin, on peut dire que jamais Prince ne s'est rendu plus recommandable par ses belles qualités, & n'a été plus chéri de son peuple. Cependant, il avoit des défauts, & étoit du nombre de ceux qui n'ont rien de médiocre; ce qui obligea les autres enfans de Jupiter, peu contens de sa conduite artificieuse & de son humeur inquiete, de lui déclarer la guerre, pendant laquelle ayant été vaincu plusieurs fois, il prit enfin le parti de se retirer en Égypte, où il mourut. D'autres croyent qu'il finit ses jours en Espagne, où l'on voyoit même son tombeau.

Telle est l'histoire de Mercure, prince Titan, altérée par les Grecs, & mêlée de plusieurs fables; car premiérement, il paroît qu'on a donné son nom aux Princes qui avoient quelques-unes de ses qualités. Ainsi, il ne faut pas s'étonner de ce qu'on dit des choses si contraires d'une même personne, ni de ce grand nombre de voyages qu'on lui fait faire, & de tant de femmes & d'enfans qu'on lui donne.

En second lieu, l'histoire de ce Mercure a été altérée par une infinité d'allégories qui ont rapport à ses grandes qualités. Par exemple, celle de cette chaîne d'or qui sortoit de sa bouche, & qui s'attachoit aux oreilles de ceux qu'il vouloit conduire, signifie qu'il enchaînoit les cœurs & les esprits par la douceur de son éloquence. Si on le peignoit avec la moitié du visage claire, & l'autre noire & sombre, c'est parce qu'on croyoit qu'il conduisoit les ames dans les enfers, & qu'ainsi il étoit tantôt dans le ciel ou sur la terre, & tantôt dans le royaume de Pluton. Si les Égyptiens le représentoient avec une tête de chien, c'étoit au rapport de Servius, pour marquer sa vigilance & sa sagacité. Mais, sur quoi étoient donc fondées les fables dont parlent Homere, & après lui Virgile; l'une, qu'il conduisoit les ames dans les enfers avec son Caducée; l'autre, qu'on ne mouroit que lorsque Mercure venoit rompre les liens qui attachoient l'ame au corps? Seroit-ce parce que ce Prince conduisit de son vivant quelques colonies en Espagne, dans le Royaume de son oncle Pluton, païs qui étoit regardé

comme l'enfer? Ou plutôt n'est-ce pas une cérémonie Égyptienne qui a donné lieu à cette fable? C'est ce que Diodore de Sicile nous apprend. Les Égyptiens, dit-il, portoient le cadavre d'Apis en un certain lieu, & le mettoient ensuite entre les mains de quelqu'un pour le conduire au lieu des sépultures; ce qu'Orphée, qui avoit voyagé en Égypte, apprit aux Grecs, & ensuite Homere l'accommoda à Mercure; ou bien parce que ce Prince étoit l'auteur d'une ancienne loi d'Égypte, qui ordonnoit qu'avant que de donner la sépulture aux morts, il falloit juger s'ils en étoient dignes. Les Juges établis pour cela faisoient des informations qu'on lisoit publiquement sur les bords du lac d'Achéruse. Ainsi, on peut penser que Mercure assistoit en personne à ces jugemens, pour mieux faire observer la loi; ce qui fit publier dans la suite qu'il conduisoit les ames en enfer. On pourroit ajouter après Lacerda, que cette fable tire peut-être son origine d'une coutume pratiquée chez les Athéniens. Lorsqu'ils avoient condamné plusieurs criminels à la mort, ils ne les supplicioient qu'en différens jours, & celui qui passoit le premier étoit appellé Mercure, parce qu'il montroit aux autres le royaume de Pluton; mais, nous croyons que cette coutume étoit plutôt la suite que l'origine de la fable; & qu'on ne donnoit le nom de Mercure au premier supplicié, que par allégorie à la fonction de Mercure qui conduisoit les ames aux enfers.

Comme Mercure étoit le Dieu des marchands & des larrons, on a mis sur son compte plusieurs sortes de filouteries; & nous apprenons de Lucien, qu'étant encore enfant il avoit volé le trident de Neptune, les fleches d'Apollon, l'épée de Mars, & la ceinture de Vénus; fables fondées sur ce qu'il étoit habile navigateur, adroit à tirer de l'arc, brave dans les combats, & qu'il joignoit à ces qualités toutes les graces & tous les agrémens du discours.

Malgré tant de bonnes qualités & tant de services rendus à Jupiter, Mercure ne conserva pas toujours les bonnes graces de ce Dieu, qui le chassa du Ciel; & c'est une nouvelle fiction qu'il faut expliquer.

Bocace, dans sa généalogie des Dieux, assure sur l'autorité de Théodontion, que cette aventure ne regarde pas notre Mercure, mais celui qui fut appellé Stilbo, & qui vivoit long-tems après lui, étant contemporain de Phoronée. Mais, n'en déplaise à cet Auteur, il n'y eut jamais de Mercure de ce nom, Stilbo, mot Grec qui veut dire, *je reluis*, n'étant qu'une épithete de la planete dont ce Dieu porte le nom. Nous croirions donc volontiers que par quelque aventure que nous ignorons, Mercure chassé de l'Olympe où demeu-

roit son pere, fut obligé de garder les troupeaux pendant quelque temps; ce qui n'est pas difficile à croire, la vie pastorale n'étant pas alors indigne des enfans même des Rois. Comme Apollon étoit disgracié dans le même-tems, & menoit la même vie, on dit que Mercure lui vola ses bœufs, & que le berger Battus, le seul qui l'avoit vu, & qui lui avoit promis de n'en rien dire, lui ayant manqué de parole, fut changé en pierre de touche, comme le raconte Ovide; fable fondée sur ce que Mercure avoit caché les bœufs d'Apollon près du tombeau de ce berger, qui le premier avoit trouvé la pierre de touche.

Les Anciens, comme nous l'avons dit, donnent tant d'emplois à Mercure, qu'il ne pouvoit jouir d'aucun repos, ainsi que le dit si agréablement Lucien. Messager & confident des Dieux, il avoit soin de toutes leurs affaires, tant de celles qui regardoient la paix & la guerre, que de l'intérieur du Palais céleste; de leur fournir & servir de l'ambroisie, de présider aux jeux & aux assemblées, d'écouter les harangues publiques & d'y répondre, &c. ce qui nous feroit croire que ce Prince étoit le surintendant des affaires de Jupiter, son Ministre d'État, & le Grand-Maître de sa maison; & cette idée ne doit pas paroître bizarre, puisqu'il est sûr que les Poëtes n'ont fait que nous proposer sous des idées sublimes de Dieux, de Ciel, & d'Olympe, l'histoire des princes Titans.

Le culte de Mercure n'avoit rien de particulier, sinon qu'on lui offroit les langues des victimes, pour marquer par-là l'éloquence de ce Dieu. On lui présentoit par la même raison du miel & du lait. On lui immoloit aussi quelquefois des veaux & des coqs. Il étoit spécialement honoré dans les Gaules & en Égypte, où les Prêtres lui consacroient la cigogne, qui étoit l'animal le plus renommé parmi eux après le bœuf. C'étoit au mois de Mai principalement qu'on célébroit les fêtes de Mercure, & qu'on l'honoroit d'une maniere plus solemnelle que dans le reste de l'année.

Il ne faut pas oublier que Bochart croit que l'histoire de Mercure n'a été composée que sur celle de Chanaan; & il fait à ce sujet un parallele fort ingénieux. Ils ont passé, dit-il, l'un & l'autre, pour être fils de Jupiter & d'Ammon, qui étoit le même que Cham; Mercure a pris son nom des Marchandises, *Mercurius à Mercatura*; & Chanaan en Hébreu signifie la même chose. La même raison, qui a fait dire que Chanaan étoit le serviteur de ses freres, a fait dire aussi que Mercure étoit le messager des Dieux. On n'a donné à ce Dieu le soin des chemins, que parce que les Phéniciens ou Chananéens, sortis de Chanaan, voya-

gerent beaucoup, & établirent par-tout des colonies. Les aîles de ce Dieu sont les voiles des vaisseaux Phéniciens. Mercure n'a passé pour être le Dieu de l'éloquence, & on n'a dit qu'il avoit inventé les lettres, que parce que les Phéniciens en porterent l'usage dans l'occident. Jean Nicolaï croit au contraire que Mercure est le même que Moïse, & compare la verge miraculeuse de ce Législateur au caducée de ce Dieu. M. Huet est de même sentiment. M. Fourmont, tant les paralleles coutent peu à nos Sçavans, en fait un de Mercure avec Eliézer, que l'on peut voir dans ses réflexions critiques.

Les négocians de Rome célébroient une fête en l'honneur de Mercure le 15 de Mai, auquel jour on lui avoit dédié un grand Temple dans le grand Cirque, l'an de Rome 675. Ils sacrifioient à ce Dieu une truie pleine, & s'arrosoient de l'eau de la fontaine nommée *aqua Mercurii*, priant Mercure de leur être favorable dans leur trafic, & de leur pardonner, dit Ovide, les petites supercheries qu'ils y feroient. C'est pourquoi, son culte étoit très-grand dans les lieux de commerce, comme, par exemple, dans l'isle de Crete.

Ce Dieu étoit aussi particuliérement honoré à Cyllene en Élide, parce qu'on croyoit qu'il étoit né sur le mont Cyllene, situé près de cette ville. Pausanias dit qu'il y avoit une statue posée sur un piédestal, mais dans une posture fort indécente. Il avoit aussi un oracle en Achaïe qui ne se rendoit que le soir. Amphion est le premier qui lui ait élevé un autel.

C'est par ces beaux côtés, qu'Horace nous le peint dans l'Ode qu'il lui adresse : » Petit-» fils d'Atlas, divin Mercure, » lui dit-il, c'est vous qui en-» treprîtes de façonner les pre-» miers hommes, qui cultivâ-» tes leur esprit par l'étude des » sciences les plus propres à » lui ôter sa premiere rudesse, » & qui formâtes leur corps par » des exercices, capables de » leur donner de la vigueur & » de la grace ; permettez-moi » de chanter vos louanges. Vous » êtes l'envoyé de Jupiter, » l'interprete des Dieux, & » l'inventeur de la lyre. »

Il y a peu de divinités Payennes dont il nous reste un plus grand nombre de figures, que de Mercure. Toutes ces figures s'accordent assez à représenter ce Dieu de la maniere que nous allons le dire.

Comme il étoit le Dieu des marchands & des voleurs, on le peint ordinairement la bourse à la main. En qualité de grand négociateur des Dieux & des hommes, il porte le caducée, symbole de paix ; s'il a des aîles sur son bonnet, à ses pieds & à son caducée, c'est pour marquer sa légereté à exécuter les ordres des Dieux, sur-tout celui de conduire aux enfers

ou aux champs Elysées les ames des morts, & de les ramener quand le cas le requéroit. La vigilance, que tant de devoirs demandent, fait qu'on lui donne un coq pour symbole. Comme les bergers le prenoient pour leur Patron, on le voit quelquefois sur les monumens, avec un belier. On croyoit qu'il étoit le premier inventeur d'un instrument de Musique qu'on appelloit *testudo*, ou la tortue; c'est pour cela qu'on le voit quelquefois représenté avec une tortue. On le peint en jeune homme, beau de visage, d'une taille dégagée, tantôt nu, tantôt avec un manteau sur ses épaules, mais qui ne le couvroit qu'à demi. On trouve aussi des monumens où Cupidon met des aîles aux talons de Mercure, & d'autres singularités qui ne sont souvent que le fruit de l'imagination des ouvriers.

Finissons par indiquer quelques-uns des noms ou surnoms que l'on a donnés à Mercure, mais sur lesquels nous n'insisterons point, parce qu'ils ont chacun leur article particulier, que le lecteur pourra consulter. Les principaux des noms de Mercure sont ceux de Nomius, Camille, Sumès, Phinès, Ermensal, ou Irmensul, Thot, Theutatès, Vialis, Quadratus, Triceps, Profanus, Argeiphontes, Argoréus, Harpédophore, Chthonius, &c. &c.

Nous nous arrêterons un peu plus sur les surnoms de Mercure, que l'on trouve dans Pausanias. Les voici par ordre alphabétique.

MERCURE ACACUS, *Mercurius Acacus*, Ἑρμῆς Ἀκακις. *Voyez* Acacus.

MERCURE ACACÉSIUS, *Mercurius Acacesius*, (*a*) Ἑρμῆς Ἀκακήσιος, étoit ainsi nommé à cause du culte qu'on lui rendoit sur le mont Acacésius, ou dans la ville d'Acacésie où ce Dieu avoit une statue de marbre. Les Mégalopolitains avoient chez eux un temple de Mercure Acacésius, dont il ne restoit plus, du tems de Pausanias, que la voûte & quelques piliers.

MERCURE AGÉTOR, (*b*) *Mercurius Agetor*, Ἑρμῆς Ἀγήτωρ, c'est-à-dire, Mercure le conducteur, avoit un buste de figure quarrée à Mégalopolis.

MERCURE AGORÉUS, *Mercurius Agoræus*, (*c*) Ἑρμῆς Ἀγοραῖος, c'est-à-dire, Mercure qui préside aux marchés. Il y avoit à Athenes une statue en bronze de Mercure Agoréus. Il y en avoit aussi une autre à Sicyone.

MERCURE CRIOPHORE, *Mercurius Criophorus*, Ἑρμῆς Κριοφόρος. *Voyez* Criophore.

MERCURE CYLLÉNIEN, *Mercurius Cyllenius*, Ἑρμῆς Κυλλήνιος. *Voyez* Cyllénien.

MECURE DOLIUS, (*d*)

(*a*) Pauf. p. 505, 514.
(*b*) Pauf. p. 507.
(*c*) Pauf. pr 27, 102.
(*d*) Pauf. p. 452.

Mercurius Dolius, Ἑρμῆς Δόλιος.
» En allant à Pellene, dit Pau-
» sanias, on trouve un Mercu-
» re qui a le surnom de Dolius,
» & l'opinion des peuples est
» que ce Dieu exauce toutes
» les prieres qu'on lui fait; il
» est de figure quarrée avec une
» grande barbe, & une espece
» de chapeau sur la tête. »

MERCURE ENAGONIUS, *Mercurius Enagonius*, (*a*) Ἑρμῆς Ἐναγώνιος, c'est-à-dire, Mercure considéré comme le Dieu des Athletes. On ne sera pas étonné qu'un tel Dieu fût particuliérement honoré à l'Olympie, où il avoit un autel près du Stade.

MERCURE ÉPIMÉLIUS, *Mercurius Epimelius*, (*b*) Ἑρμῆς Ἐπιμήλιος, avoit un autel à Coronée dans le marché. Le surnom d'Epimélius vient de μῆλον, *ovis, pecus*, une brebis, un troupeau, parce que les troupeaux étoient sous la garde & la protection de Mercure.

MERCURE EPYTUS, *Mercurius Æpytus*, (*c*) Ἑρμῆς Αἴπυτος, avoit un temple à Tégée.

MERCURE FORENSIS, *Mercurius Forensis*, le même que Mercure Agoréus. *Voyez* Mercure Agoréus.

MERCURE PARAMMON, *Mercurius Parammon*, Ἑρμῆς Παράμμων, (*d*) à qui les Éléens faisoient des libations.

MERCURE POLYGIUS, *Mercurius Polygius*, (*e*) Ἑρμῆς Πολύγιος, étoit honoré à Trœzene. Il y avoit dans cette ville une statue de Mercure Polygius, devant laquelle on prétendoit qu'Hercule avoit consacré sa Massue faite de bois d'olivier.

MERCURE PROMACHUS, *Mercurius Promachus*, (*f*) Ἑρμῆς Πρόμαχος, c'est-à-dire, Mercure le défenseur. Il avoit un temple à Tanagre. Ce surnom de Mercure étoit fondé sur une marque de protection, que ce Dieu avoit donnée aux Tanagréens; car, ils racontoient que les Érétriens s'étant embarqués à Eubée pour venir assiéger Tanagre, Mercure à la tête des jeunes gens de la ville, lui-même sous la forme d'un jeune homme & armé d'une étrille, attaqua brusquement les ennemis, sur-tout les Eubéens, & les mit en fuite. Dans le temple de Mercure Promachus on conservoit encore du tems de Pausanias les restes d'un arbre, sous lequel on prétendoit que ce Dieu avoit été nourri.

MERCURE PRONAUS, (*g*) *Mercurius Pronaos*, Ἑρμῆς Πρόναος, recevoit les honneurs divins à Thebes en Béotie. On voyoit la statue de Mercure Pronaüs qui étoit de marbre, à l'entrée d'un temple d'Apollon. Il y avoit au même endroit celle de Miner-

(*a*) Pauf. p. 314.
(*b*) Pauf. p. 593.
(*c*) Pauf. p. 531.
(*d*) Pauf. p. 317.
(*e*) Pauf. p. 145.
(*f*) Pauf. p. 574.
(*g*) Pauf. p. 556, 557.

ve Pronaos. Ce mot vient de πρὸ, *ante*, & ναός, *templum*, temple. » Il semble, dit Pausanias, que ces Divinités » soient là pour garder le vestibule, aussi le nom qu'elles » portent répond-il à leur fonc» tion ; la statue de Mercure » est un ouvrage de Phidias, » celle de Minerve est de Sco» pas. »

MERCURE PROPYLÉUS, *Mercurius Propylæus*, Ἑρμῆς Προπύλαιος, (*a*) étoit honoré à Athenes, où sa statue étoit à l'entrée de la citadelle. C'est ce que désigne le surnom de Προπύλαιος, qui est formé de πρὸ, *ante*, devant, & πύλη, ou πύλος, *porta*, porte.

MERCURE, *Mercurius*, (*b*) Ἑρμῆς, nom que l'on a donné à certaines triremes.

MERCURIALES, *Mercuriales*, (*c*) nom que l'on donnoit quelquefois aux Poëtes, à cause de Mercure, qui présidoit à la Poësie.

MERCURIALES, *Mercurialia*, (*d*) fête qu'on célébroit dans l'isle de Crete en l'honneur de Mercure, avec une magnificence qui attiroit alors dans cette isle un grand concours de monde, mais plus pour le commerce dont Mercure étoit le Dieu, que pour la dévotion. La même fête se célébroit à Rome fort simplement le 14 de Juillet.

MERCURII PROMONTORIUM, (*e*) le promontoire de Mercure. C'étoit un promontoire d'Afrique, appellé aussi Hermaia ou Hermæum, & situé au dessus de Carthage, vis-à-vis de Lilybée en Sicile, dont il étoit éloigné d'environ deux cens mille pas. On l'appelle maintenant Capo Bona, & il forme avec le promontoire d'Apollon le golfe de Tunis.

MERCURII AQUA, l'eau de Mercure. (*f*) Ovide dit qu'auprès de la porte Capene, il y avoit une eau appellée l'eau de Mercure. Il ajoute qu'on attribuoit à cette eau une vertu divine.

MERCURII OPPIDUM, la ville de Mercure. *Voyez* Hermopolis.

MERCURII TUMULUS, (*g*) lieu d'Espagne près de Carthage la Neuve, selon Tite-Live. On trouve *Mercurium Teutatem*, dans l'édition de Gronovius. Celle de le Clerc retranche le surnom de *Teutatem*. L'édition de M. Crévier porte *in tumulum, quem Mercurii vocant*.

MERE [la grande], *Mater magna*, nom sous lequel on adoroit la Terre ou Cybele. *Voyez* Cybele.

MERE, *Mater*, Μήτηρ, est

(*a*) Pauf. p. 40.
(*b*) Antiq. expl. par D. Bern. de Montf. Tom. IV. p. 248.
(*c*) Cout. des Rom. par M. Nieup. pag. 160.
(*d*) Myth. par M. l'Abb. Ban. Tom. I. p. 533, 534.
(*e*) Tit. Liv. L. XXIX. c. 27. Plin. Tom. I. pag. 161, 245.
(*f*) Ovid. Fast. L. V. c. 673, 674.
(*g*) Tit. Liv. L. XXVI. c. 44.

celle qui a donné la naissance à un enfant.

Il y avoit aussi chez les Romains des meres adoptives; une femme pouvoit adopter des enfans, quoiqu'elle n'en eût point de naturels.

On donne le titre de Meres à certaines Églises, relativement à d'autres Églises que l'on appelle leurs filles, parce qu'elles en ont été pour ainsi dire détachées, & qu'elles en sont dépendantes.

Pour revenir aux femmes qui ont le titre de Meres, selon l'ordre de la nature, on appelloit chez les Romains Meres de famille, les femmes qu'on avoit épousées *per coemptionem*, qui étoit le mariage le plus solemnel. On leur donnoit ce nom, parce qu'elles passoient en la main de leur mari, c'est-à-dire, en sa puissance, ou du moins en la puissance de celui auquel il étoit lui-même soumis; elles passoient en la famille du mari, pour y tenir la place d'héritier comme enfant de la famille, à la différence d'une femme qui étoit seulement épousée *per usum*, que l'on appelloit Matrona, mais qui n'étoit pas réputée de la famille de son mari.

Parmi nous, on appelle mere de famille, une femme mariée, qui a des enfans.

Le premier devoir d'une Mere est d'alaiter ses enfans, & de les nourrir & entretenir jusqu'à ce qu'ils soient en âge de gagner leur vie, lorsque le pere n'est pas en état d'y pourvoir. Elle doit prendre soin de leur éducation en tout ce qui est de sa compétence, & singuliérement pour les filles, auxquelles elle doit enseigner l'économie & le ménage.

La Mere n'a point, même en païs de droit écrit, une puissance semblable à celle que le droit Romain donne au pere; cependant, les enfans doivent lui être soumis; ils doivent lui porter honneur & respect, & ne peuvent se marier sans son consentement jusqu'à ce qu'ils aient atteint l'âge de majorité; ils doivent, pour se mettre à couvert de l'exhérédation, lui faire des sommations respectueuses comme au pere.

Suivant la loi des douze Tables, les enfans ne succédoient point à la Mere, ni la Mere aux enfans; dans la suite, le Préteur leur donna la possession des biens sous le titre *unde cognati*; enfin, l'empereur Claude & le sénatus-consulte Tertyllien déferent la succession des enfans à la Mere, sçavoir à la Mere *in genere* lorsqu'elle avoit trois enfans, & à la Mere affranchie lorsqu'elle en avoit quatre. Il y avoit cependant plusieurs personnes qui étoient préférées à la Mere; sçavoir, les héritiers siens ou ceux qui en tenoient lieu, le pere & le frere consanguins; la sœur consanguine étoit admise. Par les constitutions postérieures, la Mere fut admise à la succession de son fils ou de sa fille unique, & lorsqu'il y avoit

d'autres enfans elle étoit admise avec les freres & sœurs du défunt. Par le droit des Novelles, elles furent préférées aux freres & sœurs qui n'étoient joints que d'un côté.

L'Edit de S. Maur du mois de Mai 1567, appellé communément l'Edit des Meres, ordonna que les Meres ne succéderoient point en propriété aux biens paternels de leurs enfans, & qu'elles demeureroient réduites à l'usufruit de la moitié de ces biens avec la propriété des meubles & acquets qui n'en faisoient pas partie. Cet Edit fut regiſtré au Parlement de Paris; mais, il ne fut pas reçu dans les Parlemens de droit écrit, si ce n'est au Parlement de Provence, & il a été révoqué par un autre Edit du mois d'Août 1729, qui ordonne que les successions des Meres à leurs enfans seront réglées comme elles l'étoient avant l'Edit de S. Maur.

Suivant le droit commun du païs coutumier, la Mere, aussi-bien que le pere, succede aux meubles & acquets de ses enfans, décédés sans enfans ou petits enfans; à l'égard des propres ils suivent leur ligne.

La Mere fut admise à la succession de ses enfans naturels par le sénatus-consulte Tertyllien.

Pour ce qui est des successions des enfans à leur Mere, ils ne lui succédoient point *ab intestat*; ce ne fut que par le sénatus-consulte Arphitien qu'ils y furent admis, & même les enfans naturels, ce qui fut depuis étendu aux petits-enfans.

En France la Mere ne succede point à ses enfans naturels, & ils ne lui succedent pas non plus, si ce n'est en Dauphiné & dans quelques coutumes singulieres, où le droit de succéder leur est accordé réciproquement.

MERE, *Mater*, Μήτηρ. Les Poëtes & les Payens ont dit que Vénus étoit la Mere des Amours & des Graces; que Cybele étoit la Mere des Dieux; que Deucalion jetta derriere lui les os de sa grand'Mere pour faire naître les hommes, c'est-à-dire, des pierres, ou les os de la terre.

Il y a des Impératrices qui portent sur les médailles & dans les inscriptions le titre de Mere du Camp, Mere du Sénat, Mere de la Patrie.

MERE, *Mater*, Μήτηρ, terme de Grammaire. Il se dit des langues originales, desquelles les autres se sont formées. L'Hébreu est la langue Mere de toutes les autres langues.

MÉRED, *Mered*, Μωρὰδ, (*a*) de la tribu de Juda, étoit fils d'Ezra. L'Écriture donne à Ezra un autre fils du même nom de Méred. Les Septante l'appellent Μ.ρὼδ.

MÉRÉMOTH, *Meremoth*, Μεριμὼθ. (*b*) fils d'Urias, Prêtre du nombre de ceux qui revin-

(*a*) Paral. L. 1. c. 4. v. 17, 18.

(*b*) Esdr. L. 1. c. 8. v. 33.

rent de la captivité de Babylone, & qui remit les vases d'or & d'argent qui avoient été rendus au Temple par le roi Artaxerxe, lorsqu'Esdras revint dans la Judée, l'an du monde 3537, & avant J. C. 463.

MERENDA, (*a*) nom que les Latins donnoient à un petit repas entre le dîner & le souper. Les Grecs l'appelloient Hespérisma.

MERES [les], *Matres*, (*b*) Ματέρες, Déesses qu'on adoroit à Engyum en Sicile. *Voyez* Engyum.

MERGILION [L.], *L. Mergilio*, (*c*) un de ceux qui conspirerent en Espagne contre L. Cassius Longinus. Mais, le complot ayant été découvert, L. Mergilion fut mis à mort avec ses complices.

MERGIS, *Mergis*, (*d*) selon Justin. D'autres lisent Smerdis. *Voyez* Smerdis & Cometès.

MERGUS, *Mergus*, nom qui fut donné à Esacus, parce qu'il avoit été changé en plongeon.

MÉRIBBAAL, *Meribbaal*, Μεριβαὰλ, (*e*) fils de Jonathas, & pere de Micha.

Méribbaal est le même que Miphiboseth. Les Hébreux évitoient de prononcer le nom de Baal. Ainsi, au lieu de Miphi-Baal, ou Méri-Baal, ils disoient Miphiboseth ou Mériboseth. Boseth en Hébreu signifie honte, confusion, ordure; & Baal, le maître, le mari, le Dieu Baal.

MÉRICUS, *Mericus*, (*f*) Espagnol, étoit un des trois officiers qui commandoient dans Achradine, lorsque les Romains assiégerent Syracuse, l'an de Rome 540 & 212 avant Jesus-Christ. Un autre officier Espagnol, gagné par les assiégeans, eut ordre de s'aboucher avec Méricus. Il lui exposa d'abord la situation où il avoit laissé les affaires d'Espagne, d'où il étoit arrivé tout récemment; que les Romains y étoient absolument les maîtres; qu'il pouvoit, en leur rendant un service signalé, devenir le plus considérable de tous ses compatriotes, soit qu'il voulût servir dans leurs armées, ou qu'il aimât mieux retourner dans sa patrie; qu'au contraire il avoit tout à craindre de leur indignation, s'il continuoit à se défendre dans un poste, qu'il ne pourroit pas long-tems conserver, étant investi par mer & par terre. Méricus, touché de ses raisons, fit partir avec les Ambassadeurs qu'on étoit convenu d'envoyer à M. Claud. Marcellus, son propre frere, qui ayant obtenu par le moyen du même Espagnol, un entretien secret avec ce Général, s'en retourna dans Achradine, après être convenu avec lui de la reddition de la

(*a*) Antiq. expliq. par D. Bern. de Montf. Tom. III. pag. 120.
(*b*) Plut. Tom. I. p. 309.
(*c*) Hirt. Pans. de Bell. Alexand. pag. 730. & seq.
(*d*) Just. L. I. c. 9.
(*e*) Paral. L. I. c. 8 v. 34. c. 9. v. 40.
(*f*) Tit. Liv. L. XXV. c. 30, 31. L. XXVI. c. 21. Roll. Hist. Rom. Tom. III. pag. 390, 391.

place, & de la maniere dont la chose s'exécuteroit. Alors, Méricus, pour ôter tout soupçon qu'il eût aucune intelligence avec l'ennemi, déclara qu'il n'étoit pas d'avis qu'on envoyât davantage des députés aux Romains, ni qu'on reçût ceux qui viendroient de leur part; qu'il falloit, pour plus grande sûreté, distribuer aux Commandans les différens postes qui étoient à garder, & que chacun répondît sur sa tête de celui qui lui seroit confié. Tous ayant consenti à ce partage, le sort fit écheoir à Méricus le soin de veiller sur le quartier qui alloit depuis la fontaine d'Aréthuse, jusqu'à l'embouchure du grand port.

Il eut soin d'en informer les Romains. C'est pourquoi, M. Claud. Marcellus, dès la nuit suivante, fit remorquer une barque pleine de soldats armés, à la queue d'une galere à quatre rangs, jusqu'aux murs d'Achradine, & débarqua ses gens près de la porte voisine de la fontaine d'Aréthuse. Le tout étoit exécuté à la quatrieme veille. Alors, Méricus introduisit les soldats de M. Claud. Marcellus par cette même porte, comme il en étoit convenu; & dès que le jour parut, ce Général attaqua les murailles de la place avec toutes ses troupes, & attira de ce côté-là, non-seulement ceux qui tenoient Achradine, mais encore une grande partie de ceux qui défendoient l'Isle, & qui, abandonnant leurs postes, accouroient par bandes pour aider à repousser les Romains. Dans ce tumulte, les vaisseaux qu'on avoit disposés par avance, & qu'on tenoit tout prêts, ayant fait un grand circuit, débarquerent près de l'Isle, des soldats, qui trouvant les corps de garde à moitié vuides, & les portes par où étoient sortis ceux qui avoient couru au secours d'Achradine, ouvertes, s'emparerent aisément de cette partie abandonnée par l'épouvante & la fuite de ceux qui auroient dû la défendre. Les déserteurs furent ceux qui témoignerent le moins de courage & de résolution pour résister aux Romains; car, ne se fiant pas même à leurs compagnons, ils s'enfuirent au milieu de l'action. M. Claud. Marcellus, apprenant que les siens étoient maîtres de l'Isle, & d'une partie d'Achradine, & que Méricus s'étoit joint aux Romains avec les soldats de sa garnison, fit sonner la retraite, pour empêcher qu'on ne pillât le trésor des rois de Syracuse, qu'on croyoit beaucoup plus considérable qu'il n'étoit en effet. M. Claud. Marcellus, ayant arrêté l'impétuosité de ses soldats, donna aux déserteurs qui se trouvoient encore dans Achradine le tems de se sauver. Alors, les Syracusains délivrés de toute crainte, ouvrirent les portes de l'Isle, & envoyerent des Ambassadeurs à M. Claud. Marcellus, ne lui demandant d'autre grace que de leur sauver la vie

vie à eux & à leurs enfans.

Deux ans après, lorsque M. Claud. Marcellus entra dans Rome avec l'ovation, Méricus étoit un de ceux qui marchoient à la tête du cortege avec des couronnes d'or, & il n'étoit pas l'objet le moins agréable aux yeux de la multitude. On lui accorda le droit de bourgeoisie avec cinq cens arpens de terre. On lui donna en outre, ainsi qu'aux Espagnols qui avoient embrassé le parti des Romains avec lui, une demeure dans une des villes rebelles, & des terres dans les campagnes qui avoient été confisquées par droit de conquête. M. Cornélius eut ordre de donner à chacun sa portion dans l'endroit où il l'aimeroit le mieux. Il choisit Murgantie & son territoire, pour la récompense de Méricus & des autres Espagnols, suivant l'arrêt du Sénat qui l'en avoit rendu l'arbitre.

MÉRIDARPAX, *Meridarpax*, Μεριδάρπαξ, un des rats qu'Homère introduit dans la Batrachomyomachie.

MERIMUTH, *Merimuth*, (a) Μηραμώθ fils d'Uria, contribua au rétablissement de la ville de Jérusalem, au retour de la captivité de Babylone.

MERION, *Meriones*, (b) Μηριόνης, fils de Molus, fut un des capitaines Grecs qui allerent au siege de Troie. Homere dit qu'il partit de Crete à la tête de quatre-vingts vaisseaux, mais qu'il en partageoit le commandement avec Idoménée, dont il étoit l'écuyer.

Un jour, comme Ulysse étoit sur le point de se mettre en chemin pour aller reconnoître ce qui se passoit dans le camp des Troyens, Mérion lui donna un arc, un carquois, une épée, & un casque de plusieurs peaux en double fourré de laine, & qui ouvroit une horrible gueule de sanglier, armée des deux côtés de terribles défenses. Autolycus l'avoit enlevé autrefois dans la ville d'Eléone à Amyntor, fils d'Orménus, après avoir forcé son palais, & il l'avoit donné à Amphidamas de Cythere dans la ville de Scandie; Amphidamas en avoit fait présent à Molus, & Molus l'avoit donné à son fils Mérion, qui en cette occasion le donna à Ulysse.

Le fils de Priam, Déiphobe, qui brûloit d'envie de se signaler, s'étant avancé tout couvert de son bouclier, Mérion qui l'apperçoit, lui porte un coup de pique avec tant de roideur, que le bouclier auroit été percé, si la pique n'eût volé en éclats. Déiphobe ébranlé du coup est saisi de crainte; & Mérion, au désespoir de sa pique rompue, & de la victoire que le destin lui enlevoit, rentre

(a) Esdr. L. II. c. 3. v. 21.

(b) Homer Iliad. L. II. v. 158, 159. L. X. v. 260. & seq. L. XIII. v. 93, 156. & seq. L. XIII. v. 156, 528. & seq. Horat. L. I. Ode. 5. v. 15. Pausan. pag. 163. Lucian. Tom. I. p. 914. Tom. II. pag. 374.

dans son bataillon, & va chercher une autre pique dans sa tente.

Idoménée, le voyant, lui dit : » Vaillant fils de Molus, » le plus cher de mes amis, où » allez-vous ? Pourquoi avez- » vous quitté le combat ? Êtes- » vous blessé ? Ou venez-vous » m'apporter quelque nouvelle, » & demander du secours ? » Vous voyez au moins que je » n'étois pas disposé à me te- » nir tranquillement dans ma » tente, & qu'impatient de » combattre, j'allois à vous. » Mérion lui répondit : Ido- » ménée, je viens voir si je ne » trouverois pas une pique dans » votre tente, car j'ai rompu » la mienne sur le bouclier du » téméraire Déiphobe. Vous » n'y trouverez pas seulement » une pique, lui répondit Ido- » ménée, vous y en trouverez » plusieurs ; vous y verrez bril- » ler ces armes Troyennes que » j'ai prises aux ennemis tués » de ma main ; car, j'ose me » vanter que je n'ai pas accou- » tumé de combattre de loin, » que je sçais joindre l'ennemi ; » voilà pourquoi ma tente est » si riche en piques, en bou- » cliers, en casques, & en » cuirasses, dont l'éclat éblouit » les yeux. »

» J'ai aussi dans mon vaisseau » & dans ma tente un grand » nombre de ces dépouilles » Troyennes, reprit Mérion, » mais j'en suis trop loin pour » les aller chercher. Je puis » dire aussi que je ne m'oublie » pas dans les occasions ; & » que je suis toujours le pre- » mier quand il faut combattre, » & que Mars a donné le si- » gnal. Il y a peut-être quel- » ques Grecs dans l'armée qui » ne me connoissent pas ; mais, » vous me connoissez, & cela » me suffit. Oui assurément, » répondit Idoménée, je vous » connois, sage Mérion, je » n'ai pas besoin que vous me » parliez de votre valeur. Si » tout ce que nous sommes de » braves hommes dans l'armée, » nous étions commandés au- » jourd'hui pour nous mettre » en embuscade près de nos » vaisseaux, & c'est comme » vous sçavez dans cette sorte » de guerre que les hommes » paroissent ce qu'ils sont, » car les lâches y changent à » tout moment de couleur ; ils » n'ont ni vertu ni courage, » leurs genoux tremblans ne » peuvent les soutenir, ils tom- » bent de foiblesse, le cœur » leur battant ils ont peur de » la mort, tout leur corps fris- » sonne ; au lieu que les braves » ne changent point de visage, » ils ont toujours la même li- » berté d'esprit, la même gaie- » té, & la même assurance ; & » si quelque chose trouble cette » assiette ferme & tranquille, » c'est l'impatience d'en venir » aux mains ; si nous étions donc » commandés pour une occasion » semblable, je suis bien assuré » que la valeur la plus fine ne » pourroit rien trouver à re- » prendre en vous, & que si

» vous veniez à être blessé de
» près ou de loin, ce ne seroit
» point dans le dos que vous
» recevriez ces blessures,
» mais vous les recevriez en
» avançant toujours vers l'en-
» nemi. Mais, ne parlons pas
» davantage de nos prouesses,
» comme de jeunes fanfarons,
» de peur que quelqu'un ne
» nous entende & ne se moque
» de nous, de ce que nous
» nous amusons à parler, lorf-
» qu'il faut agir. Allez vîte
» dans ma tente & prenez la
» meilleure pique que vous trou-
» verez. «

Mérion obéit, & plein d'ardeur pour le combat, il suit Idoménée. Comme ils approchoient des ennemis, Mérion s'adresse à Idoménée : » Fils de
» Deucalion, de quel côté
» avez-vous dessein de com-
» battre ? Est-ce à l'aîle droite,
» ou à l'aîle gauche ? Ou choi-
» siriez-vous plutôt le corps
» de bataille ? Je pense qu'il n'y
» a pas à choisir, que de tous
» côtés la mêlée est fort âpre,
» & que par tout vous trouve-
» rez de la gloire & du péril.
» Idoménée lui répondit : Mé-
» rion, je vois que le corps de
» bataille a d'assez bons défen-
» seurs, car c'est là que com-
» battent les deux Ajax & Teu-
» cer le plus adroit de tous les
» Grecs à tirer de l'arc, & très-
» propre pour les coups de
» main. Ces trois guerriers don-
» neront de l'exercice à Hec-
» tor, & le repousseront, quel-
» que acharné qu'il puisse être.
» Avec toute sa valeur il sera
» difficile qu'il renverse de si
» braves gens, qu'il pénetre
» jusqu'à nos navires, & qu'il
» y mette le feu, à moins que
» Jupiter, la flamme à la main,
» ne vienne les embraser lui-
» même. Car, il n'y a point sur
» la terre d'homme mortel,
» pourvu qu'il ne soit pas in-
» vulnérable, & qu'il puisse
» être accablé sous de pesantes
» masses de rochers, à qui
» Ajax ne puisse faire mordre
» la poussiere. Il ne craindroit
» pas même dans le combat à
» coups de main le terrible
» Achille, & il ne lui cede qu'en
» vitesse & en légereté. Allons
» donc combattre à l'aîle gau-
» che, qui me paroît la plus
» foible, & voyons si nous
» augmenterons la gloire des
» Troyens, ou s'ils releveront
» la nôtre. « Aussi-tôt Mérion marche du côté qu'il lui étoit ordonné, où il fit sans doute des prodiges de valeur.

Aux jeux qui furent donnés à l'occasion de la mort de Patrocle, Mérion disputa le prix de la course des chars ; mais, il fut bientôt devancé par ses concurrens, parce que ses chevaux étoient pesans, & que leur vîtesse ne répondoit pas à leur beauté, & Mérion lui-même n'excelloit pas à pousser des chevaux dans une lice.

Le peu de succès qu'il avoit eu dans ce combat, ne l'empêcha pas de se présenter à celui de l'arc. Achille ayant mis pour le prix dix haches & dix demi-

haches, toutes d'exellent acier, fait dresser un mât, il attache une colombe par le pied au bout d'un long cordon, la pend au haut de ce mât, & la donne pour but à tous ceux qui se présenteront pour donner des preuves de leur adresse. Celui qui blessera la colombe, dit-il, aura les dix haches, & celui qui ne donnera que dans le cordon, aura les demi-haches, comme étant bien inférieur au premier. Mérion se présente donc avec Teucer pour disputer le prix. On jette les sorts dans un casque, & celui de Teucer vient le premier; en même-tems on voit partir la fleche de son arc, & il oublia de promettre au Dieu, qui préside à cet art, une hécatombe de cent agneaux des premiers nés; il manque l'oiseau, car Apollon, piqué de son oubli, lui envia cette victoire, mais il donna justement dans le cordon qui attachoit la colombe par le pied. Le fer de la fleche coupe ce cordon; l'oiseau dégagé de son lien prend l'essor vers les cieux, & le lien s'abat le long du mât jusqu'à terre; tous les spectateurs applaudissent avec de grands cris. Mérion, qui tenoit sa fleche toute prête, ne perd point de tems, il saisit l'arc de Teucer, voue à Apollon une Hécatombe des premirs nés de ses agneaux, suit des yeux la colombe dans la nue, décoche son trait, & malgré la rapidité de son vol, il lui donne dans l'aîle, la fleche perce tout au travers, & revient s'enfoncer à terre aux pieds de Mérion. L'oiseau blessé se rabat sur la pointe du mât, un moment après il penche le cou, étend ses aîles & tombe sans vie loin de lui. Les troupes, ravies d'étonnement & d'admiration, redoublent leurs cris, qui font retentir le rivage.

Mérion va recevoir les dix haches destinées au vainqueur, & Teucer emporte les demi-haches qu'il avoit pour son partage.

En même-tems, Achille propose de lancer le javelot, & fait porter les prix au milieu de l'assemblée; c'étoient une belle lance & un trépied qui n'étoit pas fait pour le feu, & que l'art avoit embelli d'une agréable variété de fleurs & de figures.

Le roi Agamemnon ne dédaigna pas de se lever pour gagner ce prix, & Mérion s'avance pour le disputer. Achille se leve en même-tems & dit: » Fils d'Atrée, il n'y a personne ici qui ne sçache que vous n'êtes pas moins au-dessus de tous les Généraux de l'armée, par votre force & par votre adresse, que par votre puissance; recevez donc ce premier prix, & si vous le voulez bien, nous donnerons à Mérion cette lance qu'il teindra bientôt du sang de vos ennemis. « Agamemnon, ravi de l'honneur qu'on lui faisoit, donne lui-même la lance à Mérion, & sur le champ, par une générosité digne d'un Roi, il

fait présent au héraut Talthybius, de ce beau trépied qui attiroit les yeux de toute l'assemblée.

MÉRION, *Merion*, Μηρίονης, fils de Jason, se rendit célebre par ses grandes richesses & par son avarice.

MERMERE, *Mermeros*, (*a*) fameux Centaure. Il couroit avec tant de vîtesse, qu'il surpassoit tous les autres à la course. Mais, ayant été blessé à la cuisse, dans un combat, il ne marcha plus alors que lentement, & ne put employer dans cette circonstance, pour se sauver, cette légereté naturelle, qui lui avoit si souvent servi pour se divertir.

MERMÉRUS, *Mermerus*, Μέρμερος. (*b*) capitaine Troyen, qui fut tué par Antiloque.

MERMÉRUS, *Mermerus*, (*c*) Μέρμερος, fils de Jason & de Médée, fut pere d'Ilus, roi d'Ephyre.

L'on voyoit à Corinthe le tombeau de Mermérus & de Phérès son frere. On dit qu'ils furent lapidés par les Corinthiens, à cause des présens empoisonnés qu'ils avoient apportés à Glaucé de la part de Médée. Mais, parce qu'ils furent mis à mort injustement, les Corinthiens se virent bientôt punis dans la personne de leurs propres enfans qui mouroient tous au berceau, jusqu'à ce qu'avertis par l'oracle ils instituerent des sacrifices en l'honneur des fils de Médée, & leur consacrerent une statue qui représentoit la Peur. » Cette statue » subsiste encore aujourd'hui, » dit Pausanias; c'est une fem» me saisie d'épouvante. Depuis » que les Romains ont détruit » Corinthe, & que tous les » naturels du païs ont péri » avec la ville, les nouveaux » habitans qui n'avoient pas eu » de part au crime des An» ciens, se sont crus dispensés » de continuer ces sacrifices, » de sorte qu'à présent leurs » enfans ne sont plus vêtus » de noir, ni ne se croyent » dans l'obligation de couper » leurs cheveux. «

Les Grecs avoient de vieilles poësies, qu'ils appelloient Naupactiennes, où il étoit dit que Jason après la mort de Pélias quitta Iolchos pour aller s'établir à Corcyre, & que là il perdit Mermérus son fils aîné, qui fut déchiré par une lionne en prenant le divertissement de la chasse dans cette partie du continent qui étoit vis-à-vis de la ville; mais, elles ne nous apprennent rien de Phérès.

MERMNADES, *Mermnadæ*, Μερμνάδαι, (*d*) nom que l'on donne à une des familles qui ont regné dans la Lydie. Les Mermnades succéderent aux Héraclides. Ce fut Gygès qui,

(*a*) Ovid. Metam. L. XII. c. 8.
(*b*) Homer. Iliad. L. XIV. v. 513.
(*c*) Homer. Odyss. L. I. v. 244. Pauf. pag 90, 91.

(*d*) Herod. L. I. c. 7. *& seq.* Mém. de l'Acad. des Inscript. & Bell. Lett. T. V. p. 257. *& suiv.*

par le meurtre de Candaule, fit passer le trône de Lydie de la famille des Héraclides dans celle des Mermnades.

Selon Apollodore, la famille des Mermnades descendus de Gygès tiroit son origine d'un fils d'Hercule & de la reine Omphale. Mais, cette opinion est contraire à celle des Écrivains de Lydie, qu'Hérodote avoit consultés. Elle ne devoit sans doute sa naissance qu'à la flatterie des Grecs soumis aux Rois de Lydie de la famille des Mermnades. Hérodote distingue formellement les Mermnades des Héraclides; & nous voyons, dans Xénophon, que Crésus convient lui-même en parlant à Cyrus, que celui de ses ancêtres qui s'est emparé de la couronne de Lydie, avoit passé de la servitude sur le trône. La fable, débitée par Platon au sujet de Gygès, montre assez que c'étoit une opinion reçue dans la Grece. Gygès, selon lui, étoit le chef des bergers de Candaule; & cet emploi ne se donnoit qu'à des esclaves & à des serfs.

MÉROB, *Merob*, Μερὸβ, (a) fille aînée de Saül, avoit été promise à David, en récompense des services qu'il rendoit à la guerre. Mais, Saül manqua de parole, & la donna à Hadriel de la ville de Molathi. Mérob en eut cinq fils, qui furent livrés aux Gabaonites, & crucifiés sur la montagne devant le Seigneur, pour réparer l'injustice que Saül avoit faite aux Gabaonites.

Le texte de l'Écriture porte que ces cinq hommes qu'on leur livra, étoient fils de Michol, fille de Saül & épouse d'Hadriel. Mais, il y a beaucoup d'apparence que le nom de Michol s'est glissé dans le texte, au lieu de Mérob; car, Michol n'épousa pas Hadriel, mais Phaltiel; & on ne lit pas que Michol ait eu cinq fils. D'autres croyent que ces cinq enfans étoient fils de Mérob, selon la nature, & de Michol par adoption.

MÉRODACH-BALADAN, *Merodach-Baladan*, (b) roi de Babylone, qui fut mis au rang des Dieux, & adoré par les Babyloniens. Jérémie, parlant de la ruine de Babylone, dit: *Babylone est prise, Bel est confondu, Mérodach est vaincu, leurs statues sont brisées.* On trouve dans Babylone certains Rois, dans le nom desquels celui de Mérodach se rencontre; par exemple, Evilmérodach, fils du grand Nabuchodonosor, qui eut pour successeur l'impie Balthasar.

Mérodach-Baladan, ayant appris la guérison miraculeuse d'Ézéchias, lui envoya des Ambassadeurs avec des lettres & des présens pour l'en féliciter, & pour s'informer du prodige

(a) Reg. L. I. c. 14. v. 49. c. 18. v. 27. *& seq.* L. II. c. 21. v. 8.

(b) Reg. L. IV. c. 20. v. 12. *& seq.* Isai. c. 39. v. 1. *& seq.* Jerem. c. 50. v. 2. Roll. Hist. Anc. T. I. p. 350, 353.

qui étoit arrivé sur la terre à cette occasion, lorsque le soleil avoit retrogradé de dix lignes. Ézéchias fut extrêmement sensible à l'honneur que lui faisoit ce Prince étranger, & il s'empressa de montrer à ses Ambassadeurs tout ce qu'il y avoit de plus rare & de plus précieux dans ses trésors, & de leur faire remarquer la magnificence de son palais. A en juger humainement, cette démarche n'avoit rien que de permis & de louable; mais, les yeux du souverain Juge, bien plus perçans & plus délicats que les nôtres, y apperçurent une vanité secrete & un orgueil caché dont sa justice fut blessée. Il lui envoya dire sur le champ par son prophete Isaïe, que les richesses & les trésors qu'il venoit de montrer avec tant de faste à ces Ambassadeurs, seroient un jour transportés à Babylone, & que ses enfans y seroient conduits pour servir dans le palais du Roi. C'est à quoi il n'y avoit pour lors nulle apparence; car, Babylone, dans le tems dont nous parlons, étoit amie & alliée de Jérusalem, puisqu'elle lui envoyoit des Ambassadeurs, & il semble qu'elle n'avoit rien à craindre que du côté de Ninive, dont la puissance étoit alors formidable, & entiérement déclarée contre elle. Mais, le sort de ces deux villes devoit changer, & la parole de Dieu fut accomplie à la lettre.

Un Auteur donne à Mérodach-Baladan le nom de Mardocempadus, & dit qu'il commença à regner à Babylone vingt-six ans après le commencement de Nabonassar, c'est-à-dire, l'an du monde 3283, & avant J. C. 717.

Mérodach-Balandan, ou Mérodach, fils de Baladan, est le même que Mardocempadus, fils de Béléfis, ou de Nabonassar.

MÉROÉ, *Meroe*, Μερόη, (a) isle d'Afrique dans l'Éthiopie. Elle est formée, selon Ptolémée, par le Nil qui la baigne à l'occident, & par le fleuve Astaboras, qui la mouille du côté de l'orient. Ptolémée lui donne les villes suivantes, Méroé, Sacholche, Eser, Darorum Vicus, Auxume, Coloé & Maste. Les trois dernieres étoient dans les terres, & les autres sur le bord des deux fleuves.

La ville de Méroé avoit été fondée par Cambyse, & ce Prince lui avoit donné le nom de la Princesse Méroé qui, selon les uns, étoit sa mere, & selon d'autres, sa sœur & sa femme. Ce nom resta à toute l'isle. C'étoit la plus grande de toutes les isles que le Nil embrassoit. Elle avoit la forme d'un bouclier, & l'on dit que sa largeur étoit de mille stades, & sa longueur de trois mille. Elle étoit défendue du côté de la

(a) Ptolem. L. IV. c. 8. Strab. p. 771, 786, 821. & seq. Diod. Sicul. p. 19, 20. Herod. L. II. c. 29. Plin. Tom. I. pag. 108, 110, 255. Juven. Satyr. 6. v. 526. Satyr. 13. v. 163. Joseph. de Antiq. Judaïc. pag. 58. Pauf. pag. 63, 298.

Libye par des sables immenses ; & du côté de l'Arabie par des rivages inaccessibles. On y trouvoit des mines d'or, d'argent, de fer & de cuivre, une grande abondance de bois d'ébene, & toutes sortes de pierres rares & précieuses.

On prétend que l'ancien nom de cette isle étoit Saba, & on croit que c'étoit là que regnoit la reine de Saba, qui vint de si loin écouter la sagesse de Salomon. Ce païs étoit ordinairement gouverné par des Reines. Mais, ces raisons n'ont pas empêché que d'autres n'aient fait venir la reine de Saba de l'Arabie heureuse. *Voyez* Ethiopie.

» La ville de Méroé, dit » Pausanias, & les plaines » Ethiopiques, ainsi les appelle-» t-on, sont habitées par les » peuples de la terre les plus » justes ; c'est chez eux, dit-» on, que le soleil tient sa table ; » mais, ils n'ont dans leur païs » aucune mer, ni même d'autre » fleuve que le Nil. «

Les Grecs se figuroient les Ethiopiens comme un peuple heureux, qui passoit la vie dans l'abondance & dans les délices ; delà cette opinion que le soleil avoit sa table chez eux. D'ailleurs, comme les Ethiopiens sont brûlés du soleil, on a pu croire qu'il faisoit chez eux un plus long séjour qu'en nul autre endroit, ce qui a encore donné lieu à cette fable. Quoi qu'il en soit, Homère au premier livre de l'Iliade, nous représente Jupiter allant à un grand festin chez les Ethiopiens.

MEROÉ, *Meroe*, Μερόη, ville dans l'isle du même nom. *Voyez* l'article précédent.

MÉROÉ, *Meroe*, Μερόη, (*a*) fille de Cyrus, fut mariée à Cambyse son propre frere. Et voici comme elle devint la femme de ce Prince.

Cambyse n'avoit de passion que pour Méroé, & il avoit grande envie d'ailleurs de faire quelque chose d'extraordinaire, & qu'on n'eût pas encore fait. Il fit donc assembler les Juges de son royaume, pour sçavoir d'eux s'il n'y avoit point quelque loi qui permît au frere d'épouser sa sœur. Ces Juges étoient des hommes choisis, qui demeuroient jusqu'à la mort dans cette charge, s'ils n'étoient convaincus de quelque crime ; leur office étoit de rendre la justice, & d'interprêter les loix du païs, & c'étoit à eux qu'on s'en rapportoit sur toutes choses. Ils firent donc à Cambyse une réponse adroite ; car, ils lui dirent qu'ils ne trouvoient point de loi qui permît au frere d'épouser sa sœur, mais qu'il y en avoit une qui permettoit aux rois de Perse de faire tout ce qu'ils vouloient. Ainsi, la crainte de Cambyse ne leur fit point enfreindre la loi, & ils ne s'exposerent point en la défendant au hazard de périr ; mais, ils en trouverent une autre en

(*a*) Herod. L. III. c. 31. Roll. Hist. Anc. T. I. p. 493, 494.

faveur de ce Prince, qui vouloit épouser sa sœur. Ainsi, Cambyse épousa celle qu'il aimoit, mais il la tua dans la suite, & on rapporte diversement sa mort.

Les Grecs disent que comme Cambyse faisoit combattre un lionceau & un jeune chien en la présence de cette Princesse, le jeune chien n'étant pas aussi fort que le lionceau, un autre chien frere de celui qui étoit maltraité, rompit de force sa lesse, accourut au secours de son frere; & quand ils furent joints ensemble, ils vinrent aisément à bout du lionceau. Cambyse, qui prenoit grand plaisir à ce divertissement, ayant remarqué que la Princesse soupiroit & qu'elle répandoit des larmes, lui en demanda la cause. Elle lui répondit qu'en voyant ce petit chien qui étoit accouru au secours de son frere, elle n'avoit pu s'empêcher de pleurer, parce que cet aspect lui avoit rappellé le souvenir de la fortune de Smerdis son frere, dont elle sçavoit bien que personne ne viendroit prendre la vengeance. Suivant les Grecs, cette parole fut cause que Cambyse la tua. Mais, les Egyptiens en rapportent une autre raison. Ils disent donc que comme on étoit à table cette Princesse prit une laitue, & qu'après en avoir séparé toutes les feuilles, elle demanda à son mari de quelle façon cette laitue lui sembloit plus belle; ou en pomme ou les feuilles séparées; que quand il lui eut répondu qu'il la trouvoit plus belle en pomme, elle lui dit qu'il n'avoit pas ressemblé à cette laitue, en désunissant la maison de Cyrus; que Cambyse, irrité de cette réponse, lui donna des coups de pied dans le ventre, quoiqu'elle fût grosse, & qu'elle mourut en accouchant avant terme.

MÉROPE, *Merope*, (a) Μεροπὴ, fille d'Erechthée, fut mere de Dédale, selon Plutarque.

MÉROPE, *Merope*, (b) Μεροπὴ, fille de Cypselus, roi d'Arcadie, fut mariée à Cresphonte, duquel elle eut plusieurs enfans, dont le dernier de tous fut Epytus.

MÉROPE, *Merope*, Μεροπὴ, une des filles d'Atlas. *Voyez* Atlas & Pleiades.

Une des trois filles de Pandare, fils de Mérops, a porté aussi le nom de Mérope.

MÉROPIS, *Meropis*, Μεροπὶς, un des noms que porta l'isle de Cos. *Voyez* Cos.

MÉROPIS, *Meropis*, (c) Μεροπὶς, terre imaginaire. Strabon reproche à Théopompe de l'avoir imaginée.

MÉROPS, *Merops*, Μέροψ, un des géans qui voulurent chasser les Dieux du ciel; mais, ce nom doit plutôt être donné à ceux qui aiderent à construire

(a) Plut. T. I. p. 8.
(b) Pauf. pag. 220.
(c) Strab. p. 299.

la tour de babel, à cause de la confusion des langues qui y survint, puisque Mérops vient du Grec μερίζειν, *dividere*, diviser, & d'ὄψ, *vox*, la voix, la parole.

MÉROPS, *Merops*, Μέροψ, (*a*) de la ville de Percote, étoit le plus excellent devin de son tems. Il fut pere d'Adraste & d'Amphius, qui marcherent au secours des Troyens. Mérops, prévoyant le malheur dont il étoit menacé, avoit défendu à ses fils d'aller à cette pernicieuse guerre; mais, entraînés par leur destinée, qui les appelloit à la mort, ils avoient méprisé ses défenses, & s'étoient dérobés de sa maison. Ils furent tués par Diomede.

MÉROPS, *Merops*, Μέροψ, Roi de l'isle de Cos, qui fut appellée de son nom. Junon, touchée de l'extrême douleur qu'il avoit de la mort de sa femme, le changea en aigle, & le placa parmi les constellations.

MÉROPS, *Merops*, Μέροψ, (*b*) qui épousa Clymene, après qu'elle eût eu Phaëton de Phœbus ou d'Apollon.

MÉROPS, *Merops*, Μέροψ, (*c*) un des capitaines Troyens qui suivirent Enée en Italie. Il fut tué par Turnus.

MÉROS, *Meros*, Μηρὸς, (*d*) montagne des Indes. Elle étoit consacrée à Jupiter, & on prétendoit que Bacchus y avoit été élevé. Cette opinion n'avoit point d'autre fondement que la signification du mot *Meros*, qui en Grec signifie Cuisse, & qui avoit donné occasion à la fable de Bacchus enfermé dans la cuisse de Jupiter & né deux fois, parce qu'il avoit été garanti de la peste sur cette montagne avec son armée.

Alexandre, dans son expédition des Indes, vint au mont Méros; » Et ayant appris des » habitans, dit Quinte-Curse, » l'assiette de cette montagne, » il y fit porter des vivres, & » monta sur le sommet avec » toute son armée. Par-tout il » est revêtu de vignes & de » lierre, & tout y est plein de » sources. Il y a de toutes sortes » d'arbres fruitiers, & la terre » y produit du bled d'elle-» même, sans être ensemencée, » que du grain qui y tombe par » hazard. Il y croît aussi des » lauriers avec leur fruit, & » la plupart de ces rochers » sont couverts de bois. Je crois » au reste que ce ne fut point » par une inspiration divine, » mais plutôt par belle humeur, » que les troupes s'aviserent de » cueillir du pampre & du lier-» re, & de s'en faire des guir-» landes, courant çà & là par » la forêt comme des Bacchan-» tes. Quelques-uns des plus » enjoués d'entr'eux commen-

(*a*) Homer. Iliad. L. II. v. 337. *& seq.* L. XI. v. 328. *& seq.*
(*b*) Ovid. Metam. L. I. c. 20.
(*c*) Virg. Æneid. L. IX. v. 702.

(*d*) Strab. pag. 687. Pomp. Mel. pag. 200. Q. Curt. L. VIII. c. 10. Plin. Tom. I. p. 322, 463. Diod. Sicul. pag. 87.

» cerent cette folâtre réjouissance, & tous les autres les » suivirent. Les montagnes & » les vallées retentissoient donc » des voix confuses de tant de » milliers d'hommes qui adoroient le Dieu tutélaire de ce » boccage, & qui se couchoient » sur l'herbe verte, ou sur des » feuillages, comme s'ils eussent été en pleine paix. Et » cette saillie ne déplut pas au » Roi, qui au contraire leur » fournit largement de quoi » faire bonne chere, & fut bien » aise de voir son armée occupée durant dix jours au service de Bacchus. »

Les Auteurs anciens donnent des noms différens à cette montagne. Elle est appellée Nysa par Pline, Nyseium par Suidas, & Sacrum par Trogus. Elle est située entre l'Inde & le Cophene, selon Ptolémée & Arrien. Polien dit qu'on l'appelloit aussi Tricoryphus, à cause de ses trois sommets, dont l'un étoit nommé corasibis, un autre, Condasce, & le troisieme, Méros.

Ortélius dit qu'Hésychius donne ce nom à une partie d'Ampélus, sans distinguer si c'est de la ville ou du promontoire qu'il entend parler.

MÉROTH, *Meroth*, Μερὼθ. (a) Josephe dit que le bourg de Méroth termine la Galilée du côté de l'occident. Dans le traité intitulé *Sankédrin*, il est dit que les eaux de Méroth seront changées en sang au tems du Messie.

MÉROZ, *Meroz*, Μηρὼζ, (b) lieu situé au voisinage du torrent de Cison. Les habitans de ce lieu, n'ayant pas voulu venir au secours de leurs freres, dans le combat qu'ils livrerent à Sisara, furent livrés à l'anathême. *Malheur à la terre de Méroz*, dit l'ange du Seigneur! *Malheur à ceux qui l'habitent, parce qu'ils ne sont point venus au secours du Seigneur, au secours des plus vaillans de ses guerriers!* Quelques-uns ont cru que Méroz étoit la même que Merus ou Mérum.

D'autres veulent que Méroz ait été un homme puissant, qui demeuroit au voisinage du Cison, & qui, n'ayant pas voulu venir au secours de Barac & de Débora, fut excommunié par l'ange du Seigneur au son de quatre cens trompettes. L'ange du Seigneur est, selon les uns, Barac général de l'armée du Seigneur; selon d'autres, c'est le grand Prêtre de ce tems-là, ou un Prophete, ou S. Michel, ou quelque autre Ange. Quelques-uns croyent que Méroz étoit l'ange des Chananéens qui fut maudit par l'ange S. Michel, protecteur des Israëlites.

MERRHA, *Merrha*. (c) Baruch parle des marchands de Merrha, qu'il joint aux Agaréniens & aux habitans de Thé-

(a) Joseph. de Bell. Judaïc. p. 832.
(b) Judic. c. 5. v. 23.
(c) Baruch. c. 3. v. 23.

man, qui se piquoient de sagesse. Tous ces gens-là étoient sans doute Arabes ; mais, nous ne sçavons pas précisément où étoit Merrha. On connoît Marana sur la Mer rouge, Mariaba dans l'Arabie heureuse, & Marace, lieu de commerce dans le même païs.

MÉRULA [L. CORNÉLIUS], *L. Cornelius Merula*, (*a*) fut créé Préteur l'an de Rome 554, & 198 avant Jesus-Christ, & on lui confia le Gouvernement de la ville.

Il se forma cette année en Italie une conspiration d'Esclaves, qui fut dénoncée à L. Cornélius Mérula. Deux Esclaves vinrent le trouver avant le jour, & lui exposerent tout l'ordre de la conspiration depuis son origine jusqu'au dénouement qu'elle devoit avoir. Le Préteur, ayant mis les dénonciateurs en lieu de sûreté, assembla le Sénat, & l'ayant informé du péril qui menaçoit la République, fut chargé lui-même d'aller sur les lieux pour prendre connoissance de ce complot, & l'étouffer. Il partit de Rome avec cinq Lieutenans, engageant ceux qu'il trouvoit sur sa route à s'enrôler, à lui prêter serment, & à le suivre. Par ces levées faites à la hâte, ayant armé environ deux mille hommes, il vint à Sétia, sans que personne sçût quel étoit son but. Il fit arrêter sur le champ les chefs de la conspiration, & ce début ayant fait prendre la fuite aux Esclaves, il mit des troupes en campagne qui les poursuivirent & les ramenerent dans la ville, où ils furent punis. Toute cette affaire fut assoupie par le zele & la fidélité de deux Esclaves & d'un homme libre. Le Sénat fit donner pour récompense au dernier cent mille as, & aux Esclaves chacun vingt-cinq mille avec la liberté. On en paya le prix à leurs maîtres des deniers de la République. Peu de tems après, on apprit que les restes mal éteints de cette conjuration s'étoient rallumés & menaçoient Préneste. L. Cornélius Mérula qu'on y envoya, trouva autour de cinq cens coupables qu'il fit punir de mort.

Quatre ans après, il fut un des Triumvirs qui furent chargés d'aller établir une colonie à Tempsa, dans des terres qu'on avoit prises sur les Bruttiens. L'année suivante, il se vit élevé au Consulat avec Q. Minucius Thermus. La Gaule lui étant échue pour département, il conduisit son armée dans le païs des Boiens, où il fit la guerre contre ces peuples, tout autrement que son Collegue ne la faisoit contre les Liguriens. C'étoit lui qui présentoit la bataille aux Boiens, & c'étoient les Boiens qui n'osoient l'accepter ; ensorte que les Romains n'ayant

(*a*) Tit. Liv. L. XXXII. c. 7, 8, 26. L. XXXIV. c. 45, 54. *& seq.* L. XXXV. c. 4. *& seq.* Corn. Nep. in Annib. c. 8.

point occasion de combattre, se répandoient dans la campagne, & la pilloient impunément, les ennemis aimant mieux abandonner leurs biens, que de s'exposer à perdre la vie en les défendant. Notre Consul, ayant désolé tout le païs ennemi par le fer & par le feu, en sortit; & il marchoit vers Modene sans trop se tenir sur ses gardes dans un païs où il ne croyoit pas avoir quelque chose à appréhender. Mais, les Boiens ne se furent pas plutôt apperçus qu'il étoit sorti de dessus leurs terres, qu'ils se mirent à le poursuivre sans faire aucun bruit, dans le dessein de le faire tomber dans quelque piege; & pendant la nuit, ayant passé au delà du camp du Consul, ils s'emparent d'un défilé par où il lui falloit nécessairement passer. Mais, ils ne le firent pas si secrétement que L. Cornélius Mérula n'en eût quelque soupçon. C'est pourquoi, ce Général, qui avoit coutume de se mettre en marche pendant la nuit, attendit cette fois-là que le jour fût venu, pour éviter la confusion & le tumulte que les ténebres ne manquoient jamais d'apporter dans une action; ce qui n'empêcha pas que par un surcroît de précaution, il n'envoyât un détachement de cavalerie à la découverte. Quand il sçut par leur rapport, & le nombre des ennemis, & le poste qu'ils occupoient, il ordonna à ses soldats de mettre tout leur bagage en un tas, & aux Triaires de l'entourer d'une bonne palissade; & avec le reste de ses troupes rangées en bataille il alla aux ennemis. Les Gaulois en firent autant, voyant que leur stratagême étoit découvert, & qu'ils ne pouvoient éviter une bataille dans les formes, où ils ne devoient attendre la victoire que de leur courage. Ils en vinrent aux mains sur les huit heures. La gauche des alliés & les soldats extraordinaires formoient la premiere ligne, sous le commandement de deux lieutenans Consulaires, M. Marcellus & Ti. Sempronius, consul de l'année précédente. L. Cornélius Mérula tantôt se trouvoit aux premiers rangs, tantôt contenoit les légions au corps de réserve, pour empêcher que l'ardeur de combattre ne les fît avancer avant qu'il fût tems. Il ordonna aux deux Minucius, Quintus & Publius, tribuns des soldats, de ranger les cavaliers de ces légions dans un lieu à découvert, hors de la bataille, & de venir de-là fondre avec eux sur les ennemis, quand il leur en donneroit le signal. Pendant qu'il étoit occupé de ces soins, un courier vint de la part de Ti. Sempronius, l'avertir que les troupes extraordinaires ne pouvoient plus résister à la fougue impétueuse des Gaulois; que la plus grande partie avoient été tués; & que ceux qui restoient épuisés de travail, & abattus par la crainte, ne combattoient plus que foible-

ment; qu'il envoyât, s'il le trouvoit bon, les relever par l'une des deux légions, avant qu'ils eussent la honte de prendre ouvertement la fuite. L. Cornélius Mérula, suivant cet avis, envoya en la place des extraordinaires, la seconde légion dont les compagnies composées de soldats frais & bien rangés, recommencerent le combat; & la droite des alliés s'avança à la premiere ligne, au lieu de la gauche qui en fut retirée. Le Soleil, qui étoit alors dans la plus grande ardeur, incommodoit furieusement les Gaulois incapables de résister à la chaleur; cependant, au moyen de leur multitude, ils soutenoient en quelque façon tout l'effort des Romains, tantôt en s'appuyant les uns sur les autres, tantôt en se couvrant de leurs boucliers. L. Cornélius Mérula, voyant la peine qu'on avoit à les ébranler, ordonna à C. Livius Salinator de se jetter sur eux le plus impétueusement qu'il pourroit, avec la cavalerie des alliés qu'il commandoit, pour tâcher de les mettre en désordre; & à la cavalerie des légions, de rester en attendant dans son poste jusqu'à nouvel ordre. L'attaque vigoureuse de C. Livius Salinator & de ses escadrons fit d'abord plier les ennemis, & mit quelque confusion dans leurs rangs, sans cependant les obliger à tourner entiérement le dos. Leurs Officiers les retenoient, frappant de leur javeline sur le dos des fuyards, & les obligeant de retourner au combat, tandis que d'un autre côté la cavalerie légere des Romains les empêchoit d'obéir, & leur fermoit le chemin. L. Cornélius Mérula exhorte ses soldats, & les conjure de faire un dernier effort; que la victoire est à eux, pour peu qu'ils pressent l'ennemi déjà ébranlé & prêt à se débander; que s'ils lui donnent le tems de se remettre & de revenir à la charge, il leur faudra recommencer un nouveau combat dont on ne sçavoit pas quel seroit l'événement. Il ordonne en même-tems aux enseignes d'avancer; de maniere que se jettant tous de concert au milieu des rangs des Gaulois, ils les mirent en fuite. Dès que le Consul vit qu'ils tournoient le dos, & se dispersoient de côté & d'autre, il commanda aux cavaliers des légions de les poursuivre.

Il fut tué ce jour-là quatorze mille Boiens; les vainqueurs en prirent en vie mille quatre-vingt-douze, sept cens vingt-un cavaliers, trois de leurs chefs, deux cens douze étendards, & soixante-trois chars. Les Romains acheterent assez cher cette victoire; car, ils laisserent sur la place cinq mille hommes tant de leurs citoyens que de leurs alliés, vingt-trois Centurions, quatre Préfets des alliés, & deux Tribuns des soldats de la seconde légion, M.

Génucius & M. Marcius.

Cependant, le Sénat chargea C. Scribonius d'envoyer deux députés tirés de l'ordre des Sénateurs, à L. Cornélius Mérula, pour lui montrer les lettres de son Collegue, & l'avertir que s'il ne jugeoit pas à propos de venir à Rome, pour y tenir les assemblées, le Sénat se serviroit du ministere des Interrois pour la création des nouveaux Magistrats, plutôt que de retirer Q. Minucius Thermus d'une province où la guerre étoit encore aussi entiere que quand il y étoit arrivé. Les députés, étant venus trouver L. Cornélius Mérula, manderent au Sénat que ce Général prenoit le parti de venir à Rome pour présider aux assemblées. En attendant qu'il y arrivât, les lettres, par lesquelles il avoit donné avis au Sénat de la victoire qu'il avoit remportée auprès de Modene contre les Boiens, exciterent une dispute dans l'assemblée, par la comparaison qu'on en fit avec celles que M. Marcellus, l'un de ses Lieutenans, avoit écrites à un grand nombre de Sénateurs, & dans lesquelles il leur faisoit entendre que si on avoit eu l'avantage dans le combat de Modene, c'étoit à la fortune du peuple Romain & à la valeur des soldats, qu'on en étoit redevable; & que si on avoit perdu tant de soldats, & qu'on eût manqué d'exterminer entiérement les ennemis, comme on le pouvoit aisément, c'étoit au Consul qu'on pouvoit s'en prendre. Car, il auroit sauvé la vie à la plupart de ceux qui avoient été tués, s'il n'eût point attendu si tard à tirer du corps de réserve, les troupes qu'il avoit enfin envoyées à leur secours; & la défaite des ennemis auroit été entiere, s'il eût permis plutôt à la cavalerie des légions de les poursuivre. Cette affaire paroissant trop importante pour être décidée sur le champ, on remit à en délibérer dans une assemblée plus nombreuse.

Pendant ce tems-là, L. Cornélius Mérula, laissant son lieutenant M. Marcellus à la tête de son armée, s'en revint à Rome pour y présider aux assemblées. Il commença par rendre compte au Sénat de ce qu'il avoit fait, & de l'état où il avoit laissé sa province, & se plaignit de ce qu'ayant terminé par un seul combat, une guerre si importante, on n'avoit pas rendu aux Dieux immortels les actions de graces qui leur étoient dues pour la victoire qu'il avoit remportée sur les ennemis. Il finit en demandant qu'on ordonnât des prieres publiques pour trois jours, & qu'on lui décernât le triomphe. Mais, avant qu'on délibérât sur sa demande, Q. Métellus qui avoit été Consul & Dictateur, représenta que la raison qu'on avoit eue de ne rien statuer sur ce qui s'étoit passé dans sa province, c'étoit que la plupart des Sénateurs ayant reçu de

M. Marcellus des lettres qui ne s'accordoient point avec celles que le Consul avoit écrites au Sénat sur le même sujet, on avoit attendu qu'ils fussent tous deux de retour à Rome, pour les vérifier en leur présence ; qu'on n'avoit point douté que le Consul, sçachant ce que son Lieutenant avoit écrit contre lui, ne l'amenât à Rome où il étoit obligé de venir lui-même, d'autant plus qu'il étoit naturel de laisser le commandement de l'armée à T. Sempronius qui étoit revêtu du commandement, plutôt qu'à un Lieutenant qui étoit subalterne ; mais qu'il étoit aisé de voir que L. Cornélius Mérula avoit à dessein écarté celui qui pouvoit soutenir en personne, ce qu'il avoit écrit de la province, répondre aux objections que le Consul lui feroit, & mettre les Sénateurs en état de connoître la vérité ; qu'ainsi son avis étoit qu'on ne décidât rien actuellement sur les propositions du Consul. L. Cornélius Mérula persista, malgré l'opposition de Q. Métellus, à demander qu'on décernât des actions de graces pour les Dieux, & le triomphe pour lui-même. Alors, les deux Tribuns du peuple Marcus & Caius Titinius déclarerent que si le Sénat rendoit un arrêt à ce sujet, ils s'opposeroient à son exécution. C'est ainsi que l'envie & la jalousie priverent le général Romain des honneurs qu'il avoit mérités.

MÉRULA [Cn. Cornélius], *Cn. Cornelius Merula*, (a) un des dix députés qui furent envoyés en Asie pour en régler les affaires, l'an de Rome 563, & 189 avant J. C.

MÉRULA [L. Cornélius], *L. Cornelius Merula*, (b) prêtre de Jupiter. L'an 87 avant Jesus-Christ, le Sénat de Rome ayant fait le procès à L. Cornélius Cinna, & déclaré vacante la place de Consul qu'il occupoit, on lui substitua L. Cornélius Mérula. Mais ensuite, le parti de L. Cornélius Cinna ayant repris le dessus, il ne restoit d'autre ressource au Sénat que de transiger avec les adversaires, aux conditions les plus douces qu'il seroit possible d'obtenir. Mais, il falloit rendre à L. Cornélius Cinna le Consulat; & ce préliminaire indipensable étoit l'injustice la plus criante contre L. Cornélius Mérula, homme de bien, respectable par l'éminence du sacerdoce dont il étoit revêtu, & qui n'avoit pas assurément mérité l'affront d'être déposé. Ce Consul les tira d'embarras quant à ce qui le regardoit, en se sacrifiant lui-même avec une générosité digne des plus grandes louanges. » Je n'ai garde, dit-il dans le Sénat, de » souffrir que ma personne &

(a) Tit. Liv. L. XXXVII. c. 55.
(b) Vell. Paterc. L. II. c. 20. *& seq.* Roll. Hist. Rom. Tom. V. pag. 560. *& suiv.*

» mes

» mes intérêts soient un obstacle à la paix. J'ai reçu les faisceaux Consulaires par votre autorité, & pour travailler au salut de la patrie. Puisque le bien de la patrie demande aujourd'hui que je les dépose, je donne avec joie à mes citoyens cette preuve de mon amour pour eux, & de mon zele pour les tirer de danger. » Il monta ensuite à la Tribune aux harangues, & fit solemnellement devant le peuple son abdication.

Cette conduite, pleine de modération & de générosité, ne put cependant le sauver. Ses ennemis l'ayant fait accuser, il voulut du moins rendre témoin de sa mort le Dieu même dont il étoit le Prêtre ; & s'étant mis aux pieds de Jupiter, il s'ouvrit les veines, ensorte que son sang rejaillit jusques sur la statue du Dieu. Sans doute il vouloit attirer sa vengeance sur les cruels ennemis qui le forçoient à mourir. Une circonstance singuliere, & qui fait honneur à sa piété, quoique superstitieuse, & à son zele pour la patrie, c'est que, comme on pensoit que c'étoit une chose de mauvais présage & capable de déplaire aux Dieux, que le Prêtre de Jupiter mourût avec le bonnet sacré sur la tête, Cn. Cornélius Mérula eut la précaution d'écrire sur des tablettes qu'il attacha sur lui, qu'avant que de s'ouvrir les veines il avoit déposé ce bonnet sacré. Au reste, la mort de ce Prêtre de Jupiter entraîna presque l'extinction du sacerdoce. Car, la vacance fut de soixante-dix-sept ans.

MÉRULA [Apidius], (a) *Apidius Merula*, fut effacé par Tibere du tableau des Sénateurs, pour n'avoir pas juré l'observance des ordonnances d'Auguste, l'an de Jesus-Christ 25.

MÉRUS, *Merus*. *Voyez* Méros.

MÈS, *Mes*, (b) quatrieme fils d'Aram, selon la Génese. Il est nommé Mosoch dans le premier livre des Paralipomenes & dans les Septante.

Bochart croit qu'il posséda le mont Masius, dans la Mésopotamie, & qu'il donna son nom au fleuve Mazéca, qui y prend sa source. Étienne de Byzance nomme les habitans de ce canton *Masieni* ou *Masiani*.

MÉSA, *Mesa*, Μαρισὰ, (c) fils aîné de Caleb, fils d'Hesron, différent de Caleb, fils de Jéphoné, fut pere de Ziph ou des Ziphéens, dans la tribu de Juda.

MÉSA, *Mesa*, Μωσὰ, (d) roi des Moabites. Joram, roi d'Israël, résolut de faire la guerre à Mésa, parce qu'il refusoit de lui payer le tribut de deux cens mille moutons avec leurs toisons qu'il payoit à

(a) Tacit. Annal. L. IV. c. 42.
(b) Genf. c. 10. v. 23. Paral. L. I. c. 1. v. 17.
(c) Paral. L. I. c. 2. v. 42.
(d) Reg. L. IV. c. 3. v. 4. & seq. Joseph. de Antiq. Judaïc. p. 300, 301.

Achab son pére. Il envoya vers Josaphat, roi de Juda, pour le prier de l'assister en cette occasion comme il avoit autrefois assisté Achab son pere; & Josaphat lui ayant mandé que non-seulement il l'assisteroit, mais qu'il meneroit avec lui le roi d'Idumée qui étoit dépendant de lui, Joram se sentit si obligé de cette réponse qu'il alla à Jérusalem l'en remercier. Josaphat le reçut avec une grande magnificence; & ces deux Princes avec le roi d'Idumée résolurent d'entrer dans le païs ennemi par les déserts de l'Idumée, qui étoit le côté par lequel les Moabites s'attendroient le moins à être attaqués.

Ces trois Rois partirent ensuite, & après avoir marché durant sept jours & s'être égarés faute de bons guides, ils se trouverent dans une si grande nécessité d'eau, que les hommes & les chevaux mouroient de soif. Comme Joram étoit d'un naturel impatient, il demandoit à Dieu en murmurant contre lui quel mal il lui avoit fait pour livrer ainsi trois Rois, sans combattre, entre les mains de leurs ennemis. Josaphat au contraire qui étoit un Prince fort religieux, le consoloit, & envoya s'informer s'il n'y avoit point dans l'armée quelque Prophete de Dieu, qu'ils pussent consulter sur ce qu'ils devoient faire dans une telle extrêmité. Un des serviteurs de Joram dit qu'il avoit vu Élisée qui étoit disciple d'Élie. Aussitôt les trois Rois par l'avis de Josaphat l'allerent trouver dans sa cabane qui étoit hors du camp, & le prierent, & particuliérement Joram, de leur dire quel seroit l'évenement de cette guerre. Il répondit à ce Prince qu'il le laissât en repos, & qu'il allât plutôt consulter les Prophetes de son pere & de sa mere. Mais, Joram le pressa & le conjura de vouloir parler. Surquoi Élisée prit Dieu à témoin, & assura avec serment qu'il ne lui auroit point répondu, si ce n'eût été par considération pour Josaphat qui étoit un Prince juste & craignant Dieu. Il dit ensuite, que l'on fît venir un joueur d'instrumens; & aussitôt qu'il commença à jouer, ce Prophete rempli de l'esprit de Dieu, dit à ces trois Rois de faire faire quantité de fossés dans le torrent, & qu'ils verroient que sans que l'air fût agité par aucun vent, ni qu'il tombât du Ciel une seule goutte d'eau, ces fossés en seroient remplis, & leur fourniroient à eux & à toute leur armée dequoi désalterer leur soif. » Mais » ce ne sera pas, ajouta le Pro- » phete, la seule grace que » vous recevrez de Dieu; vous » demeurerez victorieux de vos » ennemis par son assistance; » vous prendrez les plus belles » & les plus fortes de leurs vil- » les; vous ravagerez leur païs; » vous couperez leurs arbres; » vous boucherez leurs fontai- » nes; & vous détournerez leurs » ruisseaux. » Le Prophete ayant

parlé de la sorte, on vit le lendemain avant le lever du Soleil le torrent tout rempli de l'eau qui étoit venue de l'Idumée distante de trois journées de-là, où Dieu avoit fait tomber de la pluie; & ainsi toute cette grande armée eut de l'eau en abondance.

Le Roi des Moabites, ayant sçu que ces trois Rois marchoient contre lui à travers le désert, assembla toutes ses forces pour aller à leur rencontre sur les frontieres de ses États, afin de les empêcher d'y entrer. Lorsqu'il se fut avancé jusqu'auprès du torrent, la reverbération des rayons du Soleil qui donnoient sur l'eau à son lever, la faisant paroître toute rouge, ce Prince & tous les siens prirent cette rougeur pour du sang, & se persuaderent que parce qu'ils le voyoient ainsi couler comme de l'eau, cela venoit de ce que l'extrêmité de la soif avoit réduit leurs ennemis à s'entretuer les uns les autres. Dans cette fausse créance, les Moabites demanderent permission à leur Roi d'aller saccager leur camp; & après l'avoir obtenue, ils marcherent avec précipitation & sans aucun ordre comme vers une proie qui leur étoit assurée. Mais, ils se trouverent aussitôt environnés de tous côtés par leurs ennemis, qui en tuerent une partie, & mirent le reste en fuite. Les trois Rois entrerent dans leur païs, prirent & ruinerent plusieurs villes, répandirent le gravier du torrent sur les terres les plus fertiles, couperent les meilleurs arbres, boucherent les fontaines, détruisirent tout, & assiégerent le Roi même dans la place où il s'étoit retiré. Ce Prince, se voyant en danger d'y être forcé, résolut de faire un effort pour se sauver. Ainsi, il sortit de la ville avec sept cens hommes choisis, & tenta de traverser le camp des assiégeans du côté qu'il croyoit être le plus mal gardé. Mais, cela ne lui ayant pas réussi, il fut contraint de rentrer; & alors son désespoir lui fit faire ce qu'on ne peut rapporter sans horreur. Il prit le Prince son fils aîné & son successeur, & le sacrifia sur les murailles de la ville à la vue des assiégeans. Un spectacle si terrible toucha ces trois Rois d'une si grande compassion, que poussés d'un sentiment d'humanité, ils leverent le siege & s'en retournerent chacun en leur païs.

MÉSA [JULIA], *Julia Mæsa*, (a) sœur de l'impératrice Julie, femme de Septime Sévere, ne cédoit en rien à cette Princesse pour l'ambition & l'intrigue. Elle vécut avec sa sœur dans le Palais impérial, tant que durerent les regnes de Severe & de Caracalla. Après la mort de celui-ci & celle de Julie,

(a) Herodian. pag. 100. *& seq.* Dio. Cass. pag. 888, 889. Crév. Hist. des Emp. Tom. V. p. 137. *& suiv.*

qui suivit de près, Julia Mésa fut obligée par Macrin de se retirer à Emese en Phénicie, sa ville natale, où son pere avoit exercé le sacerdoce du temple du Soleil.

Elle avoit été mariée à Julius Avitus, personnage Consulaire, & de ce mariage elle avoit eu deux filles, Julia Soémis & Julia Maméa. En se retirant à Emese, elle emmena avec elle ses filles, toutes deux veuves, & ses deux petits-fils, dont l'un, c'est-à-dire, Héliogabale, avoit treize ans, & l'autre neuf. Elle tâcha d'abord de se consoler du changement arrivé dans sa fortune, en faisant conférer à l'aîné de ses petits-fils le sacerdoce du temple d'Emese, qu'avoit possédé leur bisayeul. C'étoit une grande & belle place dans le païs. Elle donnoit l'intendance d'un Temple magnifique, tout brillant d'or & de pierres précieuses, où envoyoient leurs offrandes tous les Princes & les peuples de l'Orient.

Julia Mésa, femme ambitieuse à l'excès, & résolue de tout risquer plutôt que de demeurer dans l'obscurité de la condition privée, instruite des dispositions favorables où étoit entrée envers son petit-fils une légion campée près d'Emese, se mit en devoir d'en profiter. Elle commença par semer le bruit, que le jeune Héliogabale étoit non-seulement parent, mais fils de Caracalla; & ne craignant point de déshonorer ses filles, elle disoit que cet Empereur les avoit aimées, & qu'elles avoient eu pour lui toutes les complaisances qu'il exigeoit. A ce motif qui faisoit une forte impression sur les troupes, elle ajoutoit un attrait encore plus puissant. Ayant amassé de grandes richesses pendant le tems de son crédit, elle répandoit l'argent parmi les soldats, & elle leur promettoit de plus abondantes largesses encore dans la suite; elle se montroit disposée à épuiser ses trésors, s'ils mettoient son petit-fils sur le trône. Elle fut très-bien servie dans l'exécution de ses desseins par Eutychien & par Gannys, l'un affranchi des Césars, l'autre instituteur & gouverneur de l'enfance d'Héliogabale. Ces deux hommes échaufferent les esprits des soldats, & Héliogabale fut salué par eux Empereur.

Ce jeune Prince dédaignant l'habillement Romain, & y substituant le luxe de Phénicie, Julia Mésa qui avoit du jugement & du sens, conçut combien ce violement de tous les usages pouvoit nuire à son petit-fils. Elle lui représenta que se disposant à aller à Rome, il choqueroit tous les yeux par un habillement qui seroit regardé comme étranger & barbare, indigne de la gravité d'un homme & d'un Empereur, & pardonnable seulement à la mollesse des femmes. Mais, Héliogabale ne profita point de cette sage remontrance. Une chose bien étrange, c'est que l'am-

bition de Julia Mésa l'empêcha de se dire à elle-même ce qu'elle avoit si bien remontré à son petit-fils. Arrivée à Rome, elle ne craignit point d'irriter & de blesser les esprits par une nouveauté encore plus choquante que la parure d'Héliogabale. Elle entra & fit entrer sa fille avec l'Empereur au Sénat; elle dit son avis, comme membre de la compagnie; elle fut nommée à la tête du Sénatusconsulte, comme ayant assisté à la rédaction. C'est un exemple unique dans l'histoire Romaine. Jamais ni Livie ni Agrippine elle-même n'avoient attenté rien de pareil; & dans la suite nulle Princesse ne s'autorisa de ce qui avoit été accordé à Julia Mésa & à Julia Soémis, pour revendiquer les mêmes prérogatives.

Julia Mésa contribua beaucoup à faire adopter Alexien par Héliogabale. Elle mourut peu de tems après que cet Alexien, plus connu sous le nom d'Alexandre Sévere, fut parvenu à l'Empire, & on lui décerna les honneurs de l'Apothéose.

MÉSABATE, *Mesabates*; (a) Μεσαβάτης, eunuque d'Artaxerxe II. Comme c'étoit lui qui, par l'ordre du Roi son maître, avoit coupé la tête & la main de Cyrus, Parysatis, mere des deux Princes, mais qui regrettoit beaucoup Cyrus, parce qu'elle l'aimoit extraordinairement, cherchoit une occasion de se venger de Mésabate. Comme il ne donnoit aucune prise sur lui, voici l'artifice dont usa Parysatis.

Un jour, voyant que le Roi étoit sans affaires, & qu'il ne pensoit qu'à se divertir, elle lui proposa de jouer aux dés mille dariques. Il accepta volontiers la proposition, elle se laissa perdre, & paya les mille dariques comptant. Mais, faisant semblant d'avoir du chagrin & d'être piquée, elle le pressa de recommencer, & de vouloir bien jouer un eunuque. Le Roi, qui ne se doutoit de rien, y consentit; ils convinrent que chacun d'eux excepteroit de son côté cinq de ses eunuques les plus chéris & les plus considérés; que celui qui gagneroit en prendroit un parmi les autres à son choix, & que le perdant seroit tenu de le livrer. Ces conditions faites, ils se mettent à jouer. La Reine apporte à ce jeu toute son application, y emploie toute ce qu'elle a de science & d'adresse; & favorisée d'ailleurs par le dé, elle gagne, & choisit Mésabate, car il n'étoit pas du nombre des exceptés. Quand elle l'eut entre ses mains, avant que le Roi pût entrer dans aucun soupçon de la vengeance qu'elle méditoit, elle le livra aux Exécuteurs, & leur commanda de l'écorcher tout vif, de le coucher ensuite tout de travers sur trois croix, & d'étendre sa peau à

(a) Plut. Tom. I. p. 1019. Roll. Hist. Anc. T. II. p. 596, 597.

part sur des pieux dressés tout auprès, ce qui fut exécuté. Quand le Roi le sçut, il en fut très-fâché, & entra dans une furieuse colere contre sa mere. Mais, elle, sans s'en mettre autrement en peine, lui dit en riant & en plaisantant : « Vraiment, vous faites bien l'enchéri, & vous êtes bien délicat, de vous fâcher pour un méchant décrépit d'eunuque ; & moi, qui ai perdu mille bons dariques que j'ai payés sur-le-champ, je n'en dis mot, & je suis contente. »

MÉSADE, *Masades*, Μαισάδης, (*a*) Prince qui regna sur quelques peuples de Thrace. Les Odryses, qui faisoient partie de ses sujets, s'étant révoltés, il fut obligé de sortir du païs, & mourut de maladie, avant que d'avoir été rétabli sur le trône. Il fut pere de Seuthès.

MÉSAMBRIE, *Mesambria*, Μεσαμβρία. *Voyez* Mésembrie.

MÉSAMPUS, *ou plutôt* MÉLAMPUS. *Voyez* Mélampe.

MÉSATIS, *Mesatis*, Μεσάτις. *Voyez* Messatis.

MÉSAULIUS, *Mesaulius*, Μεσαύλιος, (*b*) esclave qu'Eumée avoit acheté de quelques marchands Taphiens, depuis le départ d'Ulysse, & qu'il avoit payé de son argent, sans le secours de Pénélope ni de Laërte.

MESCHÉLA. *Voyez* Maschala.

MESCINIA, *Mescinia*, nom propre d'une famille Romaine. La famille Mescinia étoit Plébeienne ; car, Cicéron dans son oraison pour Sextius, & dans celle qu'il fit au Sénat après son retour, parle d'un Mescinius, Tribun du peuple.

MESCINIUS [L.], *L. Mescinius*, (*c*) fut Questeur de Cicéron en Cilicie. Cicéron a écrit une lettre de recommandation à Serv. Sulpicius en faveur de L. Mescinius. « L. Mescinius m'est uni, dit-il, par les liens d'une amitié d'autant plus étroite, qu'il a été mon trésorier. Cette raison, suivant l'idée que m'en ont donnée mes ancêtres, m'a toujours paru très-importante : mais, sa vertu & son honnêteté l'ont encore rendue sans comparaison plus forte & plus considérable ; aussi n'y a-t-il personne avec qui j'aie plus de familiarité, ni que je voie plus volontiers que lui. Quoiqu'il semblât se tenir comme assuré d'obtenir de vous tout ce que vous pourriez honnêtement faire pour lui, il a néanmoins toujours cru que mes lettres étoient encore pour lui d'un grand appui auprès de vous. Outre qu'il avoit déjà de lui-même cette pensée, il m'avoit souvent oui dire dans nos entretiens familiers, combien nous étions vous & moi parfaitement unis

(*a*) Xenoph. p. 401.
(*b*) Homer. Odyss. L. XIV. v. 449. & seq.
(*c*) Cicer. ad Amic. L. V. Epist. 21. L. XIII. Epist. 26, 28.

» dans une douce & étroite liaison d'amitié. Je vous prie donc avec toute l'ardeur & l'empressement que vous jugez bien que je dois avoir pour un homme qui m'est si particuliérement ami, de vouloir bien avec toute la science du droit, & le pouvoir que vous avez employer encore la force & l'autorité de votre conseil à démêler & expédier les affaires qu'il a en Achaïe, comme héritier de son frere M. Mindius qui négocioit à Elis, &c. »

Il y a une lettre de Cicéron à L. Mescinius, dans laquelle il marque à cet ami qui désiroit passionnément de le voir, qu'il est agité de la même passion à son égard. Puis il ajoute que quoiqu'il soit souvent visité par les amis de Jules César, il trouve néanmoins si peu de plaisir dans leurs entretiens, qu'il préféreroit à toutes leurs visites, la retraite & la solitude, s'il lui étoit permis d'y être toujours; que c'est pour cela qu'il s'attache à l'étude, & qu'il trouve dans cet exercice & dans les témoignages assurés d'une conscience sans reproche, la consolation qu'il lui conseille d'y chercher aussi; que la guerre d'Afrique va bientôt être terminée par un combat, mais que la victoire, de quelque côté qu'elle tourne, sera toujours cruelle; que l'État est renversé jusques dans ses fondemens, & que cependant il n'y a rien en cela qui soit horrible ou redoutable à ceux qui sont sans reproches. Il ne lui donne, ni ne lui ôte pas tout-à-fait l'espérance d'une entrevue, & il l'exhorte à ménager sa santé & à demeurer toujours ferme & tranquille dans ses devoirs.

MÉSÉLÉMIA, *Meselemia*, M..ελλαμία, (a) fils de Coré, fut pere de Zacharie, de Jadihel, de Zabadias, & de quelques autres qui tous exerçoient la charge de portiers du temple.

MÉSEMBRIE, *Mesembria*, Μεσυμβρία, (b) ville de Thrace, sur le Pont Euxin. M. d'Anville, dans ses Cartes, la met à l'embouchure du Panysus, à peu de distance de l'endroit où se termine le mont Hémus.

Strabon fait de cette ville une colonie des Mégaréens, & il ajoute qu'elle se nommoit auparavant Ménébrie, c'est-à-dire, ville de Mene, parce que celui qui la fonda, s'appelloit Mene. Car, le mot *Bria*, continue Strabon, signifie ville dans la langue des Thraces. C'est ainsi que Sélys est appellée *Selybria*; & Enus, quelquefois Poltiobria.

Hérodote qui lit Mésambrie, au lieu de Mésembrie, attribue la fondation de cette ville à ceux de Byzance & de Chalcédoine. Ces deux peuples, aux

(a) Paral. L. I. c. 26. v. 1. & *seq.*

(b) Strab. pag. 319. Herod. L. IV. p. 93. L. VI. c. 33. Ptolem. L. III. c. 10. Plin. Tom. 1. pag. 205.

approches d'une armée navale de Phéniciens, abandonnerent, dit-il, leur ville, se retirerent plus avant sur la côte du Pont Euxin, & y bâtirent la ville de Mésambrie.

Ptolémée met cette ville dans la Mysie inférieure. Elle a été Episcopale ; car, dans le synode de Trulle, on trouve cité *Mamalus Mesembriæ*. On dit qu'elle se nomme encore aujourd'huy Mésimbria.

MESES, (*a*) terme qui se trouve quelquefois sur les monumens pour celui de *Menses*, qui veut dire mois.

MÉSÉZÉBEL, *Mesezebel*, Μ ε ὴλ, (*b*) fut pere de Barachias.

MÉSIA [la Forêt], (*c*) *Sylva Mæsia*, forêt d'Italie, selon Tite-Live & Pline. Le roi Ancus Marcius ôta cette forêt aux Veiens.

MÉSIUM, *Mæsium*, ville d'Italie, dans l'Etrurie, selon les origines attribuées à Caton. C'est du nom de cette ville qu'avoit été formé celui de *Sylva Mæsia*.

MÉSIUS, *Mæsius*, (*d*) nom que les Osques donnoient en leur langue au mois de Mai.

MÉSOA, *Mesoa*, Μεσόα, (*e*) ville du Péloponnèse, dans la Laconie. Strabon & Pausanias en font mention.

C'étoit dans cette ville que l'on gardoit la statue de Diane Limnatis, depuis que Preugene avoit jugé à propos de l'y déposer, après l'avoir enlevée de Sparte, suivant un avertissement qu'il prétendoit en avoir reçu en songe. Mais, tous les ans, le jour de la fêté de Diane, un des ministres de la Déesse avoit soin d'apporter cette statue à Patra, & de la rapporter ensuite à Mésoa. Il y en a qui lisent Messoa, au lieu de Mésoa.

MÉSOBOA, *Mesoboa*, (*f*) Μεσοβόα, ville du Péloponnèse, dans l'Arcadie. Pausanias dit que le fleuve Ladon passoit près de cette ville.

MÉSOCHORE, *Mesochorus*, Μεσόχορος, nom que l'on donnoit chez les Grecs aux Musiciens qui présidoient dans les concerts, & qui en dirigeoient la mesure en la battant avec les pieds; c'est pour cela qu'ils avoient des especes de patins de bois, afin qu'ils pussent être mieux entendus.

Le Mésochore, chez les Romains, étoit celui qui dans les jeux publics donnoit le signal à propos pour les acclamations, afin que tout le monde battît à la fois des mains.

Il ne faut pas confondre le Mésochore avec le Mésocure, Μεσοκουρὸς; ce dernier mot désignoit une actrice de tragédie, qui avoit la moitié de la tête rasée.

MÉSOMEDE, *Mesomedes*,

(*a*) Antiq. expliq. par D. Bern. de Montf. Tom. III. pag. 93.
(*b*) Esdr. L. II. c. 3. v. 4.
(*c*) Tit. Liv. L. I. c. 33. Plin. Tom. I. pag. 484.
(*d*) Rosin. de Antiq. Rom. p. 378.
(*e*) Strab. p. 364. Pauf. p. 192, 437.
(*f*) Pauf. p. 494.

Μεσομήδης, (a) natif de Crete, Poëte Lyrique, affranchi ou courtisan d'Adrien dans le deuxieme siecle, a composé diverses Poësies qui se sont perdues, & entre autres un Poëme à la louange d'Antinoüs qu'Adrien aimoit. Il avoit aussi fait des vers Lyriques & des chansons. L'Empereur Adrien lui fit une pension considérable, qu'Antonin le Débonnaire diminua. On a de lui parmi les Epigrammes anciennes, des vers Anacréontiques sur le ver. L'Empereur Caracalla avoit fait construire un cénotaphe à ce Poëte.

MÉSOPORPHYRA, (b) *Mesoporphyra*, Μεσοπόρφυρα, sorte de robes clouées, appellées par les Latins *clavatæ vestes*. On les nommoit Mésoporphyra, parce qu'il y avoit des bandes de pourpre insérées dans la robe.

MÉSOPOTAMIE, *Mesopotamia*, Μεσοποταμία, (c) terme qui signifie une contrée renfermée entre deux fleuves. On a donné principalement ce nom à une province célebre d'Asie, située entre l'Euphrate & le Tigre.

La Mésopotamie, dit Strabon, a été ainsi nommée à cause de sa situation, parce qu'elle se trouvoit entre l'Euphrate & le Tigre. Il nous en donne ensuite les limites. Le Tigre, poursuit-il, la borne à l'orient; l'Euphrate, à l'occident; au nord, le mont Taurus la sépare de l'Arménie; & l'Euphrate, lorsqu'il a pris son cours vers l'orient, la baigne au midi. Ptolémée lui donne les mêmes bornes.

Les Hébreux appellent cette province *Aram Maharaïm*, ou Aram des deux fleuves, parce qu'Aram, pere des Syriens, la peupla, & qu'elle est, comme nous l'avons dit, située entre deux grands fleuves. Ce païs est fort fameux dans l'Écriture, pour avoir été la première demeure des hommes avant & après le déluge, & pour avoir donné la naissance à Phaleg, à Héber, à Tharé, à Abraham, à Nachor, à Sara, à Rébecca, à Rachel, à Lia, & aux fils de Jacob. Babylone étoit dans l'ancienne Mésopotamie, avant que l'on eût, à force de travail, réuni les deux fleuves du Tigre & de l'Euphrate dans un seul lit. Les campagnes de Sennaar étoient dans le même païs. Souvent on lui donne le nom de Mésopotamie de Syrie, parce qu'elle étoit occupée par les Araméens ou Syriens; quelquefois celui de *Padan-Aram*, les plaines d'A-

(a) Suid. Tom. I. pag. 136. Crév. Hist. des Emp. Tom. IV. pag. 354. T. V. p. 182.

(b) Antiq. expliq. par D. Bern. de Montf. Tom. III. pag. 22.

(c) Strab. p. 79, 80, 88, 91, 712, 736, 746 & seq. Ptolem. L. V. c. 18. Pomp. Mel. pag. 65. Plin. Tom. I. pag. 259, 268, 307, 330. & seq. Just. L. XIII. c. 4. Q. Curt. L. III. c. 2, 8. L. IV. c. 9. L. V. c. 1. L. X. c. 1. Tacit. Annal. L. VI. c. 36, 37, 44. L. XII. c. 12. Plut. T. I. p. 891. Diod. Sicul. p. 70, 71. Genes. c. 28. v. 5. c. 31. v. 18. c. 33. v. 18. Deuterom. c. 23. v. 4. Judic. c. 3. v. 8.

ram, ou *Sede-Aram*, les campagnes d'Aram, pour les distinguer des montagnes stériles & incultes du même païs. Balaam, fils de Béor, étoit de Mésopotamie. Chusan Rasathaïm, roi de Mésopotamie, assujettit les Hébreux quelque tems après la mort de Josué.

Ptolémée divise la Mésopotamie en plusieurs provinces, dont la première est Anthémusie. Elle touchoit l'Arménie, & étoit par conséquent au nord. Au midi d'Anthémusie, il place la Chalcite située entre Edesse & Carrhes; plus bas il met la Gausanite entre Chabora & Saocora, l'Acabene le long du Tigre, au-dessous la Tingene & l'Ancobarite, qui tenoit un long espace sur l'Euphrate. Il n'y a que la première de ces provinces qui soit connue des Historiens; ils leur donnent d'autres noms, comme l'Osroëne, la Mygdonie, la Sophunene, la Mésopotamie propre, & l'Arabie Scénite.

Les différentes puissances, qui posséderent des terres dans la Mésopotamie, occasionnerent de nouvelles divisions dans ce païs. Après les expéditions de L. Lucullus & de Cn. Pompée, la partie qui joint l'Euphrate, fut presque toute occupée par les Romains, tandis que les Parthes possédoient presque tout ce qui étoit du côté du Tigre. Il arriva même que les Romains ne posséderent pas toujours la même portion. Plusieurs Empereurs souffrirent que l'Euphrate fût la borne de l'empire Romain; & si on en excepte un petit nombre, ils négligerent de pousser leur domination jusqu'au Tigre, & même de défendre les terres que leurs prédécesseurs avoient conquises au delà de l'Euphrate.

La Mésopotamie est sujette à des chaleurs excessives, qui font mourir quelquefois les bêtes en rase campagne; & les marécages que font les rivières, y rendent l'air fort épais. Elle a des endroits inhabitables pour la sécheresse, des sablonnieres fort profondes, & de larges campagnes arides, sans arbres, sans herbes, sans collines, & presque sans rivières, & sans aucun lieu où l'on puisse avoir une retraite. Il y en a d'autres où les pâturages sont si gras, qu'il faut en retirer le bétail, de peur qu'il ne creve en mangeant trop. Cette fertilité est causée par l'humeur des deux grandes & principales rivières qui se poussent dans les veines de la terre. Cela fait que les chemins sont très-fâcheux en hiver. Ce païs nourrit beaucoup de lions & d'autres bêtes entre les cannes & les arbrisseaux des rivières; l'on y voit principalement des gazeles & des sangliers. Il y a une mine de sel fort blanc, appellée Sinefala, à deux journées de la ville d'Ana, qui est partie dans la Mésopotamie, & partie dans l'Arabie déserte.

Les premiers habitans de ce païs étoient un peuple mêlé d'Arabes & d'Arméniens, dont

la plûpart n'avoient aucune demeure fixe. Ils erroient d'un lieu à l'autre, & se tenoient enfermés comme dans une isle. Le vol & le meurtre n'étoient pas chez eux des crimes qui fussent punis séverement; mais, l'amour des hommes pour ceux de leur sexe, leur paroissoit si abominable, que lorsque quelqu'un étoit convaincu d'être tombé dans cette infamie, on le contraignoit de se tuer de sa propre main, & on ne l'enterroit point, comme étant indigne de la sépulture. Ces peuples étoient idolâtres, puisque Rachel emporta les idoles de son pere, lorsqu'elle sortit de la Mésopotamie pour suivre Jacob.

Ce païs, aujourd'hui soumis aux Turcs, est peuplé de Mahométans & de Juifs en fort grand nombre, aussibien que de Chrétiens Arméniens & de Jacobites. Outre plusieurs fruits qui lui sont communs avec l'Europe, il produit quantité de dattes, qui sont le fruit des palmiers, sur tout dans sa partie méridionale.

Les Arabes nomment présentement al Gézirah le païs renfermé entre le Tigre & l'Euphrate, & le divisent en quatre parties, auxquelles ils donnent le nom de Diar ou quartiers. Ces quatre quartiers sont celui de Diar-Bekr, appellé vulgairement Diarbekr, qui donne souvent son nom à toute la Mésopotamie; le second est Diar-Rabiat; le troisième, Diar-Racat; & le quatrième, Diar-Moussal.

Les villes capitales de ces quatre cantons sont dans le premier quartier, Amida, que les Turcs appellent Caræmit & Diarbekr; dans le second, Nisibe; dans le troisième qui porte aussi le nom de Diar-Modhat, Racah, que nos Historiens appellent Aracta; dans le quatrième, la ville célebre de Moussal ou Mosul.

Il y a plusieurs autres villes considérables dans ce grand païs, telles que sont Roha, ou Edesse, Harran ou Carrhes, Manbege, Rasalain, Mardin & Texrit, Géfirat-Ben-Omar, & autres. Aubar y est aussi comprise; mais, aussitôt que l'Euphrate a quitté cette ville, & qu'il a reçu les eaux des deux Zab, que les Arabes appellent Zabani & Zabein, qui arrosent cette province, ce n'est plus la Mésopotamie, mais l'Iraque Babylonienne ou la Chaldée. Le Géographe Persien remarque que ces deux Zab, étant joints ensemble, font un canal aussi gros que celui du Tigre, & c'est proprement le lit de ces deux rivieres qui fait la jonction de l'Euphrate & du Tigre, ce que nos cartes Géographiques ne marquent pas assez.

MÉSORI, *Mesori*, (a) nom du douzième mois de l'année

(a) Mém. de l'Acad. des Inscript. & Bell. Lett. Tom. XIV. pag. 336. Tom. XVI. pag. 202.

Egyptienne. Il répondoit au mois Ab des Juifs, & au mois Loüs des Macédoniens.

MESPHAR, *Mesphar*, (a) Μασφὰρ, un de ceux qui revinrent de la captivité de Babylone à Jérusalem avec Zorobabel.

MESPHARATH, *Mespharath*, Μασφὰρ, (b) le même que le précédent.

MESPHE, *Mesphe*, (c) ville de Palestine, dans la tribu de Benjamin.

MESPILA, *Mespila*, (d) Μεσπιλα, ville d'Asie, dont fait mention Xénophon. Elle étoit aux frontières de la Médie. Etienne de Byzance lit Mespisa.

MESRAIM, *Mesraïm*, (e) Μεσραΐν, fils de Cham, & pere de Ludim, Ananim, Laabim, Nephthuim, Phutrusim & Chasluim.

Mézer ou Misor fut pere des Mesraïm ou Egyptiens, & luimême est ordinairement appellé Mesraïm, quoiqu'il y ait toute sorte d'apparence que Mesraïm étant plurier, signifie plutôt les Egyptiens, que le pere de ce peuple. Ce nom de Mesraïm se met aussi pour le païs. Ainsi, il a trois significations qui se confondent perpétuellement, puisqu'il se met pour l'Egypte, pour celui qui a peuplé l'Egypte, & pour les peuples qui ont habité ce païs. Le nom de Mesraïm est au duel, & peut marquer les deux Egyptes, la haute & la basse, ou les deux parties de ce païs, qui est partagé par le Nil. La ville du Caire, capitale de l'Egypte, & l'Egypte même, prennent encore aujourd'hui le nom de Mézer parmi les Arabes. Mais, les naturels du païs appellent l'Egypte Chemi, comme qui diroit terre de Cham, ainsi qu'elle est aussi quelquefois nommée par les Hébreux. Le Prophete Michée donne à l'Egypte le nom de Mézor, & le Rabbin Kimchi, suivi de quelques Sçavans interpretes, explique de l'Egypte, ce qui est dit des ruisseaux de Mézor, dans le quatrième livre des Rois.

MESSA, *Messa*, Μέσσα, (f) ville du Péloponnèse dans la Laconie. Elle n'étoit guère connue des Anciens, que parce qu'elle étoit voisine des ruines de la ville d'Hippolles, & d'une côte escarpée, qu'on appelloit Thyrides, qui veut dire fenêtres. Elle étoit située à l'endroit même où est aujourd'hui le château de Maina. Strabon, qui s'attache à nommer les villes, dont Homere a fait mention dans l'Iliade, remarque que beaucoup de gens ont prétendu que ce Poëte parlant de Messa, a entendu Messene, ayant dit par

(a) Esd. L. I. c. 2. v. 2.
(b) Esd. L. II. c. 7. v. 7.
(c) Josu. c. 18. v. 26.
(d) Xenoph. p. 308.
(e) Genes. c. 10. v. 6, 13, 14. Reg. L. IV. c. 19. v. 24. Psalm. 104. v. 23. Psalm. 105. v. 22. Mich. c. 7. v. 12.
(f) Strab. pag. 364. Paus. pag. 213. Homer. Iliad. L. II. v. 89.

abréviation *Messa* pour *Messena*; mais, un peu auparavant, Strabon avoit distingué ces deux villes, en disant que du tems de Ménélaüs, Messene n'étoit pas bâtie. Pausanias donne un port à la ville de Messa.

MESSA, *Messa*. (*a*) Moïse dit que les enfans de Jectan ont habité le païs qui est depuis Messa, en s'avançant vers Séphar, montagne Orientale. Mès, quatrième fils d'Aram, & nommé Mésech & Mosoch dans les Septante, posséda, à ce que croit Bochart, le mont Masius dans la Mésopotamie, & lui donna son nom. C'est ce mont Masius que l'on entend ici par celui de Messa; & les fils de Jectan occuperent tout le païs situé entre cette montagne & celle des Sapires ou des Sapharvaïm. Etienne de Byzance nomme les habitans de ce canton *Masieni* ou *Masiani*.

MESSA, *Messa*. (*b*) Le grand Prêtre Joiada, voulant mettre le jeune roi Joas sur le trône de Juda, plaça du monde en armes dans différens endroits du temple, & en particulier à la maison de Messa. Nous croyons, dit D. Calmet, que c'est le même lieu que Musach.

MESSAL, *Messal*, Μαασὰλ, (*c*) ville de Palestine, dans la tribu d'Aser. Eusebe la met dans le voisinage du mont Carmel sur la mer.

MESSALA, *Messala*, (*d*) jeune homme, qui, au rapport de Cicéron, prit la défense de Sext. Roscius Amérinus.

MESSALÉMETH, *Messalemeth*, Μεσοσολλὰμ, (*e*) fille de Harus, de la ville de Jétéba, fut mariée à Manassé, roi de Juda.

MESSALINE ou MESSALLINE, *Messalina*, *Messallina*, (*f*) fille de Valérius Messala Barbatus, fut la troisième femme de l'Empereur Claude. Il n'est personne qui ne connoisse cette Princesse horriblement décriée par ses désordres affreux. Mais, on n'en aura pas une idée complete, si à l'impudicité on ne joint la cruauté, qui lui fit verser le sang le plus illustre pour satisfaire ses jalousies & ses vengeances.

La première personne que l'Histoire nous présente comme la victime de l'inhumaine barbarie de Messaline, c'est Julie fille de Germanicus. Comme elle voyoit très-souvent Claude son oncle, Messaline en fut offensée, jura sa perte & y réussit aidée des affranchis. Séneque se trouva impliqué dans cette affaire, & comme coupable d'adultere avec Julie, il fut relé-

(*a*) Genes. c. 10. Paralip. L. I. c. 1. v. 17.
(*b*) Reg. L. IV. c. 11. v. 6.
(*c*) Josu. c. 19. v. 26.
(*d*) Cicer. Orat. pro Sext. Rosc. Amer. c. 88.
(*e*) Reg. L. IV. c. 21. v. 19.
(*f*) Tacit. Annal. L. 11. c. 1. & *seq.* L. XII. c. 1. & *seq.* Dio. Cass. p. 670. & *seq.* Crév. Hist. des Emp. T. II. pag. 107. & *suiv.*

gué dans l'isle de Gorse, l'an de Jesus-Christ 41.

L'année suivante, Ap. Silanus, Gouverneur d'Espagne, fut mandé à Rome par Claude, qui lui fit épouser la mere de Messaline, & choisit pour gendre son fils. Il le traitoit en tout avec la plus grande considération. Mais, Ap. Silanus, n'ayant pas voulu consentir aux désirs impudiques de Messaline, elle se concerta avec Narcisse pour le perdre, & ils ne réussirent que trop bien.

Quelque tems après, il y eut une révolte, pour laquelle il en couta la vie à un grand nombre de personnes illustres. Messaline, Narcisse & les autres affranchis, profiterent de l'occasion pour exercer leur vengeance ou s'enrichir de la dépouille des accusés. Non seulement ils firent condamner & exécuter à mort, mais préalablement déchirer par les tortures plusieurs Sénateurs & Chevaliers Romains, quoique Claude, au commencement de son regne, eût promis avec serment qu'aucune personne de marque ne seroit appliquée à la question. Ceux qui échapperent, en furent redevables à leur argent. Les corps des condamnés, hommes & femmes, furent traînés aux Gémonies, & on y apporta les têtes de ceux qui avoient péri hors de Rome.

Tout étoit à vendre chez Messaline & chez les affranchis; & comme la qualité de citoyen Romain donnoit de grands privileges, & une prééminence marquée sur ceux qui ne l'avoient pas, d'abord les acheteurs accoururent en foule. Mais, à force de devenir commun, ce beau droit perdit tout son prix; & la marchandise, si nous osons nous exprimer ainsi, s'avilit tellement, que les plaisans prétendoient qu'il ne leur en couteroit qu'un verre cassé pour en faire l'acquisition.

Messaline & les affranchis ne cherchant qu'à piller par toutes les voies imaginables, étendirent aussi leurs rapines sur les denrées nécessaires à la vie, qui, par leur manege, devinrent très-rares, & conséquemment trés-cheres dans Rome. Claude fut obligé de les taxer lui-même, & d'en publier le tarif dans une assemblée du peuple, qu'il tint au champ de Mars.

En même-tems que Messaline corrompoit toutes les parties de l'État, en vendant les charges, les commandemens, les gouvernemens des provinces, elle se livroit aux débordemens les plus honteux, & elle y entraînoit les femmes de la premiere condition. Si leurs maris souffroient sans peine une telle infamie, & consentoient à tous ses désirs, elle les récompensoit & les élevoit aux dignités. Au contraire, la mort étoit l'infallible salaire de la moindre résistance à ses volontés. Claude ignoroit ce qui se passoit tout publiquement dans son palais. Elle l'amusoit en lui fournissant elle-même des concubines, &

il y alloit de la vie d'être soupçonné par elle de vouloir faire passer quelque avis à l'Empereur. Justus Catonius, Préfet des cohortes Prétoriennes, fut la victime des défiances qu'elle avoit conçues de lui à ce sujet.

Elle méprisoit tellement Claude, qu'elle invoquoit son autorité pour faciliter le succès des intrigues par lesquelles elle le déshonoroit. Le pantomime Mnester craignoit les suites d'un engagement criminel avec l'Impératrice. Elle lui fit ordonner par Claude d'obéir à Messaline en tout ce qu'elle lui commanderoit.

Cette Princesse s'attacha ensuite à Silius, le plus beau jeune homme de toute la noblesse Romaine. Ce n'étoit pas un amour, c'étoit une fureur; & ce seul objet, remplissant l'esprit & le cœur de Messaline, en bannissoit toute autre pensée. Elle commença par obliger celui qu'elle aimoit, de répudier sa femme Junia Silana, qui étoit une personne de la plus haute naissance, afin de le posséder toute seule. Silius sentoit la grandeur du crime & du péril; mais, sa perte étoit certaine, s'il résistoit; il ne désespéroit pas d'échapper à l'imbécillité de Claude; il se voyoit comblé d'honneurs & de richesses; & par un aveuglement déplorable, au lieu de périr généreusement, & d'emporter au tombeau la gloire de l'innocence, il se remettoit de l'avenir à la fortune, & en attendant jouissoit du présent. Messaline ne se cachoit en aucune façon; elle venoit en grand cortege chez Silius; elle l'accompagnoit, lorsqu'il paroissoit en public; elle faisoit pleuvoir sur lui les dignités & les graces; enfin, comme en avancement de la révolution qui se préparoit déjà, les esclaves du Prince, ses affranchis, ses ameublemens & ses équipages se voyoient chez le corrupteur de sa femme. Ces excès paroissent incroyables; ce n'est cependant que l'ébauche de ceux qui amenerent la catastrophe; elle arriva l'an de Jesus-Christ 48.

Silius, soit aveuglé par ses espérances, soit dans la pensée qu'un danger tel que celui auquel l'exposoit son commerce public avec Messaline, ne pouvoit s'éviter qu'en portant les choses à l'extrême, pressoit vivement cette Princesse de lever le masque & de terminer l'entreprise. Il lui représentoit qu'il ne s'agissoit pas d'attendre la mort de Claude; que ceux qui n'avoient rien à se reprocher, pouvoient prendre des voies innocentes; mais que des criminels n'avoient de ressource que dans leur audace. » Nous » sommes soutenus, ajouta-t-il, » d'un nombre de complices, » qui ont les mêmes craintes » que nous. Je ne suis point ma- » rié, je n'ai point d'enfans, » je suis prêt à vous épouser, » & à adopter Britannicus. Vous » conserverez la même puis-

» sance, & vous en jouirez » sans inquiétude, pourvu que » nous prévenions Claude, » qui n'est point en garde con- » tre les embûches, mais dont » la colere est brusque, & se » porte à une prompte van- » geance. «

Messaline écouta assez froidement ce discours, non par amour pour son mari, mais parce qu'elle appréhenda que Silius une fois parvenu au comble de ses vœux ne la méprisât, & qu'il n'appréciât alors, selon sa juste valeur, un crime qui lui plaisoit, lorsqu'il lui étoit nécessaire. Elle goûta néanmoins le projet du mariage, qui avoit pour elle l'amorce de l'infamie, dernier plaisir, dit Tacite, pour ceux qui se sont affadi tous les autres par l'excès qu'ils en ont fait. Elle saisit donc cette idée, & la réalisa sans délai. Claude étant allé à Ostie, où il devoit faire quelque séjour, Messaline & Silius se marierent publiquement aux yeux de toute la ville, avec tout le cérémonial accoutumé, avec tout l'appareil & toute la pompe d'une noce légitime entre des personnes d'un si haut rang. On ajoute que le contrat de mariage avoit été signé par Claude même, à qui Messaline avoit fait croire qu'il étoit question d'écarter de dessus sa tête quelque danger dont le menaçoient les devins. Ce fait doit paroître incroyable, & ceux de qui nous le tenons l'ont senti. Mais, il n'en est point de mieux attesté, & les Écrivains presque contemporains qui le certifient, ne nous laissent aucune liberté de former sur ce point le moindre doute.

Messaline avoit commis une grande imprudence en indisposant contre elle les affranchis. De concert avec eux, elle s'étoit jusques-là souillée impunément des plus grands crimes. Mais, ayant fait périr Polybe, l'un des plus accrédités d'entre eux, elle les allarma tous dans la crainte d'un sort semblable. Cette crainte s'augmenta beaucoup par son mariage avec Silius. Toute la maison du Prince en frissonna. Sur-tout les plus puissans des affranchis voyant où tendoit une démarche si étrange, & sentant que dans le cas d'une révolution ils seroient les plus exposés, ils se communiquerent leurs frayeurs, & s'exhorterent mutuellement à prendre des mesures pour la sûreté de leur maître & pour la leur. Mais, tout bien examiné, ils virent aisément que Messaline, avertie du danger, ne manqueroit pas de le faire tomber sur eux. Effrayés de la difficulté d'une affaire si épineuse, ils l'abandonerent tous excepté Narcisse. Celui-ci persista donc, s'en tenant au seul systême qui pût réussir, c'est-à-dire, à aller directement à Claude, afin de prendre Messaline au dépourvu. On dit que Claude, qui étoit alors à Ostie, fut si effrayé en apprenant le mariage de Messaline avec Silius, qu'il demanda

demanda plusieurs fois s'il étoit encore Empereur.

Cependant, Messaline, se livrant plus que jamais aux plaisirs & à la débauche, célébroit dans le palais les fêtes de la vendange. On faisoit rouler les pressoirs; les cuves se remplissoient de vin; & tout autour des femmes habillées de peaux de bêtes dansoient & couroient çà & là comme des Bacchantes. Messaline échevelée, tenant en sa main un Thyrse qu'elle agitoit en différentes manieres, & Silius couronné de lierre, chaussé de cothurnes, imitoit les mouvemens rapides de tête qui étoient usités parmi les Prêtres de Bacchus, pendant qu'une troupe folâtre leur répondoit par ses cris, & par tous les signes d'une joie immodérée. On remarqua après l'évenement un mot de Vectius Valens, l'un des insignes débauchés de cette bande. Il s'avisa de monter par maniere de jeu au haut d'un grand arbre; & comme on lui demandoit ce qu'il voyoit: *J'apperçois*, répondit-il, *un orage furieux qui vient du côté d'Ostie.*

En effet, le péril approchoit; & la fête fut étrangement troublée, premiérement par un bruit confus, ensuite par des nouvelles certaines qui arriverent, que Claude étoit informé de tout, & qu'il venoit résolu de se venger. Tous se dispersent. Messaline se retire dans les jardins de Lucullus, qu'elle avoit récemment envahis par la mort d'Asiaticus. Silius se rend dans la place pour y faire ses fonctions ordinaires, déguisant ses justes craintes sous une apparence de sécurité. Bientôt arrivent les Centurions envoyés par l'Empereur, qui arrêtent les coupables en quelque endroit qu'ils se trouvent, soit dans les lieux publics, soit dans les retraites où ils s'étoient cachés.

Messaline dans une si terrible crise ne perdit pas la tête. Elle prit résolument son parti d'aller au-devant de Claude, & de se présenter à son époux, sçachant combien de fois cette ressource lui avoit réussi. En même-tems, elle ordonna que l'on menât Britannicus & Octavie pour embrasser leur pere; & elle pria Vibidia la plus âgée des Vestales de solliciter pour elle la clémence du grand Pontife. Elle partit donc accompagnée de trois personnes, traversa à pied toute la ville, & à la porte ayant trouvé un tombereau, elle y monta & prit le chemin d'Ostie; tout cela, sans que personne eût compassion d'elle, parce que l'horreur de sa conduite prévaloit sur tout autre sentiment.

Les mesures de Messaline étoient bien prises; mais, elle avoit affaire à un vigilant ennemi. Narcisse, se défiant du préfet du prétoire Lucius Géta, homme sans principes, & également capale du bien & du mal selon les occasions, déclara affirmativement à Claude, en se faisant appuyer de ceux qui partageoient les mêmes craintes

avec lui, qu'il n'y avoit point de sûreté pour la personne de l'Empereur, à moins que pour ce jour seulement le droit de commander les gardes ne fût donné à l'un des affranchis ; & il offrit de s'en charger. De plus, craignant que pendant le voyage d'Ostie à Rome, qui pourtant n'est pas long, les discours de Vitellius & de Cécina Largus ne tournassent l'esprit de Claude, & ne le fissent changer de résolution, il demanda & prit une place dans la voiture de l'Empereur. Claude varioit dans ses discours. Souvent, il témoignoit une vive indignation contre les horribles débauches de Messaline ; quelquefois, le souvenir du lit nuptial l'attendrissoit, & sur-tout la considération de ses enfans en bas âge. A ces différens propos Vitellius ne répondit jamais autre chose, sinon : *O honte ! O crime !* Narcisse le pressoit de s'expliquer & de faire connoître ses véritables sentimens. Mais, il ne put jamais tirer de ce courtisan que des paroles ambigues, & susceptibles de toutes les interprétations que demanderoient les circonstances ; & Cécina Largus imita cette dissimulation artificieuse.

Déjà Messaline approchoit, & elle demandoit à grands cris que la mere de Britannicus & d'Octavie fût entendue dans ses défenses. L'accusateur crioit encore plus fortement, opposant le reproche du mariage avec Silius ; & pour occuper les regards de Claude, & les détourner de dessus Messaline, il lui donna à lire un mémoire qui contenoit le détail de tous les désordres dont elle s'étoit rendu coupable. A l'entrée de la ville, on s'étoit arrangé pour présenter Britannicus & Octavie à l'Empereur, mais Narcisse les fit retirer. Il ne put écarter la Vestale, qui représenta à Claude que les loix les plus saintes l'obligeoient à ne point condamner une épouse, sans lui avoir permis d'alléguer ce qui pourroit la justifier. Narcisse répondit que le Prince l'écouteroit, & lui donneroit toute liberté de se défendre ; & qu'au reste la Vestale feroit bien d'aller s'occuper des cérémonies religieuses, auxquelles l'appelloient les devoirs de son état. Pendant tout cela, Claude gardoit le silence avec une stupidité qui n'est pas concevable.

Silius ayant été arrêté n'entreprit point de se justifier. Il ne chercha point à gagner du tems, & demanda pour toute grace que l'on hâtât son supplice. Plusieurs autres, tant Sénateurs que Chevaliers Romains, périrent avec une semblable constance.

Cependant, Messaline n'avoit pas renoncé à l'espérance de sauver sa vie & de rentrer en grace. Retirée dans les jardins de Lucullus, elle méditoit une apologie & des prieres pour appaiser Claude. Quelquefois même, elle se livroit à des mouvemens de colere, & fai-

soit des menaces contre ses ennemis, tant il lui restoit de fierté dans l'extrêmité où elle étoit réduite ; & ses menaces pouvoient n'être pas vaines, si Narcisse ne se fût hâté de la prévenir. Car, Claude de retour au Palais s'étant mis à table, lorsqu'il fut échauffé par le vin & la bonne chere, ordonna que l'on allât avertir cette misérable, [ce fut le terme dont il se servit] & qu'elle se tînt prête pour venir répondre le lendemain aux accusations intentées contre elle. Narcisse comprit que la colere du Prince se ralentissoit, que l'amour reprenoit ses droits, & que s'il vouloit aller au-devant d'une réconciliation, il n'y avoit pas un moment à perdre. Il sort, & donne ordre comme de la part de l'Empereur à un Tribun & à quelques Centurions, qui étoient de garde, d'aller sur le champ tuer Messaline. Évode affranchi les accompagna pour présider à l'exécution.

Ils la trouverent couchée par terre, & assistée de sa mere Lépida, qui brouillée avec elle dans son état de prospérité, s'étoit laissé attendrir par ses disgraces. Lépida exhortoit sa fille à ne point attendre les meurtriers, lui représentant que la vie étoit passée pour elle, & qu'il n'étoit plus question que de mourir honorablement. Mais, dit Tacite, admirateur décidé du suicide, un courage amolli par la débauche n'étoit plus susceptible d'aucun sentiment généreux, & Messaline se répandoit en larmes & en plaintes inutiles. En ce moment, arrivent ceux qui étoient envoyés pour la tuer. Le Tribun se présenta sans rien dire ; l'affranchi, avec une bassesse d'ame digne de sa premiere condition, l'accabla de reproches & d'injures. Ce fut alors seulement que Messaline connut que tout étoit désespéré pour elle, & prenant une épée, elle tenta inutilement de se percer. Le Tribun lui passa la sienne au travers du corps. Sa mere eut la liberté de lui rendre les derniers devoirs & les honneurs de la sépulture.

On vint dire à Claude, qui étoit encore à table, que c'en étoit fait de Messaline, sans expliquer autrement le genre de sa mort. Il ne s'en fit point éclaircir, demanda à boire & acheva le repas comme il l'avoit commencé. Et de même dans les jours qui suivirent, on ne vit en lui aucune marque ni de haine, ni de joie, ni de colere, ni de tristesse, ni enfin d'aucun des sentimens que comporte la nature humaine. Le triomphe des accusateurs de sa femme, la douleur de ses enfans, rien ne le tira de sa stupide insensibilité. Le Sénat la favorisa en ordonnant que toute inscription, toute image de Messaline, fût abolie & ôtée de quelque endroit que ce pût être, public ou particulier.

MESSALINUS [M. VALERIUS], *M. Valerius Messalinus*, géra le Consulat avec L. Corn.

Lentulus, l'an de Jesus-Christ 3. (a) Il étoit fils de l'orateur Messala, & conservoit, selon le témoignage de Tacite, une image & quelques vestiges de l'éloquence de son pere. Il fut depuis gouverneur de la Dalmatie & de la Pannonie. Ayant marché contre Baton le Dalmate, il le fit tomber dans une embuscade, & le battit; ce qui lui procura les ornemens du triomphe.

Plusieurs années après, il fut proposé un projet de réforme. C'étoit de faire ordonner par le Sénat, que conformément à ce qui se pratiquoit anciennement, les Généraux d'armées & les Gouverneurs de Provinces n'emmenassent point avec eux leurs femmes dans leurs départemens. Tout le Sénat s'éleva contre cette proposition, qui fut combattue en particulier par M. Valérius Messalinus. On peut voir dans Tacite les raisons qui furent alléguées pour & contre.

MESSALINUS [Cotta], *Cotta Messalinus*, (b) frere du précédent, étoit un fils indigne d'un pere infiniment recommandable, bas adulateur envers les puissances, cruel contre les foibles, plongé dans la débauche, & dont la vie n'offre rien de plus mémorable, que l'invention d'un nouveau ragoût, dont il enrichit la cuisine Romaine. Telle est en peu de mots l'idée qu'on nous donne du caractere de Cotta Messalinus.

Un jour, voulant faire sa cour à Tibere, il le fit en aggravant le joug des citoyens; car, il proposa un réglement, qui passa, & par lequel il fut ordonné que les Magistrats dans leurs Provinces seroient responsables des crimes commis par leurs femmes, & en porteroient la peine, quand même ils en seroient innocens & les auroient ignorés. Il seroit peut-être difficile de taxer ce réglement d'injustice, quoique rigoureux; mais, sous un Prince tel que Tibere, c'étoit ouvrir une nouvelle porte aux vexations.

Une autrefois, ce Prince ayant écrit au Sénat contre Agrippine & son fils, cette compagnie fut effrayée à la lecture de la lettre, & garda long-tems un morne silence. Enfin, un petit nombre de ces hommes, tels qu'il s'en trouve toujours, qui n'ont aucune ressource par les voies d'honneur, & à qui les maux publics servent d'occasion de pousser leur fortune particuliere, prirent la parole, & demanderent que la matiere fût mise en délibération. Le plus ardent de tous étoit Cotta Messalinus, qui avoit déjà un avis de rigueur tout prêt & tout formé. Mais, les autres chefs du

(a) Vell. Paterc. L. II. c. 12. Tacit. Annal. L. III. c. 34. Crév. Hist. des Emp. Tom. I. p. 182, 212, 220, 221, 410.

(b) Plin. Tom. I, pag. 555. Tacit. Annal. L. II. c. 32. L. IV. c. 20. L. V. c. 3. L. VI. c. 6, 7. L. XII. c. 22. Crév. Hist. des Emp. Tom. I. p. 212, 533, 548, 549, 570, 571.

Sénat, & sur-tout les Magistrats, demeurerent incertains & flottans, parce que Tibere s'étoit contenté d'invectiver avec aigreur, sans autrement expliquer ses intentions.

L'an de J. C. 32, pendant que des hommes ci-devant appuyés & redoutables portoient enfin la peine de leurs crimes, les Sénateurs croyant avoir trouvé une occasion favorable de faire éclater la haine qu'ils portoient de tout tems à Cotta Messalinus, comme à l'auteur des sentimens les plus atroces & les plus inhumains, se déchaînerent contre lui, l'accusant entr'autres choses, d'avoir traité Caligula d'incestueux & de prostitué, d'avoir appellé Festin de la neuvaine, un repas qui se donnoit pour célébrer le jour de la naissance de l'Impératrice, & auquel il se trouvoit lui-même entre les Prêtres, & d'avoir dit, après s'être plaint du crédit de Manius Lépidus & de L. Arruntius avec qui il étoit en procès pour des intérêts pécuniaires : *Ils auront pour eux le Sénat, & moi Tibere mon bon ami.* Cependant, comme il vit que ces divers chefs d'accusation étoient prouvés par le témoignage des plus grands de la ville, & qu'on ne vouloit point lui faire de quartier, il en appella à l'Empereur, qui peu de jours après, écrivit au Sénat en sa faveur une lettre, dans laquelle ayant repris le commencement de leur amitié, & rapporté les services qu'il avoit reçus de ce citoyen, il prioit cette compagnie de ne lui point faire un crime de quelques discours à qui on avoit donné une mauvaise interprétation, ni des plaisanteries qui pouvoient lui être échappées dans la chaleur d'un repas.

Le commencement de cette lettre parut singulier au Sénat; car, voici comme l'Empereur s'exprimoit. » Que vous écrirai-je, Messieurs, ou comment vous écrirai-je, ou que ne dois-je point vous écrire dans les conjonctures présentes ? Que les Dieux & les Déesses me fassent périr encore plus cruellemunt que je ne me sens périr tous les jours, si j'en sçais rien. » Tant il est vrai qu'il trouvoit lui-même son bourreau & son supplice dans ses cruautés & dans ses infamies.

Ce Prince avoit demandé que l'on fît justice du Sénateur Cécilianus, qui avoit paru des plus ardens contre Cotta Messalinus; & le Sénat obéit aveuglément. Peu de tems auparavant, L. Arruntius ayant été accusé, sans que nous puissions dire de quoi il s'agissoit, parce que l'endroit où Tacite en faisoit mention est perdu, ses délateurs avoient été punis comme coupables de calomnies. La même peine fut prononcée contre Cécilianus; & Cotta Messalinus, homme d'une grande naissance, mais autant décrié pour ses mœurs, que haï pour sa lâche cruauté, se vit égalé pour

le traitement au plus digne membre qu'eût alors le Sénat Romain.

MESSALINUS [CATULLUS], *Catullus Messalinus*, (a) à qui Juvénal donne l'épithete de *mortifer*, avoit trouvé dans un siecle fécond en monstres le secret de se distinguer par ses noirceurs.

Grande & conspicuum nostro quoque tempore monstrum.

Aveugle, & par-là plus inaccessible à tous les sentimens de l'humanité, il étoit dans la main de Domitien, comme un trait prêt à percer les gens de bien. Quoique aveugle, il faisoit semblant de voir; & Juvénal nous apprend que dans la scène du Turbot qui se passa dans le château d'Albe, aucun des opinans ne s'extasia plus que lui, ni ne se récria tant sur la beauté de ce poisson. Il gesticuloit tourné à gauche, tandis que le Turbot étoit à sa droite. Ce méchant homme mourut, ce semble, avant Domitien. Nerva, Prince très-ennemi des délateurs, mais trop indulgent pour ceux qui avoient fait cet horrible métier, donnant à souper un jour à plusieurs membres du Sénat, avoit auprès de lui Fabricius Vejento, digne Collegue de Catulus Messalinus, quoiqu'il eût un peu mieux caché son jeu. La conversation tomba sur les scélératesses de Catullus Messalinus. *Que pensez-vous*, dit l'Empereur, *qu'il lui fût arrivé, s'il n'étoit pas mort?* Junius Mauricus nouvellement revenu d'exil répondit: *Il souperoit avec nous.*

MESSALLA [M.], *M. Messalla*, (b) Lieutenant de Jules César, servoit en Sicile & en Afrique. Ce fut M. Messalla, qui, après la mort de Caton, s'empara d'Utique.

MESSALLA [M. VALÉRIUS] CORVINUS, *M. Valerius Messalla Corvinus*, (c) étoit encore fort jeune, lorsqu'il fut proscrit par les Triumvirs, l'an de Rome 709, & 43 avant Jesus-Christ. Mais, il promettoit dès-lors tout ce qu'on peut attendre d'une ame bien née & d'un esprit supérieur. Nous avons un éloge magnifique de lui dans une lettre de Cicéron. M. Valérius Messalla Corvinus étoit parti d'auprès de Cicéron pour aller joindre M. Brutus, de qui il étoit de longue main aimé & estimé. Cicéron dit donc à M. Brutus: » Vous le connoissez, & par conséquent il » est inutile que je vous fasse » son portrait; mais, il ne m'est » pas possible de passer sous silence un mérite si accompli.

(a) Tacit. in Jul. Agric. c. 45. Juven. Satyr. 4. v. 113. *& seq.* Plin. L. IV. Epist. 20. Crév. Hist. des Emp. Tom. IV. p 87, 159.

(b) Cæs. de Bell. Afric. pag. 772, 816. *& seq.*

(c) Dio. Cass. p. 333. Tacit. Annal. L. IV. c. 34. L. VI. c. 11. L. XI. c. 6, 7. L. XIII. c. 34. Vell. Paterc. L. II. c. 71. Plin. T. I. p. 388. Cicer. Brut. c. 133. Crév. Hist. Rom. Tom. VIII. p. 210. *& suiv.* Hist des Emp. Tom. I. pag. 37, 95, 163. *& suiv.*

» Ne pensez pas que qui que ce » soit puisse être comparé à M. » Valérius Messalla Corvinus » pour la probité, pour l'uniformité de principes & de con- » duite, pour le vif & ferme » attachement pour la Répu- » blique; ensorte que l'éloquen- » ce, dans laquelle il excelle » merveilleusement, peut à pei- » ne trouver place parmi la » multitude des louanges qui » lui sont dues. Dans son élo- » quence même, la sagesse brille » & domine; tant la solidité du » jugement & l'art le mieux » entendu le guident sûre- » ment dans cette étude, & » l'ont conduit au goût le meil- » leur & le plus épuré. Il a na- » turellement l'esprit élevé; » mais, il y joint une activi- » té & une ardeur pour le tra- » vail, qui semblent disputer à » son esprit la gloire de ses » succès. »

C'est ce jeune homme, si digne personnellement d'estime, & d'ailleurs recommandable par la plus haute naissance, que les Triumvirs proscrivirent, sous le faux prétexte qu'il étoit complice du meurtre de Jules César. M. Valérius Messalla Corvinus n'avoit rien à craindre de leurs injustices, puisqu'il étoit dans l'armée de M. Brutus. Soit cette raison, soit honte, soit espérance de l'attirer à eux, les Triumvirs firent afficher un placard qui portoit : *Comme les parens de M. Valérius Messalla Corvinus nous ont certifié qu'il n'étoit pas même à Rome, dans le tems que César a été tué, nous le rayons du catalogue des Proscrits.* M. Valérius Messalla Corvinus ne tint pas plus de compte de leur pardon, qu'il n'avoit appréhendé leur colere, & il demeura jusqu'à la fin fidele à M. Brutus, pour qui il avoit un respect & une tendresse que rien n'effaça jamais de son cœur.

Après la bataille de Philippes, des restes de l'armée vaincue il s'étoit rassemblé un corps d'environ quatorze mille hommes, qui offrirent le commandement à M. Valérius Messalla Corvinus. Quoiqu'il fût très-jeune, sa réputation étoit grande, & nul n'avoit brillé davantage après M. Brutus & C. Cassius dans ce parti. Il fit preuve de sagesse, en ne s'opiniâtrant point mal à propos à lutter contre la fortune. De concert avec celui que sa naissance & son rang lui donnoient en quelque façon pour Collegue, c'est-à-dire, avec Bibulus, beau-fils de M. Brutus, il usa de l'autorité que ces troupes infortunées lui attribuoient sur elles, pour les déterminer à se soumettre aux vainqueurs, qui les reçurent volontiers, & les distribuerent dans leurs légions.

Un mot de M. Valérius Messalla Corvinus doit trouver ici sa place, quoique postérieur de plusieurs années. Judicieux & fidele, M. Valérius Messalla Corvinus s'attacha à Octavien, & le servit parfaitement dans la

guerre contre M. Antoine. Octavien, lui témoignant donc sa reconnoissance avec quelque étonnement, sur ce qu'après avoir été son ardent ennemi à Philippes, il lui avoit donné à Actium de si éclatantes marques d'attachement: *N'en soyez pas surpris*, lui répondit M. Valérius Messalla Corvinus; *vous m'avez toujours vu dans le meilleur parti;* mot également hardi & obligeant, & de plus exactement vrai dans tout ce qu'il renferme. La cause de M. Brutus étoit certainement plus juste, que celle des Triumvirs. Entre Octavien & M. Antoine, il ne s'agissoit plus de justice. Mais, il est constant que l'avantage de l'Empire demandoit qu'Octavien fût vainqueur.

M. Valérius Messalla Corvinus fut élevé au Consulat, l'an de Rome 721, & 31 avant Jesus-Christ. Il géra cette charge avec Octavien même, qui, comme l'on sçait, parvint peu d'années après à la puissance impériale. Ce Prince, plus connu depuis cette époque sous le nom d'Auguste, accorda les honneurs du triomphe à M. Valérius Messalla Corvinus, l'an 27 avant Jesus-Christ. C'étoit aux environs de l'Adour & des Pyrénées qu'il avoit fait entrer dans le devoir quelques peuples peu façonnés encore au joug. Du reste, nous n'avons aucun détail sur ses exploits, qui peuvent n'avoir pas été fort considérables; car, Auguste ne se rendoit pas difficile pour accorder l'honneur du triomphe.

Quelques années après, ce Prince se proposant de faire un voyage hors de l'Italie, voulut choisir un homme de confiance, sur qui il pût se reposer du Gouvernement de la ville, pendant qu'il seroit absent. Il jetta d'abord les yeux sur M. Valérius Messalla Corvinus, que sa naissance, sa vertu, son esprit, & un attachement fidele pour l'Empereur, depuis qu'il s'étoit donné à lui, rendoit tout-à-fait recommandable. Mais, doux par caractere, élevé dans les maximes Républicaines, & plein de respect pour les loix, il ne se trouva pas propre à exercer une charge despotique, & qui dans le civil se gouvernoit presque militairement. Au bout de peu de jours, il s'en démit, & Auguste lui substitua Statilius Taurus.

Les Sénateurs s'étant concertés un jour entr'eux, pour déférer à Auguste le titre de pere de la patrie, M. Valérius Messalla Corvinus porta la parole au nom de tous, & lui dit en pleine assemblée du Sénat; » César Auguste, pour le bonheur » & la prospérité de votre personne » & de votre maison, » [car ce vœu comprend celui » de la félicité publique & du » bonheur de l'Empire] le » Sénat, d'accord avec le peu» ple Romain, vous salue & pro» clame Pere de la Patrie. » Tels furent les propres termes, également simples & énergiques,

qu'employa M. Valérius Messalla Corvinus.

En général, la douceur de ses mœurs se répandit sur son style, qui avoit plus de grace que de force. Il est compté parmi les grands Orateurs du bon siecle. Mais, cet excellent génie, cultivé & orné par toutes les belles connoissances, éprouva un dépérissement bien humiliant pour la nature humaine. Il avoit toujours été d'une santé très-délicate; & deux ans avant sa mort, il perdit totalement la mémoire, ensorte qu'il devint incapable de former une phrase suivie, & qu'il oublia enfin jusqu'à son nom. Les talens de l'esprit ne sont pas plus à nous, que les biens du corps & ceux de la fortune. Tous dépendent également de la volonté du souverain Maître.

MESSALLA, *Messalla*. Voyez Valérius.

MESSANE, *ou* MESSENE, *Messana*, *Messene*, Μεσσήνη. (*a*) ville de Sicile, située sur le détroit au fond d'un golfe, au pied du mont Pélore. Cette ville se nomma d'abord Zancle, & voici à quelle occasion elle changea de nom, au rapport de Pausanias.

Après la seconde guerre de Messénie, qui fut terminée vers l'an 670 avant Jesus-Christ, les Messéniens qui étoient passés à Cyllene, attirés par Anaxilaüs qui regnoit à Rhégium, se rendirent dans cette ville. Anaxilaüs leur dit, aussitôt qu'ils furent arrivés, qu'il étoit continuellement en guerre avec les Zancléens; que ces peuples possédoient un fort bon païs avec une ville située dans un des meilleurs cantons de la Sicile; que s'ils vouloient se joindre à lui & lui aider à conquérir ce païs, il leur en feroit présent. Les Messéniens accepterent la proposition, & aussitôt Anaxilaüs les mena en Sicile. Zancle n'étoit au commencement qu'une retraite de corsaires, qui entourerent d'un mur un lieu désert, mais proche d'une bonne rade, & ils y bâtirent un fort d'où ils pouvoient courir les mers & exercer impunément leur piraterie. Leurs premiers chefs furent Cratéménès de Samos & Périérès de Chalcis, qui dans la suite attirerent dans leur ville d'autres Grecs pour la peupler. Enfin, les Zancléens battus sur mer par Anaxilaüs, défaits sur terre par les Messéniens, ensuite assiégés d'un & d'autre côté dans Zancle, & voyant déjà une partie de leurs murs abattue, n'eurent d'autre ressource que de se réfugier aux pieds des autels dans leur Temple. Anaxilaüs vouloit que sans respecter le lieu on les passât au fil de l'épée, & que l'on vendît

(*a*) Pausf. pag. 260, 261. Diod. Sicul. pag. 418. *& seq.* Strab. pag. 253, 266. *& seq.* Ptolem. L. III. c. 4. Plin. Tom. I. pag. 118, 161. Tit. Liv. L. XXXI. c. 49. L. XXXIV. c. 1. L. XXXIX. c. 7. *& seq.* Thucyd. pag. 234. *& seq.* Cæs. de Bell. Civil. L. I. p. 525. Plut. Tom. I. pag. 785.

les autres à l'encan avec leurs femmes & leurs enfans. Mais, les généraux Messéniens demanderent grace pour ces malheureux, & prierent Anaxilaüs de ne pas les obliger à traiter des Grecs comme les Lacédémoniens les avoient traités eux-mêmes par une cruauté insigne & au mépris des liens du sang. Ainsi, l'asyle fut respecté; les Zancléens sortis de leur Temple partagerent leurs domiciles & leur Empire aux vainqueurs; ensuite, les deux peuples se jurerent fidélité réciproquement les uns aux autres, & Zancle changea seulement son nom en celui de Messane. Ce fut en la XXX.e Olympiade que cela arriva, & la même année que Chionis Lacédémonien remporta le prix pour la troisieme fois, Miltiade étant pour lors Archonte à Athenes. Manticlus bâtit un Temple à Hercule pour la nouvelle colonie, & ce Temple, dit Pausanias, subsiste encore à présent hors des murs de la ville, & on le nomme le temple d'Hercule Manticlus, comme on dit le temple de Jupiter Ammon & le temple de Jupiter Bélus, le premier du nom d'un berger qui consacra ce Temple à Jupiter en Afrique, & le second du nom de Bélus Égyptien, qui en avoit consacré un au même Dieu dans Babylone. Voilà comment les Messéniens, chassés de leur païs, trouverent enfin un établissement & cesserent d'être vagabonds.

Ces peuples, dans la suite, eurent guerre avec Denys l'ancien tyran de Syracuse. Ce Prince, qui craignoit qu'ils ne se joignissent aux Carthaginois, résolut de travailler à les gagner, & pour réussir efficacement, il leur céda une grande partie d'un territoire qui étoit à leur bienséance. Mais, ils ne tarderent pas à être attaqués eux-mêmes par les Carthaginois. Ce fut Imilcon qui conduisit son armée à Messane, parce qu'il regardoit cette ville comme un poste très-avantageux, sur-tout par l'étendue de son port capable de contenir aisément tous ses vaisseaux, quoiqu'il en eût plus de six cens. Il comptoit de plus que s'il pouvoit s'emparer de la rade, il mettroit une barriere à tous les secours qui pourroient venir d'Italie, & à toutes les flottes qu'on appelleroit du Péloponnèse. Dans cette vue, il gagna les citoyens d'Himere & de la place forte de Céphalede, & s'étant rendu maître de Lipare, il tira trois cens talens des habitans de cette isle. Après quoi revenant à terre, il marcha vers Messane, toujours côtoyé par sa flotte; & arrivant bientôt au promontoire de Pélore qui n'étoit distant de cette capitale que de cent stades, il y posa son camp. Les habitans de Messane, sçachant l'ennemi si proche, se partagerent de sentimens au sujet de cette guerre. Les uns, très-instruits des forces des Carthaginois, voyant d'ailleurs que l'abord étoit in-

terdit à tout secours étranger, & privés de leur propre cavalerie qu'on avoit fait passer à Syracuse, sentoient pleinement l'impossibilité où ils étoient de soutenir un siege; leurs murailles tombées ne leur permettoient pas même d'y penser, & ils n'avoient pas le tems de les relever. Aussi prirent-ils le parti d'envoyer dès l'instant même leurs femmes & leurs enfans, & ce qu'ils avoient de plus précieux, dans les villes les plus prochaines. Mais, d'autres se fiant à un vieil oracle qui avoit prédit que les Carthaginois porteroient un jour de l'eau dans les rues de Messane, appliquerent cette Prophétie à leur tems même, comme si leur besoin en fixoit l'évenement; & ils se persuaderent que les Carthaginois alloient devenir leurs Esclaves. Ils s'étoient enivrés de cette folle espérance, au point qu'ils faisoient passer dans l'ame des autres le zele de défendre leur propre liberté, jusqu'au moment marqué par le Ciel. Ainsi ils envoyerent l'élite de leur jeunesse dans la Péloride, pour empêcher les ennemis de ravager la campagne voisine du promontoire qu'ils occupoient.

Imilcon, qui s'apperçut du mouvement que les ennemis faisoient pour venir attaquer son camp, fit donner ordre à sa flotte de faire avancer incessamment deux cens vaisseaux contre Messane, présumant avec raison que la ville dénuée de ceux qu'on envoyoit contre lui-même, seroit aisément envahie par les soldats de sa flotte. Un vent de nord qui s'éleva subitement, favorisa beaucoup ce projet, & les vaisseaux entrerent dans le port à pleines voiles, avant que cette jeunesse qui étoit allée vers le promontoire, fût revenue pour s'opposer à cette attaque, quelque diligence qu'elle pût faire en l'apprenant. Ainsi, les Carthaginois débarquerent sans obstacle, & passerent par dessus les décombres des murailles, entrerent dans la ville de toutes parts & s'en rendirent bientôt les maîtres. Entre les Messaniens les uns périrent dans une défense courageuse mais inutile, & les autres s'enfuirent dans les villes les plus prochaines. Le menu peuple chercha d'abord une retraite sur les montagnes voisines, & se dispersa ensuite dans les forêts d'alentour. Quelques-uns furent pris par les ennemis; & quelques autres poursuivis près du port, se jetterent dans la mer, pour passer à la nage à quelque bord où ils croyoient pouvoir arriver. De ces derniers au nombre de plus de deux cens, les trois quarts se noyerent; mais, une cinquantaine arriva jusqu'en Italie. Imilcon, ayant fait entrer ensuite son armée dans la ville, songea d'abord à faire abattre toutes les tours qui l'environnoient. Mais, comme elles étoient extrêmement fortes, & qu'il s'y étoit réfugié des gens très-résolus de les défendre, il ne jugea pas à

propos de les attaquer alors, il se contenta de la ville seule pour un tems; après quoi ayant fait abattre toutes ces tours, il donna ordre à ses soldats de détruire aussi les maisons de fond en comble, de sorte qu'il n'en restât même ni bois ni briques, voulant qu'on brûlât les uns, & qu'on réduisît les autres en poussiere. Ses soldats, qui étoient en grand nombre, s'étant prêtés volontiers à un pareil ouvrage, il fut bientôt impossible de retrouver la place même de tant de superbes édifices. Le dessein d'Imilcon avoit été d'anéantir, ou du moins de rendre très-difficile à rétablir une ville, qui très-éloignée de ses alliés, n'avoit pas laissé de devenir une des plus florissantes de la Sicile. Mais, la même année Denys l'ancien y envoya mille Locriens, quatre mille habitans de Médimne, & six cens exilés de la Messénie du Péloponnèse, de Zacynthe & de Naupacte. Ainsi, Messane ne fut pas long-tems sans être rétablie.

L'an 315 avant Jesus-Christ, le tyran Agathocle, qui occupoit un certain fort, appartenant aux habitans de Messane, promettoit de le leur rendre pour la somme de trente talens. Mais, après avoir reçu d'eux cette somme, non-seulement il ne leur rendit point le fort dont il s'agissoit, mais il entreprit encore de se saisir de la ville même. Car, apprenant qu'une partie de la muraille étoit tombée, il fit partir de Syracuse un corps de cavalerie, & conduisant lui-même des barques légeres, il vint se poster de nuit fort près de la ville. Mais, les citoyens ayant pressenti son dessein, lui firent manquer son coup; de sorte que passant à Myles, & en ayant attaqué la citadelle, il l'obligea de se rendre à lui par composition, après quoi il se retira pour lors à Syracuse. Mais, dès l'été suivant, il revint à son entreprise sur Messane; & s'étant campé auprès de la ville, quoiqu'il lui donnât des assauts continuels, il avança peu dans son entreprise, & fit même peu de tort aux assiégés; d'autant plus qu'un grand nombre de citoyens de Syracuse que les persécutions ou la seule haine du Tyran avoient fait réfugier à Messane, défendirent vaillamment & pour leur propre intérêt, la ville qu'ils avoient choisie pour retraite. Il survint même alors des Ambassadeurs de Carthage, qui venoient se plaindre à Agathocle de son entreprise actuelle, comme d'une infraction aux traités passés entr'eux; de sorte qu'ils lui firent signer la paix avec les Messaniens, & rendre même le fort qu'il avoit pris auparavant.

Deux ans après, tous les bannis de Syracuse s'étoient réfugiés à Messane, comme dans la seule ville qui ne s'entendît pas avec le Tyran. Mais, Agathocle, qui ne cherchoit que l'occasion de violer sa parole, fit partir pour Messane son lieutenant Pasiphile avec un corps

de troupes, & chargé d'ordres secrets sur ce qu'il avoit à faire. Celui-ci, s'étant jetté dans la campagne des environs contre toute attente, & y ayant enlevé des hommes & fait du pillage, proposa aux Messaniens de se lier d'amitié avec Agathocle, au lieu de prendre le parti de ses ennemis les plus déclarés. Là-dessus les Messaniens, concevant l'espérance de se tirer d'affaire sans guerre, mirent leurs réfugiés hors de leur ville, & ouvrirent leurs portes à Agathocle qui y entra bien accompagné. Il témoigna d'abord de l'amitié aux habitans, & leur persuada de rappeller tous ceux qu'ils avoient bannis ci-devant, sous le prétexte de la liaison qu'ils avoient eue avec lui. Mais, après cela, rassemblant dans Messane & faisant venir de Tauromene ceux qui s'étoient opposés à sa domination & à son autorité absolue, & qui montoient au nombre de six cens, il les fit égorger tous. Car, méditant dès-lors la guerre qu'il vouloit porter aux Carthaginois, il regardoit comme une précaution nécessaire de purger la Sicile de tous ses ennemis particuliers. Les Messaniens, ayant mis ainsi hors de chez eux les plus sages de leurs étrangers, & les plus capables de les défendre de l'oppression qui les menaçoit, témoins de la mort de tous ceux qui pouvoient les sauver des mains du Tyran, contraints de recevoir dans leurs murailles tout ce qu'il y avoit de scélérats & d'hommes flétris par sentences judiciaires, se repentoient assez de leur complaisance; mais, ils étoient forcés de se soumettre à une puissance supérieure à tous leurs efforts.

On trouve dans les auteurs Latins Messana, & dans les auteurs Grecs Μεσσήνη. Mais, dans les médailles des Siciliens on lit cependant ΜΕΣΣΑΝΙΩΝ. Lorsque les Messaniens, appellés par les Latins *Messanienses*, & par les Grecs Μεσσήνιοι, *Messenii*, eurent admis parmi eux les Mamertins, ils prirent le nom de ces derniers, en reconnoissance du secours qu'ils en avoient reçu; ce qui est confirmé par Pline & par Cicéron. Le premier appelle les habitans de Messane *Mamertini*, & le dernier nomme la ville *Mamertina civitas*.

Aujourd'hui cette ville se nomme Messine; elle prétend être la capitale de la Sicile, & dispute depuis bien des années cet honneur à celle de Palerme. Les ministres d'Espagne ne déciderent pas la question; après de longues discusions, ils ordonnerent par provision, que le Vice-roi résideroit six mois à Messine, & six mois à Palerme, afin de mettre une espece d'égalité entre ces deux villes.

MESSANIENS, *Messanienses*. *Voyez* Messane.

MESSAPE, *Messapus*, (a)

(a) Virg. Æneid. L. VII. v. 691. *& seq.* L. VIII. v. 6. L. IX. v. 27, 124. *&*

fils de Neptune, étoit sçavant dans l'art de manier un cheval. Ce Prince, qui regnoit dans quelque canton de l'Italie, marcha au secours de Turnus contre les Troyens.

» Messape, dit Virgile, guer-
» rier toujours à cheval, bra-
» vant le fer & le feu, réveille
» l'ardeur des combats dans le
» cœur des peuples, à qui une
» longue paix a fait oublier
» le métier de la guerre. Il
» arme les Fescennins, les Falis-
» ques, nation célebre par ses
» loix, les habitans du mont
» Soracte, ceux des campagnes
» de Flavinie, des bords du
» lac Cimin, & des forêts de
» Capene. Tous marchent en
» ordre, chantant des vers en
» l'honneur de leur chef; sem-
» blables à une troupe de cy-
» gnes, qui au retour du pâtu-
» rage traversant les airs, ti-
» rent de leur long gosier des
» chants mélodieux, dont re-
» tentissent au loin les bords
» du Caïstre & du marais Asia.
» De loin, on eût pris ses sol-
» dats, non pour un corps de
» troupes, mais pour une nuée
» d'oiseaux de passage, qui
» après avoir franchi les mers,
» s'abat sur le rivage, & céle-
» bre par ses chants son heu-
» reuse arrivée. »

Messape se distingua dans cette guerre par un nombre de beaux exploits. Il renversa plusieurs capitaines Troyens, entr'autres, Clonius & Auleste.

MESSAPIE, *Messapia*, (a) Μεσσαπία, contrée d'Italie, en forme de presqu'isle, qui avançoit dans la mer Ionienne. Son isthme étoit entre Brundusium & Tarente. Pline dit que les Grecs l'appellerent Messapie, du nom d'un de leurs chefs, nommé Messapius. Les écrivains Latins la nomment ordinairement Calabre. Quelquefois les Grecs disent Iapygie; & quoique le païs des Salentins n'en forme qu'une partie, on lui donne souvent le nom de toute la péninsule. Strabon dit qu'on appelloit communément cette presqu'isle Messapie, Iapygie, Calabrie, & Salentine, & que quelques-uns même y distinguoient des quartiers auxquels ces différens noms convenoient plus particuliérement. Il ne nous reste plus de monument ancien pour pouvoir faire une division juste de ce païs. *Voyez* Iapygie.

MESSAPIE, *Messapia*, (b) Μεσσαπία, ville de la contrée de même nom. Elle porte aujourd'hui le nom de Messagna, & est la même qui dans le Martyrologe est nommée *Messala Apuliæ*, selon la remarque de Luc Holsténius.

MESSAPIENS, *Messapii*, les habitans de la Messapie. *Voyez* Messapie.

MESSAPIENS, *Messapii*,

seq. L. X. v. 354, 749. *& seq*. L. XI. v. 429, 464, 518. *& seq*. L. XII. v. 128, 289. *& seq*.

(a) Strab. p. 277, 282. Plin. Tom. I. pag. 166. Tit. Liv. L. VIII. c. 24.

(b) Plin. Tom. I. p. 166.

Μεσσάπιοι. (a) peuple de Grece, selon Thucydide.

MESSATIS, *Messatis*, (b) Μεσσάτις. ville du Péloponnèse, dans l'Achaïe. Elle fut fondée par Eumélus & Triptoleme, entre Aroé & Anthée; & ce fut même cette situation qui lui fit donner le nom de Messatis, du Grec *μέσος*, *medius*, comme qui diroit une ville qui est entre deux autres villes. « Quant à » ce que ceux de Patra, lit-on » dans Pausanias, racontent de » Bacchus qui fut élevé, di» sent-ils, dans la ville de » Messatis, & qui par les em» bûches des dieux Pans cou» rut un danger manifeste, je ne » m'amuse point à les contre» dire, & je les laisse exalter » la gloire de leur ville com» me il leur plait. Dans la suite » des tems, les Achéens ayant » conquis le païs sur les Io» niens, Patréus, fils de Preu» gene, & petit-fils d'Agénor, » fit défense aux Achéens d'ha» biter Anthée ni Messatis. » Le texte Grec de Pausanias porte Mésatis, aussi bien que Messatis.

MESSE, *Missa*; c'est l'office ou les prieres publiques que l'on fait dans l'église Romaine lors de la célébration de l'Eucharistie. Nicod, après Baronius, dit que le mot *Messe* vient de l'Hébreu *Missach*, qui signifie *oblatum*, ou de *Missa Missorum*, parce qu'on mettoit en ce tems-là hors de l'Église les Cathécumenes & les excomuniés, lorsque le Diacre disoit *ite Missa est*, après le sermon & la lecture de l'Épître & de l'Évangile, à cause qu'il ne leur étoit pas permis d'assister à la consécration, & cette opinion est la seule véritable. Ménage le fait venir de *Missio*, congé; d'autres, de *Missa*, envoi, parce que la Messe, ou les prieres des hommes qui sont sur la terre, sont envoyées & portées au Ciel.

Les Théologiens disent que la Messe est une oblation faite à Dieu, où, par le changement d'une chose sensible, on reconnoît le souverain domaine de Dieu sur toutes choses en vertu de l'institution divine.

C'est dans le langage ordinaire la plus grande & la plus auguste des cérémonies de l'Église. C'est le sacrifice non sanglant de la nouvelle loi, où l'on présente à Dieu le corps & le sang de son fils Jesus-Christ, sous les especes du pain & du vin.

On donne des noms différens à la Messe, selon les différens rits, les différentes intentions, les différentes manieres selon lesquelles on la dit, comme on va le voir.

Messe Ambrosienne, c'est-à-dire, du rit Ambrosien, ou de l'Église de Milan.

Messe Anglicane, selon le rit qui s'observoit autrefois dans l'église d'Angleterre.

(a) Thucyd. pag. 240.

(b) Pauf. p. 431, 432.

Messe Gallicane est une Messe célébrée suivant l'ancien rit de l'église de France.

Messe Grecque est une Messe célébrée suivant le rit Grec, en langue Grecque, & par un Prêtre de cette nation.

Messe Latine, celle qui se dit en Latin, dans l'église Latine, & selon le rit de cette Église.

Messe Mozarabique ou Gothique est celle qu'on célébroit autrefois en Espagne, & dont le rit est encore en usage dans les églises de Tolede & de Salamanque. On l'a nommée Mozarabique, parce que les Arabes ont été maîtres de l'Espagne, & qu'on appelloit alors les Chrétiens de ce païs-là Mozarabes, c'est-à-dire, mêlés avec les Arabes.

Messe haute, qu'on appelle aussi grand'Messe, est celle qui se chante par des Choristes, & que l'on célebre avec Diacre & Soudiacre.

Messe basse, c'est celle qui se dit sans chant, en récitant seulement les prieres, sans Diacre ni Soudiacre.

La Messe est composée de deux parties; la premiere, l'ancienne messe des Cathécumenes; la seconde, qu'on nommoit messe des Fideles, comprenoit la célébration & la consécration de l'Eucharistie jointe à la Communion, qui, selon l'ancien usage, suit la consécration. A l'égard des oraisons particulieres & des cérémonies que l'on emploie dans la célébration de la Messe, elles ont été différentes en différens tems & en différentes Églises, ce qui a composé diverses liturgies chez les Orientaux, & des Messes particulieres pour les différens païs Occidentaux.

MESSÉIDES, *Messeis*, (a) Μεσσηΐς, fontaine de Grece dans la Thessalie. Il est fait mention de cette fontaine, dans Homere. Elle a été aussi connue de Strabon, de Pline & de Valérius Flaccus.

MESSEIDE, *Messeis*, (b) Μεσσηΐς, autre fontaine de Grece, dans le Péloponnèse. Elle étoit dane la Laconie, près de Thérapné. » Je vis à Thérapné, » dit Pausanias, la célebre fontaine Messéïde; cependant, » quelques Lacédémoniens prétendent que ce n'est pas elle » & que la fontaine qu'ils appellent aujourd'hui Polydeucée, est la même que celle » qu'ils appelloient autrefois » Messéïde. »

MESSENE, *Messene*, (c) Μεσσήνη, ville du Péloponnèse, capitale de la Messénie.

Mercator, qui a dressé ses cartes sur les longitudes & les

(a) Homer. Illad. L. VI. v. 457. Strab. p. 432. Plin. T. I. p. 200.

(b) Pauf. p. 200.

(c) Strab. pag. 361. Pauf. pag. 216, 265. *& seq.* Ptolem. L. III. c. 16. Plin. Tom. I. p. 193. Plut. Tom. I. pag. 362, 615. Corn. Nep. in Epamin. c. 8. in Pelopid. c. 4. Roll. Hist. Anc. Tom. III. p. 365. Mém. de l'Acad. des Inscript. & Bell. Lett. Tom. VII. pag. 355, 356. Tom. X. pag. 297.

latitudes de Ptolémée, fait de Messene une ville maritime, & quantité de Géographes, sans en excepter de l'Isle, l'ont imité. Cependant, à en juger par ce que disent Pausanias & Strabon, on seroit tenté de conclure que Messene étoit située dans les terres. Cellarius va même plus loin. Il a prétendu prouver qu'elle n'étoit point sur la côte, & que c'étoit par erreur qu'elle s'y trouvoit placée par Ptolémée. Pausanias, dit-il, la met du moins sur une hauteur, & Strabon renferme dans l'enceinte de ses murailles Ithome, qui étoit certainement dans les terres, & qui lui servoit de forteresse. Enfin, ajoute-t-il, Pline décide la question, quand il dit : *Amnis Pamisus. Intus autem ipsa Messene, Ithome, Œchalia*, &c. Ce qui est certain, c'est qu'*intus* dans cet endroit ne peut signifier l'intérieur & l'enfoncement du golfe ; car, on ne pourroit le dire ni d'Ithome ni d'Œchalie. Au reste, si Messene n'étoit pas une ville Maritime, elle n'étoit pas fort éloignée de la côte.

Cette ville fut fondée par Épaminondas, après cette grande & mémorable victoire que les Thébains remporterent à Leuctres sur les Lacédémoniens. Il y avoit alors près de trois cens ans que les Messéniens étoient dispersés en différentes régions de la Grece, de l'Italie, & de la Sicile. Au premier signal qu'on leur en donna, ils accoururent tous avec une joie incroyable, animés par l'amour de la patrie, naturel à tous les hommes, & presque autant aussi par la haine contre Sparte, que le nombre des années n'avoit fait qu'augmenter en eux. Cependant, Épaminondas étoit embarrassé pour leur bâtir une ville. Comme il étoit dans cet embarras, il eut, dit-on, la nuit une vision. Un vénérable vieillard en habits sacerdotaux s'apparut à lui en songe, & lui tint ce discours : » Tant que » vous vivrez, Épaminondas, » vos armes seront victorieu- » ses ; & quand vous quitterez » ce monde, je rendrai votre » nom immortel, & votre gloi- » re ne sera point effacée par » le tems. Tout ce que je vous » demande, c'est de ramener » les Messéniens chez eux, & » de les remettre en possession » de leur patrie. La colere des » Dioscures les a jusqu'ici per- » sécutés ; mais, elle est enfin » cessée, & ces Dieux sont sa- » tisfaits. » Épaminondas, ajoute-t-on, présuma de son rêve que ces Dieux ne s'opposoient plus au retour de ces malheureux peuples dans le Péloponnèse ; mais, il fut encore fortifié dans cette espérance par les vers de Bacis ; car, on dit que ce Poëte inspiré par les Nymphes fit plusieurs prédictions à plusieurs peuples de la Grece, & sur-tout celle-ci au sujet du retour des Messéniens :

Sparte alors exposée à de fâcheux revers,

Verra d'un œil jaloux Messene triomphante.

Quoi qu'il en soit, Épaminondas qui avoit déjà choisi le lieu où il vouloit bâtir la ville que les Messéniens habiterent depuis, commanda aux Augures d'examiner si les Dieux tutélaires du païs seroient contens de cette nouvelle demeure. Les augures ayant assuré que tout promettoit un heureux succès, le général Thébain fit amasser des matériaux, & envoya chercher des architectes pour marquer l'enceinte de la ville, & pour ordonner de l'alignement des rues, de la distribution des quartiers & des places, de l'édifice des temples & des maisons, & enfin de la construction des murs. Quand le plan général eut été donné, les Arcadiens présenterent les victimes; alors, Épaminondas & les Thébains sacrifierent à Bacchus & à Apollon Isménius, suivant la coutume de leur païs; les Argiens, à Junon Argienne & à Jupiter Néméen; les Messéniens, à Jupiter Ithomate & aux Dioscures; enfin les Prêtres de la nation, aux grandes Déesses & à Caucon. Ensuite, tous invoquerent les Héros du païs & les prierent de venir prendre possession de cette nouvelle demeure, entr'autres, Messene, fille de Triopas, Eurytus & Apharéus avec leurs enfans, & parmi les descendans d'Hercule, Cresphonte & Épytus; mais, ils inviterent sur-tout Aristomene, & sa mémoire fut plus honorée que celle d'aucun autre. Toute la journée se passa en sacrifices & en prieres; les jours suivans, ils bâtirent les murs, ensuite les temples & les maisons. Tous ces travaux se faisoient au son des flûtes; mais, on ne souffroit que des airs Argiens ou Béotiens; & ce fut particuliérement alors que les airs de Pronomus & de Sacadas l'emporterent sur tous les autres. Ils donnerent le nom de Messene à la nouvelle ville, & dans la suite ils rebâtirent les autres villes de la Messénie.

Strabon compare Messene à Corinthe, soit pour sa situation, soit pour ses fortifications; chacune de ces deux places étoit commandée par une montagne voisine, renfermée dans l'enceinte de la ville, & qui servoit de forteresse; sçavoir, Ithome à Messene, & Acrocorinthe à Corinthe. Ces deux places, en effet, étoient regardées comme des postes si importans, que Démétrius, voulant persuader à Philippe, pere de Persée, de s'emparer du Péloponnèse, lui conseilla de subjuguer Corinthe & Messene. Vous tiendrez ainsi, lui disoit-il, le bœuf par les deux cornes.

Cette ville a été épiscopale. *Joannes Messenius* souscrivit au Concile de Chalcédoine, tenu l'an 451. C'est aujourd'hui Mosénigo, selon quelques Modernes.

M. Fourmont, dans son voyage de Messénie, étant allé

aux Monastères de Samari & d'Andromonasteri, apprit dans ce dernier, qu'il y avoit autrefois, dans les montagnes qui en sont voisines, une ville que l'on nommoit Mauromatia, les beaux yeux ou la belle. Il y alla, & à la vue de ses murailles & de son étendue, à la vue des monceaux de marbre le plus beau, il fit fouiller, & les inscriptions qu'il trouva, ne lui permirent pas de douter que ce ne fût l'ancienne Messene.

Cette ville, d'après ce que l'on en voit aujourd'hui, a été la plus grande du Péloponnèse. Ses murailles, ouvrage d'Épaminondas, ont fait l'étonnement de Pausanias ; cet Auteur les compare à celles de Byzance, de Rhodes & de Babylone ; il en reste encore trente-huit tours dans leur entier. M. Fourmont suivit pendant une heure de chemin la partie de ces murailles qui comprenoit la moitié du mont Ithome, & d'une autre montagne qui lui est opposée à l'orient. Il trouva ensuite la porte de Mégalopolis avec des inscriptions qui la désignoient. Au-dela de cette partie sont les trente-huit tours en question, éloignées les unes des autres de cent cinquante pas, ce qui forme une enceinte de cinq quarts de lieue au nord de la ville. La muraille s'étendoit encore davantage à l'occident & au midi dans des vallons où l'on voit les débris du Stadium, de beaucoup de temples & d'autres édifices publics.

MESSENE, *Messene*, Μεσσήνη, ville de Sicile, que l'on nommoit aussi Messane. *Voyez* Messane.

MESSENE, *Messene*; (a) Μεσσήνη, fille de Triopas, & petite-fille de Phorbas, naquit à Argos, & fut mariée à Polycaon, fils de Lélex. Cette Princesse, se voyant avec peine unie à un simple particulier, lui conseilla de se faire Roi, à quelque prix que ce fût. Polycaon, étant donc entré avec une armée dans le païs qui depuis fut appellé Messénie, du nom de sa femme, s'en rendit maître, & en devint le premier Roi. Ce fut à Messene que Caucon venant d'Éleusis apporta le culte & les cérémonies des grandes Déesses, & cette Reine de concert avec son mari, les introduisit dans leurs nouveaux États.

Cette Princesse obtint, longtems après sa mort, des honneurs tels qu'on en rendoit aux Héros. On lui éleva à Ithome un temple superbe, où l'on voyoit sa statue, moitié d'or, moitié de marbre de Paros.

MESSÉNIE, *Messenia*, (b) Μεσσηνία, Province de Grece dans le Péloponnèse, située au sud-ouest de cette presqu'isle, sur le bord de la mer Ionienne.

(a) Pauf. p. 216. *& seq.*

(b) Pauf. pag. 216. *& seq.* Strab. pag. 358 *& seq.* Ptolem. L. III. c. 16. Pomp. Mel. pag. 110, 119. Plin. Tom. I. pag. 193, 350. Just. L. III. c. 4. *& seq.* L. XXV. c. 4. L. XXXII. c. 1. Diod. Sicul. p. 274. *& seq.* Tit. Liv. L. XXXVI. c. 31. L. XXXIX. c. 48. *& seq.* Thucyd.

Elle avoit au nord l'Élide & l'Arcadie, & à l'orient la Laconie. La mer Ionienne baignoit ses côtes au midi & à l'occident. Après qu'Auguste eut marqué les bornes de la Messénie du côté de la Laconie, elle se trouva confiner avec les Géréniens par un bois limitrophe, qui se nommoit le bois Chœrius.

I. On dit que la Messénie, qui étoit autrefois inculte & inhabitée, commença à se peupler de la maniere suivante. Après la mort de Lélex, roi de la Lélégie appellée depuis la Laconie, Mylès son fils aîné lui succéda. Polycaon le cadet mena une vie privée jusqu'à ce qu'il eût épousé Messene native d'Argos, fille de Triopas & petite-fille de Phorbas. Cette Princesse, fiere de la grandeur de son pere, qui en puissance & en autorité l'emportoit sur tous les Grecs, ne put souffrir de se voir déchue de son rang, & mariée à un simple particulier; elle persuada à son mari de se faire Roi, à quelque prix que ce fût. Il leve des troupes à Argos & à Lacédémone, entre à main armée dans la contrée dont nous parlons, s'en empare, & en considération de sa femme donne le nom de Messénie à tout le païs. Aussitôt il bâtit plusieurs villes & entr'autres Andanie dont il fait la capitale de son Royaume.

Suivant les Messéniens, la postérité de Lycaon ne dura pas plus de cinq générations; ensuite, ils déférerent la couronne à Périérès, fils d'Éole, & l'inviterent à en venir prendre possession. Durant son regne, Mélanéus vint à sa Cour; il tiroit si bien de l'arc qu'à cause de son adresse on le disoit fils d'Apollon. Périérès en fit tant de cas qu'il lui donna ce petit canton, qui fut appellé l'Œchalie du nom de la femme de Mélanéus. Périérès épousa Gorgophone, fille de Persée, de laquelle il eut deux fils, Apharéus & Leucippe, qui, après la mort de leur pere, regnerent l'un & l'autre en Messénie; mais, Apharéus se rendit le plus puissant. Durant son regne il bâtit la ville d'Arene qu'il appella ainsi du nom de la fille d'Œbalus qu'il avoit épousée & qui étoit sa sœur utérine; car, sa mere Gorgophone s'étoit remariée à Œbalus. Apharéus reçut dans ses États Nélée son cousin germain, & lui en abandonna même toute la côte maritime, où il y avoit plusieurs villes & entr'autres Pylos, que Nélée choisit pour le lieu de sa résidence.

Dans la suite, les fils d'Apharéus combattirent contre les Dioscures leurs cousins germains pour un troupeau de

pag. 280. Roll. Hist. Anc. Tom. II. p. 100. *& suiv.* Tom. III. pag. 365, 366. Tom. IV. pag. 620. *& suiv.* Mém. de l'Acad. des Inscript. & Bell. Lett. Tom. II. pag. 80. *& suiv.* Tom. VI. pag. 165. T. VII. pag. 300, 301. T. VIII. p. 147. *& suiv.*

bœufs ; Lyncée fut tué par Pollux ; & Idas frappé de la foudre mourut bientôt après, de sorte que la famille d'Apharéus se trouva éteinte faute de mâle. Alors, l'Empire des Messéniens passa à Nestor, fils de Nélée, qui réunit en sa personne le royaume d'Idas & tout ce qui en avoit été démembré, à la réserve de cette partie qui reconnoissoit la domination des enfans d'Esculape ; car, ces peuples étoient persuadés que les fils d'Esculape vinrent de la Messénie au siege de Troie.

Quoi qu'il en soit, après la guerre de Troie, Nestor de retour à Pylos étant venu à mourir, les Héraclides soutenus des Doriens chasserent de la Messénie les descendans de Nélée, qui ne se maintinrent sur le trône que l'espace de deux générations. Les Doriens ayant donné le royaume d'Argos à Téménus, Chresphonte leur demandoit pour lui la Messénie, alléguant qu'il étoit l'aîné, & qu'il devoit par conséquent être préféré aux enfans d'Aristodeme, car Aristodeme étoit déjà mort. Mais, d'un autre côté, Théras, fils d'Autésion, s'opposoit fortement à la prétention de Chresphonte ; il étoit originairement Thébain & par cinq degrés de génération remontoit jusqu'à Polynice, fils d'Œdipe. Théras agissoit comme tuteur des enfans d'Aristodeme. Après s'être assuré de la bonne volonté de Téménus, Chresphonte fit semblant de consentir que le sort en décidât. Téménus prend une bouteille, l'emplit d'eau, y jette deux petites boucles, l'une pour Chresphonte, l'autre pour les enfans d'Aristodeme, & déclare que celui dont la boule viendra la premiere, optera entre la Messénie & le royaume de Lacédémone ; mais, Téménus avoit fait une supercherie, car la boule des enfans d'Aristodeme n'étoit que d'argile séchée au soleil, & celle de Chresphonte étoit de terre cuite, de sorte que l'une se délaya incontinent dans l'eau, & que l'autre qui avoit plus de poids & de consistance sortit la premiere ; c'est ainsi que la Messénie échut en partage à Chresphonte. Au reste, les anciens habitans du païs ne furent point chassés par les Doriens, parce qu'ils se soumirent de bonne grace à Chresphonte, & qu'ils partagerent leurs terres avec les Doriens ; ce qu'ils firent d'autant plus volontiers, qu'ils regardoient leurs derniers Rois comme des aventuriers venus d'Iolcos, & qui étoient même originaires de Minyes.

Les anciens rois de Messénie & Périérès lui-même avoient fait leur résidence à Andanie ; ensuite Aphàréus bâtit Arene où il se tint avec ses enfans ; Nestor préféra Pylos, il y établit sa Cour, & ses descendans suivirent son exemple. Quant à Chresphonte, il bâtit un palais à Stényclere pour lui & pour les siens. Mais, il ne jouit pas long-tems de sa fortune ; les

Grands du Royaume le prirent en aversion, parce qu'il favorisoit trop le peuple, & le tuerent lui & ses enfans. Le jeune Épytus, qui étoit élevé chez Cypsélus son ayeul maternel, fut le seul qui échappa à leur rage. Lorsqu'il fut en âge de régner, les Arcadiens le menerent en Messénie, où, secondé par les autres Rois des Doriens, c'est-à-dire, par les fils d'Aristodeme & par Cisus, fils de Téménus, il remonta sur le trône. Il ne s'en vit pas plutôt le maître, que pour venger la mort de son pere & de ses freres, il en punit les auteurs, & tous ceux qui y avoient eu quelque part. Ensuite, caressant les Grands, libéral envers le peuple, affable à tout le monde, il s'acquit l'amour & l'estime universelle de ses sujets, & se rendit si illustre que ses descendans firent gloire de quitter le nom d'Héraclides pour prendre celui d'Epytides.

Son fils Glaucus lui succéda; imitateur des vertus de son pere envers le public & les particuliers, il le surpassa de beaucoup en piété. Polycaon & Messene avoient déjà reçu le culte & les cérémonies des grandes Déesses à Andanie; Glaucus établit encore le culte de Jupiter Ithomate parmi les Doriens, après avoir fait bâtir un temple à ce Dieu sur le mont Ithome. Il donna aussi le premier l'exemple de sacrifier à Machaon, fils d'Esculape, dans Génerie, & fit rendre à Messene, fille de Triopas, des honneurs tels qu'on en rend aux Héros après leur mort par des offrandes faites sur leurs tombeaux. Son fils Isthmius marcha sur les traces de son pere, & bâtit à Pheres un temple en l'honneur de Gorgasus & de Nicomaque. Il eut pour fils Dotadas, qui aux autres ports de la Messénie en ajouta un, qu'il fit construire à Mothone. Son fils Sybotas lui succéda; celui-ci ordonna qu'à l'avenir les rois de Messénie feroient tous les ans des sacrifices au fleuve Pamisus, & qu'immédiatement avant la célébration des mysteres de Cérès & de Proserpine, dont la ville d'Andanie étoit le siege encore alors, on feroit à Œchalie l'anniversaire d'Eurytus, fils de Mélanéus.

Sous le regne de Phintas, fils & successeur de Sybotas, les Messéniens envoyerent pour la premiere fois des victimes à Délos avec une troupe d'hommes choisis qui avoient ordre de sacrifier à Apollon. Phintas laissa la couronne à Antiochus & à Androclès ses fils. Le dernier étant péri dans une dissention civile, Antiochus resta seul sur le trône. Mais, il ne survécut pas long-tems à son frere, & Euphaès son fils lui succéda.

Premiere guerre de Messénie.

Les brouilleries, qui donnerent lieu à la premiere guerre de Messénie, commencerent du tems de Phintas. Les Lacédé-

moniens prétendoient avoir plusieurs griefs considérables contre les Messéniens, entr'autres l'injure faite à leurs filles qui furent déshonorées par les habitans de la Messénie, lorsqu'elles alloient selon la coutume à un temple limitrophe des deux peuples, & le meurtre de Télecle leur roi qui en fut la suite. Peut-être l'envie d'étendre leur domination, & de s'emparer d'un terrein qui étoit si fort à leur bienséance, fut-elle la véritable cause de cette guerre. Quoi qu'il en soit, elle éclata sous le regne de Polydore & de Théopompe rois de Sparte, dans le tems qu'à Athenes les Archontes étoient encore dix ans en charge.

Euphaès, treizième descendant d'Hercule, étoit pour lors Roi de Messénie. Il confia le commandement de son armée à Cléonnis. Les Lacédémoniens commencerent la campagne par le siege d'Amphée, petite ville & peu considérable, mais qui leur parut fort propre à en faire leur place d'armes. Elle fut emportée d'emblée, & tous les habitans furent passés au fil de l'épée. Ce premier échec ne servit qu'à animer les Messéniens, en leur faisant voir ce qu'ils avoient à craindre, s'ils ne se défendoient courageusement. Les Lacédémoniens de leur côté s'engagerent par serment à ne point mettre bas les armes, & à ne point retourner à Sparte qu'ils ne se fussent rendu maîtres de toutes les villes & de toutes les terres des Messéniens, tant ils comptoient sur leurs forces & sur leur courage.

Il se donna deux combats, où la perte fut à peu près égale de part & d'autre. Après le second, les Messéniens furent affligés de maux extrêmes par la disette de vivres qui donna lieu à une grande désertion dans leurs troupes, & ensuite y causa la peste. Ils consulterent l'oracle de Delphes, qui leur ordonna, pour appaiser la colere des Dieux, de leur immoler une vierge du sang royal. Aristomene qui étoit de la race des Epytides, offrit sa fille. Alors, les Messéniens, voyant bien que s'ils laissoient des garnisons dans toutes leurs places, ils affoibliroient extrêmement leurs forces, abandonnerent toutes les autres villes, allerent se camper près d'Ithome, petite ville située sur le haut d'une montagne de même nom, & s'y fortifierent. Il se passa sept années entieres, où il n'y eut que de légeres escarmouches de part & d'autre, sans que les Lacédémoniens osassent présenter bataille à l'ennemi.

Ils désespéroient presque de pouvoir les vaincre, & il n'y avoit que la religion du serment qui les contraignît à continuer une guerre qui leur étoit devenue si onéreuse. Ce qui les inquiétoit le plus, c'étoit que la crainte de leur absence qui les tenoit éloignés de leurs femmes depuis plusieurs années, & qui

pouvoit encore durer long-tems, ne fît périr leurs familles, & ne laissât Sparte destituée de citoyens. Pour obvier à ce malheur, ils envoyerent ceux des soldats qui étoient venus à l'armée, depuis qu'on avoit prêté le serment rapporté ci-dessus, & ne firent point difficulté de leur prostituer leurs femmes. Ceux, qui naquirent de ces conjonctions illégitimes, furent appellés Parthéniens, nom qui désignoit la honte de leur naissance. Quand ils furent dans un âge avancé, ne pouvant souffrir cet opprobre, ils se bannirent eux-mêmes de Sparte, & sous la conduite de Phalante, ils allerent s'établir en Italie à Tarente, après en avoir chassé les anciens habitans.

Enfin, la huitième année de la guerre, qui étoit la septième du regne d'Euphaès, se donna le sanglant combat près d'Ithome. Euphaès enfonça les bataillons de Théopompe avec trop d'ardeur & de précipitation pour un Roi. Il y fut percé de coups, dont plusieurs étoient mortels. Il tomba, & sembloit rendre l'ame. Alors, on fit de part & d'autre des efforts extraordinaires de courage, les uns pour enlever le Roi, les autres pour le sauver. Cléonnis tua huit Spartiates qui l'entraînoient, & les ayant dépouillés, mit leurs armes en garde entre les mains de ses soldats. Il avoit reçu plusieurs blessures, & elles étoient toutes par devant, preuve certaine qu'aucun des ennemis ne lui avoit fait lâcher le pied. Aristomene, combattant dans la même occasion & pour le même sujet, tua cinq Lacédémoniens, dont il emporta aussi les dépouilles, & il ne reçut aucune blessure. Le Roi fut emporté par les Messéniens; & tout sanglant & percé de coups, il témoigna sa joie de ce qu'ils n'avoient pas eu du dessous, Mais, il mourut peu de tems après. Il avoit regné treize ans, & fait la guerre pendant presque tout ce tems contre les Lacédémoniens. Comme il mouroit sans enfans, il laissa au peuple Messénien le soin de lui choisir un successeur. Cléonnis & Damis le disputerent à Aristomene; mais, celui-ci fut élu préférablement aux autres. Quand il fut Roi, il honora des plus grandes charges ses deux rivaux. Vifs amateurs du bien public encore plus que de la gloire, concurrens mais non ennemis, ces grands hommes brûloient de zele pour la patrie, & ils n'étoient ni jaloux ni amis que pour la sauver.

Nous avons suivi dans le récit que nous venons de faire le sentiment de M. Boivin l'aîné, & nous avons profité de sa savante dissertation sur un fragment de Diodore de Sicile qui étoit peu connu. Il y suppose & prouve que le Roi dont il est parlé dans ce fragment est Euphaès, & qu'Aristomene est celui que Pausanias appelle Aristodeme, selon la coutume des

Anciens qui ſouvent avoient deux noms.

Ariſtomene, nommé autrement Ariſtodeme, regna près de ſept ans, & fut également eſtimé & aimé de ſes ſujets. La guerre continua toujours pendant ce tems-là. Vers la fin de ſon regne, il battit les Lacédémoniens, prit leur roi Théopompe, & égorgea en l'honneur de Jupiter d'Ithome trois cens hommes, parmi leſquels le Roi étoit la principale victime. Il s'immola lui-même peu de tems après ſur le tombeau de ſa fille, pour ſatisfaire à la réponſe d'un oracle. Damis lui ſuccéda, mais ſans porter la qualité de Roi.

Depuis ſa mort, les affaires des Meſſéniens allerent toujours fort mal, & ils ſe trouverent ſans reſſource & ſans eſpérance. Réduits à la dérnière extrêmité & manquant abſolument de vivres, ils abandonnerent Ithome, & ſe retirerent chez ceux de leurs alliés qui étoient les plus voiſins. La ville auſſitôt fut raſée, & tout le reſte du païs ſe ſoumit. On obligea les Meſſéniens de s'engager par ſerment à ne jamais abandonner le parti des Lacédémoniens, & à ne point ſe révolter contre eux; précaution bien inutile, & qui ne devoit ſervir qu'à leur faire ajouter le parjure à la révolte. On ne leur impoſa point de tributs, & on ſe contenta d'exiger d'eux qu'ils portaſſent à Sparte la moitié des grains qu'ils auroient recueillis dans la moiſſon. Enfin, il fut ſtipulé que tant hommes que femmes ils aſſiſteroient en habits de deuil aux funérailles des Rois & des principaux citoyens de Sparte; ce qu'on regardoit apparemment comme une marque de dépendance, & comme une ſorte d'hommage rendu à la nation. Ainſi fut terminée la première guerre de Meſſénie, après avoir duré vingt ans. Elle avoit commencé l'an 743 avant Jeſus-Chriſt.

Seconde guerre de Meſſénie.

La douceur, que les Lacédémoniens avoient montrée d'abord à l'égard des peuples de Meſſénie, ne fut pas de longue durée. Quand ils virent tout le païs ſoumis, & qu'ils le crurent hors d'état de leur ſuſciter de nouvelles affaires, ils s'abandonnerent à leur caractère naturel, qui étoit un caractère de fierté & de hauteur, qui dégénéroit ſouvent en dureté, & quelquefois même en férocité. Au lieu de traiter les vaincus avec bonté comme des alliés & des amis, & de s'attacher à gagner par la douceur ceux qu'ils avoient domptés par la force, ils ne ſembloient attentifs qu'à appeſantir de jour en jour leur joug, & à leur en faire ſentir tout le poids. Ils les chargeoient de tributs, les livroient à l'avarice de ceux qui étoient commis pour en faire la levée, n'écoutoient point leurs plaintes, ne leur rendoient aucune juſtice, les traitoient avec mépris comme de vils eſclaves, & em-

ployoient contr'eux les violences les plus criantes.

L'homme, né pour la liberté, ne s'apprivoise point avec la servitude ; la plus douce l'irrite & le révolte. Que falloit-il donc attendre d'un esclavage aussi dur qu'étoit celui des Messéniens ? Après l'avoir supporté avec peine pendant près de quarante ans, ils songerent à secouer le joug, & à se rétablir dans leur ancien état. Cette année étoit la quatrième de la 28e. Olympiade. La charge d'Archonte à Athènes étoit pour lors réduite à l'espace d'un an ; Anaxandre & Anaxidame regnoient à Sparte.

Leur premier soin fut de se fortifier du secours des peuples voisins. Ils les trouverent très-disposés à entrer dans leurs vues. Leur propre intérêt les y portoit. Ce n'étoit point sans crainte & sans jalousie qu'ils voyoient s'élever au milieu d'eux une ville puissante, qui paroissoit manifestement vouloir étendre sa domination sur toutes les autres. Les peuples d'Élide, ceux d'Argos, ceux de Sicyone se déclarerent en leur faveur. Avant qu'ils fussent assemblés, il se donna un combat. Aristomene II étoit à la tête des Messéniens ; c'étoit un chef d'un courage intrépide, & d'une extrême habileté dans le métier de la guerre. Les Lacédémoniens furent battus. Aristomene, qui vouloit donner aux ennemis une idée avantageuse de lui-même, sçachant qu'elle influe sur tout le reste des entreprises, eût la hardiesse d'entrer de nuit à Sparte, & d'attacher à la porte du temple de Minerve surnommée Chalciœcos, un bouclier dont l'inscription marquoit que c'étoit un présent qu'Aristomene offroit à la Déesse, des dépouilles des Lacédémoniens.

Cette bravade en effet étonna les Lacédémoniens. Mais, ils furent encore plus allarmés de la puissante ligue qui se formoit contre eux. L'oracle de Delphes, qu'ils consulterent sur les moyens de réussir dans cette guerre, leur ordonna de faire venir d'Athènes un chef pour leur donner conseil, & les conduire. La démarche étoit humiliante pour une ville aussi fiere que Sparte. Mais, la crainte de s'attirer le courroux du Dieu par une désobéissance si marquée, l'emporta sur tout autre motif. On députa donc vers les Athéniens. Cette demande les embarrassa. Ils n'étoient pas fâchés de voir ceux de Lacédémone aux mains avec leurs voisins, & n'avoient pas envie de leur fournir un bon Général. D'un autre côté, ils craignoient aussi de désobéir au Dieu. Pour se tirer d'embarras, ils leur présenterent Tyrtée. Il étoit Poëte de profession, avoit quelque chose d'original dans l'esprit, & de choquant dans le corps, car il étoit boiteux. Malgré ces défauts, les Lacédémoniens le reçurent comme un chef que le ciel même leur envoyoit. Le succès ne répondit pas d'abord

à leur attente. Ils furent battus trois fois consécutivement.

Les Rois de Sparte, abattus par tant de défaites, & n'espérant pas un meilleur succès pour l'avenir, vouloient absolument retourner à Sparte, & y remener les troupes. Tyrtée s'opposa fortement à ce dessein, & les fit revenir à son avis. Il parla aux troupes, & prononça des vers qu'il avoit préparés dans cette vue, & travaillés avec un soin extrême. Il les consoloit de leurs pertes passées, qu'il attribuoit, non à aucune faute de leur part, mais à un malheur & à un destin que nulle sagesse humaine ne peut surmonter. Il leur représentoit la honte qu'il y auroit pour des Spartiates à fuir devant l'ennemi, & combien il leur seroit glorieux de périr même, s'il le falloit, les armes à la main pour la défense de la patrie. Comme si tout danger fût disparu, & que les Dieux, satisfaits pleinement & appaisés par les défaites précédentes, se fussent tournés entiérement de leur côté, il leur faisoit envisager la victoire comme certaine & comme déjà présente, & comme si elle même les invitoit au combat. Tous les anciens, qui ont parlé du caractère de la Poësie de Tyrtée, remarquent qu'elle étoit pleine d'un feu, d'une ardeur, d'un enthousiasme, qui enflammoit les esprits, qui les élevoit au-dessus d'eux-mêmes, qui leur inspiroit je ne sçais quoi de généreux & de martial, qui étouffoit en eux tout sentiment de crainte des dangers ou de la mort, & qui les rendoit uniquement attentifs au salut de la patrie & à leur propre gloire.

Ce fut véritablement l'effet que les vers de Tyrtée produisirent dans cette occasion sur les soldats. Ils demanderent tous d'une voix commune qu'on les conduisît contre l'ennemi. Devenus indifférens pour la vie, ils ne songeoient qu'à s'assurer l'honneur de la sépulture. Ils attacherent tous à leur bras droit des bandelettes, où ils avoient inscrit leur nom & celui de leurs peres, afin que s'ils périssoient dans le combat, & que les traits de leurs visages vinssent à se confondre par la longueur du tems, on pût certainement les reconnoître à ces marques. Des soldats déterminés à mourir, sont bien forts. Cela parut dans la bataille qui se donna. Elle fut très-sanglante, & la victoire long-tems disputée; mais enfin, les Messéniens céderent. Quand Tyrtée dans la suite passa à Sparte, il y fut reçu avec de grandes marques de distinction, & aggrégé au nombre des citoyens.

Le gain de cette bataille ne termina pas la guerre; elle avoit déjà duré trois ans. Aristomene, ayant ramassé les débris de son armée, se retira sur une montagne qui étoit d'un difficile accès, appellée Ira. Les vainqueurs avoient compté l'emporter d'emblée; mais, il s'y dé-

fendit pendant onze ans, & y fit des actions de bravoure extraordinaires. Ce ne fut même que par surprise & par trahison qu'il fut obligé d'en sortir, après avoir combattu comme un lion. Ceux des Messéniens, qui tomberent entre les mains des Lacédémoniens, furent réduits au sort & à l'état des Ilotes; les autres, voyant leur patrie ruinée, allerent s'établir à Zancle, ville de Sicile, qui depuis fut appellée de leur nom Messane. Aristomene, après avoir conduit une de ses filles à Rhode, dont le Tyran l'avoit épousée, songeoit à passer ou à Sardes chez Ardys, roi des Lydiens, ou à Ecbatane chez Phraorte, roi des Medes, mais la mort le prévint.

La seconde guerre des Messéniens avoit duré quatorze ans. Elle finit la première année de la 27e. Olympiade, l'an 670 avant J. C.

Les Lacédémoniens, se voyant maîtres de la Messénie, partagerent les terres entr'eux, à la réserve de ce qui appartenoit aux Asinéens, & ils donnerent Mothone aux Naupliens qui peu de tems auparavant avoient été chassés de Nauples par les Argiens. Cependant, les Messéniens qui étoient répandus dans la campagne, & que les Lacédémoniens avoient mis au nombre des Ilotes, secouerent le joug encore une fois vers la soixante-dix-neuvième Olympiade, que Xénophon de Corinthe fut couronné aux jeux Olympiques, & qu'Archidémidas étoit Archonte à Athènes; & voici quelle fut l'occasion de leur révolte. Quelques Lacédémoniens, ayant été condamnés à mort pour je ne sçais quel crime, se réfugierent dans le temple de Neptune au Ténare; mais, par ordre des Éphores, ils furent arrachés de l'autel, & sur le champ exécutés. Neptune, irrité de cette profanation commise dans son temple, punit les Spartiates par une inondation, qui submergea presque toute leur ville. Ce fut durant cette calamité que tout ce qu'il y avoit de Messéniens parmi les Ilotes, déserterent & allerent se cantonner sur le mont Ithome. Pour les réduire, les Lacédémoniens demanderent aussitôt dû secours à leurs alliés; & particuliérement aux Athéniens, qui leur envoyerent des troupes commandées par Cimon, fils de Miltiade, & qui tenoit aux Spartiates par les liens de l'hospitalité. Cependant, peu après, ils prirent de l'ombrage de ces troupes, & appréhendant quelque entreprise de leur part, ils les contremanderent. Les Athéniens, piqués de cet affront, se liguerent avec les Argiens, & voyant les Messéniens obligés de capituler & d'abandonner le mont Ithome, ils leur donnerent Naupacte, dont ils avoient dépouillé les Locriens, voisins de l'Étolie, & que l'on nommoit Ozoles. Les Messéniens durent leur salut en cette occasion, & à l'assiette

du lieu qui étoit naturellement fortifié, & à ce que la Pythie avoit dit aux Lacédémoniens, qu'ils commettroient une faute irrémissible s'ils usoient de rigueur envers des gens qui étoient sous la protection de Jupiter Ithomate; c'est pourquoi, on les reçut à composition, & ils en furent quittes pour évacuer le Péloponnèse.

Mais, après qu'ils eurent pris possession de Naupacte & des terres adjacentes, ils voulurent faire quelque exploit qui leur fût également utile & glorieux. Sçachant donc que les Œniades, peuples d'Acarnanie, habitoient un beau païs, & qu'ils étoient les ennemis déclarés des Athéniens, ils résolurent de leur faire la guerre. Égaux en nombre, mais fort supérieurs en courage, ils les défont en rase campagne, & ensuite ils les assiegent dans leur ville, & les forcent de se rendre. Les Messéniens y entrerent aussitôt, s'emparerent de toutes les terres voisines, & en jouirent paisiblement l'espace d'un an. Alors, les Acarnaniens après avoir tiré tiré toutes leurs troupes des garnisons pour n'en faire qu'un corps, voulurent assiéger Naupacte; mais, faisant réflexion qu'il leur falloit passer par le païs des Étoliens, qui ne manqueroient pas de leur tomber sur les bras, ils changerent de résolution. D'ailleurs, ils se doutoient que les Naupactiens avoient une armée navale, comme en effet cela étoit, & eux n'en ayant point, ils crurent que la partie ne seroit pas égale; c'est pourquoi, ils tournerent leurs armes contre les Messéniens qui s'étoient emparés d'Œniade. Ils se préparerent donc à les assiéger dans leur ville, ne s'imaginant point que des peuples qui étoient en si petit nombre, fussent assez désespérés pour vouloir combattre contre toutes les forces de l'Acarnanie. A la vérité, les Messéniens pourvus suffisamment de vivres & de munitions, pouvoient espérer de soutenir longtems le siege. Cependant, avant que de se renfermer dans leurs murs, ils résolurent de tenter le hazard d'un combat. Il leur sembloit qu'après avoir éprouvé leur courage contre les Lacédémoniens, & n'avoir manqué que de bonheur, ils pouvoient bien mépriser un ennemi tel que les Acarnaniens. Ils se rappelloient aussi que dix mille Athéniens avoient taillé en pieces cent mille Perses à Marathon. Ce fut dans cette confiance qu'ils livrerent bataille à leurs ennemis; & voici comme on dit que l'affaire se passa.

Les Acarnaniens, qui étoient fort supérieurs en nombre, s'étendirent beaucoup plus que les Messéniens, en sorte qu'ils les tenoient comme enfermés de tous côtés, excepté par les derrières, qui communiquoient avec la ville, & d'où ils auroient pu être incommodés par les habitans. Prenant donc les ennemis de front & en flanc

tout à la fois, ils faisoient pleuvoir une grêle de traits sur eux. Les Messéniens toujours serrés se portoient tantôt d'un côté, tantôt de l'autre, enfonçant tout ce qu'ils trouvoient devant eux, & tuant & blessant beaucoup de monde. Mais, ils ne purent jamais rompre ni mettre en fuite les Acarnaniens, parce qu'à mesure qu'ils éclaircissoient leurs rangs, ceux-ci les garnissoient de nouvelles troupes qui étoient toutes prêtes à succéder aux premieres, de sorte que les Messéniens ne gagnoient que fort peu de terrein; encore le perdoient-ils le moment d'après, étant repoussés à leur tour. Les deux armées combattirent ainsi jusqu'au soir avec un égal avantage. La nuit suivante, il arriva aux Acarnaniens de nouveaux secours, ce qui obligea les Messéniens à rentrer dans leur ville, où ils se virent bientôt assiégés. Ce qu'ils craignoient, ce n'étoit ni que le soldat quittât son poste, ni que l'ennemi montât à l'assaut, ou les forçât dans leurs retranchemens, mais c'étoit la famine; & en effet, en moins de huit mois tous leurs vivres furent consumés. Cependant, ils insultoient aux assiégeans de dessus les murs, & leur disoient qu'ils avoient des provisions pour plus de dix ans; mais, malgré ces rodomontades, ils sortirent tous par les portes de la ville durant le silence de la nuit, non pourtant sans être apperçus des ennemis. Ainsi, ils furent obligés de soutenir encore un combat, où ils perdirent quelques trois cens hommes, mais il en tuerent un plus grand nombre; & s'étant fait jour à travers les Acarnaniens, ils prirent le chemin d'Étolie, païs qui ne leur étoit point suspect, & ils se retirerent à Naupacte.

Depuis ce tems-là, ils ne cesserent de s'abandonner à la haine qu'ils avoient contre les Lacédémoniens, & cette animosité parut sur tout pendant la guerre que les Athéniens eurent avec les peuples du Péloponnèse. Car, Athènes fit de Naupacte une espèce de boulevard & d'arsenal, qui lui étoit fort commode; & quand les Lacédémoniens se laisserent surprendre dans l'isle Sphactérie, ce furent des frondeurs Messéniens de Naupacte qui les assommerent. Aussi, lorsque les Athéniens eurent été défaits à Ægospotamos, le premier soin des Lacédémoniens fut de chasser les Messéniens de Naupacte, après les avoir vaincus dans un combat naval, de sorte que n'ayant plus de retraite, ils passerent les uns en Sicile, les autres à Rhégium chez leurs compatriotes, & d'autres en plus grand nombre chez les Evespérites, peuple de Libye, qui se voyant continuellement harcelés par les Barbares de leur voisinage, invitoient volontiers les Grecs à venir s'établir dans leur païs. Ceux, qui prirent le parti d'aller en Libye, eurent pour chef Comon,

celui là même qui avoit eu la principale part à l'expédition de l'isle Sphactérie. Quelque tems après cette dispersion, les Messéniens eurent, dit-on, plusieurs présages de leur retour dans le Péloponnèse. En effet, les Thébains ayant remporté une grande & mémorable victoire sur les Lacédémoniens à Leuctres, députerent aussitôt en Italie, en Sicile, chez les Evespérites, & par tout où il y avoit des Messéniens, pour les inviter à revenir dans le Péloponnèse. Il n'est pas croyable avec quel empressement ces fugitifs accoururent tous, également transportés d'amour pour leur patrie & de haine contre Lacédémone.

Cependant, Epaminondas étoit assez embarrassé; car, d'un côté, il n'étoit pas aisé de leur bâtir une ville qui les mît à couvert des entreprises de Sparte, & de l'autre dans toute la Messénie, il n'y en avoit pas une où ils pussent être en sûreté; outre qu'ils ne se portoient pas volontiers à rebâtir Endanie, ni Œchalie, parce que tous leurs malheurs étoient arrivés durant qu'ils habitoient ces villes. Comme le Général des Thébains étoit dans cette perplexité, il eut la nuit une vision, d'après laquelle il se détermina à fonder une ville, à laquelle les Messéniens donnerent le nom de Messénie. Dans la suite, ils rebâtirent les autres villes de la Messénie. Les Naupliens ne furent point chassés de Mothone, & on laissa les Asinéens jouir paisiblement du païs qu'ils occupoient. Les Messéniens traiterent favorablement ceux-ci, parce que sollicités de prendre parti contre eux, ils ne l'avoient pas voulu faire. Pour les Naupliens, ils étoient venus au-devant d'eux avec des présens, implorant leur clémence, & ils avoient toujours fait des vœux pour leur retour. Ce fut ainsi que les Messéniens revinrent dans le Péloponnèse, & qu'ils rentrerent dans leur patrie près de trois cens ans après la prise d'Ira. Dyscinete étoit Archonte à Athènes, & c'étoit la troisième année de la 102e. Olympiade.

Polybe releve, dans la conduite des Messéniens à l'égard de Sparte, un ancien défaut, qui fut la cause de tous leurs malheurs; c'étoit de trop rechercher une tranquillité présente, & par un amour excessif de la paix de négliger les moyens de se l'assurer pour toujours. Ils avoient pour voisins deux des plus puissans peuples de la Grece, les Arcadiens & les Lacédémoniens. Ceux-ci, dès leur premier établissement dans le païs, leur déclarerent une guerre ouverte; les autres au contraire s'attacherent toujours à eux, & entrerent dans tous leurs intérêts. Mais, les Messéniens n'eurent ni le courage de s'opposer fortement & constamment à des ennemis acharnés & irréconciliables, ni la prudence de ménager avec soin des amis fi-

deles & affectionnés. Quand ces deux peuples se faisoient la guerre l'un à l'autre, ou qu'ils portoient ailleurs leurs armes, les Messéniens, peu prévoyans pour l'avenir, & qui ne songeoient qu'à se procurer un repos présent, se faisoient un devoir de n'épouser les querelles ni des uns ni des autres, & de garder une exacte neutralité. Ils se félicitoient alors eux-mêmes sur leur sagesse & sur leur bonheur, de demeurer ainsi tranquilles au milieu des troubles qui agitoient tout leur voisinage. Cette tranquillité n'étoit pas de longue durée. Les Lacédémoniens, délivrés de leurs ennemis, retomboient sur eux avec toutes leurs forces; & les trouvant seuls, sans secours & sans défense, ils les obligeoient ou de subir le joug d'une dure servitude, ou de s'exiler eux-mêmes de leur patrie. C'est ce qui leur arriva plusieurs fois. Ils devoient faire réflexion, dit Polybe, que comme il n'y a rien de plus désirable & de plus salutaire qu'une paix fondée sur la justice & sur l'honneur; aussi n'y a-t-il rien de plus honteux ni de plus pernicieux en même tems, qu'une paix ménagée par de mauvaises voies, & achetée au prix de la liberté.

Quoique les Messéniens eussent été si long-tems hors de leur patrie, ils conserverent toujours non-seulement leurs coutumes, mais aussi leur langage sans y rien mêler d'étranger. Après leur retour, ils jouirent quelque tems d'une assez grande tranquillité. Les Lacédémoniens étoient contenus par la crainte des Thébains, & voyant d'un côté Messene bâtie & bien peuplée, de l'autre les Arcadiens rassemblés en corps dans une ville, ils n'osoient branler. Mais, sitôt que la guerre de la Phocide, autrement dite la guerre sacrée, eut attiré les Thébains hors du Péloponnèse, Sparte reprit son ancienne audace, & ne put s'empêcher de faire la guerre aux Messéniens. Ceux-ci, soutenus des Arcadiens & des Argiens, firent bonne contenance, & cependant ils envoyerent demander du secours à Athènes. Les Athéniens répondirent qu'ils ne porteroient point les premiers la guerre dans la Laconie, mais qu'au moment que les Lacédémoniens entreroient sur les terres des Messéniens, ils se déclareroient contre eux. Enfin, les Messéniens firent alliance avec Philippe, fils d'Amyntas, & avec les Macédoniens; ce fut même la raison pourquoi de tous les peuples de la Grece ils furent les seuls qui ne se trouverent point à la bataille de Chéronée; mais du moins, on peut dire à leur honneur que jamais ils ne porterent les armes contre les intérêts communs des Grecs. Et lorsqu'après la mort d'Alexandre les Grecs firent une seconde fois la guerre aux Macédoniens, les Messéniens furent de la partie, & payerent fort bien

de leurs personnes. Mais, ils ne combattirent point avec les autres Grecs contre les Gaulois, parce que Cléonyme & les Spartiates qui leur étoient suspects, ne voulurent pas leur donner le tems de respirer, ni de faire leurs conditions, avant que d'entrer dans la ligue.

Dans la suite, Démétrius, fils de Philippe, roi de Macédoine, fut envoyé avec quelques vaisseaux dans le Péloponnèse. Il aborda à un port du païs d'Argos qui étoit fort peu fréquenté; là il débarque ses troupes & marche droit en Messénie. Ensuite, il se met à la tête de ce qu'il avoit de troupes armées à la légere; & comme il sçavoit fort bien les chemins, il arriva de nuit à Ithome; & avant qu'il fût jour, il eut escaladé le mur qui étoit entre la ville & la citadelle. Le jour venant à paroître, les Messéniens commencerent a s'appercevoir que l'ennemi étoit au dedans, & d'abord ils crurent que c'étoient les Lacédémoniens qui les avoient encore surpris. Dans cette pensée, ranimant leur ancienne haine contre Sparte, ils se préparoient à combattre jusqu'à la dernière extrêmité; mais, lorsqu'ils eurent connu aux armes & au langage des ennemis, que c'étoient des Macédoniens, & Démétrius luimême, ils eurent encore plus de peur; car, ils songeoient qu'ils avoient affaire à une nation fort belliqueuse, & à des troupes qui étoient accoutumées à vaincre. Cependant, la grandeur du péril présent échauffa leur courage, & leur fit tenter pour ainsi dire l'impossible; outre qu'ils ne croyoient pas devoir désespérer du succès, quand ils considéroient qu'après un si long exil ils n'avoient pu rentrer dans leur patrie sans une assistance particuliere du ciel. Pleins de cette noble audace, ils fondirent tout à coup sur l'ennemi, tant ceux qui étoient dans la ville, que ceux qui gardoient la citadelle, & ceux-ci étoient bien plus redoutables à cause de l'avantage du terrein. Les Macédoniens soutinrent quelque tems cette furie par leur valeur & en gens qui n'étoient pas novices au métier de la guerre; mais, comme ils étoient fatigués par une longue marche, & qu'ils se voyoient attaqués non-seulement par tout ce qu'il y avoit de Messéniens dans la ville, mais encore par les femmes, qui faisoient pleuvoir les pierres & les tuiles sur leurs têtes, ils ne songerent plus qu'à se sauver, & s'enfuirent au plus vîte. La plupart périrent dans les rochers & les précipices du mont Ithome, car il étoit fort escarpé de ce côté-là, & quelques-uns échapperent en jettant leurs armes.

Les Messéniens ne prirent d'abord aucune part à la ligue des Achéens; mais, dans la suite, ils s'y joignirent eux-mêmes. Quelque tems après, Cléomene fils de Léonidas & petits-fils de Cléonyme, prit

Mégalopolis en Arcadie durant une treve dont on étoit convenu de part & d'autre. Une partie des habitans furent passés au fil de l'épée, les autres qui faisoient à peu près les deux tiers de la ville, s'étant sauvés avec Philopœmen, fils de Craugis, furent reçus à bras ouverts par les Messéniens, qui se souvenoient des services que les Arcadiens leur avoient rendus dès le tems d'Aristomene, & du secours qu'ils avoient reçu d'eux tout récemment encore à l'occasion du rétablissement de Messene. C'est pourquoi, ils se porterent de grand cœur à leur donner toutes les marques possibles de reconnoissance. Les choses humaines par leur condition sont sujettes à une vicissitude continuelle. Les Messéniens furent donc à leur tour le réfuge & les sauveurs des Arcadiens; & ce qui est encore plus étonnant, c'est que la fortune les fit triompher des Spartiates. Car, après avoir combattu contre Cléomene auprès de Sélasie, ils marcherent sous les enseignes d'Aratus, qui commandoit l'armée des Achéens & se rendirent maîtres de Sparte.

Pour les Lacédémoniens, à peine furent-ils délivrés de Cléomene, qu'ils tomberent sous la tyrannie de Machanidas, & ensuite sous celle de Nabis, homme avare, qui pillant indifféremment le sacré & le profane, amassa en peu de tems de grandes richesses, dont il se servit à lever des troupes, & à affermir son autorité. Ce Nabis s'empara de Messene; mais, la nuit même qui suivit cette expédition, Philopœmen & les Mégalopolitains étant accourus, obligerent ce Tyran de sortir de la ville sous certaines conditions. Dans la suite, les Achéens sous prétexte de quelques mécontentemens, armerent de toutes leurs forces contre les Messéniens, & ravagerent une partie de leur païs; voyant même le tems de la moisson approcher, ils se préparoient a faire une irruption dans la Messénie. Mais, Dinocrate qui gouvernoit alors la République, & à qui le peuple avoit donné le commandement des troupes, ayant occupé les défilés par où il falloit déboucher dans la Messénie, arrêta tout court Lycortas, Général des Achéens, & rendit ses projets inutiles; ensuite, marchant à l'ennemi avec ses Messéniens, & ce qu'il avoit pu tirer de secours des villes voisines, il le repoussa sans peine & même il arriva que Philopœmen qui n'avoit rien sçu de la malheureuse tentative de Lycortas, & qui venoit par un autre chemin avec quelque cavalerie, ayant été obligé de combattre dans un lieu désavantageux, fut défait, & tomba vif entre les mains des Messéniens. Enfin, après divers évenemens, la Messénie soumise encore une fois, fit partie de l'État des Achéens.

II. Après avoir raconté les

principales aventures des Messéniens, nous passerons à la description de leur païs. La premiere ville dont parle Pausanias, est Abia qui étoit sur le bord de la mer, à vingt stades du bois Chœrius. D'Abia on pouvoit aller à Phares, qui en étoit éloignée de soixante-dix stades, & sur le chemin on trouvoit une source d'eau qui étoit salée comme l'eau de la mer. Près de Phares il y avoit un bois sacré d'Apollon Carnéus, & dans ce bois une fontaine. Phares n'étoit qu'à six stades de la mer. Si delà on remontoit vers la terre ferme, on trouvoit à quelques quatre-vingts stades la ville des Thuriates, on croit que c'est celle qu'Homère nomme Anthée. Le fleuve Aris passoit au milieu de la ville basse. Pour peu que l'on avançât dans les terres, on voyoit un village nommé Calamé; ensuite, on trouvoit le Bourg de Limné, où il y avoit un temple de Diane surnommée Limnatis, & c'étoit là, disoit on, que Téléclus, roi de Sparte fut tué. En quittant Thurium, si l'on alloit du côté de l'Arcadie, on trouvoit sur le chemin la source du fleuve Pamise, dont on croyoit l'eau souveraine pour les maladies des enfans.

La ville d'Ithome étoit sur la gauche à quarante stades de cette source, ou environ. Cette ville renfermoit dans son enceinte non-seulement le mont Ithome, mais encore un espace qui s'étendoit vers le fleuve Pamise jusques sous le mont Evan. La citadelle étoit sur le sommet de la montagne; en y allant on trouvoit cette fontaine nommée Clepsydra. Sur la porte par où l'on sortoit pour aller à Mégalopolis, ville d'Arcadie, on voyoit une statue de Mercure, qui étoit dans le goût Attique; car, les Athéniens avoient fait les Hermès de figure quarrée, & à leur imitation les autres peuples de la Grece avoient donné cette forme à toutes les statues de Mercure. A trente stades de cette porte ou environ, on trouvoit une rivière appellée Balyra, parce que, disoit-on, Thamyris étant, devenu aveugle, y laissa tomber sa lyre.

Deux autres rivieres se jettoient dans celle de Balyra, l'une étoit Leucasie, l'autre Amphise. Quand on les avoit passées, on entroit dans la plaine de Stényclere, ainsi nommée du nom d'un de leurs héros. Vis-à-vis étoit autrefois Œchalie; Dans la suite, ce fut un bois de Cyprès, qu'on nomma le bois Carnasius, & qui étoit fort épais. L'on y voyoit trois statues, l'une d'Apollon Carnéus, l'autre de Mercure qui portoit un bélier, la troisième qu'on appelloit la chaste fille, n'étoit autre que Cérès. Près de cette dernière étoit une source, dont l'eau étoit jaillissante. Auprès du bois passoit un torrent, & huit stades plus loin sur la gauche on voyoit les ruines d'Andanie. En allant d'Andanie vers

Cyparissie, on trouvoit une petite ville nommée Electre, au travers de laquelle passoient deux fleuves, l'un de même nom que la ville, l'autre qu'ils nommoient le Cœus.

Il y avoit environ quatre-vingts stades depuis Messene jusqu'à l'embouchure du Pamise, qui couloit à travers les terres, conservant toujours ses eaux claires & pures, & à dix stades de la mer il portoit des vaisseaux. Non loin de ce fleuve étoit Coroné, ville maritime, située au bas du mont Témathia; en y allant on rencontroit un village que l'on disoit être consacré à Ino, parce que ce fut là qu'étanr sortie de la mer elle commença à être regardée comme une divinité, & à s'appeller Leucothée. Un peu plus loin c'étoit l'embouchure du fleuve Bias, que l'on croyoit avoir pris son nom de Bias fils d'Amythaon. A vingt stades du chemin on voyoit la fontaine du Platane, ainsi nommée parce qu'en effet elle sortoit d'un Platane assez touffu, d'une grosseur médiocre, & creux en dedans comme si c'eût été une caverne; l'eau en étoit fort bonne à boire, & couloit jusqu'à la ville de Coroné. Le territoire de cette ville s'étendoit jusqu'à celui de Colonis, autre ville située sur une hauteur fort près de la mer. La ville qu'habitoient les Asinéens, étoit aussi sur le bord de la mer, comme étoit autrefois Asine en Argolide, & n'étoit qu'à quarante stades de Colonis. D'Asine en Messénie jusqu'à Acrite il y avoit une pareille distance. Acrite étoit une espèce de promontoire qui avançoit dans la mer, vis-à-vis duquel étoit une isle déserte que l'on nommoit Théganusse. Auprès de ce promontoire les Asinéens avoient le port Phœnique & les isles Œnusses, qui n'en étoient pas loin.

De Mothone, qui avant la guerre de Troie & même durant cette guerre, se nommoit Pédalos, on comptoit jusqu'au promontoire Coryphasium environ cent stades. Sur ce promontoire même étoit la ville de Pylos, que Pylas, fils de Cléson, bâtit autrefois, & qu'il peupla de Léleges, qu'il avoit amenés de Mégare. En allant de Pylos à Cyparissie, on trouvoit au sortir de la ville & près de la mer une fontaine que Bacchus, disoit-on, fit sortir en frappant de son tyrse contre terre; c'est pourquoi, cette fontaine étoit appellée la fontaine de Bacchus. A Cyparissie il y avoit deux temples, l'un dédié à Apollon, l'autre à Minerve Cyparissia. Delà on alloit à Aulon, où l'on voyoit un temple & une statue d'Esculape, surnommé Aulonius. Ensuite, l'on trouvoit le fleuve Nédès, qui bordoit la Messénie de ce côté-là, & la séparoit de l'Elide.

MESSÉNIENS, *Messenii*, Μεσσήνιοι, les habitans de la Messénie ou des villes du nom de Messene. *Voyez* Messénie & Messene.

MESSIE, *Messias*, terme qui vient de l'Hébreu, & qui signifie *unxit*, il a oint, ou *unctus* qui a été oint. Il est synonyme au mot Grec *Christ*. L'un & l'autre sont des termes consacrés dans la Religion, & qui ne se donnent plus aujourd'hui qu'à l'oint par excellence, ce souverain libérateur que l'ancien peuple Juif attendoit, après la venue duquel il soupire encore, & que nous avons en la personne de Jesus, fils de Marie, que nous regardons comme l'oint du Seigneur, le Messie promis à l'humanité.

Nous voyons dans l'ancien Testament, que le mot *Messie*, loin d'être particulier au libérateur, après la venue duquel le peuple d'Israël soupiroit, ne l'étoit pas seulement aux vrais fideles serviteurs de Dieu, mais que ce nom fut souvent donné aux Rois & aux princes Idolâtres, qui étoient dans la main de l'Éternel les ministres de ses vengeances, ou des instrumens pour l'exécution des conseils de sa sagesse. (*a*) C'est ainsi que l'auteur de l'Ecclésiastique dit d'Élisée, *qui ungis reges ad pœnitentiam*, ou, comme l'ont rendu les Septante, *ad vindictam*; c'est-à-dire, » vous oignez les Rois pour exercer » la vengeance du Seigneur. » En effet, Élisée (*b*) envoya un Prophete pour oindre Jéhu, roi d'Israël, il annonça aussi l'onction sacrée à Hazaël, roi de Syrie; & ces deux Princes étoient les Messies du très-haut, pour venger les crimes & les abominations de la maison d'Achab.

Dans Isaïe le nom de Messie est expressément donné à Cyrus. *Voici ce que dit* (*c*) *l'Eternel à Cyrus son oint, son Messie, qu'il prendra par la main pour lui assujettir les nations, &c.*

Ezéchiel donne le nom de Messie au roi de Tyr, il l'appelle aussi Chérubin. (*d*) » Fils de » l'homme, dit l'Eternel au » Prophete, prononce une com» plainte à haute voix sur le » roi de Tyr, & dis lui : Voici » ce que dit le Seigneur, l'E» ternel : Tu étois le sceau de » la ressemblance de Dieu, » plein de sagesse & parfait » en beautés; tu as été le jar» din d'Héden du Seigneur; » ou, suivant d'autres versions; » tu étois toutes les délices du » Seigneur; ta couverture étoit » de pierres précieuses de tou» tes sortes, de sardoines, de » topases, de jaspes, de » chrysolythes, d'onyx, de bé» rils, de saphir, d'escarbou» cles, d'émeraudes & d'or; ce » que sçavoient faire tes tam» bours & tes flûtes a été chez » toi, ils ont été tout prêts au jour » que tu fus créé; tu as été » un Chérubin, un Messie pour » servir de protection; je t'a» vois établi, tu as été dans la

(*a*) Ecclesiastic. c. 48, v. 8.

(*b*) Reg. L. IV. c. 8. v. 13. c. 9. v. 1. & seq.

(*c*) Isaï. c. 45. v. 1.

(*d*) Ezech. c. 28. v. 11. & seq.

» sainte montagne de Dieu ; tu
» as marché entre les pierres
» flamboyantes ; tu as été par-
» fait en tes voies dès le jour
» que tu fus créé, jusqu'à ce
» que la perversité ait été trou-
» vée en toi. »

Au reste, le nom de *Messiach*, (a) en Grec *Christ*, se donnoit aux Rois, aux Prophetes, aux grands-Prêtres des Hébreux. Nous lisons dans le premier livre des Rois : *Déclarez devant le Seigneur & son Messie*, c'est-à-dire, devant le Seigneur & le Roi qu'il a établi ; & ailleurs : *Ne touchez point mes oints, & ne faites aucun mal à mes Prophetes.*

David, animé de l'esprit de Dieu, donne dans plus d'un endroit à Saül son beau-pere, à ce Roi réprouvé, & de dessus lequel l'esprit du Seigneur s'étoit retiré, le nom & la qualité d'oint, de Messie du Seigneur. *Dieu me garde*, dit-il fréquemment, *Dieu me garde de porter ma main sur l'oint du Seigneur, sur le Messie de Dieu.*

Si le beau nom de Messie, d'oint de l'Eternel, a été donné à des rois idolâtres, à des Princes cruels & Tyrans, il a été très-souvent employé dans nos anciens oracles pour désigner visiblement l'oint du Seigneur, ce Messie par excellence, objet du désir & de l'attente de tous les fideles d'Israël. (b) Ainsi, Anne, mere de Samuël, conclut son cantique par ces paroles remarquables, & qui ne peuvent s'appliquer à aucun Roi, puisqu'on sçait que pour lors les Hébreux n'en avoient point : *Le Seigneur jugera les extrêmités de la terre, il donnera l'Empire à son Roi, & relevera la corne de son Christ, de son Messie.* On trouve ce même terme dans une infinité d'oracles, répandus dans les Pseaumes & les Prophetes.

Que si l'on rapproche tous ces divers oracles, & en général tous ceux qu'on applique pour l'ordinaire au Messie, il en résulte quelques difficultés, dont les Juifs se sont prévalus pour justifier, s'ils le pouvoient, leur obstination.

On peut leur accorder que dans l'état d'oppression sous lequel gémissoit le peuple Juif, & après toutes les glorieuses promesses que l'Eternel lui avoit faites si souvent, il sembloit en droit de soupirer après un Messie vainqueur, & de l'envisager comme l'époque de son heureuse délivrance ; & qu'ainsi il est en quelque sorte excusable de n'avoir pas voulu reconnoître ce Libérateur dans la personne du Seigneur Jesus, d'autant plus qu'il est de l'homme de tenir plus au corps qu'à l'esprit, & d'être plus sensible aux besoins présens, que flatté des avantages à venir. Mais, il étoit dans le plan de la Sagesse éternelle, que les idées spirituelles du Messie fussent inconnues à la

(a) Reg. L. I. c. 12. v. 3.

(b) Reg. L. I. c. 2. v. 10.

multitude aveugle. Elles le furent au point, que lorsque le Sauveur parut dans la Judée, le peuple & ses Docteurs, ses Princes mêmes, attendoient un Monarque, un Conquérant qui par la rapidité de ses conquêtes devoit s'assujettir tout le monde. Comment concilier ces idées flatteuses avec l'état abjet, en apparence, & misérable de Jesus-Christ? Aussi scandalisés de l'entendre annoncer comme le Messie, ils le persécuterent, le rejetterent, & le firent mourir par le dernier supplice. Depuis ce tems-là, ne voyant rien qui mene à l'accomplissement de leurs oracles & ne voulant point y renoncer, ils se livrent à toutes sortes d'idées chimériques.

Ainsi, lorsqu'ils ont vu les triomphes de la religion Chrétienne, qu'ils ont senti qu'on pouvoit expliquer spirituellement, & appliquer à Jesus-Christ la plupart de leurs anciens oracles, ils se sont avisés de nier que les passages que nous leur alléguons, doivent s'entendre du Messie. Quelques-uns soutiennent que leurs oracles ont été mal entendus, qu'en vain on soupire après la venue du Messie, puisqu'il est déjà venu en la personne d'Ezéchias. C'étoit le sentiment du fameux Hillel. D'autres plus relâchés, ou cédant avec politique aux tems & aux circonstances, prétendent que la croyance de la venue d'un Messie n'est point un article fondamental de foi, & qu'en niant ce dogme on ne pervertit point la loi, parce que ce dogme n'est ni dans le Décalogue, ni dans le Lévitique. C'est ainsi que le Juif Albo disoit au Pape, que nier la venue du Messie, c'étoit seulement couper une branche de l'arbre sans toucher à la racine.

Si on pousse un peu les Rabbins des diverses Synagogues qui subsistent aujourd'hui en Europe, sur un article aussi intéressant pour eux, qu'il ait propre à les embarrasser, ils vous disent qu'ils ne doutent pas que, suivant les anciens oracles, le Messie ne soit venu dans les tems marqués par l'esprit de Dieu; mais qu'il ne vieillit point, qu'il reste caché sur cette terre, & attend, pour se manifester & établir son peuple avec force, puissance & sagesse, qu'Israël ait célébré comme il faut le Sabbath, ce qu'il n'a point encore fait, & que les Juifs aient réparé les iniquités dont ils se sont souillés, & qui ont arrêté envers eux le cours des bénédictions de l'Eternel.

Le fameux Rabbin Salomon Jarchy ou Raschy, qui vivoit au commencement du XII.[e] siecle, dit dans ses Thalmudiques, que les anciens Hébreux ont cru que le Messie étoit né le jour de la derniere destruction de Jérusalem par les armées Romaines; c'est placer la connoissance d'un Libérateur dans une époque bien critique, &, com-

me-on dit, appeller le médecin après la mort.

Le rabbin Kimchy, qui vivoit au XIIe siecle, s'imaginoit que le Messie dont il croyoit la venue très-prochaine, chasseroit de la Judée les Chrétiens qui la possédoient pour lors. Il est vrai que les Chrétiens perdirent la terre Sainte; mais, ce fut Saladin qui les vainquit, & les obligea de l'abandonner avant la fin du XIIe siecle. Pour peu que ce Conquérant eût protégé les Juifs, & se fût déclaré pour eux, il est vraisemblable que dans leur enthousiasme ils en auroient fait leur Messie.

Plusieurs Rabbins veulent que le Messie soit actuellement dans le Paradis terestre, c'est-à-dire, dans un lieu inconnu & inaccessible aux humains; d'autres le placent dans la ville de Rome, & les Thalmudistes veulent que cet oint du Très-haut soit caché parmi les Lépreux & les malades qui sont à la porte de cette métropole de la Chrétienté, attendant qu'Élie, son précurseur, vienne pour le manifester aux hommes.

D'autres Rabbins, & c'est le plus grand nombre, prétendent que le Messie n'est point encore venu; mais, leurs opinions ont toujours extrêmement varié, & sur le tems, & sur la maniere de son avénement. Un rabbin David, petit-fils de Maimonides, consulté sur la venue du Messie, dit de grandes choses impénétrables aux étrangers. On sçait aujourd'hui ces mysteres; il avoit déclaré qu'un certain Pinéhas ou Phinées, qui vivoit 400 ans après la ruine du temple, avoit eu dans sa vieillesse un enfant qui parla en venant au monde; que parvenu à l'âge de douze ans, & sur le point de mourir, il révéla de grands secrets, mais énoncés en diverses langues étrangeres, & sous des expressions symboliques. Ses révélations sont très-obscures, & sont restées longtems inconnues, jusqu'à ce qu'on les ait trouvées sur les masures d'une ville de Galilée, où l'on lisoit *que le figuier poussoit ses figues*, c'est-à-dire, en langage bien clair pour un enfant d'Abraham, que la venue du Messie étoit très-prochaine. Mais, les figues n'ont pas encore poussé pour ce peuple malheureux & crédule.

Souvent attendu dans des époques marquées par des Rabbins, le Messie n'a point paru dans ce tems-là; il ne viendra sans doute point ni à la fin du VIe millénaire, ni dans les autres époques à venir qui ont été marquées avec aussi peu de fondement que les précédentes. Aussi il paroît par la Gémare que les Juifs rigides ont senti les conséquences de ces faux calculs propres à énerver la foi, & ont très-sagement prononcé anathème contre quiconque à l'avenir supputeroit les années du Messie. » Que » leurs os se brisent & se ca» rient, disent-ils; car, quand

» on se fixe un tems & que la » chose n'arrive pas, on dit » avec une criminelle confian» ce, qu'elle n'arrivera ja» mais. »

D'anciens Rabbins, pour se tirer d'embarras, & concilier les prophéties qui leur semblent en quelque sorte opposées entr'elles, ont imaginé deux Messies qui doivent se succéder l'un à l'autre; le premier dans un état abjet, dans la pauvreté & les souffrances; le second dans l'opulence, dans un état de gloire & de triomphe; l'un & l'autre simple homme. Car, l'idée de l'unité de Dieu, caractere distinctif de l'Être suprême, étoit si respectée des Hébreux, qu'ils n'y ont donné aucune atteinte, pendant les dernieres années de leur malheureuse existence en corps de peuple; & c'est encore aujourd'hui le plus fort argument que les Mahométans font contre la doctrine des Chrétiens.

C'est sur cette idée particuliere de deux Messies, que le sçavant Docteur en Médecine, Aaron Isaac Lééman de Slenwich, dans sa dissertation *de oraculis Judæorum*, avoue qu'après avoir examiné avec soin toutes choses, il seroit assez porté à croire que le Christ des Nazaréens, dont ils font, dit-il, follement un Dieu, pourroit bien être le Messie en opprobre, qu'annonçoient les anciens Prophetes, & dont le bouc Hazazel, chargé des iniquités du peuple, & proscrit dans les déserts, étoit l'ancien type.

A la vérité, les divisions des Rabbins sur cet article, ne s'accordent pas avec l'opinion du sçavant docteur Juif, puisqu'il paroît par Abnezra, que le premier Messie, pauvre, misérable, homme de douleur, & sçachant ce que c'est que langueur, sortira de la famille de Joseph, & de la tribu d'Ephraïm, qu'Haziel sera son pere, qu'il s'appellera Néhémie, & que malgré son peu d'apparence, fortifié par le bras de l'Éternel, il ira chercher, on ne sçait pas trop où, les tribus d'Ephraïm, de Manassé, & de Benjamin, une partie de celle de Gad; & à la tête d'une armée formidable, il fera la guerre aux Iduméens, c'est-à-dire, aux Romains & aux Chrétiens, remportera sur eux les victoires les plus signalées, renversera l'empire de Rome, & ramenera les Juifs en triomphe à Jérusalem. Ils ajoutent que ses prospérités seront traversées par le fameux Antéchrist, nommé Armillius; que cet Armillius, après plusieurs combats contre Néhémie, sera vaincu & fait prisonnier; qu'il trouvera néanmoins le moyen de se sauver des mains de Néhémie; qu'il remettra sur pied une nouvelle armée, & remportera une victoire complette; le Messie Néhémie perdra la vie dans la bataille, mais non pas par la main des hommes; les anges emporteront son corps pour le ca

cher avec ceux des anciens Patriarches.

Néhémie vaincu & ne paroissant plus, les Juifs, dans la plus grande consternation, iront se cacher dans les déserts pendant quarante-cinq jours; mais, cette affreuse désolation finira par le son éclatant de la trompette de l'archange Michel, au bruit de laquelle paroîtra tout à coup le Messie glorieux de la race de David, accompagné d'Élie, & sera reconnu pour Roi & Libérateur par toute l'innombrable postérité d'Abraham. Armillius voudra le combattre; mais, l'Éternel fera pleuvoir sur l'armée de cet Antéchrist du souffre du feu du Ciel, & l'exterminera entiérement. Alors, le second & grand Messie rendra la vie au premier; il rassemblera tous les Juifs, tant les vivans que les morts; il relevera les murs de Sion, rétablira le temple de Jérusalem sur le plan qui fut présenté en vision à Ezéchiel, & fera périr tous les adversaires & les ennemis de sa nation; il établira son Empire sur toute la terre habitable, & fondera ainsi la Monarchie universelle, cette pompeuse chimere des Rois profanes; il épousera une Reine & un grand nombre d'autres femmes, dont il aura une nombreuse famille qui lui succédera; car, il ne sera point immortel, mais il mourra comme un autre homme.

Il faut sur toutes ces incompréhensibles rêveries, & sur les circonstances de la venue du Messie, lire avec attention ce qui se trouve à la fin du V.e tome de la bibliotheque Rabbinique, écrite par le P. Charles-Joseph Imbonatus, ce que Batolong a compilé sur le même sujet dans le tome I. de la bibliotheque des Rabbins, ce qu'on lit dans l'histoire des Juifs de M. Basnage, & dans les dissertations de D. Calmet.

Quelque humiliant qu'il soit pour l'esprit humain de rappeller toutes les extravagances des prétendus sages sur une matiere qui plus que toute autre en devroit être exempte, on ne peut se dispenser de rapporter en peu de mots les rêveries des Rabbins sur les circonstances de la venue du Messie; ils établissent que son avénement sera précédé de dix grands miracles, signes non équivoques de sa venue.

Dans le premier de ces miracles, ils supposent que Dieu suscitera les trois plus abominables Tyrans qui aient jamais existé, & qui persécuteront & affligeront les Juifs outre mesure. Ils font venir des extrêmités du monde des hommes noirs qui auront deux têtes, sept yeux étincellans, & d'un regard si terrible, que les plus intrépides n'oseront paroître en leur présence; mais, ces tems durs & fâcheux seront abrégés, sans quoi personne au monde ne pourroit ni résister, ni survivre à leur extrême rigueur; des pestes, des

famines, des mortalités, le Soleil changé en d'épaisses ténebres, la Lune en sang, la chûte des étoiles & des astres, des dominations insupportables, sont les 2, 3, 4, 5, & 6 miracles. Mais, le 7.e est sur-tout remarquable; un marbre que Dieu a formé dès le commencement du monde, & qu'il a sculpté lui-même de ses propres mains, en figure d'une belle fille, sera l'objet de l'impudicité abominable des hommes impies & brutaux, qui commettront toutes sortes d'abominations avec ce marbre; & de ce commerce impur, disent les Rabbins, naîtra l'antéchrist Armillius, qui sera long de dix aunes; l'espace d'un de ces yeux à l'autre, sera d'une aune; ses yeux extrêmement rouges & enflammés, seront enfoncés dans la tête; ses cheveux seront roux comme de l'or, & ses pieds verds; il aura deux têtes; les Romains le choisiront pour leur Roi; il recevra les hommages des Chrétiens qui lui présenteront le livre de leur Loi; il voudra que les Juifs en fassent de même; mais, le premier messie, Néhémie, fils d'Haziel, avec une armée de trois cens mille hommes d'Ephraïm, lui livrera bataille; Néhémie mourra, mais non pas par les mains des hommes. Quant à Armillius, il s'avancera vers l'Égypte, la subjuguera, & voudra prendre & assujettir Jérusalem, &c. Les trois trompettes restaurantes de l'archange Michel, seront les trois derniers miracles. Au reste, ces idées fort anciennes ne sont pas toutes à mépriser, puisque l'on trouve quelques-unes de ces diverses nations dans nos Saintes-Écritures, & dans les descriptions que Jesus-Christ fait de l'avenement du regne du Messie.

Les Auteurs sacrés & le Seigneur Jesus lui-même comparent souvent le regne du Messie & l'éternelle béatitude, qui en sera la suite pour les vrais élus, à des jours de noces, à des festins & des banquets, où l'on goûtera toutes les délices de la bonne chere, toute la joie & les plaisirs les plus exquis. Mais, les Thalmudistes ont étrangement abusé de ces paraboles.

Selon eux, le Messie donnera à son peuple rassemblé dans la terre de Chanaan, un repas dont le vin sera celui qu'Adam lui-même fit dans le Paradis terrestre, & qui se conserve dans de vastes celliers creusés par les anges au centre de la terre. On servira pour entrée le fameux poisson appellé le grand Léviathan, qui avale tout d'un coup un poisson moins grand que lui, & qui ne laisse pas d'avoir trois lieues de long; toute la masse des eaux est portée sur le Léviathan. Dieu au commencement en créa deux, l'un mâle & l'autre femelle, mais de peur qu'ils ne renversassent la terre, & qu'ils ne remplissent l'univers de leurs semblables, Dieu tua la femelle,

& la sala pour le festin du Messie. Les Rabbins ajoutent qu'on tuera pour ce merveilleux repas le bœuf Béhémoth, qui est si gros & si grand, qu'il mange chaque jour le foin de mille montagnes très-vastes; il ne quitte point le lieu qui lui a été assigné; & l'herbe qu'il a mangée le jour, recroît toutes les nuits, afin de fournir toujours à sa subsistance. La femelle de ce bœuf fut tuée au commencement du monde, afin qu'une espece si prodigieuse ne se multipliât pas, ce qui n'auroit pu que nuire aux autres créatures. Mais, ils assurent que l'Éternel ne la sala pas, parce que la vache salée n'est pas un met assez délicat pour un repas aussi magnifique. Les Juifs ajoutent encore si bien foi à toutes ces rêveries Rabbiniques, que souvent ils jurent sur leur part du bœuf Béhémoth, comme quelques Chrétiens impies jurent sur leur part du Paradis.

Enfin, l'oiseau Bar-Juchne doit aussi servir pour le festin du Messie; cet oiseau est si immense, que s'il étend les aîles il offusque l'air & le soleil. Un jour, disent-ils, un œuf pourri tombant de son nid, renversa & brisa trois cens cedres des plus hauts du Liban; & l'œuf s'étant enfin cassé par le poids de sa chûte, renversa soixante gros villages, les inonda & les emporta comme par un déluge.

On est humilié en détaillant des chimeres aussi absurdes que celles-là. Après des idées aussi grossieres & si mal digérées sur la venue du Messie & sur son origine, faut-il s'étonner si les Juifs, tant anciens que modernes, & la plus grande partie même des premiers Chrétiens malheureusement imbus des chimériques rêveries de leurs Docteurs, n'ont pu s'élever à l'idée de la nature divine de l'oint du Seigneur, & n'ont pas attribué la qualité de Dieu au Messie, après la venue duquel ils soupiroient? Le systême des Chrétiens sur un article aussi important, les révolte & les scandalise, on peut voir comme ils s'expriment là-dessus dans un ouvrage intitulé: *Judæi Lusitani quæstiones ad Christianos*, &c. » Reconnoître, disent-ils, » un homme Dieu, c'est s'abuser soi-même, c'est se forger » un monstre, un centaure, » le bisarre assemblage de deux » natures qui ne sçauroient » s'allier. » Ils ajoutent que les Propheres n'enseignent point que le Messie soit homme Dieu; qu'ils distinguent expressément entre Dieu & David; qu'ils déclarent le premier maître, & le second serviteur, &c. Mais, ce ne sont-là que des mots vuides de sens, qui ne prouvent rien, qui ne contrarient point la foi Chrétienne, & qui ne sçauroient jamais l'emporter sur les oracles clairs & exprès qui fondent notre croyance là-dessus, en donnant au Messie le nom de Dieu.

Mais, lorsque le Sauveur parut, ces Prophéties, quelque claires & expresses qu'elles suf-

sent par elles-mêmes, malheureusement obscurcies par les préjugés, sucés avec le lait, furent ou mal entendues ou mal expliquées; en sorte que Jesus-Christ lui-même, ou par ménagement, ou pour ne pas rebuter les esprits, paroît extrêmement réservé sur l'article de sa divinité. Il vouloit, dit saint Chrysostôme, accoutumer ses auditeurs insensiblement à croire un mystere si fort élevé au-dessus de la raison. S'il prend l'autorité d'un Dieu en pardonnant les péchés, cette action révolte & souleve tous ceux qui en sont les témoins; ses miracles les plus évidens ne peuvent convaincre de sa divinité ceux mêmes en faveur desquels il les opere. Lorsque devant le tribunal du souverain Sacrificateur il avoue avec un modeste détour, qu'il est le fils de Dieu, le grand Prêtre déchire sa robe & crie au blasphême. Avant l'envoi du Saint-Esprit, ses Apôtres ne soupçonnent pas même la divinité de leur cher maître. S'il les interroge sur ce que le peuple pense de lui, ils répondent que les uns le prennent pour Élie, les autres pour Jérémie, ou pour quelqu'autre prophete. Saint Pierre, le zélé saint Pierre lui-même, a besoin d'une révélation particuliere pour reconnoître que Jesus est le Christ, le fils du Dieu vivant. Ainsi, le moindre sujet du Royaume des Cieux, c'est-à-dire, le plus petit Chrétien, en sçait plus à cet égard que les Patriarches & les plus grands Propheres.

Les Juifs, révoltés contre la divinité de Jesus-Christ, ont eu recours à toutes sortes de voies pour affoiblir & détruire ce grand Mystère, dogme fondamental de la foi Chrétienne; ils détournent le sens de leurs propres oracles, ou ne les appliquent pas au Messie. Ils prétendent que le nom de Dieu n'est pas particulier à la Divinité, & qu'il se donne même par les auteurs sacrés aux Juges, aux Magistrats, en particulier à ceux qui sont élevés en autorité. Ils citent en effet un grand nombre de passages de nos Saintes Écritures qui justifient cette observation, mais qui ne donnent aucune atteinte aux termes clairs & exprès des anciens oracles qui regardent le Messie.

Enfin, ils prétendent que si le Sauveur & après lui les Evangélistes, les Apôtres, & les premiers Chrétiens, appellent Jesus, fils de Dieu, ce terme Auguste ne signifioit dans les tems Evangéliques autre chose que l'opposé de fils de Bélial, c'est-à-dire, homme de bien, serviteur de Dieu par opposition à un méchant, un homme corrompu & pervers qui ne craint point Dieu. Tous ces sophismes, toutes ces réflexions critiques n'ont point empêché l'Église de croire la voix céleste & surnaturelle, qui a présenté à l'humanité le Messie Jesus-Christ comme le fils de Dieu, l'objet particulier de la com-

plaisance du Très-Haut, & de croire qu'en lui habitoit corporellement toute la plénitude de la Divinité.

Si les Juifs ont contesté à Jesus-Christ la qualité de Messie & sa Divinité, ils n'ont rien négligé aussi pour le rendre méprisable, pour jetter sur sa naissance, sa vie & sa mort tout le ridicule & tout l'opprobre qu'a pu imaginer leur cruel acharnement contre ce divin Sauveur & sa céleste doctrine; mais, de tous les ouvrages qu'a produits l'aveuglement des Juifs, il n'en est sans doute point de si odieux & de plus extravagant que le livre intitulé, *Sepher Toldos Jeschut*, tiré de la poussiere par M. Vagenseil, dans le second tome de son ouvrage intitulé, *Tela ignea*, &c.

C'est dans ce Sépher Toldos Jeschut, recueil des plus noires calomnies, qu'on lit des histoires monstrueuses de la vie de notre Sauveur, forgées avec toute la passion & la mauvaise foi que peuvent avoir des ennemis acharnés. Ainsi, par exemple, ils ont osé écrire qu'un certain Panthere ou Pandéra, habitant de Bethléem, étoit devenu amoureux d'une jeune cöëffeuse qui avoit été mariée à Jochana, & qui sans doute dans ces tems-là & dans un aussi petit lieu que Bethléem, sentoit toute l'ingratitude de sa profession, & n'avoit rien de mieux à faire que d'écouter ses amans. Aussi, dit l'Auteur de cet impertinent ouvrage, la jeune veuve se rendit aux sollicitations de l'ardent Panthere qui la séduisit, & eut de ce commerce impur un fils qui fut nommé Jésua ou Jesus. Le pere de cet enfant fut obligé de s'enfuir, & se retira à Babylone. Quant au jeune Jesus, on l'envoya aux écoles; mais, ajoute l'Auteur, il eut l'insolence de lever la tête, & de se découvrir devant les Sacrificateurs, au lieu de paroître devant eux la tête voilée & le visage couvert, comme c'étoit la coutume; hardiesse qui parut fort extraordinaire & qui donna lieu d'examiner sa naissance, qui fut trouvée impure, & l'exposa bientôt à l'ignominie qui en est la suite. Le jeune homme se retira à Jérusalem, où mettant le comble à son impiété & à sa hardiesse, il résolut d'enlever du lieu très-Saint le nom de Jehovah. Il entra dans l'intérieur du temple; & s'étant fait une ouverture à la peau, il y cacha ce nom mystérieux. Ce fut par un art magique & à la faveur d'un tel artifice, qu'il fit quelques prodiges. Il vint d'abord montrer son pouvoir surnaturel à sa famille; il se rendit pour cela à Bethléem, lieu de sa naissance; là il opéra en public divers prestiges qui firent tant de bruit qu'on le mit sur un âne, & il fut conduit à Jérusalem comme en triomphe. On trouvera, dans les commentaires de D. Calmet, une grande partie des rêveries de ce détestable Roman.

L'Auteur, parmi ses impos-

tures, fait regner à Jérusalem une Reine Hélene & son fils Monbaz, qui n'ont jamais existé en Judée, à moins que cet Auteur n'ait eu quelque notion confuse d'Hélene, reine des Adiabéniens, & d'Izate, ou Monbaze, ou Monobaze que nous sçavons avoir regné sur le même peuple. Quoi qu'il en soit, ce ridicule Auteur dit que Jesus, accusé par les Lévites, fut obligé de paroître devant cette Reine, mais qu'il sçut la gagner par de nouveaux miracles; que les Sacrificateurs, étonnés du pouvoir de Jesus, qui d'ailleurs ne paroissoit pas être dans leurs intérêts, s'assemblerent pour délibérer sur les moyens de le prendre; & qu'un d'entr'eux nommé Judas offrit de s'en saisir, pourvu qu'on lui permît d'apprendre le sacré nom de Jehovah, & que le college des Sacrificateurs voulût se charger de ce qu'il y avoit de sacrilege & d'impie dans cette action, comme aussi de la terrible peine qu'elle méritoit. Le marché fut fait; Judas apprit le nom ineffable, & vint ensuite attaquer Jesus, qu'il espéroit confondre sans peine. Les deux champions s'éleverent en l'air en prononçant le nom de Jehovah; ils tomberent tous deux, parce qu'ils s'étoient souillés. Jesus courut se laver dans le Jourdain, & bientôt après il fit de nouveaux miracles. Judas, voyant qu'il ne pouvoit pas le surmonter comme il s'en étoit flatté, prit le parti de se ranger parmi ses disciples, & d'étudier sa façon de vivre & ses habitudes, qu'il révéla ensuite à ses confreres les Sacrificateurs. Un jour, comme Jesus devoit monter au temple, il fut épié & saisi avec plusieurs de ses disciples; ses ennemis l'attacherent à la colomne de marbre qui étoit dans une des places publiques; il y fut fouetté, couronné d'épines, & abreuvé de vinaigre, parce qu'il avoit demandé à boire; enfin, le Sanhedrin l'ayant condamné à mort, il fut lapidé.

Ce n'est point encore la fin du roman Rabbinique. Le Sépher Toldos Jeschut ajoute que Jesus ayant été lapidé, on voulut le pendre au bois, suivant la coutume, mais que le bois se rompit, parce que Jesus qui prévoyoit le genre de son supplice, l'avoit enchanté par le nom de Jehovah; mais, Judas, plus fin que Jesus, rendit son maléfice inutile, en tirant de son jardin un grand chou, auquel son cadavre fut attaché.

Au reste, les contradictions qu'on trouve dans les ouvrages des Juifs sur cette matiere, sont sans nombre & inconcevables; ils font naître Jesus sous Alexandre Jannée, l'an du monde 3671, & la reine Hélene, qu'ils introduisent sans raison dans cette histoire fabuleuse, ne vint à Jerusalem que plus de cent cinquante ans après, sous l'Empire de Claude.

Il y a un autre livre intitulé aussi *Toldos Jesu*, publié l'an 1705

par M. Huldric, qui suit de plus près l'Évangile de l'enfance, mais qui commet à tout moment les anacronismes & les fautes les plus grossieres ; il fait naître & mourir Jesus-Christ sous le regne d'Hérode le Grand ; il veut que ce soit à ce Prince qu'aient été faites les plaintes sur l'adultere de Panther & de Marie mere de Jesus ; qu'en conséquence Hérode, irrité de la fuite du coupable, se soit transporté à Bethléem & en ait massacré tous les enfans. L'Auteur, qui prend le nom de Jonathan, qui se dit contemporain de Jesus-Christ & demeurant à Jérusalem, avance qu'Hérode consulta sur le fait de Jesus-Christ, les Sénateurs d'une ville dans la terre de Césarée. Nous ne suivrons pas un Auteur aussi absurde dans toutes ses ridicules contradictions.

Cependant, c'est à la faveur de toutes ces odieuses calomnies, que les Juifs s'entretiennent dans leur haine implacable contre les Chrétiens & contre l'Évangile. Ils n'ont rien négligé pour altérer la Chronologie de l'ancien Testament, & répandre des doutes & des difficultés sur le tems de la venue de notre Sauveur ; tout annonce & leur entêtement & leur mauvaise foi.

Ahmed-ben-Cassam-al-Andacousy, qui vivoit sur la fin du XVI.e siecle, cite un manuscrit Arabe de saint Cécilius, archevêque de Grenade, qui fut trouvé avec seize lames de plomb gravées en caractères Arabes, dans une grotte près de la même ville. Dom Pedro Quinones, archevêque aussi de Grenade, en a rendu lui-même témoignage. Ces lames de plomb, qu'on appelle de Grenade, ont été depuis portées à Rome, où, après un examen qui a duré plusieurs années, elles ont été enfin condamnées comme très-apocryphes, sous le pontificat d'Alexandre VII. Elles ne renferment que quelques Histoires fabuleuses touchant la vie de la sainte Vierge, l'enfance & l'éducation de Jesus-Christ son fils. On y lit entr'autres choses que Jesus-Christ encore enfant & apprenant à l'école l'alphabet Arabique, interrogeoit son maître sur la signification de chaque lettre ; & qu'après en avoir appris le sens & la signification Grammaticale, il lui enseignoit le sens mystique de chacun de ces caractères, & lui révéloit ainsi d'admirables profondeurs. Cette histoire est sûrement moins ridicule que les prodiges rapportés dans l'Évangile de l'enfance, & toutes les autres fables qu'ont imaginées en divers tems l'inimitié des uns, l'ignorance ou la fraude pieuse des autres.

MESSIENUS [P.], *P. Messienus*, (a) en faveur duquel Cicéron a écrit une lettre de recommandation à P. Césius.

(a) Cicer. ad Amic. L. XIII. Epist. 52.

» Je

» Je vous recommande, dit-il, » mais avec le plus de soin & » d'exactitude qu'il est possi» ble, P. Messiénus, chevalier » Romain, qui est un homme » d'honneur, riche & poli en » toutes choses, & mon bon » ami. La grace que je vous » demande en considération de » notre amitié, & de celle qui » a toujours été entre nos pe» res, est de vouloir bien l'ho» norer de votre protection, & » mettre à couvert sous votre » autorité son bien & sa répu» tation. Vous vous acquerrez » par là un vraiment homme de » bien, & digne de votre amitié, » & vous me ferez en même » tems un très-grand plaisir. »

MESSIES, Déesses des moissons. On dit qu'il y en avoit une particuliere pour chaque moisson.

MESSINIUS [C.], *C. Messinius*, (a) ami de Cicéron, s'intéressa beaucoup pour cet orateur, pendant qu'il étoit en exil, & fit porter une loi pour son retour.

MESSIUS [VECTIUS], (b) *Vectius Messius*, officier Volsque, plus connu par sa bravoure & ses belles actions, que par sa naissance. L'an de Rome 324 & 428 avant Jesus-Christ, les Romains étant en guerre avec les Éques & les Volsques, nommerent pour dictateur A. Postumius Tubertus. Ce Général, après avoir partagé ses troupes en deux corps, dont il commanda l'un par lui-même, & donna le commandement de l'autre au consul T. Quintius Pennus Cincinnatus, s'avança vers les ennemis. Ils camperent tous deux séparément, mais assez près l'un de l'autre, à mille pas de l'ennemi, qui avoit aussi deux camps. Le Dictateur, en différentes attaques, fit tout ce qu'on pouvoit attendre du courage & de la prudence du plus habile général. Les ennemis enveloppés de toutes parts, après avoir perdu un de leurs camps, seroient tous péris généralement, & auroient souffert la juste peine de leur rébellion, si Vectius Messius ne les eût tirés d'un danger presque inévitable. Voyant que les troupes s'arrangeoient en rond pour faire face de tous les côtés, situation la plus périlleuse où puissent se trouver des combattans, il leur cria à haute voix: » Est-ce » que vous avez résolu de vous li» vrer ainsi à l'ennemi sans vous » défendre? Pourquoi avez» vous donc des armes? Et pour» quoi avez-vous les premiers » déclaré la guerre à l'ennemi, » pleins de courage & de bra» voure, loin du danger, timi» des & lâches dans le combat? » Qu'espérez-vous en demeu» rant ici? Attendez vous que » quelque Dieu vienne à votre » secours, & vous tire du mau» vais pas où vous êtes? C'est

(a) Cicer. Orat. post. Redit. in Senat. c. 18.

(b) Tit. Liv. L. IV. c. 28, 29. Roll. Hist. Rom. Tom. I. pag. 500. & suiv.

» avec le fer qu'il faut vous » ouvrir un chemin. Vous, qui » désirez de revoir vos mai- » sons, vos peres, vos femmes, » vos enfans, suivez-moi par la » route que je vais vous tracer. » Ce ne sont point des murs, ni » des retranchemens, qui s'op- » posent à notre passage, mais » des hommes armés comme » nous le sommes. Egaux aux » ennemis en courage, vous » leur êtes supérieurs par la » nécessité de vaincre ou de » mourir, qui est la derniere & » la plus forte de toutes les » armes. »

Après avoir ainsi parlé, il se jette tête baissée contre les ennemis. Les siens le suivent en poussant de grands cris. Ils commençoient à enfoncer le corps de troupes que Postumius Albus, l'un des lieutenans Romains, leur avoit opposé, lorsque le Dictateur, voyant ce désordre, arrive fort à propos au secours des siens. Tout le fort du combat tourna de ce côté-là. Le sort des Volsques rouloit sur le seul Vectius Messius. Il y eut beaucoup de blessures & un grand carnage de part & d'autre. Du côté des Romains, presque tous les Officiers Généraux furent blessés. Le Dictateur reçut un coup à l'épaule; Fabius lieutenant, fut percé à la cuisse d'un trait, qui lui fit une profonde blessure; le Consul fut dangereusement blessé au bras; aucun cependant ne quitta le combat. Le seul Postumius Albus, qui eut la tête presque brisée d'un coup de pierre, fut emporté de la mêlée. Vectius Messius, après avoir fait des prodiges de valeur, s'ouvrit avec sa brave troupe de jeunes soldats intrépides, un chemin à travers les ennemis dont il avoit fait un sanglant carnage, & perça jusques au camp des Volsques qui n'avoit point encore été pris. Toutes les troupes Romaines l'y suivirent. Le Consul, qui avoit poursuivi fort vivement les ennemis jusqu'au camp, en forme aussitôt l'attaque. Le Dictateur en fait autant d'un autre côté. L'attaque du camp ne fut pas moins vive que l'avoit été le combat. On dit que le Consul jetta un drapeau dans les retranchemens, pour redoubler le courage de ses soldats, & ce furent eux, qui, pour regagner leur drapeau, s'y ouvrirent les premiers une entrée. Le Dictateur, de son côté, ayant renversé les palissades, avoit aussi pénétré dans le camp. Alors, les ennemis mirent bas les armes, & se rendirent à discrétion. Tous furent vendus, excepté les Sénateurs.

MESSIUS, *Messius*, (a) dont Cicéron, dans une de ses lettres, dit avoir pris la défense.

MESSIUS [C.], *C. Messius*, Lieutenant de Jules César. (b)

(a) Cicer. ad T. Pomp. Attic. L. IV. Epist. 15.

(b) Hirt. Pans. de Bell. Afric. pag. 777, 783.

Pendant que ce Général faisoit la guerre en Afrique, les habitans d'Acille lui ayant fait demander du secours pour se défendre, il leur envoya C. Messius avec des troupes. Peu de tems après, la ville fut attaquée. Mais, l'habileté du commandant & le courage de ses troupes rendirent inutiles tous les efforts des assiégeans, qui furent enfin obligés de se retirer. C. Messius avoit exercé auparavant l'édilité.

MESSIUS CICIRRUS, (a) *Messius Cicirrus*, Osque d'origine, eut avec le bouffon Sarmentus un démêlé qu'Horace rapporte. » Tu ne ressembles » pas mal à un cheval sauvage, » dit Sarmentus. Tu as raison, » répond Messius Cicirrus en » secouant la tête. O que tu » serois terrible, reprend Sar» mentus, si on ne t'avoit pas » scié une corne au front, puis» que tout écorné que tu es, tu » fais encore tant de bruit. » Effectivement Messius Cicirrus avoit sur le sourcil gauche une vilaine cicatrice bordée de poil. Il plaisanta ensuite sur la maladie de son païs, sur sa figure, & le prioit de danser la Cyclope; qu'il n'auroit besoin pour cela ni de masque ni d'échasse. Messius Cicirrus à son tour lui demandoit s'il avoit voué sa chaîne d'esclave à ses Dieux Lares; si pour être greffier, il croyoit que sa maîtresse en eût moins le droit de le vendre; enfin, pourquoi il avoit pris le parti de s'enfuir, parce qu'une livre de gros pain devoit suffire à un avorton tel que lui.

MESSOA, *Messoa*. Voyez Mésoa.

MESSULAM, *Messulam*, (b) Μεσολλὰμ, fut pere d'Asalia, & ayeul de Saphan, secrétaire du Temple, du tems du roi Josias.

MESTHLÈS, *Mesthles*, (c) Μέσθλης, fils de Pylémene, marcha, avec Antiphus son frere, au secours des Troyens. Ils commandoient les Méoniens qui habitoient au pied du mont Tmolus.

MESTOR, *Mestor*, (d) fils de Persée & d'Andromede, fut roi de Mycenes. Il épousa Lysidice, fille de Pélops, de laquelle il eut Hippothoé, qui fut enlevée par Neptune.

MESTOR, *Mestor*, (e) un des descendans du précédent, fut fils de Ptérélaüs.

META SUDANS. (f) On appelloit ainsi une fontaine qui étoit un ouvrage de Tite, comme il paroît par une de ses médailles, où elle se voit à côté de l'amphithéatre.

MÉTABE, *Metabus*, (g) roi des Volsques, fut pere de la

(a) Horat. L. I. Satyr. 5. v. 51, & seq.
(b) Reg. L. IV. c. 22. v. 3.
(c) Homer. Iliad. L. II. v. 371.
(d) Myth. par M. l'Abb. Ban. Tom. VII. pag. 3.
(e) Myth. par M. l'Abb. Ban. Tom. VII. p. 4.
(f) Mém. de l'Acad. des Inscript. & Bell. Lett. Tom. XXI. pag. 345.
(g) Virg. Æneid. L. XI. v. 540. & seq.

Princesse Camille. *Voyez* Camille.

MÉTABÉEL, *Metabeel*, (*a*) Μεταβεὴλ, fut pere de Dalaias & ayeul de Sémaïas.

MÉTABOLE, *Metabolus*, figure de rhétorique, qui consiste à répéter une même chose, une même idée, sous des mots différens, *iteratio unius rei, sub varietate verborum*; dit Cassiodore. Il en donne pour exemple, ce passage d'un Pseaume. *Verba mea auribus percipe, Domine; intellige clamorem meum; intende aurem voci orationis meæ.* » Seigneur, daignez » m'entendre ; écoutez-moi ; » prêtez une oreille attentive à » mes accens. « Cette figure est très-commune dans Ovide, qui se plait à redire la même chose de plusieurs manières ; c'est une espece de pléonasme, qui est le langage des passions.

MÉTACISME, *Metacismus*, terme de Grammaire. C'est un défaut dans la prononciation de la lettre M. Isidore dit que c'est une *m* finale, suivie d'une voyelle, comme *bonum aurum*, *Bethléem étoit*.

METÆ ou BORNES. (*b*) On appelloit ainsi trois pyramides rangées en ligne droite à l'un des bouts du grand Cirque à Rome. Il y en avoit tout autant à l'autre bout. Ces six *Metæ* n'en faisoient que deux. Cependant, le roi Théodoric, qui voyoit le Cirque & toutes ses parties en leur entier, dit qu'il y avoit sept *Metæ*, & qu'elles représentoient les sept jours de la semaine qui reviennent perpétuellement. Peut-être prend-il les sept *Metæ* ou les sept Bornes pour les sept tours qu'on faisoit autour d'elles.

MÉTAGENE, *Metagenes*; Μεταγένης, (*c*) fameux Architecte, du bourg de Xypete, fit une partie de la chapelle des mysteres & des initiations à Éleusis.

MÉTAGITNIES, *Metagitnia*, Μεταγειτνεία, (*d*) terme qui ne se peut traduire que par une longue périphrase. On appelloit ainsi des fêtes que l'on célébroit le jour que l'on avoit quitté son païs, pour aller s'établir dans un païs voisin; de μετὰ, *ad*, γείτων, *gen.* ονος, *vicinus*, voisin. Les habitans de Mélite, bourg de l'Attique, avoient institué ces fêtes, & voici à quelle occasion. Ils quitterent le bourg qu'ils habitoient, & sous les auspices d'Apollon, ils choisirent pour lieu de leur demeure, un bourg voisin, nommé Diomée. Cette transmigration leur ayant été favorable, ils donnerent à Apollon l'éphitete de Métagitnios, comme qui diroit protecteur de ceux qui abandonnent leur païs, pour se transplanter dans une contrée voisine. L'épithete du Dieu donna le nom à ces fêtes; & ces fêtes le donnerent

(*a*) Esd. L. II. c. 6. v. 10.
(*b*) Antiq. expl. par D. Bern. de Montf. Tom. III. p. 277.
(*c*) Plut. Tom. I. p. 159.
(*d*) Antiq. expliq. par D. Bern. de Montf. Tom. II. pag. 220.

au mois durant lequel on les célébroit.

MÉTAGITNION, *Metagitnion*, Μεταγειτνιών, (*a*) second mois de l'année des Athéniens, il n'avoit que vingt-neuf jours, & répondoit, suivant l'ancien calendrier reçu précédemment en Angleterre, à la derniere partie de Juillet & au commencement d'Août. Les Béotiens le nommoient Panémus, & le peuple de Syracuse Carnius. Il reçut son nom des Métagitnies, qui étoit une des fêtes d'Apollon.

METAGITNIOS, *Metagitnios*, surnom d'Apollon. *Voyez* Métagitnies.

MÉTALEPSE, *Metalepsis*, Μετάληψις, mot Grec, formé de la préposition μετα, qui, dans la composition, marque changement, & de λαμβάνω, *capio*, ou *concipio*. La Métalepse est donc un trope, par lequel on conçoit la chose autrement que le sens propre ne l'annonce; c'est le caractère de tous les tropes, & les noms propres de chacun rendent presque tous la même idée, parce qu'en effet les tropes ne different entr'eux que par des nuances délicates & difficiles à assigner. Mais, la Métalepse, en particulier, est reconnue par M. du Marsais pour une especé de Métonymie; & peut-être auroit-il été plus à propos de l'y rapporter, que de multiplier sans profit les dénominations. De quelque manière qu'il plaise à chacun d'en décider, ce qui concerne la Métalepse, ou l'espece de Métonymie, que l'on désigne ici sous ce nom, mérite d'être connu; & personne ne peut mieux le faire connoître que M. du Marsais; c'est lui qui va parler ici, jusqu'à la fin de cet article.

» La Métalepse est une espe» ce de Métonymie, par la» quelle on explique ce qui » suit, pour faire entendre ce » qui précede, ou ce qui pré» cede pour faire entendre ce » qui suit; elle ouvre, pour » ainsi dire, la porte, dit Quin» tilien, afin que vous passiez » d'une idée à une autre; *ex* » *alio in aliud viam præstat*, » Inst. VIII. c. 6. C'est l'antécé» dent pour le conséquent, ou » le conséquent pour l'antécé» dent; & c'est toujours le jeu » des idées accessoires dont l'u» ne éveille l'autre.

» Le partage des biens se » faisoit souvent, & se fait en» core aujourd'hui, en tirant » au sort. Josué se servit de » cette manière de partager: » *Cùmque surrexissent viri, ut* » *pergerent ad describendam ter*» *ram, præcepit eis Josue dicens:* » *Circuite terram, & describite* » *eam, ac revertimini ad me; ut* » *hîc coram Domino, in Silo,* » *mittam vobis sortem.* Josué » XVIII. 8. Le sort précede le » partage; delà vient que *sors*, » en Latin, se prend souvent

(*a*) Plut. T. I. p. 104, 138, 541.

» pour le partage même, pour
» la portion qui est échue en
» partage ; c'est le nom de l'antécédent
» qui est donné au
» conséquent.

» *Sors* signifie encore jugement,
» arrêt ; c'étoit le sort
» qui décidoit chez les Romains,
» du rang dans lequel
» chaque cause devoit être
» plaidée. En voici la preuve
» dans la remarque de Servius,
» sur ce vers de Virgile, Æneid.
» V. 431.

Nec verò hæ sine sorte datæ, sine judice sedes.

» Surquoi Servius s'exprime
» ainsi : *Ex more Romano non
» audiebantur causæ, nis per sortem
» ordinata. Tempore enim quo
» causæ audiebantur, conveniebant
» omnes, unde & concilium ; &
» ex sorte dierum ordinem accipiebant,
» quo post dies triginta
» suas causas exequerentur ; unde
» est, urnam movet.* Ainsi, quand
» on a dit *sors* pour jugement,
» on a pris l'antécédent pour le
» conséquent.

» *Sortes*, en Latin, se prend
» encore pour un oracle ; soit
» parce qu'il y avoit des oracles
» qui se rendoient par le
» sort, parce que les réponses
» des oracles étoient comme
» autant de jugemens qui régloient
» la destinée, le partage,
» l'état de ceux qui les
» consultoient.

» On croit avant que de parler,
» *je crois*, dit le Prophete,
» *& c'est pour cela que je parle.
» Credidi propter quod locutus
» sum.* Ps. CXV. 1. Il n'y a
» point là de Métalepse ; mais,
» il y a une Métalepse, quand
» on se sert de parler ou de dire
» pour signifier croire. *Direz-vous
» après cela que je ne
» suis pas de vos amis ?* C'est-à-dire,
» *croirez-vous ? aurez-vous
» sujet de dire ?* «

[On prend ici le conséquent pour l'antécédent.]

» *Cedo* veut dire dans le sens
» propre, *je cede, je me rends ;*
» cependant, par une Métalepse
» de l'antécédent pour
» le conséquent, *cedo* signifie
» souvent, dans les meilleurs
» Auteurs, *dites* ou *donnez*.
» Cette signification vient de
» ce que quand quelqu'un veut
» nous parler, & que nous parlons
» toujours nous-mêmes,
» nous ne lui donnons pas le
» tems de s'expliquer. *Écoutez-moi*,
» nous dit-il, c'est-à-dire,
» *eh bien je vous cede, je
» vous obéis, parlez, cedo, dic.*
» Quand on veut nous donner
» quelque chose, nous refusons
» souvent par civilité ; on nous
» presse d'accepter, & enfin
» nous répondons, *je vous cede*,
» c'est-à-dire, je vous obéis,
» je me rends, donnez, *cedo*,
» *da. Cedo*, qui est le plus poli
» de ces deux mots, est demeuré
» tout seul dans le langage
» ordinaire, sans être suivi
» de *dic* ou de *da*, qu'on supprime
» par ellipse, *cedo* signifie
» alors ou l'un ou l'autre
» de ces deux mots, selon
» le sens ; c'est ce qui précede
» pour ce qui suit ; & voilà

» pourquoi on dit également » *cedo*, soit qu'on parle à une » seule personne ou à plusieurs; » car, tout l'usage de ce mot, » dit un ancien Grammairien, » c'est de demander pour soi. » *Cedo, sibi poscit, & est immo-* » *bile. Corn. Fronto, apud au-* » *tores* L. L. p. 1335. *Verbo* » *cedo.*

» On rapporte de même à » la Métalepse ces façons de » parler, *il oublie les bienfaits;* » c'est-à-dire, il n'est pas re- » connoissant. *Souvenez-vous de* » *notre convention*, c'est-à-dire, » observez notre convention. » *Seigneur, ne vous ressouvenez* » *point de nos fautes*, c'est-à-di- » re, ne nous en punissez point, » accordez-nous en le pardon? » *Je ne vous connois pas*, c'est- » à-dire, je ne fais aucun cas » de vous, je vous méprise, » vous êtes à mon égard comme » n'étant point. *Quem omnes mor-* » *tales ignorant & ludificant.* » Plaut. Amphi. Act. IV. Sc. » III. 13.

» *Il a été, il a vécu*, veut » dire souvent *il est mort*; c'est » l'antécédent pour le consé- » quent. *C'en est fait, Madame,* » *& j'ai vécu.* [Rac. Mithrid. ad. » V. Sc. dernière.] C'est-à- » dire, je me meurs.

» Un mort est regretté par » ses amis; ils voudroient qu'il » fût encore envie, ils souhai- » tent celui qu'ils ont perdu, » ils le désirent; ce sentiment » suppose la mort, ou du moins » l'absence de la personne » qu'on regrette. Ainsi, la » mort, la perte, ou l'ab- » sence, sont l'antécédent, & le » désir, le regret, sont le consé- » quent. Or, en Latin, *deside-* » *rari*, être souhaité, se prend » pour être mort, être perdu, » être absent; c'est le consé- » quent pour l'antécédent, c'est » une Métalepse. *Ex parte* » *Alexandri triginta omnino &* » *duo*, ou, selon d'autres, *tre-* » *centi omnino, ex peditibus de-* » *siderati sunt*. [Q. Curt. III. 11. » in fin.] C'est-à-dire du côté » d'Alexandre il n'y eut en » tout que trois cens fantassins » de tués, ou Alexandre ne » perdit que trois cens hommes » d'infanterie. *Nulla navis desi-* » *derabatur*. [*Cæs.*] C'est-à-di- » re, aucun vaisseau n'étoit dé- » siré, ou aucun vaisseau ne pé- » rit, il n'y eut aucun vaisseau » de perdu. Je vous avois pro- » mis que je ne serois que cinq » ou six jours à la campagne, » dit Horace à Mécénas, & » cependant j'y ai déjà passé » tout le mois d'Août. Epist. » I. 7.

» *Quinque dies tibi pollicitus me*
» *rure futurum*,

» *Sextilem totum, mendax, desi-*
deror.

» Où vous voyez que *desideror* » veut dire, par Métalepse, » je suis absent de Rome, je » me tiens à la campagne.

» Par la même figure, *deside-* » *rari* signifie encore *deficere*, » manquer, être tel que les

» autres aient besoin de nous. » Cornélius Népos, Epam. 7, » dit que les Thébains, par » des intrigues particulieres, » n'ayant point mis Epaminon- » das à la tête de leur armée, » reconnurent bientôt le be- » soin qu'ils avoient de son » habileté dans l'art militaire : » *Desiderari cœpta est Epaminon- » dæ diligentia.* Il dit encore. » [Ibid. 5.] que Ménéclide » jaloux de la gloire d'Epami- » nondas, exhortoit continuel- » lement les Thébains à la paix, » afin qu'ils ne sentissent point » le besoin qu'ils avoient de ce » Général. *Hortari solebat The- » banos ut pacem bello anteferrent, » ne illius imperatoris opera desi- » deraretur.*

» La Métalepse se fait donc » lorsqu'on passe, comme par » degrés, d'une signification à » une autre? Par exemple, Vir- » gile a dit, Eclog. I. 70.

» *Post aliquot, mea regna videns*
» *mirabor, Aristas.*

» Après quelques épis, c'est-à- » dire, après quelques années; » les épis supposent le tems de » la moisson, le tems de la mois- » son suppose l'été, & l'été » suppose la révolution de » l'année. Les Poëtes prennent » les hivers, les étés, les mois- » sons, les automnes, & tout ce » qui n'arrive qu'une fois en » une année pour l'année mê- » me. Nous disons dans le dis- » cours ordinaire, *c'est un vin de » quatre feuilles*, pour dire c'est » un vin de quatre ans. Et dans » les Coutumes [Cout. de Lou- » dun. Tit. XIV. art. 3.] on » trouve *bois de quatre feuilles*, » c'est-à-dire, bois de quatre » années.

» Ainsi, le nom des différen- » tes opérations de l'agricultu- » re se prend pour le tems de » ces opérations; c'est le con- » séquent pour l'antécédent; la » moisson se prend pour le tems » de la moisson, la vendange » pour le tems de la vendan- » ge. *Il est mort pendant la mois- » son*, c'est-à-dire, dans le » tems de la moisson. La mois- » son se fait ordinairement dans » le mois d'Août, ainsi par Mé- » tonymie ou Métalepse, on » appelle la moisson l'Août, » qu'on prononce l'oût; alors, » le tems dans lequel une cho- » se se fait se prend pour la » chose même, & toujours à » cause de la liaison que les » idées accessoires ont entre » elles.

» On rapporte aussi à cette » figure, ces façons de parler » des Poëtes, par lesquelles ils » prennent l'antécédent pour le » conséquent, lorsqu'au lieu » d'une description, ils nous » mettent devant les yeux le » fait que la description sup- » pose. O Ménalque! Si nous » vous perdions, dit Virgile, » Eclog. IX. 19. qui émailleroit » la terre de fleurs? Qui feroit » couler les fontaines sous une » ombre verdoyante?

» .... *Quis humum florentibus*
» *herbis*

» *Spargeret? Aut viridi fontes*
» *induceret umbra?*

» C'est-à-dire, qui chanteroit la » terre émaillée de fleurs? Qui » nous en feroit des descrip- » tions aussi vives & aussi rian- » tes que celles que vous en » faites? Qui nous peindroit, » comme vous, ces ruisseaux » qui coulent sous une ombre » verte?

» Le même Poëte a dit, » Eclog. VI. 63. que Silene » enveloppa chacune des sœurs » de Phaëton avec une écorce » amere, & fit sortir de terre » de grands peupliers.

» *Tum Phaëtontiadas musco cir-*
» *cumdat amaræ*
» *Corticis, atque solo proceras*
erigit alnos.

» C'est-à-dire, que Silene » chanta d'une manière si vive » la métamorphose des sœurs » de Phaëton en peupliers, » qu'on croit voir ce change- » ment. Ces façons de parler » peuvent aussi être rapportées » à l'hypothipose. Elles ne sont » pas l'hypothipose; mais, elles » lui prêtent leur secours. »

MÉTALLA, *Metalla*, (*a*) Dame Romaine, qui avoit porté une perle, de la valeur d'environ trente mille écus de notre monnoie. Le fils d'un Comédien, ayant fait dissoudre cette perle dans du vinaigre, l'avala d'un seul coup.

MÉTAMORPHOSE [la]. *Voyez* Alcyon.

MÉTAMORPHOSE, (*b*) *Metamorphosis*, Μεταμόρφωσις, de *μετα*, *per*, & *μορφὴ*, *forma*, espece de fable, où communément les hommes seuls sont admis; car, il s'agit ici d'un homme transformé en bête, en arbre, en fleuve, en montagne, en pierre ou tout ce qu'il vous plaira. Cependant, cette regle reçoit plus d'une exception. Dans la Métamorphose de Pyrame & de Thisbé, le fruit d'un mûrier est changé de blanc en noir. Dans celle de Coronis & d'Apollon, un corbeau babillard éprouve le même changement.

Les Métamorphoses sont fréquentes dans la Mythologie; il y en a de deux sortes, les unes apparentes, les autres réelles. La Métamorphose des Dieux, telle que celle de Jupiter en taureau, celle de Minerve en vieille, n'est qu'apparente, parce que ces Dieux ne conservoient pas la nouvelle forme qu'ils prenoient; mais, les Métamorphoses de Coronis en corneille, d'Arachné en araignée, de Lycaon en loup, étoient réelles; c'est-à-dire, que les personnes ainsi changées restoient dans la nouvelle forme de leur transformation; c'est ce que nous apprend Ovide, lui qui nous a donné le recueil le plus complet & le plus agréa-

(*a*) Hort. L. II. Satyr. 3. v. 338. *& seq.*

(*b*) Myth. par M. l'Abb. Ban. Tom. I. p. 130. *& suiv.*

ble des Métamorphoses Mythologiques.

Comme la Métamorphose est plus bornée que l'Apologue dans le choix de ses personnages, elle l'est aussi beaucoup plus dans son utilité; mais, elle a plusieurs agrémens qui lui sont propres; elle peut, quand elle veut, s'élever à la sublimité de l'Épopée, & redescendre à la simplicité de l'Apologue. Les figures hardies, les descriptions brillantes, ne lui sont point du tout étrangères; elle finit même toujours essentiellement par un tableau fidele des circonstances d'un changement de nature.

Pour donner à la Métamorphose une partie de l'utilité des fables, un de nos Modernes pense qu'on pourroit mettre dans tous les changemens qu'on feindroit, un certain rapport d'équité, c'est-à-dire, que la transformation fût toujours ou la récompense de la vertu ou la punition du crime. Il croit que l'observation de cette regle n'altéreroit point les agrémens de la Métamorphose, & qu'elle lui procureroit l'avantage d'être une fiction instructive.

Les Métamorphoses des Poëtes ont été imaginées pour différentes raisons. La vie retirée, par exemple, que menerent en Illyrie Cadmus & Hermione, après avoir été chassés du Trône de Thebes, donna sans doute lieu à les faire changer en serpens. La cruauté de Lycaon, qui immoloit des victimes humaines à Jupiter Lycéus, l'a fait métamorphoser en loup. Ceyx & Alcyone ont été changés en Alcyons, pour nous donner une idée d'un amour parfait entre deux époux. Quand quelque Princesse mouroit de douleur de la perte de son mari ou de ses enfans, le dénouement de l'élégie qui étoit composée à ce sujet, étoit de la changer en fontaine ou en rocher. L'adresse & l'agilité de Périclymene, frere de Nestor, qui fut tué par Hercule, ont fait dire que ce jeune Prince prenoit toute sorte de figures, & qu'il se changea en aigle. On doit penser de même de Prothée, de Thétis, & de Métra, fille d'Eréfichthon. Si quelqu'un se rendoit haïssable, comme Ascalaphe, on le changeoit en hibou. La stupidité de Midas, ou peut-être l'excellence de son ouie, lui ont fait donner des oreilles d'âne. On dit qu'Amphion bâtit les murailles de Thebes au son de sa lyre, parce qu'il fut assez éloquent pour persuader à un peuple barbare, de bâtir une ville pour y vivre en société; qu'Orphée charma les tigres & les lions, & rendit les arbres & les rochers sensibles à ses accords, parce qu'il étoit si insinuant & si persuasif, que rien ne pouvoit résister à la force de son éloquence. Au lieu de dire que quelqu'un étoit guéri d'une maladie désespérée, comme Hyppolite, on publioit qu'il étoit ressuscité; & le Médecin qui en

avoit pris soin, étoit toujours Esculape.

Quelquefois la ressemblance des noms donnoit lieu à la Métamorphose; ainsi furent changés Picus en Pivert, Cygnus en cygne, Hiérax en épervier, Alopis en renard, les Cercopes en singes. Enfin, on trouve des fables, dont le fondement est le fruit de l'imagination des Poëtes; ainsi, pour nous apprendre que Céphale se levoit de grand matin pour aller à la chasse, on publia que l'Aurore qui en étoit amoureuse, venoit l'enlever; qu'Hébé, Déesse de la jeunesse, avoit rajeuni Iolas, compagnon d'Hercule, parce qu'il vécut très-long tems, & qu'il conserva sa vigueur jusqu'à une extrême vieillesse; que Cérès avoit aimé Jasion, parce qu'il avoit perfectionné l'agriculture, dont cette Déesse avoit appris l'usage à la Grece; que Diane venoit visiter Endymion dans les montagnes de la Carie, parce que ce berger s'y appliquoit à considérer le cours de la lune; ainsi des autres.

On en trouve qui ne sont que des descriptions Métaphoriques de quelques effets naturels; ainsi, les amours d'Apollon & de Daphné marquent la verdure perpétuelle du laurier, appellé Daphné par les Grecs. Enfin, on doit penser que toutes les Métamorphoses qu'on attribue à Jupiter & aux autres Dieux, n'étoient que des symboles qui nous marquoient les moyens, dont les Princes qui portoient ces noms, s'étoient servis pour séduire leurs maîtresses. Ainsi, l'or dont se servit Prœtus pour séduire Danaé, fit dire qu'il s'étoit changé en pluie d'or; ou bien, comme le remarque Eustathe, ces prétendues Métamorphoses n'étoient que des médailles d'or, sur lesquelles on les voyoit gravées, & que les amans donnoient à leurs maîtresses; présens plus propres par la rareté du métal & la finesse de la gravure, à rendre sensibles les femmes, que de véritables Métamorphoses.

MÉTANIRE, *Metanira*, Μετανειρα, (a) femme, dont Démosthene fait mention dans sa harangue contre Néera.

MÉTANIRE, *Metanira*, Μετανείρα. *Voyez* Méganire.

MÉTAPHORE, *Metaphora*, Μεταφορὰ, de μετὰ, *trans*, & φέρω, *fero*, je porte. » C'est dit » M. du Marsais, une figure, » par laquelle on transporte, » pour ainsi dire, la significa- » tion propre d'un nom [j'ai- » merois mieux dire d'un mot] » à une autre signification qui ne » lui convient qu'en vertu d'u- » ne comparaison qui est dans » l'esprit. Un mot, pris dans » un sens Métaphorique, perd » sa signification propre, & en » prend une nouvelle qui ne se » présente à l'esprit que par la » comparaison que l'on fait en- » tre le sens propre de ce mot,

(a) Demost. Orat. in Neær. p. 863.

» & ce qu'on lui compare. Par exemple, quand on dit que le mensonge se pare souvent des couleurs de la vérité ; dans cette phrase, *couleurs* n'a plus de signification propre & primitive, ce mot ne marque plus cette lumiere modifiée qui nous fait voir les objets ou blancs, ou rouges, ou jaunes, &c. Il signifie les dehors, les apparences ; & cela, par comparaison entre le sens propre de couleurs, & les dehors que prend un homme qui nous en impose sous le masque de la sincérité. Les couleurs font connoître les objets sensibles ; elles en font voir les dehors & les apparences ; un homme qui ment, imite quelquefois si bien la contenance & le discours de celui qui ne ment pas, que lui trouvant les mêmes dehors & pour ainsi dire les mêmes couleurs, nous croyons qu'il nous dit la vérité ? Ainsi, comme nous jugeons qu'un objet qui nous paroît blanc est blanc, de même nous sommes souvent la dupe d'une sincérité apparente ; & dans le tems qu'un imposteur ne fait que prendre les dehors d'homme sincere, nous croyons qu'il nous parle sincérement.

» Quand on dit la lumière de l'esprit, ce mot *lumiere* est pris Métaphoriquement ; car, comme la lumière dans le sens propre nous fait voir les objets corporels, de même la faculté de connoître & d'appercevoir, éclaire l'esprit & le met en état de porter des jugemens sains.

» La Métaphore est donc une espece de trope ; le mot, dont on se sert dans la Métaphore, est pris dans un autre sens que le sens propre ; il est, pour ainsi dire, dans une demeure empruntée, dit un Ancien, *Festus*, *verbo Metaphoram* ; ce qui est commun & essentiel à tous les tropes.

» De plus, il y a une sorte de comparaison ou quelque rapport équivalent, entre le mot auquel on donne un sens Métaphorique, & l'objet à quoi on veut l'appliquer ; par exemple, quand on dit d'un homme en colere, *c'est un lion*, *lion* est pris alors dans un sens Métaphorique ; on compare l'homme en colere au lion, & voilà ce qui distingue la Métaphore des autres figures. «

Le Pere Lami dit dans sa Rhétorique, L. II. Ch. III. que tous les tropes sont des Métaphores ; car, dit-il, ce mot qui est Grec, signifie translation ; & il ajoute que c'est par antonomase qu'on le donne exclusivement au trope dont il s'agit ici. C'est que sur la foi de tous les Rhéteurs, il tire le nom μεταφορὰ des racines μετὰ & φέρω, en traduisant μετὰ par *trans*, en sorte que le mot Grec μεταφορὰ est synonyme au mot Latin *translatio*, comme Cicéron

lui-même & Quintilien l'ont traduit. Mais, cette préposition pouvoit aussi bien se rendre par *cum*, & le mot qui en est composé par *collatio*, qui auroit fort bien exprimé le caractere propre du trope dont il est question, puisqu'il suppose toujours une comparaison mentale, & qu'il n'a de justesse qu'autant que la similitude paroît exacte. » Pour » rendre le discours plus cou- » lant & plus élégant, dit M. » Warbuthon, [Essai sur les Hié- » roglyphes, T. I. Part. I. § » 13.] la similitude a produit » la Métaphore, qui n'est au- » tre chose qu'une similitude en » petit. Car, les hommes, étant » aussi habitués qu'ils le sont » aux objets matériels, ont » toujours eu besoin d'images » sensibles pour communiquer » leurs idées abstraites. «

» La Métaphore, dit-il plus » loin, [Part. II. § 35.] est » due évidemment à la grossie- » reté de la conception...... Les » premiers hommes étant sim- » ples, grossiers & plongés dans » le sens, ne pouvoient expri- » mer leurs conceptions impar- » faites des idées abstraites, » & les opérations réfléchies » de l'entendement qu'à l'aide » des images sensibles, qui, au » moyen de cette application, » devenoient Métaphores. Telle » est l'origine véritable de l'ex- » pression figurée, & elle ne » vient point, comme on le » suppose ordinairement, du » feu d'une imagination poëti- » que. Le style des Barbares » de l'Amérique, quoiqu'ils » soient d'une complexion très- » froide & très-phlegmatique, » le démontre encore aujour- » d'hui. Voici ce qu'un sçavant » Missionnaire dit des Iroquois, » qui habitent la partie sep- » tentrionale du continent. *Les* » *Iroquois, comme les Lacédémo-* » *niens, veulent un discours vif* » *& concis. Leur style est cepen-* » *dant figuré & tout Métaphori-* » *que.* [Mœurs de Sauv. Amé- » ric. par le P. Lafiteau. T. I. » p. 480.] Leur phlegme a bien » pu rendre leur style concis, » mais il n'a pas pu en retran- » cher les figures........ Mais, » pourquoi aller chercher si » loin des exemples? Quiconque » voudra seulement faire atten- » tion à ce qui échappe géné- » ralement aux réflexions des » hommes, parce qu'il est trop » ordinaire, peut observer » que le peuple est presque » toujours porté à parler en » figures. «

En effet, disoit M. du Marsais, [Trop. Part. I. art. 1.] *je suis persuadé qu'il se fait plus de figures un jour de marché à la halle, qu'il ne s'en fait en plusieurs jours académiques.*

» Il est vrai, continue M. » Warburthon, que quand cette » disposition rencontre une » imagination ardente, qui a » été cultivée par l'exercice » & la méditation, & qui se » plait à peindre des images » vives & fortes, la Métaphore » est bientôt ornée de toutes » les fleurs de l'esprit. Car,

» l'esprit consiste à employer » des images énergiques & » Métaphoriques, en se servant » d'allusions extraordinaires, » quoique justes.

» Il y a cette différence, » reprend M. du Marsais, en- » tre la Métaphore & la com- » paraison, que dans la compa- » raison on se sert de termes » qui font connoître que l'on » compare une chose à une au- » tre ; par exemple, si l'on » dit d'un homme en colere » qu'il est comme un lion, c'est » une comparaison; mais, quand » on dit simplement *c'est un lion*, » la comparaison n'est alors que » dans l'esprit, & non dans » les termes, c'est une Méta- » taphore. *Eòque distat, quòd* » *illa* [la similitude] *compara-* » *tur rei quam volumus exprime-* » *re ; hæc* [la Métaphore] » *pro ipsa re dicitur*. Quint. Inst. » VIII. 6. de Tropis.

» *Mesurer*, dans le sens pro- » pre, c'est juger d'une quantité » inconnue par une quantité » connue, soit par le secours » du compas, de la regle, ou » de quelque autre instrument, » qu'on appelle mesure. Ceux, » qui prennent bien toutes leurs » précautions pour arriver à » leurs fins, sont comparés à » ceux qui mesurent quelque » quantité ; ainsi, on dit par » Métaphore qu'ils ont bien » pris leurs mesures. Par la » même raison, on dit que les » personnes d'une condition » médiocre ne doivent pas se » mesurer avec les Grands, » c'est-à-dire, vivre comme » les Grands, se comparer à » eux, comme on compare une » mesure avec ce qu'on veut » mesurer. *On doit mesurer sa* » *dépense à son revenu* ; c'est-à- » dire, qu'il faut régler sa dé- » pense sur son revenu ; la » quantité du revenu doit être » comme la mesure de la quan- » tité de la dépense.

» Comme une clef ouvre la » porte d'un appartement, & » nous en donne l'entrée, de » même il y a des connoissan- » ces préliminaires qui ou- » vrent, pour ainsi dire, l'en- » trée aux sciences plus pro- » fondes. Ces connoissances ou » principes sont appellés clefs » par Métaphore. La Grammai- » re est la clef des sciences ; la » logique est la clef de la phi- » losophie. On dit aussi d'une » ville fortifiée qui est sur une » frontière, qu'elle est la clef » du royaume ; c'est-à-dire, que » l'ennemi qui se rendroit maî- » tre de cette ville, seroit à » portée d'entrer ensuite avec » moins de peine dans le royau- » me dont on parle. Par la mê- » me raison, l'on donne le nom » de clef, en termes de musi- » que, à certaines marques ou » caracteres que l'on met au » commencement des lignes de » musique ; ces marques font » connoître le nom que l'on doit » donner aux notes; elles don- » nent pour ainsi dire l'entrée » du chant.

» Quand les Métaphores sont » régulières, il n'est pas diffi-

» cile de trouver le rapport de » comparaison. La Métaphore » est donc aussi étendue que la » comparaison ; & lorsque la » comparaison ne seroit pas » juste ou seroit trop recher- » chée, la Métaphore ne seroit » pas réguliere.

» Nous avons déjà remarqué » que les langues n'ont pas au- » tant de mots que nous avons » d'idées; cette disette de mots » donné lieu à plusieurs Méta- » phores ; par exemple , *le* » *cœur tendre*, *le cœur dur*, *un* » *rayon de miel*, *les rayons d'u-* » *ne roue* , &c. L'imagination » vient, pour ainsi dire, au » secours de cette disette ; elle » supplée par les images & les » idées accessoires aux mots » que la langue peut lui fournir; » & il arrive même, comme » nous l'avons déjà dit, que ces » images & ces idées accessoi- » res occupent l'esprit plus » agréablement que si l'on se » servoit de mots propres, & » qu'elles rendent le discours » plus énergique. Par exemple, » quand on dit d'un homme en- » dormi, qu'il est enseveli dans » le sommeil, cette Métaphore » dit plus que si l'on disoit sim- » plement qu'il dort. Les Grecs » surprirent Troie ensevelie » dans le vin & le sommeil, » *invadunt urbem somno vino-* » *que sepultam*. Æneid. II. 265. » Remarquez 1°. que dans cet » exemple *sepultam* a un sens » tout nouveau & différent du » sens propre. 2°. *Sepultam* n'a » ce nouveau sens que parce » qu'il est joint à *somno vino-* » *que*, avec lesquels il ne sçau- » roit être uni dans le sens pro- » pre; car, ce n'est que par une » nouvelle union des termes » que les mots se donnent le sens » Métaphorique. Lumiere n'est » uni dans le sens propre qu'a- » vec le feu, le soleil & les » autres objets lumineux ; celui » qui le premier a uni lumiere » à esprit, a donné à la lumiere » un sens Métaphorique, & en » a fait un mot nouveau par ce » nouveau sens. Je voudrois que » l'on pût donner cette inter- » prétation à ces paroles d'Ho- » race. Art. poët. 47.

» *Dixeris egregiè, notum si cal-*
» *lida verbum*
» *Reddiderit junctura novum.*

» La Métaphore est très- » ordinaire ; en voici encore » quelques exemples. On dit » dans le sens propre, *s'enivrer* » *de quelque liqueur* ; & l'on » dit par Métaphore *s'enivrer* » *de plaisirs. La bonne fortune* » *enivre les sots* ; c'est-à- » dire, qu'elle leur fait perdre » la raison, & leur fait oublier » leur premier état.

» *Ne vous enivrez point des éloges*
» *flatteurs.*
» *Que vous donne un amas de*
» *vains admirateurs.* Boel.
» Art. poët. c. IV.

» *Le peuple qui jamais n'a connu*
» *la prudence*,
» *S'enivroit follement de sa vaine*
» *espérance.* Henriade. c. VII.

» *Donner un frein à ses paf-*

» *sions*, c'est-à-dire, n'en pas
» suivre tous les mouvemens,
» les modérer, les retenir com-
» me on retient un cheval avec
» le frein, qui est un morceau
» de fer qu'on met dans la bou-
» che d'un cheval.

» Mézerai, parlant de l'hé-
» résie, dit qu'il étoit néces-
» saire d'arracher cette zizanie,
» [Abrégé de l'Histoire de
» France. François II.] c'est-
» à-dire, cette semence de
» division; zizanie est là dans
» un sens Métaphorique, c'est
» un mot Grec, ζιζάνιον, *lolium*,
» qui veut dire ivraie, mauvai-
» se herbe qui croît parmi les
» bleds, & qui leur est nuisible.
» Zizanie n'est point en usage
» au propre, mais il se dit par
» Métaphore pour discorde,
» mésintelligence, division, se-
» mer la zizanie dans une fa-
» mille.

» *Materia*, matiere, se dit
» dans le sens propre de la sub-
» stance étendue, considérée
» comme principe de tous les
» corps; ensuite on a appellé
» matiere par imitation & par
» Métaphore ce qui est le su-
» jet, l'argument, le thême
» d'un discours, d'un poëme, ou
» de quelque autre ouvrage
» d'esprit. Le prologue du I.
» Liv. de Phedre commence
» ainsi:

» *Æsopus autor, quam materiam*
» *repperit*,
» *Hanc ego polivi versibus sena-*
» *riis.*

» *J'ai poli la matiere*, c'est-à-
» dire, j'ai donné l'agrément de
» la poësie aux fables qu'Esope
» a inventées avant moi.

» *Cette maison est bien riante*;
» c'est-à-dire, elle inspire la
» gaieté comme les personnes
» qui rient. *La fleur de la jeu-*
» *nesse*, *le feu de l'amour*, *l'a-*
» *veuglement de l'esprit*, *le fil*
» *d'un discours*, *le fil des affai-*
» *res*.

» C'est par Métaphore que
» les différentes classes ou con-
» sidérations, auxquelles se ré-
» duit tout ce qu'on peut dire
» d'un sujet, sont appellées
» lieux communs en rhétori-
» que & en logique, *loci com-*
» *munes*. Le genre, l'espece,
» la cause, les effets, &c. sont
» des lieux communs; c'est-à-
» dire, que ce sont comme au-
» tant de cellules où tout le
» monde peut aller prendre,
» pour ainsi dire, la matiere
» d'un discours & des argu-
» mens sur toutes sortes de su-
» jets. L'attention que l'on fait
» sur ces différentes classes,
» réveille des pensées que l'on
» n'auroit peut-être pas sans ce
» secours. Quoique ces lieux
» communs ne soient pas d'un
» grand usage dans la pratique,
» il n'est pourtant pas inutile
» de les connoître; on en peut
» faire usage pour réduire un
» discours à certains chefs;
» mais, ce qu'on peut dire
» pour & contre sur ce point,
» n'est pas de mon sujet. On ap-
» pelle aussi en théologie par
» Métaphore, *loci theologici*,
» les différentes sources où les

» Théologiens puisent leurs ar-
» gumens. Telles sont l'Écritu-
» re Sainte, la tradition conte-
» nue dans les écrits des Saints
» Peres, des Conciles, &c.

» En termes de chymie, *regne*
» se dit par Métaphore, de
» chacune des trois classes sous
» lesquelles les chymistes ran-
» gent les êtres naturels. 1°.
» Sous le regne animal, ils
» comprennent les animaux.
» 2°. Sous le regne végétal,
» les végétaux, c'est-à-dire,
» ce qui croît, ce qui produit,
» comme les arbres & les plan-
» tes. 3°. Sous le regne miné-
» ral, ils comprennent les mi-
» néraux & tout ce qui vient
» dans les mines.

» On dit aussi par Métapho-
» re, que la géographie & la
» chronologie sont les deux
» yeux de l'histoire. On per-
» sonnifie l'histoire, & on dit
» que la géographie & la chro-
» nologie sont à l'égard de
» l'histoire, ce que les yeux
» sont à l'égard d'une personne
» vivante; par l'une elle voit,
» pour ainsi dire, les lieux, &
» par l'autre les tems; c'est-à-
» dire, qu'un Historien doit
» s'appliquer à faire connoître
» les lieux & les tems dans les-
» quels se sont passés les faits
» dont il décrit l'histoire.

» Les mots primitifs d'où les
» autres sont dérivés, ou dont
» ils sont composés, sont ap-
» pellés racines par Métapho-
» re. Il y a des Dictionnaires
» où les mots sont rangés par
» racines. On dit aussi par Mé-
» taphore, parlant des vices
» ou des vertus, *jetter de pro-*
» *fondes racines*, pour dire s'af-
» fermir.

» *Calus*, dureté, durillon;
» en Latin *callum*, se prend
» souvent dans un sens Méta-
» phorique. *Labor quasi callum*
» *quoddam obducit dolori*, dit
» Cicéron, Tusc. II. n. 15. sect.
» 36; le travail fait comme une
» espece de calus à la douleur;
» c'est-à-dire, que le travail
» nous rend moins sensibles à
» la douleur; & au troisième
» livre n. 22. sect. 53. il s'ex-
» prime de cette sorte: *Magis me*
» *moverant Corinthi subitò adspec-*
» *tæ parietinæ, quàm ipsos Corin-*
» *thios, quorum animis diuturna*
» *cogitatio callum vetustatis obdu-*
» *xerat*; je fus plus touché de voir
» tout d'un coup les murailles
» ruinées de Corinthe, que ne l'é-
» toient les Corinthiens mêmes,
» auxquels l'habitude de voir
» tous les jours depuis long-
» tems leurs murailles abattues,
» avoit apporté le calus de
» l'ancienneté; c'est-à-dire,
» que les Corinthiens, accou-
» tumés à voir leurs murailles
» ruinées, n'étoient plus tou-
» chés de ce malheur. C'est
» ainsi que *callere*, qui dans le
» sens propre veut dire avoir
» des durillons, être endurci,
» signifie ensuite par extension
» & par Métaphore, sçavoir
» bien, connoître parfaitement,
» ensorte qu'il se soit fait com-
» me un calus dans l'esprit par
» rapport à quelque connois-
» sance. *Quo pacto id fieri soleat*

» *calleo*, Ter. Heaut. act. 3. » sc. II. v. 37. La maniere dont » cela se fait, a fait un calus » dans mon esprit; c'est-à-dire, » j'ai médité sur cela, je sçais » à merveille comment cela se » fait, je suis maître passé, dit » Madame Dacier. *Illius sensum* » *calleo*, id. Adelph. act. 4. sc. » I. v. 17. J'ai étudié son hu- » meur, je suis accoutumé à ses » manières je sçais le prendre » comme il faut.

» *Vue* se dit au propre de » la faculté de voir, & par » extension de la maniere de » regarder les objets; ensuite » on donne par Métaphore le » nom de vue aux pensées, » aux projets, aux desseins; » *avoir de grandes vues*, *perdre* » *de vue une entreprise*, n'y plus » penser.

» *Goût* se dit au propre du » sens par lequel nous recevons » les impressions des saveurs. » La langue est l'organe du » goût. *Avoir le goût dépravé*, » c'est-à-dire, trouver bon ce » que communément les autres » trouvent mauvais, & trouver » mauvais ce que les autres » trouvent bon. Ensuite, on se » sert du terme de goût par » Métaphore, pour marquer » le sentiment intérieur dont » l'esprit est affecté à l'occa- » sion de quelque ouvrage de » la nature ou de l'art. L'ou- » vrage plait ou déplait, on » l'approuve ou on le dé- » sapprouve, c'est le cerveau » qui est l'organe de ce goût-là. » *Le goût de Paris s'est trouvé* » *conforme au goût d'Athènes*; » dit Racine dans sa préface » d'Iphigénie; c'est-à-dire, » comme il le dit lui-même, » que les spectateurs ont été » émus à Paris des mêmes cho- » ses qui ont mis autrefois en » larmes le plus sçavant peu- » ple de la Grece. Il en est du » goût pris dans le sens figuré, » comme du goût dans le sens » propre.

» Les viandes plaisent ou dé- » plaisent au goût sans qu'on » soit obligé de dire pourquoi; » un ouvrage d'esprit, une » pensée, une expression plait » ou déplait sans que nous » soyons obligés de pénétrer la » raison du sentiment dont nous » sommes affectés.

» Pour se bien connoître en » mets, & avoir un goût sûr, » il faut deux choses, 1°. l'or- » gane délicat; 2°. de l'expé- » rience, s'être trouvé souvent » dans les bonnes tables, &c. » On est alors plus en état de » dire pourquoi un mets est » bon ou mauvais. Pour être » connoisseur en ouvrages d'es- » prit, il faut un bon jugement, » c'est un présent de la nature; » cela dépend de la disposition » des organes; il faut en- » core avoir fait des observa- » tions sur ce qui plait ou sur » ce qui déplait; il faut avoir » sçu allier l'étude & la médi- » tation avec le commerce des » personnes éclairées, alors » on est en état de rendre rai- » son des regles & du goût.

» Les viandes & les assaison-

» nemens qui plaisent aux uns, » déplaisent aux autres ; c'est » un effet de la différente cons- » titution des organes du » goût. Il y a cependant sur ce » point un goût général, auquel » il faut avoir égard ; c'est-à- » dire, qu'il y a des viandes » & des mets qui sont plus gé- » néralement au goût des per- » sonnes délicates. Il en est de » même des ouvrages d'esprit. » Un Auteur ne doit pas se » flatter d'attirer à lui tous les » suffrages, mais il doit se con- » former au goût général des » personnes éclairées qui sont » au fait.

» Le goût, par rapport aux » viandes, dépend beaucoup » de l'habitude & de l'éduca- » tion ; il en est de même du » goût de l'esprit. Les idées » exemplaires que nous avons » reçues dans notre jeunesse, » nous servent de regle dans un » âge plus avancé ; telle est la » force de l'éducation, de l'ha- » bitude & du préjugé. Les » organes, accoutumés à une » telle impression, en sont flat- » tés de telle sorte, qu'une » impression indifférente ou » contraire les afflige ; ainsi, » malgré l'examen & les dis- » cussions, nous continuons » souvent à admirer ce qu'on » nous a fait admirer dans les » premières années de notre » vie ; & delà peut-être les » deux partis, l'un des An- » ciens, & l'autre des moder- » nes. «

On a quelquefois reproché à M. du Marsais d'être un peu prolixe ; & il faut avouer qu'il étoit possible, par exemple, de donner moins d'exemples de la Métaphore, & de les développer avec moins d'étendue ; mais, qui est-ce qui ne porte point envie à une si heureuse prolixité ? L'Auteur d'un Dictionnaire de langues ne peut pas lire cet article de la Métaphore sans être frappé de l'exactitude étonnante de notre Grammairien, à distinguer le sens propre du sens figuré, & à assigner dans l'un le fondement de l'autre. S'il le prend pour modele, croit-on que le Dictionnaire qui sortira de ses mains, ne vaudra pas bien la foule de ceux dont on accable nos jeunes étudians sans les éclairer ? D'autre part, l'excellente digression que nous venons de voir sur le goût, n'est-elle pas une preuve des précautions qu'il faut prendre de bonne heure, pour former celui de la jeunesse ? N'indique-t-elle pas même ces précautions ? Et un instituteur, un pere de famille, qui met beaucoup au-dessus du goût littéraire des choses qui lui sont en effet préférables, l'honneur, la probité, la religion, verra-t-il froidement les attentions qu'exige la culture de l'esprit, sans conclure que la formation du cœur en exige encore de plus grandes, de plus suivies, de plus scrupuleuses ? Revenons à ce que notre philosophe a

encore à nous dire sur la Métaphore.

Remarques sur le mauvais usage des Métaphores.

» Les Métaphores sont défectueuses, 1°. quand elles sont tirées des sujets bas. Le P. de Colonia reproche à Tertullien d'avoir dit que le Déluge universel fut la lessive de la nature. *Ignobilitatis vitio laborare videtur celebris illa Tertulliani Metaphora, qua diluvium appellat naturæ generale lixivium.* De Arte Rhet.

» 2°. Quand elles sont forcées, prises de loin, & que le rapport n'est point assez naturel, ni la comparaison assez sensible; comme quand Théophile a dit: *Je baignerai mes mains dans les ondes de tes cheveux*; & dans un autre endroit, il dit que *la charrue écorche la plaine.* Théophile, dit M. de la Bruyere, caract. ch. 1. des ouvrages de l'esprit, la charge de ses descriptions, s'appesantit sur les détails; il exagere, il passe le vrai dans la nature, il en fait le Roman. On peut rapporter à la même espece les Métaphores qui sont tirées de sujets peu connus.

» 3°. Il faut aussi avoir égard aux convenances des différens styles. Il y a des Métaphores qui conviennent au style poëtique, qui seroient déplacées dans le style oratoire. Boileau a dit, Ode sur la prise de Namur:

» *Accourez, troupe sçavante;*
» *Des sons que ma lyre enfante*
» *Ces arbres sont réjouis.*

» On ne diroit pas en prose qu'une lyre enfante des sons. Cette observation a lieu aussi à l'égard des autres tropes; par exemple, *lumen* dans le sens propre, signifie lumiere. Les Poëtes Latins ont donné ce nom à l'œil par Métonymie. Les yeux sont l'organe de la lumiere, & sont pour ainsi dire, le flambeau de notre corps. *Lucerna corporis tui est oculus tuus.* Luc XI. 34. Un jeune garçon fort aimable étoit borgne; il avoit une sœur fort belle qui avoit le même défaut. On leur appliqua ce distique, qui fut fait à une autre occasion sous le regne de Philippe II. roi d'Espagne.

» *Parve puer, lumen quod habes*
» *concede sorori;*
» *Sic tu cæcus Amor, sic erit*
» *illa Venus.*

» Où vous voyez que *lumen* signifie l'œil. Il n'y a rien de si ordinaire dans les Poëtes Latins, que de trouver *lumina* pour les yeux; mais, ce mot ne se prend point en ce sens dans la prose.

» 4°. On peut quelquefois adoucir une Métaphore en la changeant en comparaison, ou bien en ajoutant quelque

» correctif; par exemple, en » disant *pour ainsi dire*, *si l'on* » *peut parler ainsi*, &c. *l'art doit* » *être*, *pour ainsi dire*, *enté sur la* » *nature*, c'est-à-dire, la nature » soutient l'art & lui sert de » base, & l'art embellit & per- » fectionne la nature.

» 5°. Lorsqu'il y a plusieurs » Métaphores de suite, il n'est » pas toujours nécessaire qu'el- » les soient tirées exactement » du même sujet, comme on » vient de le voir dans l'exem- » ple précédent. *Enté* est pris » de la culture des arbres; » *soutien*, *base*, sont pris de » l'architecture. Mais, il ne » faut pas qu'on les prenne de » sujets opposés, ni que les » termes Métaphoriques, dont » l'un est dit de l'autre, exci- » tent des idées qui ne puissent » point être liées, comme si l'on » disoit d'un Orateur, *c'est un* » *torrent qui s'allume*, au lieu de » dire, *c'est un torrent qui entraî-* » *ne*. On a reproché à Malherbe » d'avoir dit, liv. II. *Voyez* les » observ. de Ménage sur les » poësies de Malherbe.

» ***Prends ta foudre, Louis, & va***
» ***comme un lion.***

» Il falloit plutôt dire comme » Jupiter.

» Dans les premieres éditions » du Cid, Climene disoit, act. » III. sc. 4.

» ***Malgré des feux si beaux qui***
» ***rompent ma colere.***

» *Feux* & *rompent* ne vont » point ensemble, c'est une » observation de l'Académie » sur le vers du Cid. Dans les » éditions suivantes, on a mis » *troublent* au lieu de *rompent*. Je » ne sçais si cette correction ré- » pare la premiere faute.

» *Ecorce*, dans le sens propre, » est la partie extérieure des » arbres & des fruits, c'est leur » couverture. Ce mot se dit fort » bien dans un sens métaphori- » que pour marquer les dehors, » l'apparence des choses. Ainsi, » on dit que les ignorans s'ar- » rêtent à l'écorce, qu'ils s'atta- » chent, qu'ils s'amusent à l'écor- » ce. Remarquez que tous ces » verbes, *s'arrêtent*, *s'attachent*, » *s'amusent*, conviennent fort » bien avec l'écorce prise au pro- » pre; mais, vous ne diriez pas au » propre *fondre l'écorce*; *fondre* » se dit de la glace ou du métal. » Vous ne devez donc pas dire » au figuré *fondre l'écorce*. Il faut » avouer que cette expression » paroît trop hardie dans une » Ode de Rousseau, l. III. Ode » 6. pour dire que l'hiver est » passé, & que les glaces sont » fondues, il s'exprime de cette » sorte:

» *L'hiver qui si long-tems a fait*
» *blanchir nos plaines,*
» *N'enchaîne plus le cours des pai-*
» *sibles ruisseaux;*
» *Et les jeunes zéphirs, de leurs*
» *chaudes haleines,*
» *Ont fondu l'écorce des eaux.*

» 6°. Chaque langue a des » métaphores particulieres, qui » ne sont point en usage dans

» les autres langues ; par exemple, les Latins disoient d'une » armée, *dextrum* & *finistrum* » *cornu* ; & nous disons, *l'aîle* » *droite* & *l'aîle gauche*.

» Il est si vrai que chaque » langue a ses métaphores pro- » pres & consacrées par l'usa- » ge, que si vous en changez » les termes par les équivalens » même qui en approchent le » plus, vous vous rendez ri- » dicule. Un étranger qui, de- » puis devenu un de nos ci- » toyens, s'est rendu célebre » par ses ouvrages, écrivant » dans les premiers tems de son » arrivée en France à son pro- » tecteur, lui disoit : *Monsei-* » *gneur, vous avez pour moi des* » *boyaux de pere*, il vouloit dire » *des entrailles*.

» On dit, *mettre la lumiere* » *sous le boisseau*, pour dire ca- » cher ses talens, les rendre » inutiles. L'auteur du poëme » sur la Madeleine, liv. VII. » p. 117. ne devoit donc pas » dire, *mettre le flambeau sous* » *le nid*. »

Qu'il nous soit permis d'ajouter (*a*) à ces six remarques un septieme principe que nous trouvons dans Quintilien ; (*b*) c'est que l'on donne à un mot un sens métaphorique, ou par nécessité, quand on manque de termes propres, ou par une raison de préférence, pour présenter une idée avec plus d'énergie ou avec plus de décence. Toute métaphore qui n'est pas fondée sur l'une de ces considérations, est déplacée. *Id facimus, aut quia necesse est, aut quia significantiùs, aut quia decentiùs. Ubi nihil horum præstabit, quod transferetur, improprium erit.*

Mais, la métaphore assujettie aux loix que la raison & l'usage de chaque langue lui prescrivent, est non seulement le plus beau & le plus usité des tropes, mais c'en est le plus utile ; il rend le discours plus abondant par la facilité des changemens & des emprunts, & il prévient la plus grande des difficultés, en désignant chaque chose par une dénomination caractéristique. (*c*) *Copiam quoque sermonis auget permutando, aut mutuando quod non habet ; quodque difficillimum est, præstat ne ulli rei nomen deesse videatur.* Ajoutez à cela que le propre des métaphores, pour employer les termes de la traduction de M. l'abbé Colin, » est d'agiter » l'esprit, de le transporter tout » d'un coup d'un objet à un » autre ; de le presser, de com- » parer soudainement les deux » idées qu'elles présentent, & » de lui causer par de vives & » promptes émotions un plai- » sir inexprimable. » *Ea propter similitudinem transferunt animos & referunt, ac movent huc & illuc ; qui motus cogitationis, celeriter agitatus, per se ipse delec-*

(*a*) Quintilian. L. VIII. c. 6.
(*b*) Quintilian. L. VIII. c. 6.

(*c*) Quintilian. L. VIII. c. 6.

tat. Cicer orat. n. 39. Sect. 134. Et dans la traduction de M. l'abbé Colin, ch. IX. » La Métaphore, dit de P. Bouhours, » man. de bien penser, dialogue 2. est de sa nature une » source d'agrémens; & rien » ne flatte peut-être plus l'esprit que la représentation » d'un objet sous une image » étrangere. Nous aimons, suivant la remarque d'Aristote, à » voir une chose dans un autre; » & ce qui ne frappe pas de » soi-même, surprend dans un » habile étranger & sous un » masque. » C'est la note du traducteur sur le texte que l'on vient de voir.

MÉTAPHYSICIEN, *Metaphysicus*, celui qui s'attache à la Métaphysique, qui sçait la Métaphysique. Le Métaphysicien considere les premiers principes des connoissances, les idées universelles, &c.

MÉTAPHYSIQUE, *Metaphysica*, science qui considere les esprits & les êtres immatériels. C'est la derniere partie de la Philosophie, dans laquelle l'esprit s'éleve au-dessus des êtres créés & corporels, s'attache à la contemplation de Dieu, des Anges, & des choses spirituelles, & juge des principes des sciences par abstraction & en les détachant des choses matérielles. Aristote a écrit plusieurs livres de Métaphysique. Si le P. Mallebranche & M. Locke ont laissé encore bien des ténebres dans une matiere aussi abstraite que la Métaphysique, ils l'ont du moins traitée autrement que les Anciens, & en ont parlé avec plus de clarté & avec plus d'intelligence.

On l'appelle aussi Théologie naturelle ou science générale; & c'est comme le tronc & la racine de toutes les sciences. Son objet est l'Être en général, entant qu'il est séparé de toute matiere; soit réellement, soit par la pensée.

M. Duhamel prétend que ce nom a été formé par les sectateurs d'Aristote, & qu'il lui a été tout à fait inconnu.

Ce mot vient de μετὰ τὰ φυσικὰ, c'est-à-dire, ce qui est après les livres de Physique. Il y en a qui expliquent la préposition μετὰ dans un autre sens, & qui disent qu'elle signifie dans ce mot, *au-delà*, *au-dessus*, parce que les matieres que traite la Métaphysique, sont au-dessus de celles que traite la Physique.

MÉTAPONTE, *Metapontum* ou *Metapontium*, Μεταπόντιον, (*a*) ville d'Italie dans la grande Grece, étoit située au fond du golfe de Lucanie, aujourd'hui le golfe de Tarente, entre le fleuve Bradanus & le

(*a*) Strab. pag. 254, 255, 264, 265. Tit. Liv. L. I. c. 18. L. VIII. c. 24. L. XXII. c. 61. L. XXV. c. 11, 15. L. XXVII. c. 1, 16. Just. L. XII. c. 2. L. XX. c. 2. Plin. Tom. I. pag. 165, 706. Ptolem. L. III. c. 1. Pomp. Mel. pag. 129. Diod. Sicul. pag. 787. Thucyd. p. 512. Cicer. de Finib. Bon. & Mal. L. V. c. 4. Plut. Tom. I. p. 185.

fleuve Casuentum, à cent quatre-vingt-dix stades d'Héraclée.

On dit que cette ville fut bâtie par les Pyliens & par Nestor leur chef, au retour de la guerre de Troie. On ajoute qu'ils cultiverent la terre avec tant de succès, qu'ils se trouverent en état de consacrer dans le temple de Delphes une statue d'or en l'honneur de l'Été. Ils y avoient aussi consacré un Jupiter tourné vers le Soleil levant, qui avoit une couronne de lys sur la tête, & tenoit une aigle d'une main & une foudre de l'autre. Ce dernier ouvrage étoit de la façon d'Aristonoüs de l'isle d'Egine.

Quelques-uns prétendent que Ménalippe fut conduite à Métaponte avec son fils Bœotus. Antiochus, cité par Strabon, croit que cette ville se nommoit autrefois Métabe; qu'elle prit ensuite le nom de Métaponte, & que Ménalippe ne se retira pas à Métabe, mais à Dium. Selon Ephore, Métaponte fut fondée par Daulius, tyran de cette Crissa qui étoit près de Delphes. Il y a encore une autre tradition sur l'origine de cette ville. On dit que Leucippus, étant arrivé dans le païs à la tête d'une colonie, demanda aux Tarentins ce lieu pour un jour & une nuit, & qu'il ne voulut pas ensuite le leur rendre. Quand ils le lui redemandoient pendant le jour, il disoit qu'ils le lui avoient aussi accordé pour la nuit suivante; & la nuit, il répondoit que c'étoit pour le jour suivant.

L'an 303 avant Jesus Christ, les Lucaniens à la vue d'une armée nombreuse que commandoit le Spartiate Cléonyme, ayant jugé à propos de se réconcilier avec les Tarentins, ceux de Métaponte furent les seuls qui s'y opposerent; là-dessus Cléonyme conseilla aux Lucaniens de se jetter sur leurs terres, où ayant rencontré les Métapontins eux-mêmes en corps d'armée, il leur parut redoutable. En effet, étant entré à quelque tems de-là dans leur ville comme ami, il trouva moyen de tirer d'eux plus de six cens talens d'argent, & de se faire donner pour ôtages deux cens jeunes filles, qu'il destinoit sous ce titre ou sous ce prétexte à ses plaisirs. Car, ayant renoncé jusqu'à l'habit de Lacédémone, il se plongeoit dans la débauche, & se faisoit des Esclaves de ceux qui se fioient à sa parole; ainsi, avec toutes les troupes dont il étoit accompagné, il n'exécuta rien qui fût digne de la réputation de sa patrie.

Les Métapontins furent du nombre des peuples qui abandonnerent le parti des Romains après la bataille de Cannes. Un jour qu'Annibal étoit chez eux, il envoya deux députés à Q. Fabius Verrucosus, qui étoit à Tarente avec des lettres supposées des premiers de la ville, qui promettoient à ce Général de lui livrer Métaponte, avec la garnison Carthaginoise,

à condition qu'on leur pardonneroit leur révolte. Q. Fabius Verrucosus crut bonnement que les propositions qu'on lui faisoit étoient sinceres. C'est pourquoi, il marqua aux députés le jour qu'il devoit s'approcher de Métaponte, & les renvoya avec des lettres pour les premiers de cette ville, qui furent portées sur le champ à Annibal. Celui-ci, ravi de voir que sa fraude avoit si bien réussi, & que Q. Fabius Verrucosus avoit donné dans le panneau, plaça une embuscade près de Métaponte. Mais, Q. Fabius Verrucosus ayant consulté les Auspices, avant que de sortir de Tarente, les trouva contraires deux fois de suite. Pour s'éclaircir davantage de ce qu'il avoit à espérer, il immola une victime; & l'Aruspice, après en avoir considéré les entrailles, pour découvrir la volonté des Dieux, l'avertit de se tenir sur ses gardes; que les ennemis travailloient à le surprendre, & à le faire tomber dans leurs pieges. Il se tint donc en repos. Les Métapontins, qui ne le virent point arriver au jour marqué, renvoyerent vers lui les mêmes députés, pour le presser de venir. Mais, il les fit arrêter; & la crainte de la question, dont il les menaça, leur fit tout avouer.

Cette ville fut la demeure de Pythagore, qui s'y retira de Crotone, & y finit ses jours. Justin dit que les habitans faisoient voir dans le temple de Minerve les instrumens de fer, dont Épéus s'étoit servi pour faire le cheval de Troie. Hipparque l'astronome y dressa ses tables.

Métaponte eut beaucoup à souffrir de la part des Samnites; on assure même qu'ils en vinrent jusqu'à la détruire. Comme ce lieu étoit devenu désert, on y appella une colonie des Achéens, dans la crainte que les Tarentins qui en étoient voisins, ne s'en emparassent.

Du tems de Pausanias, cette ville étoit ruinée, & il n'en restoit alors, selon, ce qu'il rapporte, que le théâtre & le mur d'enceinte. On prétend cependant qu'elle subsiste encore. Quelques Géographes veulent que ce soit Féliciori, dans la Calabre ultérieure; d'autres croyent que c'est Trebigazze. Il y en a enfin qui pensent que cette ville s'appelle à présent Torre di Mare.

MÉTAPONTINS, *Metapontini*, les habitans de Métaponte. *Voyez* Métaponte.

MÉTAPONTINUS AGER, (a) le territoire de Métaponte, selon Tite-Live. *Voyez* Métaponte.

MÉTAURUM, *Metaurum*, ville d'Italie. *Voyez* Métaurus.

MÉTAURUS, *Metaurus*, Μέταυρος, (b) fleuve d'Italie dans l'Ombrie. Il avoit, suivant

(a) Tit. Liv. L. XXIV. c. 20.
(b) Strab. p. 227. Pomp. Mel. p. 127. Plin. T. I. p. 171. Tit. Liv. L. XXVII. c. 47. & seq.

les cartes de M. d'Anville, sa source dans les montagnes, & alloit se rendre dans la mer Adriatique entre Ancone & Ariminum. Il est fait mention de ce fleuve dans Strabon, dans Pomponius Méla, dans Pline, & dans Tite-Live. Il est devenu célebre par la défaite cruelle que les Carthaginois y essuyerent, l'an 207 avant Jesus-Christ, & où ils perdirent Asdrubal leur Général, & frere d'Annibal.

C'est aujourd'hui le Métaro ou Métro dans le duché d'Urbain.

MÉTAURUS, *Metaurus*, Μέταυρος, (*a*) autre fleuve d'Italie, dans le païs des Bruttiens, entre le pont d'Hercule & la ville de Tauroëntum, selon Pline. Il avoit son embouchure dans la mer Tyrrhene, vis à-vis les isles Éoliennes, qui en étoient éloignées de près de vingt-cinq mille pas. Ce fleuve se nomme aujourd'hui Marro, selon le P. Hardouin.

MÉTAURUS, *Metaurus*, Μέταυρος. (*b*) port d'Italie, au païs des Bruttiens, situé à l'embouchure du fleuve du même nom. C'est Strabon qui en parle. Mais, il y a apparence qu'il est question de la même ville que Pomponius Méla nomme Métaurum. Quelques-uns croyent que ce lieu étoit où est à présent Drosi.

MÉTELLA [CÉCILIA] ; *Cæcilia Metella*, Καικιλία Μέτελλα, (*c*) sœur de Q. Cécilius Métellus, surnommé le Numidique, fut femme de L. Lucullus, & mere du célebre Lucullus, qui vainquit Mithridate. Si l'on en croit Plutarque, elle eut une très-mauvaise réputation, comme n'ayant pas vécu avec beaucoup de sagesse & de retenue.

MÉTELLA [CÉCILIA], (*d*) *Cæcilia*, *Metella*, Καικιλία Μέτελλα, fille de Q. Cécilius Métellus, surnommé le Pieux, fils du Numidique, épousa en premieres noces M. Émilius Scaurus, dont elle eut un fils qui porta le nom du pere, & une fille nommée Émilia, mariée d'abord à M. Acilius Glabrion, & ensuite au grand Pompée, & qui mourut en couches. Cécilia Métella se remaria à L. Sylla. Elle courut un très-grand danger, lorsque L. Corn. Cinna & Cn. Carbon, qui étoient de la faction opposée à L. Sylla, se furent emparés de Rome, vers l'an 87, avant l'ere Chrétienne, & elle fut obligée de fuir en Asie vers son époux qui y faisoit la guerre. Les discours outrageans, que les Athéniens, assiégés par L. Sylla, tinrent contre cette Dame, furent cruellement punis.

C'étoit une femme fort respectable & par sa naissance &

(*a*) Strab. p. 256. Plin. Tom. I. pag. 158. 164.
(*b*) Strab. p. 256. Pomp. Mel. p. 130.
(*c*) Plut. T. I. p. 491.

(*d*) Plut. Tom. I. pag. 455, 473. & *seq.* Crév. Hist. Rom. Tom. V. pag. 618. Tom. VI. pag. 79.

par sa vertu. Son nom marque assez sa noblesse; & elle étoit tellement estimée, que L. Sylla l'ayant épousée lorsqu'il venoit d'être nommé Consul, le peuple qui l'avoit jugé digne de la premiere charge de la République, le croyoit à peine digne d'être le mari de Cécilia Métella. Aussi L. Sylla eut-il toujours pour elle une grande considération; & les Athéniens ne pouvoient l'offenser par un endroit plus sensible, qu'en attaquant sa femme.

Cette Dame mourut l'an 79 avant Jesus-Christ. Elle tomba malade pendant une fête que donnoit L. Sylla, à l'occasion d'une offrande qu'il fit à Hercule de la dixieme partie de son bien. Il ne falloit pas qu'une réjouissance de religion fût troublée par l'appareil lugubre de la mort & du deuil. C'est pourquoi, L. Sylla, homme fort pieux, de l'avis des Pontifes, répudia Cécilia Métella; & la fit transporter encore vivante dans une maison étrangere. Il lui fit néanmoins des obseques magnifiques; & cela, au mépris des loix qu'il avoit portées lui-même pour fixer ces sortes de dépenses.

Cécilia Métella avoit eu plusieurs enfans de L. Sylla. Un jour qu'elle étoit accouchée de deux jumeaux, d'un fils & d'une fille, il appella le fils Faustus, & la fille Fausta, parce que les Romains appelloient *Faustum* ce qui étoit heureux & de bon augure.

Il a été parlé de cette Dame, ainsi que de la précédente, au mot Cécilia.

MÉTELLUS, *Metellus*, (a) Μέτελλος, célebre famille Romaine. On remarque que dans cette famille on étoit avide de surnoms ambitieux. Il y eut un Métellus qui se fit surnommer Macédonicus, quoique ce qu'il avoit fait en Macédoine ne fût pas comparable à la conquête de ce Royaume par Paul Émile, qui cependant n'en avoit pris aucun nouveau surnom. Le fils & le neveu de ce Métellus Macédonicus se décorerent des titres de Baléaricus & de Dalmaticus. On trouve dans la même famille ceux de Numidicus & de Créticus, &c. On reconnoît par-là la vérité de ce qu'a observé Tite-Live, que l'exemple du premier Scipion l'Africain, donna lieu à la vanité de ceux qui le suivirent de se parer de titres semblables, sans les avoir aussi bien mérités que lui.

MÉTELLUS [L. CÉCILIUS], *L. Cæcilius Metellus*, (b) fut élevé au Consulat avec C. Furius Pacilus, l'an de Rome 501, & 251 avant Jesus-Christ. Il ne se fit rien de considérable cette année. Les Consuls, qui étoient passés en Sicile, n'attaquerent point l'ennemi, &

(a) Roll. Hist. Rom. Tom. V. p. 270.

(b) Tit. Liv. L. XIX. Epitom. Plin. Tom. I. pag. 398, 399, 623. Roll. Hist. Rom. T. II. p. 531. *& suiv.* Tom. III. pag. 3.

n'en furent point non plus attaqués.

L'année suivante, on continua à L. Cécilius Métellus en qualité de Proconsul le commandement de l'armée de Sicile, où il étoit resté, pendant que son Collegue étoit retourné à Rome pour l'élection des Consuls. Il se donna cette année un grand combat près de Panorme, dans lequel les Carthaginois furent vaincus avec une perte considérable. Vingt mille des leurs resterent sur la place, & ont leur prit cent quarante-deux éléphans. L. Cécilius Métellus les envoya tous à Rome.

Voici comme il s'y prit pour ce transport, qui n'étoit pas facile, parce qu'il n'avoit point de vaisseaux propres pour une telle opération. On commença par amasser un grand nombre de tonneaux vuides, qu'on attachoit ensemble deux à deux par le moyen d'une poutre qu'on inféroit entre ces tonneaux, laquelle les empêchoit de s'entreheurter & de se séparer. On construisoit dessus une espece de plancher formé d'ais, qu'on couvroit de terre & d'autres matériaux, aux deux côtés duquel on élevoit un garde-fou, c'est-à-dire, comme une petite muraille, pour empêcher les éléphans de tomber dans l'eau. Ils y entroient de dessus la terre sans peine, avançoient sur la mer sans s'en appercevoir, & arrivoient, à la faveur de ces radeaux, jusqu'au bord du rivage comme s'ils eussent toujours été portés sur terre. L. Cécilius Métellus fit ainsi transporter tous ses éléphans jusqu'à Rhege; & de-là on les conduisit à Rome, où ils furent exposés dans le Cirque; spectacle qui fit autant de plaisir au peuple, qu'il avoit jusques-là causé de terreur aux troupes.

L. Cécilius Métellus retourna lui-même à Rome bientôt après; & ayant obtenu les honneurs du Triomphe, il fit marcher devant son char treize Officiers considérables de l'armée Carthaginoise, & cent vingt éléphans.

Il fut élevé de nouveau au Consulat avec Num. Fabius Butéon, l'an de Rome 505, & 247 avant Jesus-Christ. Ces deux Généraux, étant passés en Sicile, etoient occupés, l'un au siege de Lilybée, l'autre à celui de Drépane. Amilcar, du poste qu'il avoit occupé, les harceloit continuellement; & cette manœuvre dura plusieurs années. On mit des deux côtés tout en usage. C'étoient tous les jours de nouvelles ruses de guerre, des pieges, des surprises, des approches, des attaques. Rien ne fut oublié; mais, il ne se passa rien de décisif.

Quelques années après, un incendie consuma à Rome presque tous les édifices qui étoient autour de la grande place, entr'autres le temple de Vesta. Ici le feu éternel, confié à la garde des Vestales, céda au feu passager. Ces Prêtresses, ne songeant qu'à se dérober aux flam-

mes par la fuite, laisserent à la Déesse le soin de se sauver elle-même & tout ce qui lui appartenoit. Le grand-prêtre L. Cécilius Métellus, plus courageux & plus religieux que les Vestales, se jetta tête baissée au milieu des flammes, & tira de l'incendie les choses sacrées, & sur-tout le Palladium, gage certain, selon eux de l'éternité de l'Empire. Il y perdit la vue, & eut un bras à demi-brûlé. Le peuple, pour récompenser un zele si généreux & si louable, lui accorda le privilege singulier & inoui jusques-là, de se faire conduire au Sénat dans un char; grande & magnifique distinction, mais méritée par un triste évenement.

L. Cécilius Métellus fut aussi Dictateur, Maître de la cavalerie, & Commissaire pour faire des distributions de terres.

MÉTELLUS [L. Cécilius], *L. Cæcilius Metellus*, (a) voulut après la bataille de Cannes s'enfuir de l'Italie, l'an de Rome 536 & 216 avant J. C.

Ceux, qui s'étoient sauvés de cette malheureuse journée, délibérant un jour entr'eux, sur ce qu'ils avoient à faire dans une telle conjoncture, on vint leur dire qu'ils s'entretenoient de vaines espérances; que c'en étoit fait de la République; qu'un nombre considérable de jeunes gens des plus qualifiés, qui avoient à leur tête L. Cécilius Métellus, cherchoient des vaisseaux, dans le dessein de quitter l'Italie, & de s'embarquer pour se retirer chez quelque Roi, ami des Romains. Parmi tous les malheurs qui avoient affligé la République, on n'avoit point encore d'exemple d'une résolution si désespérée & si funeste. Ainsi, tous ceux qui étoient dans le Conseil, demeurererent interdits à cette nouvelle. La plupart gardoient un morne silence. Quelques-uns proposoient de mettre la chose en délibération, lorsque le jeune P. Scipion, à qui les destins réservoient la gloire de conduire cette guerre à une heureuse fin, soutint qu'il n'y avoit pas à balancer dans une affaire de cette nature; qu'il étoit question d'agir, & non de délibérer; que ceux qui aimoient la République, n'avoient qu'à le suivre; que les ennemis n'étoient en aucun lieu plus véritablement, que dans celui où l'on formoit de pareils desseins. Après ces paroles, il marcha droit à la maison où logeoit L. Cécilius Métellus, suivi d'un petit nombre des plus zélés. Et y ayant trouvé assemblés les jeunes gens dont on leur avoit parlé, il tira son épée, & leur en présentant la pointe : » Je » jure le premier, dit-il, que » je n'abandonnerai point la » République, & que je ne » souffrirai pas qu'aucun autre

(a) Tit. Liv. L. XXII. c. 53. L. XXIV. c. 18, 43. Roll. Hist. Rom. Tom. III. pag. 240, 241, 354, 355.

» l'abandonne. Grand Jupiter, » je vous prends à témoin de » mon ferment; & je consens, » si je manque à l'exécuter, » que vous me fassiez périr, moi » & les miens, de la mort la plus » cruelle. Faites le même ser- » ment que moi, L. Cécilius » Métellus, & tous ceux qui » sont ici avec vous. Quicon- » que refusera d'obéir, perdra » sur le champ la vie. » Ils jurerent tous, aussi effrayés que s'ils eussent vu & entendu Annibal vainqueur, & permirent à P. Scipion de les faire garder à vue.

Deux ans après, les Censeurs firent appeller devant eux ceux qui, après la bataille de Cannes, étoient accusés d'avoir voulu abandonner la République & sortir de l'Italie. L. Cécilius Métellus, alors Questeur, étoit le plus considérable d'entr'eux. Il eut ordre, & ses complices après lui, de se défendre; & n'ayant pu se justifier, ils demeurerent convaincus d'avoir tenu, contre les intérêts de la République, des discours qui tendoient à former une conjuration pour abandonner l'Italie. Ceux-là & quelques autres furent privés de tous suffrages dans les assemblées, chassés de leur tribus, exclus de la société des citoyens Romains, dans laquelle ils ne restoient que pour payer les impôts, sans être admis à aucune charge; & ceux d'entr'eux à qui la République entretenoit un cheval, perdirent aussi cet avantage.

L. Cécilius Métellus fut nommé peu de tems après, tribun du peuple; mais, il ne fut pas plutôt en charge, qu'il cita au tribunal du peuple les Censeurs pour se venger de l'affront qu'ils lui avoient fait, en lui ôtant tous les privileges de citoyen Romain. Mais, les autres tribuns du peuple s'étant opposés à l'entreprise de L. Cécilius Métellus, & n'ayant pas voulu qu'ils fussent mis au nombre des accusés pendant leur Censure, il fut obligé de les laisser en repos.

MÉTELLUS [Q. CÉCILIUS], *Q. Cæcilius Metellus*, (a) fut créé Pontife, l'an de Rome 536, & 216 avant Jesus-Christ. Sept ans après, il étoit Édile Plébeien avec C. Servilius, & l'année suivante Édile Curule avec le même Servilius. Ils célébrerent les jeux Romains cette année deux jours de suite.

Q. Cécilius Métellus servit l'année d'après en qualité de Lieutenant sous les consuls C. Claudius Néron & M. Livius. Après le gain d'une grande bataille sur les Carthaginois qui laisserent sur la place cinquante-six mille des leurs avec Asdrubal leur Général, Q. Cécilius Métellus fut un de ceux qu'on choisit pour en porter la nouvelle à Rome. Les députés

(a) Tit. Liv. L. XXIII. c. 21. L. XXVII. c. 21, 36, 51. L. XXVIII. c. 9, 10, 46. L. XXIX. c. 11, 20, 21. Roll. Hist. Rom. Tom. III. pag. 611. *& suiv.*

arriverent dans la place publique, entourés d'une multitude infinie de toute sorte de gens, qui s'adressoient à eux, ou à ceux de leur suite, pour sçavoir ce qui s'étoit passé; & à mesure qu'ils apprenoient que le Général des ennemis avoit été tué, & toute son armée taillée en pieces, & que les Consuls & les légions étoient en bon état, ils alloient au plus vîte faire part aux autres de la joie dont ils étoient remplis. Les députés arriverent assez difficilement dans le Sénat; & on eut encore plus de peine à empêcher que le peuple n'y entrât avec eux, & ne se confondît avec les Sénateurs. Les lettres ayant été lues devant eux, furent portées dans l'assemblée du peuple, à qui on en fit aussi la lecture. L. Véturius Philon ensuite exposa plus en détail ce qui s'étoit passé; & son récit fut suivi de cris de joie & d'applaudissemens de tout le peuple, qu'il seroit difficile de bien représenter. Les citoyens sortirent aussitôt de la place publique, les uns pour aller dans les temples remercier les Dieux d'une si grande faveur; les autres dans leurs maisons, pour apprendre à leurs femmes & à leurs enfans un succès si grand & si inespéré. Le Sénat ordonna des prieres publiques pour trois jours en reconnoissance de cette victoire signalée.

On remarqua que le jour du triomphe des Consuls, les cavaliers donnerent mille loüanges à L. Véturius Philon & à Q. Cécilius Métellus, & exhorterent le peuple à les nommer Consuls pour l'année suivante. Les Consuls eux-mêmes confirmerent ce témoignage avantageux de la cavalerie, en faisant valoir le lendemain, dans l'assemblée du peuple, les services de ces deux Officiers, dont la valeur & la fidélité avoit le plus contribué à la victoire. Comme le tems des assemblées approchoit, & qu'on avoit été d'avis qu'elles fussent tenues par un Dictateur, le consul C. Claudius Néron éleva à cette dignité M. Livius, qui se choisit pour maître de la cavalerie Q. Cécilius Métellus. Ce souverain Magistrat le nomma ensuite Consul avec L. Véturius Philon. On leur donna à tous deux pour département le païs des Bruttiens, avec la commission de faire la guerre à Annibal.

Q. Cécilius Métellus fut créé depuis Dictateur pour tenir les assemblées, & il nomma L. Véturius Philon pour maître de la cavalerie. Ce fut sur la fin de l'an de Rome 547, & 205 avant J. C.

L'année suivante, Q. Fabius accusa P. Scipion; & quoique les motifs d'accusation, en partie vrais, en partie faux, fussent au moins appuyés sur beaucoup de vraisemblance, on s'en tint cependant à l'avis de Q. Cécilius Métellus, qui, convenant avec Q. Fabius dans tous les autres chefs, lui étoit opposé

en ce qui regardoit la personne de P. Scipion. » Que penseroit-on, disoit-il, du Sénat & du peuple Romain, si, après avoir choisi P. Scipion encore jeune, pour recouvrer les Espagnes, ce qu'il avoit exécuté avec beaucoup de prudence & de valeur ; si, après l'avoir créé Consul, pour terminer la guerre de Carthage ; si, dans le tems même qu'il faisoit espérer à la République, qu'il arracheroit Annibal du sein de l'Italie, & dompteroit l'orgueilleuse Carthage, ils le rappelloient tout d'un coup de sa province, & le forçoient de revenir à Rome, en le condamnant sans l'entendre ; sur-tout les Locriens déclarant que c'étoit en son absence qu'on les avoit accablés de tous les maux qu'ils avoient soufferts, & ne lui reprochant tout au plus, que d'avoir eu un peu trop d'indulgence & de ménagement pour le Commandant qu'il avoit mis dans leur ville ? Que son sentiment étoit, qu'on fît partir dans trois jours, pour la Sicile, M. Pomponius, à qui cette province étoit échue ; que les Consuls envoyassent avec lui dix députés tirés du Sénat, à leur choix, & deux Tribuns du peuple avec un Édile ; & que le Préteur, avec ce Conseil, prît connoissance de toute l'affaire. S'ils reconnoissoient que ce fût par l'ordre, ou du consentement de P. Scipion qu'on eût exercé sur les Locriens les violences dont ils se plaignoient, alors ils lui ordonnassent de sortir de sa Province. Qu'en cas qu'il fût déjà passé en Afrique, les deux Tribuns du peuple & l'Édile, avec les deux Sénateurs que le Préteur jugeroit les plus propres à cette expédition, partissent aussitôt pour l'Afrique, les Tribuns & l'Édile pour ramener P. Scipion à Rome, & les deux Sénateurs, pour commander l'armée en qualité de Lieutenans, jusqu'à ce qu'on eût envoyé un autre Général en sa place. Que si au contraire M. Pomponius & les dix députés du Sénat trouvoient que P. Scipion n'eût eu aucune part au malheur des Locriens, il restât en ce cas à la tête de ses troupes, & continuât la guerre ainsi qu'il l'avoit projetté. » L'arrêt du Sénat fut dressé sur ce plan, & P. Scipion pleinement justifié.

METELLUS [M. CÉCILIUS], *M. Cæcilius Metellus*, (*a*) étoit Édile Plébeien avec Q. Mamilius, l'an de Rome 544, & 208 avant Jesus-Christ. Ces deux Magistrats célébrerent pendant trois jours les jeux populaires, & placerent trois statues dans le temple de Cérès. Deux ans après, M. Cécilius Métellus

(*a*) Tit. Liv. L. XXVII. c. 36. L. XXVIII. c. 10. L. XXIX. c. 11.

fut

fut nommé Préteur, & en cette qualité chargé de rendre la justice aux citoyens. L'année suivante, on le choisit pour être un des ambassadeurs qu'on envoya à Pessinonte en Phrygie, pour en apporter à Rome la mere des Dieux.

MÉTELLUS [Q. CÉCILIUS], *Q. Cæcilius Metellus*, (*a*) l'un des Commissaires que l'on choisit l'an de Rome 551, & 201 avant Jesus-Christ, pour distribuer par forme de récompense aux vieux soldats qui avoient terminé la guerre d'Afrique sous la conduite & les auspices de P. Scipion, la partie des territoires du Samnium & de l'Apulie qui avoit été confisquée au profit du peuple Romain.

Q. Cécilius Métellus fut depuis le chef d'une députation que l'on fit partir pour la Grece, afin d'entendre les plaintes des peuples contre le roi Philippe. Dès que les députés furent arrivés, ils ordonnerent à tous ceux qui s'étoient plaints de ce Prince, de se rendre à Tempé en Thessalie, ou d'y envoyer leurs députés. Les commissaires Romains y prirent place en qualité de médiateurs & d'arbitres; les Thessaliens, les Perrhébiens & les Athamanes y firent hardiment le personnage d'accusateurs, & Philippe fut obligé d'y comparoître comme accusé. Alors, les chefs des députations y parlerent avec aigreur ou avec modération, chacun suivant leur caractere, ou les mouvemens de haine ou d'affection qu'ils avoient pour Philippe. Ce Prince prit aussi le ton d'accusateur, pour éviter celui d'accusé. Les arbitres, après avoir entendu toutes les parties, déciderent que Philippe retireroit ses garnisons des villes où il en avoit mis, & se renfermeroit dans les anciennes bornes de la Macédoine. A l'égard des autres injures qu'ils se plaignoient réciproquement d'avoir reçues, les Commissaires déclarerent qu'ils auroient soin de faire un réglement qui pût satisfaire le Roi & les autres nations intéressées.

L'an de Rome 573 & 179 avant Jesus-Christ, M. Émilius Lépidus & M. Fulvius Nobilior, qui avoient fait éclater une inimitié réciproque en plusieurs occasions, ayant été nommés Censeurs, vinrent suivant la coutume se placer sur leurs Tribunaux élevés dans le champ de Mars, auprès de l'autel de ce Dieu. Et aussitôt les plus considérables des Sénateurs y accoururent avec une grande multitude de citoyens. Alors Q. Cécilius Métellus, l'un d'entr'eux, leur parla en ces termes. » Nous sçavons bien, Censeurs, que le peuple Romain » vient de vous rendre les arbitres & les juges de notre » bonne ou de notre mauvaise » conduite; & quoique ce soit

(*a*) Tit. Liv. L. XXXI. c. 4. L. XXXIX. c. 24. *& seq.* L. XL. c. 45, 46. Pausf. pag. 412, 413. Roll. Hist. Rom. Tom. IV. pag. 454, 455.

» à vous de nous donner des » avis, & non pas d'en recevoir » de nous, nous ne laisserons » pas cependant de vous mar- » quer ce qui fait de la peine » à tous les gens de bien, & » ce qu'ils souhaiteroient que » vous voulussiez bien réfor- » mer. Quand nous vous con- » sidérons séparément, M. Émi- » lius Lépidus, & vous M. Ful- » vius Nobilior, nous ne trou- » vons personne dans la Répu- » blique que nous voulussions » vous préférer, si on nous ren- » voyoit aux suffrages. Mais, » quand nous vous envisageons » tous deux ensemble, nous ne » pouvons pas nous empêcher » de craindre que vous ne soyez » mal assortis, & que votre » haine mutuelle ne fasse plus » de tort à la République, que » l'affection & l'estime que tous » les citoyens ont pour vous, » ne lui seront avantageuses. » Il y a bien des années que » vous vous êtes déclarés l'un » à l'autre une guerre qui vous » a été préjudiciable à tous » deux ; & il est à craindre » qu'aujourd'hui elle ne soit » plus funeste à nous & à toute » la République, qu'à vous » mêmes. Il nous seroit aisé de » vous expliquer les raisons » que nous avons de l'appré- » hender, si vous étiez d'hu- » meur à les écouter paisible- » ment. Mais, nous aimons » mieux tous tant que nous som- » mes de citoyens nous join- » dre, pour vous conjurer » d'une commune voix de met- » tre fin à vos discordes dans » ce temple même, & de souf- » frir que nous réunissions vos » cœurs par une réconciliation » sincere, comme le peuple » Romain a uni vos personnes » par ses suffrages, afin que » vous puissiez d'un consente- » ment unanime faire la revue » des Sénateurs & des Cheva- » liers, en choisir de nou- » veaux en la place de ceux » qui y manqueront, faire le » dénombrement des citoyens, » & fermer le lustre ; que vous » ayiez dans le cœur, aussi bien » que dans la bouche, ces vœux » solemnels, *que cette affaire » tourne à l'utilité & à la gloire » de mon Collegue & à la mienne.* » Et que vous persuadiez au » public que vous désirez vous- » mêmes l'accomplissement des » prieres que vous aurez adres- » sées aux Dieux. Titus Tatius » & Romulus, après avoir com- » battu comme ennemis au mi- » lieu de Rome, regnerent en- » suite dans cette même ville » avec une union & une con- » corde merveilleuses. L'ini- » mitié entre les particuliers » est-elle plus difficile à ter- » miner que la guerre entre » les nations ? Il est arrivé sou- » vent que deux peuples sont » devenus, d'ennemis qu'ils » étoient, des alliés fideles, » & quelquefois les conci- » toyens de la même patrie. » Les Albains, après la ruine » de leur ville, passerent à » Rome, & furent incorporés » avec ses habitans. Les Latins

» & les Sabins partagerent le » droit de bourgeoisie avec les » Romains, auxquels ils avoient » fait la guerre ; & cet axiome » n'est devenu commun que » parce qu'il est véritable : *Les » amitiés doivent être immortelles, » & les inimitiés mortelles.* » Il en étoit là lorsqu'il fut interrompu par un frémissement uniforme qui témoignoit que tout le monde étoit de son sentiment, & ensuite par les prieres de tous les assistans qui exhortoient les Censeurs à la réconciliation. Ces deux Magistrats, ne pouvant résister à des instances si vives, s'embrasserent, & promirent sincérement qu'oubliant tout le passé ils seroient amis dans la suite.

MÉTELLUS [Q. CÉCILIUS], *Q. Cæcilius Metellus*, (*a*) Lieutenant de L. Émilius Papus, fut un des députés que ce Général fit partir pour Rome, afin d'y annoncer la victoire qu'il avoit remportée sur Persée, l'an 168 avant J. C. C'est peut-être le même qui suit.

MÉTELLUS [L.], (*b*) *L. Metellus*, un des trois députés que les Romains envoyerent en Asie & en Afrique pour visiter les provinces des alliés. Ils vinrent à Alexandrie vers le milieu du second siecle avant l'ere Chrétienne, dans le tems que Ptolémée Évergete ou Physcon étoit sur le trône d'Égypte. *Voyez* Mummius [Sp.]

MÉTELLUS [Q. CÉCILIUS], *Q. Cæcilius Metellus*, (*c*) ayant été nommé Préteur, l'an de Rome 605, & 147 avant Jesus-Christ, marcha contre le faux Philippe Andriscus. L'armée de cet aventurier fut défaite, & lui-même contraint de prendre la fuite. Il ne manquoit à la gloire de Q. Cécilius Métellus, que de se saisir d'Andriscus. Il s'étoit réfugié chez un petit roi de Thrace, à la bonne foi duquel il se fioit. Mais, les Thraces ne se piquoient pas trop de bonne foi, & la faisoient aisément céder à leur intérêt. Celui-ci remit son hôte & son suppliant entre les mains de Q. Cécilius Métellus, pour ne point s'attirer la colere & les armes des Romains. Andriscus fut envoyé à Rome.

Un autre aventurier, qui se disoit aussi fils de Persée, & qui se faisoit nommer Alexandre, eut le même sort que le précédent, si ce n'est que Q. Cécilius Métellus ne put l'arrêter. Il s'étoit retiré dans la Dardanie, où il se tint caché. Ce fut alors que la Macédoine, qui avoit si mal usé de la liberté à elle accordée par les Romains, fut réduite en province, c'est-à-dire, traitée en païs de conquête.

Q. Cécilius Métellus étoit

(*a*) Tit. Liv. L. XLIV. c. 45.
(*b*) Just. L. XXXVIII. c. 8.
(*c*) Pausf. pag. 421. *& seq.* Valer. Maxim. L. II. c. 7. L. V. c. 1. L. IX. c. 3. Aul. Gell. L. I. c. 6. Vell. Paterc. L. I. c. 11, 12. L. II. c. 8. Plin. Tom. I. pag. 399, 400. Roll. Hist. Rom. T. V. pag. 51. *& suiv.*

encore dans cette Province, lorsqu'il apprit les troubles dont le Péloponnèse étoit agité. Il y députa quatre Romains d'une naissance distinguée qui arriverent à Corinthe, dans le tems que le Conseil y étoit assemblé. Ils y parlerent avec beaucoup de modération, exhortant les Achéens à ne pas s'attirer par une légereté imprudente & téméraire la colere des Romains. Ils furent moqués, & chassés ignominieusement de l'assemblée. Il s'assembla une troupe innombrable d'ouvriers & d'artisans autour d'eux pour les insulter. Toutes les villes d'Achaïe étoient alors comme en délire; mais, Corinthe l'emportoit sur toutes les autres, & étoit livrée à une espece de fureur. On leur avoit persuadé que Rome vouloit les asservir toutes, & détruire absolument la ligue Achéenne.

Cristolaüs, un des principaux chefs de cette ligue, profitant de la circonstance, vint à bout par ses discours séditieux de faire déclarer la guerre aux Lacédémoniens, & par contre-coup aux Romains. Ceux-ci avoient choisi pour l'un des Consuls L. Mummius, & l'avoient chargé de la guerre d'Achaïe. Q. Cécilius Métellus, qui désiroit de le prévenir, & lui enlever la gloire d'avoir terminé cette guerre, envoya de nouveaux Ambassadeurs aux Achéens, & leur promit que le peuple Romain oublieroit tout le passé, & leur pardonneroit leurs fautes, s'ils rentroient dans leur devoir, & s'ils consentoient que certaines villes, qu'on avoit désignées auparavant, fussent démembrées de la ligue. Cette proposition fut rejettée avec hauteur. Alors, Q. Cécilius Métellus fit avancer ses troupes contre les Achéens. Il les atteignit près de Scarphée, ville de la Locride, & remporta sur eux une victoire considérable, où il fit plus de mille prisonniers. Cristolaüs disparut dans la bataille, sans qu'on ait sçu depuis ce qu'il étoit devenu. On croit qu'en fuyant il tomba dans des marais où il fut noyé. Diéus prit le commandement à sa place.

Q. Cécilius Métellus rencontra ensuite mille Arcadiens dans la Béotie, près de Chéronée, qui cherchoient à retourner dans leur païs; ils furent tous passés au fil de l'épée. Delà il passa avec son armée victorieuse vers Thebes qu'il trouva entiérement déserte. Touché du triste état de cette ville, il défendit qu'on touchât aux Temples & aux maisons, & qu'on tuât ou qu'on fît prisonnier aucun des habitans qu'on trouveroit dans la ville ou dans la campagne. Il excepta de ce nombre Pythéas, l'auteur de tous leurs maux, qui lui fut amené & mis à mort.

De Thebes, après avoir pris Mégare, dont la garnison s'étoit retirée à son approche, il fit marcher ses troupes vers Corinthe, où Diéus s'étoit enfermé. Il y envoya trois des principaux de la ligue qui s'étoient

réfugiés vers lui, pour exhorter les Achéens à revenir à eux, & à accepter les conditions de paix qu'on leur offroit. Q. Cécilius Métellus souhaitoit passionnément de terminer l'affaire avant l'arrivée de L. Mummius. Les habitans de leur côté désiroient avec ardeur de voir finir leurs maux; mais, ils n'étoient pas leurs maîtres, & la faction de Diéus disposoit de tout. Les députés furent jettés en prison, & ils auroient été mis à mort, si Diéus n'eût vu la multitude extrêmement irritée du supplice qu'il avoit fait souffrir à Sosicrate, qui parloit de se rendre aux Romains. Ainsi, les prisonniers furent relâchés. Les choses étoient en cet état, lorsque L. Mummius arriva. Il avoit hâté sa marche dans la crainte de trouver tout fini à son arrivée, & de se voir enlever par un autre l'honneur de la victoire. Q. Cécilius Métellus lui laissa le commandement, & retourna en Macédoine.

Quand il fut de retour à Rome, il fut honoré du triomphe, comme vainqueur de la Macédoine & de l'Achaïe, & il prit le surnom de Macédonicus. L'imposteur Andriscus étoit traîné devant son char. Entre les dépouilles, parut ce qu'on appelloit l'escadron d'Alexandre le Grand. Ce Prince, à la bataille du Granique, avoit perdu vingt-cinq braves cavaliers de la compagnie d'élite que l'on appelloit la compagnie des amis du Roi. Il leur fit faire à chacun, par Lysippe, le plus habile ouvrier en ce genre, une statue Equestre, & il y joignit la sienne. Ces statues avoient été placées à Dium, ville de Macédoine. Q. Cécilius Métellus les fit transporter à Rome, & en décora son triomphe.

Ce Général fut élevé au Consulat avec App. Claudius Pulcher, l'an de Rome 609, & 143 avant Jesus-Christ. Ayant reçu ordre de marcher contre les Celtibériens, il fit pendant deux ans la guerre en Espagne avec de grands succès, mais dont le détail n'est pas venu jusqu'à nous. Au défaut du récit circonstancié de ses exploits, les Auteurs nous ont conservé, ce qui ne vaut pas moins, des traits qui le caractérisent, & nous donnent lieu de le regarder comme un homme supérieur.

C'étoit un esprit ferme & sévere dans le commandement. Lorsqu'il assiégeoit Contrébie, ville importante du païs des Celtibériens, cinq cohortes Romaines lâcherent pied dans une occasion, & abandonnerent le poste où il les avoit placées. Q. Cécilius Métellus leur commanda d'y retourner sur le champ, donnant ordre en même-tems au reste de l'armée de traiter en ennemi & de tuer quiconque reviendroit chercher par la fuite sa sûreté dans le camp. Un ordre si rigoureux allarma extrêmement les soldats de ces cohortes, & tous

faisoient leur testament comme allant à une mort certaine. Le Général demeura inflexible ; & sa fermeté lui réussit. Les soldats qui étoient allés au combat pour y chercher la mort, en retournerent vainqueurs. Tant un sentiment de gloire, réveillé par la crainte, a de pouvoir ; tant le désespoir donne quelquefois de courage.

La fermeté de Q. Cécilius Métellus ne dégénéroit pas néanmoins en rigueur & en cruauté ; & il étoit sensible à l'humanité jusqu'au point de la préférer à l'espérance de la victoire. Il avoit fait breche aux murailles de Nergobrige, & les assiégés se voyant près d'être forcés, s'aviserent de mettre sur la breche les enfans de Rhétogene, illustre Celtibérien, qui avoit quitté ses compatriotes pour s'attacher aux Romains. Le pere n'étoit point arrêté par la vue du danger & de la mort de ses enfans ; & il pressoit le Général de donner l'assaut. Q. Cécilius Métellus le refusa, & aima mieux renoncer à une conquête assurée, que de faire périr d'innocentes victimes ; il abandonna donc le siege de Nergobrige. Mais, s'il manqua la prise d'une ville, il trouva de quoi se dédommager dans la soumission volontaire de plusieurs autres, qui ouvrirent avec joie leurs portes à un ennemi si plein de clémence & de générosité.

Il avoit encore une autre qualité bien importante pour la conduite ; le secret. Un jour qu'un de ses amis lui demandoit ce qu'il alloit entreprendre : *Je brûlerois*, lui répondit-il, *ma tunique, si je croyois qu'elle sçût mon dessein.* Avec ces talens & par cet conduite Q. Cécilius Métellus remporta de grands avantages sur les Celtibériens. Mais, il se porta ensuite à des excès qui déparent beaucoup les éloges dont l'histoire jusqu'ici l'a comblé. Q. Pompeius, qui étoit son ennemi particulier, réussit à se faire donner en sa place le commandement des armées dans l'Espagne citérieure. Q. Cécilius Métellus en fut outré. Pour empêcher son ennemi de profiter de ses travaux, il ne craignit point de nuire au bien des affaires & au service de la République. Il diminua son armée, en donnant des congés à tous ceux qui lui en demanderent. Il dissipa les magasins qu'il avoit faits de munitions de bouche, il fit briser & jetter dans la riviere les arcs & les fleches des Crétois, qui servoient comme auxiliaires dans ses troupes ; il défendit que l'on donnât de la nourriture aux éléphans. Déplorable exemple de la foiblesse des vertus humaines ! Elles tiennent bon contre les dangers ordinaires, & paroissent long-tems pures & irrépréhensibles. Mais, dès que la passion favorite est mise en jeu, dès que l'endroit foible de l'ame est attaqué, elles rendent les armes ; tout se dérange, tout se ren-

verſe; & il paroît bien clairement alors que ce n'étoit pas à la vertu que l'on tenoit, mais aux éclats & aux agrémens qui en accompagnoient la pratique. Q. Cécilius Métellus, en voulant faire tort à ſon ennemi, s'en fit beaucoup à lui-même. Il ternit la gloire de ſes exploits en Eſpagne, qui étoient grands, & ſe priva du triomphe qui en devoit être la récompenſe.

Il parvint cependant pluſieurs années après à la Cenſure, & pendant qu'il exerçoit cette charge, il prononça un diſcours devant le peuple pour exhorter les citoyens à ſe marier. Le célibat, ſi honorable & ſi digne de louange dans le chriſtianiſme, n'étoit chez les Romains qu'une occaſion de ſe livrer à la débauche avec une licence plus effrénée, & de ſe décharger des ſoins de l'éducation des enfans, objet ſi important pour la République. Cet abus commençoit déjà à s'introduire dans Rome, tant les mauvaiſes mœurs y avoient fait de progrès en peu de tems. Aulu-Gelle nous a conſervé deux morceaux du diſcours que fit Q. Cécilius Métellus à ce ſujet. L'un renferme une fort belle réflexion, que voici.

Il paroît que dans ce qui précede, & que nous n'avons point, Q. Cécilius Métellus ſe plaignoit de la corruption des mœurs, & vouloit faire appréhender au peuple d'attirer en conſéquence ſur ſoi la colere des Dieux. Et pour leur faire ſentir qu'inutilement compteroient-ils ſur la bonté céleſte. » Les Dieux immortels, dit-il, » ne ſont pas obligés de nous » vouloir plus de bien, que » nos propres peres. Or, les » peres déshéritent leurs en- » fans incorrigibles. Que de- » vons-nous donc attendre de la » part des Dieux immortels, ſi » nous ne mettons fin à nos dé- » ſordres? Ceux-là ſeuls ont » droit de ſe promettre la fa- » veur des Dieux, qui ne ſe » nuiſent point à eux-mêmes. « Il finit par ce principe ſi cher à l'orgueil humain : *Car les Dieux doivent récompenſer, mais non donner la vertu.*

L'autre morceau eſt peu obligeant pour les Dames. » Si la » ſociété humaine, dit le ſévere » Cenſeur, pouvoit ſubſiſter » ſans les femmes, nous nous » épargnerions tous tant que » nous ſommes, les déſagré- » mens & l'embarras qu'elles » nous cauſent. Mais, comme » la nature a voulu qu'on ne pût » ni vivre avec elles fort à ſon » aiſe, ni auſſi vivre abſolu- » ment ſans elles, il vaut mieux » ſe déterminer en faveur de » la propagation du genre hu- » main, que de ne ſonger qu'à » ſe rendre plus commode une » vie qui dure ſi peu. «

Qui croiroit qu'un homme du rang de Q. Cécilius Métellus, & actuellement Cenſeur, ne fût pas en ſûreté de ſa vie dans Rome, & eut été expoſé au danger de périr en plein jour par le ſupplice des plus grands criminels? Cet odieux excès

fut le fruit des fureurs du Tribunat. Q. Cécilius Métellus avoit exclus du Sénat C. Atinius, Tribun du peuple. Celui-ci, rempli d'un désir forcené de vengeance, ayant observé le Censeur, qui revenoit du champ de Mars à midi, par la plus grande chaleur du jour, pendant que la place publique étoit déserte aussi-bien que le Capitole, le fit saisir pour le mener au haut du roc Tarpeien, & delà le précipiter. Les fils de Q. Cécilius Métellus, [il en avoit quatre, tous des premiers du Sénat] ayant appris le péril où étoit leur pere, volent à son secours. Mais, que pouvoient-ils contre un Magistrat dont la personne étoit sacrée & inviolable? Il fallut que le Censeur se fît traîner pour gagner du tems par cette résistance. Il lui en coûta de mauvais traitemens, qui allerent jusqu'à lui faire sortir le sang par les oreilles. Mais enfin, on trouva un Tribun, qui vint le prendre sous sa protection, & le sauver des fureurs de son Collegue. » Est-» ce un éloge pour les mœurs » de ces tems, dit Pline, qui » nous a conservé le détail de » cet évenement, ou bien n'est-» ce pas un nouveau sujet d'in-» dignation, qu'au milieu de » tant de Métellus l'audace » criminelle d'Atinius soit tou-» jours demeurée impunie? «

Q. Cécilius Métellus fut aussi Prince du Sénat, & il mourut pendant l'exercicè de cette charge. Un grand nombre d'écrivains ont célébré à l'envi le bonheur de ce fameux Romain. Que l'on parcoure, dit Velleius Paterculus, toutes les nations, tous les âges, toutes les conditions humaines, à peine trouvera-t-on un seul homme, que l'on puisse comparer pour le bonheur, à Q. Cécilius Métellus. Si on le considere comme personne publique, on le verra décoré du triomphe & des plus hautes dignités; on le verra jouir pendant une longue vie du premier rang entre les citoyens, & soutenir des querelles vives par rapport aux affaires publiques sans que sa réputation en ait souffert d'atteinte. Comme particulier, jamais pere de famille ne fut plus heureux. Il eut quatre fils, qu'il vit tous parvenir à un âge mûr, & qu'il eut la consolation en mourant de laisser tous en vie & comblés d'honneurs. Son lit funebre fut porté par ses quatre fils, dont l'un étoit Consulaire & actuellement Censeur, le second aussi Consulaire, le troisieme Consul, & le quatrieme avoit été Préteur, & fut élevé au Consulat deux ans après. Ajoutez ses gendres, [car il avoit trois filles toutes mariées honorablement, & qui toutes lui donnerent des petits-fils] ajoutez donc ses gendres, dont deux devinrent Consuls dans la suite. Est-ce-là mourir, s'écrie l'Historien, ou sortir heureusement de la vie? Pensée peu solide, distinction frivole chez des hommes qui n'ayant point de

certitude de l'autre vie, ne pouvoient voir dans la mort que l'anéantissement de toute félicité. C'est pour ceux qui envisagent une gloire éternelle, que la mort est véritablement un heureux passage, selon la force du mot *migrare*, qu'emploie Velleius Parterculus. *Hoc est nimirum magis feliciter de vita migrare, quàm mori.*

Ce bonheur même dont Q. Cécilius Métellus jouit pendant sa vie, ne fut pas si complet que le représente Velleius Paterculus; & Pline, dont la misanthropie est quelquefois poussée trop loin, n'a pas tort de remarquer sur le sujet dont nous parlons, que deux choses font une breche considérable à cette prétendue félicité. L'une est l'indigne & cruelle aventure qui pensa le faire périr par la fureur du Tribun Atinius. L'autre c'est d'avoir été ennemi du grand P. Scipion l'Africain. Que sera-ce, si nous ajoutons le chagrin cuisant qu'il éprouva, lorsqu'on lui donna pour successeur Q. Pompeius son ennemi, & la petitesse & l'injustice du ressentiment qu'il témoigna en cette occasion? Le dernier fait prouve également, & que sa félicité n'a point été sans nuage, & que sa vertu n'a point été sans tache.

On peut néanmoins dire que le bonheur de Q. Cécilius Métellus a été réellement singulier; & il semble même que ce bonheur se soit répandu sur toute sa famille. Car, dans l'espace de douze ans, on trouve plus de douze consulats, ou censures, ou triomphes des Métellus, & l'an de Rome 639, deux Métellus freres, & tous deux fils de Q. Cécilius Métellus, triompherent en un même jour, l'un de la Macédoine, l'autre de la Sardaigne. Ce nombre étonnant de Consulats, accumulés dans une même maison, donna lieu au mot du Poëte Névius: *Fato Metelli Romæ fiunt Consules*; c'est-à-dire, c'est le destin, c'est la fatalité qui fait les Métellus Consuls à Rome. Mot qui piqua beaucoup les Métellus, comme si relever leur bonne fortune, c'eût été diminuer leur mérite.

MÉTELLUS [L.] CALVUS, *L. Metellus Calvus*, (*a*) fut créé Consul avec Q. Fabius Maximus Servilianus, l'an de Rome 610, & 142 avant Jesus-Christ.

MÉTELLUS [Q. Cécilius], *Q. Cæcilius Metellus*, (*b*) fils de Q. Cécilius Métellus Macédonicus, donna l'exemple de chercher des conquêtes aisées, par lesquelles on se fît un nom sans beaucoup de péril, & sans s'embarrasser aussi beaucoup de la justice. Il avoit attaqué les Baléares, peuples jusqu'alors presque sauvages, & qui n'avoient paru dans les guerres que comme auxiliaires des Car-

(*a*) Roll. Hist. Rom. T. V, p. 120.

(*b*) Roll. Hist. Rom. T. V, pag. 268. *& suiv.*

thaginois. Les Baléares habitoient les deux isles que nous nommons maintenant Majorque & Minorque. Quelques particuliers s'étant ligués avec les Pirates qui couroient les mers, il n'en fallut pas davantage pour donner prétexte à Q. Cécilius Métellus, qui fut Consul l'an de Rome 629, d'aller porter la guerre dans leur païs. Ils voulurent s'opposer à la descente de l'armée Romaine. Mais, le Consul leur rendit leurs frondes inutiles, en étendant sur les tillacs de ses vaisseaux, des peaux qui en amortissoient le coup. Lorsque les troupes Romaines furent une fois à terre, ils prirent la fuite, & se disperserent de tous côtés dans le païs, de sorte qu'il en coûta plus de peine pour les trouver que pour les vaincre. Afin d'assurer sa conquête, Q. Cécilius Métellus établit dans l'isle de Majorque deux colonies, Palma & Pollentia, l'une à l'orient, l'autre à l'occident. Il triompha l'an de Rome 631, & prit le surnom de Baléaricus.

MÉTELLUS [L. Cécilius], *L. Cæcilius Metellus*, (a) neveu de Q. Cécilius Métellus Macédonicus, acquit sans beaucoup de peine l'honneur du triomphe, s'il est vrai, comme le dit Appien, que les exploits de ce L. Cécilius Métellus se réduisent à être entré avec une armée dans le païs des Dalmates, auxquels il avoit fait déclarer la guerre sans aucune cause légitime, & à avoir passé tranquillement l'hiver à Salone, où il avoit été reçu comme ami. L'Épitome LXII de Tite-Live porte néanmoins qu'il subjugua les Dalmates. Quoi qu'il en soit, L. Cécilius Métellus, ayant été Consul l'an de Rome 633, triompha des Dalmates l'année suivante, & prit même le surnom de Dalmaticus.

MÉTELLUS [Q. Cécilius], *Q. Cæcilius Metellus*, (b) fut créé consul avec M. Junius Silanus, l'an de Rome 643, & 119 avant Jesus-Christ. Comme on avoit alors sur les bras la guerre de Jugurtha, on commença à en concevoir de grandes espérances, quand on vit que le soin en étoit confié à Q. Cécilius Métellus.

Ce Général avoit tout ce qui peut rendre un homme estimable, mais particuliérement un désintéressement parfait & absolument incorruptible ; qualité la plus essentielle alors contre un ennemi tel que Jugurtha, qui jusques-là, pour vaincre, avoit moins employé l'épée que l'argent. Le choix que fit Q. Cécilius Métellus de deux excellens Lieutenans généraux, C. Marius & P. Rutilius, confirma l'idée avantageuse que l'on avoit de lui, & les heureux présages que l'on se formoit de ses succès. En effet, souvent les des-

(a) App pag. 761. Roll. Hist. Rom. T. V. p. 268.

(b) Sallust. in Jugurth. c. 30. & seq. Vell. Pater. L. II. c. 9. & seq. Aul. Gell. L. 17. c. 2. Plut. Tom. I. p. 407. & seq. Valer. Maxim. L. III. c. 8. Roll. Hist. Rom. T. V. p. 334. & suiv.

ſeins les mieux concertés échouent par le mauvais choix des officiers, quand il ſe fait par brigue & par cabale.

Lorſque Q. Cécilius Métellus fut arrivé en Afrique, il trouva l'armée dans un état déplorable, plongée dans la pareſſe, mal aguerrie, craignant & le péril & le travail, plus brave en paroles qu'en effets, redoutable aux alliés, mépriſable aux ennemis, enfin ſans diſcipline, ſans regle, ſans ſoumiſſion. Cette diſpoſition de l'armée donna plus d'inquiétude au nouveau Conſul, que le nombre des troupes ne lui inſpira de confiance. Quoiqu'il ſçût que Rome attendoit avec impatience des nouvelles de ce qui ſe paſſoit en Afrique, il prit néanmoins la réſolution de ne point commencer les opérations de la guerre, qu'il n'eût réformé ſon armée ſur le pied de l'ancienne diſcipline. Il s'y prit en homme ſupérieur, gardant un ſage milieu entre une rigueur outrée & une indulgence ambitieuſe.

Les premiers ordres qu'il donna, eurent pour objet de retrancher ce qui entretenoit l'intempérance & la molleſſe. Il fit défenſe aux ſoldats d'avoir avec eux dans la marche ni eſclaves, ni chevaux de bagage; aux goujats de ſuivre l'armée; & à qui que ce fût, de vendre du pain, ni de la viande cuite, dans l'enceinte du camp. Pour tout le reſte, il réduiſit chaque choſe, autant qu'il put, au ſimple néceſſaire. Il ne tenoit pas long-tems ſes troupes en un même lieu. Il les menoit par des chemins de traverſe, & les faiſoit inceſſamment camper & décamper. Il les obligeoit de ſe retrancher avec autant de ſoin, que s'ils euſſent toujours été à la vue d'une armée ennemie. On relevoit ſouvent la garde, qu'il alloit viſiter en perſonne avec les principaux Officiers, pour tenir tout le monde dans le devoir. Dans la marche, on le voyoit par tout, à la tête, au milieu, à la queue, prenant ſoin que le ſoldat ne ſortît jamais de ſon rang, qu'il marchât toujours ſous le drapeau, & qu'il portât en même tems ſur lui ſes armes & ſes vivres. Par ce moyen, il rétablit bientôt la diſcipline, mettant en uſage un principe admirable, qui eſt de prévenir les fautes, plutôt que de les punir.

Quand Jugurtha fut informé de quelle façon ſe conduiſoit Q. Cécilius Métellus, il entra dans une grande inquiétude. D'ailleurs, on lui avoit mandé de Rome que les préſens ne pouvoient rien ſur ce Général. Au défaut de cette reſſource, qui juſques-là lui avoit ſi bien réuſſi, il lui fallut tenter d'autres voies. Il envoie des députés à Q. Cécilius Métellus, qui pour toutes conditions demandent qu'on laiſſe la vie à ce Prince & à ſes enfans, ajoutant qu'il abandonne tout le reſte au peuple Romain. Le Conſul avoit

déjà connu par expérience qu'on ne pouvoit pas se fier aux Numides, naturellement légers, inconstans, & sans foi. Il crut, avec un Prince trompeur & perfide, pouvoir employer la ruse & l'artifice. Il sonda ses députés, en les entretenant chacun en particulier ; & les trouvant assez disposés à ce qu'il souhaitoit d'eux, il leur proposa & vint à bout de leur persuader de s'engager à lui livrer Jugurtha vif ou mort. Conduite peu généreuse, & qui prouve que même les plus gens de bien du tems dont il s'agit ici, se ressentoient du dépérissement des mœurs. Q. Cécilius Métellus, pour mieux couvrir son jeu, fait en public à ces députés une réponse favorable, & leur donne lieu d'entretenir leur maître dans de bonnes espérances.

Peu de jours après, il partit de la province Romaine, c'est-à-dire, de la partie de l'Afrique qui étoit soumise aux Romains, & conduisit son armée en Numidie. On y trouve toutes choses dans le même état que si l'on n'eût pas été en guerre : point de maisons désertes, les troupeaux avec les bergers, les laboureurs au milieu des champs, & les Officiers du Prince sortant des villes & des villages pour offrir du bled & des provisions, & faire tout ce qui leur seroit commandé. Q. Cécilius Métellus, pour tout cela, ne diminue rien de son attention. Il marche en aussi bon ordre & ne se tient pas moins sur ses gardes, que s'il eût été en présence de l'ennemi. En un mot, il prend toutes les précautions possibles, sçachant que ces apparences de paix peuvent couvrir des artifices & des embûches. Aussi Jugurtha étoit si habile, si rusé, qu'on ne pouvoit dire s'il falloit plus se défier de lui quand il étoit loin, ou quand il étoit proche ; lorsqu'il faisoit ouvertement la guerre, ou qu'il paroissoit vouloir la paix.

Q. Cécilius Métellus continuant sa marche arriva près d'une ville appellée Vacca. C'étoit la plus marchande de toutes celles de Numidie. Il y mit garnison, soit pour profiter de l'avantage du lieu, soit pour connoître par cette démarche en quelles dispositions étoit Jugurtha.

Cependant, ce Prince lui envoyoit Ambassadeurs sur Ambassadeurs, pour lui faire des instances, demander la paix, & lui remettre tous ses États, se contentant de la vie pour lui & ses enfans. Le Consul les renvoyoit comme les premiers, après les avoir engagés à une trahison sans accorder, ni refuser au Roi la paix qu'il demandoit. Cependant, il attendoit toujours l'exécution des promesses des Ambassadeurs. Jugurtha, venant à comparer les paroles du Consul avec ses actions, vit bientôt qu'il le jouoit par ses artifices ; car, dans le tems même qu'on lui parloit de la paix, la guerre étoit en effet plus échauffée ; il venoit

de perdre une de ses plus grandes villes, l'ennemi connoissoit son païs, & tâchoit de soulever l'esprit de ses peuples. Forcé donc par la nécessité de ses affaires, il résolut de se défendre par les armes. Après avoir épié la route que tenoit l'ennemi, les avantages du terrein lui donnerent des espérances de la victoire, de sorte qu'il assembla le plus de troupes qu'il put de toute espece, & devança par des chemins dérobés l'armée Romaine.

Dans le païs qu'Atherbal possédoit après le partage de la Numidie, couloit un fleuve nommé Muthul, qui tiroit sa source du midi. A vingt milles de ce fleuve ou environ s'élevoit une montagne à peu près de la même étendue. Du milieu de cette montagne sortoit une grande colline en pointe. Jugurtha, ayant resserré son armée, se loge sur cette colline, qui commandoit le passage; il donne à Bomilcar le commandement des éléphans & d'une partie de l'infanterie, & l'instruit de ce qu'il avoit à faire, tandis que lui même vint camper au pied de la montagne avec toute la cavalerie & l'élite des fantassins. Ensuite, courant de rang en rang, il exhorte, il prie les soldats de se souvenir de leur ancienne valeur & de leurs victoires passées, s'ils vouloient mettre leurs personnes & le royaume à couvert de l'avarice des Romains; qu'ils alloient combattre des gens qu'ils avoient forcés de passer sous le joug après les avoir vaincus; qu'ils avoient changé de Général, mais non pas de courage; que de son côté il avoit pourvu à tout en grand Capitaine; qu'il s'étoit emparé de la hauteur, afin que connoissant le terrein ils le disputassent avec des gens à qui il étoit inconnu, & qu'étant moins nombreux & moins expérimentés à la guerre, ils ne s'engageassent pas au combat avec des troupes plus nombreuses & plus aguerries; qu'ainsi ils se tinssent toujours prêts & attentifs pour attaquer les Romains, dès que le signal seroit donné; que cette journée couronneroit leurs travaux & leurs victoires, ou seroit pour eux le commencement des plus grands malheurs. Après quoi s'adressant en particulier à tous ceux qu'il avoit comblés d'honneurs, ou de richesses, en considération de leurs exploits militaires, il leur représente ses bienfaits, & il les propose aux autres pour modeles; enfin, prenant chacun par son foible, il les anime tous différemment, les uns par des promesses, les autres par des menaces, ceux-là par des prieres.

Cependant, l'on voyoit Q. Cécilius Métellus qui ne pensoit à rien moins qu'à l'ennemi, descendre la montagne à la tête de son armée; d'abord il ne sçavoit que juger du spectacle extraordinaire qui s'offroit à ses yeux, car les Numides s'étoient mis avec leurs chevaux derriere

des buissons, dont les arbres cependant ne s'élevoient pas assez pour les dérober absolument à la vue; mais, la situation du lieu, & le soin qu'ils avoient pris de cacher leurs étendards, empêchoient de les bien distinguer. Ce piege ne tarda pas à être découvert, & aussitôt le Consul fait une courte alte, pendant laquelle ayant changé la disposition de son armée, il fortifia de trois corps de réserve l'aîle droite, parce qu'elle étoit plus près de l'ennemi; il plaça toute la cavalerie sur les aîles, & mit des troupes d'archers & de frondeurs parmi ses escadrons. Après avoir exhorté ses troupes en peu de mots, parce que le tems pressoit, il fait faire un quart de conversion à son armée, & la conduit vers la plaine dans l'ordre qu'il l'avoit rangée. Quand il vit les Numides tranquilles, & sans sortir de dessus la colline, la crainte que la chaleur & la disette d'eau ne fissent périr son armée, l'obligerent d'envoyer P. Rutilius avec quelques cohortes armées à la légere, & une partie de la cavalerie vers le fleuve pour y asseoir un camp avant son arrivée, ne doutant pas que ses ennemis ne le retardassent en chemin par de fréquentes courses & par diverses escarmouches, & qu'ils ne tâchassent de pousser son armée à bout par les fatigues & par la soif, ne pouvant compter sur leurs armes. Ensuite, il avance lentement du même pas dont il étoit descendu de la montagne, parce que les affaires & le lieu le demandoient ainsi. Q. Cécilius Métellus marchoit à la tête de la cavalerie de l'aîle gauche, qui faisoient la pointe de l'armée, tandis que C. Marius étoit à la queue. Mais, quand Jugurtha vit que l'arrière-garde du Consul avoit déjà passé la tête de son armée, il occupa, avec un détachement de deux mille fantassins ou environ, la montagne, d'où Q. Cécilius Métellus venoit de descendre, de crainte qu'elle ne servît de retraite à l'ennemi dans sa fuite, & après cela de défense.

A quelque tems delà le signal étant donné, Jugurtha vint fondre sur ses ennemis, une partie des Numides donne sur l'arrière-garde, d'autres chargent l'aîle gauche & la droite, ils pressent vivement, ce sont des acharnés qui portent la confusion dans tous les rangs des Romains; ceux qui s'y opposent avec courage, trompés par leur combat incertain, reçoivent des blessures, sans pouvoir se venger, ni même se défendre. Avant l'action, le Roi avoit averti sa cavalerie de ne point se serrer dans la fuite, & de ne jamais se retirer en pelotons, mais de s'écarter le plus qu'il seroit possible les uns des autres, si les troupes Romaines venoient à les presser; que par-là s'ils n'arrêtoient les poursuites de l'ennemi, ils pourroient au moins, étant en plus grand nombre, le charger séparément en queue, ou par les

flancs, & se sauver sur la montagne, si elle leur paroissoit plus avantageuse que le plat païs. Les chevaux Numides étoient faits à franchir les buissons, ceux des Romains étoient retardés par les difficultés & les embarras du chemin. Au reste, toute l'affaire fut un spectacle bizarre, changeant, affreux, & digne de larmes. Écartés les uns des autres, une partie prend la fuite, d'autres les poursuivent; on ne garde ni rang, ni étendards; personne ne s'arrête que là où il trouve du danger, mais c'est pour le détourner; tout étoit pêle-mêle, armes, fleches, chevaux, soldat, ennemi & citoyen, la prudence, ni le commandement n'y avoient aucune part, tout dépendoit du hazard; aussi, le jour étoit fort avancé, que la victoire balançoit encore; en un mot, tous succomboient au travail & à la chaleur, lorsque Q. Cécilius Métellus ayant remarqué que les Numides se ralentissoient, rallie peu à peu ses troupes, les range, & met quatre cohortes légionnaires en tête à l'infanterie ennemie, dont une grande partie fatiguée se reposoit sur les hauteurs. En même-tems, il prie ses soldats, il les anime, il les exhorte à ne point souffrir qu'un ennemi fugitif leur enleve la victoire, eux qui n'avoient ni camp, ni retranchemens pour se retirer, & qui n'avoient d'autre ressource que les armes.

Cependant, Jugurtha ne restoit point oisif, il court de rang en rang, il exhorte les siens, il renouvelle le combat, lui-même se trouve à tout, avec l'élite de son armée il soutient ses troupes, charge l'ennemi ébranlé, amuse en combattant de loin ceux qu'il connoissoit les plus braves. C'est ainsi que ces deux Généraux, tous deux grands hommes de guerre, se disputoient la victoire; leur mérite personnel étoit bien égal; mais, le moyen de le faire éclater étoit tout différent. Q. Cécilius Métellus avoit pour lui la valeur des troupes, mais le païs lui étoit contraire. Tout favorisoit Jugurtha, excepté la bravoure du soldat. Enfin, les Romains se voyant sans retraite, que l'ennemi évitoit le combat, & que le jour tendoit à sa fin, montent par derriere la montagne, comme on leur avoit ordonné. Il périt peu de Numides, quoique mis en désordre & chassés de leur terrein. Leur légereté, & le peu de connoissance que les Romains avoient du païs, leur furent avantageuses.

Alors Bomilcar, à qui Jugurtha avoit laissé le commandement des éléphans & d'une partie de l'infanterie, comme nous l'avons déjà remarqué, se voyant devancé par P. Rutilius, fait lentement marcher son armée dans la plaine; & tandis que P. Rutilius se pressoit d'arriver au fleuve, où on l'avoit envoyé, l'autre se met à loisir en bataille, selon que les affaires le demandoient, sans cependant dis-

continuer d'obſerver toutes les démarches de ſon ennemi. Ayant donc ſçu que P. Rutilius étoit tranquillement campé, & que les cris s'augmentoient du côté de l'armée de Jugurtha, il appréhenda que le Lieutenant des Romains en étant informé, ne vînt ſecourir les ſiens dans le beſoin. Afin donc de boucher le paſſage aux ennemis, il donne plus d'étendue à ſes troupes déjà rangées avec art, parce qu'il comptoit peu ſur leur valeur. Dans cette diſpoſition, il marche droit au camp de P. Rutilius. Les Romains voyant un tourbillon de pouſſiere s'élever tout à coup, car la vue étoit bornée par les arbriſſeaux qui couvroient la campagne, d'abord s'imaginerent que ce n'étoit qu'une pouſſiere agitée par le vent; mais, ayant enſuite remarqué que loin de diſcontinuer elle approchoit toujours, à meſure que l'armée avançoit, ils courent aux armes, & attendent de pied ferme devant le camp, comme on le leur avoit ordonné. Dès qu'on ſe fut approché, le choc ſe donna avec de grands cris de part & d'autre. Les Numides ne tinrent ferme que pour attendre le ſecours de leurs éléphans; mais, quand ils virent que les branches d'arbres les empêchoient de paſſer, & que dans le déſordre on les avoit déjà enveloppés, ils prirent tous la fuite. Pluſieurs même, après avoir jetté bas les armes, ſe ſauverent à la faveur d'une montagne, où de la nuit qui commençoit. Il y eut quatre éléphans de pris, & tout le reſte fut tué au nombre de quarante.

Les Romains, qui trouvoient que Q. Cécilius Métellus tardoit trop long-tems, marcherent au-devant de lui en bon ordre & ſans ſe débander, quoique las & fatigués du chemin, de la conſtruction de leur camp & du combat; car, avec un peuple auſſi ruſé que les Numides, il ne falloit ni négligence ni lenteur. Ces deux corps d'armée, s'étant rencontrés pendant la nuit, jetterent par leurs cris l'étonnement & le trouble les uns parmi les autres, ſemblables à deux ennemis qui s'empreſſent au combat; de ſorte que ſi les cavaliers envoyés de part & d'autre à la découverte ne s'étoient reconnus, il ſeroit arrivé par leur imprudence une action très-fâcheuſe. Mais, la crainte fit bientôt place à la joie. Les ſoldats charmés de ſe revoir, s'appellent l'un l'autre, ſe racontent ce qui s'étoit paſſé, chacun vante ſes exploits. C'eſt ainſi qu'une victoire enfle les lâches mêmes, tandis qu'une défaite humilie les plus grands hommes.

Q. Cécilius Métellus demeura quatre jours dans le même camp; il fait penſer les bleſſés avec beaucoup de ſoin, récompenſe ſelon l'ordre de la guerre, tous ceux qui avoient bien fait, loue & remercie toutes ſes troupes aſſemblées, les exhorte

horte d'agir avec la même valeur dans le peu qui restoit à faire ; qu'ils avoient assez combattu pour la victoire, que leurs travaux serviroient dans la suite à les enrichir. Le Consul ne laissoit pas cependant d'envoyer des transfuges & des gens affidés pour sçavoir où étoit Jugurtha, ce qu'il faisoit, s'il avoit peu ou beaucoup de monde, & s'il se comportoit comme un homme vaincu. Ce Prince s'étoit retiré dans des forêts & dans des lieux fortifiés par la nature. Là il ramassoit une armée encore plus nombreuse, mais mal aguerrie, lâche, plus propre à garder les troupeaux & à labourer la terre, qu'à porter les armes. Cela venoit de ce que les Numides abandonnoient leur Roi dans sa défaite ; excepté la cavalerie de sa garde, tout le reste se sauvoit où il vouloit, ce qui n'étoit pas un crime chez eux, mais une coutume établie.

Q. Cécilius Métellus, ayant appris que le Roi étoit encore tout fier, qu'il recommençoit une guerre dans laquelle on ne pouvoit en venir aux mains, qu'autant que ce Prince le voudroit, de plus, que les batailles étoient fort préjudiciables avec un pareil ennemi, qu'il perdroit moins étant vaincu, que les Romains en gagnant la victoire, résolut de pousser la guerre autrement que par la force & par les combats. Il avance dans le païs le plus fertile de la Numidie, ravage les campagnes, se rend maître de quelques châteaux & de quelques bourgs, mal fortifiés & sans garnison, y allume le feu, fait massacrer la jeunesse, & abandonne le reste au pillage des troupes. Dans cette consternation, on venoit en foule se mettre en ôtage entre les mains de l'armée Romaine, on lui fournissoit des bleds en abondance, avec toutes les autres choses dont elle avoit besoin. Les Romains mettent garnison où les affaires en demandent. Cette conduite donnoit au Roi beaucoup plus d'inquiétude que la bataille qu'il venoit de perdre, car il étoit forcé, & de suivre les Romains, lui qui n'avoit d'autre espérance que la fuite, & de faire la guerre sur le terrein d'autrui, pour n'avoir pu garder le sien. Cependant, il ne laissa pas de prendre dans une conjoncture si embarrassante, le parti qui dans le fond étoit le plus avantageux ; il fit tenir une grande partie de son armée dans les mêmes postes, tandis que lui-même avec l'élite de sa cavalerie, poursuivit Q. Cécilius Métellus, & dérobant sa marche à la faveur de la nuit & par des défilés, va fondre sur les Romains débandés. La plupart périssent sans armes, il fait quantité de prisonniers, & il n'en échappe pas un seul sain & sauf. Avant que le secours fût arrivé du camp, les Numides avoient déjà grimpé sur les montagnes voisines, comme on le leur avoit ordonné.

Cependant, les nouvelles de Q. Cécilius Métellus avoient beaucoup réjoui la ville de Rome, sur-tout lorsqu'on y apprit que lui & son armée vivoient selon l'ancienne discipline; que sa valeur triomphoit dans un païs désavantageux; qu'il étoit maître des terres de son ennemi; qu'il avoit forcé Jugurtha de mettre l'espérance de son salut dans la retraite & dans la fuite; de sorte que le Sénat ordona de rendre graces aux Dieux immortels de la réussite de ses entreprises. La ville, quelque tems auparavant tremblante & inquiete du succès de cette guerre, fait des réjouissances; & le nom de Q. Cécilius Métellus devint célebre, ce qui rendit ce Général encore plus attentif à maintenir le cours de ses victoires. Il mit tout en œuvre pour terminer cette guerre, veillant sans cesse dans la crainte de donner à l'ennemi la moindre occasion de le surprendre, persuadé que l'envie suit de près la gloire; ainsi, plus il avoit de réputation, plus il redoubloit ses soins. Depuis que Jugurtha l'avoit surpris, il ne laissoit plus aller ses troupes piller dans les campagnes. Si l'on manquoit de bleds ou de fourrages, les cohortes marchoient avec la cavalerie pour escorter le convoi, lui-même conduisoit une partie de l'armée, & C. Marius l'autre; le feu faisoit bien plus de dégât dans le païs que le pillage. Les généraux Romains avoient leur camp assez près l'un de l'autre, afin de se réunir dans le besoin. Au reste, ils ne se partageoient ainsi que pour augmenter la désertion & la frayeur des ennemis.

Jugurtha ne laissoit pas cependant de les suivre au travers des montagnes; il épioit le tems & l'occasion de les surprendre, empoisonnoit par-tout où il sçavoit que l'ennemi devoit passer, les fontaines & les fourrages très-rares dans ce païs. Tantôt il se présentoit à Q. Cécilius Métellus, & tantôt à C. Marius; il inquiétoit l'arriere-garde, & aussitôt s'enfuioit sur les montagnes; il faisoit mine d'attaquer l'un, & ensuite l'autre. Uniquement occupé à détourner l'ennemi de son entreprise, il ne vouloit ni en venir à une bataille avec les Romains, ni les laisser tranquilles. Le Consul rebuté de ces pieges, voyant que Jugurtha évitoit le combat, résolut d'assiéger Zama. C'étoit une grande ville qui servoit de clef au Royaume du côté où elle étoit située. Q. Cécilius Métellus ne doutoit pas que Jugurtha ne vînt secourir les siens dans le besoin, comme il étoit de son devoir, & qu'alors il ne lui donnât bataille. Mais, le Roi averti de ce dessein par les déserteurs, prévient Q. Cécilius Métellus par une marche précipitée, & exhorte les habitans à défendre leur ville.

Cependant, Q. Cécilius Métellus la fait investir, & ayant distribué les postes à chacun

des Lieutenans Généraux ; il donne l'assaut à la place. L'armée Romaine, selon la coutume, commença par pousser de grands cris, tout d'un coup & de toutes parts. Les Numides n'en sont pas épouvantés. Ils paroissent en bonne posture. L'attaque commence, les Romains lancent un grand nombre de traits & de pierres. Tantôt ils tâchent de sapper le mur, tantôt de l'escalader. Ils souhaitent de joindre l'ennemi, & d'en venir aux mains. Les assiégés, de leur côté, jettent sur eux des grais, des poutres, des javelots, de la poix fondue mêlée avec du soufre. Ceux des Romains que la crainte tenoit plus éloignés, ne sont pas à l'abri des coups. Les traits, ou lancés à la main, ou poussés par les machines de guerre, les vont chercher au loin. Ainsi, les lâches partagent le danger avec les plus courageux, mais sans partager leur gloire.

Pendant que l'on combattoit ainsi autour des murs de la ville, Jugurtha bien accompagné vient attaquer subitement le camp des Romains, où l'on ne s'attendoit à rien moins, & ayant poussé la garde, il en força les portes. Le désordre se met dans les troupes. Plusieurs sont tués, ou blessés. Le plus grand nombre prend la fuite. Q. Cécilius Métellus, qui pressoit l'assaut avec ardeur, entendant derriere lui le bruit d'un combat, tourna bride aussitôt, & apperçut des troupes qui fuyoient de son côté. Il envoie sur l'heure même toute la cavalerie au camp, & y fait marcher C. Marius avec une partie de l'infanterie Latine. Jugurtha, à leur approche, se retira. Le lendemain, Q. Cécilius Métellus, avant que de livrer un nouvel assaut à la place, posta toute sa cavalerie autour des lignes ; puis il s'avança vers Zama. Jugurtha revient à la charge. Mais, comme on s'étoit préparé à le bien recevoir, son attaque n'interrompit point l'assaut que l'on donnoit à la ville ; & l'on se battit en même-tems des deux côtés avec vigueur. Les assiégés du haut des murs voyoient ce qui se passoit autour des lignes, & examinoient avec inquiétude les avantages ou les désavantages de Jugurtha. C. Marius, qui le remarqua du côté où il commandoit, voulant tourner entiérement leur attention vers l'objet sur lequel elle se portoit déjà en partie, ralentit pendant quelque tems les efforts de ses soldats, comme désespérant de réussir. Puis tout d'un coup il fait planter les échelles, & attaquer le mur avec plus de vivacité que jamais. Les Romains avoient presque gagné le parapet, lorsque les habitans font pleuvoir sur eux un orage de pierres, de feux, & de dards. Ce n'est pas tout encore. Quelques échelles s'étant rompues, ceux qui étoient dessus furent écrasés de leur chûte, & les autres se sauverent comme ils purent, la plupart blessés. La nuit termina cet assaut & obli-

gea aussi Jugurtha de se retirer.

Q. Cécilius Métellus, considérant que l'été tiroit vers sa fin, que la ville paroissoit en état de se défendre encore long-tems, que Jugurtha ne combattoit que par escarmouches & par embuscades, résolut de lever le siege. Il mit des garnisons dans les villes qui avoient quitté le parti du Roi. Après quoi, il prit ses quartiers d'hiver dans la province Romaine, à portée de la Numidie. Il ne donna pas ce tems-là à l'oisiveté & aux délices, comme faisoient souvent des autres Généraux; & ne perdant point de vue Jugurtha, il dressa de nouvelles batteries pour parvenir à finir la guerre. Il feroit vraiment louable, s'il n'eût employé que des voies d'honneur. Mais, nous avons déja vu qu'il n'étoit pas scrupuleux sur cet article. Tout moyen lui étoit bon pour réussir. Il se proposa donc de surprendre un ennemi qu'il ne pouvoit réduire par la force, & pour cela de gagner ceux en qui il avoit plus de confiance, & de les engager à le trahir. Bomilcat, qui étoit le confident intime du Roi, parut à Q. Cécilius Métellus plus capable qu'aucun autre de le servir dans son dessein. Le général Romain l'engagea donc à venir secrétement lui parler; ensuite il lui promit sur sa foi, que s'il lui remettoit Jugurtha vif ou mort, le Sénat lui accorderoit l'impunité de son crime, avec la jouissance de tous ses biens. Il y détermina aisément ce Numide, naturellement perfide, & qui craignoit que si la paix se faisoit avec les Romains, sa mort n'en fût une des conditions.

Bomilcar persuade donc à Jugurtha de se rendre; aussitôt l'on envoie des Ambassadeurs vers le général Romain, pour lui dire que Jugurtha étoit prêt à obéir; qu'il lui remettoit sa personne & son royaume sans aucune condition. Q. Cécilius Métellus fait assembler en diligence tous les Sénateurs qui étoient en quartiers d'hiver, prend leurs avis, avec celui de plusieurs personnes judicieuses; de sorte qu'après un décret du Conseil, conforme à l'usage des Anciens, il fit dire à Jugurtha par ses envoyés, qu'il eût à lui remettre deux cens marcs d'argent, tout ses éléphans, avec une certaine quantité d'armes & de chevaux. Ces choses étant exécutées sans aucun délai, on lui ordonne de renvoyer tous les déserteurs liés & garrottés. On en conduisit une grande partie comme on l'avoit demandé; les autres s'étoient sauvés chez Bocchus, roi de Mauritanie, dès que Jugurtha fit mine de se rendre.

Quand ce Prince vit qu'après l'avoir dépouillé de ses finances, de ses armes & de ses troupes, on le mandoit pour recevoir de nouveaux ordres, il changea encore une fois de résolution; il craignit les justes supplices qu'il avoit mérités. Ennuyé de ses malheurs, tantôt il

regardoit la guerre comme le plus grand des maux, tantôt il se représentoit combien il seroit dur de tomber de la souveraineté dans la dépendance. Après avoir passé plusieurs jours dans ces réflexions, il se détermina enfin à renouveller la guerre, quoiqu'il eût inutilement perdu la plus grande partie de ses forces. Cependant à Rome, le Sénat ayant mis en délibération le Gouvernement des Provinces, continua à Q. Cécilius Métellus celui de la Numidie.

Nous avons vu que ce Général, au commencement de la campagne précédente, mit garnison dans Vacca. Les principaux habitans, pressés par les prieres du Roi, & d'ailleurs ayant toujours été bien disposés à son égard, forment une conspiration contre les Romains. Elle éclata un jour de fête solemnelle, où toute la ville étoit en réjouissance, & où les bourgeois avoient invité à des repas tous les Officiers de la garnison. Le massacre fut général. Les Officiers & tout ce qu'il y avoit de soldats Romains dans la ville furent égorgés. Turpilius seul, Gouverneur de la place, trouva le moyen de se sauver.

La nouvelle de ce massacre affligea extrêmement Q. Cécilius Métellus. Il partit au soleil couchant avec la légion qui étoit avec lui dans les quartiers d'hiver, & ce qu'il avoit de cavalerie Numide. Le désir de venger une si cruelle perfidie & l'espérance du butin, leur font supporter généreusement la fatigue d'une marche forcée. Ils arrivent un peu avant la troisieme heure du jour devant la ville, qui ne s'attendoit à rien moins. La peine suivit de près le crime. On mit tout à feu & à sang. La ville, qui étoit très-riche, fut abandonnée au pillage. Turpilius alors fut cité devant le Conseil de guerre, comme suspect de trahison & d'intelligence avec les habitans de Vacca qui l'avoient épargné. Le cas où il se trouvoit, n'étoit pas favorable ; & il se défendit mal. Ainsi, quoiqu'il fût hôte & ami de Q. Cécilius Métellus, qui fit tout ce qu'il put pour le sauver, il fut condamné à être battu de verges & à perdre la tête. Ce fut en cette occasion qu'éclata la mésintelligence entre C. Marius & Q. Cécilius Métellus. C. Marius s'acharna à la condamnation de Turpilius, précisément parce que le Général le protégeoit. Et quelque tems après, l'innocence de ce malheureux officier ayant été reconnue, pendant que tous les autres témoignoient prendre part à la douleur du Proconsul, C. Marius se fit un plaisir malin de lui insulter, & de se vanter d'avoir attiré sur la tête de Q. Cécilius Métellus la colere des Dieux vengeurs des droits de l'hospitalité violée.

Il est vrai que Q. Cécilius Métellus lui donna quelque sujet de plainte. Ce Général avoit

d'excellentes qualités : mais, il étoit fier, hautain, méprisant, défaut assez ordinaire à la Noblesse. Lors donc que C. Marius lui demanda son congé, & la permission d'aller à Rome demander le Consulat, Q. Cécilius Métellus parut étonné de cette proposition, comme d'une chose extraordinaire, & l'avertit en ami » de ne pas s'em» barquer dans une entreprise si » étrange & de ne pas former » des desseins au dessus de son » état. Il lui dit qu'il ne con» vient pas à tous d'aspirer aux » premieres places ; qu'il de» voit être assez content de sa » fortune ; enfin qu'il étoit de » sa sagesse, de ne pas faire » au peuple une demande qui » lui attireroit la honte d'un » juste refus ; qu'au reste il lui » accorderoit son congé, dès » que les affaires publiques le » permettroient. » Comme il se vit extrêmement pressé par la même demande que C. Marius réitéra dans la suite, il lui répondit avec insulte, qu'il ne devoit pas tant se hâter de partir pour Rome ; qu'il seroit assez tems pour lui de demander le Consulat, lorsque son fils le demanderoit. Ce jeune Métellus, qui servoit alors sous son pere, n'avoit que vingt ans ; & l'on ne pouvoit être Consul qu'à quarante-trois.

Un mépris si marqué ne servit qu'à augmenter encore le vif désir qu'avoit C. Marius de devenir Consul, & à l'aigrir contre son Général. Il n'écouta plus que sa colere & son ambition, mauvais & dangereux Conseillers. Il songea uniquement à gagner les soldats dans les quartiers d'hiver où il commandoit, en se relâchant de la sévérité de la discipline, & les traitant avec plus d'indulgence. D'ailleurs, comme il y avoit à Utique un grand nombre de négocians Romains, il ne cessoit de décrier dans leur esprit Q. Cécilius Métellus, comme un homme qui avoit plus de faste que de mérite, qui étoit d'un orgueil insupportable, qui traînoit exprès la guerre en longueur, pour avoir le plaisir de commander plus long-tems ; que pour lui, avec la moitié des troupes qu'avoit Q. Cécilius Métellus, il se faisoit fort de prendre Jugurtha en peu de jours, & de le mener à Rome pieds & poings liés. Ces discours faisoient d'autant plus d'impression sur l'esprit de ces marchands, qu'ils s'ennuyoient fort d'une guerre qui ruinoit leur commerce. Ainsi, tous, soldats & négocians, dans l'espérance de voir finir la guerre sous un autre Général, écrivant à leurs amis de Rome, ils leur faisoient de grandes plaintes de Q. Cécilius Métellus, & relevoient fort le mérite de C. Marius.

Cependant, celui-ci ne cessoit de demander son congé. Comme Q. Cécilius Métellus n'espéroit pas tirer beaucoup de service d'un homme qui se croyoit offensé, & qui lui étoit

désagréable, il lui permit enfin de partir pour l'Italie. C. Marius fut reçu à Rome par le peuple avec de grandes démonstrations d'estime & d'affection. Tout ce qu'on y avoit écrit d'Afrique, avoit fait beaucoup d'impression sur les esprits. La haute naissance de Q. Cécilius Métellus, qui auparavant lui attiroit le respect, ne servit plus qu'à exciter contre lui l'envie; & au contraire, l'obscurité de l'extraction de C. Marius lui étoit favorable auprès du peuple, qui se croyoit méprisé lui-même par le mépris que l'on faisoit de cet homme nouveau, comme l'appelloient les Nobles. C. Marius fut donc nommé Consul, & chargé du commandement de l'armée de Numidie.

Cependant, Q. Cécilius Métellus ne sçavoit pas ce qui s'étoit passé à Rome, & ne doutant point qu'on ne lui prorogeât le commandement de la Numidie, il poussoit la guerre avec vigueur. L'on en vint aux mains. Le quartier où se trouva le Roi, tint quelque tems; mais, tout le reste fut enfermé, ou mis en déroute dès le premier choc. Les Romains prirent un grand nombre d'armes & de drapeaux, & firent quelques prisonniers; car, la légereté des Numides à fuir dans presque tous les combats, étoit pour eux une plus grande ressource que les armes.

Jugurtha, ayant par cette déroute perdu toute espérance de rétablir jamais ses affaires, se sauva dans des déserts, avec les transfuges & une partie de sa cavalerie, & de-là se rendit à Thala, ville riche & puissante. Là étoient renfermés la plupart de ses trésors, & ses fils y passoient presque tout le tems de leur enfance. Quand Q. Cécilius Métellus en fut informé, quoiqu'il sçût qu'entre Thala & le fleuve il y eût une plaine aride & déserte d'environ cinquante milles, il résolut cependant de passer par dessus les difficultés, & de vaincre même la nature, dans la vue de finir la guerre par la conquête de cette place; il ordonne donc de décharger les bêtes de somme des bagages, & de les recharger d'outres, & d'autres vases propres à transporter de l'eau, & de se munir de vivres pour dix jours. Après cela il ramasse dans la campagne, le plus qu'il put, de bêtes de voiture, il les charge de toutes sortes de vases, dont la plupart étoient de bois, qu'il avoit pris dans les cabanes des Numides. De plus, il ordonne à tout le voisinage, qui après la déroute s'étoit soumis à sa puissance, de voiturer le plus d'eau qu'il leur seroit possible, & leur marque le jour & le lieu du rendez-vous; mais, comme il n'y avoit point d'eau plus proche de Thala que le fleuve dont nous venons de parler, il y fit charger toutes les bêtes de voiture. Dans cet équipage, il marche droit à Thala. Quand il fut arrivé au lieu qu'il avoit marqué aux Numides, on rap-

porte qu'il tomba du Ciel une pluie si abondante, qu'il y en eut plus qu'il n'en falloit pour abreuver toute l'armée. Outre cela, il eut des vivres au delà de ce qu'il avoit espéré, parce que les Numides s'efforçoient de montrer leur zele, comme font tous les peuples, quand ils changent de maître. Au reste, les troupes préféroient, par un motif de religion, l'eau de pluie à l'autre, ce qui ne servoit pas peu à les encourager, persuadés qu'ils avoient pour eux la protection des Dieux. Le lendemain, on arriva à Thala contre l'attente de Jugurtha. Les habitans jusques-là s'étoient imaginés que la difficulté des lieux les mettroit assez à couvert; leur étonnement & leur surprise ne les empêcherent pas de faire toutes leurs diligences pour soutenir le siege. Les Romains en firent de même. Mais, le Roi convaincu que rien n'étoit impossible à Q. Cécilius Métellus, puisque tout cédoit à sa prudence, les armes, les fleches, le lieu, le tems, & la nature même qui domine sur tout le reste, se sauva de la ville à la faveur de la nuit avec ses enfans & la plus grande partie de ses richesses. Depuis ce moment, il ne fut jamais plus d'un jour ou d'une nuit en une même place, il feignoit toujours quelque course importante à faire; mais, cela venoit de la crainte qu'il avoit d'être trahi, ce qu'il espéroit éviter par ses voyages, car, il n'ignoroit pas qu'une vie tranquille & moins agissante, donne occasion à la perfidie.

Quand Q. Cécilius Métellus vit que les assiégés se mettoient en défense, & que la ville étoit naturellement forte & munie d'ouvrages, il en fit la circonvallation, avec un fossé & une palissade; ensuite, il ordonna de porter des fascines dans les lieux les plus importans; là il éleve des plates-formes sur lesquelles il plante des tours pour couvrir les travailleurs avec leurs ouvrages. De leur côté les habitans mettoient tout en usage, & se disposoient à se bien défendre; en un mot, rien ne fut oublié de part & d'autre. Enfin, les Romains, déjà fatigués par les grands travaux & par les combats, se rendent maîtres de la ville après un siege de quarante jours; mais, les déserteurs anéantirent tout le pillage, car quand ils virent les murs ébranlés par les béliers, & leurs affaires ruinées sans ressource, ils porterent au Palais du Roi tout l'or & tout l'argent, avec tous les meubles les plus précieux. Là, après s'être chargés de vin & de bonne chere, ils se réduisirent en cendres avec le Palais & tout ce qui y étoit enfermé; de sorte qu'ils prévinrent eux-mêmes le supplice que l'ennemi leur auroit fait souffrir après la victoire. Dans le tems que Q. Cécilius Métellus se rendoit maître de Thala, il reçut des Ambassadeurs des habitans de Lep-

tis, qui le prioient de leur envoyer une garnison avec un Gouverneur; & il leur accorda facilement ce qu'ils demandoient.

Jugurtha, depuis la prise de Thala, voyant que rien ne pouvoit tenir contre Q. Cécilius Métellus, s'en alla, suivi de peu de gens, par de grandes solitudes, dans le païs des Gétules, peuple farouche & barbare, qui ne connoissoit point encore le nom Romain. Il les assemble, les accoutume peu à peu à garder leurs rangs, à suivre les enseignes, à exécuter les ordres du Commandant, en un mot à s'acquitter de toutes les fonctions de la guerre. D'un autre côté, il s'appuye de l'alliance de Bocchus son beau-pere. Les deux Rois alliés marchent ensemble vers la ville de Cirte, où Q. Cécilius Métellus avoit mis son butin, ses prisonniers, & le bagage de son armée. Jugurtha comptoit que s'il prenoit la ville, c'étoit un grand coup, ou que, si les Romains venoient au secours, il y auroit bataille, ce qu'il désiroit fort. Car, il vouloit, par une action d'éclat, engager tellement Bocchus dans son parti, que ce nouvel allié ne pût retourner en arriere.

Q. Cécilius Métellus, ayant appris l'alliance & la jonction des deux Rois, alla camper près de la ville de Cirte, & prit soin de s'y bien retrancher. Son dessein n'étoit pas de présenter d'abord la bataille à Jugurtha, comme il avoit coutume auparavant de le faire. Il crut devoir changer de conduite, & reconnoître avant toutes choses quels étoient ces nouveaux ennemis, qui venoient de se joindre aux autres; après quoi il seroit plus en état de prendre ses avantages dans un combat.

Ce fut là qu'il reçut la nouvelle que C. Marius étoit nommé pour lui succéder; il sçavoit déjà qu'il avoit été fait Consul. Quelque force d'ame qu'eût d'ailleurs Q. Cécilius Métellus, il fut abattu par ce coup imprévu, qui lui fit verser des larmes, & tenir des discours peu dignes d'un grand homme comme lui. C'étoit en effet une chose triste, qu'on lui arrachât des mains une victoire presque sûre, & qu'il avoit si fort avancée. Mais, ce qui le piquoit plus vivement, c'est qu'on en transportoit l'honneur à son ennemi. Car, si on lui eût ôté le commandement pour le donner à tout autre qu'à C. Marius, il en auroit été moins sensiblement affligé.

L'accablement où étoit Q. Cécilius Métellus, l'empêchoit de suivre son premier feu, outre qu'il trouvoit que ce seroit une folie à lui de poursuivre à ses risques & périls une entreprise dont un autre devoit avoir la gloire, & recueillir le fruit. Il se contenta de représenter à Bocchus par des envoyés, qu'il ne devoit pas se rendre sans sujet ennemi du peuple Romain; qu'il avoit une belle occasion de faire avec Rome une alliance & une amitié, préférables pour

lui à la guerre ; que, quelque confiance qu'il eût en ses forces, il n'y avoit point de prudence à hazarder le certain pour l'incertain ; qu'il étoit aisé de s'engager dans une guerre, & souvent très-difficile de s'en tirer; que l'entrée en étoit ouverte même aux plus lâches, mais que l'issue n'étoit qu'en la puissance du vainqueur ; qu'ainsi il examinât bien ce qui lui convenoit à lui & à son Royaume ; & qu'il ne mêlât point sa fortune florissante avec la malheureuse destinée de Jugurtha. Bocchus répondit que la paix étoit ce qu'il désiroit, mais qu'il avoit pitié du malheur de Jugurtha ; & que, si les offres qu'on lui faisoit, étoient aussi faites à son allié, tout le monde seroit bientôt d'accord. Le général Romain renvoie encore à Bocchus, qui, entre les propositions qu'on lui faisoit, approuve les unes & rejette les autres. Ces négociations consumoient le tems, & empêchoient, comme le désiroit Q. Cécilius Métellus, qu'on n'entreprît rien de part ni d'autre.

Il n'attendit pas, au reste, l'arrivée de C. Marius ; il prit soin d'éviter la rencontre d'un successeur, dont la vue seule auroit été pour lui un cruel désagrément. Ce Général, en arrivant à Rome, s'attendoit à trouver les esprits fort indisposés contre lui, sçachant combien son adversaire, par ses harangues emportées & calomnieuses, avoit travaillé à le rendre odieux à la multitude. Il fut agréablement trompé. Le feu de l'envie étant éteint, il y fut reçu très-honorablement, non-seulement par le Sénat, mais par le peuple même. Un Tribun néanmoins s'opposa à son triomphe ; & & Q. Cécilius Métellus fit à ce sujet un discours au peuple, dont Aulu-Gelle nous a conservé un trait tout-à-fait noble, & de la plus grande élévation de sentiment. » Romains, leur dit- » il, puisque c'est une maxime » constante qu'il est plus doux » aux gens de bien de souffrir » l'injustice, que de la faire, » ce Tribun qui veut que vous » me refusiez le triomphe, » vous fait plus de tort qu'à » moi. Car, je souffrirois l'in- » justice, & ce seroit vous qui » la feriez ; en sorte que j'au- » rois véritablement lieu de me » plaindre, mais vous, vous » mériteriez d'être blâmés. » Q. Cécilius Métellus obtint le triomphe, & prit même le surnom de Numidicus, qui perpétuoit le souvenir de ses exploits dans la guerre de Numidie. Il est assez vraisemblable que ce fut aussi dans ce même tems qu'étant accusé de concussion, il reçut de la part de ses Juges un témoignage plus glorieux que le triomphe même. Car, comme il produisoit pour sa justification les registres de son administration, aucun de ses Juges ne voulut jetter les yeux dessus, ni paroître douter un instant si ce que Q. Cécilius Métellus avançoit étoit vrai ou non, dé-

clarant hautement n'avoir besoin, pour s'assurer de son innocence, d'aucun autre témoignage que celui de toute sa vie, & de son intégrité universellement reconnue.

Orose raconte que Q. Cécilius Métellus Numidicus, ayant été créé Censeur, l'an de Rome 650, & 102 avant Jesus-Christ, L. Apuleius Saturninus eut l'audace de le tirer par force de sa maison, & le poursuivit à main armée jusqu'au Capitole, où Q. Cécilius Métellus Numidicus avoit été contraint d'aller chercher un asyle. L. Apuleius Saturninus l'y assiégea, & il fallut que les chevaliers Romains prissent les armes, & livrassent pour sauver le Censeur un combat, dans lequel il y eut beaucoup de sang de répandu. Probablement ce fait est une suite & une dépendance des autres contestations que Q. Cécilius Métellus Numidicus eut dans sa Censure avec L. Apuleius Saturninus, & qui furent très-violentes. Le Censeur voulut l'exclure du Sénat, aussi-bien que Servilius Glaucia, qui par l'indignité de sa conduite étoit l'opprobre de cette compagnie. Mais, de plus, une autre querelle, suscitée encore par L. Apuleius Saturninus, occasionna une sédition furieuse. Un certain L. Equitius se donnoit pour fils de Ti. Gracchus, & se présentoit aux Censeurs pour être inscrit en cette qualité sur le rôle des citoyens Romains. Q. Cécilius Métellus Numidicus résistoit, assurant que Ti. Gracchus n'avoit eu que trois fils, que tous trois étoient morts, l'un en Sardaigne dans le service, l'autre à Préneste, le dernier à Rome, & qu'il ne souffriroit pas que l'éclat d'une si illustre famille fût terni par un misérable imposteur. Le peuple, idolâtre du nom des Gracques, & flatté de l'espérance de se voir renaître, s'emporta avec violence. Les pierres volerent; le Censeur fut en danger; mais, il demeura ferme à rebuter le faux Gracchus. On ne sçait pas comment cette affaire finit. Il est assez vraisemblable que le collegue de Q. Cécilius Métellus Numidicus, qui étoit en même-tems son cousin-germain, mais qui ne lui ressembloit pas pour la constance, permit à L. Equitius de prendre la qualité qu'il prétendoit sur les rôles publics. Il est certain au moins qu'il exempta de la flétrissure Servilius Glaucia & L. Apuleius Saturninus, & qu'il les maintint dans le rang de Sénateurs.

Quelque tems après, il fut proposé une loi, dans laquelle on avoit ajouté une clause tout-à-fait extraordinaire, par laquelle il étoit ordonné qu'après que le peuple auroit accepté la loi, dans les cinq jours suivans le Sénat en jureroit l'observation, & que quiconque refuseroit de faire ce serment seroit envoyé en exil. Cette clause étoit un piege tendu à la fran-

chise & à la fermeté de Q. Cécilius Métellus Numidicus, & C. Marius employa l'artifice & la fourberie pour l'y faire tomber. Il déclara dans le Sénat qu'il se donneroit bien de garde de prêter un serment aussi injuste, & qu'il ne pensoit pas qu'aucun homme sage pût jamais s'y résoudre. » Car, ajouta-t-il, si » la loi est bonne & utile en » elle-même, c'est faire injure » au Sénat de le forcer à en » jurer l'observation, puisqu'il » doit s'y porter par raison & » de plein gré ; & si elle est » mauvaise, c'est la derniere » injustice de vouloir extorquer de nous un serment pour » nous contraindre d'y consentir. » Ce raisonnement étoit sans replique, & le serment ajouté à la loi devoit faire sentir l'injustice de la loi même. Aussi Q. Cécilius Métellus Numidicus protesta-t-il hautement que jamais il ne feroit le serment exigé. C'étoit là où C. Marius l'attendoit, ne doutant point qu'une protestation de lui en plein Sénat dans une matiere juste & légitime ne fût un engagement que rien au monde ne seroit capable de lui faire révoquer.

Le cinquieme jour de la loi reçue, dernier délai marqué pour la prestation du serment, C. Marius assembla le Sénat, affectant d'être troublé & inquiet. Il dit qu'il craignoit beaucoup que le peuple ne se portât à de violentes extrêmités, si le Sénat refusoit le serment ; mais qu'il s'étoit avisé d'un expédient qui remédioit à tout, & qui consistoit à jurer qu'on acceptoit la loi, en cas qu'elle fût loi ; que par ce serment on ne s'engageoit à rien, puisqu'il étoit de notoriété publique qu'elle avoit passé par violence, contre les auspices, & après un coup de tonnerre entendu & annoncé. Il n'y avoit personne qui ne sentît la foiblesse & le ridicule de ce subterfuge. Mais, la crainte de l'exil l'emporta sur tous les autres motifs. C. Marius sortit pour aller prêter le serment, & tous les Sénateurs généralement, à l'exception d'un seul, le suivirent. Cet homme unique étoit Q. Cécilius Métellus Numidicus. Quelques prieres & quelques instances que lui fissent ses amis, il ne fut point ébranlé ; mais, demeurant ferme dans ses principes, & prêt à tout souffrir pour ne rien faire de honteux, il se retira de la place, s'entretenant avec ceux qui l'accompagnoient, & leur disant ces paroles remarquables : » Faire le mal, c'est l'effet » d'un cœur corrompu. Faire » le bien, lorsqu'il n'y a rien » à craindre, c'est le mérite » d'un homme du commun. Mais, » faire le bien en s'exposant aux » plus grands dangers, c'est le » propre d'un homme véritablement vertueux. »

Quelle différence entre un homme & un homme, entre C. Marius & Q. Cécilius Métellus Numidicus ! L'un faisant consister l'habileté & la sagesse

politiques dans la dissimulation & le mensonge, l'autre mettant pour fondement de tout mérite & de toute vertu la sincérité & la droiture; l'un songeant à devenir le plus grand dans sa République, même aux dépens de la probité & de la vertu, l'autre à en être le plus homme de bien. C'est de Plutarque que nous empruntons ces différens traits.

L. Apuleius Saturninus ne fut pas long-tems sans consommer son crime. Il fit rendre un décret par le peuple, portant injonction aux Consuls de faire publier qu'on interdisoit le feu & l'eau à Q. Cécilius Métellus Numidicus, & qu'on défendoit à tous les sujets de la République de le recevoir chez eux; c'étoit la formule de l'exil. Tous les gens de bien, compatissant à sa disgrace, se rendoient en foule auprès de lui, déterminés à le défendre; mais, il ne voulut pas que pour son intérêt on en vînt à une sédition, & il sortit de la ville consolant ses amis, & leur faisant ce raisonnement : » Ou les affaires chan» geront; & alors, si le peu» ple vient à se reconnoître, je » serai rapellé avec honneur; » ou elles demeureront au mê» me état, & en ce cas ne vaut» il pas mieux être éloigné de » tant de maux? » Les marques extraordinaires d'estime & d'affection qu'on lui donna dans les lieux par où il passoit, firent sentir jusqu'à quel point on admiroit un homme qui avoit mieux aimé renoncer à sa patrie qu'à son devoir. Il s'arrêta à Rhodes, où il vécut agréablement, remplissant son tems ou par la lecture, pour laquelle il avoit toujours eu beaucoup de goût, grande ressource pour un exilé; ou par la conversation avec les gens de bien & les gens de lettres, qui se trouvoient en assez grand nombre dans cette Isle.

L'exil n'abattit donc en aucune maniere son courage, c'est ce qui paroît bien par un mot d'une de ses lettres qu'Aulu-Gelle nous a conservé. » Ce » sont mes adversaires, dit Q. » Cécilius Métellus Numidicus, » qui se sont interdit à eux» mêmes la jouissance de la » vertu & de la justice. Quant » à moi, je ne suis point privé » de l'usage de l'eau & du feu, » & je jouis d'une très-grande » gloire. » On voit qu'il fait allusion à l'interdiction de l'eau & du feu, qui avoit été prononcée contre lui.

Aussitôt après la mort de L. Apuleius Saturninus qui avoit été tué dans une émeute populaire, il fut question du retour de Q. Cécilius Métellus Numidicus. Toute la maison de ce grand homme, si nombreuse, si puissante, tant de fois honorée des premieres dignités de la République, tous ses alliés, qui étoient des premieres familles de Rome, employerent leur crédit pour faire révoquer le décret par lequel il avoit été condamné à l'exil. Mais, son fils eut la principale gloire du

succès. Ce jeune homme, mémorable à jamais par sa tendresse filiale, alla de maison en maison, revêtu d'un habit de deuil, versant des larmes en abondance, & se prosternant aux pieds de tous les citoyens, solliciter une grace qui lui étoit plus chere que sa propre vie. C. Marius s'opposa le plus qu'il lui fut possible au rétablissement de celui qu'il avoit si indignement chassé. Ce fut en vain. Le peuple, sur la proposition de l'un des Tribuns, rappella Q. Cécilius Métellus Numidicus. Le tendre & vif empressement que marqua son fils en cette occasion, lui valut le surnom de Pius, comme qui diroit bon fils, homme d'un bon naturel, surnom moins éclatant, mais plus estimable que les titres de vainqueurs des nations.

Q. Cécilius Métellus Numidicus assistoit à des jeux, lorsqu'on lui rendit les lettres qui lui apprenoient son rappel. Il attendit la fin du spectacle pour les lire. On ne remarqua aucune émotion sur son visage. Toujours égal dans l'une & l'autre fortune, toujours maître de lui-même, & supérieur à toutes les passions, comme son exil ne l'avoit point plongé dans la tristesse, son rappel ne lui causa point une joie immodérée. Quand on sçut qu'il étoit près d'arriver à Rome, le Sénat, le peuple, les riches & les pauvres, en un mot toute la ville s'empressa d'aller à sa rencontre, & de lui faire en quelque sorte réparation de l'injustice qu'on avoit commise à son égard. On peut dire qu'il n'y a eu ni charges, ni triomphes, qui lui aient fait plus d'honneur que son exil, soit qu'on en considere la cause, ou la sage conduite qu'il y garda, ou enfin la gloire de son retour.

MÉTELLUS CAPRARIUS, *Metellus Caprarius*, (*a*) cousin germain du précédent, exerça la Censure avec lui, l'an de Rome 650, & 102 avant Jesus-Christ. Mais, il ne montra pas la même constance que son parent, comme on peut le voir ci-dessus.

MÉTELLUS [Q. CÉCILIUS] NÉPOS, *Q. Cæcilius Metellus Nepos*, (*b*) fut élevé au Consulat avec T. Didius, l'an de Rome 654, & 98 avant J. C.

MÉTELLUS [Q. CÉCILIUS] PIUS, (*c*) *Q. Cæcilius Metellus Pius*, fils de Q. Cécilius Métellus Numidicus. Nous avons exposé sur la fin de l'article de ce dernier, ce qui fit donner à celui qui va faire le sujet de l'article présent, le surnom glorieux de Pius. Il servit d'abord sous son pere en Numidie, & il étoit alors encore jeune. Il

(*a*) Roll. Hist. Rom. T. V. p. 443.
(*b*) Roll. Hist. Rom. Tom. V. p. 456.
(*c*) Appian. pag. 398. *& seq.* Plut. Tom. I. pag. 574. *& seq.* Vell. Paterc. L. II. c. 15, 28. *& seq.* Sallust. in Jugurth. c. 44. Dio. Cass. pag. 46. Roll. Hist. Rom. Tom. V. pag. 355. 453. 454, 561. *& seq.* Tom. VI. pag. 14, 24, 67, 68, 101. *& suiv.*

pouvoit avoir environ vingt ans.

Durant les dissensions civiles de C. Marius, Q. Cécilius Métellus Pius fut entiérement dévoué au Sénat. L'an de Rome 665, & 87 avant Jesus-Christ, comme il faisoit la guerre contre les Samnites, les Consuls lui envoyerent ordre de traiter avec ces peuples, & de leur offrir le droit de bourgeoisie Romaine. Ils espéroient par là acquérir un double renfort, l'armée de Q. Cécilius Métellus Pius, qui, dès qu'il seroit libre, ne manqueroit pas de venir au secours de Rome; & celle même des Samnites, qui d'ennemis deviendroient citoyens. Mais, ceux-ci pleins de haine pour le nom Romain, & fiers de se voir recherchés, demanderent des conditions si avantageuses pour eux, si dures & si déshonorantes pour les Romains, que Q. Cécilius Métellus Pius ne voulut point les leur accorder. C. Marius & L. Corn. Cinna, qui furent avertis de cette négociation, donnerent carte blanche aux Samnites, & par là les attirerent à leur parti. Q. Cécilius Métellus Pius ne laissa pas de s'approcher de Rome, & de se joindre à l'armée de Cn. Octavius. Mais, lorsqu'il vit la supériorité que prenoit C. Marius, il se retira en Ligurie, d'où il passa bientôt après en Afrique. Il ne fit pas non plus de grands exploits dans cette contrée. Il en fut chassé par le préteur C. Fabius & obligé de venir regagner sa premiere retraite des montagnes de Ligurie, où il demeura caché jusqu'à l'arrivée de L. Sylla. Alors, il alla le joindre; & comme il avoit le titre de Proconsul, L. Sylla le traita d'égal, & lui fit rendre les mêmes honneurs qu'on lui rendoit à lui-même.

Il se le donna quelque tems après pour Collegue dans le Consulat. Ce fut l'an de Rome 672, & 80 avant Jesus-Christ, que Q. Cécilius Métellus Pius, dont la probité & le bon cœur ont toujours reçu les plus grands éloges, en fit preuve dans une occasion remarquable pendant son Consulat. Il étoit fils, comme nous l'avons dit, de Q. Cécilius Métellus Numidicus, qui ayant été envoyé en exil par L. Apuleius Saturninus, avoit été rétabli en vertu d'une loi proposée par Q. Calidius, tribun du peuple. Ce Q. Calidius demandant la Préture, non-seulement Q. Cécilius Métellus Pius s'intéressa vivement pour lui, & fit de pressantes supplications au peuple en sa faveur; mais quoiqu'actuellement Consul, & de la plus haute noblesse, il ne feignit point d'appeller Q. Calidius son Patron & le protecteur de sa famille, se déclarant ainsi par reconnoissance le client d'un homme beaucoup au-dessous de lui.

Il fut le plus illustre des Capitaines qui furent d'abord opposés à Sertorius. Mais, il étoit lent, & d'ailleurs ayant toujours commandé des troupes pesamment armées, & qui se bat-

toient de pied ferme, il ne sçavoit quelle conduite tenir à l'égard d'un ennemi, qui évitoit une action générale, & qui se tournoit en toute sorte de formes, qui venoit l'attaquer au moment qu'il s'y attendoit le moins, puis se retiroit en diligence, & dont les soldats accoutumés à vivre de peu, à supporter le froid & la faim, & à gravir contre les montagnes, ne laissoient aucun repos, & ne donnoient aucune prise aux troupes qui leur étoient opposées. De-là il arrivoit que Q. Cécilius Métellus Pius sans combattre souffroit tout ce que souffrent les vaincus, & que Sertorius en fuyant avoit tous les avantages de ceux qui poursuivent leurs ennemis. Il les empêchoit de se pourvoir d'eau, il les troubloit dans leurs fourrages. S'ils s'avançoient, ils trouvoient Sertorius sur leur chemin; s'ils s'arrêtoient en quelque endroit, il venoit les assaillir. S'ils assiégeoient une ville, ils se voyoient eux-mêmes assiégés par la disette de toutes choses; en sorte qu'ils étoient entiérement rebutés & découragés; & Sertorius ayant défié Q. Cécilius Métellus Pius à un combat singulier, les soldats de celui-ci le pressoient à cris redoublés d'accepter le défi, & de combattre Général contre Général, Romain contre Romain; & sur le refus qu'il en fit, ils le tournoient en raillerie. Mais, Q. Cécilius Métellus Pius ne tint aucun compte de leurs insultes, sçachant qu'un Général doit mourir en Général, & non pas en aventurier.

Il voulut néanmoins rétablir sa réputation en assiégeant la ville des Laccobriges. C'eût été une conquête importante, parce que Sertorius en tiroit beaucoup de secours; & en même tems elle paroissoit aisée, parce qu'il n'y avoit qu'un seul puits dans la ville; les autres eaux dont se servoient les habitans, étoient dans les fauxbourgs, & tomboient tout d'un coup au pouvoir des assiégeans. Ainsi, Q. Cécilius Métellus Pius comptoit que ce seroit une affaire de deux jours, & il ne fit porter des vivres que pour cinq à ses soldats. Mais, Sertorius sçut bien rompre ses mesures. Il ordonna de remplir d'eau deux mille outres, promettant pour chaque outre une récompense considérable; ce fut à qui brigueroit cette commission. Il choisit les plus robustes & les plus agiles d'entre ceux qui se présentoient, Maures & Espagnols, & les envoya par les défilés des montagnes, avec ordre, lorsqu'ils auroient remis leurs outres aux assiégés, de faire sortir toutes les bouches inutiles, afin que la provision d'eau pût suffire à ceux qui étoient en état de porter les armes. Lorsque Q. Cécilius Métellus Pius fut instruit de ce rafraîchissement introduit dans la place, il se trouva fort en peine; car, il commençoit lui-même à manquer de vivres. Il envoya

envoya donc un Officier Général avec six mille hommes, pour ramasser & apporter au camp tout ce qu'il pourroit rencontrer de vivres dans les environs. Sertorius, toujours alerte, place une embuscade sur le chemin par où devoit revenir cet Officier avec sa troupe; il l'attaque lui-même de front, & l'enveloppant ainsi en tête & en queue, il lui tue beaucoup de monde, lui enleve son convoi, & le force lui-même à prendre la fuite, après avoir perdu ses armes & son cheval. Q. Cécilius Métellus Pius n'eut pas d'autre parti à prendre que celui de lever honteusement le siege.

On convient que ce Général avoit toute la science militaire que l'on pouvoit désirer; mais, sa lenteur le rendoit visiblement incapable de réduire un ennemi aussi habile & aussi alerte qu'étoit Sertorius. Comme néanmoins sa naissance, sa réputation, & la haute estime que l'on faisoit de sa vertu, ne permettoient pas de lui faire l'affront de le rappeller, il ne s'agissoit que de lui donner un Collegue, qui menant de nouvelles forces, eût encore dans le caractère de quoi suppléer à ce qui manquoit à Q. Cécilius Métellus Pius du côté de l'activité. Cn. Pompée ambitionnoit cet emploi, & on le lui confia.

Q. Cécilius Métellus Pius & Cn. Pompée réunis résolurent de chercher l'ennemi pour l'attaquer avec toutes leurs forces. Ces deux Généraux agissoient avec un concert parfait, & qui est digne de servir d'exemple à tous ceux qui se trouvent en pareil cas. Lorsque Q. Cécilius Métellus Pius joignit Cn. Pompée, celui-ci voulut faire baisser ses faisceaux devant lui, pour témoigner qu'il regardoit en lui un supérieur, & non pas un égal. Q. Cécilius Métellus Pius s'y opposa, & ne prenant aucun avantage ni de son âge, ni des honneurs par lesquels il avoit passé, il traita toujours avec Cn. Pompée comme avec un Collegue, si ce n'est que lorsqu'ils campoient ensemble, Q. Cécilius Métellus Pius seul donnoit le mot. Cn. Pompée de son côté déféroit volontiers à ses avis; & lorsqu'ils furent en présence de Sertorius, qu'ils vouloient forcer à combattre, & qui l'évitoit avec soin, un jour que Q. Cécilius Métellus Pius remarqua une ardeur incroyable dans les Espagnols, qui, selon la coutume des Barbares, plus démonstratifs que les nations policées, parce qu'ils suivoient davantage les impressions de la simple nature, témoignoient leur désir d'en venir aux mains, en remuant leurs lances, en levant le bras, & par d'autres gestes semblables; il le fit observer à Cn. Pompée, & lui représenta que ce moment n'étoit pas favorable pour attaquer les ennemis. Cn. Pompée le crut, & d'un commun accord ils se retirerent dans leur camp.

Enfin, Sertorius fut contraint

d'engager une action générale, qu'il avoit évitée pendant longtems. Il s'étoit contenté d'envoyer des partis, qui coupoient les vivres, qui enlevoient les convois, & réduisoient les deux Généraux à une extrême disette. Ils prirent donc la résolution de sortir avec toutes leurs troupes pour s'étendre dans un païs où ils pussent avoir commodément des vivres & des fourrages; & Sertorius, qui vouloit les en empêcher, n'eût d'autre moyen que de les combattre. Les armées se rencontrerent auprès de Ségontie, & se choquerent avec fureur. L'action dura depuis midi jusqu'après le soleil couché. Sertorius eut l'avantage sur Cn. Pompée, qui perdit dans ce combat son Questeur & le plus brave Officier de son armée. Mais Perperna, qui commandoit l'autre aîle, ne pouvant résister à Q. Cécilius Métellus Pius, & étant presque entiérement défait, il fallut que Sertorius quittât Cn. Pompée pour aller au secours des siens. Il vint, & ayant fait un grand carnage des ennemis, il perça jusqu'à Q. Cécilius Métellus Pius, qui combattit en cette occasion avec toute la vigueur qu'on eût pu attendre d'un jeune homme. Il fut même blessé; mais, ce fut là précisément ce qui lui donna la victoire. Car, ses soldats voyant couler le sang d'un Général qu'ils respectoient & qu'ils aimoient, s'animerent tellement de douleur & de colere, qu'il ne fut pas possible aux Espagnols de soutenir leurs efforts; & la victoire échappa à Sertorius, lorsqu'il la croyoit presque certaine.

Q. Cécilius Métellus Pius, qui affectoit de mépriser Sertorius, & qui le traitoit dans ses discours de fugitif de L. Sylla, & de réchappé du naufrage de Carbon, fut pourtant si fier de l'avoir vaincu, qu'il se fit proclamer *Imperator* par ses soldats, & il se laissa rendre à ce sujet les honneurs divins par les villes où il passoit, & qui le recevoient en lui dressant des autels, & lui offrant des sacrifices. On lui faisoit par-tout des entrées superbes, avec un concours étonnant de personnes de tout sexe & de tout âge, qui remplissoient les rues, & jusqu'aux toits des maisons. Lorsqu'on vit que ce faste lui plaisoit, & qu'on lui faisoit par là sa cour, ce fut à qui lui donneroit des fêtes plus magnifiques. On ornoit comme des témples les salles où il devoit être reçu, on y répandoit des eaux de senteur, on y brûloit de l'encens. D'un autre côté, on dressoit des théâtres pour représenter des comédies, qui faisoient comme on le sçait, partie de la célébrité des fêtes chez l'Antiquité superstitieuse. Des chœurs de jeunes garçons & de jeunes filles chantoient des hymnes à sa louange; & il n'avoit pas la délicatesse d'Auguste, qui selon le témoignage d'Horace ne pouvoit souffrir les éloges, s'ils n'étoient accompagnés d'un tour fin & ingé-

nieux. Des Poëtes nés à Cordoue, dont les vers sentoient le terroir, & n'avoient aucune grace, ne laissoient pas d'attirer l'attention de Q. Cécilius Métellus Pius. On faisoit aussi descendre par des machines des statues de la Victoire, qui lui mettoient au milieu des tonnerres & des éclairs une couronne sur la tête. A tous ces honneurs se joignoient des repas solemnels, où il paroissoit revêtu d'une robe brodée, & avec toute la pompe d'un triomphateur. On avoit soin que dans ses repas la profusion regnât conjointement avec la délicatesse; & non-seulement on ramassoit de toute l'Espagne ce qu'elle pouvoit fournir de plus exquis pour couvrir la table, mais on alloit chercher jusqu'au-delà des mers & dans la Mauritanie des gibiers jusqu'alors inconnus.

Sallustе, de qui nous tenons la plus grande partie de ce détail, remarque que Q. Cécilius Métellus Pius se fit un grand tort en autorisant ces excès, & qu'il en perdit une grande partie de sa réputation, sur-tout auprès de ceux qui conservoient la probité & le goût antiques, & qui trouvoient que ce luxe & ces honneurs outrés avoient quelque chose de superbe, d'odieux, & d'indigne de la gravité de l'empire Romain. Cn. Pompée soutenoit bien mieux la gloire de la République par la dignité de ses mœurs. Naturellement sobre & éloigné des plaisirs, il avoit encore augmenté la sévérité de sa façon de vivre dans une guerre si difficile; & le contraste de la sagesse d'un jeune homme condamnoit plus fortement le goût que Q. Cécilius Métellus Pius dans un âge mûr témoignoit pour les délices & pour le faste. Peut-être passeroit-on encore plutôt à Q. Cécilius Métellus Pius cette ivresse de joie, que l'inhumanité qu'il eut de mettre la tête de Sertorius à prix, promettant cent talens d'argent & vingt mille arpens de terre à tout Romain qui le tueroit, & la liberté de retourner à Rome, si c'étoit un exilé; procédé lâche qui marquoit le désespoir de vaincre par la force celui dont on achetoit le sang à prix d'argent.

Q. Cécilius Métellus Pius, à son retour à Rome, obtint les honneurs du triomphe. Il mourut vers l'an de Rome 690 & 62 avant Jesus-Christ, & par sa mort laissa vacante la dignité de souverain Pontife, qui fut conférée à Jules César.

MÉTELLUS [C.], *C. Metellus*, (a) jeune Romain, eut un jour l'audace de demander en plein Sénat à L. Sylla, quelles bornes il mettoit à leurs maux, & jusqu'où il avoit résolu de les pousser, afin qu'ils sçussent au moins en quel tems ils pourroient espérer de voir la fin de leurs miseres; car, continua-t-il, nous ne vous demandons pas de sauver ceux

(a) Plut. T. I. p. 472. Roll. Hist. Rom. T. VI. p. 33, 34.

que vous avez délibéré de faire mourir, nous vous demandons seulement de tirer d'inquiétude & de crainte ceux que vous avez résolu de sauver. L. Sylla lui ayant répondu qu'il ne sçavoit pas encore ceux qu'il sauveroit, C. Métellus lui repartit: *Nommez-nous donc ceux que vous voulez perdre. Aussi le ferai-je*, repliqua brusquement L. Sylla. Mais, quant à la derniere repartie, plusieurs la donnent à un certain Aufidius, un des flatteurs & des complaisans de L. Sylla.

MÉTELLUS [L. Cécilius], *L. Cæcilius Metellus*, (*a*) succéda à Verrès dans la préture de Sicile. Il fut élevé au Consulat avec Q. Marcius Rex, l'an de Rome 684, & 68 avant Jesus-Christ. Mais, il mourut dans les premiers jours de Janvier, & le successeur qu'on lui substitua, étant mort aussi avant même que d'entrer en charge, on ne jugea pas à propos de procéder à une nouvelle élection. Q. Marcius Rex géra seul le Consulat cette année.

MÉTELLUS [M. Cécilius], *M. Cæcilius Metellus*, (*b*) frere du précédent fut nommé Préteur l'an de Rome 683, & 69 avant Jesus-Christ. Son département étoit de connoître du crime de concussion dont on accusoit Verrès. Mais, il soutenoit l'accusé, & s'intéressoit vivement pour lui. Il n'étoit pas le seul de sa famille qui prît ainsi le parti de Verrès. Son frere L. Cécilius Métellus le faisoit aussi; & en général on assure que tous les Métellus servoient puissamment ce concussionnaire.

MÉTELLUS [Q. Cécilius], *Q. Cæcilius Metellus*, (*c*) frere des deux précédens, fut élevé au Consulat avec Q. Hortensius, l'an de Rome 683., & 69 avant Jesus-Christ. Comme il ne s'intéressoit pas moins vivement pour Verrès que ses freres, il ne fit pas difficulté, pendant qu'il n'étoit encore que Consul désigné, de mander chez lui les Siciliens qui étoient à Rome pour la poursuite de leur affaire, & de les intimider par différentes considérations, les assurant qu'ils ne réussiroient pas. Il se montroit reconnoissant, s'il est vrai, comme Cicéron le dit clairement, que Verrès lui avoit acheté des suffrages pour le porter au Consulat.

Pendant qu'il exerçoit cette charge, il obtint la commission d'aller faire la guerre aux Crétois. On peut voir sous l'article de Crete, comment il vint à bout de conquérir cette isle, ce qui lui mérita le surnom de Créticus, avec les honneurs du triomphe. Mais, les intrigues & les chicanes de Cn. Pompée retarderent long-tems son triomphe; il parvint enfin à l'obtenir,

(*a*) Dio. Cass. p. 2. Roll. Hist. Rom. T. VI. p. 284, 297.

(*b*) Roll. Hist. Rom. T. VI. p. 284.

(*c*) Sall. in Catil. c. 17. Vell. Paterc. L. II. c. 34, 40. Plut. Tom. I. p. 633, 634. Dio. Cass. p. 569, 595. Roll. Hist. Rom. Tom. VI. p. 284, 290. *& suiv.*

& le célébra le premier de Juin, l'an de Rome 690, & 62 avant Jesus-Christ. Il y manqua ce qui devoit en faire le principal ornement, nous voulons dire les chefs des Crétois vaincus, Lasthénès & Panarès, qu'un Tribun du peuple revendiqua comme étant les prisonniers de Cn. Pompée.

MÉTELLUS [Q. CÉCILIUS] NÉPOS, *Q. Cæcilius Metellus Nepos*, (a) fut nommé Tribun du peuple sur la fin du Consulat de Cicéron. Il ne fut pas plutôt entré en charge, qu'il entreprit de harceler & de fatiguer ce grand homme, & d'exciter contre lui les premiers mouvemens d'une tempête à laquelle peu d'années après il fut obligé de succomber. Il tint des discours séditieux à la multitude, & dit qu'un Consul, qui avoit fait mourir des citoyens sans forme de procès, ne méritoit pas d'être admis à haranguer le peuple. Il effectua sa menace, & le dernier de Décembre, Cicéron étant monté à la tribune aux harangues, pour rendre compte, selon l'usage, de sa gestion, notre Tribun lui défendit tout discours, lui permettant seulement de faire le serment usité en pareil cas, qui consistoit uniquement à jurer que l'on n'avoit rien fait contre les loix. Cicéron ne se déconcerta point; & forcé d'obéir à l'injuste défense du Tribun, il s'en vengea en faisant, au lieu du serment accoutumé, un serment bien glorieux pour lui. Il jura que la République & la ville de Rome lui étoient redevables de leur salut. Le peuple fut charmé de cette présence d'esprit du Consul; il y applaudit, & d'un cri unanime jura que rien n'étoit plus vrai que ce qu'il venoit d'affirmer à sa gloire.

Cependant, Q. Cécilius Métellus Népos, de concert avec Jules César, ne cessoit de déclamer contre Cicéron, & il se disposoit à l'accuser & à le citer devant le peuple, pour avoir fait exécuter à mort des citoyens, sans que le procès leur eût été fait dans les formes. La cause de Cicéron étoit celle du Sénat. Cette compagnie le sentoit parfaitement, & elle confirma & ratifia de nouveau ce qui s'étoit passé sous son Consulat, déclarant que quiconque entreprendroit d'y donner atteinte, seroit regardé comme ennemi de la patrie. Ce décret imposa silence à Q. Cécilius Métellus Népos sur ce qui regardoit Cicéron. Mais, toujours soutenu par Jules César, il suscita au Sénat une autre affaire, qui tendoit en partie au même but, & qui excita les troubles les plus violens. Il proposoit que l'on rappellât Cn. Pompée en Italie avec son armée, pour réformer & pacifier l'État. Q. Cécilius Métellus Né-

(a) Plut. Tom. I. pag. 771. *& seq.* Dio. Cass. p. 47. *& seq.* Roll. Hist. Rom. Tom. VI. p. 501. *& suiv.*

Nos étoit frere ou cousin de Mucia, femme de Cn. Pompée, & trouvoit son élévation dans celle d'un allié si proche.

Heureusement pour la République, Caton étoit alors Tribun du peuple; ou plutôt ce n'étoit point l'effet d'un heureux hazard; c'étoient la sagesse & le courage de cet excellent citoyen qui l'avoient déterminé à prendre cette charge, précisément pour s'opposer aux fureurs de Q. Cécilius Métellus Népos, qu'il avoit prévues. Car, l'année précédente, dans un tems ou tout paroissoit assez tranquille, ses amis l'exhortant à demander le Tribunat, il ne voulut pas les écouter, parce qu'il aimoit mieux se réserver pour les momens où la République pourroit avoir besoin de ses services. Il sortit même de Rome, & ayant pris pour compagnie ses livres & quelques Philosophes, il se mit en chemin dans le dessein d'aller passer quelque tems en Lucanie, où il avoit des terres. Sur la route il rencontra un grand cortége, des chevaux, des bagages; & s'étant informé de ce que c'étoit, il apprit que Q. Cécilius Métellus Népos, arrivant de l'armée de Cn. Pompée, alloit à Rome pour demander le Tribunat. Il s'arrêta un moment; & après avoir un peu réfléchi, il donna ordre à ses gens de retourner vers la ville. Ses amis furent étonnés d'un changement si subit. » Eh! ne sçavez-vous » pas, leur dit-il, que Q. Cé» cilius Métellus Népos est un » forcené, de qui l'on a tout à » craindre? Et maintenant qu'il » vient ici d'intelligence avec » Cn. Pompée, c'est une tem» pête qui va fondre sur la » République, & tout renver» ser. Il n'est donc pas question » maintenant de goûter le loi» sir, ni de voyager dans mes » terres, mais de vaincre ce » furieux, ou de mourir avec » courage pour la défense de la » liberté. » Caton se laissa néanmoins persuader d'achever son voyage. Mais, il y mit fort peu de tems, & revint promptement à Rome.

Il fut donc nommé Tribun avec Q. Cécilius Métellus Népos & huit autres, & continua beaucoup à rendre inutiles les entreprises de son Collegue. Il voulut néanmoins tenter d'abord les voies de la persuasion & de la douceur. Il lui fit des représentations pleines d'amitié dans le Sénat; il s'abaissa même jusqu'à le prier, louant beaucoup en même tems la constance avec laquelle la maison des Métellus avoit toujours suivi les maximes Aristocratiques, & exhortant Q. Cécilius Métellus Népos à ne pas dégénérer de la gloire de ses ancêtres. Il paroît que Q. Cécilius Métellus Népos étoit un petit esprit, qui se voyant prié en devint plus fier, & s'imagina qu'on le craignoit. Il s'opiniâtra donc, fit des menaces & des rodomontades, & prétendit qu'il viendroit à bout malgré

le Sénat de ce qu'il avoit entrepris. Alors, Caton changeant de ton & de visage, lui déclara en termes exprès que jamais Cn. Pompée n'entreroit dans la ville avec une armée. La dispute s'échauffa tellement, qu'ils paroissoient tous deux hors d'eux-mêmes, & ne se plus connoître. Mais, on distinguoit aisément, dit Plutarque, que cet emportement dans l'un étoit une vraie fureur, dont l'origine étoit vicieuse, & dont la fin auroit été funeste à la République, & que dans l'autre c'étoit l'enthousiasme d'une vertu généreuse qui combattoit pour la justice & pour les loix.

Cependant, le jour approchoit, où le peuple, suivant le plan de Q. Cécilius Métellus Népos, devoit être envoyé aux suffrages, & ce Tribun résolu de faire passer sa loi par la violence avoit fait des amas d'armes, & assemblé des soldats étrangers, des gladiateurs, des esclaves, dont il avoit eu soin de distribuer une partie dès la veille en différens endroits de la place. Il avoit pour lui une grande partie du peuple, toujours avide de nouveautés; & Jules César l'appuyoit de tout son crédit, & de toute l'autorité que lui donnoit la Préture. Caton étoit presque seul. Les premiers de la ville pensoient comme lui, & le favorisoient intérieurement; mais, ils ne l'aidoient guere que par des vœux. En arrivant sur la place, Caton porta ses yeux de tous les côtés; & ayant vu le temple de Castor occupé par des soldats, les degrés par où l'on montoit à la Tribune gardés par des gladiateurs, & Q. Cécilius Métellus Népos assis en haut avec Jules César, il se retourna vers ses amis: » O l'homme audacieux, » leur dit-il, & lâche en même » tems, d'avoir assemblé tant » de gens armés contre un seul » homme qui est sans armes! » Il s'avança avec Minucius Thermus; & ceux qui gardoient les avenues s'étant ouverts, il passa lui & son Collegue. Mais, les gens de Q. Cécilius Métellus Népos se refermerent aussitôt & ne laisserent plus passer personne, si ce n'est que Caton prenant par la main un de ses meilleurs amis, eut assez de peine pour le faire monter avec lui. Il alla ensuite s'asseoir entre Q. Cécilius Métellus Népos & Jules César, & coupa ainsi leur conversation. On apperçut un air d'embarras sur leur visage. Au contraire, la sérénité & la constance de Caton inspirerent du courage aux bons Citoyens, & leur donnerent la confiance de s'approcher & de s'exhorter les uns les autres à se réunir, & à ne point abandonner ni la cause de la liberté, ni celui qui combattoit pour elle.

Alors, le Greffier voulut lire la loi, selon l'usage; mais, Caton le lui défendit. Q. Cécilius Métellus Népos prit le papier pour le lire lui-même; Caton le lui arracha, & en même tems Minucius Thermus lui mit

la main devant la bouche, parce que comme il sçavoit sa loi par cœur, il se préparoit à la prononcer de mémoire. Q. Cécilius Métellus Népos poussé à bout donna le signal aux gens armés qu'il avoit répandus dans la place. Aussitôt tout se disperse ; & Caton resté seul, se trouvoit exposé aux coups de pierres & de bâtons. Mais, on vint à son secours, & on lui persuada de se retirer dans le temple de Castor.

Q. Cécilius Métellus Népos, voyant ses adversaires en fuite, crut avoir remporté la victoire; & ayant fait retirer ses Satellites, il voulut tenir l'assemblée, comptant que tout s'y passeroit tranquillement, & que sa loi alloit être reçue. Mais, ceux qui s'y opposoient s'étant rassemblés, accoururent jettant de grands cris. Q. Cécilius Métellus Népos & ses gens furent tout-à-fait déconcertés ; ils craignirent que leurs adversaires n'eussent trouvé sous leurs mains des armes. Ils prirent la fuite à leur tour, & laisserent le champ libre à Caton, qui monta tout de suite à la Tribune, & par un discours convenable à la circonstance fortifia & encouragea les esprits.

La résistance de Caton rendit la vigueur au Sénat. Par un décret de cette compagnie, les Consuls furent chargés de veiller à la sûreté de la ville, & de s'opposer avec Caton à une loi qui y mettoit le trouble. Le Sénat alla même jusqu'à interdire Q. Cécilius Métellus Népos & Jules César des fonctions de leurs charges. Ceux-ci voulurent d'abord résister. Mais, leur faction étoit si consternée, que tout ce que put faire Q. Cécilius Métellus Népos, ce fut d'invectiver contre la tyrannie prétendue de Caton, & de menacer les Sénateurs qu'ils se repentiroient d'avoir conspiré contre Cn. Pompée, & d'avoir outragé un si grand homme. Après quoi, il sortit de Rome, & se mit en marche pour aller en Asie, lui à qui il n'étoit pas permis en sa qualité de Tribun de quitter la ville, ni de découcher une seule nuit.

Pour ce qui est de Jules César, il se conduisit plus sagement; & à cause de sa modération, le Sénat le rétablit, & on raya de dessus les régistres le décret d'interdiction prononcé contre lui. L'indulgence dont on avoit usé envers Jules César s'étendit jusqu'à Q. Cécilius Métellus Népos ; & Caton y contribua beaucoup par ses représentations. Cette conduite lui fit honneur. On jugea qu'il y avoit, & de la générosité à ne pas insulter un ennemi vaincu, & de la prudence à ne pas irriter Cn. Pompée. Q. Cécilius Métellus Népos, qui n'étoit pas encore fort loin, revint à Rome, & rentra dans ses fonctions. Dans toute cette affaire, Cicéron paroît peu comme acteur, quoiqu'il y fût fort intéressé. Il opposa beaucoup de modération aux emportemens de Q. Céci-

lius Métellus Népos, en conservant néanmoins son rang & sa dignité. Car, il résista avec vigueur, lorsqu'il se sentit attaqué, & il prononça même contre lui un discours, qui s'est perdu. Mais, quand il fallut opiner dans le Sénat, il suivit toujours les avis les plus doux. C'est ce qu'il nous apprend lui-même dans une très-belle lettre à Q. Cécilius Métellus Céler, proche parent de Q. Cécilius Métellus Népos. Q. Cécilius Métellus Céler lui avoit fait des reproches avec assez de hauteur. Cicéron lui répond sur le meilleur ton, se justifiant sans bassesse, & le réfutant sans dureté. Les ménagemens de Cicéron à l'égard de Q. Cécilius Metellus Népos avoient sans doute pour objet Q. Cécilius Métellus Céler, qui étoit un homme de mérite, & sur-tout Cn. Pompée allié de l'un & de l'autre. Cela n'empêcha pas qu'il ne vécût pendant un tems avec Q. Cécilius Métellus Népos sur le pied d'ennemi. Mais, il recueillit dans la suite le fruit de sa modération, comme on va le voir tout à l'heure.

Il parvint au Consulat quelques années après; ce fut l'an de Rome 695, & 57 avant Jesus-Christ. On lui donna pour Collegue P. Cornélius Lentulus Spinther. Cicéron étoit alors en exil. Quoique proche parent de P. Clodius, & malgré ses démêlés très-vifs avec Cicéron, Q. Cécilius Métellus Népos se montra favorable à la cause de cet illustre exilé. Il acheva de se réconcilier avec lui dans une nombreuse assemblée du Sénat. Là on lui adressa une exhortation touchante & pathétique. On lui rappella l'attachement qu'avoient toujours eu les Métellus aux maximes de l'Aristocratie & à l'autorité du Sénat; on lui cita son propre frere, Q. Cécilius Métellus Céler, qui étoit mort deux ans auparavant, & qui s'étoit fait une loi de s'opposer en tout à P. Clodius; on le fit ressouvenir de Q. Cécilius Métellus Numidicus, l'honneur de leur maison, exilé comme Cicéron, & comme lui regretté de toute la ville. Enfin, on lui parla avec tant de force, que le Consul ne put retenir ses larmes, preuve non équivoque d'une réconciliation sincere; & de fait il ne se contenta plus de ne point résister à son Collegue; il l'appuya & le seconda dans toutes ses démarches.

MÉTELLUS [Q. CÉCILIUS] CÉLER, *Q. Cæcilius Metellus Celer*, (a) frere ou cousin du précédent, étoit un homme qui soutenoit la noblesse de sa naissance par celle de ses sentimens. Étant Préteur l'an de Rome 689, & 63 avant Jesus-Christ, il sauva C. Rabirius qu'on accusoit d'avoir tué L. Apuleius Saturninus. La conjuration de L. Catilina ayant été découverte, Q. Cécilius Métellus

(a) Dio. Caff. p. 27, 42, 62. Plin. Tom. I. p. 107. Pomp. Mel. pag. 188. Sallust. in Catilin. c. 17, 27. Roll. Hist. Rom. T. VI. p. 437. & *suiv.*

Céler eut ordre de former une armée, & de la conduire dans le Picénum. Il avoit déjà nettoyé cette Province de ce que la conjuration y avoit de partisans, lorsqu'il apprit un mouvement que venoit de faire L. Catilina, & il alla aussitôt se porter au pied des montagnes par où il devoit descendre pour passer de Toscane en Ligurie. En même tems, C. Antoine le suivit à la piste. Ainsi, L. Catilina se trouva enfermé entre des montagnes & deux armées, l'une en tête, l'autre en queue. Il ne lui restoit plus d'autre ressource qu'une bataille, & il résolut de la tenter. Mais, il la perdit avec la vie; car, quand il vit toute son armée en déroute, il prit son parti en désespéré, & se jettant au milieu des plus épais bataillons des ennemis, il y trouva une mort qui eût été glorieuse, s'il eût combattu pour une meilleure cause.

Q. Cécilius Métellus Céler, après sa Préture, fut envoyé dans la Gaule Cisalpine, qu'il gouverna en qualité de Proconsul. C'est au tems de cette administration que l'on rapporte le fait que Pline & Pomponius Méla racontent d'après Cornélius Népos. Ils disent que le Roi des Sueves donna à Q. Cécilius Métellus Céler, Proconsul de la Gaule Cisalpine, des Indiens, qui s'étant embarqués dans leur païs pour aller faire le commerce chez l'étranger, avoient été si furieusement écartés de leur route & entraînés si loin par la tempête, qu'ils étoient venus échouer sur les côtes de Germanie. Un tel évenement étoit précieux pour les anciens Géographes, qui avoient besoin de se convaincre que notre continent étoit tout environné de mers. Pour nous, si ce fait est vrai, ce ne pourroit être qu'un nouvel exemple à ajouter à ceux par lesquels on veut prouver que le Cap de bonne Espérance avoit été doublé bien des siecles avant que les Portugais en fissent la découverte. Mais, on soupçonneroit volontiers que ces prétendus Indiens pourroient être des habitans de la côte occidentale de l'Afrique. Alors, l'écart n'est plus à beaucoup près si violent, & le fait devient plus vraisemblable. M. Huet, dans son histoire du commerce, les fait venir d'un païs bien différent. Il lui paroît assez probable que c'étoit des Lapons. On peut voir dans son ouvrage les raisons de convenance qui lui ont fait naître cette pensée. Revenons à notre sujet.

Q. Cécilius Métellus Céler fut créé Consul avec L. Afranius, l'an de Rome 692, & 60 avant Jesus-Christ. Il fit paroître pendant son Consulat beaucoup de magnanimité & de courage, & défendit avec zele la liberté publique. Il est vrai que Dion Cassius prétend que ce zele étoit aidé & animé en lui par le ressentiment qu'il avoit conçu du divorce de Cn. Pompée avec Mucia sa sœur. Cicéron, qui parle souvent de Q.

Cécilius Métellus Céler dans ses lettres à T. Pomponius Atticus, ne dit rien de semblable ; & l'autorité de Dion Cassius ne suffit pas, selon nous, pour dégrader par de mauvais motifs une conduite & des actions louables en elles-mêmes. Lorsque Q. Cécilius Métellus Céler prit le gouvernement de la République, il la trouva dans une situation bien différente de celle où Cicéron l'avoit établie. L'autorité du Sénat avoit souffert un déchet considérable par l'absolution de P. Clodius & par l'élection de L. Afranius, à l'occasion de laquelle cette compagnie avoit voulu lutter par ses décrets contre la brigue, & avoit succombé. De plus, l'ordre des Chevaliers s'étoit aliéné du Sénat, à tort sans doute ; mais, le dommage que la République en souffroit, n'en étoit pas moins réel.

Il fut proposé cette année une loi par le tribun L. Flavius, dont l'objet étoit d'assigner des terres aux soldats de Cn. Pompée. Q. Cécilius Métellus Céler s'opposa à cette loi ; & en cette occasion, il ne résista pas seulement à la crainte qui a moins de pouvoir sur les ames fortes, mais encore à des espérances bien capables de flatter son ambition. Les choses furent poussées si loin, & le Tribun si forcené, qu'il osa faire mettre le Consul en prison. Les Chevaliers, mécontens du Sénat, ne branlerent point. Mais, les Sénateurs firent parfaitement leur devoir, & ils voulurent s'assembler dans la prison même auprès du Consul. L. Flavius ne souffrit pas que le Sénat entrât dans la prison, & pour l'en empêcher, il plaça son siege devant la porte. Q. Cécilius Métellus Céler soutint cette indignité avec une merveilleuse constance. Les autres Tribuns voulurent le tirer de prison ; il refusa d'en sortir, jusqu'à ce que L. Flavius lui-même se désistât. Celui-ci n'y paroissoit point du tout disposé, & il se préparoit à passer la nuit sur le lieu. Mais, Cn. Pompée eut enfin honte d'un tel excès, dont il étoit le véritable auteur ; il craignit même le soulevement du peuple ; de façon qu'il ordonna à L. Flavius de se retirer, disant que Q. Cécilius Métellus Céler lui avoit fait demander cette grace.

Q. Cécilius Métellus Céler eut bientôt une attaque d'une autre espece à soutenir. P. Clodius, pour parvenir à la charge de Tribun du peuple, entreprit de se faire Plébeien. Notre Consul se prêta d'abord à ce projet, peut-être par surprise. Mais, il revint bientôt sur ses pas, & justement irrité contre P. Clodius, il le menaça en plein Sénat, quoiqu'il fût son cousin germain & son beau-frere, de le tuer de sa propre main. Cependant, P. Clodius se portoit pour Plébeien, & aspiroit au Tribunat. Mais, il manqua son coup pour cette année. Ce fut dans ces contestations turbulen-

tes que se passa le consulat de Q. Cécilius Métellus Céler, qui arrêta au moins le mal, & tint toutes choses en suspens, jusqu'au tems où Jules César arrivant d'Espagne vint mettre la derniere main à ce que l'ambition la plus vive & la cabale la plus forte n'avoient pu achever sans lui.

Q. Cécilius Métellus Céler, au sortir de son Consulat, eut le département de la Gaule Transalpine, où il mourut, non sans soupçon d'avoir été empoisonné par Clodia sa femme.

MÉTELLUS [Q. CÉCILIUS] PIUS SCIPION, *Q. Cæcilius Metellus Pius Scipio*, (a) brigua le Consulat avec Milon & Hypséus, l'an de Rome 700, & 52 avant Jesus-Christ. On remarque que ces aspirans à cette grande place, la disputoient, non pas avec passion, mais avec fureur; & que tout ce qu'on avoit vu jusques-là de désordres & d'excès en ce genre n'approchoit pas de ceux auxquels se porterent ces trois Compétiteurs. Chacun avoit sa petite armée, & tous les jours il se livroit entr'eux des combats sanglans. Les vœux des meilleurs citoyens étoient pour Milon, mais les deux autres avoient Cn. Pompée & P. Clodius. Cependant, aucun des trois ne fut nommé. Ce fut Cn. Pompée lui-même qu'on créa seul Consul.

Quelque tems après, Cn. Pompée fit porter une nouvelle loi contre la brigue, & même plus sévere que toutes les précédentes. En vertu de cette loi, Q. Cécilius Métellus Pius Scipion, dont Cn. Pompée venoit d'épouser la fille, fut accusé; & il étoit manifestement coupable. Cn. Pompée sollicita pour lui avec tant de chaleur, qu'il prit même le deuil, ce qui détermina quelques-uns des Juges à en faire autant par une démarche sans pudeur comme sans exemple. L'accusateur se désista, mais ce ne fut pas sans invectiver contre la partialité des Juges & du Consul. Ce n'est pas tout, peu après, Cn. Pompée prit pour Collegue dans le Consulat Q. Cécilius Métellus Pius Scipion.

Notre nouveau Consul voulut partager avec son gendre la gloire de réformer l'État, en rétablissant la Censure dans tous ses droits. Cette Magistrature avoit été affoiblie, ou plutôt anéantie, par une loi de P. Clodius, qui avoit ôté aux Censeurs le pouvoir de noter aucun citoyen, à moins qu'il n'eût été accusé en forme, & convaincu devant eux de quelque action honteuse. Q. Cécilius Métellus Pius Scipion leur rendit le libre exercice d'une jurisdiction volontaire, telle qu'ils l'avoient eue de toute antiquité. Mais, ce rétablissement servit moins à l'extirpation des désordres, qu'il

(a) Cæs. de Bell. Civil. pag. 426. *& seq.* Hirt. Pans. de Bell. Afric. pag. 752. *& seq.* Plut. T. I. p. 868. Roll. Hist. Rom. T. VII. p. 237. *& suiv.*

ne tourna à la honte des Censeurs. Car, la loi de P. Clodius subsistant, ils auroient eu les mains liées, & par conséquent ils n'auroient pas été responsables de l'impunité des vices ; au lieu que rentrés dans tous leurs droits, leur mollesse n'avoit plus d'excuse ; & néanmoins la sévérité paroissoit impraticable, à cause du nombre & de la puissance des vicieux. Aussi les plus sages ne penserent-ils plus à demander la Censure ; & on la vit depuis tomber entre les mains de gens plus dignes d'en être l'objet, que les Ministres.

Q. Cécilius Métellus Pius Scipion lui-même, qui en étoit le restaurateur, y donnoit étrangement prise par sa conduite. Il se trouva étant Consul à un repas infâme. Ce repas fut donné à ce Magistrat & à quelques Tribuns par un misérable Huissier, qui y amena deux femmes d'une naissance & d'un nom illustres, & un jeune homme de condition, pour satisfaire la brutale débauche de ses convives. Une telle extinction de tout sentiment de pudeur, & de tout respect pour les loix mêmes de la nature, fait horreur au simple récit, mais le vice ne connoît point de bornes ; & l'unique moyen de ne pas se laisser entraîner aux derniers excès, c'est de résister aux premiers commencemens.

Dans la suite, Q. Cécilius Métellus Pius Scipion, plus illustre par sa naissance & par son rang, que par sa capacité & sa bonne conduite, fut envoyé en Syrie avec la qualité de Proconsul, dès le commencement de la guerre entre Jules César & Cn. Pompée. Sa principale commission étoit de tirer de cette Province les troupes qui y étoient, & de les amener au secours de son gendre. Il s'acquitta de sa charge d'une maniere qui ne fit point d'honneur à la cause qu'il soutenoit. Exactions, avanies, vexations de toute espece dans la Syrie & dans l'Asie mineure, c'est de quoi l'accusent les commentaires de Jules César. Il est vrai que ce dernier paroît avoir eu une haine personnelle contre lui, & se plait visiblement à en dire du mal. Mais, tout ce que nous sçavons d'ailleurs touchant la vie & les procédés de Q. Cécilius Métellus Pius Scipion, ne nous met point en droit de suspecter le témoignage de Jules César, quoique son ennemi. Josephe rapporte que pendant qu'il étoit en Syrie, il fit trancher la tête à Alexandre, Prince des Juifs, sur le frivole prétexte d'anciens troubles excités par lui dans la Judée, mais sans doute parce qu'il favorisoit le parti de Jules César, comme son infortuné pere Aristobule, qui peu de tems auparavant avoit été empoisonné pour ce sujet par les partisans de Cn. Pompée.

Q. Cécilius Métellus Pius Scipion croyoit même par une raison particuliere devoir là-

cher la bride à la licence de ses soldats, qui destinés à faire la guerre aux Parthes, ne marchoient pas volontiers contre un Romain & contre un Consul. Ainsi, pour se les attacher, il leur permit d'exercer toutes sortes de brigandages, & il cherchoit lui-même toutes les occasions de piller, afin d'avoir de quoi leur faire de grandes largesses. Il se préparoit à enlever les trésors de la Diane d'Éphese, lorsqu'il reçut des lettres de Cn. Pompée qui le pressoit de hâter sa marche, parce que Jules César venoit de passer en Grece. C'est ce qui sauva du pillage ce Temple si fameux & si respecté. Q. Cécilius Métellus Pius Scipion, arrivant en Macédoine, se trouva en tête Domitius Calvinus, lieutenant de Jules César avec deux légions. Mais, ils ne firent que se tenir mutuellement en respect. Il ne paroît pas du moins qu'il se soit rien passé entr'eux qui soit digne de remarque.

Pendant que la guerre se faisoit avec fureur, Jules César qui feignoit toujours de l'inclination pour la paix, ayant été rebuté plusieurs fois par Cn. Pompée, s'adressa à Q. Cécilius Métellus Pius Scipion, & voulut entamer une négociation avec lui par le ministère d'un ami commun. Ses ennemis le servoient toujours parfaitement, & prenoient sur eux l'odieux des refus. Q. Cécilius Métellus Pius Scipion écouta d'abord le député de Jules César; mais, bientôt il ne voulut ni le voir ni l'entendre. Clodius, c'étoit le nom de ce négociateur, retourna sans fruit vers celui qui l'avoit envoyé.

Après la bataille de Pharsale, dont la perte entraîna celle du parti de Cn. Pompée, Q. Cécilius Métellus Pius Scipion passa en Afrique. Son intention étoit de travailler à rétablir le parti vaincu par le secours de Juba, roi de Mauritanie. Il trouva bien des forces dans le païs où il prétendoit renouveller la guerre, mais il n'y porta pas les talens d'un grand Général. Une haute naissance, un nom illustre, un courage plutôt de soldat que de capitaine, & une haine implacable contre Jules César, voilà à peu près ce qui faisoit tout son mérite. Du reste, il n'avoit nulle expérience dans le commandement des armes; toute sa vie n'offre aucun exploit qui puisse lui mériter le titre de guerrier; & pour ce qui est des qualités qui constituent le grand homme, il en étoit encore plus dépourvu. On ne remarque en lui ni vue du bien public, ni élévation dans la façon de penser, ni douceur, ni modération. On y trouve au contraire le vice des petits esprits, nous voulons dire une présomption qui le rendoit incapable de se prêter aux bons conseils. Car, il fut à portée d'en recevoir, au moins de la part de Caton, qui vint le joindre avec plus de dix mille hommes. Mais, nous allons voir qu'il

ne sçut pas en profiter.

Atticus Varus, gouverneur de l'Afrique, ne vouloit pas céder le commandement à Q. Cécilius Métellus Pius Scipion, sous le frivole prétexte qu'il étoit depuis un tems considérable à la tête de la Province; & le roi Juba, par son orgueil & son faste barbare, les écrasoit tous les deux. La présence de Caton remédia, au moins en partie, à ces désordres. Il apprit à Juba à respecter la gloire & la prééminence du nom Romain; & dans leur premiere entrevue le Prince Numide ayant pris la place d'honneur entre Q. Cécilius Métellus Pius Scipion & Caton, ce fier Romain transporta lui-même son siege pour mettre Q. Cécilius Métellus Pius Scipion au milieu, entre le Roi & lui. Cette leçon ne suffit pas néanmoins ni pour corriger Juba, ni pour inspirer à Q. Cécilius Métellus Pius Scipion des sentimens dignes de son rang. Pour ce qui est de la dispute entre nos deux généraux Romains, Caton la fit entiérement cesser, en se soumettant lui-même aux ordres de Q. Cécilius Métellus Pius Scipion, & se contentant de garder la ville d'Utique, qu'il eut soin de bien fortifier.

C'est ainsi que l'Afrique devint comme le poste de ralliement pour tous ceux qui, après la bataille de Pharsale, conservoient encore l'espérance & la résolution de se relever de leur disgrace. Bientôt, les vaincus se trouverent avoir des forces de terre & de mer capables de faire trembler leurs vainqueurs. Une cavalerie innombrable, quatre légions du roi Juba, un très-grand nombre d'armés à la légere, dix légions recueillies ou formées par Q. Cécilius Métellus Pius Scipion, cent vingt éléphans, & plusieurs flottes distribuées le long de la côte. Q. Cécilius Métellus Pius Scipion, pour assembler de si nombreuses troupes, avoit épuisé la Province par des levées rigoureuses, enrôlant même les laboureurs, ensorte qu'il n'y eut point de moissons l'été qui précéda l'arrivée de Jules César en Afrique, faute d'hommes qui cultivassent les terres. Néanmoins, comme le païs est extrêmement fertile, les récoltes passées avoient fourni à Q. Cécilius Métellus Pius Scipion de quoi faire d'amples magasins. Il étoit donc dans l'abondance; & il prit toutes les mesures possibles pour préparer à son ennemi, quand il viendroit, une disette universelle. Il dévasta les campagnes; il choisit un petit nombre de places fortes, où il mit de bonnes garnisons, & détruisit toutes les autres, forçant les habitans de se renfermer dans celles qui étoient de défense. Sa flotte lui étoit aussi d'un grand usage. Il en détachoit des escadres, qui courant les mers donnoient la chasse aux vaisseaux du parti contraire, qui faisoient des descentes en Sicile & en Sardaigne, &

en enlevoient sur-tout les armes de toute espece, & les fers, dont l'armée d'Afrique manquoit absolument. Déjà on craignoit en Italie, comme il paroît par plusieurs lettres de Cicéron à T. Pomp. Atticus, que des adversaires si puissans n'y transportassent leurs troupes, pendant que Jules César étoit occupé en Egypte & en Asie. En même tems, il s'élevoit des mouvemens & des troubles en Espagne, dont le jeune Pompée, encouragé par Caton, se hâta d'aller profiter. Ainsi, le danger devenoit grand pour le parti victorieux; & Jules César, après avoir pourvu à ce qui pressoit le plus dans Rome & dans l'Italie, n'avoit pas un moment à perdre pour aller conjurer une tempête qui devenoit aussi forte que celle qu'il avoit dissipée par la victoire de Pharsale. Il y courut avec une activité inconcevable.

Dès qu'il se crut en état d'approcher l'ennemi, il fit un mouvement qui donna lieu à un combat de cavalerie, dans lequel Q. Cécilius Métellus Pius Scipion fit une perte considérable. Ce Général avoit là de quoi se convaincre de la sagesse des conseils de Caton, qui, en lui envoyant d'Utique des renforts & des convois, l'avertissoit sans cesse de ne point engager d'action contre un guerrier tel que Jules César, & de traîner les choses en longueur pour le miner par le tems. Mais, l'ignorance est indocile & présomptueuse. Q. Cécilius Métellus Pius Scipion rejetta avec hauteur les avis de Caton; & même le taxant de lâcheté, il lui écrivit un jour qu'il devoit se contenter de trouver sa sûreté dans une bonne ville & derriere de fortes murailles; que ç'en étoit trop de vouloir encore empêcher les autres de suivre les mouvemens de leur courage. Caton fut piqué de ce reproche, & pour faire connoître que ce n'étoit point la crainte qui le gouvernoit, il répondit à Q. Cécilius Métellus Pius Scipion que si on vouloit lui rendre les troupes qu'il avoit amenées en Afrique, il étoit prêt à passer à leur tête en Italie pour y faire une diversion qui seroit très-avantageuse à la cause commune, & qui pourroit forcer Jules César de lâcher prise & de retourner sur ses pas. Q. Cécilius Métellus Pius Scipion, s'étant moqué de cette offre, ce fut alors que Caton se repentit d'avoir cédé le commandement à un homme qui ne pouvoit manquer de mal réussir dans la guerre, & qui d'ailleurs, quand même contre toutes les apparences il auroit un succès qu'il ne méritoit nullement, seroit incapable de modération dans la victoire, & traiteroit les vaincus avec insolence & avec cruauté. Dès-lors, il reprit la pensée qu'il avoit déjà eue de ne revoir jamais Rome; &, dans la supposition même que l'événement de la guerre fût conforme à ses vœux, il résolut d'aller se

se confiner dans quelque coin de la terre, où il ne fût pas témoin des violences qui seroient exercées sur les vaincus.

Sa crainte, sur la maniere dont Q. Cécilius Métellus Pius Scipion useroit de la victoire, n'étoit pas mal fondée, si nous en jugeons par quelques traits de la conduite que tint ce Général en un tems où l'incertitude du succès auroit dû le rendre plus modéré. En voici un exemple. Deux vaisseaux de la flotte qui avoit transporté en dernier lieu des troupes de Jules César en Afrique, ayant été écartés par la tempête, tomberent au pouvoir des lieutenans de Q. Cécilius Métellus Pius Scipion qui gardoient les côtes; & tous ceux qui montoient ces deux vaisseaux lui furent envoyés. Parmi ces prisonniers il y avoit un Centurion; les soldats étoient partie vétérans, partie nouveaux. Q. Cécilius Métellus Pius Scipion se les fit tous amener devant son tribunal, & leur parla en ces termes: » Je sçais que ce n'est » point de votre propre mouvement, mais à l'instigation de » votre scélérat de Général, que » vous faites une guerre impie à » vos concitoyens & aux plus » honnêtes gens de la République. Maintenant donc que » la fortune vous a réduits sous » notre puissance, si rentrant » en vous-mêmes vous voulez » vous réunir aux bons citoyens pour la défense de la » République, je vous promets » non-seulement la vie, mais » une récompense. Expliquez-» vous & dites ce que vous » pensez. »

Le Centurion prit la parole, & lui fit une réponse bien contraire à son attente. Q. Cécilius Métellus Pius Scipion, » lui dit-il, [car je ne puis » vous donner le titre de Général] je vous rends de très-» humbles actions de graces » pour la bonté dont vous vou-» lez bien user envers des pri-» sonniers de guerre; & peut-» être profiterois-je de votre » bienfait, s'il ne falloit pas » l'acheter par un horrible cri-» me. Quoi? je porterois les » armes & je combattrois con-» tre Jules César mon Général, » sous qui j'ai servi comme Cen-» turion, & contre son armée » victorieuse, à la gloire de » laquelle je tâche depuis tant » d'années de contribuer par » ma valeur? C'est ce que je ne » ferai jamais; & je vous ex-» horte même à renoncer à la » guerre que vous avez entre-» prise. Vous ne sçavez pas » quelles sont les troupes avec » lesquelles vous prétendez me-» surer les vôtres; & tout à » l'heure, si vous le voulez, » je vais, par une expérience » indubitable, vous en faire » connoître la différence. Choi-» sissez une de vos cohortes, » celle en qui vous avez le plus » de confiance. Je ne vous de-» mande pour la combattre que » dix de mes camarades qui sont » actuellement entre vos mains. » Vous verrez par le succès,

» ce que vous devez attendre » de vos soldats. » Q. Cécilius Métellus Pius Scipion se crut bravé, & il avoit quelque raison. Cependant, le courage de ce Centurion & sa fidélité pour son Général, méritoient de l'estime, même de la part d'un ennemi. C'est à quoi Q. Cécilius Métellus Pius Scipion ne fut nullement sensible. Au contraire, se livrant à la colere & à l'indignation, il fit signe à quelques Centurions de son armée de tuer sur la place celui dont la liberté l'avoit choqué; ce qui fut exécuté dans le moment. Il ordonna pareillement que l'on massacrât les soldats vétérans, qu'il traita de scélérats, engraissés du sang de leurs concitoyens. Les nouveaux soldats furent distribués dans ses légions.

Cependant, lorsque Jules César crut ses troupes assez exercées, il chercha l'occasion d'en venir à une décision par une bataille générale. Q. Cécilius Métellus Pius Scipion dans les commencemens ne s'y seroit pas refusé. Mais, il paroît que les petits combats dans lesquels, malgré la supériorité de sa cavalerie & de son infanterie légere, il avoit eu le plus souvent du dessous, l'avoient rendu plus circonspect. Il se tenoit dans des lieux forts par leur assiette, & bien retranchés, où il n'étoit pas possible de l'attaquer. Pour tirer les ennemis de leur poste, Jules César se détermina à faire le siege de Thapsus, persuadé qu'ils ne se laisseroient point enlever une place de cette importance, & qu'ils feroient les derniers efforts pour la sauver. Il n'en étoit qu'à seize milles, & le quatre avril ayant levé son camp, il arriva le même jour devant Thapsus, & se disposa à l'assiéger. Q. Cécilius Métellus Pius Scipion & Juba, comme il l'avoit prévu, le suivirent, & vinrent d'abord se poster en deux camps différens à huit mille pas de la ville.

Elle étoit située sur la mer, & couverte en partie du côté des terres par un marais salant, entre lequel & la mer restoit un espace de quinze cens pas. C'étoit par-là que Q. Cécilius Métellus Pius Scipion prétendoit introduire du secours dans Thapsus. Mais, Jules César, qui s'en étoit douté, avoit muni cet endroit d'un fort & d'un bon corps de troupes; de sorte que Q. Cécilius Métellus Pius Scipion trouvant le passage fermé, fut obligé de s'étendre du côté de la mer, & commença à se fortifier un camp. Jules César choisit ce moment pour engager l'action; & ayant laissé deux légions dans son camp devant Thapsus, il s'avança en bon ordre avec tout le reste de ses forces, ordonnant en même tems à une partie des vaisseaux qu'il avoit sur cette côte de tourner les ennemis, de façon qu'ils pussent, au signal donné, leur causer de l'inquiétude par derriere, & partager leur attention & leurs efforts. Q. Cécilius

Métellus Pius Scipion n'avoit point mal pris ses mesures, il couvroit ses travailleurs, ayant toute son armée rangée à la tête du retranchement, & les éléphans distribués à droite & à gauche sur les aîles. Cependant, l'approche de l'ennemi commença à troubler cet ordre, & Jules César s'en apperçut, pendant qu'il parcouroit les rangs, exhortant les vieux soldats à se souvenir de leur antique valeur, & les nouveaux à aspirer à la gloire des vétérans. Son armée combattit avec une ardeur contre laquelle ne purent tenir un instant les adversaires. La déroute commença par les éléphans, qui accablés de fleches, & de pierres lancées avec la fronde, prirent la fuite; & effarouchés jusqu'à la fureur, ils écraserent les rangs qui avoient été formés derriere eux pour les soutenir, & se jetterent tout à travers les portes du camp, qui n'étoient encore qu'à demi-faites. La cavalerie Maure, destituée du secours des éléphans, ne fit aucune résistance, & les légions de Jules César, poursuivant leur avantage, entrerent avec les fuyards dans le camp de Q. Cécilius Métellus Pius Scipion, & s'en emparerent. Les plus braves des ennemis se firent tuer, en défendant leurs retranchemens; les autres allerent regagner le camp d'où ils étoient partis la veille.

L'on raconte ici un trait mémorable de la valeur d'un soldat vétéran. Un éléphant, blessé & furieux, s'étoit jetté sur un malheureux valet d'armée, & le tenant sous un pied, & lui appuyant le genou sur le ventre & l'écrasant de tout le poids de son corps, il le maltraitoit & achevoit de le tuer à coups redoublés de sa trompe. Le soldat, dont nous parlons, ne put souffrir ce spectacle, & il courut en armes à l'éléphant. Aussitôt l'animal guerrier laisse le cadavre, saisit le soldat avec sa trompe, dont il l'enveloppe, & l'éleve en l'air tout armé. Dans un si pressant danger, le soldat rapelle tout son courage, & se met à frapper sur la trompe de l'éléphant avec l'épée qu'il avoit à la main. La douleur força l'animal de lâcher prise. Il jette son ennemi par terre, & court avec de grands cris rejoindre la troupe des autres éléphans. Depuis ce tems, la cinquieme légion, dont étoit ce soldat, porta un éléphant dans ses enseignes.

L'armée de Q. Cécilius Métellus Pius Scipion étoit battue, mais non pas détruite; & si ce Général eût eu de la tête & de la présence d'esprit, il en eût peut-être sauvé une partie considérable. Car, ceux qui s'étoient retirés en grand nombre dans le camp qu'ils avoient occupé la veille, se préparoient à s'y défendre avec courage; seulement ils cherchoient un chef pour les commander. Ils n'en apperçurent aucun. Q. Cécilius Métellus Pius Scipion & tous les autres Officiers Géné-

raux avoient pris la fuite. Ainsi, ces malheureuses troupes, se voyant suivies & attaquées par les vainqueurs, quitterent encore ce second camp, & allerent chercher un asyle dans celui de Juba. Elles y trouverent les ennemis, qui venoient de s'en rendre maîtres. Alors, ayant épuisé toutes les ressources, les vaincus baisserent les armes, & demanderent quartier. Ce fut inutilement, les soldats de Jules César, & sur-tout les vétérans, acharnés au carnage, & se croyant tout permis après une si grande victoire, les massacrerent tous sans qu'il en échappât un seul.

La fortune rapide du vainqueur entraîna tout, & eut bientôt réduit tous les restes du parti vaincu. Plusieurs furent arrêtés dans leur fuite; & Q. Cécilius Métellus Pius Scipion fut de ce nombre. Il avoit rassemblé douze vaisseaux avec lesquels il se proposoit de gagner l'Espagne. Le mauvais tems l'ayant obligé de relâcher à Hippone, il y trouva une flotte ennemie, qui l'enveloppa tout d'un coup. Voyant que son vaisseau alloit être pris, plutôt que de tomber sous la puissance de Jules César, il s'enfonça son épée dans le sein. La fierté l'accompagna jusqu'au dernier soupir. Car, comme quelques soldats ennemis, ayant sauté sur son bord, crioient: *Où est le Général ?* il éleva sa voix mourante pour leur répondre: *Le Général est en sûreté.* C'étoit alors l'an 46 avant J. C.

MÉTELLUS [L.], *L. Metellus*, (*a*) Tribun du peuple, avec lequel Jules César eut un jour une très-violente contestation. Jules César avoit besoin d'argent, & il résolut de prendre tout ce qu'il y avoit dans le trésor public. L. Métellus prétendant s'y opposer, Jules César lui parla avec une hauteur qui ne lui étoit pas ordinaire. *Il n'est pas question*, lui dit-il, *de me citer les loix au milieu des armes. Je suis le maître non-seulement de l'argent, mais de la vie de tous ceux que j'ai vaincus.* De si terribles paroles n'effrayerent point le Tribun; & comme il falloit enfoncer les portes du trésor, parce que les Consuls en avoient emporté les clefs, il y accourut pour empêcher une telle violence par l'autorité de sa charge. Jules César, poussé à bout, le menaça de la mort en termes exprès, & il ajouta: *Jeune homme, pense bien qu'il m'est plus difficile de dire pareille chose que de la faire.* Le Tribun intimidé se retira. Jules César prit alors tout ce qu'il voulut, & il s'est bien gardé de compter comment la chose s'étoit passée; il la déguise de telle sorte dans son histoire de la guerre civile, qu'on n'y trouve rien d'injuste ni de vio-

(*a*) Dio. Caff. p. 161. Plut. Tom. I. pag. 652. Cæs. de Bell. Civil. L. I. pag. 474. Roll. Hist. Rom. Tom. VII. pag. 397. *& suiv.*

lent. C'est ainsi qu'en usent ceux qui composent eux-mêmes leur vie. Ils font évanouir les circonstances qui ne leur sont pas glorieuses.

MÉTELLUS [Portique de], *Metelli Porticus.* (*a*) C'étoit un portique de Rome, orné de figures & de statues les plus rares & les plus curieuses.

MÉTEMPSYCHOSE, (*b*) *Metempsychosis*, Μετεμψύχωσις, de μετὰ, ἐν, & ψυχὴ, *anima*, ame, passage ou transmigration de l'ame d'un homme dans le corps d'un autre homme, ou d'une bête, lorsqu'il vient à mourir.

Pythagore enseigna la Métempsychose dans la Grece & l'Italie vers la 62e. Olympiade & les suivantes. Mais, soit qu'il la débitât dans le sens naturel, ou, comme l'a ingénieusement pensé M. Dacier, dans un sens moral & allégorique, il est sûr qu'il n'en étoit pas l'inventeur. Il l'avoit lui-même apprise des prêtres Égyptiens, parmi lesquels, si nous en croyons Diogene Laërce, il demeura longtems pour s'instruire de leurs dogmes & de leurs mystères. Hérodote ne laisse aucun lieu de douter de ce que nous disons. » Les Égyptiens, dit cet Historien, sont les premiers qui ont enseigné que l'ame de l'homme est immortelle; qu'après la mort elle passe successivement dans les corps des animaux terrestres, aquatiques, & aëriens, d'où elle revient animer le corps de l'homme; & qu'elle acheve ce circuit en trois mille ans. Il y a, ajoute-t-il, des Grecs qui ont débité ce dogme, comme s'il eût été à eux en propre. J'en sçais les noms, & je ne veux pas les nommer. » Il est donc certain que cette doctrine étoit originaire d'Égypte, & elle avoit deux grands avantages. Le premier étoit de servir de fondement au dogme de l'immortalité de l'ame. Le second est, qu'en enseignant que l'ame passoit en d'autres corps nobles ou méprisables, suivant le mérite des actions, on rendoit le vice odieux & la vertu aimable. Mais aussi elle conduisoit naturellement au respect & au culte qu'on rendoit ensuite aux animaux, puisqu'elle apprenoit à les regarder comme les domiciles de ceux pour qui on avoit eu le plus de considération pendant leur vie, & dont l'État avoit reçu souvent les plus grands biens.

Lucain appelle la Métempsychose un officieux mensonge, qui épargne les frayeurs de la mort, & qui entretient dans la douce pensée que l'ame ne fait que changer de demeure, &

(*a*) Cicer. in Verr. L. VI. c. 112.

(*b*) Herod. L. II. c. 123. Myth. par M. l'Abb. Ban. Tom. I. pag. 121. Tom. II. pag. 393. *& suiv.* Tom. V. p. 392, 400. *& suiv.* Antiq. expliq. par D. Bern. de Montf. Tom. V. pag. 134. Roll. Hist. Anc. Tom. I. pag. 40. Tom. VI. pag. 460, 461. Mém. de l'Acad. des Inscript. & Bell. Lett. Tom. III. p. 7, 94, 95, 130.

qu'on ne cesse de vivre que pour recommencer une autre vie. Brébœuf, dans sa traduction de la Pharsale de Lucain, a expliqué le sentiment des Pythagoriciens par les vers qui suivent.

Ils pensent que des corps les ombres divisées,
Ne vont pas s'enfermer dans les champs Élysées,
Et ne connoissent point ces lieux infortunés
Qu'à d'éternelles nuits le Ciel a condamnés;
De son corps languissant une ame séparée,
En reprend un nouveau dans une autre contrée;
Elle change de vie, au lieu de la laisser,
Et ne finit ses jours que pour les commencer.

Les Perses & en général tous les Orientaux admettoient bien la Métempsychose comme un dogme particulier, & qu'ils affectionnoient beaucoup; mais, pour rendre raison de l'origine du mal moral & du mal physique, ils avoient recours à celui des deux principes qui étoit leur dogme favori & de distinction. Origene, qui affectoit un Christianisme tout métaphysique, enseigne que ce n'étoit ni pour manifester sa puissance, ni pour donner des preuves de sa bonté infinie, que Dieu avoit créé le monde, mais seulement pour punir les ames qui avoient failli dans le Ciel, qui s'étoient écartées de l'ordre; & c'est pour cela qu'il a entremêlé son ouvrage de tant d'imperfections, de tant de défauts considérables, afin que ces intelligences dégradées, qui devoient être ensevelies dans les corps, souffrissent davantage.

L'erreur d'Origene n'eut point de suite; elle étoit trop grossiere pour qu'on pût s'y méprendre. A l'égard de la Métempsychose, on abusa étrangement de ce dogme, qui souffrit trois especes de révolutions. 1°. Les Orientaux & la plupart des Grecs croyoient que les ames séjournoient tour à tour dans les corps des différens animaux, passoient des plus nobles aux plus vils, des plus raisonnables aux plus stupides; & cela, suivant les vertus qu'elles avoient pratiquées, ou les vices dont elles s'étoient souillées pendant le cours de chaque vie. 2°. Plusieurs disciples de Pythagore & de Platon ajouterent que la même ame, pour surcroît de peine, alloit encore s'ensevelir dans une plante ou dans un arbre, persuadés que tout ce qui végete a du sentiment, & participe à l'intelligence universelle. 3°. Enfin, quand le Christianisme parut, & qu'il changea la face du monde, en découvrant les folles impiétés qui y regnoient, les Celses, les Crescens, les Porphyres eurent honte de la maniere dont la Métempsychose avoit été proposée jusqu'à eux; & ils convinrent

que les ames ne sortoient du corps d'un homme que pour entrer dans celui d'un autre homme. Par-là, disoient-ils, on suit exactement le fil de la nature, où tout se fait par des passages doux, liés, homogenes, & non par des passages brusques & violens; mais, on a beau vouloir adoucir un dogme monstrueux au fond, tout ce qu'on gagne par ces sortes d'adoucissemens, c'est de le rendre plus monstrueux encore.

Jules César attribue le dogme de la Métempsychose aux Gaulois; mais, ceux-ci restreignoient la transmigration des ames des hommes aux seuls corps des autres hommes. Les Getes & les Germains étoient aussi dans la même persuasion.

MÉTÉOROSCOPE, *Meteoroscopium*, nom que les Mathématiciens & les Astronomes donnoient aux instrumens qui leur servoient à observer, & à prendre les distances, les grandeurs & les lieux des étoiles & des astres, comme l'astrolabe.

Le mot *Météoroscope* vient de μετέωρος, *sublimis*, haut, & σκέπτομαι, *speculor*, j'observe.

MÉTHANE, *Methana*, (a) Μέθανα; c'est le nom que Strabon donne à Méthone, ville de l'Argolide, entre Épidaure & Trœzene, & il prétend que ce lieu avoit été autrefois fortifié. Pausanias lui donne aussi le nom de Méthane. » Une bonne partie du païs de Trœzene est, » dit-il, à proprement parler » un isthme qui avance considérablement dans la mer. Méthane, petite ville, est bâtie » sur cette langue de terre. »

On trouvoit en ce lieu un temple d'Isis, & dans le marché deux statues, l'une de Mercure, l'autre d'Hercule. A quelques trente stades de-là, il y avoit des bains d'eaux chaudes. Les gens du lieu disoient que cette fontaine se forma du tems qu'Antigonus, fils de Démétrius, regnoit en Macédoine. Des feux souterreins s'étoient fait sentir auparavant & avoient entr'ouvert la terre; puis, quand ils se furent éteints, parut une source d'eaux chaudes. Mais, ces eaux étoient extrêmement salées, & ceux qui s'y baignoient ne pouvoient ni les tempérer d'eau froide, parce qu'il n'y en avoit pas dans le voisinage, ni même se baigner ensuite dans la mer, parce que de ce côté-là la mer étoit pleine de monstres & sur-tout de chiens marins qui étoient très-dangereux. Je rapporterai ici, dit Pausanias, une singularité que j'ai vue à Méthane, & qui m'a fort surpris. » Quand la vi» gne commence à pousser, si » le vent d'Afrique qui vient » du golfe Saronique, se fait » sentir, il brûle tous les bour» geons & détruit l'espérance » de l'année. Lors donc que ce » vent souffle, deux hommes » prennent un coq de plumage

(a) Strab. p. 374. Pauf. p. 148, 149. Plin. Tom. II. p. 91.

» blanc, & le tirant chacun par
» une aîle le déchirent en deux;
» ensuite, ils courent tout au-
» tour des vignes avec cette
» moitié de coq à la main ;
» puis, se rendant ensemble au
» même lieu d'où ils sont par-
» tis, ils enterrent ce coq, &
» croyent par-là garantir leurs
» vignes. »

Les Payens croyoient que la grêle & les tempêtes étoient l'effet de la colere de quelque génie malfaisant, & ils tâchoient de l'appaiser par des sacrifices ou par des enchantemens. Nous voyons, dans Pline, que Caton le censeur, ce Romain si sage & si judicieux, ne laissoit pas d'être infatué de certains termes magiques, par la vertu desquels il croyoit que l'on pouvoit remettre des membres disloqués. Pline n'a pas daigné rapporter ces mots mystérieux. Mais, on les trouvera au ch. 160 du livre de Varron *de re rustica*, & le P. Hardouin ne les a pas oubliés dans son commentaire sur Pline.

METHCA, *Methca*, (*a*) Μαθεκκὰ, campement des Israëlites dans le désert, entre Tharé & Hesmona, selon le livre des Nombres. Methca, dit D. Calmet, est apparemment Metheg, dont il est parlé au second livre des Rois. Comparez, ajoute-t il, le premier livre des Paralipomenes, où il est dit que David prit Geth & ses filles, & le livre des Rois où l'on lit qu'il prit Meteg, la mere, ou Meteg & sa mere, c'est-à-dire, Meteg & Geth. Meteg & Geth étoient voisines d'Hesmona, bien avant au midi de la terre promise. Au lieu de Meteg, la mere, l'Hébreu lit *Meteg amma*, que Saint Jérôme a traduit par *frenum tributi*. Mais, je crois, continue D. Calmet, qu'il avoit écrit *frenum cubiti*, & que les Copistes y ont substitué *frenum tributi*; cependant, il vaut mieux prendre Meteg pour un nom de lieu qui est apparemment le même que Methca.

MÉTHÉE, nom que l'on a donné à l'un des chevaux de Pluton.

MÉTHION, *Methio*, (*b*) dont parle Ovide. Il lui donne pour fils Phorbas.

MÉTHODE, *Methodus*, Μέθοδος, c'est-à-dire, ordre, regle, arrangement. » La Mé-
» thode dans un ouvrage, dans
» un discours, dit un Auteur
» moderne, est l'art de dispo-
» ser ses pensées dans un ordre
» propre à les prouver aux au-
» tres, ou à les leur faire com-
» prendre avec facilité. La Mé-
» thode est comme l'architec-
» ture des sciences. Elle fixe
» l'étendue & les limites de
» chacune, afin qu'elles n'em-
» pietent pas sur leur terrein
» respectif; car, ce sont com-
» me des fleuves qui ont leur
» rivage, leur source & leur
» embouchure.

» Il y a des Méthodes pro-
» fondes & abrégées pour les

(*a*) Numer. c. 33. v. 28, 29.

(*b*) Ovid, Metam. L. V. c. 3.

» enfans de génie, qui les in» troduisent tout d'un coup » dans le Sanctuaire, & levent à » leurs yeux les voiles qui dé» robent les mystères au peu» ple. Les Méthodes classiques » sont pour les esprits communs » qui ne sçavent pas aller seuls. » On diroit, à voir la marche » que l'on suit dans la plupart » des écoles, que les maîtres » & les disciples ont conspiré » contre les sciences ; l'un rend » des oracles avant qu'on le » consulte ; ceux-ci demandent » qu'on les expédie. Le maître, » par une fausse vanité, cache » son art ; & le disciple par in» dolence n'ose pas le sonder ; » s'il cherchoit le fil, il le trou» veroit par lui-même, mar» cheroit à pas de géant, & » sortiroit du labyrinthe dont » on lui cache les détours ; tant » il importe de découvrir une » bonne Méthode pour réussir » dans les sciences.

» Elle est un ornement non» seulement essentiel, mais ab» solument nécessaire aux dis» cours les plus fleuris & aux » plus beaux ouvrages. Lorsque » je lis, dit Adisson, un auteur » plein de génie, qui écrit sans » Méthode, il me semble que » je suis dans un bois rempli de » quantité de magnifiques ob» jets qui s'élevent l'un parmi » l'autre dans la plus grande » confusion du monde. Lorsque » je lis un discours Méthodi» que, je me trouve, pour » ainsi dire, dans un lieu plan» té d'arbres en échiquier, où, » placé dans ses différens cen» tres, je puis voir les lignes » & les allées qui en partent. » Dans l'un on peut roder une » journée entiere, & décou» vrir à tout moment quelque » chose de nouveau ; mais, » après avoir bien couru, il ne » vous reste que l'idée confuse » du total. Dans l'autre l'œil » embrasse toute la perspecti» ve, & vous en donne une » idée si exacte, qu'il n'est pas » facile d'en perdre le souve» nir.

» Le manque de Méthode » n'est pardonnable que dans » les hommes d'un grand sça» voir ou d'un beau génie, qui » d'ordinaire abondent trop en » pensées pour être exacts, & » qui, à cause de cela même, » aiment mieux jetter leurs per» les à pleines mains devant un » lecteur que de les enfiler.

» La Méthode est avantageu» se dans un ouvrage, & pour » l'Écrivain, & pour son lec» teur. A l'égard du premier, » elle est d'un grand secours à » son invention. Lorsqu'un hom» me a formé le plan de son » discours, il trouve quantité » de pensées qui naissent de » chacun de ses points capi» taux, & qui ne s'étoient pas » offertes à son esprit, lors» qu'il n'avoit jamais examiné » son sujet qu'en gros. D'ail» leurs, ses pensées, mises à la » suite des autres, en devien» nent plus intelligibles, & dé» couvrent mieux le but où » elles tendent, que jettées sur

» le papier ſans ordre & ſans » liaiſon. Il y a toujours de » l'obſcurité dans la confuſion ; » & la même période, qui, » placée dans un endroit, au- » roit ſervi à éclairer l'eſprit » du lecteur, l'embarraſſe lorſ- » qu'elle eſt miſe dans un au- » tre.

» Il en eſt à peu près des » penſées dans un diſcours Mé- » thodique, comme des figures » d'un tableau, qui reçoivent » de nouvelles graces par la » ſituation où elles ſe trouvent. » En un mot, les avantages qui » reviennent d'un tel diſcours » au lecteur, répondent à ceux » que l'Écrivain en retire. Il » conçoit aiſément chaque cho- » ſe ; il y obſerve tout avec » plaiſir, & l'impreſſion en eſt » de longue durée.

» Mais, quelque louange que » nous donnions à la Méthode, » nous n'approuvons pas ces » Auteurs, & ſur-tout ces ora- » teurs Méthodiques à l'excès, » qui dès l'entrée d'un diſcours, » n'oublient jamais d'en expo- » ſer l'ordre, la ſymmétrie, les » diviſions & les ſous-diviſions. » On doit éviter, dit Quinti- » lien, un partage trop détaillé. » Il en réſulte un compoſé de » pieces & de morceaux, plu- » tôt que de membres & de » parties. Pour faire parade » d'un eſprit fécond, on ſe jette » dans la ſuperfluité, on multi- » plie ce qui eſt unique par la » nature, on donne dans un » appareil inutile, plus propre » à brouiller les idées qu'à y » répandre de la lumiere. L'ar- » rangement doit ſe faire ſentir » à meſure que le diſcours » avance. Si l'ordre y eſt régu- » liérement obſervé, il n'échap- » pera point aux perſonnes in- » telligentes.

» Les ſçavans de Rome & » d'Athenes, ces grands modeles » dans tous les genres, ne man- » quoient pas certainement de » méthode, comme il paroît » par une lecture réfléchie de » ceux de leurs ouvrages qui ſont » venus juſqu'à nous ; cepen- » dant, ils n'entroient point en » matiere par une analyſe dé- » taillée, du ſujet qu'ils alloient » traiter. Ils auroient cru ache- » ter trop cher quelques degrés » de clarté de plus, s'ils avoient » été obligés de ſacrifier à cet » avantage les fineſſes de l'art, » toujours d'autant plus eſtima- » ble, qu'il eſt plus caché. Sui- » vant ce principe, loin d'éta- » ler avec emphaſe l'économie » de leurs diſcours, ils s'étu- » dioient plutôt à en rendre le » fil comme imperceptible, » tant la matiere de leurs écrits » étoit ingénieuſement diſtri- » buée, les différentes parties » bien aſſorties enſemble, & » les liaiſons habilement ména- » gées ; ils déguiſoient encore » leur méthode par la forme » qu'ils donnoient à leurs ou- » vrages ; c'étoit tantôt le ſtyle » épiſtolaire, plus ſouvent l'u- » ſage du dialogue, quelque- » fois la fable & l'allégorie. » Il faut convenir à la gloire » de quelques Modernes, qu'ils

» ont imité avec beaucoup de » succès, ces tours ingénieux » des Anciens, & cette habileté délicate à conduire un » lecteur où l'on veut, sans » qu'il s'apperçoive presque » de la route qu'on lui fait tenir. »

MÉTHONE, *Methone*, (a) Μετώνη, ville du Péloponnèse dans la Messénie, étoit une des sept qu'Agamemnon avoit promises à Achille. Pausanias lit Méthone dans un endroit, & Mothone ailleurs.

Mothone avant la guerre de Troie, & même durant cette guerre, se nommoit Pédasos. Elle prit ensuite le nom d'une fille d'Œnéus, car Œnéus, fils de de Porthaon, ayant passé au Péloponnèse avec Diomede après la prise de Troie, eut d'une concubine une fille, nommée Mothone. Pour moi, dit Pausanias, je crois que cette ville a tiré son nom d'une grosse roche que les gens du païs appellent Mothon, & qui forme là une espece de rade fort étroite; car, cette roche avançant dans la mer, rompt la furie des vagues, & sert comme d'abri aux vaisseaux. Les Naupliens, sous Démocratidas, roi d'Argos, ayant été chassés de leur ville, à cause de leur attachement pour Sparte, les Lacédémoniens leur donnerent Mothone, une des villes que les Messéniens avoient été obligés d'abandonner. Dans la suite, les Messéniens étant rentrés dans le Péloponnèse, & ayant trouvé les Naupliens dans cette ville, ne leur firent aucun mauvais traitement. Ces Naupliens étoient originairement Égyptiens, de ceux qui vinrent avec Danaüs à Argos. Trois générations après, Nauplius, fils d'Amymone se mit à la tête d'une colonie de ces Égyptiens; il s'établit sur le bord de la mer, & y bâtit une ville qu'il nomma de son nom Nauplie. L'Empereur Trajan affranchit les habitans de Mothone de la domination de Messene, & leur permit de se gouverner par leurs propres loix. Mais, long-tems auparavant, il leur étoit arrivé un malheur qui mérite d'être raconté, & qui leur fut particulier; car, les autres Messéniens de la côte n'ont jamais rien éprouvé de semblable.

Les Illyriens, ayant fait provision de bâtimens propres à courir les mers, & ayant écumé tout ce qui se trouvoit à leur portée, allerent mouiller au port de Mothone. D'abord, sous ombre d'amitié, ils envoyerent dire aux habitans qu'ils venoient pour acheter leurs vins. Quelques gens de la ville se presserent de leur en porter, en reçurent le prix qu'ils demandoient, & acheterent à leur tour quelques marchandises des Illyriens. Le lendemain, les habitans vinrent en plus grand nombre pour faire le même tra-

(a) Strab. pag. 359. Pauf. pag. 221, 261, 262, 282. & *seq.*

fic, & ils trouverent toute la facilité possible de la part de leurs hôtes. Les Mothonéens prirent tellement goût à ce commerce, qu'ils accoururent en foule, hommes & femmes, les uns pour vendre, les autres pour acheter. Alors, les Illyriens voyant la proie dans leurs filets, enleverent toute cette multitude, particuliérement les femmes; & faisant voile en Illyrie, ils changerent la ville en un désert.

A Mothone, il y avoit un temple de Minerve Anémotis, avec une statue de la Déesse. On disoit que la statue avoit été posée sous ce nom par Diomede, & que c'étoit un vœu qu'il accomplissoit; car, le païs étoit exposé à de fort grands vents, & depuis le vœu de Diomede, ces vents ne s'étoient pas fait sentir. On y voyoit aussi un temple de Diane, & dans ce temple un puits, dont l'eau naturellement mêlée d'une espece de resine ressembloit assez pour la couleur & pour l'odeur au baume de Cyzique. De Mothone au promontoire Coryphasium on comptoit environ cent stades.

Après la bataille d'Actium, Agrippa s'étant emparé de Mothone, y fit mourir Bocchus, roi des Maures qui avoit suivi le parti de Marc-Antoine.

Les uns soutiennent que c'est aujourd'hui la ville de Modon, & d'autres, que c'est celle de Mutune.

Méthone a été une ville Episcopale; son évêque Tychius souscrivit au concile de Sardique, tenu l'an de Jesus-Christ 347.

MÉTHONE, *Methone*, (a) Μεθώνη, autre ville du Péloponnèse, dans la Laconie. Il est fait mention de cette ville dans Thucydide & dans Plutarque. Ce dernier la met au dessus du promontoire de Malée.

MÉTHONE, *Methone*, (b) Μεθώνη, autre ville du Péloponnèse, dans l'Argolide. Il en est aussi fait mention dans Thucydide; & cet Historien nous apprend qu'elle étoit située entre Epidaure & Trœzene dans l'isthme d'une presqu'isle. Selon Strabon, Méthone donnoit son nom à cette presqu'isle; mais, ce Géographe l'appelle Méthane au lieu de Méthone. Il convient cependant qu'on touve ce dernier nom dans quelques exemplaires de Thucydide. *Voyez* Méthane.

MÉTHONE, *Methone*, (c) Μεθώνη, ville de Thrace. Plutarque nous apprend que les habitans de cette ville se nommoient *Aposphendonetæ*, Ἀποσφενδόνηται, c'est-à-dire, mis en fuite à coups de fronde. C'étoit sans doute quelque sobriquet. Elle étoit aux confins de la Macédoine, selon Démosthène.

(a) Thucyd. pag. 116. Plut. Tom. I. pag. 1032.

(b) Thucyd. p. 283. Strab. p. 374.

(c) Strab. p. 436.

MÉTHONE, *Methone*, (a) Μεθώνη, ville de Grece, ou, selon d'autres, de Macédoine, dans la Magnésie. Hésychius la met dans la Thessalie, & Séneque au pied des monts Œtes. Selon Suidas, c'étoit une des Halciones; & Pline effectivement place une ville nommée Halcione dans ces quartiers. Homere, selon la remarque de Strabon, compte Méthone au nombre des villes, dont les habitans partirent pour le siege de Troie sous la conduite de Philoctete.

Philippe, roi de Macédoine, assiégea & prit cette ville. Les succès enflerent à un tel point, dit Justin, l'ambition de ce Prince, que ne la bornant déjà plus à la gloire de repousser l'ennemi qui venoit le chercher, il alla de son mouvement attaquer des peuples qui ne songeoient point à l'inquiéter. Il reconnoissoit les dehors de Méthone qu'il assiégeoit, lorsqu'une fleche tirée du haut des remparts lui creva l'œil droit. Sa blessure ne l'empêcha point de hâter les travaux & les attaques, mais elle ne l'anima pas d'un nouveau courroux contre les assiégés; il le témoigna bien par la paix qu'il accorda quelques jours après à leurs prieres. Il ne leur donna pas seulement des preuves de sa modération, mais il leur fit même sentir des effets de sa clémence.

Ce récit de Justin ne s'accorde pas avec celui de Diodore de Sicile. Philippe, dit ce dernier, voyant que les citoyens de Méthone prêtoient leur ville pour retraite & pour citadelle à tous ses ennemis, en forma le siege. Les citoyens se défendirent quelque tems; mais enfin, ils furent réduits à accepter pour capitulation, de sortir tous de la ville, n'ayant chacun que leur habit sur le corps. Philippe la fit raser de fond en comble, & en distribua le territoire aux Macédoniens.

Étienne de Byzance met une ville du nom de Méthone dans l'Eubée, & une autre dans la Perside.

MÉTHONÉENS, *Methonæi*, Μεθωναῖοι, nom donné aux habitans des villes du nom de Méthone. *Voyez* Méthone.

MÉTHYDRIENS, *Methydrienses*, Μεθυδριεῖς, les habitans de Méthydrium. *Voyez* Méthydrium.

MÉTHYDRIUM, *Methydrium*, Μεθύδριον, (b) ville du Péloponnèse dans l'Arcadie, située, à cent trente-sept stades de Tricolons.

Son nom venoit de ce qu'elle étoit sur une hauteur entre deux fleuves, le Malœtas & le Mylaon; c'étoit Orchomene qui l'avoit bâtie. Les habitans, avant qu'ils se transplantassent à Mégalopolis, avoient remporté des victoires aux jeux Olympiques.

(a) Strab. pag. 374, 436. Just. L. VII. c. 6. Diod. Sicul. p. 528. Homer. Iliad. L. II. v. 223.

(b) Pausf. pag. 458, 475, 512, 513. Plut. Tom. I. p. 806. Thucyd. p. 385.

On voyoit en cette ville un temple de Neptune Hippius, bâti sur le rivage du fleuve Malœtas. Le mont Thaumasius dominoit le long de ce fleuve; les Méthydriens disoient que Rhéa grosse de Jupiter se retira sur cette montagne, & que Hoplodamas avec les autres géans accoururent à son secours pour la défendre contre les violences de Saturne. Ils avouoient pourtant qu'elle accoucha dans un canton du mont Lycée; mais, selon eux, ce fut sur le mont Thaumasius, qu'elle trompa Saturne, en lui présentant une pierre au lieu du petit Jupiter, comme les Grecs le racontoient. ce qui est certain, c'est que l'on voyoit sur la cime de la montagne une grotte nommée la grotte de Rhéa, où il n'étoit permis à personne d'entrer, qu'aux seules femmes destinées à y célébrer les mystères de la Déesse. A trente stades de Méthydrium on voyoit la fontaine Nymphasia.

Pausanias dit que Méthydrium n'étoit plus de son tems qu'un village, appartenant aux Mégalopolitains.

MÉTHYMNE, *Methymna*, Μήθυμνα, (*a*) ville de l'isle de Lesbos, située dans la partie septentrionale de cette isle, à l'occident de Mitylene. Elle étoit ancienne & célebre par ses bons vins, & par la naissance d'Arion, fameux joueur de harpe, qui, ayant été jetté dans la mer, fut sauvé par un Dauphin, qui le porta sur son dos jusqu'au promontoire de Ténare, près de Lacédémone.

On prétend que Méthymne fut ainsi appellée du nom de Méthymne, fille de Macarée ou Macaris & femme de Lépydnus. C'étoit la premiere ville de l'isle après Mitylene. Elle étoit, selon Strabon, à soixante-dix stades du continent entre Polymédium & Assus. Le même Strabon ajoute qu'elle étoit éloignée de trois cens quarante stades du promontoire de Malée, & de deux cens dix seulement de celui de Sigrium.

On raconte que des pêcheurs de Méthymne ayant jetté leurs filets dans la mer, en retirerent une tête faite de bois d'olivier. Cette tête ressembloit assez à celle d'un Dieu, mais d'un Dieu étranger, & inconnu aux Grecs. Les Méthymnéens, voulant sçavoir si c'étoit la tête de quelque Héros, ou d'une Divinité, envoyerent consulter la Pythie, qui leur ordonna de révérer Bacchus Céphallen. Gardant donc cette tête, ils en firent l'objet de leur culte, mais en même tems ils en envoyerent une copie à Delphes.

L'an 407 avant Jesus-Christ, Callicratidas, général des La-

(*a*) Strab. p. 590, 616. *& seq.* Diod. Sicul. pag. 315, 371. Pauf. pag. 643. Thucyd. pag. 172. *& seq.* Plin. Tom. I. pag. 288. Q. Curt. L. IV. c. 5, 8. Ptolem. L. V. c. 2. Tit. Liv. L. XLV. c. 31. Virg. Georg. L. II. v. 90. Xenoph. p. 434, 444, 541.

cédémoniens, étant venu à Lesbos, alla camper devant Méthymne, défendue par une garnison Athénienne. Il en battit quelque tems les murailles sans aucun succès; mais bientôt, les mécontens lui en livrerent l'entrée. Il en pilla toutes les richesses, mais il épargna les habitans, & les laissa maîtres de leur ville.

Du tems d'Alexandre le Grand, il y avoit à Méthymne deux Tyrans, Aristonic & Chrysolaüs, que ce Prince livra à la fureur des peuples qu'ils avoient opprimés, & qui, pour se venger des outrages qu'ils en avoient reçus, les firent mourir après leur avoir fait souffrir toutes sortes de tourmens.

Cette ville a été Episcopale, comme il paroît par le concile de Constantinople, tenu l'an 870, & où l'on trouve la souscription de *Jacobus Methymnæ*.

MÉTHYMNE, *Methymna*, Μήθυμνα, Princesse, fille de Macarée. *Voyez* l'article précédent.

MÉTHYMNÉENS, *Methymnæi*, Μηθυμναῖοι, les habitans de Méthymne. *Voyez* Méthymne.

MÉTIA, *Mætia*. *Voyez* Mécia.

MÉTIA FAUSTINA, *Metia Faustina*, (*a*) mere de l'empereur Gordien III. *Voyez* Gordien.

MÉTILIA [la loi], *lex Metilia*, (*b*) Loi qui fut portée afin que le Maître de la cavalerie jouît de la même autorité que le Dictateur.

MÉTILIUS [Sp.], *Sp. Metilius*, (*c*) fut élevé pour la troisieme fois à la charge de Tribun du peuple, l'an de Rome 329, & 413 avant Jesus-Christ. Il étoit cette année absent, lorsqu'on lui conféra cette charge. *Voyez* Mécilius [Sp.].

MÉTILIUS [M.], *M. Metilius*, (*d*) Tribun du peuple, l'an de Rome 354 & 398 avant Jesus-Christ. Ce Magistrat & deux de ses Collegues, craignant pour leur fortune, parce qu'ils s'étoient rendu odieux au public, détournerent l'orage qui les menaçoit, en citant deux anciens Tribuns militaires devant le Tribunal du peuple qui condamna les accusés à cinq cens livres d'amende chacun.

MÉTILIUS [P.], *P. Metilius*, (*e*) étoit Tribun du peuple, l'an de Rome 535, & 217 avant Jesus-Christ. Il se mit un jour à déclamer contre Q. Fabius sans aucun ménagement, qu'il n'étoit plus possible de supporter sa mauvaise humeur; que non content d'avoir empêché en personne & sur les lieux, les avantages qu'on auroit pu remporter sur les ennemis, il détruisoit, autant qu'il étoit en lui, ceux qu'on avoit effecti-

(*a*) Crév. Hist. des Emp. Tom. V. pag. 376.
(*b*) Rosin. de Antiq. Rom. p. 834.
(*c*) Tit. Liv. L. IV. c. 48.
(*d*) Tit. Liv. L. V. c. 11.
(*e*) Tit. Liv. L. XXII. c. 25. Plut. T. I. p. 178, 179.

vement remportés en son absence; qu'il ne tiroit la guerre en longueur, qu'afin de rester plus long-tems en charge, & d'être seul le maître à Rome & dans l'armée. Il ajouta plusieurs autres invectives, que nous ne rapporterons pas ici. Q. Fabius y répondit par des réflexions pleines de sens & de raison. Mais à peine daignoit-on les écouter.

MÉTILIUS [M.], *M. Metilius*, (*a*) vivoit pendant la seconde guerre Punique. Il n'est connu que pour avoir été député par le Sénat avec C. Létorius, vers les Consuls, l'an de Rome 540, & 212 avant Jesus-Christ.

MÉTILIUS [T.] CROTON, *T. Metilius Croto*, (*b*) étoit Lieutenant du préteur App. Claudius Pulcher, l'an de Rome 537 & 215 avant Jesus-Christ. Il fut chargé de conduire les vieilles troupes en Sicile.

MÉTINA, *Metina*, étoit la Déesse du vin doux, dans l'idée des Payens.

MÉTIOCHUS, *Metiochus*, Μητίοχος, (*c*) fils de Miltiade, mais d'une autre femme que la fille d'Olore, roi de Thrace. Un jour, comme il commandoit un vaisseau, ce vaisseau tomba au pouvoir des Phéniciens. Ceux-ci, ayant appris que le Capitaine du vaisseau étoit le fils de Miltiade, l'amenerent au Roi, & crurent lui faire une chose agréable, & obtenir de grandes marques de reconnoissance, parce que Miltiade avoit été d'avis dans le conseil des Ioniens qu'ils écoutassent les Scythes, lorsqu'ils les prierent de rompre le pont, & de se retirer en leur païs. Néanmoins, quand on eut présenté Métiochus à Darius, bien loin de lui faire de mauvais traitemens, il le combla de toutes sortes de biens, il lui donna une maison & des terres; il lui fit même épouser une fille de Perse, dont il eut des enfans qui furent réputés Perses.

MÉTIOSÉDUM, *Metiosedum*. *Voyez* Mélodunum.

MÉTIS, *Metis*, Μῆτις, (*d*) c'est-à-dire, la Prudence, dont les connoissances & les lumieres étoient supérieures à celles de tous les Dieux & de tous les hommes.

Jupiter, étant devenu grand, épousa Métis, ce qui signifie qu'il marqua beaucoup de prudence dans le reste des actions de sa vie. Ce fut par le conseil de Métis qu'il fit prendre à son pere Saturne un breuvage qui lui fit vomir premiérement la pierre qu'il avoit avalée, & ensuite tous ses enfans qu'il avoit dévorés.

On dit que dans le tems que Métis étoit près d'accoucher

(*a*) Tit. Liv. L. XXV. c. 22.
(*b*) Tit. Liv. L. XXIII. c. 21.
(*c*) Herod. L. VI. c. 41.
(*d*) Hesiod. Deor. Generat. v. 886. *& seq.* Myth. par M. l'Abb. Ban. Tom. I. pag. 200, 201. Tom. III. pag. 274. Tom. IV. pag. 3. Antiq. expliq. par D. Bern. de Montf. T. I. p. 32.

de

de Minerve, Jupiter instruit qu'elle étoit destinée à être mere d'un fils qui deviendroit le souverain de l'Univers, avala la mere & l'enfant, afin qu'il pût apprendre d'elle le bien & le mal.

MÉTIS, *Metis*, (*a*) l'une des nymphes Océanides, filles de l'Océan & de Téthys.

MÉTISQUE, *Metiscus*, (*b*) conducteur du char de Turnus. *Voyez* Juturne.

MÉTIUS POMPOSIANUS, *Metius Pomposianus*, (*c*) à l'égard duquel Vespasien montra beaucoup de modération & d'équité. Comme ses amis l'exhortoient à se donner de garde de ce Sénateur, né, disoient-ils, sous une position des astres qui lui promettoient l'Empire, bien-loin de chercher à s'en défaire, il l'éleva en dignité, & le fit Consul, disant : *S'il devient Empereur, il se souviendra que je lui aurai fait du bien.*

Cette vaine opinion, qui n'avoit pas empêché Vespasien de verser ses bienfaits sur Métius Pomposianus, devint sous Domitien un crime digne de mort. Les soupçons de cette ame bassement timide furent encore aigris par d'autres circonstances frivoles, & qui méritent à peine d'être alléguées. Métius Pomposianus avoit des cartes Géographiques qui représentoient toute la terre; il lisoit volontiers un extrait qu'il avoit fait de Tite-Live, contenant des discours de Rois & de Généraux d'armée; il avoit donné à deux de ses Esclaves les noms de Magon & d'Annibal. De pareilles futilités causerent la perte d'un homme consulaire. Domitien relégua d'abord Métius Pomposianus dans l'isle de Corse, & ensuite il le fit tuer.

MÉTIUS MODESTUS, (*d*) *Metius Modestus*, très-homme de bien, fut exilé sous Domitien.

MÉTIUS [CARUS], *Carus Metius*, (*e*) insigne délateur du tems de Vespasien, fut l'accusateur d'Hérennius Sénécion. Tout méchant qu'étoit Carus Métius, il ne laissoit pas de trembler, à ce que dit Juvénal, devant un autre délateur plus méchant encore, que le Poëte ne nomme pas, & de lui faire bassement la cour.

Pline le jeune rapporte de Carus Métius un trait singulier propre à caractériser son impudence, & à faire croire qu'il s'arrogeoit le privilege exclusif de dire du mal de ceux dont il avoit été le bourreau. Régulus homme de la même espece, & l'un des fléaux de ce regne malheureux, attaqua la mémoire

(*a*) Antiq. expliq. par D. Bern. de Montf. Tom. I. pag. 72.

(*b*) Virg. Æneid. L. XII. v. 468. *& seq.*

(*c*) Crév. Hist. des Emp. Tom. III. p. 352. T. IV. p. 21.

(*d*) Plin. L. I. Epist. 5.

(*e*) Tacit. in Jul. Agric. c. 45. Juven. Satyr. 1. v. 35, 36. Plin. L. I. Epist. 5. L. VII. Epist. 19. Crév. Hist des Emp. Tom. IV. pag. 81. *& suiv.*

d'Aruléaus Rusticus par une satyre sanglante. » Je vous trouve plaisant, lui dit Carus Métius, de remuer les cendres de mes morts. Qu'avez-vous à démêler avec eux? Est-ce que je vais troubler moi, les Mânes de Camérinus, ou de Crassus? » Ceux-ci étoient des morts de la façon de Régulus.

MÉTIUS MARULLUS, (a) *Metius Marullus*, pere de Gordien, étoit, suivant le témoignage de Capitolin, de la famille des Gracques.

MÉTŒCIE, *Metœcium*, Μετοίκιον, tribut que les étrangers payoient pour la liberté de demeurer à Athenes. Il étoit de dix ou douze drachmes. On l'appelloit aussi Énorchion; mais, ce dernier mot est l'*habitatio* des Latins, désignant plutôt un loyer qu'un tribut. Le Métœcie entroit dans la caisse publique, l'énorchion étoit payé à un particulier propriétaire d'une maison.

MÉTŒCIEN, *Metœcus*, Μέτοικος, nom que l'on donnoit aux étrangers établis à Athenes. Ils payoient un tribut à la République. Ce tribut, nommé Métœcie, étoit par année de douze drachmes pour chaque homme & de six drachmes pour chaque femme. La loi les obligeoit encore de prendre un patron particulier, qui les protégeât, & qui répondît de leur conduite. On nommoit ce Patron μετοικοφύλαξ. Le Polémarque, l'un des neuf Archontes, prononçoit sur les prévarications que les Métœciens pouvoient commettre.

Rein n'est plus sensé que les réflexions de Xénophon sur les moyens qu'on avoit d'accroître les revenus de la république d'Athenes, en faisant des loix favorables aux étrangers qui viendroient s'y établir. » Sans parler, dit-il, des avantages communs que toutes les villes retirent du nombre de leurs habitans, ces étrangers, loin d'être à charge au public, & de recevoir des pensions de l'État, nous donneroient lieu d'augmenter nos revenus, par le paiement des droits attachés à leur qualité. On les engageroit efficacement à s'établir parmi nous, en leur ôtant ces marques publiques d'infamie, qui ne servent de rien à un État; en ne les obligeant point, par exemple, aux dangers de la guerre, & à porter dans les troupes une armure particuliere; en un mot, en ne les arrachant point à leur famille & à leur commerce. » Ce n'étoit donc pas assez faire en faveur des étrangers, que d'instituer une fête, appellée de leur nom Métœcies, comme fit Thésée. Pour les accoutumer au joug des Athéniens, il falloit sur-tout profiter des conseils de Xénophon, & leur accorder le terrein vuide qui étoit renfermé dans l'en-

(a) Crév. Hist. des Emp. Tom. V. p. 314.

ceinte des murs d'Athenes, pour y établir des édifices sacrés & profanes.

Il n'y avoit point dans les commencemens de distinction chez les Athéniens entre les étrangers & les naturels du païs; tous les étrangers étoient promptement naturalisés, & Thucydide remarque que tous les Platéens le furent en même-tems. Cet usage fut le fondement de la grandeur des Athéniens; mais, à mesure que leur ville devint peuplée, ils devinrent moins prodigues de cette faveur, & ce privilege s'accorda seulement dans la suite à ceux qui l'avoient mérité par quelque service important.

MÉTŒCIES, *Metœcia*, (a) Μετοίκια, sorte de sacrifice, établi par Thésée, & qui se célébroit le seizieme d'Août. Thucydide l'appelle Synœcies, mais le sens est toujours le même. Ce sacrifice, dit un Auteur moderne, n'étoit point fait pour les étrangers qui iroient habiter à Athenes, mais pour les habitans qui avoient quitté leurs bourgs pour tenir leurs assemblées dans la ville; c'étoit pour conserver la mémoire de leur déménagement.

MÉTON, *Meton*, Μέτων, (b) Athénien, fils de Pausanias, fut un célebre Mathématicien. Les Grecs, jusqu'à la 87e. Olympiade, s'étoient servis d'un cycle de quatre ans, ensuite d'un de huit. Méton, vers ce même-tems, publia celui de dix-neuf, appellé Ennéadécaëtéride. Il y avoit alors un assez grand nombre d'Astronomes qui proposoient en public des especes d'Almanachs suivant le cycle de Méton, ce qui est marqué par l'interprete d'Aratus & par Géminus. On y trouvoit non-seulement les quatre saisons marquées, mais quelques prédictions touchant les vents.

Méton, avec son cycle, prétendoit ajuster le cours du Soleil à celui de la Lune, & faire que les années Solaires & Lunaires commençassent au même point. Méton avoit pour compagnon de ses observations solaires Euctémon.

On raconte de Méton, dit Plutarque, que soit qu'il fût effrayé par quelques prodiges dont on tiroit un mauvais augure pour une expédition que les Athéniens se proposoient de faire en Sicile, soit par les regles de son art, ou par quelque raisonnement humain, il craignit l'issue de cette guerre, où son fils avoit quelque commandement. Il contrefit donc le fou & mit le feu à sa maison. D'autres disent qu'il ne supposa point de folie, mais qu'ayant mis le feu la nuit à sa maison, il alla le lendemain à l'assemblée du peuple dans un état très-pitoyable; & que là, comme si cet

(a) Plut. T. I. p. 11.

(b) Plut. Tom. I. p. 199, 200, 532. Roll. Hist. Anc. Tom. VI. pag. 622. Mém. de l'Acad. des Inscript. & Bell. Lett. Tom. I. p. 12.

incendie fût arrivé par accident, il supplia les citoyens d'avoir égard à son infortune, & de dispenser de ce voyage de Sicile son fils, qui devoit commander & défrayer une galere, & qui étoit sur le point de s'embarquer.

Méton pouvoit gagner beaucoup en sacrifiant sa maison pour éloigner son fils de ce danger, & pour épargner la grande dépense qu'il auroit été obligé de faire pour l'équipement d'une galere. La peur de perdre son fils, & cette vue d'épargne, pouvoit avoir autant de part à cette action, que la vue des malheurs que son art lui découvroit. Une autre remarque. Plutarque rapporte les deux jugemens que l'on fit de l'action de Méton. Les uns vouloient qu'il eût prévu par les regles de son art, l'échec que les Athéniens reçurent en Sicile, & les autres n'attribuoient ce pronostic qu'à sa seule raison & à son bon sens. Plutarque s'en tenoit sans doute à celle-ci; car, quoique crédule & superstitieux, il n'étoit pas porté à croire les impertinences de l'Astrologie.

MÉTON, *Meton*, Μέτων, (*a*) Tarentin, fort honnête homme, d'un esprit doux & d'un grand sens. Le jour que l'on devoit faire passer un décret pour appeller Pyrrhus, le peuple étant déjà assemblé, Méton ceignant sa tête d'une couronne de fleurs fanées, prenant un flambeau à la main, comme ceux qui ont fait la débauche & qui sont ivres, & faisant passer devant lui une ménêtrière, s'en alla ainsi en masque jusqu'au milieu de l'assemblée. Là, comme cela arrive dans une populace qui est la maîtresse & où la démocratie est mal réglée, les uns se mettent à battre des mains, les autres à rire de toutes leurs forces; personne ne s'oppose à lui; au contraire on ordonne à la ménêtriere de jouer de sa flûte, & à lui de chanter, en s'avançant au milieu de l'assemblée. Comme on croyoit qu'il se disposoit à obéir, il se fit un grand silence. Alors, Méton, au lieu de chanter, éleva la voix, & dit: » Hommes de Tarente, vous faites fort bien » de ne pas empêcher ceux qui » veulent se réjouir & aller en » masque, pendant qu'ils le peu» vent encore, & si vous étiez » sages vous-mêmes, vous vous » réjouiriez aussi, & vous vous » hâteriez de jouir d'une liber» té, qui sera de peu de du» rée; car, je vous avertis que » dès que Pyrrhus sera ici, » vous aurez bien d'autres af» faires; il faudra changer de » manieres & de mœurs, & me» ner une autre vie. »

Ces paroles toucherent la plupart des Tarentins, & il s'éleva un bruit qui courut toute l'assemblée, qu'il disoit la vérité. Mais, ceux qui craignoient d'être livrés aux Romains, si la

(*a*) Plut. T. I. p. 390. Roll. Hist. Rom. Tom. II. pag. 390.

paix venoit à se faire, grondoient le peuple, & l'accabloient d'injures de ce qu'il souffroit si doucement qu'on se moquât de lui avec tant de licence & d'indignité, & se jettant tous sur Méton, ils le chasserent de l'assemblée. Alors, le décret passa.

MÉTOPOSCOPE, *Metoposcopus*, Μετωποσκόπος, nom d'une espece de devins; c'étoient ceux qui faisoient profession de connoître les inclinations & les mœurs des hommes par la Métoposcopie ou inspection du visage.

MÉTOPOSCOPIE, *Metoposcopia*, Μετωποσκοπία, l'art de découvrir le tempérament, les inclinations, les mœurs, en un mot, le caractere d'une personne par l'inspection de son front ou des traits de son visage.

Ce mot est composé du Grec μετώπον, *frons*, front, & de σκοπέω, *considero*, je considere.

La Métoposcopie n'est qu'une partie de la physionomie, car celle-ci fonde ses conjectures sur l'inspection de toutes les parties du corps. L'une & l'autre sont fort incertaines pour ne pas dire entiérement vaines, rien n'étant plus vrai que ce qu'a dit un Poëte, *fronti nulla fides*.

Ciro Spontoni, qui a traité de la Métoposcopie, dit que l'on peut distinguer sept lignes au front, & qu'à chaque ligne préside une planete, Saturne à la premiere, Jupiter à la seconde, & ainsi des autres. On doit juger de-là combien de rêveries on a à débiter sur les personnes dont on peut juger par la Métoposcopie.

MÉTRA, *Metra*, (*a*) fille d'Erisichthon, s'abandonna à une honteuse prostitution, pour gagner de quoi soulager la faim prodigieuse de son pere. Comme il n'y avoit pas encore de monnoie d'or ni d'argent, elle prenoit de ses amans un mouton, un bœuf, un cheval, ou quelque autre animal; ce qui donna lieu aux Poëtes de feindre qu'elle se transformoit en plusieurs figures. Ils ont dit aussi que Métra fut aimée de Neptune, qui lui donna le pouvoir de se changer en ce qu'elle voudroit. Ainsi, selon eux, pour soulager son pere, elle se vendoit à un maître comme fille, puis elle prenoit la figure d'un pêcheur. Ensuite, elle se transformoit tantôt en mouton, tantôt en vache, tantôt en cheval; & son pere Erisichthon la vendoit sous toutes ces figures, qu'elle quittoit peu après pour se mettre en liberté.

MÉTRAGYRTES, *Metragyrtæ*, (*b*) nom que l'on donnoit aux prêtres de Cybele. On les appelloit ainsi, parce qu'ils ramassoient des aumônes pour leur

(*a*) Ovid. Metam. L. VIII. c. 18. Myth. par M. l'Abb. Ban. Tom. VIII. pag. 74.

(*b*) Antiq. expl. par D. Bern. de Montf. Tom. I. p. 10. T. II. p. 14, 15.

Déesse, ou la grand'mere des Dieux.

METRE, *Metrum*, Μέτρον, terme de Poësie. C'est tout pied ou mesure qui entre dans la composition des vers. Aristide définit le Metre, un systême de pieds composés de syllabes différentes & d'une étendue déterminée. Dans ce sens, Metre veut dire à peu près la même chose qu'une sorte de vers en général, *genus carminis*, & on le trouve employé de la sorte dans les auteurs Latins, pour désigner une cadence différente de celle de la prose qu'on nomme rythme.

Metre n'est pas à proprement parler un mot François, il a pourtant lieu dans le style Marotique pour signifier des vers.

Vous montrez bien par votre lettre,
Que vous m'avez écrit en Metre. Voit.

Ce n'est pas tout, nos pauvres mots
Ont bien enduré d'autres maux.
Mille ont été bannis des Metres,
Les uns accourcis de trois lettres,
Les autres d'autant allongés. Ménage, Req. des Dict.

Chapelle dans ses Poësies a dit :

Mais, écrivons sans compliment,
Puisque nous écrivons en Metre.

(a) Reg. L. I. c. 10. v. 21.

Et un autre :

Il faut chrétiennement terminer ma carriere,
En consacrant à Dieu ces derniers Metres-ci . . . . .
Maître Vincent, ce grand faiseur de lettres,
Si bien que vous n'eût sçu prosaïser ;
Maître Clément ce grand faiseur de Metres,
Si doucement n'eût sçu poëtiser. Rousseau.

MÉTRI, *Metri*, Ματταρὶ, (a) de la tribu de Benjamin, fut chef de la famille de Cis, pere de Saül.

MÉTRIQUE [l'art], *ars Metrica*, de μέτρον, mesure. C'est la partie de l'ancienne poëtique qui a pour objet la quantité des syllabes, le nombre & la différence des pieds qui doivent entrer dans les vers. C'est ce qu'on appelle autrement prosodie.

METRIQUE [vers]. On appelle ainsi certains vers assujettis à un certain nombre de voyelles, longues ou breves, tels que les vers Grecs & Latins.

Capellus observe que le génie de la langue Hébraïque ne peut s'accommoder de cette distinction de longues & de breves ; elle n'a pas lieu non plus dans les langues Modernes, du moins jusqu'à faire une

regle fondamentale de Poëſie.

MÉTROBIUS, *Metrobius*, Μητρόβιος, (*a*) greffier du tems de Cimon. On liſoit dans une piece d'un Poëte comique : » Pour moi, Métrobius, greffier, je me flattois de la douce eſpérance de paſſer heureuſement ma vieilleſſe auprès de Cimon le plus divin, le plus hoſpitalier, le plus charitable de tous les hommes, & le premier des Athéniens en toute vertu ; mais malheureuſement il eſt mort le premier. »

MÉTROBIUS, *Metrobius*, Μητρόβιος, (*b*) Comédien qui fut aimé de L. Sylla ; & ce fameux Romain perſévéra dans cette indigne paſſion, tant que vécut Métrobius.

MÉTRODORE, *Metrodorus*, Μητρόδωρος, (*c*) né à Chio, Médecin, diſciple du philoſophe Démocrite, & maître d'Hippocrate & d'Anaxarque, vivoit ſous la LXXXIVe. Olympiade, vers l'an 444 avant Jeſus-Chriſt. Il écrivit divers ouvrages de Médecine, & une hiſtoire du royaume de Troie, cités par Athénée & par d'autres.

MÉTRODORE, *Metrodorus*, Μητρόδωρος, (*d*) né à Lampſaque, fut un Philoſophe de la ſecte d'Epicure.

MÉTRODORE, *Metrodorus*, Μητρόδωρος, Athénien, (*e*) Philoſophe, ami particulier & diſciple d'Epicure, vivoit ſous la CXXVI^e^. Olympiade, vers l'an 274 avant Jeſus-Chriſt. Gaſſendi, qui a publié la vie de ce dernier Philoſophe, croit que Métrodore étoit de Lampſaque. D'autres ne ſont pas de ce ſentiment. Quoi qu'il en ſoit, Métrodore écrivit divers ouvrages, dont Diogene Laërce fait le dénombrement.

MÉTRODORE, *Metrodorus*, Μητρόδωρος, (*f*) né à Stratonicée, Philoſophe, le ſeul qui quitta la ſecte d'Epicure, pour s'attacher à Carnéade, Académicien, floriſſoit ſous la CLXI^e^. Olympiade, vers l'an 139 avant Jeſus-Chriſt.

MÉTRODORE, *Metrodorus*, Μητρόδωρος, (*g*) bon Peintre & bon Philoſophe, fut choiſi par les Athéniens pour être envoyé à Paul Émile, qui, après avoir pris Perſée, roi de Macédoine, leur avoit demandé deux hommes, l'un afin de lui donner à inſtruire ſes enfans, l'autre afin de lui faire peindre ſon triomphe. Il témoigna ſouhaiter que le Précepteur fût un excellent Philoſophe. Les Athéniens lui envoyerent Métrodore, qui excelloit tout enſemble & dans la Philoſophie & dans la Peinture. Paul

(*a*) Plut. T. I. p. 484.
(*b*) Plut. T. I. p. 452, 474.
(*c*) Diog. Laërt. p. 667. Athen. pag. 184.
(*d*) Strab. p. 589.
(*e*) Diog. Laërt. p. 721, 722.
(*f*) Diog. Laërt. pag. 712. Cicer. de Orator. L. I. c. 24.
(*g*) Plin. Tom. II. pag. 360, 705. Roll. Hiſt. Anc. Tom. V. p. 84. Hiſt. Rom. T. IV. pag. 614.

Émile fut content de leur choix.

On voit par-là quelle attention les grands hommes de l'antiquité donnoient à l'éducation de leurs enfans. Les fils de ce général Romain avoient déjà de l'âge, puisque le cadet des deux qui firent la campagne de Macédoine avec le Consul leur pere, étoit pour lors âgé de dix-sept ans. Cependant, il songe encore à mettre auprès d'eux un Philosophe, capable de leur former & l'esprit par l'étude des sciences, & le cœur par celle de la morale, qui est de toutes les études la plus importante & la plus négligée. Si l'on veut sçavoir quel est le fruit d'une pareille éducation, on n'a qu'à rappeller dans sa mémoire ce que devint le cadet des deux fils du Consul dont nous parlons, qui hérita du nom & du mérite de Scipion l'Africain son grand-pere par adoption, & de Paul Émile son pere naturel, qui ruina Carthage & Numance, qui se distingua autant par la connoissance des beaux arts & des sciences, que par la bravoure militaire, qui tenoit à honneur d'avoir auprès de lui l'historien Polybe, le philosophe Panétius, le poëte Térence, qui enfin, pour nous servir des termes mêmes d'un Écrivain fort sensé, n'a jamais rien dit, ni rien fait, ni rien pensé, qui ne fût digne d'un Romain.

MÉTRODORE, *Metrodorus*, Μητρόδωρος, (*a*) né à Scepsis dans l'Asie mineure, fut Auteur de plusieurs traités qui firent l'admiration d'un grand nombre de personnes. Strabon dit que Métrodore s'acquit une telle réputation, que quoique très-pauvre, il épousa à Carthage une femme très-riche, & fut appellé Carthaginois.

Il accompagna, avec sa femme, Mithridate Eupator dans le Pont, où il fut comblé d'honneurs par ce Prince, qui le chargea du soin de rendre la justice, & ses jugemens étoient sans appel. Il fut admis si avant dans l'amitié & la confiance de Mithridate, que ce Prince l'appelloit son pere. Métrodore oublia dans une occasion importante & délicate ce qu'il devoit à son maître. Car, ayant été envoyé par Mithridate vers Tigrane pour lui demander du secours, & le roi d'Arménie lui ayant dit : *Mais vous, Métrodore, que me conseillez-vous?* Il lui répondit : *Comme Ambassadeur je vous y exhorte ; comme votre ami, je ne vous le conseille pas.* Tigrane peu après rendit ce mot à Mithridate, qui, étant déjà depuis quelque tems indisposé contre Métrodore, le fit mourir sur le champ. Tigrane n'avoit pas cru que la chose dût aller si loin, & il fut fâché de la mort de celui dont il avoit trahi le secret. Il lui fit des obseques magnifiques ; réparation tardive & frivole

(*a*) Strab. pag. 504, 609, 610. Plut. Tom. I. pag. 506. Athen. pag. 552. Plin. Tom. I. pag. 174, 387. Tom. II. pag. 458, 646, 774. Roll. Hist. Anc. Tom. V. pag. 370. Hist. Rom. T. VI. p. 216, 217.

pour la vie qu'il lui avoit fait perdre par indiſcrétion.

MÉTRODORE, *Metrodorus*, Μητρόδωρος, (*a*) baladin Aſiatique, ſervit aux amuſemens de M. Antoine.

MÉTRODORE, *Metrodorus*, Μητρόδωρος, (*b*) Médecin dont parle Cicéron dans une de ſes lettres.

MÉTROMANIE, fureur de faire des vers. Nous avons une excellente Comédie de M. Pyron ſous ce titre; elle a introduit le terme de Métromanie dans la langue, comme le Tartuffe y introduiſit autrefois celui de Tartuffe, qui devint depuis le chef-d'œuvre de Moliere, & ſynonyme à Hypocrite.

MÉTRON, *Metron*, (*c*) jeune homme d'une famille diſtinguée, étoit maître de la garde-robe d'Alexandre le Grand. Un jour, ayant été informé d'une conjuration contre les jours du Roi ſon maître, courut auſſitôt lui en donner avis. Alexandre fit arrêter ſur le champ les conjurés.

MÉTRONOMES, *Metronomi*, Μετρόνομοι; c'étoient chez les Athéniens des Officiers qui avoient inſpection ſur toutes les meſures, excepté ſur celles de bled. Il y avoit cinq Métronomes pour la ville, & dix pour le Pirée qui étoit le plus grand marché de toute l'Attique.

MÉTROPOLIS, *Metropolis*, Μητρόπολις, (*d*) ville de Grece, dans la Theſſalie. Elle eſt attribuée par Ptolémée aux Eſtiotes. Strabon dit qu'elle fut d'abord formée de trois petites villes peu connues, mais qu'on y en ajouta dans la ſuite pluſieurs autres, du nombre deſquelles étoit Ithome.

Le roi Antiochus ſe rendit maître de Métropolis, ainſi que de quelques châteaux des environs, l'an 191 avant Jeſus-Chriſt. Mais, cette ville ne reſta pas long-tems au pouvoir de ce Prince. Elle envoya la même année des députés au conſul Man. Acilius, pour ſe mettre ſous la puiſſance des Romains.

Il eſt fait mention de Métropolis dans une médaille de Galien, où l'on lit ces mots: *COL. AUR. METRO.* Cette ville étoit epiſcopale. Maroüs *Metropolitanus* ſouſcrivit au concile de Nicée, tenu l'an de J.C. 325.

MÉTROPOLIS, *Metropolis*, Μητρόπολις, autre ville de Grece, dans la haute Theſſalie. Étienne de Byzance la diſtingue de celle qui précede.

MÉTROPOLIS, *Metropolis*, Μητρόπολις, autre ville de Grece dans l'Acarnanie, ſelon Étienne de Byzance & Polybe. Cellarius dit qu'elle étoit à vingt ſtades du fleuve Achéloüs, & peu éloignée de Stratum, en tirant un peu vers le midi, ſur le chemin qui conduiſoit de Stratum à Canope dans l'Étolie. Il

(*a*) Plut. T. I. p. 925.
(*b*) Cicer. ad Amic. L. XVI. Epiſt. 20.
(*c*) Q. Curt. L. VI. c. 7, 9.
(*d*) Strab. pag. 437, 438. Tit. Liv. L. XXXII. c. 13, 15. L. XXXVI. c. 10, 14. Ptolem. L. III. c. 13.

tire cette conséquence de ce qu'en dit Polybe au livre quatrieme, c. 64.

MÉTROPOLIS, *Metropolis*, Μητρόπολις (*a*) ville de l'Asie mineure, dans l'Ionie. Pline en nomme les habitans Métropolites. Dans une médaille de Gordien, rapportée par Tristan, on lit cette inscription : ΜΗΤΡΟΠΟΛΕΙΤΩΝ ΕΝ ΙΩΝΙΑ.

M. Spon a publié dans ses mêlanges d'antiquités, une médaille sur laquelle étoit représentée la tête de Solon, chevelue & non chauve, & au revers de laquelle on voyoit Jupiter & diane d'Ephese, avec cette inscription : ΚΟΙΝΟΝ ΜΗΤΡΟΠΟΛΕΙΤΩΝ ΤΩΝ ΕΝ ΙΩΝΙΑ. Notre sçavant Antiquaire, guidé par cette légende, a cru que Métropolis d'Ionie avoit fait frapper cette médaille, qui est de l'espece de celles qu'on nomme Contorniates. Mais, pourquoi y a-t-on fait graver le portrait de Solon? M. Spon prétend que c'est parce que, selon Diogene Laërce, il modéra les sommes qu'on donnoit aux athletes dans les jeux de la Grece. Il réduisit à cinq cens drachmes la récompense des victorieux à Olympie, à cent pour ceux des jeux Isthmiques, &c. Hors cela, ajoute M. Spon, qu'avoit de commun avec Solon le corps des Métropolitains d'Ionie? C'étoit donc pour marquer leur vénération pour ce grand homme, qui avoit mis un frein aux dépenses excessives des jeux.

M. Baudelot, qui trouve cette raison plus ingénieuse que solide, & qui ne voit rien dans la médaille qui caractérise des jeux, croit que les habitans de cette ville d'Ionie, qui étoit une colonie d'Athenes, voulurent par cette médaille célébrer la mémoire d'un homme dont ils avoient adopté les loix.

M. Baudelot cite encore une médaille Contorniate, frappée par les mêmes Métropolitains, sur laquelle on voyoit une tête chauve à la vérité, mais d'une physionomie différente, & plus jeune que celle des pierres gravées. Comme il est persuadé que Solon n'a été ni gravé ni sculpté dans sa jeunesse, il soupçonne que ces Ioniens n'ayant plus de véritable modele de ce Législateur, ont cru le retrouver sur quelqu'une de ces pierres gravées qui nous ont trompés par l'inscription qu'elles portent; ou plutôt que le graveur Solon, qui étoit peut-être de Métropolis, s'étant mis à graver des coins pour la monnoie, avoit représenté sur quelques-uns la tête d'un Romain patron de cette ville, sans oublier d'y joindre son nom, comme sur les autres gravés de sa façon.

M. Spon, dans son voyage du Levant, rapporte qu'en allant de Smyrne à Ephese, il s'arrêta près d'un cimetiere, où il vit quan-

(*a*) Plin. Tom. I. pag. 280. Mém. de l'Acad. des Inscript. & Bell. Lett. Tom. III. pag. 251, 252.

tité de pieces de colonnes de marbres antiques, & une entr'autres où il y avoit encore quelques restes d'inscription qui ne lui apprit que le nom de celui pour qui elle avoit été faite, mais qui le confirma dans l'opinion que ce lieu étoit la véritable situation de Métropolis, à cause du grand nombre de masures & de débris que l'on voyoit tout à l'entour. Il demanda à un Arménien, qui le conduisoit, si autrefois il n'y avoit point eu là une ville; & il apprit que ceux du village Cabagea, à un mille de l'endroit où il se trouvoit, assuroient qu'il y en avoit eu une, & que même le mot *Cabagea* signifioit, en langue Turque, une grande ville. Quoique ce village n'ait que quinze ou vingt maisons, il a pu garder le nom de ville, étant voisin des ruines de celle-ci. Il n'y a peut-être pas long-tems qu'elle est détruite, puisqu'il y a encore aux environs quatre ou cinq grands cimetieres Turcs, qui témoignent que ces quartiers n'ont pas été si dépeuplés dans les siecles précédens, qu'ils le font présentement. M. Spon ne donne pourtant cette opinion que comme une conjecture; il soupçonne même que Métropolis pourroit avoir été dans un lieu plus près de Smyrne. Il vit, à droite & à gauche, les ruines d'un ancien aquéduc, qui traversoit le chemin, & qui conduisoit à un village, appellé Tourbalé, qui paroît avoir été anciennement une place plus considérable qu'elle n'est présentement, & qui étoit peut-être, dit-il, appellée Métropolis, dont il semble que le nom Tourbalé soit venu.

MÉTROPOLITES, *Metropolitæ*, Μετροπολῖται, les habitans des villes du nom de Métropolis. *Voyez* Métropolis.

MÉTROUM, *Metroum*, terme qui signifie en général un Temple consacré à Cybele, mais en particulier celui que les Athéniens éleverent à l'occasion d'une peste, dont ils furent affligés pour avoir jetté dans une fosse un des Prêtres de la mere des Dieux.

MÉTROUS, *Metrous*, (*a*) le troisieme mois de l'année Bithynienne. Il avoit trente un jours.

METTIA, *Mettia*, famille Romaine.

METTIUS CURTIUS, (*b*) *Mettius Curtius*, général des Sabins. Ce fut de son tems & sous sa conduite que les Sabins marcherent contre Rome, irrités de ce qu'on leur avoit enlevé leurs filles. Un jour, Mettius Curtius s'étant jetté du haut de la citadelle sur les Romains, les poussa, en traversant tout le terrein qu'occupa depuis la place publique, jusqu'à la porte du mont Palatin, en criant à haute voix: » Les voilà vaincus, » ces ennemis sans courage &

(*a*) Recueil d'Antiq. par M. le Comt. de Cayl. T. II. p. 178.

(*b*) Tit. Liv. L. I. c. 12, 13. Roll. Hist. Rom. T. I. pag. 43. *& suiv.*

» ces hôtes sans foi. Nous venons de leur apprendre la » différence qu'il y a entre en» lever des filles timides, & » combattre des gens de cœur. »

Tandis qu'il tenoit ce discours fier & menaçant, Romulus vint fondre sur lui avec les plus braves de la jeunesse Romaine. Mettius Curtius combattoit alors à cheval; ce qui donna plus de facilité à Romulus de le repousser & de le poursuivre, tandis que les Romains, à l'exemple de leur Roi, mirent aussitôt les Sabins en fuite. Le cheval de Mettius Curtius, effrayé par le bruit de ceux qui le suivoient, se jetta dans un marais avec son maître. Ses gens accoururent à lui, pour le dégager, & bientôt, par leur secours & son propre courage, il se tira du danger. Il se remit à la tête de ses troupes, de façon qu'en un moment le combat se ralluma tout de nouveau, mais les Romains avoient l'avantage.

Alors, les femmes, dont l'enlèvement avoit donné lieu à la guerre, faisant céder leur timidité naturelle à la tendresse qu'elles avoient pour les combattans, vinrent se jetter entre les deux armées, ayant leurs cheveux épars & leurs habits déchirés; & pour empêcher la fureur qui les portoit à se détruire les uns les autres, elles s'adressoient tantôt à leurs maris, tantôt à leurs peres, les conjurant de ne se point souiller du sang de leurs beaux-peres, ou de leurs gendres, & de ne point imprimer à leurs fils & à leurs petits-fils la honte d'être nés de parens parricides. « Si » vous condamnez l'alliance qui » par nos mariages a été con» tractée entre vous, ajoutoient» elles, faites tomber sur nous » tout le poids de votre colere & » de votre vengeance. C'est nous » qui avons mis aux mains nos » peres & nos époux; c'est nous » qui les couvrons de blessures, » & qui leur donnons la mort. » Il nous sera plus doux de » mourir, que de vivre dans le » dueil & dans l'affliction, après » avoir perdu les personnes qui » nous étoient les plus cheres. » Une action si généreuse, soutenue d'un discours si pathétique, fit impression sur la multitude & sur les chefs. Il se fait d'abord un grand silence. Les deux Commandans s'avancent entre les deux armées, & concluent, non-seulement la paix, mais encore une alliance si étroite, que des deux Etats ils n'en font qu'un Empire, dont ils établissent le siege à Rome, qui vit par-là augmenter du double le nombre de ses habitans. Cependant, pour consoler les Sabins qui perdoient leur nom, les Romains ajouterent au leur celui de Quirites, tiré de la ville de Cures, capitale des premiers; & pour conserver la mémoire de ce combat, ils appellerent Curtius le lac où le général des Sabins étoit tombé à cheval, & dont il s'étoit retiré sain & sauf.

METTIUS SUFFÉTIUS,

Mettius suffetius, (*a*) fut créé Dictateur par les Albains pour les commander, après la mort de Cluilius leur Roi, arrivée l'an de Rome 85, & 667 avant Jesus-Christ. Il n'y avoit pas long-tems que les Albains avoient déclaré la guerre aux Romains, & même Cluilius étoit mort dans le camp.

Tullus Hostilius, ayant appris la nouvelle de cet accident, se mit à publier que les Dieux avoient commencé à faire sentir au chef même la punition d'une guerre impie, & qu'ils alloient bientôt l'étendre sur toute la nation. Cependant, ayant passé à côté du camp des ennemis, il alla ravager les terres d'Albe. Ces hostilités firent sortir Mettius Suffétius de son camp. Il s'approcha le plus qu'il put des ennemis, & envoya un héraut à Tullus Hostilius, pour lui demander une entrevue, avant que les deux armées en vinssent aux mains; qu'il vouloit lui faire part d'un dessein qui seroit également avantageux aux deux peuples. Tullus Hostilius accepta la proposition, quoiqu'il ne comptât pas beaucoup sur le succès de cette conférence; & cependant il rangea ses troupes en bataille. Les Albains en firent de même. Tandis que les deux armées étoient en présence vis-à-vis l'une de l'autre, les deux Chefs s'avancerent dans l'espace qui étoit resté vuide, avec un petit nombre de leurs principaux Officiers. Alors, Mettius Suffétius prenant la parole: » J'ai ouï dire à notre » roi Cluilius, dit-il, que cette » guerre n'a point d'autre cau- » se que le pillage fait récipro- » quement sur nos terres, & » le refus de restituer les biens » qui ont été enlevés; & vous » n'en apportez point vous- » même d'autre raison. Mais, si » au lieu d'alléguer des pré- » textes spécieux, nous vou- » lons dire sincérement la véri- » té, c'est l'ambition de do- » miner qui a armé l'une con- » tre l'autre deux nations si » voisines, malgré le sang qui » les unit. Je n'accuse, ni ne » justifie celui qui a déclaré la » guerre; c'étoit son affaire. » Mais, comme les Albains » m'ont choisi pour les com- » mander, je crois qu'il est de » mon devoir, Tullus Hostilius, » de vous faire faire attention » à la puissance formidable des » Toscans, quoiqu'étant leur » voisin encore plus que nous, » vous la connoissiez déjà par » vous-même. Sçachez que nous » n'en serons pas plutôt venus » aux mains, qu'ils attendront » avec joie le succès de la ba- » taille, & se tiendront prêts » à fondre en même-tems & » sur les vaincus & sur les » vainqueurs las & fatigués du » combat. Ainsi, puisque, non » contens de la liberté dont

(*a*) Tit. Liv. L. I. c. 23. *& seq.* Dionys. Halicarn. L. III. c. 3. *& seq.* Roll. Hist. Rom. T. I. p. 88. *& suiv.*

» nous jouissons, nous cherchons à dominer sur les autres au risque de tomber nous-mêmes dans la servitude, si les Dieux nous aiment, trouvons un moyen qui, sans répandre le sang des deux peuples, donne l'Empire à l'un sans accabler l'autre. » Tullus Hostilius accepta le parti, malgré sa fierté naturelle, & l'espérance qu'il avoit de vaincre. Après avoir examiné ce qui pouvoit se faire, ils s'en tinrent à un expédient que la fortune leur présenta elle-même.

Il y avoit par hazard, dans chacune des deux armées, trois freres, à peu près de même âge & de même force. On sçait qu'ils s'appelloient les Horaces & les Curiaces. Rien n'est plus célebre dans l'antiquité que leur histoire & leur combat, dont nous ne ferons pas cependant ici le récit, parce que nous l'avons déjà fait ailleurs. Il avoit été arrêté entre les Albains & les Romains par un traité solemnel, que celui des deux peuples dont les citoyens auroient remporté la victoire, commanderoit à l'autre, & le gouverneroit sous des loix équitables.

Les Romains, comme personne ne l'ignore, furent vainqueurs; & avant que les deux armées se séparassent, Mettius Suffétius demanda à Tullus Hostilius ce qu'il ordonnoit, suivant les conventions du traité. » Tenez votre jeunesse sous les armes, lui répondit ce Prince? Je l'emploierai contre les Veiens, si je suis obligé de leur faire la guerre. » Les deux armées se retirerent ensuite, chacune dans leur ville.

Mais, les Albains ne demeurerent pas long-tems paisibles & soumis. Mettius Suffétius, dont les résolutions étoient peu stables, voyant que le peuple murmuroit contre lui, & lui reprochoit d'avoir confié la fortune de l'État aux bras de trois combattans, tâcha de recouvrer, par de mauvaises voies, la bienveillance de ses sujets, qu'il n'avoit pu conserver par une meilleure conduite. Ainsi, comme il avoit premiérement désiré la paix au milieu de la guerre, il commença alors a chercher la guerre dans le sein de la paix. Mais, trouvant dans les siens plus de courage que de forces, il se ligua avec les peuples voisins, & les engagea à déclarer la guerre à Tullus Hostilius, & à la lui faire ouvertement, tandis qu'il feindroit de lui être soumis, afin de le trahir plus facilement dans l'occasion. Ainsi, les Fidénates, colonie Romaine, conjointement avec les Veiens, entrerent dans cette conspiration, comptant sur la promesse que leur avoit faite Mettius Suffétius de faire révolter les Albains. Les Fidénates s'étant soulevés ouvertement contre les Romains, Tullus Hostilius ordonna à Mettius Suffétius de le venir joindre avec son armée, & marcha contre l'ennemi. Ayant passé le Tevre-

ron, il campa sur le confluent de cette riviere. Les Veiens avoient passé le Tibre entre cet endroit & Fidenes; & s'étant rangés en bataille, ils occupoient la droite auprès du fleuve, au lieu que les Fidénates étoient à la gauche, plus près des montagnes. Dans cette situation, Tullus Hostilius s'avança, avec les Romains, contre les Veiens, après avoir chargé Mettius Suffétius de combattre avec les Albains, contre la légion des Fidénates. Mettius Suffétius n'avoit pas plus de courage que de fidélité. C'est pourquoi, n'osant, ni garder le poste que Tullus Hostilius lui avoit confié, ni passer ouvertement du côté de ses ennemis, il prit le parti de marcher au petit pas vers les montagnes. Lorsqu'il crut être assez éloigné des Romains, il fit faire alte à toute sa troupe; & incertain de ce qu'il devoit faire, il se mit à étendre ses bataillons, pour gagner du tems. Son dessein étoit de passer du côté des vainqueurs, quand la fortune se seroit déclarée. Dans le tems que les Romains s'étonnoient de ce mouvement de leurs alliés, qui laissoit leurs flancs à découvert, un cavalier vint à toute bride avertir Tullus Hostilius, que les Albains se retiroient tout de bon. Ce Prince, effrayé de cette nouvelle, fit vœu d'instituer douze Saliens, & de bâtir un temple à la Pâleur & à la Crainte. Puis, s'étant un peu rassuré, il ordonna à ce cavalier, d'un ton de voix assez élevé pour être entendu des ennemis, de retourner au combat, & de ne point s'allarmer, que c'étoit par son ordre que les Albains faisoient un long circuit, pour aller prendre les Fidénates en queue. Il fit ordonner en même-tems à ses cavaliers de tenir leurs lances hautes; ce qui déroba à la plus grande partie des siens la vue des Albains qui se retiroient. Cette ruse sauva l'armée Romaine. Les Fidénates, qui se crurent trahis par Mettius Suffétius, lâcherent bientôt le pied, & s'enfuirent en désordre. Tullus Hostilius les poursuivit quelque tems; & les voyant entiérement en déroute, il revint, avec la fierté que donne la victoire, contre les Veiens déjà étourdis de la défaite & de la fuite de leurs alliés. En effet, ils ne purent soutenir le premier choc des Romains.

Alors, l'armée d'Albe, qui avoit été spectatrice du combat, étant descendue dans la plaine, Mettius Suffétius vint féliciter Tullus Hostilius de la victoire qu'il avoit remportée sur ses ennemis. Le roi Romain, dissimulant son ressentiment, le reçut & lui parla avec beaucoup de bienveillance, & lui ordonna de venir joindre son camp à celui des Romains; & en même-tems, il fit préparer un sacrifice d'expiation pour le lendemain. Dès qu'il fut jour, & qu'il vit que tout étoit prêt, il fit assembler les deux armées, pour

les haranguer, suivant la coutume. Les Hérauts, commençant par les extrémités, firent avancer les Albains les premiers, & les placerent le plus près possible de Tullus Hostilius; ce qui leur fit beaucoup de plaisir, parce qu'ils étoient curieux d'entendre le roi des Romains. La légion Romaine se rangea toute armée autour des Albains, suivant les mesures que Tullus Hostilius avoit prises. Les Centurions avoient été avertis d'exécuter ponctuellement les ordres qui leur avoient été donnés. Quand chacun eut pris sa place: » Romains, dit Tullus Hostilius, s'il y eût jamais guerre » où vous ayiez eu lieu de remercier les Dieux premiérement, puis votre propre valeur, ce fut dans le combat » d'hier; car, vous avez eu à » vous défendre, non-seulement contre les armes de vos » ennemis, mais, ce qui étoit » beaucoup plus à craindre, » contre la trahison & la perfidie de vos alliés. Car, afin » que vous ne demeuriez pas » plus long-tems dans l'erreur, » ce n'étoit pas moi qui avois » commandé aux Albains de gagner les montagnes. Il est » vrai que je feignis de leur » avoir donné cet ordre; mais, » c'étoit par un trait de prudence, pour ne vous point décourager, comme il auroit pu » arriver, si vous aviez reconnu que vos alliés vous abandonnoient, & pour jetter » la terreur & la déroute parmi les ennemis, en leur faisant » entendre qu'on alloit les investir par derriere. Après » tout, je n'impute pas à tous » les Albains la trahison dont » je me plains. Ils ont obéi à » leur Chef, comme vous eussiez fait, si je vous eusse ordonné de me suivre. C'est » Mettius Suffétius qui les a » tirés du poste où je les avois » placés; c'est Mettius Suffétius qui nous a attiré cette » guerre par ses intrigues; c'est » Mettius Suffétius enfin qui a » rompu le traité que les deux » peuples avoient fait, & si solemnellement juré d'observer. Je permets à tout autre » d'en faire autant, si je ne donne pas toute à l'heure, dans » sa personne, un exemple capable d'intimider & de contenir quiconque seroit tenté » d'imiter sa perfidie. » Alors, les Centurions armés entourent Mettius Suffétius; après quoi, Tullus Hostilius reprenant la parole: » Ce qui tourne, dit-il, à l'avantage & à la gloire » des deux peuples & à la mienne, j'ai résolu de transporter » à Rome tous les citoyens » d'Albe, de donner le droit » de bourgeoisie au peuple, & » la dignité de Sénateur aux » Grands, & de ne faire du » tout qu'une ville & qu'un » État. Comme la nation Albaine a été d'abord partagée » en deux peuples, que ces » deux peuples aujourd'hui se » réunissent, pour n'en faire » qu'un. »

- Les Albains, ayant entendu ce discours, étoient partagés en différens desseins; mais, comme ils étoient sans armes, & que les Romains, qui les tenoient investis, étoient bien armés, la crainte les réunit tous au même sentiment, qui fut celui d'obéir & de se taire. Alors, Tullus Hostilius s'adressant au Dictateur d'Albe: » Mettius Suffétius, dit-il, si vous aviez » été docile, je vous aurois appris à observer les sermens & » les traités; & il ne vous en » eût pas couté la vie. Mais, » puisque vous êtes d'un caractere intraitable, & qu'il n'est » pas possible de vous faire comprendre ce que c'est que la » bonne foi, apprenez au » moins à tous les mortels, par » votre supplice, à regarder » comme saintes les loix que » vous avez violées. Comme votre esprit a été partagé entre » les Fidénates & les Romains, » de même votre corps va être » divisé en plusieurs parties. » Ensuite, ayant fait approcher deux attelages de quatre chevaux chacun, il attacha Mettius Suffétius aux deux chars, moitié à l'un, moitié à l'autre; puis, les chevaux poussés dans un sens contraire, emporterent chacun leur part des membres palpitans & déchirés de ce malheureux, liés comme ils étoient aux chars qu'ils entraînoient. Il n'y eut personne qui ne détournât ses yeux d'un objet si affreux; mais, ce fut là le premier & le dernier exemple que les Romains aient donné d'un supplice, où il semble qu'on se soit éloigné des loix de la clémence & de l'humanité. Dans tout le reste, ils peuvent se vanter qu'aucun peuple n'a employé, pour punir les crimes, des peines plus douces & plus légeres.

METTIUS [M.], *M. Mettius*, (a) un des Lieutenans de Jules César. Il avoit droit d'hospitalité avec Arioviste, roi des Sueves. Ce fut pour cela que Jules César, voulant envoyer des députés vers ce Prince, choisit M. Mettius pour être de la députation. Mais, Arioviste fit arrêter les députés, qui resterent dans les fers, jusqu'à ce que ce Roi barbare eût été défait, & son armée entiérement taillée en pieces. M. Mettius fut alors ramené à son Général.

MÉTULIENS, *Metulii*, les habitans de Métulium, ou Métulum. *Voyez* Métulum.

MÉTULIUM, *Metulium*. *Voyez* Métulum.

MÉTULUM, *Metulum*, (b) Μέτουλον, ville capitale des Japodes, selon Appien. Cet Auteur ajoute qu'elle est située sur une montagne couverte d'arbres, & qu'elle est bâtie sur deux élévations, partagées par une petite vallée.

Octavien ne signala nulle part sa valeur d'une maniere aussi

(a) Cæs. de Bell. Gall. L. I. p. 53, 60.
(b) Appian. p. 763. & seq. Dio. Cass. p. 412. Strab. p. 207, 314. Crév. Hist. Rom. T. VIII. p. 423.

éclatante, qu'au siege de Métulum. La place, comme on vient de le voir, étoit forte de sa nature, & défendue si opiniâtrément par les Barbares, qu'après que le mur eut été forcé, ils en reconstruisirent un nouveau, & formerent une seconde enceinte, qui contraignit Octavien de recommencer ses travaux. Il éleva des terrasses, il dressa des tours, desquelles on devoit jetter sur le mur des ennemis quatre ponts volans à la fois. Cette manœuvre fut exécutée avec précipitation, & trois des ponts se rompirent, de sorte que personne n'osoit plus se hazarder sur le quatrieme. Alors, Octavien, qui de dessus une haute tour examinoit ce qui se passoit, descend en hâte, emploie les exhortations les plus vives auprès de ses soldats rebutés; & ne pouvant par ses discours réveiller leurs courages, lui-même il monte sur le pont, & s'avance vers la muraille tenant son bouclier devant lui. Agrippa, deux autres Officiers généraux, & un Écuyer l'accompagnent, & ils sont bientôt suivis d'une si grande multitude de soldats, que le pont succomba sous le poids, & se rompit comme les trois premiers. Tous ceux qui étoient dessus firent une chûte violente. Quelques-uns furent tués, & plusieurs fort maltraités, & entr'autres Octavien, qui fut blessé à la jambe droite & aux deux bras. Néanmoins, se soutenant contre un accident si fâcheux par sa fermeté d'ame, sur le champ il remonta au haut de la tour, & se présenta à la vue des siens & des ennemis, pour prévenir le découragement des uns, & réprimer la présomption des autres. Lorsque la place eut été prise, Octavien imposa des loix si dures aux habitans, qu'ils ne voulurent point s'y soumettre, & aimerent mieux se brûler avec leur ville, après avoir égorgé leurs femmes & leurs enfans. Ainsi, le vainqueur ne retira pas un grand avantage de la prise d'une place où il avoit couru les plus grands risques.

Lazius dit que le nom moderne de Métulum est Troja, & qu'elle est sur le fleuve Savus dans le Méduikthal, au comté de Cilicie.

MÉVANATES, *Mevanates*, peuple d'Italie. *Voyez* Mévanie.

MÉVANIE, *Mevania*, (*a*) Μηουανία, ville d'Italie, dans l'Ombrie. Ptolémée l'attribue aux Vilombres qui habitoient la partie orientale de l'Ombrie. Cellarius dit qu'elle étoit située au confluent du Tinia & du Clitumne, & que ses habitans qui sont appellés Mévanates par Pline, sont ainsi nommés dans une inscription rapportée par Spon. Cette ville étoit renommée anciennement par la quantité de bêtes à cornes blan-

(*a*) Ptolem. L. III. c. 1. Plin. Tom. I. pag. 171. Tit. Liv. L. IX. c. 41. Lucan. L. I. v. 473. Sil. Italic. L. VIII. v. 458. Tacit. Hist. L. III. c. 55, 59.

ches qu'on y élevoit pour les sacrifices, selon ce vers du Lucain :

. . . . . *Tauriferis ubi sese Mevania campis*
Explicat.

On la nomme aujourd'hui Bevagna dans le duché de Spolette.

MÉVIA, *Mævia*, (*a*) Dame, dont Lucien parle d'une maniere qui ne fait pas honneur à cette Dame.

MÉVIUS, *Mævius*, (*b*) poëte Latin qui vivoit du tems d'Auguste. Il s'étoit rendu ridicule par ses vers. Virgile & Horace s'en moquent souvent ; le premier dans ce vers d'une de ses Églogues :

Qui Bavium non odit, amet tua carmina, Mævi.

& l'autre dans une Ode, où il souhaite que Mévius fasse naufrage dans un voyage qu'il alloit entreprendre sur mer.

» Le vaisseau, qui porte le » puant Mévius, dit Horace, » vient de partir sous de mal- » heureux auspices. Vent de » midi, je te le recommande » pour battre ses flancs des » plus horribles flots. Que le » noir Eurus, bouleversant la » mer, brise ses rames, ses » cordages, & les disperse. » Que l'aquilon s'éleve, mais » cet aquilon qui déchire les » yeuses tremblantes sur les hau- » tes montagnes. Qu'aucun as- » tre favorable ne l'éclaire » dans les épaisses ténebres » qui accompagnent le coucher » funeste d'Orion. Enfin, que » la mer soit pour lui telle qu'el- » le fut pour les Grecs vain- » queurs, lorsqu'après l'embra- » sement d'Ilion, Pallas fit » tomber toute sa rage sur la » flotte du sacrilege Ajax. De » quelles sueurs seront trempés » tes matelots ! Quelle pâleur » couvrira ta face blême ? Quel- » les lamentations ! Quels cris » indignes tu adresseras à Ju- » piter, qui te hait, lorsque » la mer Ionienne, mugissant » de concert avec les vents » furieux, aura fracassé ton » vaisseau ! Si ton gras cada- » vre pouvoit être étendu sur » le sable, & devenir la proie » des oiseaux marins, j'immo- » lerois volontiers aux tempê- » tes, une brebis noire, ou » un bouc aussi vilain que toi. »

MÉVIUS, *Mævius*, (*c*) homme fort connu du tems d'Horace, pour avoir dissipé tout son bien.

MÉVIUS PUDENS, *Mævius Pudens*, (*d*) l'un des intimes confidens de Tigellinus, contribua beaucoup à soulever les soldats contre Galba. Connoissant les caracteres les plus turbulens, les plus légers, ceux que pressoient la disette d'argent, il prenoit soin

(*a*) Juven. Satyr. 1. v. 22, 23.
(*b*) Virg. Eclog. 3. v. 90. Horat. Epod. L. Ode 9. v. 1. *& seq.*
(*c*) Horat. L. I. Satyr. 3. v. 86. *& seq.*
(*d*) Tacit. Hist. L. I. c. 24. Crév. Hist. des Emp. Tom. III. p. 34.

de les réunir entr'eux & avec lui, il les combloit secrétement de ses dons; & enfin il en vint à cette audace, que toutes les fois que l'Empereur soupoit chez Othon, il distribuoit cent sesterces par tête aux soldats de la cohorte qui faisoit la garde, feignant d'honorer Galba par une largesse qui tendoit à le détruire. On conçoit facilement qu'il agissoit ainsi au nom & par les ordres d'Othon, qui lui-même cachoit si peu ses démarches de séduction, qu'ayant sçu qu'un soldat étoit en contestation avec son voisin pour les limites de leurs champs, il acheta tout le champ du voisin, & en fit présent au soldat.

MEUNIERS [chanson des]. (*a*) Les Meûniers avoient leur chanson. Aristophane, cité par Athénée, la nommoit Himée, comme celle des tireurs d'eau. Triphon, dans le même Athénée, l'appelle indifféremment Himée ou Epimulie. Elle a ce dernier nom d'Epimulie dans Elien & dans Pollux. L'Étymologie de ces deux mots paroît assez visible. Le premier vient de ἱμᾶν, puiser; & le second, de μύλη, meule ou moulin. Cependant, Athénée soupçonne que ces deux mots pourroient bien venir du terme Dorique ἱμαλὶς, auquel il attribue différentes significations. On peut consulter cet Écrivain, & Casaubon son sçavant Commentateur. Hésychius donne encore à cette espece de chanson les noms d'Epuntée & d'Épinoste; & Casaubon propose sur ces deux noms des corrections, qu'on peut lire dans le même endroit de ses remarques sur Athénée.

On trouve dans le festin des Sages de Plutarque une chanson de ce genre, la seule peut-être qui nous reste de l'antiquité.

Moulez, meule, moulez; car Pittacus, qui regne dans l'auguste Mitylene, aime à moudre.

Pittacus, l'un des sept Sages de la Grece, & maître ou tyran de Mitylene, faisoit dit Élien, de grands éloges du Moulin, par l'avantage qu'il a de rassembler dans un petit endroit un grand nombre de personnes obligées d'y recourir pour vivre. Ainsi, le cas particulier que Pittacus faisoit de l'invention & de l'usage des Moulins, avoit donné sans doute occasion à la chanson rapportée par Plutarque. Il la prend cependant dans un sens bien différent, la mettant à la bouche de Thalès pour plaisanter Pittacus de ce qu'il mangeoit beaucoup; car, c'est ce qu'il faut entendre ici par le terme de moudre.

MEURTRIER [le] DU TYRAN, *Tyrannicida*, Τυραννικτόνος, (*b*) titre d'un Dialogue de Lucien. Un homme monte au Palais pour tuer le Tyran, & ne le trouvant point, tue son

(*a*) Mém. de l'Acad. des Inscript. & Bell. Lett. Tom. IX. p. 352, 353.

(*b*) Lucian. T. I. p. 782. *& seq.*

fils, & lui laisse son épée à travers du corps. Le Tyran de retour arrache l'épée, & s'en tue de désespoir. Le Meurtrier demande le prix proposé à celui qui tueroit le Tyran; on le lui conteste. Tel est le sujet de ce Dialogue.

MEUSE, *Mosa*, (*a*) fleuve de la Gaule Belgique. Jules César dit que la Meuse a sa source au mont de Vosge, qui est aux confins du païs de Langres. *Mosa profluit ex monte Vosego, qui est in finibus Lingonum.* De sa source ce fleuve court jusqu'à sa jonction avec le Wahal, qui est une branche détachée du Rhin. *Et parte quadam Rheni recepta, quæ appellatur Valis, insulam efficit Batavorum.* Il veut donc que la Meuse forme l'isle des Bataves par sa jonction avec le Wahal, dont elle porte les eaux dans la mer. Il dit qu'elle s'y jette à quatre-vingt mille pas du Rhin; par où il a voulu marquer la distance des embouchures de ces deux fleuves. *Neque longiùs ab eo millibus passuum LXXX in Oceanum transit.*

Quelques-uns, voyant le cours de ces fleuves changé en beaucoup de choses, se sont mis en tête que la jonction du Wahal & de la Meuse se faisoit assez près de leur embouchure commune dans la mer. En ce cas, Jules César auroit eu tort de dire que la Meuse forme l'isle des Bataves. Leur jonction se faisoit aux mêmes lieux où elle se fait encore, c'est-à-dire, auprès du fort Saint-André, entre Meghem & Bommel. Ces fleuves, s'étant ainsi mêlés en cet endroit, & ne trouvant pas qu'un seul lit fût suffisant pour leurs eaux, se partagerent de nouveau pour se rejoindre entre Dalem, Vorcum & Rawenstein; mais, la Meuse, avant que d'y arriver, se partageoit encore en deux branches. L'une, dont il ne reste plus que le nom, s'appelloit la vieille Meuse, & passoit par Heusden, en tirant sur Gertruydenberg, traversoit le païs caché aujourd'hui sous le Biesbos, passoit au midi de Dordrech, & couloit dans le canal qu'on appelle encore la vieille Meuse. L'autre branche, qui passe à Vorcum & à Louvestein, s'appelloit la nouvelle Meuse. Quand elle a rejoint le Wahal, cette branche prend le nom de Merve jusqu'à ce que toute la Meuse se rejoigne vis-à-vis de Vlaerdingue au dessous de Roterdam. Ce fleuve n'a pas toujours eu précisément les mêmes contours dans son lit qu'il a à présent. Un grand fleuve, qui charrie autant de limon que celui-ci, a pu boucher son lit en plusieurs endroits, & faire des atterrissemens considérables. Si l'on joint à cela les débordemens auxquels le Rhin est sujet,

(*a*) Cæs. de Bell. Gall. L. IV. p. 127. *& seq.* Plin. Tom. I. pag. 222. Tacit. Annal. L. II. c. 6. L. XI. c. 20. Hist. L. IV. c. 28, 66. L. V. c. 23. Flor. L. IV. c. 12. Notic. de la Gaul. par M. d'Anvill. p. 467, 468.

& dont la Meuse recevoit sa part par le Wahal, on n'aura pas de peine à comprendre que d'un côté elle a pu changer de cours, & que de l'autre elle a porté à son embouchure des terres dans des lieux que la mer couvroit. Tacite appelle immense l'embouchure qui est commune au Wahal & à la Meuse. *Ad Gallicam ripam* [*Rhenus*] *latior & placidior affluens, verso cognomento Vahalem accolæ dicunt*; *mox id quoque vocabulum mutat Mosa flumine, ejusque immenso ore eundem in Oceanum effunditur*. Mais, cette embouchure n'étoit pas la seule. Jules César dit que l'Escaut se jette dans la Meuse, ce qui doit s'entendre d'une des branches de l'Escaut. Entre ces deux embouchures de la Meuse, dont l'une lui étoit commune avec une des branches du Rhin, l'autre avec une branche de l'Escaut, il y en avoit sans doute encore quelques autres; mais, les Anciens ne parlent pas assez distinctement sur cette matiere qui doit se débrouiller par les Écrivains du moyen âge. C'est ce qui se voit exécuté sçavamment dans le livre des antiquités des Bataves, composé par Van Loon.

La Meuse arrosoit le païs des Leuces, des Vérodunenses, des Remois, des Aduatices, des Tungres, des Éburons, des Ménopiens, des Bataves & de quelques autres peuples moins connus.

Les principaux lieux qu'elle baigne aujourd'hui dans son cours, sont Saint-Thibaud, Neuf-Châtel, Vaucouleurs, Saint-Michel, Verdun, Dun, Stenai, Mousson, Sedan, Doncheri, Mézieres, Charleville, Château Regnaud, Revin, Fumay-Charlemont, Dinant, Namur, Huy, Liege, Herstal, Mastricht, Stochem, Maseick, Ruremonde, Venlo, Grave, Rawenstein, Batenborch, le fort de Voorn dans une isle, le fort de Saint-André dans une autre isle, Crevecœur, Heusden, le Château de Rawenstein, Vorcum, Gorkum, Dordrecht, Roterdam, Delfs-Haven, Schiedam, Vlardingen, Maessuis, & la Brille.

Un habile Physicien a remarqué que la Meuse s'enfle ordinairement la nuit environ d'un demi-pied plus que le jour, si le vent ne s'y oppose. Il attribue cet effet aux rayons du soleil, qui chassent la mer pendant le jour loin de la terre, & lui laissent la nuit la liberté de s'en rapprocher. Cette explication souffre des difficultés; mais, nous laissons à d'autres le soin de les relever.

On a proposé, à l'occasion de la coupe & de la voiture des mâts, de faire un canal pour joindre la Moselle à la Meuse, par le moyen d'un ruisseau qui tombe dans la Moselle à Toul, & d'un autre qui se perd dans la Meuse, au dessus de Pagny. Les sources de ces deux ruisseaux n'étant qu'à une demi-lieue l'une de l'autre, & le terrein étant d'ailleurs favo-

rable, il seroit très-aisé de les unir & d'en faire un canal. Le maréchal de Vauban en avoit fait un projet, qu'il croyoit également utile, & facile à exécuter.

MÉZA, *Meza*, Μαζὲ, (a) le quatrieme des fils de Rahuel, fils de Basémath, femme d'Esaü.

MÉZAAB, *Mezaab*, Μαιζοὼβ, (b) fut mere de Matred, & ayeule de Méétabel.

MÉZENCE, *Mezentius*, (c) roi des Tyrrhéniens, ou des Étrusques, se joignit aux Rutules contre Énée. Un jour, ayant pris la place de Turnus leur Roi, il attaque vivement les Troyens vainqueurs. Tous les Étrusques s'opposent à ses efforts, & tournent contre lui seul leur haine & leurs armes. En butte à tant d'ennemis, il n'est point ému du danger.

Ce Prince étend à ses pieds Hébrus, fils de Dolicaon, ainsi que Palmus & Latage. Celui-ci succombe sous les coups d'une pierre énorme, dont il est atteint au visage. Mézence coupe le jarret au lâche Palmus qui fuyoit; il le laisse se rouler par terre, & lui enleve ses armes avec son superbe pannache, dont aussitôt il fait présent à son fils Lausus. Il massacre ensuite le Phrygien Évas, avec Mimas, fils d'Amycus & de Théano.

De tant d'ennemis qu'un juste ressentiment réunit contre Mézence, aucun n'ose le fer à la main le combattre de près. On se contente de lui lancer des dards impuissans, & de l'étourdir de vaines clameurs. Mais, Mézence fond avec fureur sur ses adversaires, & tombe sur le malheureux Acron qu'il massacre. Ce guerrier expirant frappe la terre de ses pieds, & le sang qu'il verse, inonde ses armes brisées. A ce spectacle, Orode se met à fuir. Mézence dédaigne de le percer dans sa fuite, & de lancer un dard que l'œil de son ennemi ne puisse voir partir. Il court après lui, l'atteint, & le perce de sa lance.

Un moment après, Mézence reparoît sur le champ de bataille, avec ses armes d'une grandeur énorme. Énée, l'ayant apperçu du milieu de ses rangs, se prépare à marcher contre lui. Mézence attend ce fier ennemi sans le craindre, & demeure immobile. Dès qu'il le voit à la portée du trait: » Mon » bras, dit-il, est mon Dieu; » je l'implore, ainsi que ce dard » que je vais lancer. Lausus » mon fils, si j'immole ce bri» gand, je fais vœu de te con» sacrer sa dépouille, & de t'en

(a) Genes. c. 36. v. 13.
(b) Genes. c. 36. v. 39.
(c) Virg. Æneid. L. VII. v. 647. *& seq.* L. VIII. v. 7, 481. *& seq.* L. IX. v. 522, 586. *& seq.* L. X. v. 150. *& seq.* L. XI. v. 6. *& seq.* Dionys. Halicar. L. I. c. 15. Tit. Liv. L. I. c. 2. Just. L. XLIII. c. 1. Myth. par M. l'Abb. Ban. Tom. VII. p. 402. *& suiv.*

» revêtir. » En même-tems, il lance de loin un bruyant javelot. Le trait fend les airs, glisse sur le bouclier d'Énée, & va percer le flanc du brave Anthor. A l'instant, Énée lance d'un bras vigoureux un dard, qui perce le bouclier de Mézence, formé de trois cuirs & couvert d'une toile & de trois lames d'airain, & il l'atteint au bas ventre. Le coup affoibli par le bouclier ne fit qu'une légere impression ; on vit néanmoins couler le sang. Aussitôt Énée met l'épée à la main & fond sur son ennemi étonné. Lausus, fils de Mézence, épris d'un tendre amour pour son pere, gémit de son sort, & ne peut s'empêcher de verser des larmes. Mézence blessé, hors d'état de combattre, & perdant son sang, se retiroit du champ de bataille, traînant avec son bouclier le dard ennemi qui l'avoit percé. Énée qui le suit, leve son bras pour lui donner un coup d'épée. Lausus se jette entre les deux rivaux, pare le coup, & donne à Mézence qu'il avoit couvert de son bouclier, le tems de se mettre en sûreté. Malheureusement il est lui-même percé d'un coup d'épée qui l'étend par terre.

Pendant ce tems-là, Mézence lavoit sa plaie dans les eaux du Tibre, appuyé contre un arbre, & tâchoit de recouvrer ses forces. Son casque étoit suspendu à un arbre loin de lui, & ses redoutables armes reposoient dans la prairie ; un petit nombre choisi de ses guerriers étoient autour de lui. Foible, abattu, il respire à peine. Sa tête est penchée sur sa poitrine ombragée d'une longue barbe. Inquiet sur le sort de son fils, il ne cesse de demander de ses nouvelles, & lui envoie plusieurs exprès pour le rappeller auprès de lui, & lui annoncer les ordres d'un pere allarmé. Mais bientôt, ses soldats remplissant l'air de leurs gémissemens & de leurs cris, lui apportent le corps de son fils étendu sur ses propres armes, & percé d'une large & mortelle blessure. Mézence avoit entendu de loin ces gémissemens, & par un triste pressentiment de son malheur, il en avoit deviné la funeste cause. Il se laisse tomber, & la poussiere souille ses cheveux blancs. Il leve ses deux mains vers le Ciel, puis embrassant le corps de son fils : » Est-il » possible, s'écrie-t-il, que le » désir de vivre m'ait engagé à » te permettre, mon cher fils, » d'exposer ta vie pour garantir la mienne? Quoi! Je » vis parce que tu meurs, & » tes fatales blessures conservent mes jours! C'est maintenant que je sens le malheur » de mon exil, & que mon » cœur reçoit une blessure profonde. O mon fils, mes crimes t'ont déshonoré ; ils ont » révolté mes sujets contre moi, » & m'ont chassé du trône de » mes peres. Que n'ai-je succombé sous leur haine? Que » n'ai-je été immolé à la par

» trie? J'eusse accepté tous les » genres de mort, pour finir » ma coupable vie. Je respire! » Je puis demeurer parmi les » hommes! Je puis jouir enco- » re de la lumiere! mais non, » je vais la perdre. »

Mézence, malgré la blessure de sa cuisse, se leve, & sans se laisser vaincre par la douleur, il ordonne qu'on lui amene son cheval. Ce superbe coursier, sa gloire & sa consolation, l'a vu cent fois triompher dans les combats. » A la vue de son maî- » tre, il semble prendre part » à sa douleur. Rhebe, lui dit » Mézence, ma vie a été assez » longue, si on peut dire que » les hommes vivent long-tems. » Ou nous vengerons aujour- » d'hui la mort de Lausus, & » tu rapporteras les dépouilles » sanglantes & la tête d'Énée; » ou si je succombe, nous pé- » rirons ensemble. Car, je ne » crois pas que tu veuilles ja- » mais obéir à un autre qu'à » moi, ni te soumettre à un » Troyen. » Après avoir ainsi parlé, il se fit mettre sur son cheval. Il prend plusieurs javelots, couvre sa tête d'un casque orné d'une queue de cheval flottante, & bientôt sa rapide course fend les bataillons. La honte, la douleur de la perte de son fils, le désespoir, l'amour paternel, la fureur, la confiance en son propre courage, agitent son ame, & l'excitent à la vengeance. Trois fois il apppelle Énée à haute voix. Énée l'entend & le reconnoît. Transporté de joie, il s'écrie : » Que le pere des » Dieux & le grand Apollon » inspirent à Mézence l'envie » de combattre encore contre » moi. »

A ces mots, Énée s'avance la lance à la main. » Cruel meur- » trier de mon fils, lui dit le » Roi des Étrusques, crois-tu » m'intimider? Tu as trouvé le » seul moyen de me faire périr. » Je ne redoute point la mort, & » je brave tous les Dieux. Cesse » de me menacer; je viens mou- » rir. Mais, avant que d'expi- » rer, je t'envoie ces présens. » » Et sur le champ il lance un javelot contre son ennemi. Il redouble, il tourne autour de lui; & formant un grand cercle, il lui lance encore plusieurs dards, qu'Énée sçait parer. Trois fois il tourne ainsi autour du Prince Troyen, ne cessant de lui lancer des dards. Énée lui présente autant de fois son bouclier d'airain, qui reçoit tous ces traits. Fatigué d'un long combat où il est si vivement assailli, & las d'arracher tant de dards dont son bouclier est hérissé, il délibere sur la maniere dont il combattra. Il prend enfin son parti; il s'avance, & lance contre le cheval de Mézence un javelot qui lui perce les tempes. Le cheval se cabre, frappe les airs de ses pieds, renverse le cavalier, & s'abat sur lui.

A ce spectacle, les Troyens & les Latins poussent de grands cris. Énée accourt, & tirant son

épée : » Où est à présent Mézence & sa féroce intrépidité ? » Mézence, reprenant ses esprits, & levant les yeux au Ciel, lui répond : » Ennemi » barbare, pourquoi insultes-tu » à mon malheur? Pourquoi me » menaces-tu ? Tu peux sans » crime trancher mes jours. Je » ne suis point venu combattre » pour que tu me pardonnes. » Mon fils Lausus n'a point fait » avec toi un si honteux traité. » Cependant, si les vaincus » peuvent obtenir quelque grace, permets seulement que » mon corps soit inhumé. Je » sçais que mes sujets me détestent. Sauve-moi de leur fureur, & consens qu'un même » tombeau réunisse Mézence & » Lausus. » En achevant ces mots, il reçoit à la gorge le coup auquel il s'attendoit, & il répand son ame sur ses armes, avec les flots de son sang.

Virgile nous représente Mézence comme un Prince cruel & sans religion. Il fait dire à Évandre, au sujet de la ville d'Agylle : » Cette ville, qui s'est vue » long-tems florissante, a gémi » depuis sous le joug du superbe & cruel Mézence, qui l'a » conquise. Vous dirai-je tout » le sang qu'il a versé, & tous » ses barbares forfaits? Que les » Dieux les lui fassent éprouver » à lui-même & à sa postérité. » Il prenoit plaisir à étendre un » homme vivant sur un cadavre, » [nouveau genre de supplice!] » à joindre ensemble leurs bouches, leurs mains, & tous » leurs membres. Il faisoit ainsi, » par une mort lente, & au milieu d'une affreuse infection, » mourir les vivans dans les » embrassemens des morts. Ses » sujets, las enfin d'obéir à » ce Prince inhumain, se souleverent, prirent les armes, » égorgerent ses gardes, l'assiégerent dans son palais, & y » mirent le feu. Au milieu du » carnage, il s'est échappé & » sauvé chez les Rutules, & il » s'est mis sous la protection de » Turnus. Toute l'Étrurie, » transportée d'une juste fureur, est aujourd'hui en armes, & demande qu'on lui » livre le Tyran pour le faire » mourir. »

Virgile s'est écarté de la vérité historique, comme cela est permis au Poëte épique, qui, pour jouir de ce privilege, doit toujours traiter des sujets éloignés du tems où il écrit, & qui soient peu connus. Selon l'histoire, Mézence ne fit point la guerre à Énée, à son arrivée en Italie, mais seulement à son fils Ascagne, après la mort de son pere. Ascagne le battit & le força de demander la paix. Virgile, voulant donner à Mézence un caractère odieux, lui attribue une horrible barbarie, qui étoit d'unir ensemble les morts & les vivans. Selon Cicéron, [suivant un passage cité par saint Augustin, l. 40 adv. Pelag.] les Étrusques faisoient usage de ce cruel supplice, que plusieurs autres anciens Auteurs, cités par Lacerda, leur attribuent

aussi. C'est ce qui donne lieu à Virgile d'en imputer l'affreuse invention à Mézence leur roi, & qui est représenté ici comme un Tyran détesté de ses sujets & chassé du trône.

MÉZÉTULUS, *Mezetulus*, (*a*) de la race des Rois de Numidie, mais d'une branche ennemie de celle qui étoit sur le trône, se souleva sous le regne de Capusa; & profitant de l'affection que les peuples avoient pour lui, & de la haine qu'ils portoient aux derniers Rois, se mit en campagne à la tête d'une armée, & força le Roi d'en venir à une bataille, qui devoit décider entre eux de l'Empire. Capusa fut tué dans cette action, avec un grand nombre de principaux de l'État, en sorte que toute la nation se soumit à la puissance de Mézétulus. Il ne prit cependant pas le nom de Roi; mais, se contentant du titre plus modeste de tuteur, il le donna au jeune Lacumax, le dernier de la race Royale. En même-tems, il épousa une Dame illustre de Carthage, qui étoit niece d'Annibal, & avoit épousé quelque tems auparavant le roi Œsalce, espérant que cette alliance lui donneroit la protection des Carthaginois. Il envoya aussi des Ambassadeurs à Syphax, pour renouveller avec lui l'hospitalité, qui unissoit depuis long-tems la famille de ce Prince avec la sienne. Il se ménageoit tous ces appuis contre les prétentions de Masinissa, mais ce fut en vain. Masinissa l'attaqua & le vainquit.

Mézétulus se retira avec Lacumax sur les terres des Carthaginois, où le vainqueur leur envoya des ambassadeurs, pour les assurer que s'ils vouloient revenir, l'un jouiroit à sa cour de tous les honneurs possibles, & l'autre obtiendroit, outre l'impunité, la restitution de ses biens & de ses dignités. Préférant à l'exil une fortune moins éclatante, ils accepterent l'un & l'autre les offres de Masinissa, & vinrent se mettre entre ses mains, malgré tous les efforts que firent les Carthaginois pour l'empêcher.

MEZRAIM, *Mezraïm*. *Voyez* Mesraïm.

M I

MIA, *Mia*, Μία, (*b*) bourg de Palestine, au-delà du Jourdain, selon Josephe.

MIAGOGUE, nom que l'on donnoit par plaisanterie, aux peres qui faisoient inscrire leurs fils le troisieme jour des Apaturies dans une tribu, & sacrifioient une chevre ou une brebis, avec une quantité de vin, au-dessous du poids ordonné.

MIAMIN, *Miamin*, Μεαμὶν, (*c*) fils de Pharos, de la race Sacerdotale, fut un de ceux qui, après le retour de la captivité de Babylone, répudierent

(*a*) Tit. Liv. L. XXIX. c. 29, 30.
(*b*) Joseph. de Antiq. Judaïc. p. 683.
(*c*) Esd. L. l. c. 10. v. 25.

leurs femmes, parce qu'elles étoient étrangeres.

MIAMIN, *Miamin*, Μιαμὶν, (a) qui paroît être le même que le précédent, signa l'alliance que l'on fit avec le Seigneur, au retour de la captivité de Babylone.

MIBAHAR, *Mibahar*, (b) Μεβαὰλ, fils d'Agarai, fut un des braves de l'armée de David.

MICA, *Mica*, (c) nom d'un sallon situé sur le bord du golfe de Baies.

MICALUS, *Micalus*, (d) tuteur des enfans d'Anaxilaüs, tyran de Zancle. Quoique Micalus ne fût qu'un esclave, mais un esclave d'une fidélité reconnue, le peuple aima mieux lui obéir que d'abandonner des Princes qui devoient leur naissance à un Roi dont ils bénissoient tous les jours la mémoire. Les plus grands Seigneurs même de la ville oubliant leur dignité, souffrirent sans murmure que des mains serviles eussent la gloire du maniement de toutes les affaires de l'État. Il y en a qui, au lieu de Micalus, l'appellent Micithus. *Voyez* Micithus.

MICCION, *Miccio*, Μικκίων, (e) disciple de Zeuxis, au rapport de Lucien.

MICHA, *Micha*, Μιχὰ, (f) fils de Méribbaal, autrement appellé Miphiboseth, fut pere de Phithon, de Mélech, de Tharaa & d'Ahaz.

MICHA, *Micha*, Μιχὰ, (g) de la tribu de Ruben, étoit fils de Séméi, & pere de Reia.

MICHA, *Micha*, Μιχαῖος, (h) fut pere d'Achobor, un des officiers de Josias.

MICHA, *Micha*, Μιχὰ, (i) de la race des Lévites, étoit fils de Zéchu & pere de Mathania.

MICHA, *Micha*, Μιχὰ, (k) étoit l'aîné des fils d'Oziel, de la race des Sacrificateurs.

MICHA, *Micha*, (l) de la tribu de Siméon, fut pere d'Ozias, un des chefs qui commandoient dans le païs, du tems d'Holoferne.

MICHAIA, *Michaia*, (m) Μααχά, fille d'Uriel de Gabaa, fut mere d'Abia, roi de Juda.

MICHAS, *Michas*, Μιχαίας, (n) de la montagne d'Éphraïm, fils d'une veuve riche & superstitieuse, devint un sujet de scandale pour Israël.

En effet, cet homme dit un jour à sa mere: » Les onze pieces d'argent que vous aviez » mises à part, & au sujet desquelles vous avez fait devant » moi le serment que vous sçavez, sont entre mes mains; » & je les ai présentement. Sa

(a) Esd. L. II. c. 10. v. 7.
(b) Paral. L. I. c. 11. v. 38.
(c) Mém. de l'Acad. des Inscript. & Bell. Lett. Tom. II. pag. 316.
(d) Justin. L. IV. c. 2.
(e) Lucian. T. I. p. 633.
(f) Reg. L. II. c. 9. v. 12. Paral. L. I. c. 8. v. 34, 35.
(g) Paral. L. I. c. 9. v. 15.
(h) Reg. L. IV. c. 22. v. 12.
(i) Paral. L. I. c. 9. v. 15.
(k) Paral. L. I. c. 23. v. 20.
(l) Judith. c. 6. v. 11.
(m) Paral. L. II. c. 13. v. 2.
(n) Judic. c. 17. v. 1. & seq. c. 18. v. 1. & seq.

» mere lui répondit : Que le » Seigneur comble mon fils de » ses bénédictions. » Michas rendit donc ces pieces d'argent à sa mere, qui lui dit : » J'ai » consacré cet argent au Seigneur & j'en ai fait vœu, afin » que mon fils le reçoive de » ma main, & qu'il en fasse faire un ouvrage de sculpture » & une jettée en fonte ; c'est » pour cela même que je vous » le donne maintenant. » Après donc que Michas eut rendu cet argent à sa mere, elle en prit deux cens pieces d'argent qu'elle donna à un ouvrier, afin qu'il en fît un ouvrage de sculpture & une jettée en fonte, & le tout demeura dans la maison de Michas. Michas fit aussi un petit temple pour ses Dieux, avec un éphod & des théraphins, c'est-à-dire, le vêtement Sacerdotal & les idoles, & il remplit d'offrandes la main d'un de ses fils, qui fut établi son Prêtre.

En ce tems-là, il n'y avoit point de Roi en Israël ; mais, chacun faisoit ce qu'il lui sembloit bon. Il y eut aussi un autre jeune homme de Bethlehem, ville de Juda, qui par sa mere étoit de cette tribu. Il étoit Lévite & demeuroit là. Mais, il sortit de Bethlehem dans le dessein d'aller s'établir ailleurs, par tout où il trouveroit son avantage ; & étant venu vers la montagne d'Éphraïm, lorsqu'il étoit en chemin, il se détourna un peu pour aller dans la maison de Michas. Michas lui demanda d'où il venoit. Il lui répondit : » Je suis Lévite de » Bethlehem en Juda ; je cher» che à m'établir où je pourrai, » & où je verrai qu'il me sera » le plus utile. Michas lui dit : » Demeurez chez moi ; vous me » tiendrez lieu de pere & de » Prêtre. Je vous donnerai cha» que année dix pieces d'ar» gent, deux habits & ce qui » est nécessaire pour la vie. » Le Lévite y consentit, & il demeura chez lui, où il fut traité comme un de ses enfans. Michas lui remplit la main d'offrandes, & le retint chez lui en qualité de Prêtre. » Car » maintenant, disoit-il, je sçais » que le Seigneur me fera du » bien, parce que j'ai un Lévi» te pour Prêtre. »

En ce tems-là, la tribu de Dan cherchoit des terres pour y habiter. Car, jusqu'alors elle n'avoit pu se mettre en possession de ce qui lui étoit échu comme aux autres tribus. Les enfans de Dan, ayant donc choisi dans les villes de Saraa & d'Esthaol cinq hommes de leur race & de leur famille qui étoient très-vaillans, les envoyerent pour reconnoître le païs, & pour y remarquer tout avec grand soin. S'étant donc mis en chemin, ces cinq hommes vinrent à la montagne d'Éphraïm & entrerent chez Michas où ils se reposerent. Ils reconnurent à la parole de ce jeune Lévite, qu'il n'étoit pas né en cette région ; & se trouvant dans la même maison avec lui, ils lui dirent : » Qui vous

» a amené ici? Qu'y faites-vous? » Et quel est le sujet qui vous » a porté à y venir? Il leur ré- » pondit : Michas a fait pour » moi telle & telle chose, & » il m'a donné des gages, afin » que je lui tinsse lieu de Prê- » tre. »

Ils le prierent donc de consulter le Seigneur, pour sçavoir si leur voyage seroit heureux, & s'ils viendroient à bout de leur entreprise. Il leur répondit : » Allez en paix, le Sei- » gneur favorise votre voya- » ge. » Ces cinq hommes, s'en étant donc allés, vinrent à Laïs, & ils trouverent le peuple de cette ville comme avoient accoutumé d'être les Sidoniens, sans aucune crainte, en paix & en assurance, n'y ayant personne qui le troublât, extrêmement riche, fort éloigné de Sidon, & séparé de tous les autres hommes. Ils revinrent ensuite trouver leurs freres à Saraa & à Esthaol ; & lorsqu'ils leur demanderent ce qu'ils avoient fait, ils leur répondirent : » Marchons vers ces gens- » là ; le païs que nous avons » vu est très-riche & très-fer- » tile ; ne négligez rien, ne » perdez point de tems, allons » nous mettre en possession de » cette terre, nous le ferons » sans peine. Nous trouverons » des gens dans une pleine assu- » rance, une contrée fort éten- » due ; le Seigneur nous don- » nera ce lieu, où il ne man- » que rien de ce qui croît sur » la terre. » Il partit donc alors de la tribu de Dan, c'est-à-dire, de Saraa & d'Esthaol, un corps de six cens hommes bien armés, qui étant venus à Cariathiarim de la tribu de Juda y camperent ; & ce lieu depuis ce tems-là s'appella le champ de Dan, qui est derriere Cariathiarim.

Ils passerent delà à la montagne d'Éphraïm, & étant venus en la maison de Michas, ces cinq hommes qui avoient été envoyés auparavant pour reconnoître le païs de Laïs, dirent à leurs autres freres : » Vous sça- » vez qu'en cette maison-là il » y a un éphod, des théraphins, » une image de sculpture, & » une jettée en fonte. Voyez » sur cela ce qu'il vous plait » de faire. » S'étant donc un peu détournés, ils entrerent dans l'appartement du jeune Lévite qui étoit dans la maison de Michas, & le saluerent civilement. Cependant, les six cens hommes demeurerent à la porte sous les armes ; & ceux qui étoient entrés où logeoit le jeune homme, tâchoient d'emporter l'image de sculpture, l'éphod, les théraphins & l'image jettée en fonte, & le Prêtre se tenoit à la porte, pendant que ces six cens hommes fort vaillans attendoient non loin de là les cinq autres. Ceux donc qui étoient entrés, emporterent l'image de sculpture, l'éphod, les idoles & l'image jettée en fonte. Le Prêtre leur dit : » Que faites- » vous? Ils lui répondirent : Tai- » sez-vous, n'ouvrez-pas seule-

» ment la bouche ; venez avec » nous, afin que vous nous te» niez lieu de pere & de Prêtre. » Lequel vous est le plus avan» tageux, ou d'être Prêtre dans » la maison d'un particulier, » ou de l'être dans une tribu & » dans toute une famille d'Is» raël ? » Le Lévite les ayant entendu parler ainsi, se rendit à ce qu'ils désiroient ; & prenant l'éphod, les idoles & l'image de sculpture, il s'en alla avec eux. Lorsqu'ils étoient en chemin, ayant fait marcher devant eux les petits enfans, les bestiaux & ce qu'ils avoient de plus précieux, & qu'ils étoient déjà loin de la maison de Michas, ceux qui demeuroient chez Michas & dans les maisons voisines, les suivirent avec grand bruit, & commencerent à crier après eux. Ces gens s'étant retournés pour voir ce que c'étoit, dirent à Michas : « Que » demandez-vous ? Pourquoi » criez-vous de la sorte ? Il » leur répondit : Vous m'em» portez mes Dieux que je me » suis faits, & vous m'emme» nez mon Prêtre & tout ce » que j'avois ; & après cela » vous me dites : Qu'avez-vous » à crier ? Les enfans de Dan » lui dirent : Prenez garde de » ne nous pas parler davantage, » de peur qu'il ne vienne des » gens qui s'emportent de cole» re contre vous, & que vous » ne périssiez avec toute votre » maison. » Ils continuerent ainsi leur chemin ; & Michas, voyant qu'ils étoient plus forts que lui, s'en retourna en sa maison.

Cependant, les six cens hommes emmenerent le Prêtre avec ce que nous avons dit auparavant ; & étant venus à Laïs, ils trouverent un peuple qui se tenoit en assurance & dans un plein repos. Ils firent passer au fil de l'épée tout ce qui se trouva dans la ville, y mirent le feu & la brûlerent, sans qu'il se trouvât personne pour la secourir, parce qu'ils demeuroient loin de Sidon, & qu'ils n'avoient aucune société ni aucun commerce avec qui que ce fût. La ville étoit située dans la vallée qui étoit près de Beth-Rohob, & l'ayant rebâtie ils y demeurerent. Ils l'appellerent Dan du nom de leur pere, qui étoit fils d'Israël, au lieu qu'auparavant elle s'appelloit Laïs ; ils érigerent donc l'image de sculpture pour l'honorer, & ils établirent Jonathan, fils de Gersam, qui étoit fils de Moïse, pour servir de prêtre lui & ses fils, dans la tribu de Dan, jusqu'au jour qu'ils furent emmenés captifs. L'idole de Michas demeura parmi eux pendant que la maison de Dieu fut à Silo, & jusqu'au tems de la captivité du païs, ou, suivant une autre version de l'Hébreu, jusqu'au tems de la délivrance du païs. Les uns l'entendent de la délivrance procurée au païs par Samuël, & les autres de la captivité des dix tribus emmenées au-delà de l'Euphrate, par les Rois d'Assyrie Salmanasar & Théglathphalassar.

On croit que l'hiſtoire de Michas arriva dans l'intervalle qui ſuivit la mort de Joſué, & des Anciens qui gouvernerent après lui juſqu'à la judicature d'Othoniel, quatorze cens quelques années avant Jeſus-Chriſt.

MICHÉE, *Michæas*, (*a*) Μιχαίας, fils de Jemla, de la tribu d'Éphraïm, étoit prophete du Seigneur.

Vers l'an 896 avant Jeſus-Chriſt, Michée dit un jour de la part du Seigneur à un de ſes confreres; du moins on croit communément que ce fut Michée, quoique l'Écriture ne le nomme pas; il dit à un de ſes confreres de le frapper & de le bleſſer. L'autre Prophete s'en défendit; & Michée lui dit: » Auſſitôt que vous m'aurez » quitté, un lion vous tuera. » La choſe arriva comme il l'avoit prédite. Michée, ayant rencontré un autre homme, lui ordonna de le frapper. Cet homme le frappa & le bleſſa; & le Prophete, s'étant rendu méconnoiſſable, en ſe mettant de la pouſſiere ſur le viſage, alla au-devant du roi Achab.

Lorſque le Roi paſſoit, Michée lui cria: » Seigneur, vo- » tre ſerviteur étant dans le » combat, quelqu'un lui a mis » en main un priſonnier de » guerre, & lui a dit: Gardez- » moi bien cet homme-là; & » s'il échappe votre vie répon- » dra de la ſienne, ou vous » me payerez un talent d'ar- » gent. Comme j'étois dans le » trouble, regardant çà & là, » cet homme eſt diſparu tout » d'un coup. Achab lui répon- » dit: Vous avez vous-même » prononcé votre arrêt. » Alors, le Prophete ayant eſſuyé la pouſſiere qui étoit ſur ſon viſage, dit au Roi: » Voici ce » que dit le Seigneur: Parce » que vous avez laiſſé échap- » per de vos mains un homme » digne de mort, votre vie ré- » pondra pour la ſienne, & » votre peuple pour ſon peu- » ple. » Il vouloit parler de Bénadab, roi de Syrie, qu'Achab avoit laiſſé échapper. Mais, le roi d'Iſraël mépriſa ce que Michée lui avoit dit, & retourna plein de colere à Samarie.

Environ trois ans après, Achab ayant réſolu de faire la guerre à Bénadab, roi de Syrie, le même qu'il avoit renvoyé trois ans auparavant, invita Joſaphat, roi de Juda, à venir avec lui à cette expédition. Joſaphat, qui ſe trouvoit alors à Samarie, y conſentit. Mais, il ſouhaita qu'on fît venir quelque Prophete du Seigneur, afin qu'il pût le conſulter ſur le ſuccès de cette guerre; car, il ne faiſoit aucun fonds ſur tous les diſcours des Prophetes de Baal, qui promettoient à Achab une victoire aſſurée. On fit donc venir Michée fils de Jemla, & on lui dit en

(*a*) Reg. L. III. c. 20. v. 35. *& ſeq.* c. 22. v. 1. *& ſeq.* Joſeph. de Antiq. Judaïc. p. 292. *& ſeq.*

chemin:

chemin : « Ayez soin que vos » paroles soient conformes à » celles des autres Prophetes, » qui promettent au Roi un » heureux succès. Michée ré- » pondit : Vive le Seigneur ; je » ne dirai que ce que le Sei- » gneur me mettra dans la bou- » che. » Il se présenta donc devant les deux Rois ; & le roi Achab lui ayant demandé : » Devons-nous marcher contre » Ramoth de Galaad ? Michée » répondit : Marchez, allez » heureusement, le Seigneur » vous la livrera entre les » mains. Le Roi ajouta : Je vous » conjure au nom du Seigneur » de ne me parler que selon la » vérité. » Alors, Michée lui dit d'un ton plus sérieux : « J'ai » vu tout Israël dispersé sur » les montagnes, comme des » brebis qui n'ont point de pas- » teur ; & le Seigneur a dit : » Ils n'ont point de chef ; que » chacun s'en retourne en paix » dans sa maison. »

Alors, Achab dit au roi Josaphat : « Ne vous avois-je pas » bien dit que cet homme ne » me prophétisoit jamais rien de » bon, & qu'il ne me prédisoit » jamais que du mal ? Michée » ajouta : Écoutez la parole du » Seigneur. J'ai vu le Seigneur » sur son trône, & toute l'ar- » mée du Ciel autour de lui à » droite & à gauche, & le Sei- » gneur a dit : Qui séduira » Achab, roi d'Israël, afin qu'il » marche contre Ramoth de » Galaad, & qu'il y périsse ? » L'un dit une chose, & l'autre » une autre. Alors, l'esprit ma- » lin s'avança, & dit au Sei- » gneur : C'est moi qui séduirai » Achab, en mettant le men- » songe dans la bouche de tous » ses Prophetes. Le Seigneur » lui dit : Va, tu y réussiras ; » fais comme tu l'as dit. Mi- » chée ajouta : Maintenant donc » le Seigneur a mis un esprit de » mensonge dans la bouche de » tous vos Prophetes, & il a » prononcé votre arrêt. » En même-tems, Sédécias, fils de Chanaana, s'avança près de Michée, & lui donna un soufflet, en disant : « L'esprit du Sei- » gneur m'a-t-il donc quitté, » & n'a-t-il parlé qu'à toi ? Mi- » chée lui dit : Tu le verras, » lorsque tu passeras de cham- » bre en chambre pour te ca- » cher. » Alors, Achab, roi d'Israël, dit à ses gens : « Pre- » nez Michée, & qu'on le mene » chez Amon, gouverneur de » Samarie, & qu'on le nourrisse » de pain de douleur & d'eau » d'affliction, jusqu'à ce que je » revienne en paix. Michée lui » dit : Si vous revenez en paix, » le Seigneur n'a point parlé » par moi. Peuples, tous tant » que vous êtes, soyez-en té- » moins. » L'évenement vérifia la prédiction de Michée. Achab fut percé dans le combat d'un coup de fleche, qu'un soldat Syrien lui tira au hazard. Depuis ce tems, on ignore ce qui arriva à Michée, fils de Jemla.

MICHÉE, *Michæas*, Μιχαίας, natif de la ville de Mo-

rasthi, est le septieme dans (a) l'ordre des petits Prophetes. Il prophétisa sous les Rois de Juda, Joathan, Achaz & Ézéchias, pendant quelques cinquante ans, depuis environ l'an du monde 3245, jusqu'en 3306.

Quelques-uns l'ont confondu mal à propos avec Michée, fils de Jemla, dont nous venons de parler, & qui vivoit dans le Royaume des dix tribus sous le regne d'Achab. Le faux Dorothée dit que Michée fut enterré dans le cimetiere des Énakim, dont la demeure avoit été à Hébron & aux environs.

Ce Prophete parut presque en même-tems qu'Isaïe, & il a même emprunté quelques traits de ce dernier Prophete.

La prophétie de Michée ne contient que sept chapitres. Il prédit d'abord les malheurs de Samarie, qui fut prise par Salmanasar, & réduite en un monceau de pierres. Il parle ensuite contre Juda, & annonce les maux que Sennachérib fit dans ce païs-là sous le roi Ézéchias. Il invective ensuite contre les désordres de Samarie; il prédit la captivité des dix tribus, & leur retour dans leur païs. Le chapitre III. contient une forte invective contre les Princes de la maison de Jacob, & les juges de la maison d'Israël, qui marquent, en cet endroit, les principaux du royaume de Juda, les Magistrats, les Prêtres, les faux Prophetes. Il leur reproche leur avarice, leur injustice, leurs faussetés, & dit qu'ils seront cause que Jérusalem sera réduite en un monceau de pierres, & la montagne du temple comme en une forêt. Nous apprenons de Jérémie, que cette prophétie fut prononcée du tems d'Ézéchias, & qu'elle servit, du tems de Joachim, à garantir Jérémie de la mort, qu'on vouloit lui faire souffrir, pour avoir prophétisé à peu près la même chose que Michée contre Jérusalem.

Après ces tristes prédictions, Michée parle du regne du Messie, & de l'établissement de l'Église Chrétienne. Et comme les tems heureux qui suivirent le retour de la captivité de Babylone, & qui étoient la figure du regne du Messie, furent troublés par une tempête de peu de durée, Michée prédit cela d'une maniere qui a beaucoup de rapport à ce qu'Ézéchiel dit de la guerre de Gog contre les Saints, & que l'on croit regarder le regne de Cambyse, ou la guerre d'Holoferne. Michée parle en particulier de la naissance du Messie, qui doit naître à Bethléem, & dont la domination doit s'étendre jusqu'aux extrémités du monde. Il dit que Dieu suscitera sept Pasteurs, qui domineront avec l'épée dans le païs d'Assur & dans la terre de Nemrod; ce que D. Calmet explique de Darius, fils d'Hystaspe, & des sept conjurés qui

(a) Jerem. c. 26. v. 18, 19. Ezech. c. 38, 39. Michæ c. 1. *& seq. Capit.*

tuerent les Mages, & qui posséderent l'empire des Perses, après l'extinction de la famille de Cyrus. Le chapitre V, depuis le ℣. 7 jusqu'à la fin, décrit l'état florissant des Juifs dans leur païs, depuis le regne de Darius, & après les Maccabées; mais de telle sorte qu'il y mêle toujours divers traits qui ne conviennent qu'à l'Église de Jesus-Christ.

Les deux derniers chapitres de Michée contiennent d'abord une longue invective contre les désordres de Samarie. Ensuite il prédit la chûte de Babylone, le rétablissement des villes d'Israël, la grandeur du païs possédé par les Israëlites, leur bonheur, les graces dont Dieu les favorisera; tout cela en des termes si élevés, qu'ils conviennent principalement à l'état de l'Église Chrétienne.

Saint Jérôme dit que Michée fut enterré à Morasthi; & Sozomene assure que son tombeau fut révélé à Zébenne, Évêque d'Éleuthéropolis, sous l'empire du grand Théodose. Il nomme le lieu de sa sépulture Béretsare, qui est apparemment la même que Morasthi, à dix stades d'Éleuthéropolis. L'auteur de la mort & de la vie des prophetes, imprimé sous le nom de saint Épiphane, porte que Michée fut précipité & mis à mort par Joram, fils d'Achab, qui ne pouvoit souffrir la liberté avec laquelle il lui reprochoit ses désordres. Mais, cet Auteur, comme plusieurs autres, confondoit Michée de Morasthi, avec Michée, fils de Jemla.

MICHÉE, *Michæas*, (*a*) Μίχαίας, fils de Gamarias, avertit les Princes de Juda que Baruc avoit lu dans le temple en présence de tout le peuple, les prophéties du prophete Jérémie, qui étoit alors en prison. Cela fut cause que l'on fit venir Baruc devant le roi Joakim, qui coupa avec un canif le livre de Jérémie, & le jetta au feu.

MICHEL, *Michaël*, Μιχαὴλ, (*b*) c'est-à-dire, qui est semblable à Dieu.

On croit que saint Michel est le chef de l'armée céleste, comme Lucifer est le chef de l'armée infernale, & que Dieu l'avoit établi protecteur du peuple d'Israël. L'Église Chrétienne se flatte aussi de l'avoir pour chef & pour défenseur.

Voici ce que l'Écriture nous apprend touchant saint Michel. Saint Jude, dans son Épître, rapporte que l'Archange Michel dans la dispute qu'il eut avec le Diable touchant le corps de Moïse, n'osa le condamner avec exécration; mais qu'il se contenta de dire: Que le Seigneur exerce sur toi sa puissance. Saint Jude en conclut que les vrais fideles ne doivent pas se servir de malédictions, ni de mauvais discours, comme font les Héré-

(*a*) Jerem. c. 36. v. 11. *& seq.*
(*b*) Exod. c. 23. v. 20. *& seq.* Josu. c. 5. v. 13. *& seq.* Dani. c. 10. v. 5. *& seq.* c. 12. v. 1. *& seq.* Petr. Epist. II. c. 2. v. 10, 11. Judæ v. 9, 10. Apocal. c. 12. v. 6. *& seq.*

tiques & les faux Apôtres, qui condamnent avec exécration ce qu'ils ignorent, & qui se corrompent dans tout ce qu'ils connoissent, comme les bêtes dénuées de raison. Saint Pierre, dans un passage semblable à celui de saint Jude, dit que les Hérétiques prononcent des blasphêmes, au lieu que les Anges, qui sont si fort au-dessus d'eux par leur puissance, ne se condamnent point l'un l'autre avec des paroles d'exécration.

On demande à quelle histoire saint Jude fait ici allusion, lorsqu'il dit qu'il y eut un combat entre l'Archange saint Michel & le Diable. On croit qu'il fait allusion à une histoire racontée dans le livre Apocryphe de l'assomption de Moïse, où il étoit raconté que l'Archange saint Michel après la mort de Moïse, soutenoit que le corps de ce Législateur devoit être enterré & caché aux yeux des hommes, de peur que les Hébreux, ou quelques autres peuples, ne l'adorassent; & que le Diable au contraire prétendoit qu'il devoit être laissé aux Hébreux, pour leur être un piege & un sujet de scandale. Œcuménius, sur une autre tradition, avance que saint Michel s'employoit de tout son pouvoir à procurer à Moïse une sépulture honorable, mais que le Diable soutenoit que son corps lui appartenoit, & qu'il étoit indigne des honneurs de la sépulture, comme étant coupable de la mort de l'Égyptien qu'il avoit tué. Philon & saint Epiphane croyent que le corps de Moïse fut enterré par les mains des Anges. Nous avons encore aujourd'hui deux livres intitulés: *Petii-Ath Mose*, ou *Assomption de Moïse*. Mais, nous n'y lisons rien de la contestation de saint Michel avec le Diable au sujet du corps de Moïse.

Un autre endroit, où il est fait mention de saint Michel, c'est dans l'Apocalypse. On y lit que la femme qui signifioit l'Église, s'étant enfuie dans le désert, où Dieu lui avoit préparé une retraite, il se donna une grande bataille dans le Ciel. Michel & ses Anges combattoient contre le Dragon. Et le Dragon & ses Anges combattoient contre lui. Mais, ceux-ci furent les plus foibles; & depuis ce tems-là, ils ne parurent plus dans le Ciel. Ce grand Dragon, cet ancien serpent, qui est appellé le Diable & Satan, qui séduit tout le monde, fut précipité en terre, & ses Anges avec lui. C'est de cet endroit que l'on a conclu que l'Archange saint Michel étoit l'Ange tutélaire & le défenseur de l'Église Chrétienne. Il fit particuliérement éclater son pouvoir dans le tems des persécutions des Payens contre les fideles. Il réprima la puissance de Satan, il soutint la foi des Chrétiens, il renversa la puissance des persécuteurs.

Daniel parle aussi de saint Michel en deux endroits. Il rapporte que l'Ange Gabriel

lui étant apparu, lui dit : » Depuis que vous vous êtes affligé en la présence de Dieu, » & que vous vous êtes appliqué à l'intelligence des paroles de la prophétie de Jérémie, vos prieres ont été » exaucées, & elles m'ont fait » venir ici. Le Prince du » Royaume des Perses m'a résisté vingt-un jours ; mais, » Michel, l'un d'entre les premiers Princes, est venu à mon » secours ; & cependant j'ai » demeuré là auprès du roi de » Perse. » L'on croit communément que cet Ange du Royaume des Perses étoit celui à qui Dieu avoit confié le soin & la défense de cet État, & qu'il s'opposoit à Gabriel & à Michel, parce qu'il vouloit retenir les Juifs le plus qu'il pourroit dans le royaume des Perses, où ils faisoient beaucoup de bien, & procuroient la conversion de plusieurs infideles ; & par conséquent il s'opposoit de tout son pouvoir à leur retour dans la Palestine, où ils devoient être renvoyés par Cyrus. D'autres, ayant peine à concevoir cette opposition de volonté entre trois bons Anges, se sont imaginés que l'Ange des Perses étoit un mauvais Ange, qui, jaloux du bonheur des Juifs, faisoit tous ses efforts pour empêcher que Cyrus ne parvînt à l'Empire des Perses, & ne leur rendît la liberté.

Enfin, le dernier endroit où nous trouvions dans l'Écriture le nom de Michel, est celui où Daniel, parlant des persécutions d'Antiochus Epiphane contre les Juifs, & de la mort malheureuse de ce Prince impie, dit qu'en ce tems-là Michel le grand Prince s'élevera, lui qui est le protecteur des enfans d'Israël, & qu'il viendra un tems qu'on n'en aura jamais vu de semblable jusqu'alors ; qu'en ce tems-là tous ceux qui auront été écrits au livre de vie, seront sauvés, & ceux qui auront été sçavans, brilleront comme la splendeur du firmament. Michel fut donc envoyé de Dieu au secours de son peuple dans ces tems de persécution, il inspira aux Maccabées un courage invincible, il frappa l'impie Antiochus, & délivra l'Église Juive de la plus terrible persécution à laquelle elle ait jamais été exposée.

On croit que ce fut saint Michel, qui conduisit les Hébreux dans leur voyage du désert, & dont il est dit : » Je vais envoyer mon Ange, afin qu'il » marche devant vous, qu'il » vous conduise dans le chemin, & qu'il vous fasse entrer » dans le païs que je vous ai » préparé. Respectez-le, écoutez sa voix, gardez-vous » bien de le mépriser ; car, il » ne vous pardonnera point, » lorsque vous pécherez, & » mon nom est en lui. » C'est-à-dire, il est mon envoyé, mon ambassadeur, il agit en mon nom. On croit aussi que c'est lui qui apparut à Moïse dans le buisson ardent, qui lui parla au

nom du Seigneur, & qui donna des marques de sa présence dans la colomne de nuée. On veut aussi que ce soit lui qui apparut à Josué dans la campagne de Jéricho, à Gedéon, & à Manué pere de Samson. En un mot, on lui attribue la plupart des plus fameuses apparitions rapportées, tant dans le nouveau, que dans l'ancien Testament.

L'Église Chrétienne célebre trois apparitions de saint Michel, arrivées long-tems après les Apôtres, & dont il n'est fait aucune mention dans l'Écriture. La premiere est celle de Chones ou Colosses en Phrygie, dont on ne sçait pas directement le tems. La fête de cette apparition fut fixée au 6 Septembre dans toute l'Église d'Orient. La seconde est l'apparition de saint Michel au mont Gargan en Italie, dans le royaume de Naples. Cette apparition arriva, dit-on, sur la fin du cinquieme siecle. L'Église célebre la fête de cette apparition le 8 de Mai, & celle de la dédicace de la Caverne dans laquelle il apparut, le 29 de Septembre. Enfin, la troisieme apparition de saint Michel, qui est honorée par une fête particuliere dans l'Église, est celle qui se fit à Autbert, évêque d'Avranches, sur un rocher appellé la tombe, où est aujourd'hui l'abbaye de saint Michel près de la mer, sur le golfe situé entre la Normandie & la Bretagne. Cette apparition se fit vers l'an 706, & la fête en a toujours été célébrée depuis en France le 16 d'Octobre.

MICHEL, *Michaël*, Μιχαὴλ, (*a*) fut pere de Sthur, de la tribu d'Aser, un des envoyés pour considérer la terre promise.

MICHEL, *Michaël*, Μιχαὴλ, (*b*) de la tribu de Gad, fut l'aîné de sept freres, qui eurent chacun leur maison & leur postérité.

MICHEL, *Michaël*, Μιχαὴλ, (*c*) fils de Jéséfi, & pere de Galaad.

MICHEL, *Michaël*, Μιχαὴλ, (*d*) fils de Basaia, & pere de Samaa.

MICHEL, *Michaël*, Μιχαὴλ, (*e*) fils d'Izrahia, & petit-fils d'Ozi, de la tribu d'Issachar.

MICHEL, *Michaël*, Μιχαὴλ, (*f*) un de ceux qui chasserent les habitans de Geth, étoit fils de Baria.

MICHEL, *Michaël*, Μιχαὴλ, (*g*) de la tribu de Manassé, un de ceux qui se retirerent vers David, lorsqu'il alloit à Sicéleg.

MICHEL, *Michaël*, Μιχαὴλ, (*h*) un des fils de Josaphat, roi de Juda. Après la mort de son pere, il fut tué avec tous ses freres par le roi Joram.

MICHEL, *Michaël*, Μιχαὴλ,

(*a*) Numer. c. 13. v. 14.
(*b*) Paral. L. I. c. 5. v. 13.
(*c*) Paral. L. I. c. 5. v. 14.
(*d*) Paral. L. I. c. 6. v. 40.
(*e*) Paral. L. I. c. 7. v. 3.
(*f*) Paral. L. I. c. 8. v. 16.
(*g*) Paral. L. I. c. 12. v. 20.
(*h*) Paral. L. II. c. 21. v. 2. *& seq.*

(a) de la tribu d'Issachar, fut pere d'Amri.

MICHEL, *Michaël*, Μιχαὴλ, (b) fut pere de Zébédia, qui revint de la captivité de Babylone à Jérusalem avec quatre vingts hommes.

MICHOL, *Michol*, Μελχὸλ, (c) fille de Saül. Les Hébreux croyent qu'elle portoit aussi le nom d'Égla, & qu'elle fut mere de Jéthraam. Mais, ce sentiment n'est nullement fondé.

Michol, ayant conçu de l'amour pour David, & Saül son pere en ayant été informé, en témoigna de la joie, & il dit: » Je la donnerai pour femme à » David, afin qu'il tombe entre » les mains des Philistins, & » qu'elle soit la cause de sa » ruine. » Saül proposa donc à ses gens de parler à David, comme d'eux-mêmes, & de lui » dire: » Vous voyez que le » Roi & tous ses Officiers vous » aiment; pensez donc à deve» nir le gendre du Roi. » David répondit qu'il n'étoit pas digne de cet honneur, que n'ayant point de bien, il n'y pouvoit prétendre. Cela fut rapporté à Saül, qui dit: » Faites sçavoir » à David que je n'ai pas be» soin de douaire pour ma fille, » & que je ne lui demande que » cent prépuces des Philistins, » pour me venger par-là de » mes ennemis. » Peu de jours après, David marcha contre les Philistins, & en ayant tué deux cens, il en apporta les prépuces à Saül, lui donnant ainsi le double de ce qu'il lui en avoit demandé, & Saül lui accorda sa fille Michol en mariage.

Quelque tems après, le mauvais esprit ayant agité Saül, & David jouant de la harpe devant lui, pour le soulager, ce Prince essaya de le percer, en lui jettant une pique qu'il tenoit dans ses mains. David évita le coup, & se retira dans sa maison. Saül envoya des gardes pour garder sa maison pendant la nuit, & pour l'arrêter, & le lui amener le lendemain matin. Mais, Michol le descendit en bas par une fenêtre, & par ce moyen il s'échappa & se sauva. Michol prit ensuite une statue, la coucha sur le lit de David, lui mit au tour de la tête une peau de chevre avec le poil, & sur le corps, la couverture du lit. Saül envoya dès le matin des gens pour prendre David; mais, on leur dit qu'il étoit malade. Il les y renvoya de nouveau, avec ordre de le lui apporter dans son lit. Mais, l'ayant voulu prendre, ils ne trouverent qu'une statue. Michol s'excusa auprès de son pere, en disant que David l'avoit menacée de la tuer, si elle ne le faisoit évader. Quelque tems après, Saül donna Michol à Phalti, fils de Laïs de Gallim.

David se la fit rendre, lorf-

(a) Paral. L. II. c. 27. v. 18.
(b) Esdr. L. I. c. 8. v. 8.
(c) Reg. L. I. c. 18. v. 20. & seq. c. 19. v. 11. & seq. c. 25. v. 44. L. II. c. 3. v. 13. & seq. L. VI. v. 20. & seq. c. 21. v. 8.

qu'il fut parvenu à la Royauté ; & ce fut une des conditions qu'il demanda à Abner, lorsque ce Général vint lui offrir ses services, & lui promettre de ramener tout Israël à son obéissance. Alors, David envoya des Ambassadeurs à Isboseth, qui regnoit à Mahanaïm au-delà du Jourdain, pour lui redemander Michol. Isboseth la lui renvoya, & Phalti l'accompagna en pleurant, jusqu'à Bahurim. Les Hébreux veulent que Phalti ou Phaltiel ne se soit jamais approché de Michol, qui dans la rigueur n'étoit pas sa femme, puisque David ne l'avoit pas répudiée. D'autres croyent que Michol eut cinq fils de Phalti, lesquels furent livrés aux Gabaonites, pour être crucifiés, ainsi qu'il est rapporté au second livre des Rois. Mais, il paroît qu'il y a faute dans le texte, & qu'au lieu de Michol, il y faut lire Mérob ; car, Michol fut donnée, non à Hadriel, fils de Berzellaï, comme le dit le texte qu'on vient d'indiquer, mais à Phalti, fils de Laïs ; ou qu'au lieu de Hadriel, fils de Berzellaï, il faut lire Phalti, fils de Laïs, ou chercher une autre solution.

David, dès le commencement de son regne, conçut le dessein de transporter l'Arche d'Alliance, de Silo où elle étoit, à Jérusalem où il avoit fixé sa demeure. Il exécuta ce pieux dessein avec toute la pompe que son zele & sa piété lui inspirerent. Il parut lui-même dans la cérémonie sautant & dansant dans le transport de sa joie. Michol, qui regardoit cela de sa fenêtre, en conçut du mépris, & lorsque David fut de retour dans son palais, elle lui dit : » Que le roi d'Israël a eu » de gloire aujourd'hui, en se » découvrant devant les servantes de ses serviteurs, & » en paroissant nu, comme auroit fait un bouffon ! David » lui répondit : Oui, devant le » Seigneur, qui m'a préféré à » votre pere & à toute sa maison, & qui m'a établi chef » de son peuple, je danserai, » & je paroîtrai vil encore » plus que je n'ai paru, je serai méprisable à mes propres » yeux, & je n'en serai que » plus glorieux devant les servantes dont vous me parlez. » Michol n'eut jamais d'enfans, du moins depuis cette époque ; & l'Écriture semble attribuer sa stérilité à ce qu'elle dit à David dans cette circonstance. Depuis ce tems, il n'est plus fait mention de Michol dans l'Écriture, & on ignore le tems de sa mort.

MICION, *Micion*, Μικίων, (*a*) officier qui, avec un bon nombre de Macédoniens & d'autres troupes étrangeres, s'avança un jour dans l'Attique, en pillant tout le païs. Phocion mena contre lui les Athéniens, & l'ayant attaqué il le tua dans le

(*a*) Plut. T. I. p. 742.

combat avec une quantité de ses gens.

MICION, *Micio*, (*a*) un des personnages que Térence introduit dans sa comédie des Adelphes.

MICION, *Micion*, Μικίων, (*b*) Athénien, qui empêcha ses concitoyens de secourir Aratus.

MICIPSA, *Micipsa*, (*c*) fils de Masinissa, roi de Numidie, & frere de Gulussa & de Manastabal. Après la mort de Masinissa, le Royaume fut partagé entre les trois freres. Mais, Gulussa & Manastabal étant aussi venus à mourir peu de tems après, Micipsa réunit en sa personne toute l'autorité.

Ce Prince eut deux fils, Atherbal & Hiempsal, & éleva dans son Palais avec le même soin que ses propres enfans, Jugurtha, fils de Mastanabal, que Masinissa ne voulut jamais reconnoître, parce qu'il étoit né d'une concubine. Jugurtha, devenu grand, fit paroître d'excellentes qualités; & Micipsa en fut d'abord charmé, jugeant que la valeur de Jugurtha seroit glorieuse à son Empire. Cependant, comme il se voyoit sur le déclin de l'âge, ses enfans encore petits, & que celui-ci se fortifioit de jour en jour, il en prit ombrage, & s'abandonna à ses réflexions; il considéroit avec chagrin l'avidité des hommes pour la domination, leur impatience de satisfaire les désirs de leur cœur; il sentoit que l'occasion, qui fait même à des hommes médiocres prendre le travers dans l'espérance du pillage, étoit favorable, parce que lui étoit vieux, & ses enfans fort jeunes, sans compter que les Numides aimoient passionnément Jugurtha; de plus, il craignoit, s'il s'en défaisoit par adresse, d'exciter une guerre, ou une révolte. Après avoir tourné d'un côté & d'autre, ne voyant aucun moyen de perdre un homme si chéri du peuple, ni à force ouverte, ni par trahison; comme Jugurtha étoit homme entreprenant & passionné pour la gloire militaire, il résolut de l'exposer dans les dangers, & de tenter ainsi la fortune. Ainsi, Micipsa qui étoit sur le point d'envoyer au peuple Romain, pour la guerre de Numidie, un secours de cavalerie & d'infanterie, le nomma Général des Numides qu'il faisoit partir pour l'Espagne, dans la pensée qu'il périroit bientôt, ou en donnant des marques de sa valeur, ou sous les coups des ennemis, mais il se trompa dans son attente; car, dès que Jugurtha, qui avoit l'esprit fin & rusé, eut connu le caractere de P. Scipion alors général des Romains, & la maniere dont combattoient les ennemis, il parvint bientôt à un si haut point de réputation, non-seu-

(*a*) Terent. T. II. p. 246.
(*b*) Plut. Tom. I. pag. 1046.
(*c*) Plut. Tom. I. pag. 835. Sallust. in Jugurth. c. 3. & *seq*. Roll. Hist. Anc. T. I. p. 309. & *suiv*. Hist. Rom. T. V. p. 301. & *suiv*.

lement par ses grands travaux & par sa vigilance merveilleuse, mais encore par sa modestie à obéir, & par sa hardiesse à affronter les dangers, qu'il devint très-cher aux Romains & très-redoutable aux ennemis.

Lorsque P. Scipion voulut retourner à Rome, il renvoya Jugurtha avec une lettre pour Micipsa. Ce Prince reconnut par cette lettre, qui contenoit le plus grand éloge que l'on pût faire de Jugurtha, que les choses étoient telles que la renommée les avoit publiées. Touché du mérite & du crédit de ce grand homme, il change de résolution, & se met en devoir de gagner Jugurtha par les bienfaits. Il commence par l'adopter, & ensuite il le déclare par son testament héritier également avec ses enfans. Mais, peu d'années après, sentant que la fin de sa vie approchoit, car il étoit accablé de vieillesse & d'infirmités, on dit qu'il parla ainsi à Jugurtha en présence de ses amis, de ses parens & de ses fils, Atherbal & Hiempsal.

» Après que vous eûtes perdu votre pere, Jugurtha, je vous reçus dans mon Royaume; vous étiez encore fort jeune, sans biens, sans espérance; mon dessein fut de vous engager par mes bienfaits à m'aimer comme votre propre pere, je ne me suis pas trompé dans mon attente; car, sans parler ici de toutes les grandes & héroïques actions que vous avez faites, tout récemment à votre retour de Numance, vous nous avez comblés de gloire moi & mon Royaume; d'une simple amitié que nous avions avec les Romains, vous en avez fait par votre valeur la liaison la plus étroite; le nom de notre maison s'est renouvellé dans les Espagnes. Enfin, votre gloire a triomphé de l'envie, ce qui n'est pas peu de chose. Maintenant que la nature met fin à ma vie, je vous avertis, je vous supplie par cette main, par la fidélité due à ce Royaume, d'aimer ces enfans, qui sont vos parens par leur naissance, & vos freres par mes bienfaits; ne préférez pas l'amitié des étrangers à celle de vos parens. Les amis sont le soutien des Royaumes, & non les trésors, ni les armées. Ce ne sont ni les armes, ni les richesses qui nous font des amis, ce sont les bons offices & la fidélité. Y a-t-il une amitié plus fidelle que celle d'un frere pour un frere, trouverez-vous un étranger qui s'attache à vous, si vous avez de l'éloignement pour les vôtres. Je vous laisse un Royaume qui sera puissant, si vous êtes gens de bien, & foible si vous ne l'êtes pas. Les Royaumes les moins étendus s'augmentent par la paix, & les plus vastes se démembrent par la discorde. C'est à vous, Jugurtha, comme

» ayant plus d'âge & plus d'expérience que ces enfans, de prendre de justes mesures, afin qu'il n'arrive aucune chose contre mes volontés; car, dans toutes les querelles on donne toujours le tort au plus puissant; & lors même qu'il reçoit une injure, l'on s'imagine que c'est lui qui la fait, parce qu'il est plus en état de la faire. Pour vous, Atherbal & Hiempsal, honorez & respectez un si grand homme, imitez sa valeur, & donnez tous vos soins, afin qu'on ne dise pas que j'ai adopté des enfans meilleurs que ceux à qui j'ai donné la vie. » Quoique Jugurtha vît bien la dissimulation de ce discours du Roi, & que lui-même méditât dans le cœur des choses bien différentes, cependant pour s'accommoder au tems, il y répondit avec politesse. Peu de jours après mourut Micipsa. Jugurtha, peu touché des bienfaits dont ce Prince l'avoit comblé, fit mourir d'abord Hiempsal, & ensuite Atherbal, & se rendit ainsi maître de toute la Numidie.

MICYTHUS, *Micythus*, (a) Μίκυθος, avoit été tuteur des enfans d'Anaxilaüs, tyran de Zancle.

L'an 467 avant Jesus-Christ, Hiéron, roi de Syracuse, ayant attiré chez lui par de magnifiques présens, les fils d'Anaxilaüs, leur représenta d'abord les bons offices que Gélon avoit rendus à leur pere; & il leur insinua ensuite qu'étant désormais des hommes faits, il étoit tems de demander compte à Micythus leur tuteur, de son administration, & d'entrer en possession de leur souveraineté. Ces jeunes gens, retournés à Rhege, firent aussitôt cette proposition à leur tuteur. Micythus, qui étoit homme de bien, assembla sur le champ tous les amis de leur pere, & en leur présence, fit aux enfans un détail si exact de leurs affaires, que tous les assistans admirerent également sa vigilance & sa fidélité. Ces enfans eux-mêmes, confus d'avoir exigé de lui cet éclaircissement, le supplierent de garder toute l'autorité de leur pere, & de vouloir bien continuer de régir toutes choses dans l'étendue de leur domination. Mais, Micythus n'accepta point cette offre; & chargeant sur un vaisseau tout ce qui lui appartenoit, il partit de Rhege, accompagné des regrets & des bénédictions de tout le peuple. Cinglant du côté de la Grece, il arriva à Tégée, ville d'Arcadie, où il acheva ses jours dans une estime générale.

MICYTHUS, *Micythus*, (b) Μίκυθος, capitaine, qui fut tué en Epire dans un combat, l'an 312 avant J. C.

MICTION, *Miction*,

(a) Diod. Sicul. p. 276. Herod. L. VII. c. 170. Roll. Hist. Anc. T. II. p. 341.

(b) Diod. Sicul. p. 719.

(a) partageoit à Chalcis la souveraine autorité avec Xénoclide, l'an 192 avant Jesus-Christ. Quelques Chalcidiens, ayant formé le complot de livrer leur patrie aux Étoliens, Miction & Xénoclide furent si consternés, en apprenant la nouvelle de cette conspiration, qu'ils crurent d'abord que le seul moyen de se sauver étoit d'abandonner la ville. Mais, s'étant remis de leur premiere frayeur, & comprenant que par leur fuite, ils trahissoient & leur patrie & l'alliance des Romains, ils prirent, pour sauver l'une & l'autre, le parti que nous allons expliquer. Par hazard on célébroit alors à Erétrie, une fête solemnelle en l'honneur de Diane d'Amarynthe, à laquelle assistoient ordinairement non-seulement les habitans d'Erétrie, mais encore ceux de Carystie. Ils y envoyerent des députés, pour conjurer ces deux peuples d'avoir compassion de ceux de Chalcis, nés comme eux dans l'isle d'Eubée, & de se souvenir de l'alliance qu'ils avoient tous contractée avec les Romains; de ne pas permettre que les Étoliens s'emparassent de Chalcis, dont ils ne seroient pas plutôt les maîtres, qu'ils réduiroient toute l'Eubée. Que s'ils n'avoient souffert qu'avec peine la domination des Macédoniens, ils devoient s'attendre que les Étoliens leur imposeroient un joug encore plus pesant & plus insupportable.

Ce qui toucha le plus ces deux peuples, fut la considération qu'ils avoient pour les Romains, dont ils avoient admiré la valeur dans la guerre, & la justice & la modération dans la victoire. Ainsi, ils firent sur le champ prendre les armes aux jeunes gens les plus braves qu'il y eût dans les deux villes, & les envoyerent au secours de Chalcis. Les habitans, leur ayant confié la garde de leurs murailles, en sortirent avec toutes leurs troupes, & ayant passé l'Euripe, camperent auprès de Salganée. De-là ils envoyerent aux Étoliens d'abord un trompette, puis des députés, avec ordre de leur demander quelle injure ils avoient reçue des Chalcidiens leurs amis & leurs alliés, pour venir les attaquer jusques dans leurs murailles. Thoas leur répondit qu'il étoit venu, non pour leur faire violence, mais pour les délivrer de la domination des Romains; que les chaînes dont ces étrangers les avoient chargés, étoient à la vérité plus éclatantes, mais qu'elles étoient en même-tems plus pesantes que celles qu'ils avoient portées, dans le tems qu'ils avoient eu dans leur citadelle une garnison de Macédoniens. Les Chalcidiens repliquerent qu'ils n'étoient les esclaves d'aucune puissance, &

(a) Tit. Liv. L. XXXV. c. 38, 46. L. XLIII. c. 7, 8.

que par conséquent ils n'avoient besoin ni de leur secours, ni d'aucun autre. Après cet entretien, les députés de Chalcis s'en retournerent vers ceux qui les avoient envoyés. Thoas & les Étoliens qui n'avoient espéré de faire réussir leur projet, qu'autant qu'ils surprendroient les Chalcidiens, s'en retournerent comme ils étoient venus, n'ayant pas des forces suffisantes pour réduire une ville également fortifiée du côté de la terre & de la mer.

Quelque tems après, Antiochus ayant campé près de Salganée, traversa lui-même l'Euripe avec les chefs des Étoliens; & s'étant présenté assez près de Chalcis, il trouva les Magistrats & les premiers de cette ville devant leurs portes. Il s'en détacha de chaque côté un petit nombre pour s'aboucher. Les Étoliens commencerent à exhorter fortement les Chalcidiens à recevoir Antiochus comme ami & comme allié, sans cependant renoncer à l'amitié des Romains. Que ce Prince étoit passé en Europe, non pour faire la guerre à qui que ce fût, mais pour rendre à la Grece une liberté réelle & effective, & non une liberté apparente & simulée, comme avoient fait les Romains. Que rien n'étoit plus salutaire à tous les États de la Grece, que de s'attacher en même-tems à ces deux puissances, dont l'une les défendroit toujours contre les entreprises de l'autre. Que s'ils rejettoient l'alliance du Roi, c'étoit à eux de voir à quel péril ils s'exposoient, les Romains étant éloignés, & ce Prince étant à leurs portes avec des forces auxquelles ils n'étoient pas en état de résister. Miction répondit qu'il étoit étonné d'entendre dire qu'Antiochus eût quitté son Royaume, & fût passé en Europe pour rendre la liberté à quelque peuple de la Grece, puisqu'il ne connoissoit pas une seule ville dans tout le païs qui eût une garnison étrangere, qui payât tribut aux Romains, ou à qui ils eussent imposé par le traité, aucune loi qu'elle eût été obligée de souffrir malgré elle. Qu'ainsi les Chalcidiens n'avoient pas besoin de Libérateur étant libres, ni du secours de qui que ce fût, puisque par le bienfait des Romains, ils jouissoient de la paix & de la liberté. Qu'ils acceptoient de bon cœur l'amitié du Roi, & même celle des Étoliens; mais que ce Prince & eux ne pouvoient leur donner un témoignage plus certain de leur amitié, que de sortir de leur isle & de se retirer. Que pour eux ils étoient déterminés non-seulement à ne les point recevoir dans leurs murailles, mais encore à ne faire aucune alliance que du consentement & avec l'autorité des Romains.

Plusieurs années après, les Chalcidiens envoyerent à Rome des députés, à la tête desquels étoit Miction. Le jour qu'on leur donna audience,

Miction tourmenté d'une goutte qui ne lui permettoit pas de marcher, se fit porter au Sénat dans une litiere, sans en avoir demandé la permission, persuadé qu'on ne la lui auroit pas accordée. Après avoir tiré son exorde d'une maladie, qui de toutes les parties du corps, ne lui laissoit que la langue libre, pour déplorer les calamités de sa patrie, il exposa d'abord les services tant anciens que récens, que sa République avoit rendus aux Généraux & aux armées des Romains, & nommément dans la guerre de Persée; ensuite, il vint aux excès d'avarice & de cruauté auxquels le préteur C. Lucrétius s'étoit porté le premier contre ses compatriotes, & enfin à ceux qu'ils souffroient actuellement de la part de C. L. Hortensius; ajoutant qu'après tout, dût-on les traiter avec encore plus d'inhumanité, ils étoient résolus de tout souffrir, plutôt que de se rendre au roi de Macédoine. Qu'à l'égard de C. Lucrétius & de C. L. Hortensius, il auroit été bien plus avantageux pour ceux de Chalcis, de leur fermer leurs portes, que de les recevoir dans la ville. Que ceux d'Emathie, d'Amphipolis, de Maronée & d'Enus, qui l'avoient fait, avoient conservé leur liberté & leurs biens; au lieu que C. Lucrétius, par un sacrilege horrible, avoit pillé leurs temples, & en avoit fait porter à Antium tous les ornemens; qu'après avoir privé de leurs biens des alliés du peuple Romain, il avoit réduit leurs personnes dans la servitude; & que s'il étoit resté quelque chose à son avarice & à sa cruauté, C. L. Hortensius, en marchant sur ses traces, achevoit de le leur enlever, en remplissant l'hiver comme l'été, leurs maisons de ses soldats & de ses matelots; de sorte que ces infortunés citoyens avoient la douleur de voir au milieu d'eux, de leurs femmes & de leurs enfans, des gens sans pudeur, sans humanité & sans foi.

L'on répondit aux députés, que le Sénat connoissoit qu'ils n'avoient rien avancé que de vrai, en parlant des services qu'ils avoient rendus au peuple Romain dans la guerre présente & dans les précédentes, & qu'il en avoit toute la reconnoissance qu'ils méritoient. A l'égard des outrages qu'ils avoient reçus de C. Lucrétius, & qu'ils recevoient encore de C. L. Hortensius, pouvoit-on penser que le Sénat les approuvât, pour peu qu'on fît réflexion que le peuple Romain avoit déclaré la guerre à Persée, & auparavant à Philippe son pere, pour délivrer les Grecs de la tyrannie de ces Princes, & non pour leur attirer ces mauvais traitemens de la part des Romains eux-mêmes? Que le Sénat écriroit à C. L. Hortensius, pour lui marquer qu'il désaprouvoit les injures, que ceux de Chalcis se plaignoient d'avoir

reçues, lui ordonner de faire chercher les personnes libres de cette ville, qui avoit été mises dans la servitude, & de leur rendre au plutôt la liberté; & lui défendre de loger chez les habitans aucun soldat ou officier de sa flotte, excepté les Capitaines des vaisseaux. Telle fut la substance des lettres qui furent écrites à C. L. Hortensius de la part du Sénat. On fit des présens à chacun des députés pour la somme de deux mille as; & on fournit à Miction, aux dépens de la République, des voitures pour le transporter commodément à Brundusium.

MÉCYBERNE, *Mecyberna*, Μηκύβερνα, (a) ville de Macédoine selon les uns, & de Thrace selon d'autres. Elle étoit à vingt stades d'Olynthe, sur le golfe qui en prenoit le nom de *Mecybernæus sinus*. Pline nomme ainsi ce golfe, que l'on appelle aussi *Toronæus sinus*, à cause de Torone, ville située dans son enceinte. C'est présentement le golfe d'Aiomama.

L'Épitome de Strabon porte Mécyperne; & Diodore de Sicile lit Mécyberne. Les Olynthiens, suivant ce dernier en son douzieme livre, entreprirent le siege de cette ville, l'an 419 avant Jesus-Christ. Ils en chasserent les Athéniens qui y étoient en garnison, & se mirent en leur place. Diodore de Sicile parle encore de la même ville au seizieme livre, où il nous apprend qu'elle tomba au pouvoir de Philippe, pere d'Alexandre le Grand, par la trahison de quelques-uns de ses habitans.

MICYLLE, *Micyllus*, (b) Μίκυλλος, interlocuteur de quelques dialogues de Lucien

MICYTHE, *Micythus*, (c) jeune homme qui étoit fort avant dans les bonnes graces d'Epaminondas. *Voyez* Dioméдon.

MIDA, *Mida*, (d) Esclave dont Térence fait mention dans sa comédie du Phormion.

MIDAS, *Midas*, Μίδας, (e) étoit, selon Pausanias, fils de Gordius & de Cybele, & regna dans la grande Phrygie, ainsi qu'on l'apprend de Strabon. Le premier des deux Auteurs que nous venons de nommer, dit qu'il avoit bâti la ville d'Ancyre, aujourd'hui Angoura, & celle de Pessinunte, sur le mont Agdistis, devenu célebre par le tombeau d'Atys; & le second dit seulement que lui

(a) Plin. Tom. I, pag. 202. Herod. L. VII. c. 122. Strab. p. 330. Diod. Sicul. pag. 325, 538. Pomp. Mel. pag. 107. Thucyd. p. 356, 371.

(b) Lucian. Tom. I. pag. 439. & seq. T. II. p 232. & seq.

(c) Corn. Nep. in Epamin. c. 4.

(d) Terent. T. III. p. 195.

(e) Pauf. p. 8. Strab. pag. 61, 568, 571, 680. Plut. Tom. I. pag. 105, 380, 674. Ovid. Metam. L. XI. c. 4. & seq. Just. L. XI. c. 7. Herod. L. I. c. 14. L. VIII. c. 138. Q. Curt. L. III. c. 1. Myth. par M. l'Abb. Ban. Tom. I. pag. 131. Tom. IV. pag. 178. & suiv. Mém. de l'Acad. des Inscript. & Bell. Lett. Tom. V. pag. 89. Tom. VII. pag. 340. Tom. IX. pag. 349. Tom. X. pag. 214. Tom. XIV. pag. 180. & suiv. T. XIX. p. 600, 601.

& Gordius son pere faisoient leur résidence auprès du fleuve Sangarius, dans des villes, qui, au tems qu'il écrivoit, n'étoient plus que de méchans villages.

Conon raconte comment Midas, ayant trouvé un trésor, se vit tout d'un coup possesseur de très-grandes richesses, comment ensuite il alla prendre des leçons d'Orphée sur le mont Piérie, & par quels artifices il se fit roi des Brygiens, peuple nombreux qui habitoit aux environs du mont Bernius. Ce Prince persuada à ses sujets de quitter leur païs, de passer dans l'Hellespont, & d'aller s'établir au dessous de la Mysie, où par le changement de quelques lettres, ils furent appellés Phrygiens, au lieu de Brygiens.

Strabon rapporte que Midas avala du sang de taureau dont il mourut; & Plutarque ajoute que ce fut pour se délivrer des songes fâcheux qui l'affligeoient depuis long-tems. Comme on sait le tems auquel les Cimmériens entrerent dans la Phrygie, il est aisé de fixer l'époque du regne de Midas, puisque Strabon dit qu'ils y arriverent au tems de sa mort. Et même, selon ce dernier Auteur, il ne se la procura que pour ne pas tomber vif entre les mains de ces barbares.

Eusebe place la mort de Midas à l'an 697 avant l'ere Chrétienne, ou vers la quatrieme année de Gygès. Selon Hérodate, ce seroit la dix-huitieme, & selon Euphorion de Chalcis, la onzieme.

Racontons maintenant d'après Ovide l'histoire de Midas. Un jour, Silene n'ayant pu, à cause de son grand âge, suivre la troupe de Bacchus, s'égara. Quelques païsans de Phrygie le rencontrerent, & le menerent au roi Midas. Ce Prince le rendit bientôt après à Bacchus qui se réjouit d'avoir retrouvé son pere nourricier; & pour en témoigner sa joie, il promit à Midas de lui donner libéralement tout ce qu'il voudroit lui demander. C'étoit offrir à ce Prince une faveur inutile, puisqu'il en devoit si mal user, & qu'il désira une chose qui ne lui fut point avantageuse. Il demanda que tout ce qu'il toucheroit fût aussitôt converti en or, & Bacchus favorisa sa demande. Mais, en lui accordant cette grace, qui devoit lui être funeste, il fut fâché que ce Prince n'eût pas demandé quelque chose de meilleur & de plus utile. Ainsi, Midas s'en retourna satisfait de son propre mal; mais, comme il avoit quelque doute au sujet de la promesse de Bacchus, & qu'il avoit peine à croire qu'on en pût voir des effets, il éprouvoit la vertu que ce Dieu lui avoit donnée sur toutes les choses qu'il rencontroit en son chemin. Il rompoit des branches d'arbres, & en même-tems ces branches se changeoient en des rameaux d'or; il levoit de terre un caillou, & ce caillou devenoit

devenoit or ; il touchoit des mottes de terre, & l'on voyoit des lingots d'or. Arrachoit-il des épis de bled, c'étoit en même-tems une moisson d'or ; cueilloit-il une pomme sur un arbre, on eût dit que les Hespérides venoient de lui faire un présent ; touchoit-il seulement du doigt contre quelque porte, elle éclatoit comme de l'or. Lors même qu'il lavoit ses mains, l'eau qu'on jettoit par dessus, retomboit en forme de pluie d'or, qui eût pu tromper Danaé. Enfin, il voit de si grands effets de la vertu qu'il avoit reçue, que son esprit n'est pas capable de renfermer tout l'or qu'il formoit par l'espérance & par la pensée. Cependant, l'heure du repas arriva ; mais, lorsqu'il voulut prendre du pain, le pain s'endurcit entre ses mains, & au lieu de pain, il porta de l'or dans sa bouche. La viande devenoit or entre ses dents, & le vin mêlé avec l'eau n'avoit pas sitôt touché ses levres, que c'étoit un or liquide, qui ne pouvoit étancher sa soif. Alors, étonné de cette nouveauté si prodigieuse, riche & misérable tout ensemble, il déteste les richesses qu'il fait naître de tous côtés ; il a peur de ce qu'il avoit désiré, & ce qui étoit tout son amour, est maintenant toute sa haine. L'abondance ne sçauroit assouvir sa faim, une soif épouvantable le brûle, il est justement châtié de cet amour qu'il avoit pour l'or, par l'or même qu'il a en horreur, & qui lui est trop tard odieux. Ce fut alors que reconnoissant sa faute, levant les mains au ciel : » Pardonnez-moi, Bacchus, dit-il, je confesse que » j'ai failli, ayez pitié d'un » misérable, & délivrez-moi » d'un mal dont l'apparence » étoit si belle & si capable de » le faire aimer. » Bacchus écouta sa priere aussi favorablement qu'il avoit fait sa demande ; & voyant qu'il reconnoissoit sa faute, il lui ôta le don qu'il lui avoit fait. Mais, afin que l'or qu'il avoit souhaité si imprudemment, ne le rendît pas malheureux : » Va, » lui dit-il, sur les bords du » fleuve qui est près de Sardes, » & marche en le remontant jus» qu'à sa source, & quand tu » l'auras trouvée, plonge-toi » dedans, & en te lavant, la» ve-toi aussi de ta faute. » Le Roi ne manqua pas d'exécuter ce commandement, il se lava dans le Pactole, dont les eaux devinrent dorées, & la vertu qu'avoit Midas passa de son corps dans ce fleuve.

Ainsi, ce Prince ayant conçu de la haine pour les richesses, commença à aimer la vie champêtre. Il fit son séjour ordinaire dans les champs & dans les forêts, & ne trouvoit point de compagnie ni plus douce, ni plus agréable que la compagnie de Pan, qui n'avoit d'autre Palais que des grottes sauvages & les antres des montagnes. Mais, la conversation d'un Dieu ne lui donna pas plus

d'esprit qu'il n'en avoit auparavant. Il conserva fidélement sa premiere stupidité, qui lui fit faire encore une faute dont il porta long-tems les marques.

Pan, qui croyoit exceller dans l'art de jouer de la flûte, voulut comparer cet instrument à la lyre d'Apollon. Le défi fut accepté ; & le Tmolus, pris pour arbitre, adjugea la victoire à Apollon. Tout le monde demeura d'accord que son jugement étoit juste, il n'y eut que Midas qui l'accusa d'injustice, & qui favorisa la flûte de Pan. Mais, Apollon, pour s'en moquer, & pour en faire rire les autres, ne put souffrir plus long-tems que des oreilles si brutales conservassent une forme humaine. Il les fit aussitôt allonger, il les couvrit d'un poil grison, & leur donna la vertu de se remuer d'elles-mêmes. Quant au reste, il demeura homme comme il étoit. Il ne fut puni que par la partie qui lui avoit fait rendre un jugement si ridicule ; & pour marque de son bel esprit, il remporta des oreilles d'âne.

Midas mit toutes choses en usage pour empêcher qu'on ne vît cette honteuse difformité ; il portoit ordinairement une longue tiare où ses oreilles se cachoient. Mais, son barbier les avoit vues, en lui coupant les cheveux ; & comme il n'osoit découvrir ce ridicule & honteux supplice de son maître, & que cependant il lui étoit impossible de le taire, il alla dans un lieu retiré du monde, fit un trou dans terre, dit tout bas dans ce trou l'aventure des oreilles de Midas, & n'eut pas sitôt parlé, qu'il le recouvrit de terre, comme pour y enterrer sa parole. Cependant, il crût en ce même lieu comme une forêt de roseaux ; & lorsque le tems leur eut donné la hauteur qu'ils devoient avoir, ils trahirent celui qui les avoit semés, pour ainsi dire, avec sa voix. Car, au moindre vent qui commença à les agiter, ils rendirent les paroles que l'on avoit mises en terre, & l'on apprit par ce moyen que les oreilles de Midas étoient des oreilles d'âne.

Explication du récit qu'on vient de lire.

Midas passe pour avoir été le Prince le plus avare de son tems ; & pour amasser encore une plus grande quantité d'argent, il vivoit avec une si grande épargne qu'elle n'eût pas été excusable même dans une personne privée. Il vendoit toutes choses, même les choses nécessaires, & en faisoit de l'or & de l'argent, ce qui a fait dire à la fable que tout ce qu'il touchoit se métamorphosoit en or. Mais, comme un avare ne se propose que le gain, & que s'il fait des dépenses c'est seulement pour s'enrichir, & non pas pour l'utilité des autres qu'il ne considere jamais, à moins qu'il n'en retire quelque avantage; Midas voyant que le Pactole couloit inutilement dans la mer,

voulut en faire encore un des instrumens de son avarice. Ainsi, il le fit diviser en plusieurs canaux, pour arroser son païs, & par ce moyen il rendit ce fleuve utile, puisqu'en le faisant répandre sur des terres qui étoient stériles auparavant, il les rendoit fertiles pour contenter son avarice. C'est pourquoi, les Poëtes ont feint que comme il lui en couta une infinité d'argent, pour exécuter cette entreprise, & qu'ensuite ce fleuve lui apporta un grand profit, il y avoit laissé la vertu de faire de l'or.

Comme ce Prince étoit fort ignorant en toutes choses, & que du côté de l'esprit & du jugement, il ne différoit guere des bêtes, l'on a feint qu'il avoit des oreilles d'âne, parce qu'il entendoit fort clairement, & que l'âne a l'ouie meilleure que pas un autre animal, si l'on en excepte la souris. Il y en a qui prétendent que ce qui a donné lieu à cette fiction, c'est que Midas qui étoit un grand Tyran, avoit à la maniere des Tyrans, de tous côtés, des espions qui lui rapportoient tout ce qu'on faisoit & tout ce qu'on disoit, & dont il se servoit comme d'oreilles ; & que cela fut cause que les peuples, s'étonnant de ce qu'il sçavoit tout ce qui se faisoit en secret & loin de lui, donnerent lieu à cette fable, en disant qu'il avoit des oreilles d'âne.

D'autres ont dit que c'étoit le plus déréglé & le plus perdu de tous les Princes de son tems, & qu'on a feint qu'il avoit des oreilles d'âne, parce qu'il ne se soucioit point de toutes les médisances qu'on faisoit de lui, & qu'il étoit en mauvaise réputation parmi les Phrygiens à cause de son mauvais gouvernement & de son effroyable avarice.

Quelques-uns ont écrit qu'il y avoit dans la Phrygie deux montagnes qu'on appelloit oreilles d'âne, sur lesquelles il y avoit deux places fortes, habitées par des voleurs qui faisoient des brigandages dans tout le païs d'alentour ; que Midas leur alla faire la guerre ; & que ce Prince ayant pris ces deux places, & taillé en pieces les voleurs qui y étoient, cela avoit fait dire à la fable qu'il lui étoit venu des oreilles d'âne.

On dit aussi qu'un Dieu lui donna des oreilles d'âne, parce que les hommes présomptueux sont d'ordinaire ignorans, & pour ainsi dire condamnés à une éternelle ignorance. Car, celui qui croit sçavoir les choses même qu'il ne sçait pas, n'est point capable de la science qui demande un esprit de soumission & d'humilité. Au reste, il y a apparence que par l'aventure de Midas les anciens nous ont voulu détourner de demander à Dieu de certaines choses, parce que nous demandons bien souvent ce qui nous seroit pernicieux. C'est pourquoi, il faut demander à Dieu les choses qui peuvent nous être utiles, & en

laisser le choix à la Providence. Ils nous ont aussi enseigné par cette fiction à ne pas juger des choses que nous ne connoissons point, parce qu'il arrive souvent qu'aussitôt que nous commençons à les connoître, nous perdons l'estime que nous en faisions. En effet, si Midas eût bien connu l'or, il ne l'eût pas souhaité si avidement.

Enfin, l'intention de cette fable est de nous apprendre que les richesses toutes seules ne peuvent faire la félicité de la vie, non plus que la vertu toute seule, suivant l'opinion même d'Aristote, mais que la vie heureuse se forme du mêlange de ces deux choses.

Au reste, parce que la plupart des Rois & des Princes n'ont point de science, ou qu'ils n'en ont pas assez pour juger de la Musique, c'est-à-dire, des lettres & des beaux arts, les Poëtes ont feint que Midas avoit pris plus de plaisir à une musique rustique, qu'à celle d'Apollon, voulant montrer qu'à la cour des Princes, les demi-sçavans sont souvent préférés à ceux qui sont véritablement sçavans. Et en effet ceux qui ressemblent à Midas, ne favorisent gueres les sciences dans lesquelles ils n'ont pas été élevés, & jugent mieux du son d'une trompette, que de l'harmonie d'un beau vers & d'une excellente période. L'on rapporte à ce sujet qu'Antée, roi des Scythes, disoit qu'il aimoit mieux entendre le hennissement d'un cheval, que les plus beaux airs & la plus agréable musique. Il ne faut donc point douter que cette fable n'ait été faite contre les Princes avares & ignorans, qui préferent l'or à la sagesse, le bégaiement à l'éloquence, & la barbarie à la politesse, & l'on doit entendre par ces oreilles d'âne qu'on donne à Midas, les oreilles des ignorans.

Un grand Prince, qui vivoit il n'y a pas absolument longtems, & qui n'étoit pas de l'humeur ni de l'opinion de Midas, disoit qu'il donneroit librement tout ce qu'il possédoit pour avoir la sagesse seule, & que si elle s'achetoit il deviendroit bientôt pauvre. Quand on donna aussi à Salomon le choix de toutes choses, il ne choisit pas les richesses ni la domination de tout le monde, mais seulement la sagesse. Ce sont-là des sentimens dignes des Princes, car si la sagesse est utile, c'est particuliérement aux Rois.

Cette fable est comme un avertissement aux Rois & aux Princes de ne rien faire de honteux, & qui soit indigne de leur rang. En effet, elle leur fait voir que quelque grand soin qu'ils prennent de cacher leurs défauts, ils ne peuvent empêcher qu'ils ne paroissent. Véritablement la Couronne les peut cacher quelque tems, comme elle cacha les oreilles de Midas. Mais enfin, elle sert elle-même à les faire découvrir. Car, comme on est plus curieux de sçavoir ce qu'il y a dans les vases

dont les couvertures sont dorées, que dans les vaisseaux ordinaires, de même l'on désire ardemment de sçavoir ce qu'il y a sous les Couronnes, & le respect, que nous avons pour cette marque de grandeur, n'empêche pas que notre curiosité n'aille fouiller jusques sous les diadêmes.

L'officier de Midas n'osa lui-même découvrir l'imperfection de son maître, & la dit dans une fosse qu'il recouvrit aussitôt; mais bientôt après, il y naquit des roseaux, d'où il sortit des voix qui la publierent. C'est à-dire, que tandis que les Princes vivent, on se contente de parler d'eux secrétement, & de faire des mémoires de leurs vies, qu'on tient cachés dans les cabinets; mais, ils ne sont pas plutôt dans la fosse qu'il en sort, pour ainsi dire, des voix qui parlent contre eux, & qui font voir ce qu'ils ont été. Enfin, ces roseaux parlant ne sont autre chose que les plumes des Historiens qui ne se déguisent plus, & ne déguisent plus les Princes, lorsqu'on ne voit plus de peines pour la liberté de la langue, ni de récompenses pour la flatterie.

L'on dit aussi que par cet Officier, par le moyen duquel on sçut que Midas avoit des oreilles d'âne, on veut nous apprendre à cacher nos affaires à nos domestiques, parce que par une malignité qui est comme naturelle à tous ceux qui servent, ils ne peuvent s'empêcher de parler contre leurs maîtres, & que c'est souvent par eux que les maîtres sont trahis & déshonorés.

MIDAS, *Midas*, Μίδας, (a) Roi d'un canton de la Macédoine, fut dépouillé de ses États par Caranus.

MIDAS, *Midas*, Μίδας, (b) esclave du tyran Mégapenthe. Ce Prince lui accorda la liberté.

MIDAS, *Midas*, Μίδας, (c) autre esclave. Celui-ci l'étoit d'un Philosophe, selon Lucien.

MIDAS [la fontaine de], (d) *Fons Midæ*, Κρήνη Μίδου. Voyez Ancyre.

MIDÉE, *Midea*, Μιδεία. (e) ville du Péloponnèse, dans l'Argolide. C'étoit une ville où l'on dit qu'Électryon, pere d'Alcmene, regna autrefois. Du tems de Pausanias, elle étoit détruite au point que l'on n'en voyoit plus que la place. Strabon écrit Μιδέα.

La tradition des Éléens étoit qu'Hippodamie, craignant la colere de Pélops à cause du meurtre de Chrysippe dont elle étoit coupable, se retira à Midée, & qu'elle y mourut.

MIDÉE, *Midea*, Μιδεία, (f) ville de Grece dans la Béotie. Il en est fait mention dans

(a) Just. L. VII. c. 1.
(b) Lucian. T. I. p. 436.
(c) Lucian. T. I. p. 540.
(d) Pauf. p. 8.

(e) Pauf. pag. 132, 381, 498. Strab. pag. 373.
(f) Homer. Iliad. L. II. v. 14. Strab. p. 59, 413. Pauf. pag. 601.

Homere. Strabon dit que cette ville fut submergée par les eaux du lac Copaïs. Étienne de Byzance veut qu'on l'ait appellée anciennement Persépolis ; & Pausanias assure que le nom de Midée lui vint de celui de la mere d'Aspledon. *Voyez* Lébadée.

MIDI, *Meridies*. (*a*) Il fut personnifié par les Anciens. A la pompe d'Antiochus Épiphane, on vit, entr'autres images, celle du Midi.

On croit que les Basilidiens ont exprimé dans leurs Abraxas le Midi par un homme tout rayonnant à tête d'oiseau ; car, c'est à Midi que le soleil est dans sa plus grande force.

MIDIAS, *Midias*, Μειδίας, gendre de Mania. *Voyez* Mania.

MIDIAS, *Midias*, Μειδίας, (*b*) contre lequel Démosthene prononça une harangue, à l'âge de trente-deux ans accomplis, lorsqu'il n'avoit encore aucun crédit dans la République, ni aucune réputation ; & ce fut, à mon avis, dit Plutarque, la principale raison qui l'obligea de renoncer pour trois mille drachmes à l'inimitié qu'il avoit pour cet homme qui l'avoit maltraité. Car, de son naturel, il n'étoit ni doux ni facile à appaiser, comme Homere le dit d'Achille, mais il étoit implacable dans son ressentiment, âpre & ardent à repousser l'injure. Voyant donc que ce n'étoit pas une petite entreprise, ni l'entreprise d'un homme d'aussi peu d'autorité que lui, de prétendre venir à bout d'un personnage comme Midas, appuyé par d'immenses richesses, protégé par des amis puissans, & redoutable même par son éloquence, il se réconcilia avec cet homme, à la sollicitation des amis qui intercéderent pour lui. Car, d'ailleurs, il ne faut pas s'imaginer que trois mille drachmes eussent été capables d'appaiser Démosthene, & de calmer son ressentiment, s'il eût pu se flatter de l'espérance de remporter la victoire sur son ennemi.

Il est à remarquer qu'à l'âge de vingt-sept ans Démosthene avoit déjà fait les oraisons contre Androtion, contre Timocrate, & contre Aristocrate. Il est vrai qu'il ne les avoit pas prononcées, & qu'il les avoit faites pour d'autres. Mais, n'avoit-il pas fait & prononcé l'oraison contre Eschine ? Il étoit donc connu & avoit du crédit & de la réputation avant son oraison contre Midias. Le P. Scot, qui a fait la vie de Démosthene, année par année, avec beaucoup d'érudition, a relevé le premier cette contradiction qui paroît sensible. Mais, peut-être que Plutarque a voulu dire seulement que Démosthene n'avoit pas alors autant de crédit & de réputation qu'il en eut dans la suite.

(*a*) Antiq. expliq. par D. Bern. de Montf. Tom. II. pag. 379. Tom. III. pag. 301.

(*b*) Plut. Tom. I. pag. 851. Demosth. Orat. in Midi. pag. 600. & seq.

MIDIAS, *Midias*, Μειδίας, (*a*) Athénien, qui, par ses instantes prieres, contribua beaucoup à obtenir grace de L. Sylla pour sa patrie.

MIDIAS, *Midias*, (*b*) homme très-riche, mais qui étoit un scélérat du premier ordre, au rapport de Lucien.

MIDYLIDÈS, *Midylides*, (*c*) Μειδυλίδης, fils d'Euthymacus, épousa Mnésimaque, de laquelle il eut une fille qu'il maria à Aristote du bourg de Pallene. De ce mariage sortirent plusieurs enfans, dont l'un porta le nom de son grand'pere.

MIÉZA, *Mieza*, Μίεζα, (*d*) ville de Macédoine, selon Pline. Étienne de Byzance dit qu'on la nommoit aussi Strymonium.

Le P. Hardouin assure que c'est l'endroit où Aristote donnoit ses leçons; mais, dans ce cas, Miéza ne seroit pas une ville, mais le parc de la ville de Stagire. Plutarque, sur le témoignage duquel s'appuie le P. Hardouin, dit que Philippe ayant ruiné & détruit la ville de Stagire, qui étoit la patrie d'Aristote, la rebâtit pour l'amour de lui, y rétablit les habitans qui s'en étoient enfuis, ou qui avoient été réduits en servitude, & leur donna pour le lieu de leurs études & de leurs assemblées, un beau parc au fauxbourg de Stagire, appellé Miéza. Il ajoute que de son tems on y montroit encore des sieges de pierre, qu'Aristote fit faire, & de grandes allées couvertes d'arbres pour se promener à l'ombre. Ptolémée, au lieu de Miéza, écrit Myéza, & place cette ville dans l'Émathie entre Scydra & Cyrius.

MIGONITIS, *Migonitis*, (*e*) Μιγωνιτὶς, surnom de Vénus. Ce mot veut dire qui préside à la copulation, de μίγνυμι, *Misceo*, Voyez Migonium.

MIGONIUM, *Migonium*, Μιγώνιον, (*f*) contrée du Péloponnèse dans la Laconie.

» Vis-à-vis de Gythium, dit
» Pausanias, est l'isle de Cra-
» née, où Homere dit que Pâ-
» ris, après avoir enlevé Hé-
» lene, jouit de sa conquête
» pour la premiere fois; c'est
» pourquoi, à l'opposite de
» l'isle il y a sur le rivage un
» temple de Vénus Migonitis,
» & tout le canton s'appelle
» Migonium. Si on les en croit,
» c'est Pâris lui-même qui a
» fait bâtir ce temple, & huit
» ans après la ruine de Troie,
» Ménélaüs heureusement de
» retour chez lui, consacra
» près du temple de Vénus
» deux statues, l'une à Thétis,
» l'autre à la déesse Praxidica.
» La plaine de Migonium est
» dominée par une hauteur,

(*a*) Plut. T. I. p. 460.
(*b*) Lucian. T. II. p. 184.
(*c*) Demosth. Orat. in Leochar. pag. 1043.
(*d*) Plin. Tom. I. pag. 201. Tom. II. pag. 550. Plut. Tom. I. p. 668. Ptolem. L. III. c. 13.
(*e*) Pauf. p. 204, 205.
(*f*) Pauf. p. 204, 205.

» que l'on nomme le mont La-
» ryfius, & qui eſt conſacrée à
» Bacchus. »

MIHIR. *Voyez* Mihr.

MIHR, *ou* MIHIR, *Mihr*, *Mihir*, Dieu des Perſes, que les Grecs & les Romains ont nommé Mithras. *Voyez* Mithras.

MILANION, *Milanion*, jeune homme qui s'étant retiré dans une caverne avec Atalante ſon amante, y fut dévoré avec elle par un lion & par une lionne. *Voyez* Atalante.

MILCHOM, *Milchom. Voyez* Moloch.

MILES, (*a*) c'eſt-à-dire, ſoldat, étoit un des noms Mithriaques.

On aſſure que le nom de *Miles* venoit de ce que chaque tribu Romaine, dans les commencemens, n'étoit compoſée que de mille hommes d'infanterie. *Milites, quòd trium millium primò legio fiebat, ac ſingulæ tribus Tatienſium, Ramnenſium, & Lucerum, millia ſingula militum mittebant.*

MILÉSIAQUES, *Mileſiaca*, Μιλησιακά, (*b*) titre d'un ouvrage dont parle Plutarque dans la vie de M. Craſſus. « Suréna,
» dit-il, aſſembla le Sénat de
» Séleucie, & produiſit devant
» lui les livres obſcenes d'Ariſ-
» tide, appellés les Miléſiaques;
» & ce n'étoit pas-là une choſe
» ſuppoſée pour noircir les
» Romains. Ces livres avoient
» été véritablement trouvés
» dans le bagage de Ruſtius, &
» donnerent à Suréna un juſte
» ſujet de ſe moquer d'eux, &
» de les décrier comme des in-
» fames, qui à la guerre même
» n'avoient pas la force de
» s'empêcher de faire & de lire
» de ces abominations. »

Voici un Général des Parthes, qui, pour décrier les Romains & les rendre ridicules, produit un livre obſcene qu'on avoit trouvé dans l'équipage d'un officier Romain; cela paroît remarquable, & mérite quelqu'attention. Cet Ariſtide étoit un citoyen de Milet; il avoit acquis beaucoup de réputation, par une hiſtoire qu'il avoit faite des choſes qui s'étoient paſſées en Sicile, par un traité de ce qui s'étoit paſſé en Italie, & par une hiſtoire de Perſe. Mais, il ſe déshonora par les Miléſiaques, où il avoit écrit les aventures galantes, ou plutôt les débauches abominables qui s'étoient paſſées à Milet.

MILÉSIAS, *Mileſias*, (*c*) Μιλησίας, fut pere de Thucydide, l'un des hommes les plus vertueux & les plus gens de bien d'Athenes.

MILÉSIENS, *Mileſii*, Μιλήσιοι, les habitans de Milet. *Voyez* Milet.

MILET, *Miletus*, Μίλητος, (*d*) ville célebre de l'Aſie mi-

(*a*) Antiq. expliq. par D. Bern. de Montf. T. II. p. 17. Mém. de l'Acad. des Inſcript. & Bell. Lett. T. I. p. 79.

(*b*) Plut. T. I, p. 564.

(*c*) Plut. T. I. p. 156, 524.

(*d*) Vell. Patercul. L. I. c. 4. Plin. T. I. pag. 278. Strab. pag. 319, 554, 575, 587, 588, 589, 611, 632. & ſeq.

neure, capitale de l'Ionie, selon Pline, étoit située à une assez grande distance du fleuve Méandre, vers les frontieres de la Carie. Avant que de prendre le nom de Milet, elle en avoit porté plusieurs autres, tels que ceux de Lélégéis, de Pytiusa & d'Anactoria. Quelques-uns rapportent la fondation de cette ville à Milétus, fils d'Apollon ; & Eusebe veut qu'elle ait été bâtie sept ans après celle de Cyzique, c'est-à-dire, vers l'an 1255 avant Jesus-Christ.

Velleius Paterculus attribue la fondation de Milet aux Ioniens qui passerent de Grece dans l'Asie mineure sous la conduite d'Ion.

Strabon distingue la ville ancienne d'avec la moderne, par rapport au tems auquel il vivoit. La ville ancienne, dont on voyoit encore alors des restes, avoit été bâtie sur le bord de la mer Égée, par les Crétois que Sarpédon y conduisit de Milet, ville de Crete. Ce fut de-là que lui vint le nom de Milet, car auparavant ce lieu étoit habité par les Léleges. Strabon ajoute que la ville de Milet qui subsistoit de son tems, avoit été fondée par Nélée, & qu'elle avoit quatre ports, dont un suffisoit pour contenir une flotte. Nélée étoit un prince Grec, qui, ennuyé de la vie privée qu'il menoit dans sa patrie, se mit en mer à la tête d'une jeunesse florissante, & prit terre dans le territoire de Milet, que les Cariens & les descendans de Milétus habitoient en commun, & divisés par bourgades. Nélée les défit, & dans la crainte que les habitans du païs ne devinssent un jour les plus forts, il résolut de les sacrifier tous à la sûreté de sa colonie ; le projet fut exécuté, & ses soldats épouserent les femmes de ceux qu'on avoit impitoyablement massacrés. Un traitement si barbare irrita les Milésiennes ; elles s'engagerent de concert à ne point manger avec leurs maris, & à ne les appeller jamais par leur propre nom.

Sadyatte, roi de Lydie, déclara la guerre aux Milésiens, & il la continua jusqu'à la fin de son regne. Halyatte, son fils & son successeur, ne se montra pas plus favorable aux Milésiens, & poursuivit contre eux avec vigueur la guerre que son pere avoit commencée. Alors, des places quoique médiocrement fortifiées, soutenoient de longs sieges ; & Milet étoit une ville très-puissante. Halyatte, qui craignoit de recevoir un

Ptolem. L. V. c. 2. Pomp. Mel. pag. 77. Herod. L. I. c. 14. *& seq.* L. V. c. 24. *& seq.* L. VI. c. 18. Plut. Tom. I. pag. 673. Pauf. p. 398, 399, 529, 675. Diod. Sicul. pag. 301, 388, 573. Thucyd. pag. 74, 568. *& seq.* Q. Curt. L. IV. c. 1, 5. L. VII. c. 5. L. VIII. c. 2. Cornel. Nep. in Miltiad. c. 3. Actu. Apost. c. 20. v. 14. *& seq.* Mém. de l'Acad. des Inscript. & Bell. Lett. T. V. pag. 77, 78, 266. *& suiv.* Tom. VI. pag. 475, 476. Tom. IX. pag. 121. *& suiv.* T. X. p. 476. T. XIV. p. 216, 217.

affront devant ses murs, forma le dessein de la réduire par la famine. Dans cette vue, il se mettoit tous les ans à la tête de ses armées, & ravageoit le territoire de l'ennemi au son des instrumens. Les maisons, éparses çà & là dans la campagne, furent les seules choses que les Lydiens respecterent, persuadés que la conservation des bâtimens engageroit les Milésiens à ne point abandonner la culture de leurs terres. Ce stratagême produisit deux effets; les héritages des habitans de Milet ne pouvoient s'ensemencer sans diminuer les provisions de la place; & ces mêmes héritages, lors de la récolte, fournissoient abondamment à la subsistance des troupes Lydiennes. Cependant, les Milésiens ne demeurerent point renfermés dans leurs murailles; ils marcherent à la rencontre de l'ennemi, qui remporta sur eux deux victoires considérables; la première bataille se donna dans un endroit appellé Liméneion; & la seconde, dans un canton que nous soupçonnerions avoir pris son nom du fleuve Méandre. Nous avons déjà remarqué que cette guerre avoit commencé sous le regne de Sadyatte. Elle duroit dupuis six ans, lorsque son fils monta sur le trône; il la poussa très-vivement pendant cinq années; la sixieme, étant entré sur le territoire de Milet pour y faire le dégât à son ordinaire, les Lydiens mirent le feu dans leurs bleds; & les flammes portées par le vent, se communiquerent au temple de Minerve Asséssienne, qui fut réduit en cendres. D'abord, on ne tint aucun compte de cet accident; mais, Halyatte de retour à Sardes, étant tombé malade, les Médecins essayerent vainement de le guérir. Il fallut donc se conformer aux usages établis alors; on eut recours à l'oracle de Delphes, qui déclara aux Lydiens ne pouvoir leur répondre, que quand le temple de Minerve seroit rétabli. Le Roi, qui ne doutoit pas que le recouvrement de sa santé ne dépendît d'une prompte soumission à l'ordre des Dieux, envoya sans différer, un Ambassadeur aux Milésiens pour leur proposer une treve, qui le mît en état de fléchir la colere du Ciel irrité contre lui. Thrasybule, tyran de Milet, instruit par Périandre de la réponse d'Apollon, sçut habilement profiter de la conjoncture; il fit porter dans la place publique le bled & les autres provisions, que lui & ses sujets avoient rassemblés pour fournir à leurs besoins; & chaque particulier eut ordre de se livrer aux plaisirs de la bonne chere, à la vue d'un signal qui leur seroit donné. On avoit averti Thrasybule du tems auquel devoit arriver l'ambassadeur de Lydie; celui-ci fut extrêmement surpris à son arrivée, de voir l'abondance qui regnoit dans la place. Son maître, au-

quel il en rendit compte, persuadé que le projet de réduire Milet par la famine ne réussiroit pas, préféra la paix à une guerre qui lui paroissoit ruineuse.

Les Miléſiens tomberent depuis sous la puissance des Perses. Les mauvais succès des armes de Darius en Scythie & les sollicitations d'Histiée, réveillerent dans leur esprit le désir presque éteint de recouvrer leur liberté. Mais, les Perses, après des efforts incroyables, triompherent de la valeur de leurs ennemis. Les Miléſiens furent extrêment maltraités dans le combat. De-là, à ce que prétendent quelques Auteurs, est né le proverbe : *Les Miléſiens furent autrefois braves.* Il se lit dans le Plutus d'Aristophane. Les Miléſiens, à qui ce proverbe prononcé par l'Oracle même, ne faisoit point d'honneur, publierent que la Prêtresse avoit été gagnée par de riches présens.

Dans la suite, Mausole, roi de Carie, dont l'ambition n'étoit pas satisfaite par un Empire florissant, forma des desseins sur Milet; mais, ayant parfaitement compris que la richesse & le nombre des habitans feroient échouer l'entreprise, il eut recours à l'artifice. Dans les Républiques, il y a toujours des mécontens, & Mausole trouva sans peine des traîtres qui s'engagerent à lui livrer leur patrie.

On raconte qu'un homme de Milet, croyant sa patrie menacée des derniers malheurs sous Harpagus, lieutenant de Cyrus, prit tout ce qu'il avoit d'or chez lui, & s'embarqua sur un vaisseau qui alloit à Tauroménium en Sicile. Là, il déposa son or entre les mains d'un banquier de ses amis, & s'en retourna en son païs. Quelque tems après, Cyrus se rendit maître de Milet; mais, il ne fit aux habitans aucun des mauvais traitemens qu'ils avoient appréhendés. Le Miléſien rassuré par la bonté du Prince, passe la mer une seconde fois, & va redemander son or au banquier. Celui-ci convenoit qu'il avoit reçu de lui une telle somme en or, mais il soutenoit qu'il la lui avoit rendue. Le Miléſien, après s'être échauffé fort inutilement, prend enfin le parti d'appeller le banquier en justice, & d'exiger son serment. Le banquier, qui ne vouloit ni rendre l'argent, ni se parjurer, imagina la ruse que nous allons dire. Il fit fondre l'or dont il s'agissoit, il en emplit le creux d'un gros jonc qui lui servoit de canne, & le boucha si bien qu'on n'y pouvoit rien soupçonner. Après avoir pris cette précaution, il se présente devant le Juge; puis feignant tout à coup d'être embarrassé de sa canne, il la donne au Miléſien, & le prie de vouloir bien la tenir pour un moment. Alors, levant les mains, il jure hautement qu'il a remis au Miléſien, le dépôt qu'il lui avoit confié. L'étranger s'écrie qu'il n'y a plus de

bonne foi parmi les hommes, s'emporte, & ne se possédant plus, jette la canne à terre si rudement, qu'elle éclate en morceaux. Aussitôt le lingot Manifesta aux yeux de l'assemblée la fraude & l'infidélité du banquier, qui, confus du mauvais succès de sa friponnerie, tourna ses mains contre lui-même & s'étrangla. Pour le Milésien, il reprit son bien comme il étoit juste

La ville de Milet étoit surtout célebre par le grand nombre de colonies qu'elle fonda. On lui en attribue plus de soixante-dix. Elle étoit maîtresse de la Méditerranée & du Pont Euxin, & ses colonies s'étendoient depuis le lieu appellé le mur des Milésiens, sur les bords d'un des bras du Nil, jusqu'à Panticapée, à l'entrée du Bosphore Cimmérien. Mais, de toutes les colonies que fonderent les Milésiens, nulle ne fut si célebre que celle de Sinope. Rien ne les engagea plus, selon Strabon, à s'établir dans cette ville qu'ils trouverent presque déserte, que les charmes & les avantages de son assiette. Placée à la pointe d'une péninsule qui commandoit à la mer de tous côtés, elle étoit presque inaccessible par mer à cause des rochers qui la bordoient jusqu'à l'entrée de ses deux ports, l'un à l'orient & l'autre à l'occident des extrêmités de son isthme.

On croit que de tous les Grecs ce furent les Milésiens qui durent être les plus dévoués à Isis. Ils la connoissoient dès leur sortie de la Grece, où elle eut des serviteurs fideles dans presque tous les siecles; ils trouverent à leur entrée dans l'Ionie, qu'elle étoit une des patrones du païs; leurs commerces & alliances avec les Égyptiens, les puissans établissemens qu'ils firent en Égypte sous Psammithicus & Amasis, les privileges qu'ils obtinrent tant de Psammithicus, qui leur confia la garde de sa personne contre ses propres sujets, que d'Amasis qui les transféra à Memphis, tout cela dut leur rendre très-familieres les coutumes & la religion de l'Égypte, principalement le culte d'Isis la grande Divinité de ce Royaume; d'où vient qu'il ne faut pas être surpris de ce que raconte Hérodote, que les Cariens ou Milésiens établis en Égypte, se distinguoient à la fête d'Isis, par les cicatrices qu'ils se faisoient au visage à coups d'épée. Et de l'Égypte, jusqu'où les Milésiens ne firent-ils pas connoître cette Divinité, par le moyen de ces nombreuses colonies dont ils furent les fondateurs?

Milet fut presque la seule ville qui résista à Alexandre, & ce Prince ne put la réduire qu'avec beaucoup de peine. Elle fut prise long-tems après par les Romains. Cette ville a été remarquable par la naissance de Thalès, l'un des sept sages de la Grece, d'Anaxi-

mandre, d'Anaximene, d'Hécatée, de Pittacus, d'Eschine, d'Aristide l'historien, qui se déshonora par ses Milésiaques, ouvrages où il ne débitoit que des contes libres, qui ont servi de modele à l'âne d'or d'Apulée, &c. Milet étoit aussi capitale d'un païs assez considérable, où l'on trouvoit l'oracle d'Apollon Didyméen.

Saint Paul, allant de Corinthe à Jérusalem, l'an de Jesus-Christ 58, passa par Milet; & comme il y alloit par mer, & qu'il ne pouvoit se transporter à Ephese, il fit venir à Milet, l'Evêque & les Prêtres de l'église d'Ephese, qui en étoit éloignée d'environ douze lieues. Lorsqu'ils furent arrivés, il leur parla avec beaucoup de force, les exhorta à la vigilance, leur prédit qu'il viendroit parmi eux des loups ravissans, qui n'épargneroient point le troupeau; il leur déclara qu'il alloit à Jérusalem, quoique de toutes parts on lui prédît qu'il n'avoit à y attendre que des liens & des persécutions. Après cela, il leur dit adieu, & s'embarqua pour la Phénicie.

Cette ville est absolument détruite, & n'est plus aujourd'hui qu'un amas de ruines, qu'on nomme Palatschias.

MILET, *Miletus*, Μίλητος, (*a*) ville de l'isle de Crete, étoit fort ancienne, puisqu'au rapport d'Homere, ses habitans furent du nombre de ceux qui partirent pour le siege de Troie. Il seroit difficile de dire en quel endroit de l'isle elle étoit située. Strabon & le Scholiaste d'Apollonius de Rhodes, disent seulement qu'on la regardoit comme la mere de la fameuse ville de Milet dans l'Ionie.

MILET, *Miletus*, Μίλητος, (*b*) petit-fils de Gygès, avoit épousé la sœur de Sadyatte, roi de Lydie. Ce dernier Prince, épris des charmes de sa beauté, l'invita à un sacrifice solemnel, l'enleva à la faveur de la fête; & après l'avoir déshonorée, il en fit sa femme. Milet, son premier mari, dans la juste crainte que la passion de ce Prince ne le portât encore à de plus fâcheuses extrêmités, alla se renfermer dans la ville de Dascylium. Il y fut poursuivi par son rival, qui le contraignit de se retirer à Proconnese.

MILÉTUS, *Miletus*, (*c*) Μίλητος, fils d'Apollon, donna son nom à la ville de Milet dans l'Ionie. Pour parler selon la vérité, Milétus étoit un prince Crétois, & vivoit du tems de Minos I, dont il avoit épousé une fille, nommée Acacallis. S'étant brouillé avec son beau-pere, il fut obligé de sortir de Crete, & se retira dans l'Asie mineure. Les Crétois qui l'avoient suivi, s'établirent avec lui à Milet.

(*a*) Homer. Iliad. L. II. v. 154. Strab. p. 634. Pauf. p. 667.

(*b*) Mém. de l'Acad. des Inscript. & Bell. Lett. T. V. pag. 266.

(*c*) Pauf. pag. 399. Myth. par M. l'Abb. Ban. T. VIII. pag. 60. & suiv.

Selon quelques-uns, Milétus étoit fils d'Acacallis & d'Apollon. Cette Princesse, ayant été violée par Apollon, exposa secrétement dans une forêt son enfant, que les loups mêmes prirent soin de nourrir, jusqu'à ce qu'il fut trouvé par des bergers qui l'enleverent. Cet enfant, étant devenu grand, alla en Carie, où son mérite & son courage lui acquirent les bonnes graces de la princesse Idothée, & l'estime du roi Eurytus. Il y fit bâtir la ville de Milet, qui fut capitale du Royaume. Ce Roi eut un fils, célebre dans la fable, nommé Caunus, & une fille nommée Byblis. Ovide dit que Milétus épousa Cyane.

Selon Apollodore, Milétus étoit fils d'Apollon & d'Arcé, & fut chassé par Minos de l'isle de Crete, d'où il aborda dans la Carie.

MILIADE, *Milias*, ou plutôt Milyade. *Voyez* Milyade.

MILLIARIA, (*a*) nom que les Romains donnoient à trois vases d'airain d'une très-grande capacité, & qui étoient placés dans le sallon des Thermes. L'un de ces vases servoit pour l'eau chaude, l'autre pour la tiede, & le troisieme pour la froide; mais, ces vases étoient tellement disposés, que l'eau pouvoit passer de l'un dans l'autre par le moyen de plusieurs Syphons, & se distribuoit par plusieurs tuyaux ou robinets dans les bains voisins, suivant les besoins de ceux qui s'y baignoient.

MILICE [Maître de la], *Magister Militiæ*, Officier de l'empire Romain, chef des troupes de l'Empire, comme autrefois le Connétable en France. Constantin, ou plutôt Dioclétien, établit dans tout l'Empire deux Maîtres de la Milice, l'un pour la cavalerie, l'autre pour l'infanterie, avec pouvoir de régler tout ce qui regardoit les soldats, & de les punir quand ils auroient fait des fautes. Dans la suite, ces deux charges se réunirent dans la même personne, comme on le voit sous Constant, l'an de Jesus-Christ 349. Mais, en augmentant le pouvoir des Maîtres de la Milice, on augmenta aussi leur nombre, & on en fit un pour la Cour appellé Præsentalis, un pour la Thrace, un pour l'Orient, un pour l'Illyrie, & un pour les Gaules. On trouve ces cinq Maîtres de la Milice dès le tems de Constance, & on prétend que Théodose I en fit même plus de cinq.

Il y a quelques raisons pour croire que les Maîtres de la Milice avoient été établis dès avant Constantin; mais, M. de Valois ne les juge pas fortes. Ces Maîtres de la Milice qu'on appella ensuite Comtes, s'éleverent bientôt au rang des premiers Officiers de l'Empire, & eurent le titre d'illustres, qui étoit le plus relevé de tous.

(*a*) Mém. de l'Acad, des Inscript. & Bell. Lett. Tom. I. pag. 100.

Le pouvoir qui leur fut donné, n'étoit qu'un démembrement de celui qui appartenoit auparavant au Préfet du Prétoire, qui par ce moyen devint Officier, purement civil, de judicature & de finance. Zozime prétend que cette soustraction des soldats à la jurisdiction des Préfets du Prétoire, ruina la discipline militaire; mais, nous n'en croyons pas Zozime. M. de Tillemont pense, malgré *Zozime* qui fait Constantin auteur de ces Maîtres de la Milice, qu'il vaut mieux en attribuer l'origine à la politique inquiete de Dioclétien, puisque Lactance met ces Maîtres entre les nouveaux Officiers que ce Prince avoit établis.

MILICHA. *Voyez* Milichius.

MILICHIUS, *Milichius*, Μειλίχιος, surnom de Jupiter. *Voyez* Jupiter Milichius.

(*a*) Bacchus étoit aussi surnommé Milichius, parce qu'on croyoit qu'il avoit le premier planté le figuier, & donné aux hommes des figues, qui anciennement s'appelloient Μίλιχα Milicha.

MILICHUS, *Milichus*, Μείλιχος, fleuve. *Voyez* Amilichus.

MILICHUS, *Milichus*, (*b*) affranchi de Flavius Scévinus, sénateur Romain. Ce Sénateur, étant entré dans une conjuration contre Néron, l'an de Jesus-Christ 65, ordonna à Milichus d'aiguiser la pointe de son poignard, & fit lui-même, la veille du jour arrêté pour l'exécution de l'entreprise, plusieurs choses assez extraordinaires.

Soit que Milichus eût été précédemment instruit de la conjuration, soit, comme il est plus probable, qu'il en eût conçu le soupçon sur les circonstances singulieres de la conduite de son Patron, ce qui est certain, c'est que l'espoir des plus grandes récompenses qu'il pouvoit attendre de la révélation d'un pareil secret, commença alors à l'ébranler. Il consulta sa femme, qui ne balança pas, & qui même lui fit peur, s'il se laissoit prévenir. « Vous » n'êtes pas le seul, lui dit-elle, » qui ayiez vu tout ce que » vous me rapportez. D'autres » affranchis, plusieurs esclaves, en ont été témoins com» me vous. Le silence que vous » garderez, ne servira de rien; » & les récompenses seront pour » celui-là seul qui donnera le » premier avis. »

Milichus, dès que le jour commença à paroître, courut aux jardins Serviliens, où étoit actuellement Néron. D'abord, on ne vouloit pas le laisser entrer; mais, à force de crier que ce qu'il avoit à dire étoit de la derniere conséquence, il obtint des huissiers qu'ils le conduisissent à Epaphrodite affranchi de l'Empereur, & chargé

(*a*) Antiq. expliq. par D. Bern. de Montf. T. I. p. 250.

(*b*) Tacit. Annal. L. XV. c. 54. *& seq.* Crév. Hist. des Emp. T. II. pag. 420. *& suiv.*

de recevoir les requêtes des particuliers. Epaphrodite le présenta à Néron, & Milichus lui annonça une conjuration terrible, exposant ce qu'il avoit vu, & ce qu'il avoit conjecturé, lui montrant le poignard destiné à le tuer, & s'engageant à soutenir sa déposition en présence de son Patron. Aussitôt Flavius Scévinus est enlevé & amené par des soldats; & d'abord il se défendit parfaitement. A des réponses spécieuses par elles-mêmes il joignit le ton d'intrépidité; il accabla même son affranchi de reproches, le traitant d'ingrat, de misérable, de scélerat, le tout d'une voix si ferme & d'un air de visage si assuré, que Milichus étoit déconcerté, si sa femme ne l'eût fait souvenir que la veille Flavius Scévinus avoit été en conférence avec Antonius Natalis. Ce dernier fut mandé; & on les interrogea, lui & Flavius Scévinus, chacun à part, sur ce qui avoit fait la matiere de leur entretien. Comme leurs réponses ne se trouverent pas conformes, les soupçons augmenterent; on les enchaîna, & on se préparoit à leur donner la question. L'appareil de la torture les effraya, & leur fit avouer la vérité. Milichus fut enrichi des bienfaits du Prince & prit le surnom de Soter, qui en Grec signifie Sauveur.

MILIONIE, *Milionia*, (a) ville d'Italie, dans le Samnium. Elle fut prise par le dictateur M. Valérius, l'an de Rome 451, & 301 avant Jesus-Christ. Elle rentra dans la suite sous la puissance des Samnites. Le consul L. Postumius Mégellus, ayant tenté inutilement de la prendre d'assaut, l'assiégea dans les formes & y entra enfin, après avoir poussé ses ouvrages jusqu'au pied des murailles. Mais, quoiqu'il l'eût entre ses mains, il ne put cependant réduire ceux qui la défendoient, qu'après avoir essuyé dans toutes les parties de la ville un combat qui fut long-tems douteux, & dura depuis dix heures du matin jusqu'à deux heures après midi. Il y eut trois mille Samnites de tués, quatre mille de pris, sans compter le reste du butin.

MILIONIENNE [l'Oraison], Oraison de Cicéron pour Milon. De tous les Orateurs Latins, Cicéron en est le chef & le maître. La pureté du style, l'abondance des pensées, l'élévation, la force, la justesse de ses discours, l'admirable variété qui regne dans tous ses ouvrages, le font regarder avec justice, comme le plus beau & le plus grand génie de l'antiquité. Il préféroit sa Milionienne à ses autres Oraisons. La seconde Philippique n'est peut-être pas moins estimable. La Milionienne, ce chef-d'œuvre des Oraisons de Cicéron, est un épi-

(a) Tit. Liv. L. X. c. 3, 34.

théreme perpétuel, dit un Auteur moderne.

MILLE, *Milliare*, *Milliarium*, mesure d'intervalle chez les Romains. Elle étoit de Mille pas géométriques, ce qui faisoit à peu près le tiers d'une de nos lieues communes.

Les Hébreux n'avoient ni stades, ni Milles, ni pieds, mais seulement la coudée, la toise & la corde. Les Rabbins se servent de Milles; ils donnent au Mille deux Mille coudées, & les quatre Milles font le parasa.

MILLIAIRE DORÉ, (*a*) *Milliarium aureum*, colomne qui fut dressée au centre de Rome, & sur laquelle étoient marqués les grands chemins d'Italie, & leurs distances de Rome par Milles. Ces Milles étoient gravés sur d'autres colomnes ou pierres numérotées, suivant la distance où elles étoient de la capitale; de-là ces expressions fréquentes dans les Auteurs, *tertio ab urbe lapide*, *quarto ab urbe lapide*, pour exprimer une distance de trois ou quatre Mille pas de Rome. A l'exemple de cette ville, les autres principales de l'Empire firent poser dans leurs places publiques des colomnes Milliaires, destinées au même usage.

Ce fut Auguste, qui, pendant qu'il exerçoit la charge de *Curator viarum*, fit élever cette colomne & l'enrichit d'or, d'où elle reçut son nom de Milliaire doré. Il ne faut pas croire d'après Varron, que tous les chemins d'Italie aient abouti à la colomne Milliaire par une suite de nombres; cela n'étoit point ainsi. Plusieurs villes célébres interrompoient cette suite, & comptoient leurs distances des unes aux autres par leurs Milliaires particuliers; encore moins cette suite se rencontroit-elle depuis Rome jusqu'aux autres parties de l'Empire, comme, par exemple, dans les Gaules, puisque l'on trouve plusieurs colomnes où le nombre gravé n'est que d'un petit nombre de Milles, quoiqu'elles soient à plus de cent lieues de Rome.

La colomne Milliaire d'Auguste étoit érigée dans le *Forum Romanum*, près du temple de Saturne. Elle ne subsiste plus aujourd'hui, & ce n'est que par une vaine conjecture qu'on suppose qu'elle étoit posée à l'endroit où l'on voit maintenant l'Église de Sainte Catherine de la consolation, dans le quartier de Campitoli, qui est au milieu de Rome moderne.

MILLIAIRES, *Milliaria*, grands vases, ou réservoirs dans les thermes des Romains, ainsi nommés de la grande quantité d'eau qu'ils contenoient, & qui par des tuyaux se distribuoit, à l'aide d'un robinet, dans les différentes piscines, ou cuves où l'on prenoit le bain. *Voyez* Miliaria.

MILLIARIA. *Voyez* Miliaria.

MILLIONIUS, *Millionius*,

(*a*) Antiq. expliq. par D. Bern. de Montf. Tom. IV, pag. 178.

(a) étoit Préteur de Lavinium, l'an de Rome 415, & 337 avant Jesus-Christ. Les habitans de cette ville, s'étant déterminés à aller au secours des Latins contre les Romains, se disposerent aussitôt à se mettre en marche. Mais, à peine une partie de leurs troupes étoient-elles sorties des portes de la ville, qu'apprenant la défaite de leurs alliés, elles y rentrerent sur le champ; & alors Millionius leur dit que les Romains leur feroient payer bien cher le peu de chemin qu'ils venoient de faire.

MILLONIUS, *Millonius*, (b) certain homme qui, selon Horace, dansoit quand le vin lui avoit échauffé la tête, & qu'il voyoit doubles lumieres.

MILON, *Milo*, Μίλων, (c) fameux athlete de Crotone. Démocede, son compatriote & célebre médecin, avoit épousé sa fille, après s'être sauvé de la cour de Darius pour revenir dans la Grece. Milon, comme un autre Hercule, étoit, dit-on, couvert d'une peau de lion & armé d'une massue. Avec cent mille Crotoniates, il défit une armée de trois cens mille Sybarites.

Milon étoit cependant bien plus célebre par sa force Athlétique que par son courage guerrier. Pausanias dit que Milon fut sept fois victorieux aux jeux Pythiens, une fois étant enfant; qu'il remporta six victoires aux jeux Olympiques, toutes à la lutte, l'une desquelles lui fut adjugée pendant son enfance; & que s'étant présenté une septieme fois à Olympie pour la lutte, il ne put y combattre faute d'antagoniste. Il empoignoit une grenade de maniere que, sans l'écraser, il la serroit suffisamment pour la retenir malgré les efforts de ceux qui tâchoient de la lui arracher. Il se tenoit si ferme sur un disque qu'on avoit huilé pour le rendre plus glissant, qu'il étoit impossible de l'y ébranler. Il ceignoit sa tête d'une corde, comme d'un diadême; après quoi, retenant fortement son haleine, les veines de sa tête s'enfloient jusqu'au point de rompre la corde. Lorsqu'appuiant son coude sur son côté, il présentoit la main droite ouverte, les doigts serrés l'un contre l'autre, à l'exception du pouce qu'il élevoit, il n'y avoit force d'homme qui pût lui écarter le petit doigt des trois autres.

Tout cela dans Milon n'étoit qu'une vaine & puérile ostentation de ses forces; le hazard lui fournit une occasion d'en faire un usage bien plus louable. Un jour qu'il écoutoit les leçons de Pythagore, [car il étoit l'un de

(a) Tit. Liv. L. VIII. c. 11.
(b) Hort. L. II. Satyr. 1. v. 24, 25.
(c) Diod. Sicul. pag. 294. Pauf. pag. 369, 370. Strab. pag. 263. Athen. pag. 412. Ælian. L. II. c. 24. Roll. Hist. Anc. Tom. II. pag. 348, 352. & suiv. Mém. de l'Acad. des Inscript. & Bell. Lett. Tom. I. pag. 221, 289. Tom. III. pag. 250. & suiv. Tom. IX. pag. 266. & suiv.

ses disciples les plus assidus] la colomne qui soutenoit le plafond de la salle où l'auditoire étoit assemblé, ayant été tout à coup ébranlée par nous ne sçavons quel accident, il la soutint lui seul, donna le tems aux auditeurs de se retirer, & après avoir mis les autres en sûreté, il se sauva lui-même.

Ce qu'on raconte de la voracité des athletes, est presque incroyable. Celle de Milon étoit à peine rassasiée de vingt mines ou livres de viande, d'autant de pain, & de trois conges de vin en un jour. Athénée rapporte qu'une fois ayant parcouru toute la longueur du Stade, portant sur ses épaules un taureau de quatre ans, il l'assomma d'un coup de poing, & le mangea tout entier dans la journée. Nous passons volontiers le reste à Milon; mais, y a-t-il la moindre vraisemblance qu'un homme puisse manger seul un bœuf entier en un seul jour?

On dit que Milon, dans son extrême vieillesse, voyant les autres athletes s'exercer à la lutte, & considérant ses bras autrefois si robustes, mais que l'âge avoit extrêmement affoiblis, s'écria en pleurant: *Ah! maintenant ces bras sont morts.*

Cependant, il oublia, ou se dissimula à lui-même son affoiblissement; & la confiance en ses forces, qu'il conserva jusqu'à la fin, lui devint fatale. Ayant trouvé en son chemin un vieux chêne entr'ouvert par quelques coins qu'on y avoit enfoncés à force, il entreprit de le fendre avec ses mains. Mais, comme l'effort qu'il fit pour cela eut dégagé les coins, ses mains se trouverent prises & serrées par le ressort des deux parties de l'arbre qui se rejoignirent; de maniere que ne pouvant se débarrasser, il fut dévoré par les loups.

Un Auteur remarque sensément que cet athlete si robuste, & si fier des forces de son corps, étoit le plus foible des hommes par rapport à une passion qui souvent terrasse & asservit les plus forts, & qu'il fut souverainement maîtrisé par une courtisane, qui lui faisoit faire tout ce qu'elle vouloit.

MILON, *Milo*, Μίλων, (a) autre Athlete de Crotone, dont Théocrite fait mention dans sa quatrieme idylle. Cet athlete vivoit apparemment du tems de Théocrite.

On croit que Crotone a donné la naissance à plusieurs athletes du même nom.

MILON, *Milo*, Μίλων, (b) un des Généraux de Pyrrhus, roi d'Épire. Ce Prince, après avoir été défait par les Romains, l'an de Rome 477, & 275 avant Jesus-Christ, se voyant obligé de repasser la mer, laissa Milon dans la citadelle de Tarente. Milon, s'étant brouillé avec

(a) Mém. de l'Acad. des Inscript. & Bell. Lett. Tom. IV. pag. 522, 525.

(b) Just. L. XXV. c. 3. Roll. Hist. Rom. T. II. p. 435, 436 & 437.

les Tarentins, les tenoit dans une véritable servitude. Ces malheureux, tourmentés au dedans par le Gouverneur, ayant à craindre au dehors les Romains, s'adresserent aux Carthaginois, & implorerent leur secours. Ceux-ci, sans perdre de tems, accourent avec leur flotte; en apparence pour chasser Milon de Tarente, en effet pour la défendre contre les Romains, & s'en rendre maîtres eux-mêmes. Étant en possession d'une bonne partie de la Sicile, ils avoient un grand intérêt de s'assurer aussi des côtes maritimes de l'Italie, & de les enlever aux Romains. Cependant, le consul L. Papirius Cursor arrive. Ainsi, Tarente se trouve enfermée de tous côtés, les Romains assiégeant par terre la ville, & les Carthaginois la citadelle par mer. L. Papirius Cursor fut plus habile que ceux-ci, & s'y prit avec plus d'adresse. Il fit pressentir Milon, il lui offrit pour lui & les habitans des conditions avantageuses, & lui donna toutes les assurances possibles. Milon, ne voyant rien de mieux à faire, & n'envisageant aucune autre ressource, engagea les Tarentins à livrer au Consul la ville & la citadelle, l'an de Rome 480, & 272 avant J. C.

MILON, *Milo*, Μίλων, (*a*) assassina, au pied d'un autel consacré à Diane, Laudamie ou Laodamie, Princesse Epirote du sang royal. Les Dieux immortels, dit Justin, vengerent ce sacrilege. Milon, ajoute-t-il, étant devenu furieux, tourna sa fureur contre lui-même, & après s'être meurtri tantôt à coups d'épée, & tantôt à coups de pierre, il se déchira enfin les entrailles, & le douzieme jour de sa rage fut le dernier de sa vie.

MILON, *Milo*, Μίλων, (*b*) natif de Béroee, étoit un des lieutenans de Persée, roi de Macédoine. Il étoit à la tête des Crétois, dans une bataille où les Romains furent battus, l'an 171 avant Jesus-Christ. Trois ans après, il commandoit la garnison de Pythium. Mais, cette même année, Persée ayant été entiérement défait & mis en déroute, Milon fut un des premiers à se rendre aux Romains, & contribua même à achever de leur soumettre la Macédoine.

MILON [T. ANNIUS], (*c*) *T. Annius Milo*, Τίτος Ἄννιος Μίλων, se déclara pour le rappel de Cicéron, en qualité de Tribun du peuple, l'an 57 avant Jesus-Christ, & fut celui de tous ses Collegues qui soutint la cause de ce grand homme, avec le plus de générosité & de persévérance. T. Annius Milon étoit un homme, dont le cou-

(*a*) Just. L. XXVIII. c. 3.

(*b*) Tit. Liv. L. XLII. c. 58. L. XLIV. c. 32, 45.

(*c*) Dio. Cass. pag. 95. & seq. Vell. Paterc. L. II. c. 47, 68. Crév. Hist. Rom. Tom. VI. pag. 643. & suiv. Tom. VII. p. 75. & suiv.

rage alloit jusqu'à l'audace, & par-là il étoit plus capable que personne de réprimer la témérité furieuse de P. Clodius, l'ennemi mortel de Cicéron. Aussi, depuis qu'il fut entré une fois en lice avec lui pendant son Tribunat, leurs combats se perpétuerent sans paix ni treve jusqu'à ce qu'ils furent terminés par la mort de l'un & l'exil de l'autre.

La naissance de T. Annius Milon paroît avoir été illustre, mais entre les familles qui sans être anciennement Romaines tenoient pourtant un rang distingué dans l'Italie. Il étoit de Lanuvium, & fils d'un Papius, nom fameux dans la guerre sociale. Pour lui, il fut adopté par son grand-pere maternel, & prit en conséquence le nom d'Annius. Il falloit bien qu'il fût regardé sur un grand pied dans Rome, puisqu'il y fit quelques années après une alliance très-brillante, ayant épousé Fausta, fille du dictateur L. Sylla. Mais, plus que toute autre considération, son mérite personnel le mettoit en état de prétendre à tout. Il se proposoit de s'élever par les voies d'honneur; & la cause de Cicéron lui ayant paru une belle occasion de s'attirer l'estime & l'affection de tous les gens de bien, il y signala sa vertu d'une façon très-glorieuse, animé de plus, si nous en croyons Appien, par Cn. Pompée qui lui faisoit envisager le Consulat pour sa récompense.

Comme il voyoit que les excès horribles, auxquels P. Clodius se portoit chaque jour, n'alloient à rien moins qu'à ôter toute espérance de rétablir Cicéron, à décourager entiérement les bons citoyens, & à faire dominer dans la ville la licence d'un forcené, il résolut d'attaquer par les loix celui qui prétendoit imposer à tous par la force, & il l'accusa en forme comme coupable de violences attentoires à la tranquillité publique. Cette démarche hardie déconcerta P. Clodius, qui n'espéroit pas, ayant T. Annius Milon pour accusateur, corrompre ses Juges. Toute son espérance fut d'éluder le jugement; & pour cela il trouva de l'appui du côté des Magistrats. Le consul Q. Cécilius Métellus son cousin, le préteur App. Claudius son frere, un Tribun du peuple sa créature, font afficher des ordonnances, qui étoient à Rome sans exemple, pour arrêter le cours de la justice. Ces Magistrats défendoient que l'accusé fût obligé de comparoître, qu'on le citât, qu'on fît des informations contre lui.

La protection des loix & des jugemens étoit donc refusée à T. Annius Milon; il falloit ou qu'il abandonnât une aussi belle cause que celle qu'il avoit entreprise, ou que s'exposant sans défense aux fureurs d'un adversaire armé, il s'attendît à en devenir la victime. Il crut qu'il lui seroit honteux, soit de se désister lâchement, soit de se

laisser vaincre ; il prit le parti d'acheter des gladiateurs, & de s'entourer de gens armés qui pussent résister à ceux par qui son ennemi se faisoit accompagner en tous lieux. Mais, il eut soin de se renfermer dans les termes d'une défense nécessaire, aggresseur seulement en justice, & n'employant la force que lorsqu'il étoit attaqué par P. Clodius. Les combats furent fréquens ; la maison de T. Annius Milon fut assaillie plus d'une fois par la troupe de P. Clodius, & toujours bien défendue. En un mot, tous les quartiers de la ville devenoient des champs de bataille, où souvent bien du sang étoit répandu. De tant de désordres au moins retiroit-on cet avantage, que P. Clodius ne regnoit pas, & trouvoit par-tout un antagoniste qui lui tenoit tête, & souvent remportoit sur lui la victoire. Cette espece de petite guerre intestine, jointe à la résolution prise depuis long-tems, de faire passer l'affaire de Cicéron avant toute autre, réduisit au silence les Tribunaux, & les assemblées du peuple, & celles du Sénat. Tout étoit suspendu ; point d'audiences données par le Sénat aux ambassadeurs, point de jugemens, point de décrets du peuple. Un état si violent ne pouvoit pas être de durée. Il falloit nécessairement que l'un des deux partis ennemis y mît fin en prenant le dessus. Heureusement ce fut le bon qui triompha.

L'année suivante, P. Clodius fut nommé Édile ; mais, il ne se vit pas plutôt revêtu de cette charge, qu'il attaqua T. Annius Milon à son tour, & le cita devant le peuple, l'accusant du même crime pour lequel il étoit lui-même actuellement entre les mains de la Justice. Il prétendoit que T. Annius Milon étoit coupable de violences attentoires à la tranquillité publique, pendant que c'étoit lui-même dont les violences criminelles, menaçant également, & la vie de ses adversaires, & le repos de la ville, avoient forcé T. Annius Milon de recourir à une défense légitime & nécessaire. Il n'espéroit pas réussir dans son accusation, sçachant bien que T. Annius Milon étoit soutenu de tout le crédit de Cicéron, & de toute la puissance de Cn. Pompée. Mais, il se faisoit une joie de rendre la pareille à son ennemi, & d'en insulter les protecteurs. En effet, on ne croiroit pas à quel excès il porta l'insolence en cette occasion.

T. Annius Milon comparut devant le peuple le deux & le six de février. Ce dernier jour, Cn. Pompée plaida pour lui. Mais, pendant qu'il parloit, il fut troublé & interrompu grand nombre de fois par des clameurs, par des injures même & des outrages, que vomissoit contre lui la canaille payée par P. Clodius. Il tint ferme néanmoins, & gardant toujours la gravité qui lui convenoit, il acheva son plaidoyer. P. Clo-

dius se leva alors, apparemment pour répliquer. Les gens de Cicéron & de T. Annius Milon lui rendirent le change, & l'interrompirent par leurs cris, de sorte que ce qui se passoit alors avoit plus l'air d'une cohue de portefaix, que d'une assemblée réguliere & convoquée pour un jugement.

Nous ne trouvons dans aucun Écrivain, quelle fut l'issue de cette affaire. Elle traîna encore pendant quelques mois, & fut vraisemblablement abandonnée par l'accusateur.

Quelques années après, T. Annius Milon se mit sur les rangs pour briguer le Consulat. Lui & deux compétiteurs se disputerent cette grande place, non pas avec passion, mais avec fureur; & tout ce qu'on avoit vu jusques-là de désordres & d'excès en ce genre, n'approchoit pas de ceux auxquels se porterent ces trois compétiteurs. Chacun avoit sa petite armée, & tous les jours il se livroit entr'eux des combats sanglans. A travers le blâme qu'ils méritoient en commun par une conduite si contraire aux loix de toute société, il y avoit pourtant une distinction à faire en faveur de T. Annius Milon. On vient de voir qu'il avoit eu la plus grande part au rappel de Cicéron. Depuis ce tems, il ne s'étoit jamais démenti. Toujours attaché au meilleur parti, il avoit combattu avec un courage héroïque pour l'autorité du Sénat & pour le maintien du repos public contre les fureurs de P. Clodius. Aussi les vœux des plus gens de bien étoient-ils déclarés pour lui. Il s'étoit aussi gagné la multitude par des largesses immenses, par des jeux & des spectacles, dont la dépense énorme lui avoit absorbé trois patrimoines très-amples & très-opulens. Comptant sur ces appuis, & naturellement avantageux, il hâtoit, autant qu'il lui étoit possible, les élections, comme sûr de réussir; & ses rivaux sembloient reconnoître la supériorité qu'il avoit sur eux, en cherchant au contraire à traîner & à différer.

On arriva ainsi au dix-huit janvier, jour auquel T. Annius Milon se trouva obligé d'aller à Lanuvium, dont il exerçoit actuellement la premiere Magistrature. A ce titre, il devoit présider à l'élection d'un prêtre de Junon, Divinité tutélaire de Lanuvium. Il se mit donc en chemin dans son carrosse, avec sa femme Fausta & un ami, menant d'ailleurs un très-grand train, & spécialement nombre de gladiateurs qui lui appartenoient. P. Clodius étoit aussi ce jour-là sorti de Rome à cheval, & accompagné de trente esclaves bien armés; & lorsqu'il revenoit, il rencontra le cortege de T. Annius Milon. Comme les deux maîtres étoient ennemis, leurs gens, accoutumés à en venir souvent aux mains les uns avec les autres, prirent aisément querelle. P. Clodius y accourut, & s'étant jetté dans

la mêlée, il fut blessé considérablement à l'épaule par un des gladiateurs de T. Annius Milon. Il se fit porter dans une auberge voisine. Mais, T. Annius Milon, qui étoit devant, ayant sçu ce qui se passoit, prit sur le champ son parti d'achever P. Clodius, prévoyant qu'il ne courroit pas moins de risque pour la blessure que pour le meurtre, & voulant, s'il falloit périr, avoir au moins la consolation de s'être défait de son ennemi. Il fit donc attaquer l'auberge par ses esclaves, qui avoient à leur tête un certain M. Saufeius. La maison fut forcée. P. Clodius en fut tiré, égorgé, & laissé mort au milieu du chemin ; après quoi T. Annius Milon poursuivit sa route, & alla, suivant son premier dessein, à Lanuvium. Toute la précaution qu'il prit, ce fut d'affranchir ceux de ses esclaves qui avoient blessé & tué P. Clodius, afin qu'on ne pût point le forcer de les livrer pour être appliqués à la question. Car, selon les loix Romaines, on ne donnoit point la question aux personnes libres.

Un Sénateur, qui revenoit de la campagne, passant par hazard à l'endroit où étoit étendu le corps mort de P. Clodius, le prit dans sa voiture, & le porta à la ville. Cela y causa un trouble affreux. On transporte le cadavre dans le palais Hostilien, & on lui forme un bûcher de tous les bois qu'on trouve à sa portée, tribunaux des Préteurs, bancs des Juges ou du Sénat, comptoirs & tablettes des boutiques des Libraires qui environnoient la place. Tout cela se fit avec tant d'emportement, que le palais Hostilien & plusieurs maisons de particuliers furent brûlés, & la Basilique Porcienne bâtie autrefois par Caton le Censeur, considérablement endommagée par les flammes. En même tems, plusieurs se détacherent avec des torches allumées & des tisons brûlans pour aller mettre le feu à la maison de T. Annius Milon. Mais, elle étoit pourvue de gens capables de la défendre, qui repousserent aisément cette canaille.

Cependant, T. Annius Milon profite de la faute de ses ennemis en homme habile tout ensemble & courageux. Son voyage de Lanuvium, fondé sur une raison solide, lui fournit un prétexte honnête dans les premiers commencemens, & lui donna le tems de voir quelle couleur prendroit son affaire. Lorsqu'il sçut que les partisans de P. Clodius tenoient la conduite la plus capable de les rendre odieux, il jugea que c'étoit pour lui le moment le plus favorable de reparoître dans Rome. Il y rentra dans le tems précisément que le palais Hostilien étoit en feu ; il s'y montra avec le même air d'assurance & de fierté qu'il avoit toujours eu, continuant à demander le Consulat comme auparavant ; & pour regagner

les esprits de la multitude, il fit même distribuer mille as par tête à chaque citoyen. Ses compétiteurs en conçurent de l'inquiétude, & penserent qu'il étoit de leur intérêt de hâter l'élection, avant qu'il eût le tems de calmer & de ramener entiérement les esprits. Presque tous les Tribuns s'étoient déclarés contre T. Annius Milon. Il avoit néanmoins dans ce corps un protecteur zélé; c'étoit l'orateur Cœlius, qui se fit beaucoup d'honneur dans cette affaire. Il épousa en ami chaud les intérêts de T. Annius Milon; il le produisit devant le peuple; & ce fut de concert avec lui que T. Annius Milon donna à son affaire la tournure que Cicéron a suivie dans son plaidoyer. Dans la vérité du fait, le combat s'étoit engagé par hazard, entre les gens de P. Clodius & ceux de T. Annius Milon. Mais, Comme P. Clodius étoit à cheval, sans nul embarras, escorté uniquement d'esclaves bien armés; & qu'au contraire T. Annius Milon étoit dans son carrosse avec sa femme, suivi de tout son domestique, Cœlius & lui profiterent de ces circonstances pour imputer à P. Clodius d'avoir voulu assassiner T. Annius Milon; d'où il résultoit que T. Annius Milon ne l'avoit tué qu'à son corps défendant. L'amitié seule faisoit agir Cœlius; mais, la reconnoissance animoit le zele de Cicéron; & il fit bien voir ici que ses idées spéculatives sur cette aimable vertu étoient pour lui des regles de pratique, auxquelles il se croyoit étroitement obligé. Rien ne fut capable de le détacher de T. Annius Milon; & pour lui demeurer fidele, il affronta de très-grands périls avec un courage admirable.

Cependant, Cn. Pompée, ayant été créé seul Consul, fit passer quelques nouvelles loix, & entr'autres une contre la brigue, & une autre contre la violence. En vertu de cette derniere, deux neveux de P. Clodius se porterent pour accusateurs contre T. Annius Milon. Il comparut le quatre avril, l'an 52 avant Jesus-Christ, toujours montrant la même constance, & sans rien rabattre de sa fierté. Il ne prit point le deuil, comme faisoient tous les accusés; il ne daigna point s'abaisser aux prieres ni aux supplications. Il prétendoit n'avoir rien à se reprocher, & par conséquent ne devoir témoigner que du mépris pour les accusations de ses adversaires. Tous les interrogatoires étant finis le troisieme jour, le tribun Plancus Bursa, sur le soir du même jour, assembla le peuple, & l'exhorta à se trouver le lendemain en grand nombre au jugement, & à ne pas laisser échapper T. Annius Milon; ce furent ses termes. Son exhortation fut suivie ponctuellement. Le onze avril, jour destiné à terminer cette grande affaire, toutes les boutiques furent fermées dans la ville, &

la multitude remplit la place avec une telle affluance, que les fenêtres mêmes & les toits des maisons étoient garnis de spectateurs. Cn. Pompée assista à l'audience, toujours accompagné de gens armés qu'il plaça tant au tour de sa personne, que dans tous les postes de quelque importance.

Les accusateurs parlerent pendant deux heures, suivant le nouveau réglement de Cn. Pompée. Cicéron fut chargé seul de leur répondre. Mais, il ne s'en acquitta pas avec son éloquence ordinaire. Il étoit timide, comme tout le monde sçait, & il s'est peint lui-même sous le nom de L. Crassus, lorsqu'il fait dire à cet Orateur, que très-souvent lorsqu'il commence à parler, il lui arrive de pâlir & de trembler de tout son corps. T. Annius Milon, qui connoissoit le caractere de son défenseur, lui conseilla de se faire apporter dans une chaise fermée, pour s'épargner le spectacle des gens de guerre & d'une multitude furieuse. Mais, lorsque Cicéron sortit de sa chaise, & qu'il apperçut Cn. Pompée assis en haut, & environné de gardes. & toute la place remplie de soldats, il commença à se troubler. Ce qui acheva de le déconcerter, ce furent les cris forcenés que pousserent les partisans de P. Clodius, lorsqu'il se préparoit à répondre. Il ne fut donc pas maître de lui-même, & ne put se remettre; en sorte qu'il plaida fort mal. Car, le plaidoyer que nous avons de lui pour T. Annius Milon, qui est un chef-d'œuvre, n'est pas celui qu'il prononça, mais un discours qu'il composa dans son cabinet après l'affaire jugée.

Nous avons déjà dit sur quel pied Cicéron défendit la cause de T. Annius Milon. Il prétendit qu'il ne s'agissoit point d'une rencontre, encore moins d'un guet-à-pens dressé par T. Annius Milon; mais que P. Clodius au contraire, ayant voulu assassiner celui qu'il craignoit & haïssoit également, avoit subi la juste peine de son injustice & de sa violence. Quelques-uns souhaitoient qu'il donnât un autre tour à l'affaire, & qu'il soutînt que P. Clodius ayant été un citoyen pernicieux, sa mort étoit un bien pour la République. Mais, comme il n'est pas permis à un particulier de tuer de son autorité un homme même qui mériteroit la mort, s'en tenir à cet unique moyen, c'étoit avouer que T. Annius Milon étoit coupable; & Brutus, qui, au rapport d'Asconius, avoit fait, pour s'exercer, un plaidoyer pour T. Annius Milon, dans lequel il ne faisoit usage que de cette seule voie de défense, paroît avoir plutôt suivi en cela les principes audacieux du Stoïcisme, que ceux d'une Jurisprudence bien réguliere.

Cependant, ce même moyen employé subsidiairement pouvoit être utile à la cause; car,

quelques-uns des Juges, & Caton entr'autres, croyoient devoir moins examiner ſcrupuleuſement la vérité du fait, que le bien qui revenoit à l'État, d'être délivré de P. Clodius. Cicéron n'a pas voulu ſe priver de cet avantage; & après avoir conſacré ſa premiere partie à innocenter T. Annius Milon, comme n'ayant tué qu'à ſon corps défendant, il en ajoute une ſeconde, où il déploye toute la force de ſon éloquence pour invectiver contre P. Clodius, & pour prouver que quand même T. Annius Milon avoueroit, ce qui eſt faux, qu'il a tué P. Clodius de deſſein prémédité, il devroit ſe promettre, pour un tel ſervice rendu à la République, plutôt des récompenſes que l'exil. Tel eſt le plan général de la défenſe de T. Annius Milon; plan dreſſé avec toute l'habileté poſſible dans une affaire ſi délicate.

Mais, outre les difficultés qui naiſſoient du fond de la cauſe, Cicéron en avoit une terrible dans la diſpoſition où paroiſſoit être Cn. Pompée à l'égard de l'accuſé. Cn. Pompée alors ſeul Conſul, & armé de toute la puiſſance publique, faiſoit connoître fort clairement par toutes ſes démarches, qu'il comptoit rendre un ſecond ſervice à la République en la défaiſant de T. Annius Milon, après que T. Annius Milon l'avoit délivrée de P. Clodius. Il étoit extrêmement à craindre qu'une autorité d'un ſi grand poids ne fît une forte impreſſion ſur les Juges; & réellement rien n'influa davantage dans la condamnation de T. Annius Milon.

Cicéron ſe tourne en toute ſorte de formes pour prévenir ce funeſte effet, & pour écarter l'idée que Cn. Pompée lui ſoit contraire. Il tire à ſoi par une interprétation favorable tout ce qui en eſt ſuſceptible. Il gliſſe ſur ce qui ne peut être préſenté ſous une face avantageuſe. Il détruit les ſoupçons auxquels Cn. Pompée avoit donné du poids par rapport au danger de ſa perſonne & de ſa vie; mais, c'eſt avec tant de ménagement, avec tant de témoignages d'amitié & de reſpect, tout ce qu'il dit de plus capable de lui déplaire, eſt tellement entremêlé d'éloges, qu'en même tems que l'Orateur ſert ſa cauſe, il ôte à Cn. Pompée tout prétexte de s'offenſer. Enfin, il le prend par ſon propre intérêt; & ce motif eſt traité d'une façon d'autant plus remarquable que nous y trouvons une prédiction claire de la rupture entre Cn. Pompée & Jules Céſar, dans un tems où ils paroiſſoient encore fort unis.

» Si T. Annius Milon, dit » Cicéron à Cn. Pompée, ne » pouvoit arracher de votre » eſprit les ſoupçons & les » allarmes que vous avez ſemblé prendre à ſon ſujet, il ne » refuſeroit pas de ſe retirer » volontairement de ſa patrie. » mais auparavant, il vous fe-

» roit une observation importante, comme il vous la fait actuellement par ma bouche. Voyez-vous, dit-il, par l'exemple de ce qui m'arrive, à quelle variété sont sujets les évenemens de la vie, combien la fortune est incertaine & chancelante, quelles infidélités l'on éprouve de la part de ses amis, sous combien de faux semblans se cache la duplicité, combien l'on se trouve abandonné dans les périls, comment tout tremble autour de celui que frappe la foudre. Il viendra, oui certes il viendra un tems, & nous verrons tôt ou tard arriver telle circonstance, où votre fortune se soutenant comme je l'espere sans atteinte, mais ayant souffert peut-être quelque ébranlement par les révolutions publiques, auxquelles l'expérience du passé ne doit nous avoir que trop accoutumés, où, dis-je, votre situation vous donnera lieu de regretter la bienveillance d'un ami de cœur, la fidélité d'un homme constant & inébranlable, & la grandeur d'ame du plus courageux de tous les mortels. » La réflexion valoit bien la peine que Cn. Pompée s'y rendît attentif; mais, il étoit fermé depuis long-tems aux conseils les plus salutaires.

Un autre obstacle que Cicéron avoit encore à tâcher de détruire, venoit de la part de T. Annius Milon même, dont l'assurance & la fierté étoient capables d'indisposer plusieurs de ses Juges, qui se croyoient presque bravés par un homme dont le sort étoit entre leurs mains. Cicéron prend sur lui le personnage de suppliant, que T. Annius Milon dédaignoit. Tout ce qui peut s'imaginer de plus tendre, de plus humble, de plus soumis, il le met en œuvre avec une vérité & une amertume de douleur qui devoient d'autant plus toucher les Juges, qu'ils étoient tous gens de bien, & par conséquent amis de Cicéron, en faveur duquel ils avoient signalé leur zele dans l'affaire de son rétablissement. » Si je perds T. Annius Milon, leur dit-il, je ne jouirai pas même de la triste consolation de me livrer au ressentiment contre ceux qui m'auront fait une plaie si cruelle. Car, j'aurai à m'en prendre, non à des ennemis, mais à mes amis les plus fideles; non à des hommes qui m'aient rendu en quelque occasion de mauvais services, mais à ceux qui toujours ont le mieux mérité de moi. Non, Messieurs, il n'est point de douleur si cuisante que vous puissiez me causer, quoiqu'après tout celle que je crains maintenant est tout ce qu'il y a pour moi de plus dur au monde; mais, cette douleur-là même, quelque violente qu'elle soit, ne le sera pas assez pour me faire oublier ce que je vous dois, & quels

» sentimens vous m'avez toujours témoignés. Si vous l'avez oublié vous-mêmes, Messieurs, ou si quelque chose vous a déplu en moi, pourquoi la peine n'en retombe-t-elle pas plutôt sur ma tête que sur celle de T. Annius Milon ? Car, ma vie sera heureusement terminée, si je la perds avant que de voir le malheur dont je suis menacé. »

Cicéron trouve même l'art de faire dire à T. Annius Milon les choses les plus touchantes, en lui conservant toute la dignité & toute la fermeté de son caractere. Ces nuances, si difficiles à concilier, sont fondues ensemble avec une habileté merveilleuse, qui produit en même-tems l'attendrissement & l'admiration. Mais, nous craignons d'oublier que nous devons rendre un fait historique, & non pas faire l'extrait d'un plaidoyer souverainement éloquent. Venons donc à l'évenement de la cause, qui fut triste pour T. Annius Milon. Quatre-vingt-un Juges avoient écouté la plaidoierie. Avant que l'on allât aux voix, l'accusateur & l'accusé en rejetterent chacun quinze. Ainsi, le nombre des opinans fut réduit à cinquante-un. Sur ce nombre, T. Annius Milon n'eut que treize suffrages favorables; mais, il en eut un bien glorieux, & qui seul pouvoit être regardé presque comme équivalent à tous les autres ensemble. S'il nous est permis d'appliquer ici une pensée célebre dont Lucain a abusé, nous dirons que le parti victorieux compte pour lui trente-huit Juges, mais que le vaincu eut le suffrage de Caton de son côté.

Le désastre de T. Annius Milon fut complet. Après cette premiere condamnation, il en essuya trois autres dans l'espace de peu de jours à trois Tribunaux différens, devant lesquels il ne comparut point. Ses biens furent vendus; mais, quelque grands qu'ils fussent, il s'en fallut beaucoup qu'ils ne suffissent pour payer ses dettes, qui se montoient à soixante-dix millions de sesterces, c'est-à-dire, huit millions sept cens cinquante mille livres de notre monnoie; somme prodigieuse, & qui est pourtant de près d'un tiers au dessous de ce que devoit Jules César après sa Préture.

T. Annius Milon se retira à Marseille, & il y soutint, au moins à l'extérieur, le même caractere de fierté qu'il avoit fait paroître avant sa disgrace. Car, Cicéron lui ayant envoyé son plaidoyer, tel qu'il l'avoit composé depuis le jugement: » Je suis charmé, lui dit-il dans la lettre qu'il lui écrivit en réponse, que vous n'ayiez pas si bien plaidé. Si vous aviez prononcé ce discours devant mes Juges, je ne mangerois pas de si bon poisson à Marseille. » Il fit néanmoins dans la suite quelques efforts pour rétablir sa fortune.

En effet, étant repassé en Ita-

lie, il se mit à courir le païs, pour y exciter des troubles; & cela, de dépit de ce qu'il avoit été laissé seul en exil par Jules César, pendant que tous les autres avoient obtenu leur rappel. Mais, la mort dérangea entiérement ses projets. Il avoit déjà rassemblé au tour de lui un certain nombre de gens sans aveu, de misérables, & d'esclaves dont il rompoit les chaînes. Ayant entrepris avec cette bande d'assiéger Compsa, dans le païs des Hirpiniens, il fut tué d'une pierre lancée avec une machine de dessus les murailles, l'an 49 avant J. C.

T. Annius Milon ne paroît avoir été plaint de personne, quoiqu'il eût de très-grandes qualités. Il fut le plus courageux des hommes; mais, son courage dégénéroit en audace & en témérité. C'est une singularité qui ne lui fait pas d'honneur, qu'il ait été rebuté tout à la fois des deux partis qui divisoient alors la République; & que chassé de Rome par Cn. Pompée, il n'ait pas pu trouver d'asyle auprès de Jules César.

MILONIE, *Milonia*, la même que Milionie. *Voyez* Milionie.

MILTAS, *Miltas*, Μίλτας, (a) fameux devin, né en Thessalie, avoit étudié dans l'école de l'Académie. Comme Dion étoit près de marcher contre Denys le jeune, tout à coup la Lune vint à s'éclipser. Cela ne surprit point Dion; mais, ses soldats troublés & effrayés avoient besoin de quelque consolation. C'est pourquoi, Miltas, se levant au milieu d'eux, leur ordonna d'avoir bon courage & de s'attendre au plus heureux succès, parce que la Divinité leur prometroit une éclipse de tout ce qu'il y avoit alors de plus éclatant. » Or, leur dit-il, » il n'y a rien de plus éclatant » que la tyrannie de Denys, » & vous en allez éteindre tout » l'éclat, dès que vous serez » arrivés en Sicile. » Voilà l'explication que Miltas donna de l'éclipse à haute voix au milieu de l'assemblée. Mais, quant aux abeilles qui parurent sur les vaisseaux, & dont un essaim alla se poser sur la pouppe de celui de Dion, il n'en parla qu'en particulier à lui & à ses amis, & leur dit qu'il craignoit que ses actions, qui certainement seroient grandes & glorieuses, ne fussent de peu de durée, & qu'après avoir jetté un grand éclat, elles ne vinssent promptement à se faner & à se flétrir.

C'est une chose assez singuliere & bien remarquable, un essaim d'abeilles qui venoit à paroître tout d'un coup, étoit regardé comme un très-mauvais augure. Cette superstition ne régnoit pas seulement parmi les Grecs, elle régnoit aussi parmi les Romains, comme nous le voyons dans Cicéron. Ce

(a) Plut. Tom. I. pag. 967, 968.

Orateur, dans son oraison *de Haruspicum responsis*, écrit : *Si examen apum ludis in Scenam venisset, Haruspices acciendos in Etruria putaremus. Videmus universi repente examina tanta servorum immissa in populum Romanum, septum atque inclusum, & non commovemur? Atque in apum fortasse examine nos ex Hetruscorum scriptis Haruspices, ut à servitio caveremus, monerent*, &c. » Si » un essaim d'abeilles étoit ve» nu tout d'un coup dans la » Scene, pendant que nous cé» lébrons les jeux, nous croi» rions qu'il faudroit faire ve» nir d'Etrurie les Haruspices. » Aujourd'hui nous voyons tous » de nos propres yeux tant d'es» saims d'esclaves fondre sur » le peuple Romain, clos & » couvert dans son théâtre, & » nous n'en sommes point émus. » Peut-être que sur cet essaim » d'abeilles, ces Haruspices, » après avoir consulté leurs » livres Toscans, nous aver» tiroient de nous garder de » l'esclavage, &c. »

MILTIADE, *Miltiades*, (*a*) Μιλτιάδης, étoit Archonte à Athenes, la seconde année de la trentieme Olympiade, en laquelle Chionis Lacédémonien fut proclamé vainqueur aux jeux Olympiques pour la troisieme fois.

MILTIADE, *Miltiades*, (*b*) Μιλτιάδης, fils de Cypsele, d'une maison illustre & ancienne, originaire d'Egine, qui avoit été reçue au nombre des familles Athéniennes.

Un jour, les Dolonces, qui habitoient la Chersonnèse de Thrace, se voyant affoiblis par la guerre que leur faisoient les Absynthiens, envoyerent leurs Rois à Delphes pour consulter l'oracle sur cette guerre. La Pythie leur fit réponse, qu'ils priassent celui qui le premier au sortir du Temple, les inviteroit à prendre un logement chez lui, d'amener en leur païs une colonie. Ainsi, les Dolonces sortant du Temple, prirent le chemin qu'on nommoit Sacré, passerent au milieu des Phocéens & des Béotiens, & voyant que personne ne les invitoit à loger, tournerent du côté d'Athenes. En ce tems-là, Pisistrate y avoit véritablement toute la puissance, & néanmoins Miltiade y avoit aussi de l'autorité.

Comme il étoit donc un jour à la porte de son Palais, & qu'il vit passer les Dolonces, dont les habits & les armes n'étoient pas à la mode du païs, il les appella sans les connoître ; & lorsqu'ils se furent approchés, il les invita à prendre un logement chez lui, & leur fit les présens qu'on faisoit ordinairement aux étrangers. Quand ils furent dans sa maison, où ils furent reçus avec toute sorte d'humanité, ils lui découvrirent l'oracle qui leur avoit été ren-

(*a*) Pauf. p. 261, 519.

(*b*) Herod. L. VI. c. 34. *& seq.* Roll. Hist. Anc. Tom. II. p. 156. *& suiv.*

du, & le prierent de mettre à exécution la réponse du Dieu. Miltiade n'eut pas plutôt entendu ce discours, qu'il en fut persuadé ; & comme il s'ennuyoit de la domination de Pisistrate, il se détermina aisément à partir. Mais auparavant, il fit à Delphes un voyage, pour sçavoir de l'oracle s'il devoit faire ce dont les Dolonces le prioient. Ainsi, par le commandement de l'oracle, Miltiade, qui avoit auparavant remporté le prix aux jeux Olympiques dans un chariot à quatre chevaux, fit voile avec les Dolonces, & mena avec lui tous les volontaires d'Athenes. Quand il fut arrivé dans le païs, il fut élu Roi par ceux qui l'avoient amené. Il commença son regne par une muraille qu'il fit faire à l'entrée de l'isthme de la Chersonnèse, depuis la ville de Cardie jusqu'à Pactye, pour fermer aux Absyntiens le passage par où ils pourroient entrer dans le païs. Cet isthme avoit trente-six stades de largeur ; & depuis cet endroit la Chersonnese avoit de longueur quatre cens stades. Miltiade, ayant donc fermé par ce moyen l'entrée de la Chersonnese, & voyant qu'il étoit en sûreté du côté des Absyntiens, fit d'abord la guerre à ceux de Lampsaque ; mais, ceux de Lampsaque lui dresserent une ambuscade sur le chemin & le prirent vif. Crésus, roi de Lydie qui l'aimoit, ayant appris cette nouvelle, leur manda par des courriers qu'ils le renvoyassent, & les menaça s'ils ne le renvoyoient, de les traiter comme des pins. Ceux de Lampsaque ne comprirent pas d'abord ce que vouloit dire Crésus par cette menace ; mais enfin, un des plus vieux d'entr'eux leur en donna l'intelligence, & leur dit que le pin étoit le seul de tous les arbres qui ne repousse point, & qui meurt entiérement quand il a été coupé. C'est pourquoi, redoutant Crésus, ils délivrerent Miltiade, & le renvoyerent. Il fut donc sauvé par le moyen de Crésus, & depuis mourant sans enfans, il laissa son Royaume & ses richesses à Stésagoras ; fils de Cimon son frere utérin.

Les peuples de la Chersonnese lui offroient des sacrifices comme à leur fondateur, & à certains tems, ils faisoient en son honneur des Tournois & des jeux Gymniques, où il n'étoit pas permis à ceux de Lampsaque de paroître.

MILTIADE, *Miltiades*, (a) Μιλτιάδης, neveu du précédent, étoit fils de Cimon, & frere de Stésagoras.

Après la mort de ce dernier, Miltiade fut envoyé dans la Chersonnese pour y prendre la conduite des affaires ; & comme

(a) Pauf. p. 31, 61, 138, 183, 379, 425, 538, 626. Corn. Nep. in Miltiad. c. 1. *& seq.* in Themist. c. 8. in Cimon. c. 1. Herod. L. IV. c. 137, 138. L. VI. c. 34. *& seq.* Plut. Tom. I. pag. 321, 380. *& seq.* Just. L. II. c. 9, 15. Roll. Hist. Anc. Tom. II. pag. 140, 143, 156. *& suiv.*

fi

si les Athéniens n'avoient pas été coupables de la mort de Cimon son pere, il leur rendit de grands services, & en reçut de grandes marques de reconnoissance. Quand Miltiade fut arrivé dans la Chersonnese, il ne sortit point de sa maison, ni même de sa chambre pour pleurer la mort de son frere Stésagoras ; & lorsque les habitans de la Chersonnese eurent sçu le deuil que faisoit Miltiade, tous les principaux du païs s'assemblerent, & se présenterent devant lui pour pleurer aussi avec lui cette mort. Mais, ils ne furent pas plutôt arrivés qu'il les fit tous arrêter, & se rendit par ce moyen maître absolu de la Chersonnese, ayant toujours auprès de lui cinq cens Auxiliaires pour sa garde. Il épousa ensuite Hégésipyle, fille d'Olorus, roi de Thrace. Comme il étoit nouveau venu dans la Chersonnese, il lui survint bientôt après son avenement à la Couronne de plus fâcheuses affaires qu'il n'en avoit eues auparavant. Car, dans la premiere année de son regne, il fut contraint de prendre la fuite, & n'osa attendre les Scythes Nomades, qui étoient déjà sur ses frontieres, & qui marchoient contre lui avec toutes leurs troupes, à la sollicitation de Darius. Néanmoins, lorsqu'ils se furent retirés, les Dolonces le rétablirent. Trois ans après, ayant appris que les Phéniciens s'étoient jettés dans Ténédos, il fit voile vers Athenes avec cinq vaisseaux qu'il fit remplir de toutes les choses précieuses qu'il put ramasser. Mais, comme il cingloit vers la mer Noire, & qu'il avoit déjà passé la Chersonnese, il fut attaqué par l'armée navale des Phéniciens, & se sauva dans Imbre avec quatre de ses vaisseaux. Delà il revint à Athenes.

Le recit qu'on vient de faire, est tiré tout entier d'Hérodote. Celui qu'on trouve dans Cornélius Népos, est un peu différent. Miltiade, dit Cornélius Népos, allioit une grande modestie avec une ancienne & illustre noblesse, & de plus avec un âge florissant qui faisoit concevoir aux Athéniens de hautes espérances, & sembloit même les assurer qu'il seroit un jour aussi grand qu'ils le reconnurent dans la suite. Tous ces avantages, qui le distinguoient particuliérement de tous ses concitoyens, attirerent les yeux de tout le monde dans une occasion éclatante.

Les Athéniens ayant formé le dessein d'envoyer une colonie dans la Chersonnese de Thrace, il se présenta un nombre extraordinaire de gens qui vouloient avoir part à la gloire de cette entreprise. Cette multitude avoit besoin d'un homme qui pût se mettre à leur tête, pour forcer les Thraces à leur abandonner le païs dont ils étoient en possession. On députa quelques-uns de cette troupe à Delphes, pour consulter l'oracle d'Apollon sur le choix

qu'ils devoient faire d'un chef. La Prêtresse, étant consultée, leur déclara expressément qu'ils n'en devoient point choisir d'autre que Miltiade, & que le succès de l'entreprise dépendoit absolument de ce Général. La réponse de l'oracle détermina les Athéniens. Miltiade fut mis à la tête d'une troupe choisie pour l'expédition de la Chersonnese; & s'étant embarqué avec tous ces gens, il aborda sur la côte de Lemnos. Ayant entrepris la conquête de cette isle pour les Athéniens, il fit sommer les habitans de se soumettre d'eux-mêmes; mais, ceux-ci se moquant de cette proposition, lui déclarerent qu'ils accepteroient ce parti, lorsque sa flotte, faisant voile de chez lui avec un vent de nord, viendroit mouiller à Lemnos. Ce qui donnoit lieu à cette raillerie, c'est que le vent qui souffle du septentrion, étoit tout-à-fait contraire aux vaisseaux qui venoient d'Athenes.

Miltiade, qui n'avoit pas le tems de s'arrêter en chemin, continua sa navigation vers la Chersonnese, où étant arrivé, il battit & dissipa en peu de tems les troupes que les Barbares lui opposerent; & s'étant rendu maître de tout le païs, selon le projet qu'il en avoit formé, il y fit bâtir plusieurs forts en bons endroits, assigna des terres à cette multitude de nouveaux habitans qu'il avoit amenés, & les enrichit par les courses fréquentes qu'il leur permit de faire. Cette expédition fut conduite avec autant de sagesse que de bonheur. En effet, si la valeur de ses troupes eût une grande part à la défaite des ennemis, la forme & le bon ordre qu'il donna à ce nouvel État, fut l'ouvrage de sa conduite & de sa prudence. Toutes choses étant ainsi réglées, il résolut de s'établir dans ce païs. Il avoit sur eux l'autorité de Roi, sans en porter le nom; & il fut plus redevable de cette dignité à la justice, & à la douceur de son Gouvernement, qu'à la force & à la puissance. Les Athéniens, du païs desquels il étoit sorti, eurent toujours en lui un citoyen affectionné aux intérêts de sa patrie, à laquelle il ne manqua pas de rendre tous les devoirs & tous les services possibles. Ainsi, il trouva le secret de se maintenir toujours dans la souveraineté, & de se rendre également agréable à ceux qui l'avoient envoyé établir cette colonie, & à ceux qui l'avoient accompagné dans cette expédition.

Il n'eut pas plutôt mis ordre aux affaires de la Chersonnese, qu'il reprit son premier dessein de la conquête de Lemnos. Il fit donc voile vers cette isle, & somma les habitans de la parole qu'ils lui avoient donnée de se rendre à lui, lorsqu'un vent de nord l'auroit amené de son païs sur leurs côtes, puisque de son côté il avoit satisfait aux conditions du traité

par l'établissement qu'il venoit de faire dans la Chersonnese. Les Cariens, qui étoient alors les maîtres de Lemnos, forcés plutôt par un succès si peu attendu, que par l'engagement dans lequel ils s'étoient embarrassés par leur promesse captieuse, ambigue, équivoque, n'oserent tenir contre des ennemis pour qui la fortune se déclaroit si visiblement; & ayant évacué l'isle, ils en abandonnerent la possession à Miltiade. La conquête qu'il fit des Cyclades pour les Athéniens, fut aussi rapide.

Dans le tems que Miltiade se signaloit ainsi pour le service des Athéniens, Darius, roi de Perse, ayant fait passer une armée d'Asie en Europe, dans le dessein de porter ses armes contre les Scythes, fit construire un pont sur le Danube pour le passage de ses troupes, & laissa en son absence, pour la garde de ce pont, quelques-uns des principaux Seigneurs qu'il avoit amenés de l'Ionie & de l'Eolide. Pour les engager plus fortement dans son parti, il avoit donné à chacun d'eux à perpétuité le gouvernement des villes de ces deux Provinces. Car, il s'étoit persuadé que le moyen le plus sûr & le plus facile de retenir dans l'obéissance & sous sa domination, les Grecs originaires qui habitoient l'Asie, étoit de confier leurs places à ses favoris, dont la fortune fût par-là si étroitement liée à la sienne, que la décadence de ses affaires entraînât nécessairement leur propre ruine. Miltiade fut un de ceux que Darius avoit commis à la garde du pont. Les nouvelles réitérées du mauvais état où se trouvoient les affaires de Darius, qui étoit vivement pressé par les Scythes, lui parurent une occasion favorable pour réveiller dans ceux qui faisoient le même office le sentiment de la liberté. Il leur représenta qu'il falloit profiter des moyens, que la fortune leur offroit pour affranchir toute la Grece; que la perte inévitable de Darius & des troupes qu'il avoit fait passer avec lui, alloit assurer le salut de l'Europe, & délivrer pour jamais les Grecs asiatiques de la domination odieuse & dangereuse des Perses; que rien n'étoit plus facile que de faire périr cette armée avec son Roi, puisqu'en rompant le pont qui étoit sur le Danube, la famine acheveroit de détruire en peu de jours ceux des Perses qui auroient échappé au fer des ennemis.

La plupart des Seigneurs se déclaroient pour le sentiment de Miltiade, lorsqu'un seul, nommé Histiée de Milet, arrêta l'exécution de ce projet. Il leur représenta que leurs intérêts & ceux du peuple étoient d'une nature bien différente; qu'étant revêtus des premieres dignités de l'État, leur autorité ne pouvoit se soutenir que par la puissance de Darius; que leur

perte suivroit nécessairement celle du Roi, puisqu'alors les sujets de leurs Gouvernemens n'étant plus retenus, ne manqueroient pas de les dépouiller de leur dignité, & même de les sacrifier à la vengeance publique; que ces raisons lui paroissoient si fortes contre le sentiment opposé, qu'il étoit convaincu que leurs véritables intérêts étoient nécessairement attachés à l'affermissement de l'empire des Perses. Miltiade, voyant que l'avis d'Histiée avoit prévalu sur l'esprit du plus grand nombre, & que le sien étant entre les mains de tant de personnes, seroit infailliblement porté jusqu'aux oreilles du Roi, jugea qu'il n'y avoit plus de sûreté pour lui dans la Chersonnese, & prit le parti de retourner à Athenes. Le dessein de Miltiade n'en est pas moins glorieux pour lui, quoiqu'il soit demeuré sans exécution, puisque le désir de voir sa patrie libre, l'emporta sur les intérêts de sa propre grandeur.

Darius ne fut pas plutôt repassé en Asie, que ses courtisans le solliciterent de faire la conquête de la Grece. Dans ce dessein, il fit équiper une flotte de cinq cens vaisseaux, montée de deux cens mille hommes de pied, & de dix mille chevaux; & il en donna le commandement à Datis & à Artaphane. Il falloit un prétexte pour colorer cette invasion; il en trouva un. Il fit une querelle aux Athéniens, sur le secours qu'ils avoient donné aux Ioniens; il se plaignit que c'étoit par le moyen de ces troupes Auxiliaires que les Ioniens avoient emporté d'assaut la ville de Sardes, & fait passer au fil de l'épée toute la garnison Persienne qui étoit dans la place. Les Commandans de la flotte royale, étant venus mouiller près de l'isle d'Eubée, emporterent d'emblée la ville d'Érétrie, & ayant fait prisonniers tous les habitans de cette contrée, ils les firent transporter en Asie pour être conduits à Darius. De-là ils firent voile vers l'Attique; & ayant débarqué leurs troupes, ils en couvrirent toute la plaine de Marathon, située environ à dix milles d'Athenes.

Les Athéniens, fort allarmés d'un péril qui les menaçoit de si près, & dont les suites pouvoient être si fatales à leur République, ne s'adresserent qu'aux Lacédémoniens dans cette extrêmité, & leur dépêcherent un de ces courriers, que leur extrême diligence faisoit surnommer Hémérodromes. Le courrier, nommé Philippide, avoit ordre de leur représenter que le danger étant pressant, demandoit un prompt secours. Cependant, on se met en état de défense dans Athenes. On nomme dix Préteurs, ou Généraux, pour commander l'armée, du nombre desquels est Miltiade. Mais, lorsqu'il fallut tenir Conseil, les avis furent extrêmement débat-

tus, les uns voulant qu'on se renfermât dans la ville, les autres, qu'on allât à la rencontre de l'ennemi, & qu'on lui présentât la bataille. Miltiade s'attacha fortement à leur persuader qu'il falloit incessamment mettre une armée en campagne; que cette résolution produiroit deux grands effets; qu'elle inspireroit du courage aux Athéniens, par la confiance que l'on feroit paroître en leur valeur; & qu'elle ralentiroit extrêmement la fierté des ennemis, par l'intrépidité avec laquelle un si petit nombre de troupes oseroit faire tête à une armée si formidable.

Dans cette extrêmité, les Athéniens ne furent aidés que de la seule ville de Platée, qui leur envoya un secours de mille hommes. Avec ce renfort, leur armée se trouvant complette de dix mille combattans, demande avec une ardeur incroyable qu'on la mene droit à l'ennemi. Cette intrépidité acquit à Miltiade une autorité plus grande que celle de ses Collegues; car, il étoit l'auteur d'un conseil si glorieux & si salutaire. Les Athéniens, persuadés par les raisons de ce grand homme, mettent leurs troupes en campagne, se postent dans un lieu très-avantageux, & sans perdre de tems, vont dès le lendemain charger l'ennemi avec un courage & des efforts de valeur extraordinaires. Le stratagême dont ils se servirent est remarquable. Ils rangerent leur petite armée en bataille au pied d'une montagne, & en face des ennemis, & choisirent pour camper un endroit coupé, & traversé d'arbres plantés de distance en distance; afin de se mettre à couvert par la hauteur des montagnes, & d'ôter à la cavalerie le moyen de les envelopper par le grand nombre, se trouvant embarrassée elle-même par cette longue suite d'arbres qui l'arrêtoient à chaque moment dans sa marche.

Daris, général des Perses, témoigna beaucoup d'impatience d'en venir aux mains, malgré le désavantage des lieux. Le nombre de ses troupes, sur lequel il comptoit extrêmement, & l'avantage dont il se flattoit, en prévenant la jonction du secours des Lacédémoniens, le déterminerent à presser le combat. Il commande à son infanterie, qui étoit de cent mille hommes, & à sa cavalerie composée de dix mille chevaux, de marcher en ordre de bataille aux ennemis, & fait sonner en même-tems la charge. Jamais journée ne fut plus glorieuse & plus signalée. Jamais on ne vit une si prodigieuse armée défaite par une si petite troupe. En effet, les Athéniens firent en cette occasion de si grands prodiges de valeur, malgré la supériorité étonnante des Perses, qui combattoient dix contre un, qu'ils rompirent cette effroyable armée, & y jetterent tant de désordre & d'é-

pouvante, que les Perses ne croyant plus trouver de sûreté dans leur camp, regagnerent leurs vaisseaux à toutes jambes.

Il ne sera pas hors de propos de remarquer en cet endroit quelle fut la récompense d'une victoire si éclatante. Cette réflexion servira à mieux faire connoître que la constitution de tous les États Républicains est à peu près la même. Comme autrefois la rareté & le peu de valeur des récompenses, dont on honoroit la vertu parmi nous, dit Cornélius Népos, en faisoit le plus grand prix; & que la profusion avec laquelle on les répand en ce tems-ci, les rend communes & méprisables; je trouve, ajoute l'Auteur cité, que les Athéniens ressembloient assez à nos anciens Romains, dans la distribution des honneurs. En effet, tout ce qu'on accorda à Miltiade, qui venoit d'affranchir d'une domination étrangere & Athenes & toute la Grece, se réduisit à cette marque de distinction; c'est que dans le portique public, nommé le Pœcile, où l'on fit peindre la bataille de Marathon, l'on représenta Miltiade à la tête de ses Collegues, dans l'attitude d'un Général qui harangue ses soldats, & qui donne l'ordre pour le combat. Mais, ce même peuple, qui étoit alors si prudent & si retenu dans la distribution des récompenses militaires, étant parvenu par la suite à un plus haut degré de puissance, & s'étant laissé corrompre par les largesses des Magistrats, se porta à un tel excès de libéralité à l'égard de Démétrius de Phalere, qu'il lui fit élever trois cens statues.

Après la fameuse journée de Marathon, les Athéniens donnerent à Miltiade le commandement d'une flotte de soixante-dix voiles, pour aller châtier les isles qui avoient donné du secours aux Perses dans la derniere guerre. Miltiade exécuta les ordres de la République avec tant de succès, que la plupart de ces isles se soumirent & rentrerent dans leur devoir, & que les autres furent réduites par la force. Mais, dans le tems que tout plioit devant le vainqueur, l'isle de Paros, fiere de ses richesses & de sa puissance, arrêta le cours des prospérités de Miltiade. Ce Général, ayant employé inutilement les voies de la négociation, pour faire rentrer ces insulaires dans leur devoir, fit débarquer ses troupes, bloqua la ville, & lui coupa les vivres, & toute sorte de communication. Puis, ayant fait dresser ses batteries & autres machines de guerre, il forma le siege de cette place dans les formes. La ville étoit réduite aux extrémités & près de se rendre, lorsqu'un évènement imprévu arracha des mains de Miltiade une conquête qui ne pouvoit plus lui échapper. Un petit bois éloigné, qui étoit dans le continent & à la vue de cette isle, ayant paru la nuit tout en feu, sans qu'on sçache par quel

accident, les assiégés & les assiégeans, qui apperçurent cette flamme, crurent de part & d'autre que c'étoit quelque signal de la flotte des Perses, qui accouroit au secours de l'isle. Ainsi, ceux de Paros se flattant de l'espérance d'un secours prochain, s'obstinerent à la défense de la place, & Miltiade craignant d'être attaqué par la flotte des ennemis, qu'il croyoit fort proche, mit le feu à ses travaux, & prit le parti de regagner en diligence les ports d'Athenes avec sa flotte qu'il ramena sans perte d'un seul vaisseau.

Il trouva les esprits extrêmement aigris contre lui, au retour de cette malheureuse expédition. On le chargea du crime de trahison, & on l'accusa de s'être laissé corrompre par le Roi, pour abandonner une entreprise qui étoit immanquable, s'il eût voulu présenter la bataille à l'ennemi. Les blessures, que ce grand Capitaine avoit reçues au siege de cette place, le mettant hors d'état de comparoître en personne pour se justifier, son frere Tisagoras, se chargea du soin de le défendre. Le procès ayant été instruit dans les formes, Miltiade fut déchargé de la peine de mort, mais condamné à une amende de cinquante talens, pour dédommager le public des frais de l'armement naval, qui montoit à peu près à cette somme. L'impossibilité où se trouva Miltiade de payer une somme si exhorbitante, fit changer cette peine en celle de la prison, où il termina le reste de ses jours, vers l'an 489 avant Jesus-Christ. Cimon son fils, qui étoit alors fort jeune, signala en cette occasion sa piété; il acheta la permission d'ensevelir le corps de son pere, en payant pour lui les cinquante mille écus auxquels il avoit été condamné, somme qu'il ramassa du mieux qu'il put dans la bourse de ses parens & de ses amis.

L'accusation, intentée à ce grand homme au sujet de l'affaire de Paros, ne fut que le prétexte de sa condamnation. La véritable cause venoit de la défiance des Athéniens. Ce peuple, devenu soupçonneux depuis l'usurpation que Pisistrate avoit faite du pouvoir souverain quelques années auparavant, ne pouvoit plus voir sans ombrage & sans crainte l'élévation ou le crédit d'aucun de ses citoyens. Voilà tout le crime de Miltiade. On craignoit qu'un homme, accoutumé au commandement des armées & aux premieres charges de l'État, ne pût s'accommoder d'une condition privée, & que l'habitude de commander aux autres, jointe aux exemples qu'il en avoit, ne le portât enfin à des desseins contraires à la liberté de sa patrie. En effet, il avoit exercé tous les droits de la souveraineté dans la Chersonnese, tant qu'avoit duré son séjour dans ce païs. Il y avoit

même porté le nom de Roi ou de Tyran, mais de Tyran juste & modéré, qui tenoit toute sa puissance, non de la force & de la crainte, mais du cœur & de l'affection de ses sujets, & qui avoit conservé l'autorité, par les mêmes voies qui la lui avoient acquise. Au reste, ce nom de Tyran n'avoit rien d'odieux pour Miltiade, quoique l'idée que l'on y a depuis attachée, marque un usurpateur du pouvoir absolu dans un État originairement libre & indépendant. Mais, les qualités de ce grand homme donnoient de l'ombrage à un peuple défiant & jaloux; on le trouvoit trop populaire & trop affable à l'égard des personnes de la plus basse condition. Le grand crédit, qu'il avoit dans les États voisins, une réputation généralement répandue, un mérite éclatant acquis par les armes, tout cela augmentoit les frayeurs de ce peuple; & tout innocent qu'étoit Miltiade, il ne fallut rien moins que sa perte, pour calmer les allarmes de son ingrate patrie.

MILTINE, *Miltine*, (*a*) Μιλτίνη, ville d'Afrique, selon Diodore de Sicile. Elle fut attaquée par Archagatus, fils d'Agathocle, l'an 307 avant Jesus-Christ. Mais, les Barbares ramassés dans tous les bourgs voisins, tombant sur lui, le repousserent avec une grande perte de siens.

MILTO, *Milto*, Μιλτὼ, (*b*) fameuse courtisanne, appellée aussi Aspasie. *Voyez* Aspasie.

MILTOCYTHÈS, *Miltocythes*, Μιλτοκύθης, (*c*) officier Thrace, qui, avec quarante cavaliers & environ trois cens fantassins de sa nation, abandonna les Grecs, après la bataille de Cunaxa, pour passer du côte des Perses.

MILTOCYTHÈS, *Miltocythes*, Μιλτοκύθης (*d*) autre officier Thrace, dont parle Démosthene dans sa harangue contre Aristocrate.

MILVIUS [le pont], *Milvius pons*, (*e*) pont d'Italie, sur le Tibre, près de Rome. Ce pont est célebre dans l'histoire, surtout par la victoire que le grand Constantin y remporta sur le tyran Maxence. Aujourd'hui ce Pont n'a rien de beau; il est vieux, fort simple, assez mal bâti, & n'est remarquable que par quelques inscriptions que l'on y voit sur des tables de marbre, & par une petite douane où les caleches qui passent sont obligées de payer. Le pont ancien a été détruit. C'est sur ses fondemens qu'on a bâti celui d'aujourd'hui, auquel on a donné le nom de pont Mole. De ce pont à Rome, il y a deux milles ou deux tiers de lieue. Tout ce chemin peut-

(*a*) Diod. Sicul. p. 763.
(*b*) Plut. T. I. p. 165.
(*c*) Xenoph. p. 276.
(*d*) Demotth. Orat. in Aristocr. p. 742.
(*e*) Tit. Liv. L. XXVII. c. 51. Tacit. Annal. L. XIII. c. 47. Hist. L. I. c. 87. L. II. c. 89. L. III. c. 82.

être regardé comme le fauxbourg de Rome, parce qu'on y voit des deux côtés presque continuellement des maisons de plaisance qu'on appelle Vignes, & entr'autres celle du Pape Jules III.

Du tems de Néron, le pont Milvius étoit, selon Tacite, le rendez-vous de toutes les galanteries nocturnes; & Néron y venoit comme les autres citoyens, pour y trouver dans les siennes une licence à laquelle il n'osoit se livrer dans la ville.

MILVIUS AGGER, nom que Stace donne au pont Milvius. *Voyez* Milvius [le pont].

MILVIUS, *Milvius*, (*a*) certain Parasite, dont Horace fait mention dans une de ses Satyres.

MILYADE, *Milyas*, Μιλύας, (*b*) contrée de l'Asie mineure, qui faisoit originairement partie de la grande Phrygie, mais qui dans la suite fut rangée sous la Lycie.

» Les fils d'Europe, Sarpé» don & Minos, dit Hérodote, » étant en dispute pour la Cou» ronne, Minos demeura victo» rieux, & chassa Sarpédon & » tous ceux de son parti, qui » allerent habiter en Asie un » païs que l'on appelloit Mi» lyade, & lorsque Sarpédon » y entra, on en nommoit les » habitans Solymes. »

Pline met dans la Milyade une ville, qu'il appelle Arycanda. Ptolémée y en met quatre, Podalæa, Nysa, Choma, & Condica. Cicéron appelle les habitans Miliades, ou plutôt Milyades.

MILYAS, *Milyas*, Μιλύας, (*c*) dont il est fait mention dans la harangue de Démosthene contre Aphobus.

MILYES, *Milyæ*, Μιλύαι, (*d*) les habitans de la Milyade. *Voyez* Milyade.

MIMALLONES, *Mimallones*, Μιμαλλόνες, un des noms qu'on donnoit aux Bacchantes. Celui de Mimallones leur venoit de ce qu'elles babilloient avec une licence effrénée.

MIMAS, *Mimas*, Μίμας, (*e*) montagne de l'Asie mineure, dans l'Ionie, ou pour parler plus juste, dans la presqu'isle de Clazomène. Elle étoit fort haute, selon Strabon, & couverte d'arbres, & elle nourrissoit quantité de bêtes féroces. Pline dit qu'elle s'étendoit dans un espace de deux cens cinquante mille pas, à commencer au promontoire Corycéon. Elle alloit se terminer dans les terres près d'Erythres, au milieu de la presqu'isle. Cette montagne, d'où l'on découvroit

(*a*) Horat. L. II. Satyr. 7. v. 36.

(*b*) Herod. L. I. c. 173. Strab. pag. 554, 570, 573, 631, 666, 667. Plin. Tom. I. pag. 271. Ptolem. L. V. c. 3. Tit. Liv. L. XXXVIII. c. 39. Cicer. in Verr. L. III. c. 67. Freinsh. Suppl. in Q. Curt. L. II. c. 11.

(*c*) Demosth. Orat. in Aphob. p. 909. & seq.

(*d*) Plut. T. I. p. 665.

(*e*) Strab. p. 645. Plin. Tom. I. pag. 279. Freinsh. Suppl. in Q. Curt. L. II. c. 7. Homer. Odyss. L. III. v. 172. Pausf. p. 86, 408.

la mer de tous côtés, étoit située vis-à-vis l'isle de Chio. *Voyez* Clazomene.

Il y en a qui mettent quelque part vers le mont Mimas, un promontoire du même nom.

On compte trois autres montagnes du nom de Mimas; une dans l'isle de Psyria, qui est appellée par Cicéron *mons Ventosus*; une autre dans la Thrace, dont Ovide fait mention; une autre enfin dans l'Étolie.

MIMAS, *Mimas*, (*a*) fils d'Amycus & de Théano, qui accoucha de lui la même nuit que la fille de Cissée, reine de Troie, accoucha du flambeau de la guerre. Pâris & Mimas furent liés d'une étroite amitié; mais, leur destinée ne fut pas égale. Pâris mourut dans le sein de sa patrie; Mimas périt sans gloire dans les champs de Laurente, où il fut tué par Mézence.

MIMAS, *Mimas*, (*b*) fameux géant. Horace en fait mention.

MIMES, *Mimi*, Μίμοι, (*c*) nom commun à une certaine espece de poësie Dramatique, aux Auteurs qui la composoient, & aux Acteurs qui la jouoient. Ce nom vient du Grec μιμεῖσθαι, *imitari*, imiter; ce n'est pas à dire que les Mimes soient les seules pieces qui représentent les actions des hommes, mais parce qu'elles les imitent d'une maniere plus détaillée & plus expresse. Plutarque distingue deux sortes de pieces Mimiques; les unes étoient appellées ὑπόθεσις; le seul sujet en étoit honnête, aussi-bien que la maniere, & elles approchoient assez de la Comédie. On nommoit les autres παίγνια; les bouffonneries & les obscénités en faisoient le caractere.

Sophron de Syracuse, qui vivoit du tems de Xerxès, passe pour l'inventeur des Mimes décentes, & semées de leçons de morale. Platon prenoit beaucoup de plaisir à lire les Mimes de cet Auteur; mais, à peine le théâtre Grec fut-il formé, que l'on ne songea plus qu'à divertir le peuple par des farces, & par des acteurs qui en les jouant représentoient, pour ainsi dire, le vice à découvert. C'est par ce moyen qu'on rendit les intermedes des pieces de théâtre agréables au peuple Grec.

Les Mimes plurent également aux Romains, & formoient la quatrieme espece de leurs Comédies; les Acteurs s'y distinguoient par une imitation licentieuse des mœurs du tems, comme on le voit par ce vers d'Ovide:

Scribere si fas est imitantes turpia Mimos.

Ils y jouoient sans chaussure, ce qui faisoit quelquefois nommer cette Comédie déchaussée, au lieu que dans les trois autres les Acteurs portoient pour

(*a*) Virg. Æneid. L. X. v. 702. *& seq.*
(*b*) Horat. L. III. Ode 4. v. 53.
(*c*) Mém. de l'Acad. des Inscript. & Bell. Lett. Tom. XVII. p. 212.

chaussure le brodequin, comme le tragique se servoit du cothurne. Ils avoient la tête rasée ainsi que nos bouffons l'ont dans les pieces Comiques; leur habit étoit de morceaux de différentes couleurs, comme celui de nos Arlequins. On appelloit cet habit *panniculus*, *centumculus*. Ils paroissoient aussi quelquefois sous des habits magnifiques & des robes de pourpre; mais, c'étoit pour mieux faire rire le peuple, par le contraste d'une robe de Sénateur, avec la tête rasée & les souliers plats. C'est ainsi qu'Arlequin sur notre théâtre prend quelque fois l'habit d'un gentilhomme. Ils joignoient à cet ajustement la licence des paroles & toutes sortes de postures ridicules. Enfin, on ne peut leur reprocher aucune négligence sur tout ce qui pouvoit tendre à amuser la populace.

Leur jeu passa jusque dans les funérailles, & celui qui s'en acquittoit fut appellé Archimime. Il devançoit le cercueil, & peignoit par ses gestes les actions & les mœurs du défunt. Les vices & les vertus, tout étoit donné en spectacle. Le penchant que les Mimes avoient à la raillerie, leur faisoit même plutôt révéler dans cette cérémonie funebre ce qui n'étoit pas honorable aux morts, qu'il ne les portoit à peindre ce qui pouvoit être à leur gloire.

Les applaudissemens, qu'on donnoit aux pieces de Plaute & de Térence, n'empêchoient point les honnêtes gens de voir avec plaisir les farces Mimiques, quand elles étoient semées de traits d'esprit & représentées avec décence. Les poëtes Mimographes des Latins qui se distinguerent en ce genre, sont Cn. Mattius, D. Labérius, P. Syrus sous Jules César; Philistion sous Auguste; Silon sous Tibere; Virgilius Romanus sous Trajan; & M. Marcellus sous Antonin. Mais, les deux plus célebres entre ceux que nous venons de nommer, furent D. Labérius & P. Syrus. Le premier plut tellement à Jules César, qu'il en obtint le rang de chevalier Romain, & le droit de porter des anneaux d'or. Il avoit l'art de saisir à merveille tous les ridicules, & se faisoit redouter par ce talent. C'est pourquoi, Cicéron écrivant à Trébatius qui étoit en Angleterre avec Jules César, lui dit: » Si vous êtes plus long-tems » absent sans rien faire, je » crains pour vous les Mimes » de D. Labérius. » Cependant, P. Syrus lui enleva les applaudissemens de la scene, & le fit retirer à Pouzzol, où il se consola de sa disgrace par l'inconstance des choses humaines, dont il fit une leçon à son Compétiteur dans ce beau vers:

Cecidi ego; cadet qui sequitur; laus est publica.

Il nous reste de P. Syrus des sentences si graves & si judicieuses, qu'on auroit peine à croi-

re qu'elles ont été extraites des Mimes qu'il donna sur la scene; on les prendroit pour des maximes moulées sur le soc & même sur le cothurne.

MIMÉSIS, *Mimesis*, figure de Rhétorique, par laquelle on imite par quelque description la figure, les gestes, les discours, les actions d'une personne.

MIMNERME, *Mimnermus*, Μίμνερμος, (*a*) Poëte Grec & musicien, étoit originaire de Colophon, de Smyrne, ou d'Astypalée. Suidas le dit fils de Ligyrtiade; mais, comme quelques lignes après, il le qualifie Ligyastadès, à cause de la douceur & de l'agrément de ses Poësies, on aura peut-être fait de cette épithete défigurée le nom propre du pere de Mimnerme. Le même Suidas place ce Poëte dans la XXXVII Olympiade, & le fait plus ancien que les sept Sages, ou leur contemporain. Il étoit sûrement antérieur à Hipponax, puisque celui-ci en parle; or, Hipponax florissoit dans la LX Olympiade. D'ailleurs, il paroît certain que Mimnerme vivoit du tems de Solon. Il étoit joueur de flûte, comme le dit Plutarque dans son Dialogue sur la Musique, si exactement traduit du Grec en François par M. Burette. Il fut l'inventeur du vers Pentametre, s'il en faut croire le poëte Herméfianax.

Mimnerme, qui ne trouvoit rien d'agréable sans l'amour, & qui ne respiroit que le plaisir, devoit, par une conséquence bien naturelle, détester la vieillesse, qui en est ennemie. Aussi demandoit-il aux Dieux de ne pas étendre ses jours au delà de soixante ans.

Αἲ γὰρ ἄτερ νούσων καὶ ἀργαλέων μελεδώνων
Ἑξηκονταέτη μοῖρα κίχοι θανάτου.

Solon lui conseilla de changer ces vers:

Καὶ μεταποίησον λιγέως ταδὶ, ὧδε δ' ἄειδε.
Ὀγδωκονταέτη μοῖρα κίχοι θανάτου.

Comme s'il lui disoit: » Substituez le nombre de quatre-vingts à celui de soixante, » & priez alors les Dieux immortels de terminer votre » carriere, j'y consens. »

Gyraldus, & Vossius après lui, ont absolument défiguré ce passage; ils ont pris l'un & l'autre le souhait de Mimnerme pour une assertion, & la correction de Solon pour une critique sérieuse, sans faire réflexion qu'en ce cas Solon seroit en contradiction avec lui-même, puisque dans une de ses Élégies, il avoit borné à soixante-dix ans la durée de la vie humaine.

Le goût, que Mimnerme avoit

(*a*) Suid. Tom. II. pag. 166. Horat. L. I. Epist. 6. v. 65, 66. L. II. Epist. 2. v. 99. *& seq.* Strab. p. 46, 633, 634, 643. Pauf. pag. 584. Diog. Laërt. p. 40. Mém. de l'Acad. des Inscript. & Bell. Lett. Tom. III. pag. 129, 130. T. VII. p. 340, 341, 367. *& suiv.* Tom. X. p. 292. *& suiv.*

pour le plaisir, ne lui permit gueres de chanter autre chose que l'amour; l'amour fut le sujet ordinaire de ses vers; il tourna vers cet objet tous les talens qu'il avoit pour l'Élégie. Les fragmens qui nous restent de lui, ne respirent que la volupté; une seule maxime y est sans cesse rabattue; c'est que les fleurs de la jeunesse doivent être rapidement cueillies, & que la mort est préférable à la vieillesse, qui nous enleve nos plaisirs, & nous amene avec elle un essaim de maux. » Hâ» tons-nous, dit-il, de cueillir » les fleurs de notre printems; » de cet âge si précieux qui » s'envole comme un songe. » Semblables aux feuilles que » produit la premiere saison, » on voit tomber les graces de » la jeunesse; nous avons peu » de tems à en jouir. L'affreuse » vieillesse, qui nous talonne » incessamment, nous en dé» pouillera bientôt; & nous ne » serons plus que des objets de » mépris & d'horreur. »

Mimnerme en fit la triste expérience; il devint vieux, & déjà sur le retour, il aima éperdument une joueuse de flûte, appellée Nanno; il eut beaucoup à souffrir de ses rigueurs, & pour les fléchir, il composa des Élégies si tendres & si belles, qu'au rapport d'Athénée, on se fit un plaisir de les chanter. Il les avoit recueillies sous le nom de sa maîtresse, & nous croirions volontiers qu'elles étoient divisées en deux livres; du moins est-il certain que Porphyrion lui en attribue deux en général. *Mimnermus duos luculentos libros scripsit*, dit cet habile Grammairien; peut-être aussi que par ce recueil d'Élégies, Porphyrion avoit en vue le poëme Élégiaque de Mimnerme sur le combat de ceux de Smyrne & des Lydiens, gouvernés alors par Gygès.

On croit qu'il ne nous reste absolument rien de ce Poëme, & que les divers fragmens, rassemblés par Strobée & par Fulvius Ursinus sont du recueil des Élégies. Ce qui détermine à le croire, c'est que ces fragmens ne contiennent presqu'autre chose que des plaintes sur la vieillesse; & ces plaintes conviennent parfaitement au recueil des Élégies, que Mimnerme étant déjà sur le retour avoit composées pour Nanno.

Au reste, ces fragmens suffisent pour nous faire connoître, & le caractere, & les talens de Mimnerme. Son style est si facile & si agréable, & sa poësie si douce & si harmonieuse, qu'il n'est pas étonnant qu'on lui ait donné le surnom de Ligyastadès, & qu'Agathocle en fit ses délices. Properce, qui exalte la douceur de sa poësie, la trouve infiniment propre pour les plaintes amoureuses. Strabon le met avec distinction au nombre de ceux qui illustrerent la ville de Colophon, & Solin dit que sa réputation s'étoit répandue dans tout l'Univers; mais, ce qui acheve son éloge, c'est

qu'Horace le préfere à Callimaque, ou du moins qu'il insinue, suivant Lambin, que les Anciens donnoient à Mimnerme la préférence sur Callimaque.

MIMOLOGIE, *Mimologia*, imitation du discours d'une autre personne, & de sa maniere de parler, discours ou maniere de parler Mimique.

Ce mot vient de *μιμέομαι*, *imitor*, j'imite, & de *λόγος*, *sermo*, discours.

MIMON, *Mimon*, nom d'un des dieux Telchines, selon quelques-uns.

MINCIUS, *Mincius*, (*a*) Μίγκιος, fleuve d'Italie, dont plusieurs anciens Auteurs mettent la source dans le lac Bénacus. Après avoir arrosé les murs de Mantoue, il alloit se rendre dans le Pô. Virgile l'a illustré en disant :

Hic viridis tenera prætexit arundine ripas
Mincius.

Ce fleuve conserve encore son ancien nom, puisqu'on l'appelle à présent Mencio ou Mincio.

MINDARE, *Mindarus*, (*b*) Μίνδαρος, capitaine Spartiate. L'an 411 avant Jesus-Christ, étant à la tête de la flotte de Lacédémone, il attendoit à Milet trois cens voiles que Pharnabaze devoit lui envoyer. Avec ce puissant secours, il n'espéroit pas moins que d'anéantir la république d'Athenes, lorsqu'il apprit que Pharnabaze, gagné par Alcibiade, manqueroit à sa parole. Ainsi, renonçant à cette espérance, il fit venir lui-même des vaisseaux du Péloponnèse & des colonies étrangeres. Les Grecs d'Italie, par exemple, qui favorisoient ouvertement Lacédémone lui en fournirent treize, que Mindare fit partir pour Rhodes sous la conduite de Doriée, parce qu'il avoit appris qu'il se formoit dans cette isle quelques mouvemens désavantageux. Lui-même, avec tout le reste de sa flotte, qui montoit encore à quatre-vingt-trois vaisseaux, tourna vers l'Hellespont, pendant que la flotte d'Athenes étoit à Samos. Les généraux Athéniens, les voyant passer, allerent à leur rencontre avec soixante vaisseaux. Les Spartiates poursuivirent leur route vers Chio; & les Athéniens jugerent à propos de prendre les devans sur eux, en s'avançant jusqu'à Lesbos, pour joindre à leur flotte quelques galeres des alliés, afin de la rendre égale en nombre à celle des ennemis. Mindare ne laissa pas d'aller en avant, & passant de nuit avec toute sa flotte, il arriva à l'en-

(*a*) Strab. pag. 209. Plin. Tom. I. p. 119, 173, 513. Tit. Liv. L. XXIV. c. 10. Virg. Eclog. 7. v. 12, 13. Georg. L. III. v. 15. Æneid. L. X. v. 205, 206.

(*b*) Diod. Sicul. pag. 350. *& seq.* Just. L. V. c. 4. Plut. Tom. I. p. 206, 207. Thucyd. pag. 611. *& seq.* Xenoph. pag. 428. *& seq.* Roll. Hist. Anc. Tom. II. pag. 497. *& suiv.*

trée de l'Hellespont, & le lendemain il débarqua à Sigée. Les Athéniens les sçachant là n'attendirent pas toutes les galeres qu'ils devoient recevoir de leurs alliés ; & quoiqu'il ne leur en fût encore arrivé que trois, ils cinglerent vers Sigée. En arrivant ils apperçurent que la flotte ennemie avoit déjà levé l'ancre, & qu'il n'en restoit plus que trois vaisseaux, dont ils se saisirent. Delà venant à Éléum ils se disposerent à un combat naval.

Les Lacédémoniens, voyant ces préparatifs, en firent de semblables de leur côté pendant cinq jours, & ayant bien exercé leurs rameurs, ils mirent en ordre de bataille quatre-vingt-huit vaisseaux. Ils étoient du côté de l'Asie, & les Athéniens qui leur faisoient face étoient du côté de l'Europe. Ceux-ci n'égaloient pas leurs adversaires en nombre, mais ils les surpassoient en expérience. La flotte Lacédémonienne étoit composée des vaisseaux de Syracuse, commandés par Hermocrate sur la droite, & de ceux du Péloponnèse commandés par Mindare sur la gauche. Du côté des Athéniens c'étoit Thrasylle qui commandoit la droite, & Thrasybule qui commandoit la gauche. Chacune des deux flottes fit d'abord divers mouvemens, pour n'avoir pas de son côté le courant contraire. Elles se croiserent plus d'une fois, pour se disputer réciproquement l'avantage du poste, & les endroits les plus favorables du détroit ; car, comme la bataille se devoit donner entre Seste & Abyde, il étoit difficile d'y gouverner les vaisseaux. Cependant enfin, les Athéniens, bien plus habiles dans cet art, que leurs adversaires, sçurent préparer la victoire par cette premiere manœuvre. Car, malgré le nombre des vaisseaux du Péloponnèse & la violence de leur choc, les pilotes Athéniens sçavoient rendre inutiles l'un & l'autre ; ils s'arrangeoient toujours de maniere qu'ils déroboient leurs flancs à l'impétuosité des attaques, & ne leur présentoient jamais que leurs pointes. C'est pourquoi, Mindare voyant que cette réunion d'efforts ne servoit de rien, employa peu de vaisseaux, ou même un seul des siens, contre un seul vaisseau ennemi, & changea en quelque sorte un combat général en plusieurs combats particuliers. Cet expédient ne le garantit pas de l'adresse des pilotes Athéniens, qui, évitant toujours la pointe des vaisseaux ennemis, leur portoient eux-mêmes dans les flancs des coups terribles, & en faisoient ouvrir plusieurs. L'émulation s'empara alors des uns & des autres, de sorte qu'on passa bientôt du choc des vaisseaux à l'abordage & au combat d'homme à homme. Le courant du détroit, qui nuisoit alternativement aux uns & aux autres, suspendit assez long-tems la victoire ; & dans cet intervalle

on apperçut de deſſus une hauteur vingt-cinq vaiſſeaux envoyés aux Athéniens par leurs alliés. Les Spartiates, allarmés de ce ſecours, ſe ſauverent du côté d'Abyde, où les Athéniens les pourſuivoient de près & vivement. Mais enfin, le combat fini, les vainqueurs ſe trouverent maîtres de huit vaiſſeaux de Chio, de cinq de Corinthe, & de deux d'Ambacie, outre un vaiſſeau de Syracuſe, un autre de Pallene, & un troiſieme de Leucade. Pour eux, ils en avoient perdu cinq, qui furent abſolument coulés à fond.

L'année ſuivante, Doriée, après avoir appaiſé, ſuivant l'ordre qu'il en avoit reçu de Mindare, la ſédition qui s'étoit formée dans l'iſle de Rhodes, fit voile du côté de l'Helleſpont pour ſe rejoindre à ſon Général; car, celui-ci, toujours retiré à Abyde, raſſembloit là tous les vaiſſeaux qu'il pouvoit tirer des alliés du Péloponnèſe. Doriée, étant arrivé à la hauteur de Sigée dans la Troade, fut attaqué par les Athéniens qui réſidoient à Seſte, & obligé de ſe réfugier dans le port de Dardanus. Les Athéniens l'y environnerent auſſitôt. Mindare, apprenant cette nouvelle, partit ſur le champ d'Abyde avec toute ſa flotte, & arrivant bientôt au port de Dardanus, il fournit à Doriée un ſecours de quatre-vingt-quatre vaiſſeaux. Pharnabaze ſe trouva auſſi dans ce voiſinage avec une armée de terre, qui favoriſoit les Lacédémoniens. Les deux flottes, ſe voyant en préſence l'une de l'autre, ſe mirent en ordre de bataille. Mindare, qui avoit en tout quatre-vingt-dix-ſept vaiſſeaux, donna la gauche aux Syracuſains, & prit lui-même la droite. Du côté des Athéniens, Thraſybule commandoit la droite, & Thraſylle commandoit la gauche. Dans cette diſpoſition, les Généraux donnerent le ſignal, & les trompettes ſe faiſant entendre de part & d'autre en même tems, ſemblerent ne former qu'un ſon. Les rameurs ſe mirent en action avec une ardeur merveilleuſe, & les pilotes gouvernant le timon avec un grand art, rendirent le combat long & terrible; car, ils ne préſentoient jamais que la pointe ou la proue au choc violent & mutuel qu'ils ſe donnoient inceſſamment les uns aux autres. Les ſoldats, qui étoient ſur les ponts, ne pouvoient s'empêcher de trembler à l'aſpect d'un vaiſſeau qui ſembloit toujours de loin les venir prendre en flanc, & les briſer; mais, ils étoient bientôt raſſurés par l'adreſſe de leurs Pilotes, qui attendoient toujours le dernier moment pour ſe retourner à propos. Cette eſpece de délivrance ſubite leur donnoit un nouveau courage. Pendant qu'on tiroit des traits ſur les vaiſſeaux les plus éloignés, juſqu'à en couvrir toute la ſurface des ponts, on ſe battoit dans l'abordage à coup de lances, & l'on tâchoit de frapper non-ſeu-

lement les soldats, mais le Pilôte. Dès qu'on s'étoit accroché, on employoit des armes plus courtes; & lorsqu'on pouvoit sauter sur le vaisseau ennemi, on s'y battoit à l'épée. Les cris de joie que poussoient ceux qui avoient l'avantage, & les secours que les plus foibles appelloient de toutes leurs forces, remplissoient l'air d'un bruit épouvantable dans une si grande étendue de mer. Le combat s'étoit soutenu long-tems par l'émulation des deux partis, dans l'incertitude du succès, lorsqu'Alcibiade qui, sans rien sçavoir de cette bataille, passoit alors dans l'Hellespont, fit paroître tout d'un coup une flotte de vingt vaisseaux. A cet aspect les deux partis s'animerent d'espérance, & prirent de nouvelles forces, dans la pensée commune de part & d'autre que ce secours les regardoit. Mais, cette petite flotte s'avançant toujours, ne donnoit aucun signal que les Lacédémoniens pussent reconnoître, au lieu qu'Alcibiade fit élever sur son propre vaisseau un étendard couleur de pourpre, indice dont il étoit déjà convenu avec les Athéniens. Aussitôt les Lacédémoniens, qui comprirent de quoi il s'agissoit, se mirent en fuite; & les Athéniens, profitant de ce découragement & de leur nouvel avantage, les poursuivirent avec vigueur, & leur prirent dix vaisseaux dans cette poursuite. Mais, elle fut arrêtée par une grande tempête qui s'éleva subitement; car, la hauteur & l'impétuosité des flots leur ôterent tout usage du gouvernail, & non-seulement les empêcherent de joindre aucun des vaisseaux qui fuyoient, mais les séparerent même de ceux qu'ils avoient déjà accrochés. Enfin, tout l'équipage de la flotte Lacédémonienne jetté sur le rivage, se joignit à l'armée de terre de Pharnabaze. Les Athéniens, ayant tenté ensuite de se saisir de ces vaisseaux vuides, furent repoussés dans cette entreprise plus périlleuse qu'ils ne croyoient, par l'armée des Perses, & se retirerent à Seste. Pharnabaze avoit agi vigoureusement en cette occasion, pour se laver des soupçons que les Spartiates avoient conçus à son sujet. La bataille navale ayant eu l'issue que nous venons de marquer, les Athéniens qui n'avoient passé qu'une nuit à Seste, allerent chercher dès le lendemain les débris de la flotte Lacédémonienne; & après les avoir recueillis, ils joignirent un second trophée à celui qu'ils avoient dressé au sortir du combat.

Dès la fin de l'hiver, Mindare rassembla des vaisseaux de tous côtés; il en tira plusieurs du Péloponnèse, & le reste des autres alliés. La flotte Athénienne, qui apprit à Seste ce grand appareil, commença à craindre qu'on ne vînt l'enlever dans son port. C'est pourquoi, sortant de-là elle doubla la Chersonnèse, & vint se retirer

à Cardie. Elle fit partir aussitôt des Brigantins pour inviter les généraux Thrasybule & Théramene à venir avec toute leur armée à la défense de la flotte. On fit porter le même avis à Alcibiade, qui se trouvoit à Lesbos; de sorte que les autres, ayant amené leurs vaisseaux, attendoient avec impatience la décision d'un combat général. Du côté des Lacédémoniens, Mindare assembla toute sa flotte autour de l'isle de Cyzique dans la Propontide, & commença par le siege de la ville. Pharnabaze s'étoit joint à lui avec un secours considérable, & ils emporterent la ville de force. A cette nouvelle, les Capitaines Athéniens jugerent à propos de s'avancer du côté de Cyzique, & ayant côtoyé la Chersonnèse, ils se trouverent à la vue d'Éléum. Ils choisirent le tems de la nuit pour passer devant Abyde, dans le dessein de cacher leur nombre aux ennemis. Arrivés enfin à Proconnese, ils se tinrent à l'ancre pendant la nuit. Dès le lendemain, ils firent transporter leur infanterie dans le territoire de Cyzique sous le commandement de Charès, auquel ils donnerent ordre d'investir cette ville. Eux cependant partagerent leur flotte en trois escadres, dont les trois chefs furent Alcibiade, Théramene, & Thrasybule.

Alcibiade s'avança le premier, & bien au-delà des autres, dans le dessein de provoquer les ennemis au combat. Théramene & Thrasybule épioient l'occasion de les envelopper, pour leur ôter toute retraite du côté de la terre. Mindare, qui ne voyoit que l'escadre d'Alcibiade, sans pouvoir découvrir les autres, n'en fit pas un grand cas, & alla sur elle avec quatre-vingts voiles. Dès qu'il en fut proche, les vaisseaux Athéniens, comme on en étoit convenu, firent semblant de prendre la fuite. Ceux du Péloponnèse transportés de joie, & se croyant déjà vainqueurs, ne manquerent pas de les poursuivre. Mais, dès qu'Alcibiade les vit loin de leur rivage, il éleva le signal qui devoit avertir les siens, & lui-même tourna aussitôt sa proue contre les ennemis. A ce signal, Théramene & Thrasybule cinglerent du côté de la ville, & se rangerent de façon à en interdire l'abord aux ennemis. Mindare, découvrant alors le grand nombre de vaisseaux Athéniens, & sentant qu'il avoit donné dans le piege, fut extrêmement découragé. Enfin, toute la flotte d'Athenes s'étant montrée, Mindare qui vit que le retour dans la ville étoit absolument fermé aux vaisseaux du Péloponnèse, fut contraint de fuir vers une côte qu'on nommoit les Héritages, sur laquelle Pharnabaze avoit des troupes. Alcibiade le poursuivit en diligence, & coula à fond une partie de ses vaisseaux; il en prit d'autres qu'il avoit mis hors de combat; & jettant des mains de fer sur ceux qui avoient déjà

touché la terre, il les forçoit de revenir en mer. Cependant, comme les soldats posés sur le bord défendoient le gros de la flotte, il y eut là un grand carnage. Les Athéniens vainqueurs jusques-là se battoient avec plus d'ardeur que de succès, contre des ennemis qui les surpassoient alors en nombre. Car, l'armée de Pharnabaze qui étoit à terre, & qui combattoit de pied ferme, soutenoit vigoureusement les Lacédémoniens.

Dès que Thrasybule fut à portée de voir le secours que les ennemis tiroient de l'infanterie des Perses, il fit débarquer tous ses soldats pour fournir un pareil secours à Alcibiade. Il envoya en même tems avertir Théramene de faire la même chose, & de joindre les soldats de sa flotte aux troupes de terre de Charès, pour combattre ensemble. Pendant que les Athéniens faisoient tous ces mouvemens, Mindare continuoit de défendre les vaisseaux harcelés par Alcibiade; & il ne laissa pas d'envoyer Cléarque le Spartiate à la tête d'un détachement de soldats du Péloponnèse pour s'opposer à Thrasybule. Il y joignit même les troupes étrangeres qui étoient à la solde de Pharnabaze. Thrasybule, à la tête des soldats de sa flotte & de ses archers, soutint d'abord avec beaucoup de fermeté l'effort des ennemis, il en renversa beaucoup par terre, & perdit aussi beaucoup des siens. Cependant, il commençoit à être enveloppé par les troupes soudoyées de Pharnabaze, & à céder au grand nombre, lorsqu'il apperçut de loin Théramene à la tête de son infanterie & de celle de Charès. Ses soldats, épuisés de forces, & déjà hors d'espérance, se ranimerent à la vue du secours qui venoit à eux. Ils se trouverent capables de nouveaux efforts dans un combat qui fut encore long & opiniâtre. Les soudoyés de Pharnabaze plierent les premiers, & rompirent les rangs par leur fuite; de sorte que les soldats du Péloponnèse & les troupes de Cléarque, malgré tout leur courage & leur résistance, furent ébranlés & transportés, pour ainsi dire, hors de leur place. Dès que Théramene fut débarrassé de cette partie des ennemis, il songea à porter du secours à Alcibiade, qui étoit encore en danger. Mindare ne s'effraya point de voir toutes les forces d'Athenes qui cherchoient à se rejoindre. Mais, séparant lui-même ses troupes, il en opposa la moitié à ce corps d'armée qui s'avançoit, & garda l'autre auprès de lui, en exhortant les uns & les autres à soutenir l'ancienne gloire de Sparte, surtout quand il s'agissoit d'un combat, où ils attaquoient de la terre ferme des gens qui étoient en mer. Aussitôt il se tourna vis-à-vis les vaisseaux d'Alcibiade, & commença l'attaque avec une valeur héroïque, en s'exposant le premier à tous

les périls. Il tua aussi un grand nombre de ceux qu'on lui opposoit sur les ponts, jusqu'à ce qu'enfin il fut tué lui-même d'une maniere digne de sa patrie, & laissa la victoire à Alcibiade. Au seul aspect de la chûte de Mindare, toute l'armée du Péloponnèse & de ses alliés s'enfuit, saisie de douleur & d'épouvante. Les Athéniens les poursuivirent quelque tems; mais, apprenant que Pharnabaze s'avançoit en diligence avec une grande cavalerie, ils revinrent à leur flotte, & s'étant rendu maîtres de la ville, ils dresserent deux trophées, l'un dans l'isle qui portoit le nom de Polydore, pour le gain de la bataille navale, & l'autre dans l'endroit où ils avoient remporté auparavant l'avantage sur terre. Les Athéniens, par cette double victoire, demeurerent possesseurs d'un grand nombre de vaisseaux, d'une foule de prisonniers, & d'un amas prodigieux de dépouilles.

MINDE, *Mindus*. *Voyez* Mynde.

MINDIUS [M.] *M. Mindius*, frere de L. Mescinius. *Voyez* Mescinius.

MINDIUS MARCELLUS, *Mindius Marcellus*, (*a*) fameux acheteur de biens confisqués. Cicéron en fait mention dans une de ses Lettres.

MINDYA, *Mindya*, Μινδύα, (*b*) bourgade de l'Asie mineure, dans la Carie, aux environs de Mynde & de Bargylies. Il y avoit, selon Strabon, un temple de Diane Mindya. Casaubon croit qu'il faut lire Cindia, ou plutôt Cindya, parce que dans Polybe il est fait mention de Diane Cindya.

MINE, *Mina*, *Mna*, (*c*) sorte de monnoie qui valoit cent drachmes Attiques, selon l'estimation de Pline. *Mna*, dit-il, *quam nostri Minam vocant, pendet drachmas Atticas centum*. Le même Historien nous apprend quelques lignes auparavant, que la drachme étoit du poids d'un denier d'argent. Comme nous pouvons estimer le denier Romain d'argent, au moins quinze sols de notre monnoie actuelle, il s'ensuivra que la Mine qui valoit cent drachmes, feroit au moins soixante-dix de nos livres. Nous sçavons que ce calcul ne s'accorde pas avec celui de quelques anciens Auteurs qui ont évalué la mine Attique, cinquante livres; mais, c'est qu'alors notre marc d'argent étoit d'environ trente-six livres.

Il est à remarquer que la Mine a été souvent confondue avec la livre Romaine, & qu'avant Solon la Mine ne valoit que soixante-quinze drachmes.

MINE DES HÉBREUX. (*d*) Cette monnoie, nommée *Min* en Hébreu, signifie proprement

(*a*) Cicer. ad Amic. L. XV. Epist. 17.
(*b*) Strab. p. 658.
(*c*) Plin. Tom. II. pag. 263. Mém. de l'Acad. des Inscript. & Bell. Lett. Tom. VIII. p. 387, 392, 394.
(*d*) Esdr. c. 45. v. 12.

une partie, ou une fois. L'on ne trouve ce terme que dans les livres des Rois, des Paralipomenes, d'Esdras & d'Ezéchiel. Ce dernier Prophete nous apprend que la Mine valoit soixante sicles, qui font quatre-vingt-dix-sept livres cinq sols de notre monnoie. Voilà pour la mine Hébraïque. Mais, la mine Grecque ou Attique, qui est apparemment celle dont il est parlé dans les livres des Maccabées & dans le nouveau Testament, valoit cent drachmes, ainsi qu'il a été observé dans l'article précédent.

MINE, *Cuniculum*, *Cuniculus*, (*a*) espece de galerie souterreine, que l'on conduit jusque sous les endroits que l'on veut faire sauter.

Les Grecs, les Romains, les Gaulois, sur-tout ceux du Berri, & beaucoup d'autres nations, avoient l'usage des Mines souterreines pour emporter les places d'assaut, & faisoient tomber des tours & des pans de murailles. L'histoire en est pleine; mais, nous ne sommes pas assez instruits de la maniere dont cela se faisoit, pour en parler en détail.

MINÉE, *Mineus*. *Voyez* Minyas.

MINÉENS, *ou* MINNÉENS, *Minæi*, *Minnæi*, Μειναῖοι, Μιναῖοι Μινναῖοι, (*b*) l'un des peuples de l'Arabie heureuse. Strabon met les Minéens sur le bord de la mer Rouge, & leur donne pour ville principale Carna ou Carana. Pline croit qu'ils tiroient leur origine de Minos, roi de Crete.

MINÉIDES, *Mineïdes*, (*c*) nom donné aux filles de Minyas. Elles étoient trois, Alcithoé, Climene & Iris. Ces Princesses furent métamorphosées en chauves-souris, pour avoir méprisé Bacchus, & avoir travaillé le jour de la fête des Orgies.

» Quand les filles de Minyas, » dit Ovide, eurent achevé » chacune leur conte, elles » continuerent leur travail; & » en méprisant toujours Bacchus, il sembloit qu'elles » affectassent d'en vouloir mépriser la fête. Mais, à peine » eurent-elles parlé qu'elles entendirent alentour d'elles un » bruit de tambours, de flûtes, » & de trompettes, & s'étonnerent de ne rien voir. Une » odeur de myrthe & de saffran » se répand dans la chambre » où elles travailloient alors; » & ce qui surpasse la croyance, les toiles qu'elles faisoient » & les robes dont elles étoient » revêtues, devinrent vertes; » une partie fut changée en » feuilles de lierre, & l'autre » en feuilles de vigne, & le fil » qu'elles manioient, fut converti en la tige d'où sortent » le fruit & les feuilles. Le » jour commençoit à décliner, » & l'on étoit déjà au tems

(*a*) Antiq. expl. par D. Bernard. de Montf. Tom. IV. p. 145.

(*b*) Strab. pag. 768. Plin. Tom. I, p. 338. & *seq*. Ptolem. L. VI. c. 7. Diod. Sicul. p. 123.

(*c*) Ovid. Metam. L. IV. c. 3.

» qu'on ne peut dire s'il est jour » ou s'il est nuit, mais qu'on » peut nommer un mêlange du » jour qui se perd, & de la » nuit qui s'approche ; enfin, il » étoit presque nuit, lorsqu'un » bruit épouvantable fit trem- » bler toute la maison. On » voit aussitôt des flambeaux » ardens ; la chambre de ces » filles paroît embrasée de tou- » tes parts; des spectres hor- » ribles & des apparences de » monstres se présentent devant » leurs yeux, & font raisonner » tout le logis de cris & de hur- » lemens effroyables. Ces mal- » heureuses filles veulent se » cacher ; elles font pour cela » leurs efforts, & s'enfuyent » de part & d'autre pour évi- » ter le feu qui les suit. Mais, » comme elles cherchoient les » ténebres, une petite peau » s'étendit sur leurs membres » qu'elles voyoient diminuer ; » & des aîles d'une façon toute » nouvelle prirent la place de » leurs bras. Enfin, l'obscurité » ne leur permit pas de voir » comment elles avoient perdu » leur premiere forme. Et au » reste elles ne furent pas em- » portées en l'air sur des aîles » de plumes, mais sur des aîles » transparentes, & qui ressem- » bloient à un crêpe. Elles tâ- » cherent de parler ; mais, com- » me elles n'avoient plus qu'un » petit corps, il n'en sortit » qu'une foible voix qui lui » étoit proportionnée. Néan- » moins, elles continuerent » leurs plaintes avec une espece » de petit bruit, à quoi l'on » ne peut donner le nom de » voix, & furent changées en » chauve-souris. Elles se retire- » rent dans les maisons, & non » pas dans les forêts ; & com- » me elles haïssent la lumiere, » elles ne volent que de nuit. »

Il n'y a point eu de peuples si barbares qui n'aient adoré quelque sorte de Divinité, & qui n'aient établi des fêtes en l'honneur des Dieux qu'ils adoroient. Mais, il n'y a point eu aussi de religion qui n'ait eu des impies & des profanateurs des choses saintes, qui ont tâché de ruiner le culte Divin, & de fonder sur sa ruine une liberté déréglée. C'est ce qu'on veut nous montrer par la fable des Minéïdes qui se moquent de l'établissement des fêtes de Bacchus, & qui les emploient par mépris à travailler indignement contre les défenses qui en avoient été faites. Mais, comme la fable n'a pas accoutumé de nous faire voir le vice, sans nous en montrer en même-tems la punition, ces Princesses sont pour leur châtiment métamorphosées en chauve-souris.

C'est au reste avec raison que l'on compare ceux qui méprisent la religion à cette espece d'oiseaux de nuit, parce que comme les chauve-souris ne volent que dans les ténebres, & qu'elles ne peuvent souffrir le soleil, les impies ne peuvent endurer la vérité, & marchent toujours dans l'aveuglement & dans l'erreur. Enfin, comme les chauve-

fouris sont d'une nature incertaine, & qu'on ne peut assurer si elles sont rats ou oiseaux, on peut dire de même qu'on ne sçait si les impies sont des hommes ou des démons.

Mais, pourquoi a-t-on feint dans cette fable que les toiles à quoi les Minéïdes travailloient, pendant que les autres étoient occupées aux cérémonies de la fête, furent changées en feuilles de vigne & en lierre, qui sont des choses qui servoient aux fêtes de Bacchus? Sans doute que l'on veut nous apprendre que par un effet de la Providence, qui ne confond les méchans que pour l'édification des autres, ce que les impies pensent faire au mépris de la religion & de Dieu, sert ordinairement à sa gloire.

Apprenons donc, par cette fable, à observer les fêtes, & à ne point ôter à Dieu les jours qu'il s'est voulu réserver, & à lui donner pour le moins quelques momens de tant de tems qu'il nous accorde. Mais, il faudroit être bien malheureux pour apprendre cela de la fable, plutôt que de la vérité qui nous en fait tous les jours de si salutaires instructions.

Fin du vingt-huitième Volume.

A CHAALONS, chez SENEUZE, Imprimeur du Roi.

Approbation du Censeur Royal.

J'Ai lu, par l'ordre de Monseigneur le Garde des Sceaux, les Tomes XXVII & XXVIII. du *Dictionnaire pour l'Intelligence des Auteurs Classiques, Grecs & Latins, tant Sacrés que Profanes*; & je n'y ai observé rien qui m'ait paru devoir en empêcher l'impression. Donné à Paris, le 19 de Mai 1780.

PHILIPPE DE PRÊTOT,
Membre des Académies Royales des Sciences, Belles Lettres & Arts, d'Angers & de Rouen.

